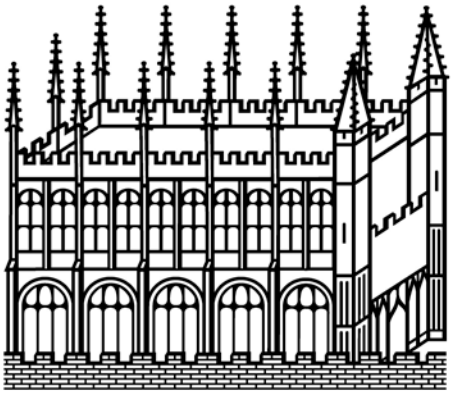


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Vet. Fr. IV B. 77

~~NS. 124 E. 20~~

THÉATRE

LES MILLE PREMIERS EXEMPLAIRES
DE L'ÉDITION NORMALE SONT
JUSTIFIÉS COMME SUIT :

ÉDITION ORIGINALE
NUMÉROTÉE DE 801 A 1.800

11

1892

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

THÉATRE

II

LE NABAB — SAPHO — NUMA ROUMESTAN

LA LUTTE POUR LA VIE — L'OBSTACLE

LA MENTEUSE

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—

1931

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

LE NABAB

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE
LE 30 JANVIER 1880.

EN COLLABORATION AVEC M. PIERRE ELZÉAR.

PERSONNAGES :

JANSOULET	MM.	ADOLPHE DUPUIS.
MARQUIS DE MONPAVON		DIEUDONNÉ.
DE GÉRY		PIERRE BERTON.
JOYEUSE		BOISSELOT.
HÉMERLINGUE, banquier		ANDRÉ MICHEL.
CANILHAC, directeur de théâtre		VOIS.
GOESSARD, rédacteur du *Messager*		COLOMBEY.
PASSAJON		DANIEL BAC.
JENKINS, médecin irlandais		A. GEORGES.
BOISLHÉRY		GABRIEL ROGER.
IBRAHIM, colonel tunisien		CASTEL.
PIEDIGRIGGIO, gouverneur de la Caisse territoriale		FAURE.
ALEXANDRE, valet de chambre du duc de Mora		DE WAILLY.
NOEL, valet de chambre de Jansoulet		JOLLY.
BOMPAIN, intendant de Jansoulet		ALBIN.
FRANCIS, domestique		ALEXANDRE MICHEL.
TOM, groom de Boislhéry		ROCHE.
BARREAU, cuisinier du *Nabab*		MOISSON.
JOSEPH		BOURCE.
WILLIAMS, suisse chez le duc de Mora		AIMÉ.
UN SERGENT DE VILLE		
UN EMPLOYÉ DU TÉLÉGRAPHE		
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE		
FÉLICIA RUYS	Mmes	BLANCHE PIERSON.
FRANÇOISE, mère de Jansoulet		ALEXIS.
LA BARONNE HÉMERLINGUE		HÉLÈNE MONNIER.
ALINE JOYEUSE		ALICE LODY.
ÉLISE JOYEUSE		LINCELLE.
YAÏA JOYEUSE		GOBY.
CONSTANCE CRENMITZ		SAINT-MARC.
ADÈLE		LAMARE.
ROSA		ABADIE.
JUSTINE		WEGLER.
AMY FÉRAT		MONGET.
ROSE FÉRAT		STAIRS.

Second Empire.

LE NABAB

PREMIER TABLEAU

CHEZ LES JOYEUSE

Petit salon très simple, au cinquième étage, aux Ternes : aspect très propre et très soigné. — Des petits tapis de pied devant les fauteuils; des petites housses au crochet sur les meubles. — Au milieu, une table à ouvrage; des travaux d'aiguille, broderies, etc... sur la table. — Au fond, fenêtre avec balcon, entourée de plantes grimpantes. — Au pan coupé de droite et au premier plan de gauche, portes intérieures. — Au pan coupé de gauche, porte donnant sur le palier.

SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, ÉLISE, YAÏA. *Aline travaille à l'aiguille. Élise étudie, près de la table, son histoire de France. Yaïa regarde à la fenêtre, au fond.*

ÉLISE, *apprenant ses dates.*

Louis, dit le Hutin : 1314-1316... Philippe V, dit le long : 1316-1322... *(S'interrompant tout à coup.)* Quand je serai mariée, je n'aurai jamais plus de trois enfants : un garçon pour le nom et deux filles pour les habiller pareilles.

ALINE, *sévère.*

Eh bien, Élise ! Est-ce de l'histoire de France, cela ?

ÉLISE, *confuse.*

Non, bonne maman. Philippe V...

ALINE

Dit le Long : 1316-1322... Après ?

ÉLISE

Charles IV, dit le Bel : 1322... Oh ! bonne maman, je suis perdue : jamais je ne saurai.

ALINE

1322-1328.

ÉLISE

Ah ! oui. Valois : Philippe VI — Pourquoi M. Paul de Géry ne vient-il plus nous voir ?

ALINE, *sans lui répondre.*

Philippe VI ?

ÉLISE

1328-1350.

ALINE

M. de Géry ne peut pas venir; il est allé passer un mois dans le Midi. — Après Philippe VI ?

ÉLISE

Il est avocat, M. de Géry ?

ALINE

Mais certainement, il est avocat, et même excellent avocat.

ÉLISE, *pointe de malice.*

Ah !... Il a déjà plaidé ?

ALINE

S'il a plaidé !... C'est même ce qui nous a fait faire sa connaissance. Ayant à défendre un malheureux comptable, il voulait se renseigner près de quelque employé d'une grande maison de banque; on lui a indiqué notre père.

ÉLISE

Je l'aime bien, moi, M. de Géry. *(Petit regard en dessous.)* Et toi ?

ALINE

Nous en sommes à Philippe VI.

ÉLISE

Ah ! oui, c'est vrai... Philippe VI. C'est si difficile, les dates.

ALINE

Quand papa rentrera de son bureau et qu'il me demandera si Élise a bien travaillé, que lui répondrai-je ?

ÉLISE, *se levant.*

Ne gronde pas, bonne maman : aujourd'hui, je suis un peu troublée parce que c'est la fête de papa.

ALINE

Tu ne l'as pas oublié ?

ÉLISE

Oh ! non. Le dix mars, voilà une date que je sais par cœur.

YAÏA, *de la fenêtre.*

Comment ! Vous saviez ? Et moi qui voulais être la première à lui souhaiter sa fête !

ALINE

Voilà pourquoi tu l'attendais à la fenêtre ?

YAÏA, *descendant.*

Oui : j'avais caché mon bouquet, et retourné le calendrier contre le mur, pour que vous ne voyiez pas la date.

ALINE

C'est très mal, cela, Yaïa.

YAÏA, *pleurant presque.*

Oh ! bonne maman...

ALINE

C'est un mauvais sentiment. Allons, ne pleure pas : je te pardonne, parce

que tu aimes bien notre père... Et il faut bien l'aimer, vois-tu, en ce moment surtout.

ÉLISE

On monte l'escalier... C'est lui. *(On sonne. — Avec désappointement.)* Non, on sonne : une visite.

YAÏA

Ah ! quel malheur ! *(Elle va ouvrir. — Avec un joyeux sourire.)* M. de Géry.

ALINE

Ah !

SCÈNE II

LES MÊMES, DE GÉRY

DE GÉRY

Oui, mademoiselle, c'est bien moi. M. Joyeuse n'est pas ici ?

ALINE, *vivement.*

Papa n'est pas encore rentré de son bureau.

DE GÉRY, *étonné.*

De son bureau ?

ALINE, *embarrassée.*

Vous savez bien qu'il est employé de la maison de banque Hémerlingue et C^ie^. *(Gaiement.)* Faut-il qu'une absence de quinze jours vous ait fait perdre la mémoire ? Vous avez fait un bon voyage ?

DE GÉRY

Le meilleur des voyages. J'ai passé ces quinze jours dans mon pays natal, à Saint-Romans. Je suis revenu hier soir, et ma première visite est pour vous. Comment allez-vous ? Comment va M. Joyeuse ? *(A Élise.)* Et cet examen ?

ÉLISE

Dans trois semaines. J'ai une peur !

ALINE

Nous étions en train de réciter notre histoire de France quand vous êtes entré.

DE GÉRY

Si je dérange, je m'en vais.

TOUTES

Ah ! mais non... Ah ! mais non !

ALINE

Élise va finir de réciter dans sa chambre. Yaïa me remplacera.

YAÏA, *avec importance.*

Je m'en charge.

ÉLISE

Vous ne partirez pas sans nous dire adieu, monsieur de Géry.

DE GÉRY

Non, certainement.

YAÏA

Il faudra être là quand nous souhaiterons la fête à papa.

DE GÉRY

Ah ! C'est aujourd'hui la fête de M. Joyeuse ?

ÉLISE

Mais oui.

YAÏA

Mais oui : mon bouquet est prêt. *(Se reprenant.)* Nos bouquets sont prêts.

ÉLISE, *bas à Yaïa.*

Va demander pardon à bonne maman.

YAÏA

Tu ne m'en veux plus, bonne maman ?

ALINE

Non, Yaïa, non. Je t'ai dit que je t'avais pardonné.

DE GÉRY, *à part, les regardant et un peu ému.*

Est-il rien de plus charmant ?

ÉLISE, *à Aline.*

Cela ne te fâche pas que nous t'appelions bonne maman devant les étrangers ?

ALINE, *gaiement.*

Oh ! Dieu non, par exemple !

ÉLISE, *à de Géry.*

C'est un nom que nous lui donnions déjà quand elle était petite fille, et nous pas plus hautes que ça... Avec son bonnet à ruches, son air sérieux, elle avait une drôle de petite figure si raisonnable, si bonne !... A tout à l'heure, bonne maman.

DE GÉRY, *à lui-même.*

C'est adorable !

(Élise et Yaïa sortent par la gauche.)

SCÈNE III

ALINE, DE GÉRY, *puis* ÉLISE *et* YAÏA

ALINE, *à de Géry.*

Vous m'avez effrayée... Vous avez failli apprendre à ces enfants que notre père n'était plus chez Hémerlingue.

DE GÉRY

Elles ne le savent pas ?

ALINE

Non, elles ne le savent pas : moi aussi je suis censée l'ignorer; mon père nous le cache.

DE GÉRY

Comment ?

ALINE

De peur de nous inquiéter. Il est si bon ! Il part tous les matins à l'heure habituelle, sa serviette sous le bras, et il rentre comme autrefois, exactement. Il est en retard aujourd'hui, par extraordinaire. Il nous parle de son bureau, comme s'il en revenait, toujours gai, toujours souriant. Par moments même il se figure qu'il en vient... Il a l'imagination si vive, si féconde... Tout ce qu'il invente, tout ce qu'il suppose, tout ce qu'il bâtit de romans dans sa tête à la journée, il se le représente... Vous le connaissez bien... c'est le dormeur éveillé.

DE GÉRY

Mais enfin... depuis trois semaines qu'il est sans place, comment ?...

ALINE, *le devinant avec un sourire.*

Comment vivons-nous ? Je le trompe un peu : je lui explique que tout diminue en ce moment, qu'on vit pour rien, et je fais, en m'amusant, des travaux d'aiguille, que je vends très cher.

DE GÉRY

Oh ! très cher !

ALINE

Très cher. Et je vous prie de ne pas me plaindre. Je n'ai jamais été si heureuse : je vois que je peux être utile à mon père et à mes sœurs.

DE GÉRY

Oh ! quelle charmante jeune fille vous êtes ! Et qu'il va bien à votre jeunesse ce nom de bonne maman ! Je venais aussi, moi, pour essayer d'être utile à votre cher père.

ALINE, *souriant.*

Vous voyez bien que je ne suis pas à plaindre. *(Lui tendant la main.)* On ne nous abandonne pas.

DE GÉRY, *avec chaleur.*

Non certes. Malheureusement, mon pouvoir n'est pas grand. Je ne compte guère dans cet immense Paris. J'y ai des relations, quelques amis influents... Mais s'il fallait tout de suite en nommer un sur lequel je pourrais compter, j'aurais quelque embarras.

ALINE

Ah ! le vilain qui doute de ses amis !

DE GÉRY

Hélas !

ALINE

Eh bien ! moi, j'ai meilleure opinion de l'espèce humaine. Aujourd'hui même, il y a quelques heures, j'ai tenté une démarche... Vous me promettez de ne pas le dire à papa ?

DE GÉRY

Je vous le jure.

ALINE

Je suis allée chez une amie de pension qui était ma voisine de pupitre à l'institution Belin... et que je n'avais jamais revue.

DE GÉRY, *souriant.*

Ce n'est pas très compromettant.

ALINE

J'y suis allée toute seule.

DE GÉRY, *de même.*

Ce n'est pas encore très grave.

ALINE

Oh ! mais maintenant ce n'est plus une petite personne comme moi. Elle est dans une grande situation, elle est belle, elle est fêtée; voilà où a été mon audace.

DE GÉRY

Et elle vous a bien reçue ?

ALINE

Oh ! on ne peut mieux. Malheureusement, il y avait là beaucoup de monde; nous n'avons pas pu causer.

DE GÉRY, *avec un sourire.*

Ah !

ALINE, *fâchée.*

Je vous dis qu'elle a été excellente. Elle m'a promis de faire tout ce qu'elle pourrait pour mon père, et comme elle a beaucoup de relations, des amis très haut placés, très puissants...

DE GÉRY

Comment se nomme-t-elle ?

ALINE, *le regardant.*

Vous me demandez son nom avec un air de méfiance.

DE GÉRY

Pas du tout.

ALINE

Si vous la jugez mal d'avance, je ne vous la nommerai pas.

DE GÉRY

Je la juge très bien, au contraire.

ALINE

C'est Félicia Ruys.

DE GÉRY

Félicia !

ALINE

Vous la connaissez ?

DE GÉRY

Oui : je lui ai été présenté il y a un mois.

ALINE

Une grande artiste, n'est-ce pas !

DE GÉRY

Vous êtes allée chez Félicia Ruys, vous ?

ALINE

Oui, moi.

DE GÉRY

Dans son atelier ?

ALINE

Oui; elle travaillait au buste d'un personnage...

DE GÉRY

Qui était là ?

ALINE

Non, il n'y était pas. Une grosse tête avec des cheveux crépus. J'ai entendu un monsieur qui disait à un autre : c'est le Nabab.

DE GÉRY

M. Bernard Jansoulet ?

ALINE

Il paraît que l'année dernière elle a eu un très grand succès avec le buste du duc de Mora.

DE GÉRY

Vous savez cela ?

ALINE

On le racontait devant moi. Il a suffi de ce buste pour la placer au premier rang de nos sculpteurs. C'est beau, le talent !

DE GÉRY

Oui... oui...

ALINE

Vous avez l'air de m'en vouloir de ce que je suis allée chez Félicia ?

DE GÉRY

Vous en vouloir ? Eh bien oui, peut-être.

ALINE, *très étonnée.*

Pourquoi donc ? Nous nous aimions beaucoup à la pension, quoiqu'elle fût dans les grandes et moi dans les petites... Une nature un peu folle, un peu décousue, mais si bonne ! si supérieure à nous toutes ! Oh ! quand elle me parlait de son art, comme j'étais heureuse de l'entendre ! Que de choses j'ai comprises par elle, dont je n'aurais eu aucune idée ! Encore maintenant, quand nous allons au Louvre le dimanche, avec mon père, devant une belle sculpture ou un beau tableau, je songe tout de suite à Félicia. Je l'ai toujours admirée, moi.

DE GÉRY

Je comprends qu'on l'admire. Je comprends que vous avez gardé d'elle ce charmant souvenir. On n'est pas plus artiste que Félicia Ruys, et dans le laisser-aller de son existence, il n'y a pas un reproche sérieux à lui adresser. Mais elle a été élevée dans l'atelier de son père, un grand sculpteur aussi...

ALINE, *gaiement.*

Oh ! oui. Elle nous en parlait sans cesse, et quand elle avait passé un jeudi chez elle, elle revenait avec une fièvre, une animation qui nous amusait toutes.

DE GÉRY

Elle est toujours dans cet état de surexcitation nerveuse qui lui donne un attrait de plus. Mais ce n'est pas là ce qui est dangereux pour vous. Ce n'est pas elle, c'est l'atmosphère de son atelier, c'est le monde qu'elle y reçoit, c'est ce milieu qui n'est pas le vôtre. Vous êtes si bien ici dans votre cadre, bonne maman... Me permettez-vous de vous appeler bonne maman ?

ALINE

N'est-ce pas mon nom ? Je suis très contente, parce que malgré votre petit sermon...

DE GÉRY

Oh !

ALINE

Je vois que vous aussi vous admirez Félicia... Nous causerons d'elle.

DE GÉRY

Non, nous causerons de vous.

ÉLISE, *entrant avec Yaïa.*

Aline, Aline... voici papa !

YAÏA.

Il monte; vite, nos bouquets... *(A Aline.)* C'est toi qui l'embrasseras la première.

ALINE

Non, ma petite Yaïa, ce sera toi.

SCÈNE IV

DE GÉRY, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA

JOYEUSE, *entrant par le pan coupé de gauche, une serviette sous le bras.*

Cet Hémerlingue n'en finit pas. Ah ! mon bon monsieur de Géry, vous voilà de retour. Hémerlingue m'a retenu dans son cabinet pour une affaire importante.

ALINE, *gaiement.*

Et puis, avoue que tu n'étais pas fâché d'être en retard aujourd'hui.

JOYEUSE

Pourquoi aujourd'hui ?

ALINE

Pour nous donner le temps de...

YAÏA, *poussée par Aline.*

Papa, je vous souhaite une bonne fête.

ALINE *et* ÉLISE

Et nous aussi, papa.

JOYEUSE

Ah ! mes chères petites ! Ah ! mes mignonnes chéries ! Venez là toutes les trois, mes trésors... Vous me pardonnez, monsieur de Géry ? *(Il embrasse ses trois filles.)*

DE GÉRY

Mais je suis resté, parce qu'on m'a permis de vous souhaiter aussi une bonne fête.

JOYEUSE, *allant à lui.*

Mon cher ami ! J'avais absolument oublié que c'était aujourd'hui ma fête. J'oublie tout maintenant. *(Vivement.)* Ce sont les affaires. Cet Hémerlingue m'accable. Ordinairement, le jour de ma fête, j'apportais une petite friandise.

ÉLISE, *bas.*

Nous l'avons.

JOYEUSE

Ah !

YAÏA

Une surprise.

JOYEUSE

Ne me dites rien.

ÉLISE

C'est bonne maman qui l'a préparée.

JOYEUSE

Elle n'oublie rien, bonne maman.

YAÏA, *bas.*

Un gâteau à la reine. Chut !

JOYEUSE

Chut ! Vous êtes des anges.

ALINE, *du fond.*

Maintenant vous allez vous occuper un peu du ménage. *(Elle se dirige à droite.)*

ÉLISE

Oui.

YAÏA, *revenant à son père.*

Et tu verras, il y a encore autre chose que tu aimes bien.

ALINE, *bas à Joyeuse.*

Tu n'invites pas M. de Géry à dîner ?

JOYEUSE

Si, Si ! *(D'un ton cérémonieux.)* Monsieur de Géry, bonne maman vous invite...

ALINE, *bas.*

Mais non... c'est toi.

JOYEUSE

Ah ! oui. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec mes filles ?

ALINE, *bas.*

Ce n'est pas encore ça...

JOYEUSE, *gaiement.*

Tu penses bien qu'il ne resterait pas pour moi.

DE CÉRY

Si, monsieur Joyeuse, je resterai pour vous.

ÉLISE *et* YAÏA, *qui écoutaient au fond, redescendent.*

M. de Géry accepte !

DE GÉRY

Et croyez bien que jamais invitation ne m'a été plus agréable.

ALINE

Vous restez ?

DE GÉRY

Eh bien ! oui, je reste.

ALINE, *bas.*

Viens vite, Élise; nous allons nous surpasser.

(Elle sort la première.)

YAÏA, *de même.*

C'est moi qui vais battre les œufs à la neige.

(Élise et Yaïa sortent, derrière Aline, par la porte de droite.)

SCÈNE V

DE GÉRY, JOYEUSE

JOYEUSE

Vous comprenez, monsieur de Géry, qu'on ne peut jamais se dire malheureux quand on a trois filles comme les miennes.

DE GÉRY, *avec effusion.*

Non, mon bon monsieur Joyeuse, non...

JOYEUSE

Élise et ma petite Yaïa sont parfaites; mais si vous connaissiez comme moi mon Aline...

DE GÉRY

Oh ! je la connais. *(Baissant la voix.)* Je suis passé aujourd'hui chez Hémerlingue pour vous voir.

JOYEUSE, *effrayé.*

Et vous avez appris ? *(Vivement.)* Vous n'avez rien dit à mes filles ?

DE GÉRY

Rien, absolument rien.

JOYEUSE

Elles seraient inquiètes, et je ne veux pas les inquiéter, mes pauvres chéries. Je les trompe; oui, monsieur de Géry, le baron Hémerlingue m'a renvoyé.

DE GÉRY

Vous l'employé modèle ?

JOYEUSE

Comme un simple valet, sans pitié pour mes trois petites mignonnes que

mon emploi faisait vivre, sans penser que je suis vieux, et qu'il n'est pas facile de se caser à mon âge... *(S'animant.)* Oh ! il y a des hommes bien méchants ! Justement, ce jour-là, le jour où l'on m'a renvoyé, j'allais au bureau plein d'espérance... Je me figurais — vous savez, quand on marche, la tête travaille — je me figurais que j'allais recevoir une gratification : je ne sais pourquoi... une idée... je me voyais revenant le soir en triomphe à la maison, annonçant la nouvelle à mes chéries : « Vite, habillez-vous... nous allons au théâtre. » Dieu ! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les chères petites ! un bouquet de têtes vermeilles !... et puis, le lendemain, voilà l'aînée demandée en mariage.

DE GÉRY, *vivement.*

En mariage ?

JOYEUSE

Oui, dans mon rêve... et il faut croire que je rêvais tout haut, selon mon habitude, car dans la rue les gens me regardaient avec un drôle d'air... J'arrive au bureau. «Joyeuse, le baron vous demande », me dit notre caissier en me voyant entrer. « Il est un peu souffrant : allez le voir dans sa chambre; il veut vous parler de nos dernières opérations sur la place de Tunis. » J'en rêvais, moi, de ces opérations; j'y avais vu vaguement des manœuvres frauduleuses contre un autre grand financier, M. Jansoulet.

DE GÉRY

Celui qu'on appelle le Nabab ?

JOYEUSE

Oui; cette idée me poursuivait pendant que je traversais les riches salons d'Hémerlingue. Je me croyais chez le Nabab; je lui prends le bras, et je lui dis : « On vous vole, M. Jansoulet ! »

DE GÉRY, *riant.*

C'était Hémerlingue ?

JOYEUSE

Non, c'était sa femme.

DE GÉRY

Madame Hémerlingue !

JOYEUSE

Oui.

DE GÉRY

N'allez pas plus loin, pauvre dormeur éveillé... Il n'en fallait pas tant pour vous perdre. La baronne Hémerlingue exècre Bernard Jansoulet.

JOYEUSE

Pourquoi ?

DE GÉRY

Parce qu'il l'a connue à Tunis. C'était une ancienne esclave arménienne vendue au bey... Hémerlingue l'a épousée à sa sortie du sérail. Elle est venue en France avec son mari, s'est enfermée quelques mois dans un couvent, et s'est fait baptiser en grande pompe : ce qui lui a ouvert tous les salons du faubourg Saint-Germain. Très séduisante d'ailleurs, et menant son mari à l'assaut de la colossale fortune du Nabab, qu'elle hait d'une haine sauvage. Vous ne rentrerez pas aisément en grâce auprès d'elle. Mais le malheur qui vous arrive peut devenir pour vous une source de fortune. Vous êtes renvoyé par Hémerlingue : voulez-vous entrer chez Jansoulet ?

JOYEUSE

Non, non. — Comment m'y présenter, d'ailleurs ?

DE GÉRY

Je m'en charge.

JOYEUSE

Vous ?

DE GÉRY

Je ne connais pas Bernard Jansoulet, mais nous sommes du même pays, du même village, de Saint-Romans : je voyais tous les jours sa brave vieille mère qui garde encore sa coiffe de paysanne. Elle m'a offert de me donner une lettre pour son fils. Je n'ai pas osé refuser, mais je ne songeais guère à me servir de cette lettre. Il fallait une occasion. J'irai voir Jansoulet; je lui parlerai de vous.

JOYEUSE

Non, non, monsieur de Géry; je vous remercie.

DE GÉRY

Vous avez donc une place en vue ?

JOYEUSE

J'ai un ami, M. Passajon, qui s'occupe de me chercher quelque chose : je l'attends. Ah ! si j'étais seul... La vie est à si bon compte, maintenant, à ce que dit Aline.

DE GÉRY

Pourquoi ne pas profiter de l'occasion que je vous offre ?

JOYEUSE

Parce que... on parlait beaucoup de Jansoulet chez Hémerlingue. J'ai des histoires sur lui qui me hantent la cervelle, et puis il me vient des manies de vieillard. Je veux que l'argent que je gagne soit de source pure; c'est pour mes fillettes.

DE GÉRY

Mais si le Nabab est un honnête homme ?

JOYEUSE

Il est si riche ! Il s'est enrichi si vite ! Si loin !

DE GÉRY

Comme Hémerlingue.

JOYEUSE

Aussi j'aurais quitté Hémerlingue. *(A de Géry.)* Oui, je t'aurais quitté, misérable ! *(Revenant à lui.)* Oh ! pardon, monsieur de Géry : c'est toujours ma maudite imagination qui m'emporte.

DE GÉRY

J'ai entendu parler de Bernard Jansoulet par sa mère, qui est la plus droite et la plus scrupuleuse des femmes. Je ne puis pas croire que ce soit un coquin. J'irai lui porter cette lettre, je le verrai de près, je l'étudierai, et si je vous affirme que vous pouvez entrer chez lui...

JOYEUSE

Je vous croirai... mais je le verrai toujours comme on me l'a dépeint, et je ne pourrai pas... c'est plus fort que moi.

DE GÉRY

Eh bien ! cela ne fait rien... je vais chez lui tout de même. Ce n'est plus pour vous, c'est pour moi. Voilà une heure qu'il me prend l'envie d'être riche. Je ne l'ai jamais eue, cette envie, mais aujourd'hui je l'ai, et je l'ai résolument.

JOYEUSE

Cela vous sera facile; vous ferez un riche mariage.

DE GÉRY

N n, précisément, ce n'est pas un riche mariage que je veux faire.

JOYEUSE

Ah ! *(On sonne à la porte.)* Sans doute mon ami Passajon qui m'apporte peut-être une bonne nouvelle.

DE GÉRY

Ah !

JOYEUSE, *allant ouvrir.*

Passajon est garçon de bureau à la Caisse territoriale.

DE GÉRY

Oh ! en voilà une caverne, par exemple !

JOYEUSE

Oui, je sais... Mais cela n'empêche pas Passajon d'être un très brave homme... un peu solennel... vous comprenez; il a été appariteur à la Faculté de Dijon. *(Ouvrant.)* Entrez, mon cher monsieur Passajon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PASSAJON, *costume de garçon de bureau, un parapluie à la main, puis* ALINE

PASSAJON, *entrant.*

Monsieur Joyeuse, mon respect.

JOYEUSE

Je vais vous présenter à M. de Géry, avocat.

PASSAJON, *s'inclinant profondément.*

Ah ! maître de Géry, mon respect.

JOYEUSE, *avec anxiété.*

Eh bien ? Cette place de quinze cents francs dans une fabrique ?

PASSAJON

Vous l'aurez si vous voulez.

JOYEUSE

Si je le veux ! vous n'avez pas conclu ?

PASSAJON

J'ai demandé à réfléchir jusqu'à ce soir sept heures.

JOYEUSE

Pourquoi ?

PASSAJON

Parce que j'ai mieux à vous proposer.

JOYEUSE

Ah !

PASSAJON

Être caissier vous siérait-il ?

JOYEUSE

Où ?

PASSAJON

A la Caisse territoriale.

DE GÉRY, *riant.*

Ah ! la Territoriale... Le coffre-fort a toujours été vide.

PASSAJON

Oui, cela m'était même commode... J'y serrais les reliefs de mon repas, mon fromage de Gruyère ou mon veau à la vinaigrette, mais maintenant qu'on y met de l'argent... *(Il soupire. — A Joyeuse.)* Vous siérait-il huit mille francs d'appointements ?

DE GÉRY

Qu'on ne paye pas.

PASSAJON, *avec dignité.*

On paie depuis ce matin, monsieur.

JOYEUSE

On paie !... Alors vous êtes remboursé de vos avances pour voitures, cigares, grogs américains ?

PASSAJON

La Compagnie m'a tout payé; mais je lui laisse mes fonds, puisqu'elle devient solide.

DE GÉRY, *à part.*

Pauvre bonhomme !

PASSAJON

M. Piedigriggio, le gouverneur, a trouvé une nouvelle combinaison...

DE GÉRY

Encore une ! et voilà ce qui vous inspire de la confiance...

PASSAJON

Non; ce qui me rassure, c'est que notre caissier a appelé M. le gouverneur : « Fleur de Mazas. »

DE GÉRY

Ah !...

PASSAJON

Et qu'on a flanqué notre caissier à la porte *(Appuyant.)* en lui réglant son compte. Je me suis dit tout de suite : Il y a du nouveau. Je ne me trompais pas. Bernard Jansoulet entre dans l'affaire.

DE GÉRY

Jansoulet ?

JOYEUSE, *à de Géry.*

Vous voyez ! Votre Nabab... cet homme intègre.

PASSAJON

Oui, celui qu'on appelle le Nabab. J'ai l'honneur de connaître M. Noël, son premier valet de chambre. Il m'a fait visiter l'hôtel de Jansoulet, et je m'explique à présent qu'on l'appelle le Nabab. Chez lui tout est en or.

JOYEUSE

Eh bien, mon cher Passajon... Allons arrêter tout de suite la petite place de quinze cents francs.

PASSAJON

Vous avez tort, monsieur Joyeuse, mais cela vous regarde... Je suis nonobstant à vos ordres.

JOYEUSE, *à de Géry.*

Vous nous attendez là ?

DE GÉRY

Non; j'ai justement une course à faire. *(A part.)* Il m'intéresse, moi, le fils de la vieille Françoise.

JOYEUSE, *appelant à la porte de droite.*

Aline ! *(Aline se montre à demi avec un tablier blanc de ménagère.)* Nous sortons pour un instant.

ALINE

Qu'est-il arrivé ?

JOYEUSE

Rien... rien... c'est ce bon Passajon...

PASSAJON

Mademoiselle Aline, mon respect.

JOYEUSE

Qui a besoin de nous pour un moment. Il lui faut deux témoins, pas pour un duel, non... pour un passeport.

ALINE

Mais le dîner ?

JOYEUSE

Nous allons rentrer tout de suite; tu le retarderas un peu.

ALINE

Dépêchez-vous alors.

DE GÉRY, *la regardant.*

Comme ce petit tablier blanc lui va bien ! Ah ! si je pouvais apporter la joie dans cette maison, la vraie joie ! et les vrais sourires !

PASSAJON

Mademoiselle Aline, mon respect...

DE GÉRY, *serrant la main d'Aline.*

A tout à l'heure.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE VII

ALINE, *puis* YAÏA

ALINE, *seule.*

Tant mieux ! j'aurai le temps de faire un peu de toilette. C'est la fête de papa, et puis nous avons un étranger. *(A la porte de gauche.)* Élise, ralentis le fourneau; nous dînerons un peu plus tard.

ÉLISE, *à la cantonade.*

Bon.

YAÏA, *paraissant à la porte en battant des œufs.*

Eh bien ! et mes œufs à la neige ?

ALINE, *riant.*

Dame, tu les battras plus longtemps.

YAÏA, *les battant.*

Mais je ne peux plus m'arrêter, maintenant.

ALINE

Oh ! ma pauvre Yaïa, que tu es à plaindre !

YAÏA

En voilà un exercice ! *(Elle rentre.)*

ALINE, *à elle-même.*

Je mettrai M. De Géry à ma droite; non, je le mettrai à la droite de papa; c'est la première fois qu'il dîne à la maison. Moi, je serai en face. *(On sonne.)* Qui est-ce qui peut bien nous arriver maintenant ?

(Elle va ouvrir et se trouve en face d'un monsieur très élégamment vêtu.)

SCÈNE VIII

ALINE, JENKINS

JENKINS, *léger accent irlandais.*

M. Joyeuse ?

ALINE

Il est absent, monsieur.

JENKINS

Mademoiselle Aline Joyeuse ?

ALINE

C'est moi, monsieur

JENKINS

Mademoiselle, ma visite, qui pourrait vous surprendre un peu, ne vous étonnera plus tout à l'heure. Vous ne savez pas qui je suis ? Le docteur Jenkins. Vous ne me connaissez pas ? J'ai pourtant quelque renom à Paris et en Angleterre. L'inventeur des perles Jenkins.

ALINE

Nous sommes si loin de Paris dans ce faubourg des Ternes, à notre cinquième étage; il faut m'excuser.

JENKINS

Vous avez eu pour amie de pension mademoiselle Félicia Ruys ?

ALINE

Oui, monsieur, je suis allée chez elle aujourd'hui. *(Elle offre un siège à Jenkins.)*

JENKINS, *avec un geste de refus.*

Je le sais... Félicia — elle a conquis une telle célébrité en quelques mois qu'on peut maintenant l'appeler ainsi — Félicia s'intéresse beaucoup à vous.

ALINE

J'en étais sûre.

JENKINS

Très sincèrement, je m'y connais, et je suis certain de lui être agréable en faisant quelque chose pour monsieur votre père.

ALINE

Oh ! monsieur, laissez-moi vous dire d'abord que mon père est le meilleur des hommes, le plus honnête, le plus loyal, le plus scrupuleux !

JENKINS

C'est bien quelque chose.

(On sonne.)

ALINE, *étonnée.*

Ah ! vous permettez...

(Elle va ouvrir et se trouve en face d'une dame en grande toilette de ville.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BARONNE HÉMERLINGUE

LA BARONNE

M. Joyeuse ? — *(Apercevant Jenkins.)* Tiens ! le docteur !

JENKINS, *lui serrant la main.*

Baronne...

LA BARONNE

Vous venez de la part de Félicia ?

JENKINS

Vous aussi, baronne ?

LA BARONNE, *s'approchant de lui, sans plus faire attention à Aline, qui reste à l'écart, stupéfaite.*

Certainement. Félicia Ruys est en train de devenir une puissance que l'on cherche à flatter de toutes les façons. Elle m'a recommandé la fille de M. Joyeuse. Je suis très contrariée, mon cher... Figurez-vous que le bonhomme était employé chez mon mari. C'est moi qui l'ai fait renvoyer. Je le crois un peu fou.

JENKINS, *bas, montrant Aline.*

C'est sa fille.

LA BARONNE, *changeant de ton immédiatement.*

Ah ! mademoiselle, je vous demande pardon. Je vais prier mon ami Jenkins de me présenter, puisqu'il a l'avantage et le plaisir de vous connaître.

JENKINS

La baronne Hémerlingue.

ALINE, *très surprise, indiquant un siège.*

Madame...

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Félicia m'a fait de vous un éloge mérité, je le vois déjà.

ALINE

Nous étions très bonnes amies à la pension.

LA BARONNE

Et pour lui prouver tout l'intérêt que je prends à sa recommandation, je suis venue moi-même.

ALINE

C'est beaucoup d'honneur pour moi... Chère Félicia, j'irai la remercier.

LA BARONNE

Vous lui ferez certainement le plus grand plaisir. Quant à la rentrée de votre père chez M. Hémerlingue, avec de l'avancement, c'est chose faite.

ALINE

Oh ! madame, que vous êtes bonne !

JENKINS

Je venais proposer à M. Joyeuse une situation beaucoup plus avantageuse, je crois, à la villa Bethléem, dans l'établissement que je fonde avec Jansoulet.

ALINE

Monsieur...

LA BARONNE, *se levant, féroce, les lèvres pincées.*

Avec Jansoulet ! Ah ! docteur, prenez garde, il faut choisir et choisir vite entre Jansoulet et Hémerlingue; ami ou ennemi, je ne connais pas d'indifférents.

JENKINS, *la main sur le cœur.*

Même pour faire le bien ?

LA BARONNE

Même pour faire le bien. *(On sonne.)* Je parie que c'est Monpavon.

JENKINS

Monpavon ?

LA BARONNE

Il entrait chez Félicia comme j'en sortais.

JENKINS

Il est incapable de monter ces cinq étages.

LA BARONNE

Quel âge a-t-il donc ?

JENKINS

C'est le secret de ses cosmétiques.

(Aline va ouvrir la porte ; Monpavon paraît, essoufflé et pouvant à peine parler.)

LA BARONNE, *à Jenkins.*

Que vous disais-je ?

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON, *un instant* ÉLISE *et* YAÏA

MONPAVON

C'est ici monsieur... chose... comment donc ?

JENKINS, *allant à Monpavon.*

M. Joyeuse ? Il est absent, Monpavon.

MONPAVON

Jenkins !

JENKINS

Toujours jeune, marquis...

MONPAVON

Oui, grâce à vos perles, docteur... effet prodigieux. *(Apercevant la baronne.)* La baronne ! Étonnant... tout le monde ici... tout le monde...

LA BARONNE, *présentant Aline.*

C'est mademoiselle Aline Joyeuse qui vous reçoit.

JENKINS, *à Aline.*

Le marquis de Monpavon.

MONPAVON

Mademoiselle Félicia Ruys... parlé de vous... vif intérêt... piqué ma curiosité... *(A part.)* Très gentille... de la saveur...

ALINE

Je vous remercie, monsieur, pour mon père.

MONPAVON

Ah ! oui, votre père, M. Machin. Félicia m'a expliqué. Parlerai au duc... pour la prochaine fournée... Préfet...

LA BARONNE

Vous n'y êtes pas du tout, Monpavon.

MONPAVON

Ou conseiller d'État... Le duc n'a rien à me refuser.

ALINE

Le duc ?

MONPAVON

Oui, Son Excellence le duc de Mora... Connaissez pas Mora ?... Prodigieux, baronne. Tout-puissant le duc, mon enfant; personne au-dessus de lui, personne !

(Élise et Yaïa se précipitent en scène toutes les deux, venant de droite.)

ÉLISE

Le rôti sera brûlé !

YAÏA

Mes œufs à la neige ne tiendront pas !

TOUTES LES DEUX, *interdites.*

Ah !

ALINE, *les présentant.*

Mes sœurs...

JENKINS

Elles sont charmantes...

MONPAVON, *à Jenkins.*

N'est-ce pas ?... de la saveur.

LA BARONNE

Ne soyez pas intimidées, mesdemoiselles; vous n'avez devant vous que des amis.

ÉLISE *et* YAÏA, *confuses.*

Madame...

(Elles rentrent précipitamment à droite.)

LA BARONNE

Allons bon !... elles se sauvent.

ALINE

Pardonnez-leur, madame; nous voyons si peu de monde...

LA BARONNE

Elles sont ravissantes, dans ces petites robes simples.

JENKINS

Vous avez l'air stupéfait, Monpavon.

MONPAVON

Stupéfait, docteur. Ces jolies figures-là, à un cinquième étage !...

JENKINS

Vous ne vous doutiez pas qu'il existait de par le monde de jolies fillettes comme celles-ci, occupées seulement à faire le ménage de leur vieux bonhomme de père ?

MONPAVON

Très singulier. Connaissons pas notre Paris... Raconterai ça au duc. Très singulier.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOYEUSE. *Joyeuse entre et s'arrête stupéfait.*

ALINE

Voici papa. *(Très embarrassée.)* Mon père, madame la baronne Hémerlingue.

JOYEUSE, *ahuri.*

Ah !

ALINE

M. le docteur Jenkins.

JOYEUSE

Ah !

LA BARONNE

Je regrette beaucoup, mon cher monsieur Joyeuse, le malentendu qui vous a fait quitter la maison Hémerlingue.

JENKINS

Nous cherchons, mon ami Jansoulet et moi, pour notre Œuvre de Bethléem, un comptable intelligent.

MONPAVON

M'êtes très recommandé, mon cher. Parlerai pour vous au duc de Mora... Rien à me refuser.

JOYEUSE

Je suis confus, madame... Je ne sais, messieurs, à qui je suis redevable de tant de bienveillance, mais je n'ai besoin de rien, de rien absolument. J'ai une place dont je suis très satisfait.

TOUS

Ah !

JOYEUSE

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant de vos bonnes intentions.

JENKINS, *à Monpavon.*

S'il croit que c'est pour lui...

LA BARONNE, *à Aline.*

S'il n'y a rien à faire en ce moment, j'espère, mademoiselle, que vous ne m'oublierez pas.

ALINE

Oh ! non, madame.

(Elle reconduit la baronne.)

JENKINS, *à Monpavon.*

Voilà un homme qui n'a rien et qui est satisfait de ce qu'il a.

MONPAVON

Étrange ! Tout étrange, ici ! Connaissons pas notre Paris. Raconterai ça à Mora. *(A Joyeuse.)* Au revoir, mon cher. Si vous avez besoin du duc... Marquis de Monpavon... Tout le monde me connaît.

JOYEUSE

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis.

(La baronne, Monpavon et Jenkins sortent.)

SCÈNE XII

JOYEUSE, ALINE, *puis* DE GÉRY, *puis* ÉLISE *et* YAÏA

JOYEUSE

Qui m'a envoyé tous ces gens-là ?

ALINE

C'est une personne qui s'intéresse à nous.

JOYEUSE

Mais nous n'avons pas besoin de tout ce beau monde. Nous sommes si bien ensemble, rien qu'entre nous...

ALINE

C'est ma faute, vois-tu, mon petit père. J'avais écrit à une amie de pension pour te faire obtenir une place.

JOYEUSE

Tu savais donc que j'avais perdu la mienne ?

ALINE

Depuis trois semaines.

JOYEUSE

Et tu me trompais ?

ALINE

Tu me trompais bien, toi !

JOYEUSE, *la serrant dans ses bras.*

Mon Aline ! Ma bonne Aline ! Voilà mon bien, voilà ma fortune ! *(De Géry paraît.)* M. de Géry... Ne lui dis rien.

ALINE

Oh ! non.

JOYEUSE

Mon cher monsieur de Géry, vous nous trouvez dans la joie. J'ai une place, une place excellente... vous savez, celle dont me parlait Passajon.

DE GÉRY, *à part.*

Quinze cents francs... *(Haut.)* Moi, je n'ai pas trouvé M. Jansoulet.

JOYEUSE

Ah ! Vous y êtes allé ?

DE GÉRY

Mais je le verrai ce soir. Il paraît qu'il donne un grand dîner, pour fêter sa croix.

JOYEUSE, *naïvement.*

On décore le Nabab ! Mais alors c'est un honnête homme ! Enfin, puisque j'ai une place...

ÉLISE, *arrivant de droite, une serviette à la main.*

C'est servi.

YAÏA, *entrant derrière Élise.*

A table !

JOYEUSE

Allons, à table !

ALINE, *à part.*

Il faudra pourtant que j'aille remercier Félicia.

JOYEUSE

Aline, prends le bras de M. de Géry; moi j'aurai celui de ma petite Yaïa... comme dans le grand monde.

ÉLISE, *à part, regardant de Géry.*

Quel joli mari cela ferait pour Aline !

JOYEUSE, *faisant passer Aline et de Géry.*

Allons... allons... avec cérémonie.

(Ils se dirigent vers la salle à manger, à droite.)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez le Nabab, place Vendôme.

Un riche salon très éclairé attenant à d'autres salons. — Luxe de mauvais goût; trop d'or. — Grande baie au fond avec des tentures relevées. — Porte au fond à droite et au fond à gauche. — Une petite porte au premier plan à droite. — Au milieu du théâtre une grande table chargée de liqueurs, tasses, cigares, etc... — A gauche, cheminée. — A droite, vers le fond, un riche piano. — Divans à droite et à gauche. — Vautré sur un pouf, devant la table, Ibrahim fume une pipe turque. — Les autres boivent, fument et causent près de la cheminée et autour du piano.

SCÈNE PREMIÈRE

CANILHAC, AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT, BOISLHÉRY, PIEDIGRIGGIO, GOËSSARD, IBRAHIM, BOMPAIN

CANILHAC, *cherchant.*

Qu'est donc devenu le patron? on demande le patron.

BOMPAIN, *coiffé d'un fez rouge, accent du midi.*

M. Jansoulet cause dans la galerie de tableaux avec M. Schwalbach.

CANILHAC

Qui est en train de lui colloquer quelque merveilleuse croûte... Inouï, ce Schwalbach... il ne prend même pas la peine de digérer les dîners qu'on lui offre; sitôt la dernière bouchée, vite le trafic... Pourtant on dîne bien, chez le Nabab.

AMY FÉRAT, *prenant son café à gauche.*

Je te crois, ma biche, qu'on dîne bien.

CANILHAC

Voyons, Amy Férat, je te prie d'être distinguée.

AMY FÉRAT

Distinguée !... Dans une maison où l'on dîne sans savoir pourquoi.

CANILHAC

Comment çà ! sans savoir pourquoi?

AMY FÉRAT

Tu ne m'as même pas présentée.

CANILHAC

C'est comme cela que cela se passe ici. C'est plus commode. Si l'on présentait ces gens-là les uns aux autres, ils ne voudraient pas dîner ensemble. *(Ibrahim se lève.)*

AMY FÉRAT

Très joli. Tu sais qu'il ne m'a pas dit un mot, ton Nabab...

CANILHAC

Il ne parle pas à table. Monpavon, qui aime à dîner tranquille, lui a dit que c'était mauvais genre. Mais après le café, tu vas l'entendre. Compte les bêtises.

AMY FÉRAT

Voilà un plaisir !

ROSE FÉRAT, *au fond à droite, à Piedigriggio.*

Finissez donc, vous êtes insupportable.

CANILHAC, *montrant Rose.*

Et prends modèle sur ta sœur. Quelle décence ! Vois-moi cette décence !

AMY FÉRAT

Je crois bien. Elle veut jouer les grues.

CANILHAC, *d'un ton Régence.*

S'il ne faut que du naturel...

BOISLHÉRY, *s'avançant.*

Mon cher Canilhac, voulez-vous me présenter à votre jolie pensionnaire ?

CANILHAC

A mon étoile, dites à mon étoile *(Le présentant.)* Le comte de Boislhéry. *(Amy Férat salue à peine.)* Un ami du duc de Mora. *(Amy Férat salue avec un sourire. Présentant Rose.)* Mademoiselle Rose Férat, qui passera étoile l'année prochaine. *(A Rose.)* Le comte de Boislhéry.

ROSE, *faisant la révérence, en baissant les yeux.*

Monsieur...

BOISLHÉRY

Si ces demoiselles voulaient se faire entendre chez le duc de Mora ?

CANILHAC

Comment, si elles veulent... Elles ne veulent que ça, mais c'est déjà convenu.

BOISLHÉRY

Ah ! oui, j'oubliais... vous connaissez Son Excellence ?...

CANILHAC

Nous sommes intimes... Mais en attendant Mora, je les ai fait dîner chez le Nabab. Il faut avoir passé dans le salon du Nabab ; ça pose une femme.

BOISLHÉRY, *à mi-voix.*

Ça la pose mal.

CANILHAC

Mal ou bien ; l'important, c'est qu'elle soit posée. *(Il va remettre sa tasse sur la table.)*

PIEDIGRIGGIO, *accent corse, allant à Boislhéry.*

Quel est ce monsieur qui paraît ici comme cez loui ?

BOISLHÉRY

Canilhac, le directeur des Fantaisies.

PIEDIGRIGGIO

Ah ! oui. Je sais... très bien... illoustre director...

BOISLHÉRY

Pas de sens moral... bon garçon tout de même, quand il a le temps.

PIEDIGRIGGIO

Il est très occoupé, n'est-ce pas ? Je vous remercie. *(Il s'éloigne.)*

GOËSSARD, *à Boislhéry.*

Quel est ce monsieur avec qui vous causiez ?

BOISLHÉRY

Je ne le connais pas; il doit être Italien ou Corse; Canilhac va nous le dire. *(Appelant.)* Canilhac !

CANILHAC

Mon cher comte ? — Ah ça, Goëssard, vous m'en voulez donc toujours, vous ?

GOËSSARD

Pourquoi, cher ami ?

CANILHAC

Vous m'avez éreinté ce matin dans votre journal.

GOËSSARD

Permettez, comme critique, je ne dois de compte qu'à ma conscience.

CANILHAC, *se tordant.*

Ah ! ah ! la conscience de Goëssard... très joli !...

GOËSSARD, *sans avoir l'air d'entendre.*

Nous voulions vous demander...

CANILHAC

Mon cher, vous êtes tous les mêmes. Vous me reprochez de ne plus jouer que de l'opérette, de ne pas jouer de bonnes comédies... je n'en joue pas parce qu'il n'y en a plus... il faudrait les faires, et je n'ai pas le temps...

GOËSSARD, *continuant.*

Nous voulions vous demander quel est ce monsieur, décoré de trente-six ordres étrangers, là-bas, devant la cheminée...

CANILHAC

Vous ne connaissez pas ? Piedigriggio ?

GOËSSARD

Le gouverneur de la Caisse territoriale ?

CANILHAC

Parfaitement. C'est Monpavon qui l'a amené ici.

BOISLHÉRY

Parbleu ! Monpavon est membre du conseil d'administration.

CANILHAC

Il l'avait déjà présenté au duc, mais Mora, qui a le nez fin, n'a pas gobé le Piedigriggio... Bon pour le Nabab, qui a toujours quelques millions à perdre.

BOISLHÉRY

Alors, Piedigriggio ? Un coquin ?

CANILHAC

Ah ! coquin... vous savez... tout est relatif.

GOËSSARD

Vous me présentez.

CANILHAC

Volontiers. *(Ibrahim, qui depuis quelque temps faisait la cour à Amy Férat, la quitte et va à Goëssard.)*

AMY FÉRAT

Est-il ennuyeux, ce vieux Tunisien !

IBRAHIM, *vieux colonel tunisien, figure rouge, moustache blanche en brosse ; petits yeux éraillés, démarche automatique, léger tremblement. — A Goëssard.* Pardon, monsieur, quel est le personnage avec qui vous causiez tout à l'heure ?

GOËSSARD, *montrant Canilhac.*

Celui-ci ?

IBRAHIM

Non. *(Il désigne Boislhéry.)*

GOËSSARD

Ah ! le comte de Boislhéry, du cercle des Trompettes. Un maquignon du grand monde.

IBRAHIM

Il m'a dit à table qu'il était l'ami du premier ministre.

GOËSSARD

Cela vous étonne parce que vous êtes étranger. Mais en France tout le monde est toujours l'ami d'un ministre.

IBRAHIM

Ah ! *(Il s'éloigne.)*

CANILHAC, *allant à Goëssard, et désignant Ibrahim.*

Vous connaissez ce militaire exotique ?

GOËSSARD

Ma foi ! non.

CANILHAC

Les soirs de première, c'est très utile d'avoir de ces gens-là... on les colle dans une avant-scène; c'est pittoresque. Je vais demander à Bompain.

GOËSSARD, *souriant.*

Bompain ?...

CANILHAC, *montrant Bompain.*

Voilà l'intendant que j'aurai quand je serai millionnaire. Assez de tenue pour faire honneur à la maison, et plus idiot qu'il ne faut pour être honnête... Bompain, quel est ce Turc ?

BOMPAIN

Monsieur Canilhac, c'est un colonel tunisien qui revient de Tunis; je me suis laissé dire que M. Jansoulet l'avait chargé d'une mission importante pour le bey et qu'il rapporte sa réponse.

CANILHAC

Vous êtes très bien renseigné, aujourd'hui.

BOMPAIN

C'est un bruit d'antichambre; sans ça je ne me serais pas permis de le répéter.

CANILHAC

Si vous vouliez jouer les confidents d'opérette, je vous engagerais tout de suite.

BOMPAIN

Monsieur me flatte. *(Il remonte.)*

CANILHAC, *se retournant vers Goëssard.*

Vous n'avez pas salué Amy Férat ?

GOËSSARD

Nous sommes fâchés.

CANILHAC

Allons donc !

GOËSSARD

Parole ! *(Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)*

CANILHAC

Je vais voir ça. *(Allant à Amy Férat, qui depuis un instant roule une cigarette, près de la table.)* Tu es brouillée avec Goëssard, toi ?

AMY FÉRAT

Je crois bien... je l'ai mis à la porte de chez moi.

CANILHAC

Ah ! si tu mets à la porte les journalistes !

AMY FÉRAT

Un journaliste, ça ? Allons donc ! Et puis tu ne sais pas ce qu'il m'a demandé ?

CANILHAC

Je m'en doute.

AMY FÉRAT

Eh bien ! mais... tu m'as dit cent fois qu'au théâtre le public aimait la vertu.

CANILHAC

Quand la vertu signifie quelque chose, mais tu n'en es pas là.

AMY FÉRAT

Insolent !

CANILHAC

Je vais te raccommoder avec Goëssard, je veux bien t'aider à réussir, moi, mais je ne peux pas tout faire. *(Il prend le bras d'Amy Férat.)* Oh ! le marquis de Monpavon, de la tenue.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONPAVON

MONPAVON, *allant vivement à Goëssard.*

Goëssard !

GOËSSARD

Marquis !

MONPAVON

Me dites pas que chose... machin... est décoré ?

GOËSSARD

Jansoulet ?

MONPAVON

Oui. J'ai l'air de ne pas m'y intéresser.

GOËSSARD

D'abord, ce n'est pas fait. On disait à cinq heures que le décret était signé et que les journaux de neuf heures l'annonceraient. Ils n'ont pas encore paru : la séance a été longue. Et puis, mon cher marquis, je vous ai parfaitement dit qu'on songeait à décorer Jansoulet.

MONPAVON

Vous croyez ?

GOËSSARD

A propos de l'Œuvre de Bethléem.

MONPAVON

Ah ! oui, l'idée de Jenkins... allaitement par les chèvres... Diable de docteur ! Il n'est pas là ?

GOËSSARD

Il viendra apporter la bonne nouvelle. Le docteur ménage ses effets. Vous imaginez-vous la joie de notre Nabab ?

MONPAVON

Et moi, j'ai l'air indifférent... Très contrarié... Vous croyez que vous m'avez prévenu ?

GOËSSARD

Ce matin encore.

MONPAVON

Je deviens distrait... petites filles qui me trottent... et pourtant une mémoire !... Sais par cœur le nom des sept sages de la Grèce, et je peux vous les dire dans l'ordre : chose... machin... comment donc ? et les quatre autres... Très curieux... petites filles qui me trottent...

GOËSSARD

Comment ça ?

MONPAVON

Figurez-vous... j'ai découvert à un cinquième étage, des fillettes... inouï... Connaissons pas notre Paris, mon cher.

SCÈNE III

LES MÊMES, JANSOULET

JANSOULET, *entrant par le fond, épanoui et expansif.*

Ah ! me voilà ! me voilà ! *(Tout le monde se lève.)* Je vais donc pouvoir prendre mon café. Pardonnez-moi, mes bons amis, Schwalbach me montrait un tableau pas plus grand que cela... que le duc voulait pour sa galerie... un *Nobbema* superbe, paraît-il. Je l'ai enlevé au duc... ça me coûte cher, mais j'ai le *Nobbema*.

GOËSSARD, *railleur, à Boislhéry.*

Oh ! le *Nobbema !* Il a le *Nobbema !...*

CANILHAC, *à Jansoulet.*

Rien ne vous résiste.

JANSOULET

Rien, c'est vrai, rien, mais j'y mets le prix.

MONPAVON, *à Jansoulet.*

Peut vous féliciter maintenant, cher ami... vous l'avez, la... le... le petit machin rouge...

JANSOULET

La croix ! *(Avec transport.)* Vous êtes sûr que je l'ai ?

MONPAVON

Mora m'a dit tantôt : « Eh bien... vous êtes content... Fait ce que vous vouliez... votre ami Jansoulet est décoré... »

TOUS

Ah !

JANSOULET, *à Monpavon.*

C'est à vous que je le devrai !

MONPAVON

Tout naturel, mon cher; il faut servir ses amis...

GOËSSARD, *à part.*

Il a de l'aplomb, le marquis !...

BOISLHÉRY

Voilà une décoration, mon cher Jansoulet, qui comble de joie tous ceux qui vous aiment.

CANILHAC

Et ils sont nombreux.

PIEDIGRIGGIO

Oune joie ouniverselle...

IBRAHIM

A Paris et à Tunis !

JANSOULET

Mon bon Ibrahim !

GOËSSARD, *à part.*

Il sera toujours décoré un jour ou l'autre. *(Haut, avec effusion.)* Mon article est prêt !

JANSOULET

Votre article ?

GOËSSARD

Pour le *Messager*. — Ce n'est pas vous que je félicite, c'est le gouvernement qui sait enfin rendre justice aux hommes supérieurs, aux vastes intelligences, aux natures d'élite...

JANSOULET

Ah ! mon bon Goëssard ! c'est trop ! *(Distribution de poignées de main.)* Mes amis, mes chers amis, quand je me regarde là, dans ce grand Paris, entouré de tout ce qu'il contient de noms illustres, d'esprits distingués, et puis que je me souviens de l'échoppe paternelle, car je suis né dans une échoppe, monsieur de Monpavon. *(Geste de Monpavon, très contrarié.)* Mon père vendait des vieux clous au coin d'une borne, au Bourg-Saint-Andéol, et nous n'avions pas de fricot tous les dimanches. Ah ! oui, pécaïre ! J'en ai fait de la misère, j'en ai fait, et de la vraie, et pendant longtemps ! J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai passé des journées au lit faute d'un paletot pour sortir; heureux encore quand j'avais un lit ! A Marseille, j'ai demandé mon pain à tous les métiers, et ce pain m'a coûté tant de mal, il était si noir et si dur que j'en ai encore un

goût amer et moisi dans la bouche. Et comme ça jusqu'à trente ans... Oui, mes amis, à trente ans — et je n'en ai pas cinquante — j'étais encore sans le sou, sans avenir, avec le remords de la pauvre maman devenue veuve, qui crevait la faim, là-bas, toute seule, au pays... Ah ! tonnerre !

MONPAVON

Vous manquez de tenue, Jansoulet, vous manquez de tenue.

JANSOULET, *continuant, vautré sur un canapé.*

Un jour, mes bons amis, je flânais sur le port avec un camarade aussi gueux que moi, qui s'est enrichi chez le bey, lui aussi... mais, après avoir été mon copain, il est arrivé à me détester... affaires de femmes... Oh ! je peux vous dire son nom, pardi !... Il est assez connu... Hémerlingue ! *(Mouvement.)* Oui, messieurs, le chef de la grande maison de banque Hémerlingue et fils n'avait pas, en ce temps-là, de quoi se payer deux sous de moules.

MONPAVON, *très choqué.*

Ah !

CANILHAC, *à part.*

Des moules, maintenant.

JANSOULET, *continuant.*

Un matin... Là-bas, voyez-vous, sur le quai, il souffle comme un air voyageur... Un matin, l'idée nous vint de partir, d'aller chercher notre vie dans quelque pays de soleil... Mais où aller ? Nous fîmes comme font les marins pour savoir dans quel bouge manger leur paye. On colle un bout de papier sur le bord de son chapeau. On fait tourner le chapeau sur une canne; quand il s'arrête, on prend le point. Pour nous, l'aiguille en papier marquait Tunis ! — Huit jours après, je débarquais à Tunis avec deux écus dans ma poche, et j'en reviens aujourd'hui avec cinquante millions. *(Sensation.)*

AMY FÉRAT

Cinquante millions !

CANILHAC

Mazette !

JANSOULET, *se levant.*

Oui, mes enfants, cinquante millions liquides, sans parler de tout ce que j'ai laissé à Tunis, de mes deux palais du Bardo, de mes deux navires dans le port de la Goulette, de mes diamants et de mes pierreries. Et vous savez, quand il n'y en aura plus, té ! il y en aura encore.

TOUS

Bravo ! ah ! bravo !

IBRAHIM

Superbe !

CANILHAC

Très chic ! très chic !

AMY FÉRAT

Ça, c'est envoyé.

GOËSSARD

Un homme comme celui-là devrait être à la chambre !

BOISLHÉRY

Il y sera.

AMY FÉRAT

Député ! allons donc ! c'est ministre qu'il devrait être.

JANSOULET

Mademoiselle...

ROSE, *avec extase.*

Oh ! oui, ministre !

CANILHAC

En voilà un qui met les pieds dans ses plats d'argent !

MONPAVON, *prenant Jansoulet à part.*

Cher, je m'intéresse à vous... fond du cœur. Vous me faites de la peine.

JANSOULET

Moi ?

MONPAVON

De la tenue, mon cher... Cet étalage de votre ancienne misère... goût déplorable... Affligé sincèrement.

JANSOULET, *honteux.*

Que voulez-vous ? Je suis du Midi, moi !

MONPAVON, *sévère.*

Vous avez tort. On ne doit pas être du Midi.

GOËSSARD, *à Jansoulet.*

Voulez-vous que je vous lise mon article ?

CANILHAC

Non, non, plus tard.

JANSOULET

Pourquoi ?

CANILHAC

Après le thé.

JANSOULET, *à Canilhac.*

Ah ! mon ami, quand je pense que je suis décoré, moi, le fils de la vieille Françoise !

CANILHAC, *à part.*

Il va encore dire des bêtises. *(Haut.)* Mon cher Jansoulet, si vous ne dé-

daignez pas de faire attacher votre ruban par la main des Grâces, voici Amy Férat et sa jeune sœur.

JANSOULET

Ah ! oui : les petites Férat. Dites donc, Canilhac, je suis gauche avec les femmes, moi.

CANILHAC

Jamais gauche, Jansoulet, quand on a des diamants plein les poches — fourrez-vous ça dans la tête. Vous êtes en ce moment l'homme le plus séduisant de Paris.

JANSOULET

C'est qu'il me le ferait croire, ce serpent de Canilhac. *(A Amy et à Rose Férat.)* Je tiens à vous remercier, mesdemoiselles, du plaisir que vous m'avez fait en venant dîner sans façon...

AMY FÉRAT

Le plaisir est pour nous. *(Regardant une bague de Jansoulet.)* Ah ! c'est très curieux, ce que vous avez-là ?

JANSOULET

Un cadeau du bey. *(Il retire la bague de son doigt, et l'offre à Amy Férat.)* Un peu grande... Vous en ferez une ceinture.

AMY FÉRAT

On n'est pas plus galant.

ROSE FÉRAT, *remarquant une autre bague.*

Tiens... c'est gentil, ça !

JANSOULET, *ôtant une autre bague pour la donner à Rose.*

Encore un cadeau du bey.

ROSE

Oh ! monsieur.

AMY FÉRAT, *bas à Canilhac.*

Il est joliment bien, ton bonhomme.

CANILHAC

Quand je te le disais. *(A Jansoulet.)* Comment les trouvez-vous ?

JANSOULET

Très bien, mon bon Canilhac.

MONPAVON, *bas à Jansoulet, derrière le canapé de droite.*

Laissez pas pincer par les petites Férat... mangerez de l'argent sans chic... Très bête...

JANSOULET

N'ayez pas peur, mon cher marquis, je suis pris, et sérieusement, encore.

MONPAVON

Allons donc ! *(Il s'assied près de Jansoulet.)*

JANSOULET

Mais oui, je suis amoureux fou !

MONPAVON

De la tenue, Jansoulet, de la tenue, je vous en prie.

JANSOULET

C'est plus fort que moi. — Je ne connaissais pas vos femmes de Paris. — Mais aujourd'hui je donnerais des millions...

MONPAVON

M'inquiétez, Jansoulet, m'inquiétez sérieusement.

JANSOULET, *se levant.*

Et que voulez-vous, marquis, c'est votre faute, c'est vous qui m'avez présenté.

MONPAVON, *descendant.*

Félicia ?

JANSOULET

Oui ! — la belle Félicia ! — Elle a consenti à faire mon buste pour l'Exposition.

MONPAVON

Piquant, très piquant ! vous voilà rival de... chose... machin... le duc !

JANSOULET

Oui, elle a fait le buste du duc de Mora, l'année dernière.— Est-ce qu'il l'a aimée ?

MONPAVON

Autant que vous... inouï !

JANSOULET

Et dites-moi, elle lui a cédé ?

MONPAVON

Mais non... puisqu'il l'aime encore...

JANSOULET

Ah !

MONPAVON

Cédera pas... jamais... pauvre duc... je n'ose pas lui dire ça.

JANSOULET

Alors, elle est vertueuse ?

MONPAVON

Oh ! oh ! vertueuse... un mot bête... s'emploie plus. Capricieuse !... s'estime trop pour qu'on puisse l'acheter. — C'est égal, Jansoulet; faites-lui la cour... très bien porté... Ah ! mon cher Nabab, si vous pouviez la compromettre... cette femme-là vous ferait beaucoup d'honneur, comme la... le petit machin rouge... dans un autre ordre d'idées.

JANSOULET

Que m'importerait de la compromettre ? je la voudrais... à moi !

MONPAVON

Pas dégoûté, vous. Ah ! vous êtes mordu...

JANSOULET

Songez que je passe des heures entières, quand je pose, en face d'elle... mes yeux dans ses yeux, et quelquefois ses petites mains effleurent mon visage... Ah ! c'est à rendre fou...

MONPAVON

De la tenue, allons, de la tenue !

JANSOULET

Oui, vous avez raison, je dois lui paraître gauche, n'est-ce pas ?

MONPAVON

Dame ! vous ne suivez pas mes conseils.

JANSOULET

Oui, conseillez-moi, marquis, vous êtes ma Providence. — A propos, j'ai su que vous aviez perdu hier au club...

MONPAVON

Oh ! non, cher, laissons cela. — Assez fait pour moi... m'adresserai au duc.

JANSOULET

Pas du tout, pas du tout. *(Appelant.)* Bompain !

MONPAVON

Si, si.

JANSOULET

Ah ! je vais croire que vous m'en voulez. Bompain ! Le carnet de chèques ! *(Bompain s'approche avec un livre de chèques. Jansoulet, qui a griffonné, tendant le chèque à Monpavon.)* Voilà.

MONPAVON, *empochant le chèque avec une dignité sévère.*

De la tenue, je vous en prie, de la tenue.

PIEDIGRIGGIO, *à Monpavon.*

Avez-vous parlé de moi ?

MONPAVON

C'est vrai... oubliais. *(A Jansoulet.)* Vous avez causé avec chose... machin... la Territoriale ?

JANSOULET

Pas encore.

MONPAVON, *à Piedigriggio*

Gouverneur, expliquez donc votre affaire. *(Il va vers la cheminée.)*

PIEDIGRIGGIO

Oh ! oune souperbe combinazione ! Oune affaire colossale ! Nous monopolisons l'exploitation de toute la Corse... mines de fer, de soufre, de cuivre,

marbres, houîtrières, eaux soulfoureuses et ferrouzineuses... immenses forêts de thouyas...

JANSOULET

Le marquis m'a dit tout cela.

PIEDIGRIGGIO

De plous, grande sitouation politique à prendre... Conseiller zénéral ! Dépouté...

JANSOULET

Député !

PIEDIGRIGGIO

Oui, dépouté ! Sur oun signe de moi, toute la Corse il se lève comme oun seul homme !

JANSOULET

Je pourrais toujours vous faire un premier versement.

PIEDIGRIGGIO

Comment ! tout de souite ?

JANSOULET

Tout de suite, si vous voulez. *(Appelant.)* Bompain ! *(Il donne un chèque à Piedigriggio, qui lui baise la main avec effusion.)*

CANILHAC

La scène du carnet !... La curée commence.

PIEDIGRIGGIO

Oh ! grand homme ! grand homme ! *(Il remonte.)*

JANSOULET

Ces Corses sont enthousiastes ! J'aime ça, moi !

CANILHAC

A mon tour, maintenant.

BOISLHÉRY, *le prévenant.*

Mon cher Jansoulet...

CANILHAC

Ah ! il est en main.

BOISLHÉRY

Vous avez remarqué mes deux chevaux, hier ?

JANSOULET

Ils sont très beaux; je m'y connais.

BOISLHÉRY

Je me résigne à m'en défaire : trente mille francs.

JANSOULET

Diable ! c'est pas pour rien.

BOISLHÉRY

Mon cher, il faut être Parisien pour apprécier ces bêtes-là. Je les cède à Hémerlingue qui en a envie.

JANSOULET

A Hémerlingue ! Donnez-moi la préférence.

BOISLHÉRY

Je ne peux pas, je me suis presque engagé.

JANSOULET

Trente-deux mille.

BOISLHÉRY

Pour qui me prenez-vous ? Au même prix, cher ami.

JANSOULET

C'est fait. *(Appelant.)* Bompain ! *(Il prend le carnet de chèques et en donne un à Boislhéry.)* C'est très délicat, ce qu'il fait là... *(Apercevant Ibrahim.)* Ibrahim, mon cher Ibrahim, nous avons à causer.

IBRAHIM

On ne peut pas vous approcher; ils sont tous là autour de vous comme des chacals.

JANSOULET

Des amis, tous des amis. Comment vont nos affaires, là-bas ?

IBRAHIM

Mal.

JANSOULET

Allons donc !

IBRAHIM

Hémerlingue vous a calomnié auprès du bey.

JANSOULET

Nous empêcherons ça. J'irai plutôt à Tunis.

IBRAHIM

J'ai trouvé mieux... Je veux que ce soit le bey qui vienne en France.

JANSOULET

Cher ami ! Ah ! mon bon Brahim, si tu obtenais ça !

IBRAHIM

C'est une question à traiter avec les ministres.

JANSOULET

Avec les ministres ? *(Appelant.)* Bompain ! Hémerlingue et sa femme en crèveraient. *(Remettant un chèque à Ibrahim.)* A la turque.

IBRAHIM

C'est la diplomatie de là-bas.

CANILHAC, *à Jansoulet.*

Mon cher ami, je voudrais vous parler un peu de la situation de mon théâtre.

JANSOULET

Très volontiers, mon cher.

CANILHAC

Ce sera un peu long. Asseyons-nous. *(Jansoulet et Canilhac vont s'asseoir sur le divan à gauche près de la cheminée.)*

AMY FÉRAT, *poursuivie par le colonel, à Rose.*

Oh ! il m'assomme, le colonel. Mets-toi au piano, et dis-lui de tourner les feuillets.

ROSE

Colonel, voulez-vous tourner les pages ?

IBRAHIM

Volontiers, mais je ne suis pas musicien.

ROSE

Je vous ferai signe.

IBRAHIM

Alors... *(Il avait une tasse de café dont il était embarrassé après un moment d'hésitation, il la met dans la main d'Amy Férat pour aller tourner les feuillets.)*

AMY FÉRAT

Il n'est pas gêné, le militaire. *(A Goëssard qui vient de s'approcher d'elle.)* Tenez, Goëssard, débarrassez-moi de ça. *(Elle donne la tasse d'Ibrahim. Goëssard, avec un regard tendre, porte la tasse à ses lèvres.)* Vous êtes galant, mais c'est la tasse du colonel. — *(A Piedigriggio.)* Gouverneur, si nous faisions un bésigue ? *(Elle va à la table de jeu. Rose joue du piano.)*

AMY FÉRAT

A qui fera ?

GOËSSARD, *près du piano.*

C'est du Chopin.

CANILHAC, *à Jansoulet, à gauche.*

J'ai le plan sur moi.

MONPAVON, *au milieu, à Boislhéry.*

Courses dimanche ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE GÉRY

DE GÉRY, *entrant et paraissant chercher une figure de connaissance.*

Personne pour m'annoncer ? Quel drôle de salon ! Quel drôle de monde !

MONPAVON, *l'appelant.*

Ps... ps...

DE GÉRY

Monsieur de Monpavon !

MONPAVON

Tiens, vous aussi, jeune homme, chez le Nabab ?

DE GÉRY

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MONPAVON

Je vous présenterai.

DE GÉRY

Non, merci. Je crois que je me suis trompé en venant ici : la maison a un drôle d'air; je préfère me retirer.

MONPAVON

Restez donc; très amusant... très curieux.

PIEDIGRIGGIO, *jouant au fond à gauche.*

Cinq cents...

CANILHAC, *à Jansoulet, sur le canapé.*

Voilà le plafond du théâtre...

MONPAVON, *à de Géry.*

Asseyez-vous donc. Jansoulet est entrepris par Canilhac; ce sera long. Tout disposé à vous servir, mon cher.

DE GÉRY

Vous êtes trop bon.

MONPAVON

M'avez été recommandé très chaleureusement.

DE GÉRY

Moi ?

MONPAVON

Par qui donc ? — Attendez... une femme.

DE GÉRY

Une femme ?

MONPAVON

Ah ! oui... oui... chose... notre grande artiste... Félicia !

DE GÉRY

Mademoiselle Ruys ?

MONPAVON

M'a prié de parler de vous au duc.

DE GÉRY

Mais je n'ai autorisé personne à faire cette démarche : je suis très contrarié.

MONPAVON

Bêta !... Pardonnez ce terme de sympathie. Vous plaisez à Félicia... mes compliments. Plus de chance que Mora et que Jansoulet... Jansoulet... donnerais cinquante louis pour entendre une déclaration de Jansoulet... mais... mettrais dans votre jeu.

DE GÉRY

Je ne suis pas amoureux de mademoiselle Ruys.

MONPAVON

Oh ! oh ! vous ai vu devant elle.

DE GÉRY

Vous vous trompez, monsieur... C'est vrai, j'éprouve pour mademoiselle Ruys une sympathie très vive, très sérieuse. Je m'intéresse à cette pauvre enfant restée seule dans la vie et s'y débattant comme un homme. J'admire sa beauté, son courage, son génie. De mon côté, je crois que je lui plais, parce que je ne suis pas de son monde et que je ne la flatte pas. Mes façons la changent un peu des coups de pouce en zigzag de ses camarades d'atelier ou des fadeurs complimenteuses dont la gratifient tous les gandins qui viennent l'après-midi chez elle mâchonner la pomme de leur canne. Mais de l'amour ! Entre nous il ne saurait y en avoir. Félicia Ruys n'aime que son art, et moi je n'aime pas Félicia Ruys.

MONPAVON

Vous avez tort... faut aimer toutes les femmes. Si gentil, ce petit animal-là... comme dit chose... et toujours nouveau... Connaissez-vous Paris, vous ? Non, vous ne le connaissez pas, mon cher. Découvert aujourd'hui trois jeunes filles... ravissantes... une saveur... une succulence... qui s'occupent de leur vieux père, à un cinquième étage.

DE GÉRY

Ah !

MONPAVON

Comme si nous n'existions pas, nous autres... Très singulier.

DE GÉRY

Vous savez le nom de ces trois jeunes filles ?

MONPAVON

Parfaitement... Mesdemoiselles... machin... Je ne trouve plus. Mon cocher a l'adresse.

DE GÉRY

Ah !

MONPAVON

Elles me trottent par la cervelle, ces petites. — Très singulier... Attendez donc... un nom gai. Content... Rieuse...

DE GÉRY

Joyeuse ?

MONPAVON

Précisément.

DE GÉRY

Vous connaissez mesdemoiselles Joyeuse ?

MONPAVON

Suis allé de la part de Félicia... y retournerai... mon cocher...

DE GÉRY

C'est inutile. Mesdemoiselles Joyeuse ne reçoivent personne, et j'ai l'honneur de connaître beaucoup leur père.

MONPAVON

Ah ! vraiment ? Dites-moi, cher, qu'est-ce que ça devient, de jolies demoiselles comme celles-là ?

DE GÉRY

Cela devient d'honnêtes femmes.

MONPAVON

Oh ! bien dommage.

JANSOULET, *qui causait avec Canilhac.*

Bompain !

MONPAVON

Ah ! Jansoulet va être libre.

CANILHAC

Les arts à encourager... *(Jansoulet lui donne un chèque.)* Et une clef de communication pour les coulisses.

JANSOULET, *avec exaltation.*

Oh ! oui, les coulisses, les comédiennes ! *(Il regarde les petites Férat, Goëssard joue du piano.)* Voyez-vous, moi, cette atmosphère, ce mouvement, cette musique, tout cela me grise, m'électrise...

CANILHAC

Encore un accès !

JANSOULET

La vie élégante... la grande fièvre de la capitale !... c'était mon rêve à moi !...

AMY FÉRAT, *à Jansoulet.*

Voulez-vous nous permettre de vous offrir une avant-scène ?

ROSE, *de l'autre côté.*

Pour le bénéfice de ma sœur.

AMY FÉRAT

On la paie le prix qu'on veut.

JANSOULET

Ah !

AMY FÉRAT, *appelant.*

Bompain !

ROSE, *appelant.*

Bompain ! *(Bompain arrive.)*

JANSOULET

Elles appellent Bompain : elles sont drôles ! *(Il donne un chèque à Rose.)* Voilà, mademoiselle... est-ce assez ?

ROSE

Oh !

JANSOULET

Elles sont étonnées... ça m'amuse.

AMY FÉRAT

Ma chère, il ne faut pas rire... c'est un vrai nabab.

MONPAVON

Mon cher Jansoulet, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes amis ? monsieur... trouve pas le nom.

DE GÉRY, *le soufflant.*

Paul de Géry.

MONPAVON

Paul de Géry. *(Il les laisse.)*

JANSOULET

Enchanté, monsieur, de vous recevoir.

DE GÉRY

Je suis chargé, monsieur, de vous remettre une lettre.

JANSOULET, *appelant.*

Bompain ! *(Mouvement de de Géry. Jansoulet regardant l'enveloppe.)* Té ! c'est de maman ! *(Il déchire l'enveloppe.)*

CANILHAC, *à Monpavon.*

Qui diable avez-vous présenté encore à Jansoulet ?

MONPAVON

Chose... machin... sans importance...

CANILHAC

Vous présentez trop de monde au Nabab ; on nous le dévorera.

MONPAVON

Il vous restera bien un os à ronger.

CANILHAC

Il a des moments, le marquis, où il est presque insolent.

JANSOULET, *à de Géry, après avoir lu quelques lignes.*

Vous êtes le fils du juge de paix du Bourg-Saint-Andéol, qui a été si bon pour nous. Et vous allez voir maman quelquefois, quand vous êtes au pays. C'est gentil, ça. *(Lisant.)* : « Il me cause de ton grand Paris où tu es si heureux que tu m'oublies un peu, méchant garçon. » Oh ! non, va, je ne t'oublie pas, bonne chérie. *(Lisant.)* « Et toi, est-ce que je ne t'embrasserai pas bientôt, mon cher petit ? — Ta mère qui se languit de toi, Françoise ». — Pécaïre ! Pauvre femme ! Donnez-moi votre main. Vous avez vu maman, vous lui avez parlé, elle vous a pris la main aussi. Vous et votre lettre, c'est comme une bonne odeur de lavande qui me vient de là-bas. — Voyons, monsieur de Géry, qu'est-ce que je peux ?... *(A Bompain planté devant lui.)* Va-t'en, toi. *(A de Géry.)* Voyons, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

DE GÉRY, *embarrassé.*

Mais rien, monsieur.

JANSOULET

Cependant vous êtes amoureux ?

DE GÉRY, *étonné.*

Mais, monsieur...

JANSOULET

Maman me le dit dans sa lettre.

DE GÉRY, *stupéfait.*

Comment ?

JANSOULET, *lisant.*

« Je crois qu'il a un grand amour, le pauvret, et il n'est pas assez riche, sans doute, pour celle qu'il aime. »

DE GÉRY

Je n'ai jamais parlé de cela à madame votre mère.

JANSOULET

Elle l'a deviné, pardieu ! Les femmes comprennent ces choses-là. Cela m'est si facile à moi de faire des heureux; je peux, sans qu'il m'en coûte un sou, vous attacher à ma fortune.

DE GÉRY

Que vous apporterais-je ?

JANSOULET

Rien... je n'ai besoin de rien. Vous serez mon secrétaire.

DE GÉRY

Je ne peux pas accepter dans de pareilles conditions.

JANSOULET

On voit bien que vous n'êtes pas de Paris, vous. Je donne de l'argent à tout le monde; ça n'embarrasse personne. Allez, nous avons des millions à remuer. Restez avec moi.

DE GÉRY

J'ai la conscience que je vous serais inutile.

JANSOULET

Vous refusez ?

DE GÉRY

Mon Dieu, monsieur, je ne refuse pas; je vous avoue même que je songeais peut-être à vous demander une situation — mais je suis un peu dérouté; je ne me sens pas dans mon milieu...

JANSOULET

On m'a calomnié près de vous... on vous a dit que ma fortune... Eh bien, vous allez voir ! *(A Bompain.)* Le *Moniteur du soir* a paru. Donne-le-moi donc. — Il ne voit pas que j'ai la fièvre ! *(Prenant vivement le journal des mains de Bompain.)* Voici ma réponse à toutes les calomnies, monsieur. Le gouvernement vient de me décorer, moi, Bernard Jansoulet... Voici le *Moniteur*.

TOUS

Ah ! *(On se rapproche.)*

MONPAVON

Ah ! quelle joie, cher ami...

CANILHAC, *à Goëssard, pendant que Jansoulet déplie le journal.*

Organisons un peu la claque.

GOËSSARD, *à Canilhac.*

Pas si vite : il n'y est pas.

CANILHAC

Bah !

JANSOULET, *lisant.*

Ah ! Je vois au bas de la page... Légion d'honneur... Œuvre de Bethléem, ça doit être ça. *(Il retourne le journal.)* Services exceptionnels.

MONPAVON

Parfaitement, c'est ça.

TOUS

Oui, c'est ça.

JANSOULET, *lisant.*

« M. le docteur Jenkins, président fondateur de l'Œuvre de Bethléem. » Jenkins !

CANILHAC

Elle est bonne, celle-là.

GOËSSARD

Elle est excellente.

JANSOULET

Et je n'y suis pas ! — Marquis ?

MONPAVON

Abominable ! Comprends pas.

CANILHAC, *à Goëssard.*

Et votre article ?

GOËSSARD

Il servira pour Jenkins.

JANSOULET

Je n'y suis pas. Non, non ! Voilà leur liste tout entière !... Je n'y suis pas !

JENKINS, *à la cantonade.*

Où est-il ?

CANILHAC

C'est Jenkins.

SCÈNE V

LES MÊMES, JENKINS

JENKINS, *entrant précipitamment.*

Où est-il ? où est-il ? *(Jansoulet contient sa colère et ne bronche pas.)* C'est une infamie ! une infamie épouvantable ! — Cela ne peut pas être ! — Cela ne sera pas ! — Voilà ma croix et mon brevet; je ne saurais les conserver ! *(Il présente une grande enveloppe et un petit écrin à Jansoulet.)*

JANSOULET

Comment !

JENKINS

C'est pour vous que je l'ai demandée, cette croix; elle devrait vous appartenir.

JANSOULET

Je suis de votre avis, elle devrait... mais elle ne m'appartient pas.

JENKINS

Eh bien ! je ne la porterai que lorsque j'aurai vu le ruban rouge à votre boutonnière.

MONPAVON

Pour le quinze août.

JENKINS

Oh ! ça, j'en prends l'engagement sacré !

JANSOULET

Vrai ?

JENKINS

Sur l'honneur.

JANSOULET

Portez-la, Jenkins, portez-la... je ne vous en veux pas.

MONPAVON

Très fort, ce Jenkins. S'en défier. *(On remonte vers le fond.)*

DE GÉRY, *à part.*

Pauvre homme ! il me fait pitié ! *(A Jansoulet.)* Monsieur, vous m'avez offert d'être votre secrétaire; j'hésitais tout à l'heure, maintenant j'accepte.

JANSOULET, *très ému.*

Oh ! merci, monsieur de Géry, merci !

AMY FÉRAT, *au piano.*

Une valse ?

PIEDIGRIGGIO, *à la table de jeu.*

Un bac ?

MONPAVON

Un bac ? cinq cents louis en banque.

JANSOULET, *à gauche, près de la cheminée, à de Géry.*

Asseyons-nous, nous autres, et causez-moi un peu de maman. *(Canilhac joue une valse. On danse. — Chant, tapage.)*

TROISIÈME TABLEAU

Chez Félicia.

Atelier élégant, rue François Ier. — Un buste commencé et recouvert. — Des groupes, des tableaux, des objets d'art, des étoffes. — Bibelots japonais. — Grande cheminée Louis XIII. — L'atelier est éclairé à droite par un vitrage devant lequel se trouve un grand marchepied. — Au fond, quatre ou cinq marches tenant toute la largeur du théâtre; sorties sur l'estrade à droite et à gauche. — Porte au premier plan à droite, — Du même côté, un divan. — En face du buste, vers la gauche, une petite estrade avec un fauteuil. — Au premier plan à l'extrême gauche, une petite table. — Au lever du rideau, Félicia, debout près du divan à droite, joue avec Kadour, son grand lévrier.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLICIA, CONSTANCE

FÉLICIA, *à son lévrier.*

Allons, Kadour... assez... laisse-moi travailler. *(Elle renvoie le chien et va au buste.)* Pas de jour... *(Elle monte sur le marchepied pour tirer un rideau, regarde au dehors par le vitrage et reste pensive.)*

CONSTANCE, *qui brode près de la petite table à gauche.*

Que regardes-tu, Félicia?

FÉLICIA

Rien, la pluie. Voilà bien le temps qu'il me fallait aujourd'hui. Si tu les voyais patauger... Sont-ils vilains !... Sont-ils sales !... Que de fange ! Il y en a partout, dans les rues, sur les quais, jusque dans la Seine, jusque dans le ciel. Oh ! c'est bon la boue quand on est triste... Je voudrais tripoter là dedans, faire de la sculpture avec ça, une statue de cent pieds de haut qui s'appellerait : « Mon ennui ». *(Elle descend du marchepied.)*

CONSTANCE, *elle se lève sans quitter sa broderie, et va vers Félicia.*

Mais pourquoi t'ennuies-tu, ma chérie? N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse?

FÉLICIA

Oui, tout ce qu'il faut. — Il paraît que cela ne suffit pas.

CONSTANCE

Tu as le talent, la gloire; tu as la beauté. Tous les hommes sont à tes pieds, les plus riches, les plus puissants... *(Insistant.)* les plus puissants...

FÉLICIA, *avec violence.*

Tais-toi, tu m'agaces. *(Constance baisse la tête et reprend tranquillement*

sa broderie.) Pardon, ma bonne Crenmitz ! je suis folle, tu le sais; je te récompense bien mal de ton sacrifice; cela doit te coûter d'abandonner pour moi ton petit coin de Fontainebleau.

CONSTANCE, *avec douceur.*

Je songeais à me fixer près de toi.

FÉLICIA

Tu ferais cela ?

CONSTANCE

Tu sais, je ne suis pas gênante. Tu feras ta sculpture, je mènerai ta maison. — Ça te va-t-il ?

FÉLICIA

Ah ! marraine, que tu es bonne !... Oui, oui, ne me quitte plus, reste toujours avec moi. La vie me fait peur.

CONSTANCE

C'est pourtant une bien douce chose que la vie, même quand elle s'achève.

FÉLICIA

Oh ! toi...

CONSTANCE

J'ai été malheureuse quelquefois, rarement. Je ne m'en souviens plus. — Je vieillis maintenant, mais que m'importe ? Je suis toujours, pour moi — pour moi seule — la Crenmitz aînée, l'illustre danseuse que l'Europe entière a applaudie.

FÉLICIA

Et tu revis dans ton bonheur d'autrefois, sans un regret ?...

CONSTANCE, *souriant.*

Ah !

FÉLICIA

Sans une pensée d'amertume ?...

CONSTANCE

J'ai vu à mes pieds des princes, des rois. Un soir, je venais de danser *Giselle.* — Mais je t'ai déjà raconté cette histoire-là. — Sais-tu quand l'idée m'est venue de te proposer de tenir ta maison ? Ce matin, quand tu as reçu ce billet du duc de Mora.

FÉLICIA

Cela t'a étonnée, n'est-ce pas, ce sans-façon de grand seigneur ? « Nous avons à causer de cette Exposition : il nous faut la grande médaille; j'irai dîner chez vous demain. » Que veux-tu ? je suis artiste, moi; j'ai accepté. Et tu as pensé ?...

CONSTANCE

J'ai pensé que, seule, tu n'aurais jamais su recevoir le duc...

FÉLICIA

Ah !

CONSTANCE

Moi, j'ai déjà tout préparé sans que tu t'en aperçoives. Ce sera un peu dépareillé, mais ça aura grand air. Un soir, je revenais de danser *La Sylphide;* on me fait dire qu'un prince me demande à souper. Que devenir ? On ne refuse pas sa porte à un prince, surtout à cette heure-là — et je n'avais rien. Je lui ai fait faire des crêpes à lui-même. Ç'a été le plus beau jour de sa vie. — Mais sois tranquille; ce n'est pas le cas. Le duc sera ravi... Je lui ai préparé un plat de pâtisserie dont il raffolera, ton duc, si c'est un homme de goût. Je vais surveiller ça.

FÉLICIA

Va, ne te gêne pas, ma bonne.

CONSTANCE

Des gâteaux viennois, mignonne, faits par la Crenmitz aînée ! Ah ! autrefois, lors de mes débuts là-bas, on se serait battu pour en avoir un. *(Elle sort légèrement, en danseuse, par la petite porte de droite.)*

SCÈNE II

FÉLICIA, *seule.*

Voilà ce que j'ai eu de meilleur, de plus sérieux dans la vie... ma seule amitié, ma seule sauvegarde... C'est ce pavillon qui m'a servi de mère. *(Elle s'approche du buste, se prépare à travailler et s'arrête énervée.)* Ah ! non. *(En allant s'étendre sur un canapé.)* Je l'envie, cette pauvre Crenmitz, qui passe des journées entières sur sa chaise, souriant toute seule à son passé. Je n'ai même pas cela, moi, de bons souvenirs à ruminer. *(De Géry entre doucement. — Elle ne se retourne pas.)* Qui vient là ? je ne reçois pas.

SCÈNE III

FÉLICIA, DE GÉRY

DE GÉRY

J'aurais bien voulu vous parler, cependant.

FÉLICIA

Tiens, c'est vous ! Depuis quand êtes-vous revenu ?

DE GÉRY

Depuis deux jours.

FÉLICIA

Deux jours ?... c'est beaucoup. Je suis heureuse de vous voir. Vous venez du Midi ?

DE GÉRY

Je viens de mon pays, du village où je suis né; mais je vais vous dire tout de suite ce que j'ai à vous dire. Dans un moment, je ne pourrai plus... Vous n'êtes jamais seule.

FÉLICIA

Attendez. *(Elle va vivement au fond.)* Je n'y suis pour personne. *(Revenant.)* Là, maintenant, causons. *(Elle le fait asseoir près d'elle.)*

DE GÉRY

J'ai rencontré hier le marquis de Monpavon.

FÉLICIA

Ah ! oui... *(L'imitant.)* Chose... machin... ps... ps...

DE GÉRY

Il m'a confié qu'en mon absence vous aviez bien voulu vous occuper de moi.

FÉLICIA

C'est un indiscret.

DE GÉRY

Et que vous m'aviez recommandé au duc de Mora.

FÉLICIA

Cela vous a déplu ?

DE GÉRY

Je vous l'avoue.

FÉLICIA

On vous a raconté qu'il m'aimait ?

DE GÉRY

Oh ! ce n'est pas cela.

FÉLICIA

Si, si, dites-moi que c'est cela... vous avez raison. Moi, cela me paraissait si naturel de recommander un ami à un ami. Je ne pense jamais à toutes vos petites susceptibilités. J'ai tort.

DE GÉRY

Je voulais vous apprendre seulement que j'ai maintenant une très belle situation.

FÉLICIA

Vous ? Vraiment ? Oh ! la bonne nouvelle ! Que faites-vous ?

DE GÉRY

Je suis secrétaire de Bernard Jansoulet.

FÉLICIA

Du Nabab ?

DE GÉRY

Oui.

FÉLICIA

Tenez, le voilà. *(Elle découvre le buste.)*

DE GÉRY

Ah ! oui... vous faites son buste.

FÉLICIA

C'est Monpavon qui me l'a présenté. Il m'a plu tout de suite... Ce masque d'Éthiopien blanc sera superbe en marbre... et pas banal au moins, celui-là. *(Allant au buste.)* N'est-ce pas ?... Ce sera bien, avec quelques retouches là et là... Ce n'est pas fini, vous savez ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, *entrant de droite, avec une assiette de pâtisserie.*

Je crois, ma mignonne, qu'il serait bon de songer à ta toilette. Ah ! pardon. Tiens, c'est M. Paul ! Je vais vous faire goûter un de mes gâteaux.

FÉLICIA, *tranquillement.*

Laisse-le donc; tu lui en offriras à dîner.

CONSTANCE, *stupéfaite.*

A dîner ?

FÉLICIA

Mais, oui; je le garde à dîner avec nous. *(A de Géry.)* Oh ! je vous en prie, ne me dites pas non. C'est un service véritable que vous me rendez en restant ce soir.

DE GÉRY

On a parlé de toilette. C'est un dîner où vous aurez du monde ?

CONSTANCE, *naïvement.*

Oui.

FÉLICIA

Mon dîner ? Mais je le décommande. — Voilà comme je suis... Nous serons seuls, tous les trois, avec Constance.

CONSTANCE

Félicia, mon enfant, tu n'y songes pas. Eh bien ! Et le personnage qui va venir tout à l'heure ?

FÉLICIA

Je vais lui écrire de rester chez lui, parbleu !

CONSTANCE

Mais il est trop tard.

FÉLICIA, *écrivant sur un coin de table.*

Pas du tout. Tu vas lui faire porter ça.

CONSTANCE

Quelle étrange fille ! Mon Dieu ! mon Dieu !

DE GÉRY

J'ai, ce soir, de graves occupations.

FÉLICIA

Vous êtes libre jusqu'à sept heures et demie.

DE GÉRY

Mais...

FÉLICIA

Oh ! je n'admets pas d'excuse. *(Pliant sa lettre.)* Là. La migraine n'a pas été inventée pour Kadour... La bonne soirée que nous allons passer ! — Embrasse-moi donc, Constance. Cela ne nous empêchera pas de faire honneur à tes gâteaux. *(A de Géry.)* Vous ne trouvez pas cela très correct, n'est-ce pas ? Vous êtes un affreux bourgeois, mon cher de Géry. Mais c'est ce qui me plaît en vous... par opposition, sans doute, parce que je suis née sous un pont, dans un coup de vent.

CONSTANCE

Oh ! ma fille, est-ce que tu vas faire croire à M. Paul que tu es née sous un pont ?

FÉLICIA

Laisse-le croire ce qu'il voudra. Ma lettre n'est pas partie ?

CONSTANCE

Ah ! je l'oubliais. Moi aussi, un soir, je venais de danser *La Péri*...j'écrivis à un prince du sang que j'avais la migraine, pour souper seule, avec un étudiant. Il était charmant. *(Elle sort par le fond, à droite.)*

SCÈNE V

FÉLICIA, DE GÉRY

FÉLICIA

Oh ! que je suis contente.

DE GÉRY

C'est le duc de Mora qui devait dîner ici ?

FÉLICIA

Oui... Je m'ennuyais... Un jour de pluie... Ces journées-là sont mauvaises pour moi.

DE GÉRY

Est-ce que la duchesse devait venir ?

FÉLICIA

La duchesse ? non. — Je ne la connais pas.

DE GÉRY

Eh bien, à votre place, je ne recevrais jamais chez moi, à ma table, un homme marié dont je ne verrais pas la femme. Vous vous plaignez d'être une abandonnée. Pourquoi vous abandonner vous-même ? Quand on est sans reproche, il faut se garder du soupçon. Est-ce que je vous fâche ?

FÉLICIA

Non, non, grondez-moi. Je veux bien de votre morale ; elle est droite et franche, celle-là. Voyez-vous, j'ai besoin qu'on me conduise. *(Elle lui tend la main. — Jansoulet paraît au fond, à gauche.)*

SCÈNE VI

FÉLICIA, DE GÉRY, JANSOULET

FÉLICIA, *stupéfaite, se levant.*

Qui est là ?... qui se permet ?

JANSOULET, *un peu interdit.*

Je supposais que la consigne n'était pas pour moi.

FÉLICIA

Ah... vraiment !

JANSOULET

N'est-ce pas l'heure de la séance ?

FÉLICIA, *très contrariée, nerveusement.*

Oui, vous avez raison. *(Allant au fond.)* J'y suis pour tout le monde.

JANSOULET, *apercevant de Géry.*

Té ! Vous ici ! Vous connaissez donc mademoiselle Ruys ?

FÉLICIA, *ironique.*

M. de Géry a cet honneur.

DE GÉRY

Mais je vous laisse...

FÉLICIA

Oh ! vous pouvez rester; je travaillerai devant vous, cela ne me dérange pas.

DE GÉRY

J'ai quelques affaires urgentes.

JANSOULET

Pour moi. *(Reprenant son aplomb.)* M. de Géry vous a-t-il appris, mademoiselle, que je lui faisais une situation superbe ?

DE GÉRY

Oui, monsieur, j'ai fait part à mademoiselle Ruys de la bonne chance qui m'arrivait.

JANSOULET

Il m'a été recommandé par ma pauvre bonne femme de mère, et il peut dire que sa fortune est faite.

FÉLICIA, *à Jansoulet.*

C'est vous que je félicite, monsieur.

JANSOULET, *à de Géry.*

Vous avez vu mon buste ? Est-ce beau, hein ? est-ce beau ? Ah ! mademoiselle, je le couvrirais d'or et de pierreries, il ne serait pas encore payé ce qu'il vaut.

FÉLICIA

Il vaut ce que je l'estime : pas davantage.

JANSOULET

Et l'honneur que vous me faites ! C'est tout pour moi. Quand on a ma fortune, l'argent ne compte plus. *(A de Géry.)* A propos, j'ai une bonne nouvelle. Le bey viendra en France, et il s'arrêtera chez moi à mon château de Saint-Romans.

DE GÉRY

C'est décidé ?

FÉLICIA

C'est un grand honneur qu'il vous fait.

JANSOULET

Immense... Hémerlingue en crèvera de jalousie. Je ferai au bey une réception

grandiose. *(A de Géry.)* Et je vous prie, cher ami, de passer chez Canilhac ou à son théâtre; c'est lui qui organisera ça.

FÉLICIA

Vous voulez un metteur en scène?

JANSOULET

Comment ferais-je, moi? J'inviterai Monpavon. J'inviterai Boislhéry.

FÉLICIA

Comme figuration.

JANSOULET

Goëssard...

FÉLICIA

Pour le compte rendu aux journaux.

JANSOULET, *naïvement.*

Il le faut bien.

FÉLICIA, *à de Géry prêt à partir.*

Au revoir, monsieur de Géry.

DE GÉRY

Au revoir, mademoiselle.

JANSOULET

N'oubliez pas de passer chez Canilhac.

DE GÉRY

Je crois qu'il suffira de lui écrire.

JANSOULET

Si vous voulez.

FÉLICIA, *bas à de Géry.*

A sept heures et demie; soyez exact. *(De Géry sort par le fond, à gauche.)*

SCÈNE VII

FÉLICIA, JANSOULET

JANSOULET, *posant son chapeau, quittant ses gants.*

Il est très bien, ce jeune homme.

FÉLICIA

Mais ne lui faites pas trop sentir qu'il est votre obligé.

JANSOULET, *montant sur la petite estrade.*

Oui, je ne sais pas dire les choses, moi. Il a une nature fière, ce Géry

FÉLICIA

Très fière!

JANSOULET. *Il s'assied et cherche sa pose.*

Je l'ai bien vu, et c'est ce qui m'a plu en lui. Je voudrais ne blesser personne, moi; mais il est si simple de donner quand on est riche.

FÉLICIA

Oubliez donc quelquefois votre fortune.

JANSOULET

Je n'ai que ça.

FÉLICIA

Vous êtes mal posé.

JANSOULET

Il nous est difficile à nous autres méridionaux de nous tenir en place.

FÉLICIA

Essayez pourtant. *(Jansoulet change de pose.)* Là... c'est mieux.

JANSOULET

Oh ! ce sont les meilleurs moments de ma vie que je passe là, en face de vous.

FÉLICIA, *souriant.*

Et de mon ébauchoir.

JANSOULET

Oui, de votre ébauchoir. Je trouve cela poétique, moi.

FÉLICIA

Ne parlez plus, j'en suis à la bouche.

JANSOULET, *après une pause.*

C'est que j'aurais tant de choses à vous dire.

FÉLICIA

Eh bien ! vous me les direz plus tard.

JANSOULET

Il va venir des indifférents, comme toujours. Je ne vous vois jamais seule.

FÉLICIA

Heureusement qu'il vient des indifférents; ils vous occupent, vous ne parlez pas, et je peux travailler.

JANSOULET

Je ne parlerai plus. *(Une pause.)* Quand vous faisiez le buste du duc de Mora...

FÉLICIA

Ah ! ah ! Il était beaucoup plus sage que vous, M. de Mora.

JANSOULET

On raconte pourtant...

FÉLICIA

On raconte tant de choses... Je prends le coin de la lèvre.

JANSOULET

Il vous aime, n'est-ce pas ?

FÉLICIA, *impérieusement.*

Taisez-vous ! *(Elle travaille.)* Là... maintenant, vous pouvez parler tout à votre aise.

JANSOULET

Je ne saurai plus...

FÉLICIA

Si... parlez... mais ne faites pas de sentiment. Cela ne vous va pas... Je veux vous avoir gai, vivant... votre nature.

JANSOULET, *embarrassé.*

Bon... très bien... ma nature. Ah ! vous ne voudriez pas venir à Saint-Romans, assister aux fêtes du bey ?

FÉLICIA

Quelle partie de plaisir me proposez-vous là ?

JANSOULET

Cela vous amuserait.

FÉLICIA, *sérieuse.*

Oh ! moi, rien ne m'amuse. Ah, mon Dieu ! quelle cravate m'avez-vous apportée aujourd'hui ? *(Elle va à lui.)* Défaites-moi donc ça. *(Elle lui arrange sa cravate, rabattant la chemise autour du cou. Jansoulet ferme les yeux, extasié, au contact de la main de Félicia, puis brusquement lui saisit le poignet, et l'embrasse.)* Eh bien !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE

LA BARONNE, *entrant vivement, suivie d'Hémerlingue, qui souffle.*

Ma chère Félicia... *(S'arrêtant en voyant Jansoulet.)* Ah !

JANSOULET, *déconcerté.*

Té ! té ! Les Hémerlingue !

FÉLICIA

Entrez donc, madame. L'atelier d'une artiste est un terrain neutre.

LA BARONNE

Mais je ne suis pas le moins du monde embarrassée, ma chère; le baron non plus.

HÉMERLINGUE

Je suis heureux au contraire de cette rencontre...

LA BARONNE, *bas.*

Taisez-vous. *(Haut.)* Je venais, ma chère Félicia, vous présenter le baron; il n'a qu'un désir, c'est d'avoir, lui aussi, son buste à l'Exposition par Félicia Ruys.

FÉLICIA

Vous avouerez, madame, que vous venez bien tard.

LA BARONNE

Je l'ai compris en entrant, et c'est là ce qui vous explique mon petit mouvement de désappointement. *(Examinant le buste.)* C'est très bien, ce que vous avez fait là.

FÉLICIA

Vous trouvez, madame ?

HÉMERLINGUE

Oui, c'est très ressemblant.

LA BARONNE

C'est d'une vérité... cruelle. Vous voyez, monsieur Hémerlingue, vos rêves ne peuvent pas se réaliser; vous n'êtes plus nécessaire. Je vous laisse aller à la Bourse. Je veux parler à Félicia d'une petite protégée qu'elle m'a recommandée hier.

JANSOULET

Au revoir, Hémerlingue.

HÉMERLINGUE, *retenu par le regard de la baronne, cachant sa main,et très froidement.*

Au revoir, Jansoulet... au revoir. *(Hémerlingue sort.)*

SCÈNE IX

FÉLICIA, LA BARONNE, JANSOULET

LA BARONNE

Au fait... je vous dérange peut-être ?

FÉLICIA

Mais du tout, madame... je peux causer en travaillant.

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Savez-vous que les artistes ont de bien grands privilèges ? Vous étiez là en tête à tête...

FÉLICIA, *riant.*

Mon Dieu ! oui, et nous causions même des choses les plus indifférentes.

LA BARONNE

C'est vous qui le dites.

FÉLICIA, *avec un peu de malice.*

M. Jansoulet m'invitait à aller assister, à Saint-Romans, aux fêtes qu'il donne en l'honneur du bey.

LA BARONNE

Comment ?

JANSOULET

Oui, le bey vient en France.

LA BARONNE

Et mon mari ne le sait pas !

JANSOULET

Et il s'arrête à mon château de Saint-Romans.

LA BARONNE

Chez vous ?

JANSOULET

Chez moi.

LA BARONNE

Il n'ira pas !

JANSOULET

Pourquoi ?

LA BARONNE

Parce que je ne veux pas qu'il y aille.

JANSOULET, *bondissant.*

Vous ne voulez pas ?

LA BARONNE

Je vous demande pardon, ma chère Félicia, si je vous expose aux emportements de M. Jansoulet.

FÉLICIA

Oh ! moi, je ne vous entends pas. Je travaille, je m'occupe des vêtements, je n'ai pas besoin de mon modèle. Prenez-le.

JANSOULET, *descendant de l'estrade, et s'approchant de la baronne.*

Vous voyez bien que je suis calme, Yamina. Hémerlingue avait un bon mouvement tout à l'heure; c'est vous qui l'avez retenu.

LA BARONNE

Moi... j'ai retenu... Avez-vous remarqué, ma chère Félicia, que j'aie retenu M. Hémerlingue ? *(Silence de Félicia.)*

JANSOULET

Enfin, voyons... expliquons-nous une bonne fois... Qu'est-ce que je vous ai fait ?

LA BARONNE, *à Félicia.*

Il vous a raconté, n'est-ce pas, que je sortais du harem ? que j'avais été esclave ?

JANSOULET

Jamais, Yamina.

LA BARONNE

Et tu m'appelles encore par mon nom d'esclave !

JANSOULET

Jamais je n'ai parlé de cela à âme qui vive.

LA BARONNE

Et comment tout Paris le sait-il ? Qui aurait pu le dire ? Est-ce moi ou le baron ? *(Assise sur le divan à droite. — A Félicia.)* La vraie histoire, la voici : Je l'ai aimé, moi, ce Jansoulet. Je le voyais au palais, chez le bey. Au milieu de cette indolence africaine, ce Français remuant, audacieux, ce Père du bonheur, comme on l'appelait là-bas, m'avait pris le cœur. Je savais qu'il me trouvait belle. J'obtins l'affranchissement, et un soir je vins trouver cet homme et je lui dis : Épouse-moi. Il me regarda comme si j'étais folle, éclata de rire, et me jeta en arabe une injure grossière.

JANSOULET

Mais, Yamina, vous connaissez maintenant nos mœurs et nos préjugés.

LA BARONNE

Il a été mieux avisé que vous, votre ami Hémerlingue.

JANSOULET

Ne me pardonnerez-vous jamais ?

LA BARONNE

Jamais ! Je suis devenue chrétienne, mais je n'ai pas appris le pardon... *(Plus bas.)* Vous ne connaissez que Yamina, vous connaîtrez la baronne Marie.

JANSOULET, *menaçant.*

Oh ! ne me regardez pas avec ces yeux mauvais...

LA BARONNE, *d'une voix sourde.*

Je te poursuivrai de ma haine, et je ne m'arrêterai que lorsque je t'aurai vu humilié, ruiné, déshonoré...

JANSOULET, *menaçant.*

Taisez-vous, ou j'oublie que vous êtes une femme !

LA BARONNE, *sans s'émouvoir, ironique.*

Vous voyez : le portefaix de Marseille.

JANSOULET

Ah ! vipère !

FÉLICIA

Voulez-vous me permettre de reprendre mon modèle ?

LA BARONNE

Je vous demande pardon, Félicia; je me suis laissée aller à mon ancienne nature. Vous venez de voir la baronne avant sa conversion, mais vous me comprenez, n'est-ce pas, toute Parisienne que vous êtes ?

FÉLICIA

Non, nous n'avons pas, nous, de ces haines-là. *(Il remonte sur l'estrade. — A Jansoulet.)* Allons. La tête un peu plus à gauche. *(Monpavon entre. — Félicia ne tourne même pas la tête.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON

JANSOULET, *encore ému.*

Ah ! c'est vous, marquis; vous voyez, je pose : je ne peux ni parler, ni remuer, ça me gêne un peu.

MONPAVON

Oui, le Midi.

JANSOULET

Vous m'excusez ?

MONPAVON

Ne vous dérangez pas... Parlerai tout seul. Ça va bien ? Tant mieux ! Bonjour, Félicia.

FÉLICIA

Asseyez-vous.

MONPAVON, *apercevant la baronne.*

Madame Hémerlingue... Oh ! pardon, pardon : j'arrive trop tard, moi. — La baronne vous a raconté notre visite chez... Vous savez ? vous vous intéressez... chose... machin... les petites... mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE

Les demoiselles Joyeuse.

FÉLICIA

Vous avez vu Aline ?

MONPAVON

On ne vous l'a pas dit ?

LA BARONNE

Pas encore, marquis; j'arrive.

MONPAVON

Adorable !

FÉLICIA, *travaillant.*

N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MONPAVON

Robes de dix sous, cheveux à la diable, et une saveur... à un cinquième étage... *(A Jansoulet.)* Mon cher... j'ai raconté ce matin au duc... Pas étonné, lui... il sait tout, ce diable d'homme.

JANSOULET

Vous avez vu le duc de Mora ce matin ?

FÉLICIA

Avez-vous pu faire quelque chose pour le père d'Aline ?

MONPAVON, *se retournant vers la baronne.*

Avons-nous fait quelque chose ? Me souviens plus.

LA BARONNE

M. Joyeuse a froidement accueilli nos offres.

MONPAVON

Ah ! oui... Joyeuse... c'est çà : mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE

Il venait de trouver une place de commis à quinze cents francs.

FÉLICIA

Par mois ?

LA BARONNE

Par an.

MONPAVON

Et il y a des gens qui vivent très bien avec ça... Tout à fait singulier.

JANSOULET

Mais envoyez-le-moi donc. Je lui donnerai ce qu'il voudra sans le connaître. Je ne lui demanderai même pas de travailler.

FÉLICIA

Il refuserait peut-être.

JANSOULET

Lui ? Pourquoi ? J'ai beaucoup d'employés qui ne font rien.

LA BARONNE

Mais oui, Félicia, puisque vous avez le Nabab, qu'avez-vous besoin de simples mortels comme nous ?

MONPAVON

Je voulais lui donner une préfecture, moi; un père qui a trois filles comme ça, voilà des choses que le gouvernement devrait encourager.

FÉLICIA

Un intérieur bien modeste, n'est-ce pas ?

LA BARONNE

Plus que modeste.

MONPAVON

Oui, mais particulier; pas de meubles lourds, pas de rideaux épais. Chose... machin... le soleil pas gêné pour entrer; de l'air, du jour... une saveur de... de printemps... Très curieux... il faut voir ça.

FÉLICIA

Voilà l'émotion qu'il en rapporte, lui.

LA BARONNE

Monsieur Jansoulet ira... le Père du bonheur ! et tout sera transformé. Au revoir, ma chère Félicia. *(Bas, au fond, à Félicia qui la reconduit.)* Vous savez, ce buste, il vous portera malheur.

FÉLICIA, *souriant.*

Oh ! je ne suis pas superstitieuse.

LA BARONNE

Vous avez tort. Au revoir, marquis. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, *moins* LA BARONNE

MONPAVON, *à Jansoulet, qui est descendu de l'estrade.*

Vous êtes donc bien maintenant avec la... comment donc ? qui sort d'ici ?

JANSOULET

Oui, très bien.

MONPAVON

Ah ! ah ! Tant mieux, très forte... cette petite femme-là. On dit qu'elle a été chose... machin... comment donc ? odalisque... Ça me monte l'imagination, moi, ces choses-là. Je le dirai à Mora. On n'aime pas tous les jours une esclave arménienne.

FÉLICIA

Heureusement pour nous, marquis.

MONPAVON

Oh ! vous, Félicia, c'est vous qui faites des esclaves. *(Bas.)* Je vous jure que Mora en deviendra fou.

FÉLICIA

Laissez-moi donc tranquille avec votre duc. *(Elle fait signe à Jansoulet, qui reprend sa place.)*

SCÈNE XII

LES MÊMES, CANILHAC *et* GOËSSARD

CANILHAC, *entrant avec Goëssard.*

J'ai rencontré Goëssard qui venait vous demander pour son journal des notes sur le buste... *(S'arrêtant comme pétrifié.)* Oh ! admirable !

GOËSSARD

Extraordinaire !

CANILHAC, *extasié.*

Un mouvement !

MONPAVON

Un... oui, c'est cela... une... Comment donc ?

FÉLICIA

Ne cherchez pas, marquis.

CANILHAC

Ma chère Félicia, tout ce que vous avez fait jusqu'ici, c'était bien... mais ça... prodigieux.

GOËSSARD

Le succès du salon. Je l'écrirai demain dans mon journal.

JANSOULET, *ravi.*

Ah ! mon cher Goëssard !

FÉLICIA, *qui travaille, à Canilhac et à Goëssard.*

Vous avez des cigares.

CANILHAC, *s'asseyant.*

Dites donc, mon cher Jansoulet, j'ai rencontré M. de Géry; il m'a parlé de Saint-Romans. Bravo ! Bravo !

JANSOULET

Oui !

FÉLICIA

Chut !

CANILHAC

Je m'occuperai de tout, c'est entendu. Vous viendrez, marquis ? et vous aussi, Goëssard ? *(A Félicia.)* A propos, avez-vous vu le second article de Goëssard sur ma nouvelle pièce ?

MONPAVON

Un chef-d'œuvre.

CANILHAC

Et Amy Férat la plus grande comédienne des temps modernes.

GOËSSARD

C'est ma conviction.

CANILHAC

La mienne aussi.

FÉLICIA

Elle n'est pas amusante, votre pièce...

CANILHAC

Très amusante pour moi, si elle fait de l'argent.

MONPAVON

Amusante... non, pas amusante, mais honnête. On ne peut pas, comme dit chose..., être amusant et honnête... Une pièce honnête... voyez-vous... c'est bon... ça repose...

FÉLICIA, *toujours à sa sculpture.*

Ah ! oui. Ç'a été le cri général, un frémissement d'aise, une pâmoison de bien-être ! Oh ! c'est bon ! ça repose ! Ça le reposait, ce gros Hémerlingue, soufflant dans son avant-scène de rez-de-chaussée comme dans une auge de satin cerise.

JANSOULET, *avec joie.*

Oh ! oui... oui... c'est bien cela... une auge...

FÉLICIA

Ça la reposait, la grande Suzanne, coiffée à l'antique, avec des frisons dépassant son diadème d'or; et près d'elle, mademoiselle je ne sais qui, tout en blanc, comme une mariée, des brins d'oranger dans ses cheveux à la chien; ça la reposait bien, allez. Ça reposait Monpavon, Goëssard, et vous aussi, n'est-ce pas, mon cher Nabab ? mon Dieu ! comme ça vous reposait !

CANILHAC

Je vous prie de ne pas blaguer ma pièce tant qu'elle est sur l'affiche.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ALINE, YAÏA

(Aline et Yaïa viennent d'entrer et s'arrêtent stupéfaites devant tant de monde.)

FÉLICIA

Aline ! Entre donc, ma bonne Aline. Ah ! que c'est bien de revenir. Une amie de pension, messieurs. *(Appelant.)* Constance !

MONPAVON

Les petites Machin... habillées ! Ça ne les gâte pas.

CANILHAC

Très gentilles, ces deux fillettes-là.

GOËSSARD

Voulez-vous que nous les lancions ?

CANILHAC

Si elles avaient de la voix...

GOËSSARD

Le *Messager* dira qu'elles en ont.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, *entrant avec cérémonie.*

Ah ! monsieur le marquis...

FÉLICIA

Ma bonne Crenmitz, voici Aline Joyeuse dont je t'ai si souvent parlé. Et sa sœur Henriette... Yaïa, n'est-ce pas ?... Je vous demande pardon, messieurs... Je voudrais bien rester un moment seule avec Aline... Marraine, veux-tu reconduire ces messieurs ?

JANSOULET

Mais notre séance n'est pas terminée, et je m'étais arrangé pour vous donner toute ma journée.

FÉLICIA

Eh bien ! restez dans le salon, avec marraine. Elle vous racontera ce qui lui est arrivé à Vienne, un soir où elle dansait *Giselle.*

CONSTANCE

Nous pourrons causer de choses plus actuelles.

FÉLICIA, *aux autres.*

Maintenant, n'est-ce pas ? nous supprimons les formules. Au revoir.

CANILHAC

Elle vous a une façon de renvoyer les gens en tas. Je noterai ça pour le théâtre; ça simplifiera bien les sorties.

MONPAVON, *regardant Aline et Yaïa.*

M'ont reconnu. — Charmantes. *(Canilhac, Monpavon et Goëssard sortent par le fond à gauche.)*

JANSOULET, *faisant passer Constance.*

Comment font-ils, eux, pour dire à cette femme-là : « Je vous aime » ? *(Jansoulet et Constance sortent par le fond à droite.)*

SCÈNE XV

FÉLICIA, ALINE, YAÏA

FÉLICIA, *avec un soupir de soulagement.*

Ah ! nous sommes seules.

YAÏA, *regardant l'atelier.*

Ah bien ! c'est beau ici.

ALINE

Comment as-tu renvoyé tous ces messieurs pour moi ?

FÉLICIA

Ces messieurs ! mais ce n'est rien, ces messieurs ; un Monpavon, un Jansoulet...

ALINE

Le Nabab... C'était le Nabab...

FÉLICIA

Tout cela ne compte guère pour moi, va. Hier, j'étais en plein travail... un peu nerveuse... je t'ai mal reçue.

ALINE

Mais non, au contraire.

YAÏA, *regardant le buste.*

Bonne maman, vois donc le gros monsieur, comme il est ressemblant !

FÉLICIA, *l'embrassant.*

Ah ! tiens, tu me fais plaisir, toi !

ALINE

Quel talent tu as ! Comme tu dois être heureuse !

FÉLICIA

Heureuse surtout de te retrouver, petite Aline. Il y a si longtemps.

ALINE

Je crois bien.

FÉLICIA

Qu'as-tu fait, toi, mignonne ?

ALINE

Oh ! moi, toujours la même chose ; rien dont on puisse parler.

FÉLICIA

Oui, oui. Nous savons ce que tu appelles ne rien faire, petite vaillante ; c'est donner ta vie aux autres, n'est-ce pas !

YAÏA

Oh ! oui, bonne maman est si bonne.

FÉLICIA

Bonne maman... c'est vrai, on t'appelait bonne maman. A quinze ans, toi, tu avais déjà cet air de douceur et de gravité qui m'imposait un peu. Tu com-

prenais déjà la vie, une tâche à remplir gaiement. Hélas ! toujours un peu folle, tu sais, ta Félicia. — Ah ! ma chérie, quelle joie de te retrouver ! C'est ma jeunesse qui refleurit... Te les rappelles-tu, nos rondes du pensionnat ? *(Elle fredonne.)*

Ma sœur aînée est mariée...
C'est à mon tour de garder l'âne.
Mais quand mon tour viendra,
Gardera, gardera, gardera, garde,
Mais quand mon tour viendra,
Gardera l'âne qui voudra.

(Embrassant Aline.) Ah ! comme ça me fait du bien de te revoir.

ALINE

Moi, je suis comme étourdie de joie, et depuis que je suis entrée, je ne t'ai pas encore remerciée.

FÉLICIA

Pour quelques personnes qui sont allées te voir de ma part, cela ne vaut vraiment pas la peine. Il paraît, d'ailleurs, que ton père avait déjà une place.

ALINE

Oui, ma démarche était inutile, mais je ne la regrette pas, puisqu'elle m'a prouvé que tu étais toujours la bonne Félicia d'autrefois.

FÉLICIA

Regarde donc les albums, Yaïa... *(Se rapprochant d'Aline.)* Mais cette place, ce n'est pas la fortune, ce n'est même pas l'aisance.

ALINE

C'est bien assez pour nous. Ah ! si tu savais comme notre vie de famille est douce, et comme il suffit d'un sourire du père pour rendre toute la maison heureuse !

FÉLICIA

Ah ! chère petite... *(Plus bas.)* Mais toi, tu ne songes donc pas à te marier ?

ALINE, *souriant.*

Moi, je suis la bonne maman.

FÉLICIA

Oh ! que tu es jolie ainsi. Attends... trois coups de crayon.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, *revenant.*

Ma chère, tu oublies que M. Jansoulet est là. Il est très bien, ce Nabab,

mais il ne soutient pas du tout la conversation, et à moins de lui dicter mes mémoires...

FÉLICIA

Eh ! mais c'est une idée, cela. — Ramène-le moi.

CONSTANCE

Je te remercie. Je ne savais plus que dire. Autrefois, ce n'était jamais moi qui faisais les frais de la conversation. *(En sortant.)* Sauf une fois seulement, avec un prince étranger...

FÉLICIA

Nous savons... Va, marraine.

ALINE

Nous nous en allons.

FÉLICIA

Comment ! déjà ?

ALINE

Oui, mon père nous attend. Mais je suis bien contente de t'avoir revue...

FÉLICIA

Et moi donc ! J'irai te voir chez toi; je m'en fais une fête ! Adieu, ma petite Yaïa. *(Au fond, les reconduisant.)* Et Élise ? Vous ne m'avez pas parlé d'Élise.

YAÏA

Elle a été refusée pour l'histoire. Chut ! il ne faut pas le dire. *(Aline et Yaïa sortent.)*

SCÈNE XVII

FÉLICIA *puis* JANSOULET

FÉLICIA, *après la sortie d'Aline et de Yaïa.*

Aline... le doux visage, si chaste... si fier... si bon... *(Elle est revenue à son dessin.)*

JANSOULET, *entrant du fond, à droite.*

Nous reprenons la séance ?

FÉLICIA, *dessinant.*

Non, c'est fini : assez pour aujourd'hui.

JANSOULET

Ah !... mais je croyais... on vient de me dire...

FÉLICIA

Oh ! avec moi, vous savez ?... les caprices...

JANSOULET

C'est que je vais partir pour Saint-Romans.

FÉLICIA

A votre retour alors ?

JANSOULET

Il faut que je m'en aille ?

FÉLICIA

Dame ! *(Jansoulet très ému, hésitant, a rajusté sa cravate devant une petite glace, repris son chapeau, etc... Félicia dessine toujours. — Un silence.)*

JANSOULET, *à part.*

Nous sommes seuls... si j'osais... *(S'approchant de Félicia.)* Je m'en vais... je m'en vais. *(Bas.)* C'est pour me punir, n'est-ce pas ?

FÉLICIA

Vous punir ?

JANSOULET

Oui, tout à l'heure... un mouvement dont je n'ai pas été le maître.

FÉLICIA

Ah ! vous êtes bien bon de vous en excuser. Une fille comme Félicia... élevée à l'atelier, pêle-mêle avec les modèles, les maîtresses de son père... Quelles maîtresses, mon Dieu ! Est-ce qu'on a besoin de se gêner ?

JANSOULET

Pardonnez-moi... je... je vous aime.

FÉLICIA

Ah ! oui... je sais... Comme tout le monde.

JANSOULET

Non... non... pas comme tout le monde... mais depuis que je vous ai rencontrée, le premier jour... quand je suis entré dans cet atelier... vous n'avez pas vu ?

FÉLICIA

Je vous croyais plus honnête que Mora, vous.

JANSOULET

Vous ne m'avez pas compris ? Je suis bien bête et bien maladroit, décidément... Félicia, voulez-vous être ma femme ? *(Mouvement de Félicia.)* Oui, ma femme. Écoutez. Voilà trente ans que je ne vis que pour l'argent. J'en suis las, de la vie de mercanti. Il y a quelque chose de meilleur que l'argent, c'est vous qui me l'avez appris. Je ne suis ni beau ni jeune, parbleu ! mais à Félicia Ruys, la grande artiste, il faut une existence splendide, luxueuse, à la taille de son génie et de ses caprices, il faut à ses côtés une ambition qui double la sienne; à nous deux, que ne ferions-nous pas ? Vous avez la beauté et la gloire; moi, les millions et la volonté. Oh ! si tu m'aimais, vois-tu, je te mettrais si haut, si haut que nulle femme au monde...

FÉLICIA

Si haut que ça ? Vous allez me donner le vertige.

JANSOULET, *changeant de ton.*

Vous riez ! Je suis donc bien ridicule en vous parlant de mon amour ?

FÉLICIA

Monsieur Jansoulet...

JANSOULET, *très ému.*

Oh ! je vous en prie... ne me répondez pas encore ! Si vous me disiez non, je serais capable de pleurer devant vous comme une bête. Attendez... vous réfléchirez quand je serai parti, et vous me répondrez à mon retour de là-bas... Adieu... adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE XVIII

FÉLICIA, *seule.*

(De temps à autre elle donne nerveusement un coup de crayon à son dessin.)

Pauvre homme ! Il me fait cet honneur... Il m'élève jusqu'à lui... Sa femme... Madame Jansoulet ! Félicia Ruys vendue pour des millions ! Oh ! non, non... donnée, donnée quand je voudrai, à celui que j'aimerai ! *(Paraît de Géry.)*

SCÈNE XIX

FÉLICIA, DE GÉRY

DE GÉRY

Je ne suis pas en retard ?

FÉLICIA

Ah ! je regrette que vous ne soyez pas revenu plus tôt; vous auriez vu une vraie jeune fille, la jeune fille, celle que nous ne voyons pas assez, ni moi, ni vous peut-être. *(Présentant son dessin.)* Tenez... regardez.

DE GÉRY, *très bas.*

Ah !

FÉLICIA

N'est-ce pas ravissant ?

DE GÉRY

Oui... cette jeune fille ?

FÉLICIA

Une amie de pension à moi.

DE GÉRY, *très ému.*

Voulez-vous me donner ce croquis.

FÉLICIA

Très volontiers. J'en ferai un autre. *(Montrant son front.)* Elle est là. *(Elle donne le dessin à de Géry.)*

DE GÉRY, *à part, regardant le dessin.*

Chère Aline... Oh ! non, je ne t'oublierai pas.

FÉLICIA

Elle est gentille, n'est-ce pas ?

DE GÉRY

Oui, oui... Ah ça ! qu'est-ce qu'il est arrivé à mon pauvre Nabab ? Je viens de le rencontrer tout ému.

FÉLICIA

Je crois bien, il m'a fait une déclaration...

DE GÉRY

Vous deviez bien vous y attendre.

FÉLICIA

Oh ! mais lui, c'est pour le bon motif; il m'offre d'être sa femme.

DE GÉRY

Et vous hésitez ?

FÉLICIA

Si j'hésite ?

DE GÉRY

Dame ! un honnête homme ! Une fortune colossale !...

FÉLICIA, *le regardant en face.*

Ah ! vous pensez que sa fortune... C'est là l'opinion que vous avez de moi, vous ? Alors ce buste, je l'ai fait pour plaire à ce Nabab ! Eh bien, tenez ! *(Elle va au buste et le renverse. — Il s'écrase en un tas de boue.)*

SCÈNE XX

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, *entrant de droite.*

Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu fait, mignonne ?

FÉLICIA

Rien, c'est un accident. Le dîner est prêt, n'est-ce pas ? Votre bras, monsieur de Géry.

QUATRIÈME TABLEAU

Chez le Nabab.
Décor du deuxième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

NOËL, PASSAJON, *un instant* BARREAU

(Noël, en grande tenue de soirée, avec un gardenia à la boutonnière, allume le lustre.)

PASSAJON, *entrant.*

Personne pour m'annoncer... Monsieur Noël, mon respect.

NOËL

Oh ! monsieur Passajon... excusez-moi.

PASSAJON

J'ai été très surpris — agréablement d'ailleurs — en recevant votre gracieuse invitation : « M. Noël prie Monsieur Passajon de venir dîner chez lui, hôtel Jansoulet. » Ah çà, mais c'est donc dans le salon des maîtres que vous recevez ?

NOËL, *allumant toujours.*

Je crois bien... Ils en ont bien vu d'autres, nos salons... Il y a ici un gâchis.

PASSAJON

Je vais vous aider, mon cher monsieur Noël... Quand j'étais appariteur à la faculté de Dijon, c'était toujours moi qui allumais les bougies de M. le Doyen. *(Il monte sur une chaise, et allume les candélabres sur la cheminée à gauche.)* Je vous croyais à Saint-Romans. J'ai lu dans mon journal que M. Jansoulet devait recevoir en son château de Saint-Romans le bey de Tunis.

NOËL

C'est l'exacte vérité. Il est parti avec toute la bande, Canilhac, Boislhéry, Goëssard... mais il n'a pas emmené ses gens.

PASSAJON

Pas même vous, son valet de chambre ?

NOËL

Il a ses raisons; sa mère est une simple paysanne, et vous comprenez que pour nous... la position serait embarrassante... une femme en bonnet...

PASSAJON

Je comprends, monsieur Noël.

NOËL

D'ailleurs, j'aimais mieux rester... j'avais à rendre quelques invitations...

BARREAU, *entrant par le pan coupé de gauche, en grande tenue de soirée, sauf qu'il porte son habit sous le bras et qu'il a un tablier blanc.*

J'ai été obligé de mettre la main à la pâte. Oh ! quelqu'un ! *(Il enlève vivement son tablier.)*

NOËL, *à Passajon.*

M. Barreau, notre cuisinier en chef.

PASSAJON, *saluant.*

Monsieur, mon respect...

NOËL

M. Passajon, employé à la Caisse territoriale.

BARREAU

Oh ! *(Il salue.)*

PASSAJON

Ancien appariteur à la faculté de Dijon.

BARREAU

Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller faire un tour dans mon laboratoire.

NOËL

Vous deviez vous en rapporter à l'homme de génie qui vous remplace.

BARREAU

Un idiot — pas d'initiative — pas d'idées — pas de main — une cuisine de cochers. Et je tiens à faire bien dîner, moi, les gens que j'invite.

NOËL

Mieux que les amis du patron.

BARREAU

Je t'écoute. Sapristi ! j'ai taché mon plastron en fignolant ma genevoise : ah ! au fait, où met-il ses chemises, votre Jansoulet ?

NOËL

Vous n'avez pas sa taille.

BARREAU

C'est égal, je couperai un devant.

NOËL

Dans l'armoire de son cabinet de toilette. *(Barreau sort.)*

PASSAJON

Il est très bien.

NOËL

N'est-ce pas ? On est heureux de trouver dans sa carrière des collaborateurs aussi distingués.

PASSAJON

Aurez-vous beaucoup de monde ?

NOËL

Quelques amis de choix : Monpavon.....

PASSAJON

M. le marquis vous fait l'honneur ?...

NOËL

Je parle de son valet de chambre, M. Francis.

PASSAJON

Comment ?

NOËL

C'est un usage du grand monde : les gens de maison prennent les noms et qualités de leurs maîtres.

PASSAJON

Ah ! vraiment ?

NOËL

Et ils y perdent souvent, monsieur Passajon.

PASSAJON

Vous êtes mordant, monsieur Noël. Vous aurez donc monsieur Monpavon...

NOËL

Hémerlingue — le petit Boislhéry — la petite Hémerlingue — la petite Jenkins — la petite Ruys... très gentille, vous verrez...

SCÈNE II

NOËL, PASSAJON, JOSEPH, ADÈLE

(Joseph et Adèle paraissent à la porte. — Joseph se campe immédiatement dans la position d'un valet qui annonce, avec une exagération comique.)

JOSEPH

Le baron et la baronne Hémerlingue !

ADÈLE

Mais ne m'annoncez donc pas comme ça : j'ai l'air d'être votre femme.

JOSEPH

Eh bien, Adèle ?

NOËL, *présentant.*

M. Passajon, de la Caisse territoriale. *(On se salue.)*

PASSAJON

Mademoiselle, mon respect.

NOËL, *serrant la main de Joseph.*

Ce bon Hémerlingue... Je désespérais de vous voir.

JOSEPH

Le patron est parti pour Marseille.

NOËL

Bah !

ADÈLE

Il est allé couper l'herbe sous le pied à votre Nabab.

NOËL

Quelle herbe ?

ADÈLE

C'est le mot de Madame. Il ne voulait pas partir, le gros bonhomme, mais Madame l'avait mis dans sa tête, et elle est forte, Madame, cristi ! qu'elle est forte ! Elle fait quelquefois semblant d'aimer Monsieur. Il y a de quoi rire ! Elle...

NOËL

Adèle, ne racontez pas. M. Passajon est un homme chaste.

PASSAJON

Je le fus, mais l'air de Paris, les relations... Je sens que l'atmosphère enfiévrée de la moderne Babylone me déprave.

NOËL

Oh ! père Passajon !

PASSAJON, *à Adèle.*

Vous disiez, ma belle enfant ?

ADÈLE, *en minaudant.*

Polisson !

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCIS

FRANCIS, *à la porte, s'annonçant.*

Le marquis de Monpavon.

NOËL

Ah ! voici Monpavon.

FRANCIS, *imitant Monpavon.*

Bonjour, cher... Chose... Machin... Cuisinier en chef... Barreau... Va bien ? *(Changeant de ton.)* Je l'ai envoyé à Saint-Romans, le patron.

NOËL

Lui aussi ?... — Ils y sont tous.

FRANCIS

Il voulait m'emmener, mon bonhomme. Va te faire fiche ! — Je lui ai collé une blague; je lui ai dit que je mariais ma sœur. *(Il prend la taille d'Adèle.)*

ADÈLE, *avec dignité.*

Marquis, nous sommes dans le monde.

FRANCIS

Je l'oubliais. *(Il l'embrasse sur le cou. Rosa paraît à la porte du fond.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSA

ROSA

On peut entrer ?

NOËL, *annonçant.*

Mademoiselle Ruys.

FRANCIS

Oh ! la petite Félicia. — Tu vas bien ?

ROSA

Je vous prie, Monpavon, de ne pas me tutoyer.

PASSAJON, *à Noël.*

Voulez-vous me présenter ?

ROSA

Bonjour, Hémerlingue.

NOËL

M. Passajon.

PASSAJON

Ancien appariteur à la faculté de Dijon. Trente-deux années de services académiques.

ADÈLE, *à Rosa.*

Plus que ça de chic ! Ta maîtresse se met mieux que la mienne.

ROSA

Elle n'a que cette robe-là d'un peu distingué. — Mes enfants, j'ai failli ne pas venir...

TOUS

Oh !

ROSA

La patronne a eu une crise de nerfs.

TOUS

Félicia ?

ROSA

Elle est pincée, vous savez. — Elle se met à rire toute seule, comme une toquée. — Et puis tout à coup : V'lan. Oh ! la la... Oh ! la la... de l'air... de l'eau... des sels... *(Passajon saisit une carafe.)* Mais non, mais non, vieux serin, ce n'est pas moi. *(A Noël.)* Dites donc, Jansoulet, il est amoureux de nous, votre patron ?

NOËL

Qui ne le serait, bel astre ?

ROSA

A bas les pattes ! je ne parle pas de moi.

NOËL

Vous avez cassé son buste, la semaine dernière. — Il est navré, le pauvre bonhomme.

ROSA

Ne dites rien, nous le refaisons en cachette.

NOËL

Bah !

ROSA

C'est une surprise que nous vous ménageons pour l'Exposition.

NOËL

Alors, vous nous aimez ?

ROSA

Non, mais nous aimons votre amour de secrétaire.

NOËL

Le petit de Géry ?

ROSA

Qui ne s'en aperçoit pas.— Il n'aurait qu'à dire un mot. Mais il a peur, le chérubin ! Bonté du ciel ! que les hommes sont bêtes !

NOËL

A qui le dis-tu, Rosa ?

ROSA

Je vous prie, Jansoulet, de ne pas me tutoyer.

SCÈNE V

LES MÊMES, JUSTINE

JUSTINE, *à la porte.*

Personne pour m'annoncer ? Vous êtes polis, vous autres.

FRANCIS

Oh ! la petite Jenkins ! *(Noël va prendre le troisième bouquet.)*

JUSTINE

Ma chère Adèle, j'ai une lettre pour vous.

JOSEPH

Pour nous ?

JUSTINE

Les concierges m'ont remis ça en passant.

ADÈLE, *prenant la lettre.*

Donnez, ma chérie.

JUSTINE, *à Noël.*

Ils ne sont pas gênés, vos concierges.

NOËL

Oh ! madame... des mufes ! *(Il lui donne le bouquet.)*

ADÈLE, *qui a ouvert la lettre.*

Tiens ! C'est de la cuisinière.

JOSEPH

De Gertrude ?

ADÈLE, *lisant.*

« Venez vite. Il y a du nouveau. »

TOUS

Oh !

PASSAJON

Voilà un fâcheux contre-temps.

ADÈLE

Dites donc une fichue guigne, homme respectable.

ROSA

Moi, à votre place, je n'irais pas.

JUSTINE

Moi non plus.

ADÈLE

Oh ! si, ma chère, oh ! si. La maison est bonne; madame a deux robes à donner. Sapristi ! j'ai renvoyé la voiture.

JOSEPH

Prenons un fiacre.

ADÈLE

Soit. — Je reviens

JUSTINE

Nous ne vous attendons pas. Ça vous fera revenir plus tôt.

ADÈLE, *en sortant.*

Gardez-moi des truffes. *(Elle sort avec Joseph.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* ADÈLE *et* JOSEPH, *puis* BARREAU, *puis* TOM

PASSAJON

Elle est très bien, cette jeune personne.

BARREAU, *revenant en mettant son habit.*

J'ai été obligé de remettre la main à la pâte.

TOUS

Monsieur Barreau...

BARREAU

Mais vous aurez un dîner ! je ne vous dis que ça; ne craignez pas de prendre quelques apéritifs.

NOËL

Absinthe, vermout, bitter; tout est prêt.

BARREAU

On trouve ça commun dans le monde, parce qu'on n'a pas confiance dans son cuisinier. *(A Francis.)* Mais tu peux t'ouvrir l'appétit, ma vieille, je réponds de tout.

FRANCIS, *buvant l'absinthe.*

Est-ce que le vin est bon chez vous ?

BARREAU

Je vous ferai boire de ma réserve.

FRANCIS

C'est que je suis habitué, moi, à boire le vin du patron.

TOUS

Parbleu !

FRANCIS

Mais ça ne lui coûte pas un sou de plus... Je lui fais boire le mien.

TOUS

Ah !

FRANCIS

Avec des eaux minérales, tout passe. — Quand je voyais avaler comme ça un médoc de premier ordre, moi, vrai, ça me faisait de la peine. Il y a des choses qu'il faut respecter.

PASSAJON

Oui, monsieur, oui, c'est le respect qui manque le plus à notre époque. Quand j'étais appariteur à la faculté de Dijon... *(Rires.)*

NOËL, *à Rosa.*

Un peu de bitter ?

ROSA, *minaudant.*

Volontiers !

TOM, *entrant vivement par le fond.*

Après vous, messeigneurs...

NOËL, *présentant.*

Tom Boislhéry.

TOM

Du vermout, sans vous commander. Je crève de soif.

FRANCIS

De la tenue, jeune homme.

TOM

On en aura, Monpavon. A la santé des dames...

JUSTINE

Il est gentil, ce crapaud.

TOM, *l'embrassant.*

Tu trouves, toi ?

JUSTINE

Monsieur, nous ne sommes pas seuls.

TOM

Je viens de me faire flanquer à la porte.

NOËL

Tu quittes les Boislhéry ?

TOM

Je me le demande, si je les lâche ! J'en ai assez de leur baraque.

JUSTINE

J'ai toujours rêvé d'être chez un comte.

ROSA

Poseuse, va...

TOM

Je t'en souhaite... comte et comtesse de Boislhéry !... Je la connais celle-là... Les journaux ne parlent que des robes de madame et du chic épatant de mon-

sieur ! Tout ça, mes enfants, c'est du flafla, c'est du plaqué ! Madame est une lanceuse, la couturière lui fournit ses robes à l'œil. Quant à monsieur... pas le sou... il se nourrit de carottes. Les Boislhéry... Oh ! la la ! *(Il s'allonge sur un divan, une jambe sur les genoux de Passajon.)*

PASSAJON, *se levant, son verre d'absinthe et sa carafe à la main.*

Jamais à la faculté...

ROSA

Aurons-nous M. Alexandre ?

NOËL

Non; une déception. Il soupe à l'ambassade.

TOUS

Oh !

TOM

A l'ambassade ? Oh ! chaleur ! fait-il sa tête !

PASSAJON

M. Alexandre ?

NOËL

Le valet de chambre du duc de Mora.

ROSA

Un gaillard qui, avec douze cents francs d'appointements, s'est fait trente mille livres de rente.

BARREAU

Il aura craint de se compromettre en venant chez un parvenu.

FRANCIS

Je vous crois; un homme qui a été portefaix à Marseille.

NOËL, *à Francis.*

Eh, eh ! Monpavon, vous êtes bien content de l'avoir pour payer vos cuites de bouillotte, le portefaix de la Cannebière... On t'en collera, des parvenus comme nous, qui prêtent des millions aux rois et qui reçoivent des beys...

PASSAJON

Parvenu ne saurait être une injure dans ce siècle d'égalité.

TOM, *à mi-voix.*

Jobard !

PASSAJON, *qui n'a entendu qu'à moitié.*

C'est la seconde fois de la journée qu'on me compare à ce marin célèbre.

JUSTINE

Quel marin ?

PASSAJON

Jean-Bart. Je ne sais quel rapport...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADÈLE

ADÈLE, *revenant brusquement du fond.*

Me revoilà.

TOUS, *avec joie.*

Ah ! ! !

ADÈLE, *prenant des mains de Passajon le verre d'absinthe qu'il vient de se préparer pour la seconde fois, et buvant.*

Je vais vous en raconter une bonne... Madame est revenue de Marseille.

TOUS, *se rapprochant.*

Ah !

ADÈLE

Avec le bey. Il ne s'est pas arrêté à Saint-Romans.

NOËL

Allons donc !

ADÈLE

Il faut voir la joie de madame... Non, vrai, ça fait plaisir. Votre Nabab avait mis son château à l'envers. La vieille maman, avec sa coiffe, était sur les dents. On avait caché l'idiot. *(A Noël.)* Vous savez bien, le frère aîné ?

TOUS

Le frère aîné ?

ADÈLE

Oui, le frère aîné est idiot. Branle-bas général. Canilhac avait organisé des arcs de triomphe, avec des lampions. Monpavon commençait à déteindre. Il faut entendre raconter ça à madame... On avait habillé des danseuses en Arlésiennes. Jansoulet s'était fait fabriquer un discours par Goëssard... On siffle. C'est le train. Frou, frou, frou, frou... Il ne s'arrête pas !

TOUS

Oh !

ADÈLE

Quel nez, mes enfants ! Et par là-dessus, une averse... une averse du Midi. — Non, non : il faut entendre raconter ça à madame.

NOËL

A-t-il dû être embêté, le patron ! J'aurais voulu y être.

BARREAU

Et moi donc !

ADÈLE

Ce n'est pas tout : Jansoulet s'est brouillé avec Goëssard.

NOËL

Ah ! bah !

ADÈLE

Qui lui a flanqué un article dans le *Messager*. Je vous l'apporte. — Lisez-nous ça, monsieur Passajon. *(A Noël.)* Eh bien, il est joli, votre patron ! Il en a fait de belles, à Paris, il y a dix ans.

NOËL

Mon maître n'a jamais mis le pied à Paris avant cette année. De Marseille à Tunis, de Tunis à Marseille... voilà tous ses voyages.

ADÈLE

Lisez : vous verrez.

NOËL

Je ne verrai pas autre chose.

ADÈLE, *à Passajon.*

Lisez donc, homme d'âge !

JUSTINE

Mais oui.

PASSAJON, *qui regarde l'article.*

Je ne le puis devant des dames.

ADÈLE

Est-il bégueule !

ROSA

Alors passez-nous le journal.

PASSAJON

On y parle d'un mandarin chinois qui tenait un bateau de fleurs, près d'une barrière fréquentée par les guerriers.

JUSTINE

Qu'est-ce que cela veut dire ? *(Passajon impose silence aux hommes.)*

ROSA, *à Passajon.*

Ah ! bien, si ça vous fait rougir, donnez donc le journal ! *(Elles lui arrachent le journal des mains.)*

FRANCIS

Mais oui, oui... Quand j'étais au 9e dragons, j'ai connu, près de l'École militaire, le bal Jansoulet — un sale bastringue...

NOËL

Je vous dis, moi, que c'est de la blague ! Mon patron n'est jamais venu à Paris. Jamais ! jamais ! jamais !

FRANCIS

Prouve donc ça, ma vieille.

BARREAU

Ces dames sont servies.

TOUS

Ah !

NOËL, *montrant Rosa.*

Monsieur Passajon, voulez-vous offrir le bras à une de ces dames ?

PASSAJON

Volontiers. *(Il est devancé près des trois femmes par Francis, Barreau, etc. — A part, vexé.)* Il me semble que mon titre d'ancien appariteur et mes cheveux blancs...

TOM, *à Passajon.*

Allons, Jean-Bart, donnez-moi votre bras.

PASSAJON, *en sortant.*

Je vous affirme qu'à la Faculté de Dijon... quand il y avait des dames... *(Tous, sauf Noël, sont entrés au pan coupé gauche. — Coup de timbre.)*

NOËL

C'est le secrétaire; n'ouvrons pas. *(Plusieurs coups de timbre.)* C'est le patron ! *(A Barreau, qui passe la tête, à gauche.)* C'est le patron !

BARREAU

Il est donc revenu ?

NOËL

Il va entrer... Il a sa clef... Dépêchez-vous de filer.

TOUS

Oh !

(Débâcle générale. — Ils sortent de la salle à manger en désordre, emportant au hasard un pâté, des bouteilles, des cigares, etc. — Noël les pousse vers la petite porte de droite, souffle précipitamment les bougies et enlève le plateau d'absinthe, bitter, etc.)

TOM, *enlevant la boîte de cigares.*

Sauvons la caisse !

PASSAJON, *passant le dernier avec une bouteille de champagne qui lui part à la figure.*

Jamais à la Faculté de Dijon !... *(Noël sort à son tour par le pan coupé de droite. — La scène est vide.)*

SCÈNE VIII

JANSOULET, *seul, puis* NOËL. *Jansoulet entre par le fond et va sonner à la cheminée.*

JANSOULET

Quel voyage ! Enfin, me voici chez moi. Chez moi ! C'est ça, chez moi, c'est ça ! Ces meubles neufs déjà fanés, ces taches sur les tapis, la poussière, le désordre, une horrible odeur d'absinthe et de tabac... Un salon de paquebot, un grand wagon de première classe, avec des coussins où tous les voyageurs ont essuyé leurs bottes ! C'est là mon intérieur, mon foyer... Une halle ! Le voilà, le Nabab ! Quel écœurement ! *(Il sonne encore, et casse le cordon de la sonnette.)* On n'entend donc pas ! Il n'y a donc plus personne !

NOËL, *paraissant du pan coupé de droite ; il a remplacé en hâte son habit par une vareuse.*

Monsieur...

JANSOULET

Ah ! c'est vous !

NOËL

Je m'étais couché. Je n'attendais pas monsieur ce soir.

(On entend un coup de timbre.)

JANSOULET

Qui peut venir à cette heure ? *(A Noël.)* Je n'y suis pas. Allez ! Mais allez donc !

NOËL, *sortant.*

Mais on m'a changé mon Nabab !

(Il va pour sortir. — De Géry paraît à la porte.)

SCÈNE IX

JANSOULET, DE GÉRY

JANSOULET

Vous, mon cher de Géry ! *(Noël sort.)*

DE GÉRY

J'ai reçu une dépêche de Bompain. Je sais ce qui s'est passé.

JANSOULET, *éclatant.*

Ah ! mon ami... J'ai été bafoué, humilié ! Ils ont tous été témoins de ma honte... Monpavon, Boislhéry, Canilhac, Goëssard...

DE GÉRY

Goëssard y était ?

JANSOULET

Tous, tous ! Et ils me consolaient ! Et leurs consolations banales me levaient le cœur. *(Un silence.)* Vous ne me dites rien, vous; je vous remercie. *(Il serre la main à de Géry.)*

DE GÉRY

Qu'est-ce que vous avez eu avec Goëssard ?

JANSOULET, *cherchant.*

Goëssard ? Il est venu m'apporter un article ignoble contre la baronne, et m'a demandé cinquante mille francs pour cela. Les Hémerlingue sont mes ennemis, et ils viennent de me porter un coup terrible; mais je ne me sers pas de ces armes-là. Goëssard est une canaille !

DE GÉRY

Et vous le lui avez dit ?

JANSOULET

Oui, je le lui ai dit.

DE GÉRY

C'est un ennemi dangereux que vous vous êtes fait là.

JANSOULET

Eh ! que m'importe Goëssard ? On le paye pour parler; on le payera pour se taire.

DE GÉRY

On a si vite lancé une calomnie...

JANSOULET

Je n'ai peur de rien. Sans le sou, ou de l'or plein les poches, à Tunis comme sur le quai de Marseille, j'ai toujours vécu au grand jour.

DE GÉRY, *vivement.*

Vous n'étiez jamais venu à Paris ? Et vous pourriez le prouver, n'est-ce pas ?

JANSOULET

Est-ce donc nécessaire ?

DE GÉRY

Tenez... Lisez.

JANSOULET

Quoi ?

DE GÉRY

Le *Messager* de ce soir. Lisez. Lisez jusqu'au bout. *(Un silence.)*

JANSOULET, *après avoir lu, se lève.*

Tonnerre de Dieu ! Les misérables ! Qui a écrit cela ?

DE GÉRY

Ce n'est pas signé, mais c'est dans le journal de Goëssard, et je jurerais...

JANSOULET

Je l'étranglerai.

DE GÉRY

Ce ne sera pas une réponse.

JANSOULET

Ce sera la mienne, la seule !

DE GÉRY

Il vaudrait mieux vous justifier... Cela vous est si facile.

JANSOULET

Pardieu ! à cette époque dont on parle là, je ne quittais pas Tunis; mais pour me justifier, mon cher de Géry, il faudrait... Non, je ne peux pas... Et il sait bien que je ne peux pas, le misérable... Ah, c'est une infamie ! une infamie ! *(Il froisse et jette le journal.)*

DE GÉRY

Ah ! monsieur Jansoulet, voilà qui devrait vous ouvrir les yeux. — Vous voyez où vous êtes, en plein bois : vous êtes entouré d'embûches, de mensonges, de trahisons... Tout le monde vous vole, et quand on ne peut plus vous voler, on vous diffame... On vous compromet dans des spéculations véreuses... Cette caisse territoriale...

JANSOULET

Oui, vous avez raison... et savez-vous ce que je leur reproche le plus ? C'est de me rendre méchant; oui, méchant et soupçonneux...

DE GÉRY

Tenez, laissez-moi vous donner un conseil d'ami sûr et désintéressé... Retirez-vous de ce guêpier; liquidez votre situation. — Elle est encore superbe. — Renoncez à Paris, à ce monde pour lequel vous êtes si peu fait...

JANSOULET

Quitter Paris ? Je ne peux pas.

DE GÉRY

Vous ne pouvez pas ?

JANSOULET

Je ne peux pas parce que j'aime... Oui, j'aime... et au moment où je sens tout crouler autour de moi, cet amour seul reste debout. Je ne partirai pas.

DE GÉRY

Je suis trop votre ami, et je vois le danger trop grand pour ne pas insister...

JANSOULET

Ils m'ont dit que je pourrais faire ma maîtresse de Félicia. — Ma maîtresse... Je n'ai pas su... Je veux en faire ma femme.

DE GÉRY

Vous ?

JANSOULET

Oui, c'est pour elle que je veux lutter encore, pour elle que je veux être quelque chose dans mon pays. Quand je lui ai offert de l'épouser, elle n'a pas répondu. Si je réussis, elle cédera peut-être, à moins qu'elle en aime un autre plus jeune... Et pourtant, je ne peux pas renoncer à cette femme... Puis-je y renoncer, je vous le demande ? vous qui savez ce qu'elle est, vous qui la connaissez, car vous la connaissez... je vous ai vu chez elle... *(Changeant de ton.)* Oui, je me souviens, je vous ai vu chez elle, la porte fermée pour tout le monde... Et vous me conseillez de partir !... Mais le jour où mon buste a été brisé, vous étiez là...

DE GÉRY

Oui, j'y étais.

JANSOULET

Comment cela s'est-il fait ?

DE GÉRY

Un accident...

JANSOULET, *le regardant dans les yeux.*

Êtes-vous bien sûr que c'est un accident ?

DE GÉRY, *embarrassé.*

Mais...

JANSOULET, *avec éclat.*

Allons donc ! Elle l'a brisé pour vous plaire ! Vous l'aimez, et elle vous aime !

DE GÉRY

Il n'a jamais été question d'amour entre nous.

JANSOULET, *sans l'écouter.*

Mais c'est bien évident qu'elle vous aime ! Comment ne vous aimerait-elle pas ? Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous ! et vous me conseillez de partir, vous voulez que je disparaisse ! vous voulez me la prendre !

DE GÉRY

Monsieur...

JANSOULET, *avec une violence croissante.*

Vous me la prendrez, et je vous enrichis pour que vous me la preniez !...

DE GÉRY

Assez, monsieur; je n'aurais qu'un mot à dire pour me justifier, mais je ne m'abaisse pas jusque-là. Il est grand temps que je vous quitte, en effet. Je vous remercie de me le rappeler. — Depuis longtemps déjà ma conscience d'honnête homme me reproche de rester inutile à mon poste. — J'assiste à un désastre, à un pillage contre lesquels je ne puis rien. Je donne à vos parasites

des poignées de main qui me déshonorent. J'étais votre ami, et je pouvais paraître leur complice. Le ciel m'est témoin, monsieur Jansoulet, que je désirais ardemment vous être utile. Vous êtes injuste envers moi. Je vous pardonne. Adieu ! *(Il sort.)*

SCÈNE V

JANSOULET, *puis* NOËL, *puis* UN FACTEUR DU TÉLÉGRAPHE

JANSOULET

Non... il n'est pas parti... c'est impossible. Je l'aimais comme un fils, et il s'en va ainsi tranquillement ! Sa fierté... Allons, c'est bien, il n'a pas de cœur... Il ne vaut pas mieux que les autres. *(Il tombe sur sa table, accablé.)* Seul ! me voilà bien seul, cette fois ! *(Avec fureur, à Noël qui paraît au fond.)* Qui vient là ?

NOËL

Une dépêche, monsieur. *(Paraît un employé du télégraphe.)*

JANSOULET

Qu'est-ce que c'est encore ? Ah ! mon Dieu ! quelque malheur... *(Regardant la signature de la dépêche.)* Le duc de Mora ? « Il y a une élection en Corse; vous êtes candidat officiel : venez causer avec moi demain matin. — Duc de Mora. » Le duc ! Le duc qui refusait de me voir ! c'est le duc qui a écrit cela ? O mon duc ! mon sauveur ! Tiens, toi !... *(Il fouille dans ses poches et remplit d'or la casquette du facteur ahuri.)* Député ! je serai député ! Tiens, toi, prends encore. *(Il lui donne encore de l'or à poignées.)*

NOËL

Il est fou !...

JANSOULET

Député ! ministre peut-être ! Et j'aurai Félicia ! Tonnerre de Dieu !

CINQUIÈME TABLEAU

A l'Exposition. — Un coin du jardin du Palais de l'Industrie, le jour de l'ouverture du Salon. Grands massifs de plantes exotiques et de fleurs; allées sablées. — Plâtres et bronzes. — Le buste du Nabab en terre cuite, par Félicia. — Du côté opposé une grande figure drapée. — Vers le centre, le groupe de Carpeaux, en plâtre : Les quatre parties du monde. — Au fond, le grand vitrail. — Bancs et sièges. — De temps à autre, pendant tout le tableau, des visiteurs, plus nombreux vers la fin.

SCÈNE PREMIÈRE

GOËSSARD, AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT, *puis* LA BARONNE, *par instants*, CONSTANCE, *rôdant parmi les groupes. Goëssard prend des notes, près du buste du Nabab. Amy Férat et Rose Férat passent.*

ROSE FÉRAT

C'est assommant, les jours d'ouverture... On ne regarde que ce qui est exposé.

AMY FÉRAT

Tiens ! Goëssard. *(Regardant le buste du Nabab.)* Décidément, il n'y a que ça de chic pour une femme, la sculpture. *(A Goëssard.)* Je m'en vais faire ton buste.

GOËSSARD, *prenant toujours des notes.*

Ça sera du propre... *(Les deux femmes passent. La baronne entre de gauche.)*

GOËSSARD, *l'apercevant.*

Madame la baronne...

LA BARONNE

Ah ! c'est vous ?...

GOËSSARD

Vous venez de bonne heure au Salon.

LA BARONNE

Oui, les jours d'ouverture, l'après-midi est tellement cohue... et puis je voulais m'assurer... *(Montrant le buste du Nabab.)* Ah ! on me l'avait bien dit. Le voilà. Est-il laid !

GOËSSARD

Horrible ! un Kalmouck !

LA BARONNE

Ce n'était donc pas vrai, cette histoire de ce buste brisé ?

GOËSSARD

Et refait en huit jours... Allons donc... une réclame... De la banque d'artiste... Ça empoigne toujours les bourgeois, ces choses-là. Mais je m'en vais vous l'éreinter.

LA BARONNE

Éreinter qui ? Le buste ou le modèle ?

GOËSSARD

Tous les deux... Le Nabab, surtout : je ne le lâche pas. Vous avez été contente de mon article de l'autre jour ?

LA BARONNE

Oui, pas mal... mais ce n'est pas encore ça... vous le rendez odieux... je le voudrais ridicule... ridicule par la boutique paternelle... par sa mère, la vieille paysanne...

GOËSSARD

Le fait est qu'elle a un bon petit bonnet, la mère Françoise !... Je l'ai vue à Saint-Romans...

LA BARONNE, *souriant.*

Il n'y a que les femmes qui s'entendent à faire ces piqûres-là. Je vous donnerai des notes.

GOËSSARD

Mais vous m'en donnez...

LA BARONNE

Quant à son passé parisien... le bal Jansoulet...

GOËSSARD

Une trouvaille...

LA BARONNE

Ne l'escomptez pas trop... Ce sera bon à la Chambre, pour faire annuler son élection, s'il est nommé.

GOËSSARD

Il sera nommé.

LA BARONNE

Est-ce que vous savez ?

GOËSSARD

Non. La dépêche n'est pas encore arrivée au journal, mais il a le duc pour lui.

LA BARONNE

C'est vrai !

GOËSSARD

Et quand on a le duc dans son jeu... Mora, voyez-vous, baronne, c'est la plus brillante incarnation du régime actuel. Ce qu'on voit de loin dans un édifice, ce n'est pas la base solide ou fragile; c'est la flèche dorée et fine, brodée, découpée à jour, ajoutée pour la satisfaction du coup d'œil. Ce qu'on voit de l'Empire, en France et dans toute l'Europe, c'est Mora.

LA BARONNE

Un homme comme lui, faire son ami de ce marinier du Rhône...

GOËSSARD

C'est Félicia Ruys qui...

LA BARONNE

Vous le lui ferez payer, n'est-ce pas ?

GOËSSARD

Attendez un peu. Vous allez lire mon article dans une heure. D'abord, je la trouve infecte, cette sculpture : c'est flou... *(Avec un coup de pouce en zigzag.)* Ça manque de modelé...

CONSTANCE, *s'approchant.*

On parle d'elle !

GOËSSARD, *apercevant près de lui Constance, et s'interrompant tout à coup.*

Superbe ! superbe ! prodigieux ! *(La figure de Constance s'épanouit.)*

LA BARONNE

Qu'est-ce qui vous prend ?

GOËSSARD, *bas.*

La Crenmitz qui rôde pour savoir ce qu'on pense de sa filleule. *(Haut.)* Ce n'est pas du talent... c'est du génie !...

LA BARONNE, *à Constance.*

Ah ! c'est vous, ma bonne demoiselle Crenmitz ?

CONSTANCE

Oui, j'attends Félicia qui cause là-bas avec des messieurs du jury. N'est-ce pas que c'est bien ?

GOËSSARD *et* LA BARONNE

Merveilleux !

CONSTANCE

Elle a tant de talent... Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce buste a été refait en huit jours.

GOËSSARD, *jouant la stupeur.*

En huit jours ?

LA BARONNE

Cela tient du prodige.

CONSTANCE

N'est-ce pas ? *(Elle s'éloigne, et va vers un autre groupe.)*

GOËSSARD

Elle est bien montée, la réclame... Ah ! Canilhac !

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC

CANILHAC, *entrant de droite.*

Madame... mon cher Goëssard... Avez-vous vu la peinture ?

LA BARONNE

Non, pas encore.

CANILHAC

J'en viens... Il n'y a rien, cette année.

GOËSSARD

Comme toujours, du reste.

CANILHAC

Le grand art est fini... Je m'en moque, mais je le constate... *(Voyant le buste.)* Ah ! ah ! voilà notre Nabab !... Parfait... cette tête d'aventurier... cette grosse lèvre retroussée... ce sourire bon enfant... une vraie revanche du désastre de Saint-Romans.

LA BARONNE

Vous trouvez cela bien, vous ?

CANILHAC

Moi ? ça m'est égal. *(Apercevant Constance.)* Superbe ! superbe ! *(A Constance, feignant la surprise.)* Ah ! c'est vous, mademoiselle Crenmitz ?

CONSTANCE

Et figurez-vous, mon cher monsieur Canilhac, que le buste avait été brisé. En huit jours, Félicia l'a refait de mémoire.

CANILHAC

C'est inouï !

LA BARONNE

Inouï !

CANILHAC, *à la baronne.*

Je voudrais avoir une tante comme ça, moi, mes soirs de premières. *(Constance va se mêler à d'autres groupes.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, MONPAVON, BOISLHÉRY

MONPAVON, *conduit par Boislhéry, qui lui montre le buste de Jansoulet.*

Ah ! très bien, merci... Je le vois. Le Nabab... *(Il regarde autre chose.)* Très ressemblant... frappant...

BOISLHÉRY

Mais non, marquis, par ici, par ici.

MONPAVON, *regardant le buste.*

Ah ! oui... frappant... très fort.

LA BARONNE

Vous êtes connaisseur, marquis ?

MONPAVON

Moi, pas du tout... suis comme le duc... plus commode d'admirer que de juger... Et ça ne blesse personne... *(A Constance.)* Ah ! ma chère demoiselle... Tous nos compliments à notre grande artiste... mais vous-même... grande artiste aussi.

CONSTANCE, *modeste.*

Marquis...

MONPAVON

Je me souviens encore de vos jambes... dans le *Corsaire*. La première fois que je vous ai revue... chez Félicia... montiez un petit escalier... vous ai reconnue tout de suite.

BOISLHÉRY, *à Canilhac.*

Vous savez ? Félicia a aussi une grande machine en bronze... *(Constance les rejoint.)* C'est à voir.

CANILHAC

Montrez-moi ça.

CONSTANCE

Messieurs, je vais vous indiquer. *(Elle s'éloigne avec eux.)*

LA BARONNE, *à Goëssard.*

Envoyez-moi donc mon mari.

GOËSSARD

Mais où le trouverai-je ?

LA BARONNE

Vous le trouverez devant une Vénus sortant de l'onde ou une Phryné devant ses juges. Pauvre homme !

GOËSSARD

Je vous l'envoie, et je vais m'assurer si l'article a paru.

LA BARONNE

Des nouvelles de l'élection surtout.

GOËSSARD

Parbleu ! *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE IV

LA BARONNE, MONPAVON

LA BARONNE, *rejoignant Monpavon.*

Marquis, je vous en veux, vous...

MONPAVON

A moi, baronne ?

LA BARONNE

Pourquoi n'avez-vous jamais demandé au duc de lui présenter M. Hémerlingue ?

MONPAVON

Ah ! oui... Sans doute... Présenter Hémerlingue... C'est que vous savez ? Le duc... pas facile pour les présentations...

LA BARONNE, *montrant le buste.*

Eh bien ! Et celui-là ?

MONPAVON

Jansoulet ? Mais ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi, c'est Félicia... Diable de Mora !... Dès qu'il y a une jolie femme dans l'affaire...

LA BARONNE

La baronne Hémerlingue n'est donc pas une jolie femme ?

MONPAVON

(Moment d'absence.) La baronne Hémerlingue ?... *(Vivement.)* Ah ! oui ! Mille pardons... femme charmante... adorable !

LA BARONNE, *montrant le buste.*

La duchesse me connaît... Nous sommes voisines de loges au Conservatoire... Il vous serait facile...

MONPAVON, *sans conviction.*

Parfaitement... Mais comment donc ? Enchanté...

SCÈNE V

LA BARONNE, MONPAVON, HÉMERLINGUE

(Hémerlingue arrive en soufflant.)

LA BARONNE

Venez donc, baron; venez donc ! Voilà M. de Monpavon.

HÉMERLINGUE

Ah !

MONPAVON

Mais oui... certainement, il faudra prendre jour.

LA BARONNE

Demain, par exemple.

MONPAVON

Pas demain, non. Mora un peu souffrant, ce matin...

LA BARONNE

Il sera guéri.

MONPAVON

Eh ! eh !... Bien fatigué... Se surmène... Mais le docteur irlandais est là... les perles Jenkins...

LA BARONNE

Quelles perles ?

MONPAVON

Tous anémiques... gens de monde... Perles... donnent du montant. Nous en prenons tous... Le baron aussi.

LA BARONNE, *à elle-même, regardant son mari.*

Est-ce qu'il en prend ?

MONPAVON, *à Hémerlingue.*

En prend trop, le duc... Lui jouera un mauvais tour... Mais... mille pardons... prendrons jour... prendrons jour... *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE VI

HÉMERLINGUE, *assis*, LA BARONNE, *puis* CONSTANCE, *au fond.*

LA BARONNE

Eh bien ! Vous restez là, vous ? Vous ne dites rien... Vous serez donc toujours le même ? Ah ! mon cher, que vous êtes lourd à remuer !

HÉMERLINGUE, *se levant.*

Ma bonne Yamina... Pardon, ma chère Marie... qu'est-ce qu'il fallait dire ?

LA BARONNE

J'avais mis l'affaire en train... Il fallait l'achever, décider le marquis.

HÉMERLINGUE

Mais comment ?

LA BARONNE

Vous savez bien que Monpavon est criblé de dettes. Il y a des arguments. Soyez tranquille. Jansoulet sait en user, lui.

HÉMERLINGUE

Vous tenez donc bien à ce qu'on me présente chez le duc ?

LA BARONNE

Si j'y tiens ! Oui. Je me suis juré de vous faire parvenir. Oh ! je sais bien, vous, mon cher... pourvu qu'on vous laisse digérer tranquillement sur vos sacs d'écus... Mais j'ai fait d'autres rêves, moi... Je ne veux pas que ce mercanti vous écrase.

HÉMERLINGUE

Tu lui en veux toujours, à ce pauvre Bernard ? Ce n'est pas un méchant homme.

LA BARONNE

Qu'est-ce que vous avez donc dans les veines, vous ? Eh bien ! tenez, il va venir, votre Nabab. Il viendra jouir de son triomphe; attendez-le, donnez-lui la main, et vous ne me reverrez jamais. *(Elle s'éloigne. Constance paraît.)*

HÉMERLINGUE, *suivant sa femme.*

Yamina... Voyons... Yamina... Mais tu sais bien que je ferai tout ce que tu veux... Ah ! quelle femme, quelle femme ! *(Il s'en va derrière elle.)*

SCÈNE VII

CONSTANCE, VISITEURS, *au fond.*

CONSTANCE, *qui suivait tout le temps le baron Hémerlingue des yeux.*

Il n'a pas regardé le buste une seule fois. — Oh ! les banquiers ! Je ne me rappelle pas en avoir jamais aimé un. — Ah ! si... quand j'étais toute jeune. — Mais où est donc Félicia ? *(Regardant au fond, à droite.)* Ah ! la voilà au bras de cet excellent Jenkins.

SCÈNE VIII

CONSTANCE, FÉLICIA, JENKINS

CONSTANCE, *à Jenkins.*

Hein ! docteur... Quel succès !

JENKINS

Ah ! c'est divin ! c'est divin ! *(La main sur le cœur.)* Depuis Michel-Ange...

FÉLICIA, *quittant son bras.*

Quel beau menteur que ce Jenkins !

CONSTANCE

Mais je t'assure... C'est ce que tout le monde dit... je suis là, moi... je n'ai l'air de rien... j'écoute dans les groupes... Par exemple, on en voit de drôles de figures... des chapeaux, des cheveux... des barbes...

JENKINS, *dédaigneux.*

Oui, les jours d'ouverture, toute la bohème est dehors.

FÉLICIA, *assise dans un grand fauteuil.*

Ah ! çà, dites donc, Jenkins, qu'est-ce que vous appelez la bohème ? Mais la vraie bohème, aujourd'hui, c'est vous, c'est votre monde; vraiment, je vous conseille d'en parler avec mépris. Toute votre clientèle de médecin à la mode n'est faite que de cela. Bohème de l'Industrie, de la Finance, de la Politique, des déclassés, des parvenus... et plus on monte, plus il y en a... Qu'est-ce que c'est que Canilhac ?... Et Boislhéry ?... Et Monpavon !... Et les autres ?...

(Elle hausse les épaules.)

JENKINS

Vous arrangez bien mes clients.

CONSTANCE

Viens, vite, ma fille. Écartons-nous un peu.

FÉLICIA

Quoi donc ?

CONSTANCE

Voilà M. Jansoulet. Il ne s'attend pas à voir son buste. Nous allons jouir de sa surprise.

(Les deux femmes se tiennent un peu à l'écart.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JANSOULET, IBRAHIM, PIEDIGRIGGIO, MONPAVON, CANILHAC, BOISLHÉRY

JANSOULET, *triomphant, une dépêche à la main.*

Oui, messieurs, c'est fait... je suis député... une majorité de 2.000 voix !

BOISLHÉRY

Bravo ! bravo !

JENKINS, *serrant avec effusion les mains de Jansoulet.*

Ah, mon ami !

JANSOULET, *un peu protecteur.*

Bonjour, mon bon Jenkins.

JENKINS

Son élection l'a refroidi.

JANSOULET

Piedigriggio m'a apporté la nouvelle à déjeuner... Pourquoi n'étiez-vous pas là pour boire avec nous à cette brave petite île de Corse ?

PIEDIGRIGGIO, *très animé, criant.*

Evviva la patria del gran Napoleone ! *(Il agite son chapeau.)*

MONPAVON, *à Piedigriggio.*

De la tenue, gouverneur... *(A Jansoulet.)* Mon bon, mon cher bon, suis heureux... peux pas dire.

CANILHAC, *enthousiasmé.*

Enfin, on va voir un homme dans cette Chambre de mannequins !

JANSOULET

A coup sûr, je tâcherai de me rendre utile... Mais je ne suis pas un orateur, *(Gaiement.)* et l'eau sucrée de la tribune...

PIEDIGRIGGIO, *exalté.*

De l'eau soucrée... zamais !

IBRAHIM, *rouge comme son fez, éclatant de nourriture et de vin.*

Jamais !

MONPAVON

Jansoulet, mieux qu'un orateur... homme pratique... remueur d'affaires... le duc l'a bien dit.

JANSOULET

Oh ! le duc ! quel homme, ce duc !... Avec un protecteur pareil, je n'ai rien à craindre... ni personne. *(Apercevant Félicia.)* Mademoiselle Ruys ! *(Il va vers elle.)* Méchante ! Enfin, je vous trouve... je suis allé chez vous hier, avant-hier... vous ne m'avez pas reçu... ce n'est pas bien... Qu'est-ce que je vous ai fait ? *(Félicia lui montre le buste.)* Ah !

FÉLICIA, *passant à gauche.*

Voilà ma réponse.

JANSOULET, *stupéfait.*

Mon buste ! comment ! est-ce possible ? Mais alors ce qu'on m'avait dit ? Mon buste à l'Exposition... mon buste par Félicia Ruys... Oh ! c'est trop de bonheur ! *(S'avançant vers le buste.)* Le voilà donc ce Jansoulet, cet enfant de la rue, le voilà, cet ancien gueux, le fils du marchand de ferraille... Il est là, rayonnant, transformé par la puissance du génie... Et tout Paris vient pour le voir... Ah ! mademoiselle, comment m'acquitter envers vous ? Je voudrais vous dire ma reconnaissance et ma joie... je ne peux pas... je ne peux pas...

FÉLICIA

Votre émotion me suffit, monsieur... elle est ma meilleure récompense...

D'ailleurs, ce n'est pas moi, c'est M. de Géry surtout que vous devez remercier.

JANSOULET

De Géry ?

FÉLICIA

Il était là quand l'accident est arrivé.

JANSOULET

L'accident ? C'était donc vrai ?

FÉLICIA

Sans doute... Et ce travail à refaire, si près de l'Exposition, me semblait impossible... mais on m'a parlé si éloquemment du chagrin que vous auriez... *(Regardant autour d'elle.)* Il n'est donc pas ici, M. de Géry ? Je ne l'aperçois pas. *(Elle s'assied.)*

JANSOULET

Je ne l'ai pas revu depuis quelques jours.

FÉLICIA

Est-il souffrant ?

JANSOULET

Non... Il y a eu entre nous un malentendu; j'ai dû me séparer de lui.

FÉLICIA

Ah !

JANSOULET, *s'approchant d'elle et s'asseyant, à voix basse.*

J'ai cru qu'il vous aimait et que vous l'aimiez.

FÉLICIA, *souriant, mais très émue.*

M. de Géry, m'aimer ? moi ! Où avez-vous vu cela ?

JANSOULET

On est inquiet de tout, quand on aime... et moi, je vous aime, vous le savez, Félicia... Et voilà que maintenant l'admiration, la reconnaissance s'ajoutent à cet amour.

FÉLICIA, *souriant.*

Nous ne sommes pas seuls.

MONPAVON, *regardant Jansoulet.*

Une déclaration en plein jardin... pas idée de ça... aucune tenue...

FÉLICIA, *à Jansoulet.*

Alors vous croyez que M. de Géry ?...

JANSOULET

Eh bien ! oui, je suis sûr qu'il vous aime... C'est pour cela qu'il a refusé de venir à Saint-Romans, pour cela qu'il m'engageait à partir, à m'éloigner de vous...

FÉLICIA, *avec un intérêt marqué.*

Vraiment ?

JANSOULET

Mais qu'avez-vous à faire d'un amour pareil ? C'est un homme comme moi qu'il vous faut. *(Depuis un instant, la famille Joyeuse a paru au fond. Félicia aperçoit Aline, qui hésite à s'approcher d'elle.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, ALINE; *au fond*, JOYEUSE, ÉLISE *et* YAÏA

ALINE

Félicia !

FÉLICIA

C'est toi ! *(A Jansoulet.)* Pardon, vous m'excusez... une amie, la meilleure de toutes.

JANSOULET

Et ma réponse ? Je l'attends toujours.

FÉLICIA

Tout à l'heure, je vous la promets.

JANSOULET

Oh ! je ne m'éloigne pas. *(Il va rejoindre Monpavon, Canilhac, etc.)*

FÉLICIA

Ma bonne Aline !

ALINE

Que c'est beau, ma chère ! quel succès ! Comme tu dois être fière ?

FÉLICIA

Laisse donc, cela m'est bien égal.

ALINE

Qu'est-ce que tu dis ? Mais tous ces éloges, tous ces compliments, c'est la gloire, cela.

FÉLICIA

La gloire ! Un bien grand mot pour une petite chose... Après quelques satisfactions d'amour-propre, combien de lendemains amers, d'heures lasses et vides !... Mais ne parlons plus de moi. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, ma petite Aline ? tu es toute souriante, toute illuminée...

ALINE

Moi ?

FÉLICIA

Oh ! n'essaie pas de le cacher.

ALINE

Mais, je t'assure... *(Sur un regard de Félicia.)* Eh bien ! oui... C'est que, vois-tu, je vais me marier.

FÉLICIA

Et tu ne me l'avais pas dit, sournoise !

ALINE

Je ne le sais que depuis ce matin... On m'aime !... Comprends-tu cela ? Moi, la bonne maman ? Par exemple, il faudra attendre un peu... Il avait une position... Il vient de la perdre... mais je serai patiente.

FÉLICIA

Tu l'aimes, ce jeune homme ?

ALINE

Oh ! de toute mon âme. Il est si bon... Il consent à rester avec nous, à ne pas me séparer de mes sœurs.

FÉLICIA

Chère mignonne ! Comme tu vas être heureuse ! Ah ! s'épouser quand on s'aime; vivre l'un près de l'autre, l'un pour l'autre...

ALINE

Comme tu dis cela ! Et moi qui croyais que tu ne te marierais jamais.

FÉLICIA

Qui sait ?

ALINE

Comment ?

FÉLICIA

Est-ce que tu crois que l'art suffit à une femme ? Est-ce que c'est sérieux seulement, cette existence que je mène ? On me fait un succès maintenant; c'est une mode, un caprice, pour un jour, un an peut-être ou deux, et l'idée que cela finira m'en ôte toute satisfaction.

ALINE

Je ne te reconnais plus.

FÉLICIA

Et puis... pourquoi n'aurais-je pas, comme toi, une bonne tendresse dans le cœur ?

ALINE

Ainsi, tu songerais à te marier, toi, Félicia ? Avec un homme très riche, alors ?

FÉLICIA

Oh ! non. A quoi bon ? Avec un homme qui m'aimerait comme on ne m'a jamais aimée encore, qui comprendrait...

ALINE

Il existe, cet homme ?

FÉLICIA

Peut-être. Oui, ce serait si bon, un mari qui me défende des autres et de moi-même; quelqu'un qui m'aime pendant que je travaille et relève de faction ma pauvre vieille Constance qui n'en peut plus. Et puis, le bruit du foyer, des rires et des petits pas d'enfants autour de moi, quand le soir tombe et que la mélancolie de l'artiste s'éveille devant l'œuvre inachevée... Oh ! que tout cela serait bon ! *(Elles continuent à causer.)*

SCÈNE XI

FÉLICIA, ALINE, JOYEUSE, ÉLISE, YAÏA *puis* DE GÉRY

(Joyeuse, Élise et Yaïa se rapprochent.)

ÉLISE

C'est Félicia ! Oh ! je voudrais bien la voir de près.

YAÏA

Viens... je la connais... je te présenterai.

ÉLISE

Oh ! je n'ose pas.

YAÏA, *d'un ton d'importance.*

Viens donc... toi aussi, papa.

JOYEUSE

Mais... mes enfants...

ALINE, *à Félicia.*

Dis-moi, comment s'appelle-t-il ?

FÉLICIA

Et le tien ?

YAÏA, *s'avançant.*

Mademoiselle, voilà toute la famille Joyeuse qui vient vous présenter son compliment. Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

FÉLICIA

Comment donc ! Bonjour, monsieur Joyeuse. *(Elle embrasse Élise et Yaïa. Apercevant de Géry.)* M. de Géry !

DE GÉRY, *désignant le buste.*

Ah ! mademoiselle, c'est une belle œuvre et une bonne action.

FÉLICIA

Vous êtes content, c'est tout ce que je voulais... *(Montrant Aline.)* Mon amie Aline... Vous savez... dont je vous ai parlé.

YAÏA

Oh ! il y a bien longtemps que ma sœur connaît M. Paul.

FÉLICIA

Ah !

ALINE

Mais oui... c'est lui... *(Félicia frémissante se lève.)*

JOYEUSE

Un beau jour pour vos amis, mademoiselle Ruys... Ah ! si votre père était là, comme il serait heureux !

DE GÉRY

C'est un vrai triomphe.

FÉLICIA

Oui, un vrai triomphe. *(Elle retient ses larmes.)*

ALINE

Félicia, qu'as-tu ?

FÉLICIA

Rien, ce n'est rien...

ÉLISE, *bas, à Joyeuse.*

Aussi tu vas lui parler de son père !

FÉLICIA

Je vous en prie, ne faites pas attention... la chaleur... les nerfs... tout ce monde.

ALINE

Veux-tu ?...

FÉLICIA

Non, laissez-moi. *(A Aline.)* Emmène-les, je t'en prie, je voudrais rester seule...

ALINE

Allons, mon père, continuons... il faut voir le groupe maintenant.

ÉLISE

Tiens ! Elle pleure... C'est drôle, ces artistes... pleurer un jour comme celui-ci... *(Joyeuse s'éloigne avec Élise et Yaïa. — De Géry prend le bras d'Aline et les suit.)*

SCÈNE XII

FÉLICIA, *puis* MONPAVON *et* JANSOULET

FÉLICIA *(Un silence. — Elle suit des yeux la famille Joyeuse et de Géry qui s'éloignent.)*

Il a raison ! Est-ce que c'est fait pour moi, ce bonheur-là ? On vient de me

l'apprendre; on n'épouse pas Félicia Ruys. Allons, ma chère, il n'y a pas à dire, il faut que tu sois une fille, si tu veux être quelque chose. *(Elle tire de sa poche un petit carnet, et se met à écrire.)*

MONPAVON, *s'approchant.*

Tiens ! Félicia ! Toute seule ?

FÉLICIA

Ah ! c'est vous, Monpavon ?

MONPAVON

Vous prenez des notes ?

FÉLICIA

Non; j'ai reçu un mot de votre duc, ce matin. Eh ! tenez... vous voyez, je suis en train de lui répondre...

MONPAVON

Je vous laisse.

FÉLICIA

Il n'y a pas de mystère... c'est un rendez-vous que je lui donne pour demain.

MONPAVON

Bonne nouvelle... *(Il va s'éloigner.)*

FÉLICIA

Non, non, Monpavon; votre bras.

JANSOULET, *s'approchant.*

Je suis là, moi : j'attends.

FÉLICIA

Ah ! vous voilà, vous... Eh bien ! ne soyez plus jaloux de M. de Géry, il épouse Aline Joyeuse.

JANSOULET

Vraiment ? Eh bien, et moi ?... Et mon mariage ?

FÉLICIA

Comment ? C'est sérieux ? D'où revenez-vous, grand naïf que vous êtes ? M'épouser ! Ah, mon Dieu ! que c'est drôle... Ah ! ah ! ah ! *(Rire nerveux. Elle sort avec Monpavon.)*

SCÈNE XIII

JANSOULET, GOËSSARD, AMY FÉRAT, IBRAHIM, BOISLHÉRY, CANILHAC, PIEDIGRIGGIO

JANSOULET

Qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi me refuser ?

AMY FÉRAT, *au fond, à Goëssard, un journal à la main.*

Pauvre Nabab ! Ah ! que c'est amusant !

JANSOULET, *apercevant Goëssard.*

Goëssard ! Encore une calomnie ! *(Il s'élance sur lui.)* Ah ! te voilà, canaille ! *(Il saisit brusquement Goëssard à la gorge.)*

AMY FÉRAT

Eh ! dites donc, vous.

JANSOULET, *la repoussant.*

Tais-toi, coquine ! *(Secouant Goëssard.)* Je vais t'apprendre à traîner l'honneur d'un brave homme dans la boue.

GOËSSARD

Au secours ! j'étouffe ! au secours !

AMY FÉRAT

A l'assassin ! *(On arrache Goëssard à demi évanoui à Jansoulet. La foule s'amasse.)*

GOËSSARD, *à Jansoulet.*

Vous me rendrez raison.

JANSOULET

Te rendre raison, canaille ! *(Il lui jette son journal au visage.)*

GOËSSARD, *à Amy Férat.*

Viens... viens... ce n'est rien... *(Il l'entraîne.)*

CANILHAC, *regardant Goëssard.*

Eh bien, vrai ! Il ne l'avait pas volé.

UN SERGENT DE VILLE, *à Jansoulet.*

Votre nom, monsieur ?

JANSOULET

Bernard Jansoulet, député de la Corse. *(Il donne sa carte au gardien.)*

SIXIÈME TABLEAU

Vestibule du duc de Mora.

Au fond, grand escalier; à droite, hautes portes-fenêtres, donnant sur le perron du parc. — A gauche, grande porte donnant sur une autre pièce où se trouve l'escalier d'honneur. — Au fond, à gauche, le suisse Williams, en grand costume, sa hallebarde auprès de lui, se tient debout près d'un grand registre ouvert sur une table; près du suisse, un valet de pied en grande livrée. — Un autre valet de pied se tient près de la porte-fenêtre donnant sur le perron. — Ameublement de velours rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, FRANCIS, WILLIAMS, DOMESTIQUES
en grande livrée, puis GOËSSARD

ALEXANDRE, *montrant le registre.*

Williams, voici le registre... On viendra s'inscrire.

FRANCIS, *arrivant de droite.*

Eh bien, mon cher Alexandre ?

ALEXANDRE

Cela va mal... Le duc a passé une mauvaise nuit.

FRANCIS

Fichu, n'est-ce pas ?

ALEXANDRE

C'est probable.

FRANCIS

Tous mes regrets, mon pauvre ami...

ALEXANDRE

Ah ! moi, mon affaire est faite. *(Goëssard entre.)* Ça commence. Voilà Goëssard qui vient chercher des nouvelles pour jouer à la Bourse. Attends un peu...

GOËSSARD, *affairé.*

Ah ! monsieur Alexandre. Eh bien ? Quoi de nouveau ? Tout Paris ne parle que de cette maladie.

ALEXANDRE

Le duc va beaucoup mieux. Il montera à cheval ce soir.

GOËSSARD

Oh ! mais voilà une nouvelle inespérée.

WILLIAMS

Monsieur veut-il s'inscrire ?

GOËSSARD

Volontiers. *(Il écrit sur le registre.)* Je cours faire tirer une édition spéciale du *Messager*. *(Il sort.)*

ALEXANDRE, *regardant sur le registre.*

« Goëssard, avec toutes ses félicitations. » *(Il rit.)*

FRANCIS

Pourquoi donc lui dites-vous ?...

ALEXANDRE

Laissez donc : c'est un filou. C'est moi qui lui donnais les nouvelles de la Bourse. Nous étions associés, et il gardait tout.

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC, *puis* BOISLHÉRY

CANILHAC, *à Alexandre.*

Eh bien ? Ce n'était rien, j'espère. *(Entrée de Boislhéry, qui va s'inscrire.)*

ALEXANDRE

Son Excellence va beaucoup plus mal. Le marquis de Monpavon a passé la nuit.

CANILHAC

Ah diable !... Le docteur Jenkins est là-haut ?

ALEXANDRE

Oui. Il n'a pas encore donné son bulletin. *(Williams est debout près du registre. — Pendant les scènes suivantes, divers personnages entrent et s'inscrivent au fond, sur le registre.)*

CANILHAC, *à Boislhéry, qui s'est inscrit.*

Ah ! C'est vous, Boislhéry.

BOISLHÉRY

C'est donc vrai ? Comme cela l'a pris subitement ?

CANILHAC, *après s'être inscrit.*

Mon cher, il abusait des perles Jenkins... Cest derniers temps surtout.

BOISLHÉRY

Diable ! Mais moi... j'en prends aussi.

CANILHAC

Changez de régime.

SCÈNE III

LES MÊMES, JENKINS, *puis* MONPAVON

(Jenkins paraît au bas de l'escalier.)

CANILHAC

Voilà le docteur... Enfin, qu'est-ce qu'il a, ce pauvre duc ?

JENKINS

Ce qu'il cherchait, parbleu ! On n'est pas impunément jeune, à son âge. *(Changeant de ton.)* Ah ! mes amis, je suis désespéré. *(Il leur prend les mains.)*

CANILHAC

Mon cher Jenkins, vous prenez une responsabilité terrible. Comment... Le duc est si mal que cela... vous ne voyez personne ? Vous ne consultez pas ?

JENKINS

A quoi bon ?

CANILHAC

Prenez garde. *(Monpavon est entré, non maquillé, décrepit, affaissé, méconnaissable.)*

ALEXANDRE, *qui était sorti un instant, à Jenkins.*

Monsieur Jenkins...

JENKINS

Qu'est-ce que c'est ?

ALEXANDRE

On vous demande là-haut. MM. Jousselin et Bouchereau viennent d'arriver pour la consultation.

JENKINS

Qui les a fait prévenir ?

MONPAVON, *se redressant.*

Moi.

JENKINS

Vous ? *(Il retient un mouvement de colère. — A Alexandre.)* J'y vais. *(Ils sortent.)*

CANILHAC

Il est dans ses petits souliers, l'homme aux perles...

IBRAHIM, *entrant, à Canilhac.*

Vous n'avez pas vu M. de Monpavon ?

CANILHAC

Non. *(Ibrahim va s'inscrire sur le registre.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* JENKINS, *plus* IBRAHIM

BOISLHÉRY, *montrant Monpavon à Canilhac.*

Qu'est-ce que c'est que ce vieillard ?

CANILHAC, *lorgnant.*

Je ne connais pas.

IBRAHIM, *qui vient de s'inscrire, à Monpavon.*

Pardon, monsieur. Vous n'avez pas vu M. de Monpavon ?

MONPAVON

Ah ça ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, colonel ?

IBRAHIM

Vous, marquis ?

CANILHAC, *s'approchant.*

Quoi, c'est vous !...

MONPAVON, *la voix éteinte.*

Eh bien ! oui... Un peu fatigué... J'ai veillé près de ce pauvre Chose...

CANILHAC

Il est navrant, avec son pauvre Chose... Mais vous n'êtes pas présentable...

BOISLHÉRY

Vous avez l'air de votre grand-père...

CANILHAC

Allez vite vous arranger, mon cher. Et cette tenue...

MONPAVON

Oui, j'ai oublié... Vous avez raison... Toujours sur la brèche... toujours... J'y vais, messieurs... j'y vais. *(Redressant son plastron chiffonné, il se dirige vers le fond.)*

CANILHAC, *le suivant des yeux.*

Encore un qui s'écroulera avec le duc.

BOISLHÉRY

Saprelotte ! Je ne l'avais jamais vu en négligé.

SCÈNE V

LES MÊMES, JANSOULET

JANSOULET, *entrant de droite.*

Qu'est-ce que j'apprends ? Il est malade ?...

TOUS

Chut !

JANSOULET

Est-ce que je puis le voir ?

ALEXANDRE

Demandez à M. le marquis.

MONPAVON

Ah ! C'est vous, Jansoulet ?

JANSOULET, *allant à Monpavon.*

Je puis monter, n'est-ce pas ?

MONPAVON

Impossible... Il ne peut voir personne.

JANSOULET

Il est donc bien mal... Eh bien ! Et moi ?

CANILHAC

C'est le cri du cœur !... Et moi ?

JANSOULET

Et mon élection ? Elle sera cassée ! Avec ce rapport dicté par les Hémerlingue... Je n'avais que le duc pour me défendre. *(Allant à Canilhac.)* Mon cher Canilhac... *(On entend trois coups de timbre.)* Qui donc passe là-bas, à l'escalier d'honneur ? *(Il regarde vers la gauche.)*

CANILHAC

On vient de l'archevêché.

JANSOULET

Ah ! mon Dieu... Quel désastre !

BOISLHÉRY, *à Monpavon.*

Je vois que Mora meurt en chrétien.

MONPAVON

Question de convenance, cher... Mora est un épicurien élevé dans les idées de Chose... Machin... comment donc ? dix-huitième siècle... Mais très mauvais pour les masses, si un homme dans sa position... Ah ! notre maître à tous, celui-là... Tenue irréprochable. *(Jenkins a paru au bas de l'escalier. — Il va vers le fond.)*

JENKINS

Monpavon... Il vous demande.

MONPAVON

C'est bien. *(Il sort par l'escalier.)*

SCÈNE VI

JENKINS, JANSOULET, BOISLHÉRY, CANILHAC, IBRAHIM, ALEXANDRE, WILLIAMS, DEVERS PERSONNAGES, *puis* PIEDIGRIGGIO *et* HÉMERLINGUE

JENKINS

Pauvre duc ! Quel courage ! Quel sang-froid ! Il a pensé à tout.

JANSOULET, *s'approchant.*

Vraiment ?

JENKINS

Papiers secrets, lettres de femme, Monpavon et moi avons tout brûlé devant lui.

CANILHAC

Il devait y en avoir ?

JENKINS

Des lettres d'amour ?... Plein une caisse... Et des couronnes, et des armoiries, et des banderolles à devises !... Tout a flambé d'un coup...

CANILHAC

Comme les ruches d'une robe de bal.

JANSOULET

Est-ce qu'il vous a parlé de moi ?

JENKINS

De vous ? Oui... oui...

JANSOULET

Ah !

JENKINS

Il a dit tout à l'heure : « Et ce pauvre Nabab, où en est son élection ? »

JANSOULET

C'est tout ?

JENKINS

Oui, c'est tout.

JANSOULET

Rappelez-vous bien... Il n'a dit que ça ?

JENKINS

Pas autre chose.

CANILHAC, *prenant Jenkins à part.*

Mon cher docteur, si le malheur arrive... qu'on me prévienne tout de suite... A un deuil pareil, il faut une grande mise en scène... J'ai une idée qui ferait sensation... *(Piedigriggio est entré et s'est inscrit.)*

PIEDIGRIGGIO

Eh bien, mon cher Nabab, quelle perte pour le pays ! Mais vous ne vous êtes pas inscrit ?

JANSOULET

Ah ! oui, c'est vrai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, DIVERS PERSONNAGES

(Jansoulet va au registre et signe. Hémerlingue est entré et s'est approché du registre. Jansoulet lui offre la plume. Les deux hommes se reconnaissent. Sur un geste de Jansoulet, Hémerlingue signe.)

(Nuit graduelle.)

JANSOULET

Lazare ! *(Hémerlingue cherche à fuir, effrayé, comme s'il craignait un coup de poing.)* Oh ! Lazare, pourquoi te sauves-tu ? *(Hémerlingue recule devant Jansoulet. Ils se trouvent seuls sur le devant de la scène.)* Tu as peur que je te batte, que je t'étrangle, comme ce gueux de Goëssard ?... Malgré tout le mal que tu m'as fait, je ne pourrais pas... nous avons trop de bonnes choses entre nous... Pourquoi me détestes-tu ainsi ? *(Ils s'asseyent sur une banquette.)*

HÉMERLINGUE

Ce n'est pas moi.

JANSOULET

C'est vrai... quand j'y songe, cela ne peut pas être toi... Voyons, Lazare, assez de mauvaises rancunes. C'est toi qui es le plus fort à cette guerre que nous nous faisons depuis si longtemps... je suis à terre... j'y suis... les deux épaules ont touché... maintenant, sois généreux : épargne ton vieux copain.

HÉMERLINGUE

Mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire tout cela; c'est à Yamina. C'est elle que tu as blessée... c'est elle qui t'a valu l'affront de Saint-Romans... c'est elle qui va faire casser ton élection. S'il n'y avait que moi...

JANSOULET

Tu ne peux donc pas être le maître ?

HÉMERLINGUE

Non. Vois-tu, c'est bon les souvenirs, c'est bon l'amitié, mais ce qui est encore meilleur que tout, c'est d'avoir la paix dans son ménage. *(On apporte des lampes.)*

JANSOULET

Dis donc, je nous vois encore flânant tous deux sans le sou, sur le port de Marseille... c'était peut-être notre meilleur temps, mon vieux. Et nos projets, nos rêves, notre départ pour là-bas... Et cette couverture trouée où nous dormions tous deux sur le pont du *Sinaï*, est-ce que tu as oublié tout cela, dis, Lazare? Moi, cela me traverse le cœur chaque fois que je te rencontre. C'est cela qui me rend lâche avec toi. Vois-tu, des chutes terribles comme celles de Mora, cela vous émeut, cela vous remue...

HÉMERLINGUE

Tu perds le duc, mais si tu me retrouves...

JANSOULET

Vrai? Tu me rendrais ton amitié!

HÉMERLINGUE

Mais oui, tu me fais de la peine, à la fin. Vois-tu, mon vieux, tu ne te méfies pas assez de Paris. Ici, il n'y a qu'une chose qui compte, les apparences... Tiens, celui qui meurt là-haut s'y entendait, lui, à garder les apparences...

JANSOULET

Tu as raison. Moi, je n'y comprends rien, à votre Paris... C'est bon tout de même de se retrouver. *(Il serre la main d'Hémerlingue. La baronne, qui est entrée, a été s'inscrire sur le registre.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA BARONNE

LA BARONNE, *à Hémerlingue.*

Baron...

HÉMERLINGUE

Ma femme! *(Il quitte Jansoulet et prend le bras de la baronne qui l'entraîne, sans prendre garde à Jansoulet.)*

JANSOULET, *à lui-même.*

Tant que j'aurai cette femme contre moi!... *(On entend sonner de nouveau le gros timbre de la grande porte.)*

HÉMERLINGUE, *comptant les coups.*

Trois... quatre... cinq... mais on ne sonne ainsi que pour...

BOISLHÉRY, *à Jansoulet.*

Oui, on vient des Tuileries. *(Le suisse a pris son chapeau et sa hallebarde et est sorti à gauche avec les valets de pied. On entend deux coups de hallebarde sonnant sur les dalles. Tout le monde regarde vers la gauche et salue. Hémerlingue et la baronne sortent.)*

SCÈNE IX

JANSOULET, JENKINS, MONPAVON, CANILHAC, BOISLHÉRY, PIEDIGRIGGIO, IBRAHIM, FRANCIS, ALEXANDRE, WILLIAMS, *puis* FÉLICIA

JANSOULET, *ému.*

Oh, mon duc ! mon pauvre duc ! Voyons, voyons, du calme... tout n'est pas terminé, là-haut. Mora va mieux peut-être... *(Allant à Canilhac, qui arrive par l'escalier.)* Il y a de l'espoir encore, dites, mon cher Canilhac ? *(Canilhac fait un geste, et montre Monpavon qui descend l'escalier.)*

MONPAVON, *en grande tenue, maquillé, plastron irréprochable.*

Fini... Plus rien à faire ici, mon vieux. *(Saluant du bout des gants vers l'escalier, la main un peu tremblante, avec un petit sanglot.)* Adieu, cher !

JANSOULET

Oh ! je suis perdu. *(Félicia paraît à gauche, en toilette élégante et claire. Elle s'arrête, étonnée.)*

MONPAVON

Félicia !... Elle vient à son rendez-vous... elle ne sait pas...

FÉLICIA, *regardant autour d'elle, à Monpavon.*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONPAVON

Vous venez pour le duc ?... Il est mort...

FÉLICIA

Mort !

MONPAVON

Voici votre lettre. *(Il présente une lettre à Félicia.)*

FÉLICIA

Je me suis donnée : je ne me reprends pas. *(Un silence. Monpavon déchire la lettre.)*

JANSOULET, *à Félicia.*

Félicia !... où allez-vous ?

FÉLICIA

Inscrire Félicia Ruys, la maîtresse du duc de Mora. *(Elle va au registre.)*

SEPTIÈME TABLEAU

Corps législatif.

Salle des Pas-perdus, au Corps législatif. — Au fond, à droite et à gauche, portes avec tambours de velours rouge. Celle de droite conduit à la salle des séances, qu'on aperçoit; celle de gauche aux tribunes. Grandes portes à droite et à gauche, donnant dans d'autres salles. — Dallage en mosaïque. — Trois statues colossales, en bronze noir: au fond Minerve, à droite le groupe de Laocoon, à gauche Arria et Pætus. — La séance est commencée.

SCÈNE PREMIÈRE

CANILHAC, PASSAJON, *huissier de la Chambre.*

PASSAJON, *assis près d'une petite table recouverte d'un tapis vert, à droite.*

Votre carte ?

CANILHAC

Voilà... Tiens... c'est Passajon !

PASSAJON

Monsieur Canilhac, mon respect.

CANILHAC

Vous êtes donc à la Chambre, maintenant ?

PASSAJON

Oui, monsieur Canilhac, à la Chambre. Grâce à mon ami, M. Alexandre, j'ai enfin une situation plus en rapport avec mes aptitudes.

CANILHAC, *montrant la salle des séances.*

Que fait-on ?

PASSAJON

Rien encore d'important... des lois d'utilité publique.

CANILHAC

Pourtant, c'est bien pour aujourd'hui l'élection Jansoulet ?

PASSAJON

Certainement, c'est aujourd'hui qu'on vérifie les pouvoirs.

CANILHAC

Il sera invalidé, n'est-ce pas ?

PASSAJON

Je ne préjuge jamais le vote de la Chambre... En tout cas, on s'attend à un grand scandale : les tribunes sont bondées.

CANILHAC

Une belle recette, hein ?... Vous faites le maximum ?

PASSAJON

Le maxi... ?

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE

LA BARONNE

Vite, vite, nous sommes en retard.

CANILHAC

Non, non, madame; ce n'est pas commencé.

LA BARONNE

Ah ! monsieur Canilhac... Vous venez jouir du triomphe de votre ami Jansoulet.

CANILHAC

Croyez-vous que ce soit un triomphe ? A propos, baron, vous savez le bruit de la Bourse de ce matin ?

HÉMERLINGUE

Quoi donc ?

CANILHAC

On dit que la Territoriale est poursuivie.

PASSAJON, *qui entend.*

Ah ! mon Dieu !...

CANILHAC

Que Piedigriggio est en fuite...

PASSAJON

Pardon, monsieur Canilhac, le gouverneur vient de passer. — Il est dans une tribune.

HÉMERLINGUE

Il ne sait rien encore, sans doute.

LA BARONNE

Le rapport sur l'élection Jansoulet va tout lui apprendre.

HÉMERLINGUE, *présentant les cartes.*

Voilà.

PASSAJON

Tribune diplomatique... Par ici, monsieur le baron. *(Il se dirige vers la porte des tribunes.)*

CANILHAC, *à la baronne.*

On dit qu'il est très méchant, le rapport de votre ami Sarigues ?

LA BARONNE

Vraiment ? si méchant que cela ?

CANILHAC, *à part.*

Bonne pâte... c'est elle qui l'a fait. *(Il entre aux tribunes, derrière le baron et la baronne.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA, *arrivant de droite.* *Un instant* IBRAHIM

PASSAJON

Eh ! là-bas... Où allez-vous ?

JOYEUSE

Nous allons...

ALINE

Mais c'est M. Passajon.

PASSAJON

M. Joyeuse... Mesdemoiselles, mon respect.

JOYEUSE

Je viens assister à la séance avec mes filles.

YAÏA, *venant s'appuyer à la chaise de Passajon.*

On va parler de papa.

PASSAJON

Comment ?... de vous ?...

JOYEUSE

Oui, le juge d'instruction m'a désigné comme expert dans l'affaire de la Territoriale.

PASSAJON

C'est donc vrai ? La Caisse territoriale... Est-ce qu'on poursuivra tout le monde ?

JOYEUSE

Non. Le Nabab n'a rien à craindre. Les livres prouvent son aveugle, mais parfaite honnêteté.

PASSAJON

Oui... mais moi ?

JOYEUSE

Rassurez-vous. Il n'y a réellement de compromis que le gouverneur et M. de Monpavon.

PASSAJON

Le marquis aussi ?

JOYEUSE, *s'animant.*

Ah ! il a été bien léger. Vous comprenez... tous ces marquis, tous ces comtes qui vendent leurs blasons et leurs titres pour amorcer le gogo. *(A Passajon, d'un air menaçant.)* Oui, monsieur le marquis, il vous faut une leçon... *(Il s'arrête, fait un geste d'excuse et va pour entrer.)*

PASSAJON, *souriant.*

Vous avez des cartes ?

JOYEUSE

Non.

PASSAJON

Alors, comment voulez-vous ?...

ÉLISE

Oh ! vous nous trouverez bien un petit coin.

JOYEUSE

Songez donc, mon ami... dans le rapport Sarigues, il y a des citations de mon expertise. Tous ces messieurs m'en ont fait compliment. Je veux que mes enfants entendent prononcer le nom de leur père à la tribune.

ÉLISE *et* YAÏA

Oh oui ! Oh oui !

PASSAJON

Mais c'est impossible... les règlements de la Chambre... *(Ibrahim passe et présente sa carte.)* Tribune des députés... à gauche. — Vous voyez... mon devoir me retient ici. Adressez-vous donc à mon collègue, là, dans la salle des Colonnes. Il vous conduira à M. le questeur.

JOYEUSE

Eh bien, mes enfants, restez un instant avec Passajon. *(Joyeuse sort à gauche.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE, UN HUISSIER

FRANÇOISE *entre et va droit devant elle en saluant tout le monde. Un huissier la poursuit.*

UN HUISSIER

Madame... madame...

PASSAJON

Votre carte... votre carte, ma bonne femme.

FRANÇOISE, *accent provençal.*

Ma carte ?

PASSAJON

Vous n'avez pas de carte ? Alors vous ne pouvez pas entrer.

FRANÇOISE

Mais je suis la maman...

PASSAJON

La maman de qui ?

FRANÇOISE

La maman du député.

PASSAJON

Ils sont quatre cent cinquante.

FRANÇOISE

Tant que ça ? — Mais il n'y a qu'un Bernard Jansoulet, et c'est moi sa mère.

ALINE, *s'approchant.*

M. Jansoulet ?

FRANÇOISE, *qui a entendu.*

Vous connaissez mon fils, mademoiselle. Oh ! du reste, tout le monde le connaît.

ALINE

M. de Géry nous a parlé de lui.

FRANÇOISE

M. Paul ?... Mais alors nous sommes en pays de connaissance. — Voyez-vous, moi, je viens embrasser mon garçon... c'est une surprise... il ne sait pas que je suis à Paris... une envie de le voir qui m'a pris quand j'ai su qu'il était député... Il était parti si triste, là-bas, après l'histoire de son bey, vous savez, ce prince turc qui nous avait tous mis sens dessus dessous et puis qui n'est pas venu... Tout à l'heure, j'arrive à la maison de mon fils... Je trouve un grand caramantran de domestique qui me dit : « Ah ! mais il est à la Chambre, votre garçon, on juge son affaire. » Alors je me suis fait montrer la Chambre, et me voici. — Qu'est-ce que c'est que cette affaire qu'on lui juge ?

ALINE

On décide aujourd'hui si M. Jansoulet sera ou non député.

FRANÇOISE

Il ne l'est donc pas encore ? — Et moi qui l'ai dit partout dans le pays, moi qui ai tout illuminé Saint-Romans ?... C'est donc un mensonge qu'on m'a fait faire ? *(Joyeuse revient.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, JOYEUSE

JOYEUSE, *arrivant de gauche.*

Ah ! mes enfants... je suis désolé... le questeur est à la buvette.

PASSAJON

Tout le monde est entré, j'y vais moi-même.

YAÏA

Vous serez bien gentil.

PASSAJON, *à Françoise.*

Je verrai pour vous, madame, en même temps. *(Il lui offre sa chaise.)*

FRANÇOISE

Faites, faites, mon garçon. *(Passajon sort.)*

SCÈNE VI

FRANÇOISE, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA
puis MONPAVON, *puis* PASSAJON

FRANÇOISE, *à Joyeuse.*

Elles sont à vous, ces jolies demoiselles ?

ALINE, *à Joyeuse.*

La mère de M. Jansoulet.

FRANÇOISE

Je vous fais mon compliment... c'est gentil... c'est brave... c'est bien tenu, et ça a l'air de bien vous aimer. Ah ! c'est pareil à mon Bernard... Si vous saviez, monsieur, comme cet enfant est bon... pour moi... pour son frère... Tout petit déjà, il travaillait pour la maison... et le soir, quand il rentrait, savez-vous son repos, sa récompense ?... c'était de mettre sa grosse tête frisée sur mes genoux, quand celle de son frère ne tenait pas toute la place... Mon pauvre aîné ! Nous étions aveugles, nous l'aimions mieux, parce que c'était notre premier. Ah ! il faut que les parents soient justes, voyez-vous, autrement c'est Dieu qui fait la justice. Ceux qu'on a le plus choyés, dorlotés... c'est pitié, comme il vous les arrange ! *(A Joyeuse.)* Croyez-moi, aimez-les toutes les trois de même.

JOYEUSE

Oh ! soyez tranquille.

FRANÇOISE

Mais il ne revient pas, ce brave garçon. — C'est que mon estomac commence à se creuser. Heureusement que j'ai mes petites provisions de voyage. *(Elle ouvre son panier, et s'installe.)* Une figue ? *(Elle offre une figue à Yaïa.)*

YAÏA

Merci. *(Elle prend la figue. Élise en prend une aussi. Aline fait à ses sœurs un petit signe de gronderie.)*

FRANÇOISE, *voyant entrer Monpavon.*

Té ! monsieur le marquis... Je vous ai vu à Saint-Romans.

MONPAVON, *à part.*

La mère !

FRANÇOISE

Vous ne me reconnaissez pas ?

MONPAVON

Si, madame, si.

FRANÇOISE

Vous voyez... je casse une croûte en attendant ma carte. Si le cœur vous en dit.

MONPAVON, *à part.*

Pitoyable... effet désolant... la fin de tout.

PASSAJON, *revenant.*

Voici. J'ai vos cartes. On commence le rapport Jansoulet.

FRANÇOISE

Mon Dieu !... *(Elle referme son panier.)*

JOYEUSE

Ah ! venez vite... Élise, Yaïa... mon nom prononcé à la tribune de mon pays ! Vous ne l'oublierez jamais, n'est-ce pas, mes enfants ? *(Joyeuse et ses filles sortent. Passajon remet une carte à Françoise.)*

MONPAVON, *à Françoise.*

Vous entrez là ?... inutile... pas votre place... pouvez entendre choses... qui vous feront de la peine.

FRANÇOISE

Des choses ?... On va dire du mal de mon Bernard ? allez... allez... mon bonhomme... je sais ce que vaut mon petit... ce n'est pas ce qu'ils diront... *(Elle passe devant Monpavon, qui la suit.)*

PASSAJON

Pauvre marquis ! c'est lui qui va en entendre des choses désagréables.

SCÈNE VII

PASSAJON, *puis* GOËSSARD

GOËSSARD, *arrivant de droite.*

C'est commencé. Nous allons rire. *(Il allume un cigare.)*

PASSAJON

Vous n'entrez pas, monsieur Goëssard ? Vous n'êtes pas curieux.

GOËSSARD

Oh ! merci... Je la connais, la tribune des journalistes. *(A part.)* Et puis, je sais ce qu'on va dire. *(Passajon sort par la porte des tribunes. — Rires et bruits dans la salle.)*

SCÈNE VIII

JANSOULET, *un instant* GOËSSARD

JANSOULET, *sortant, par la porte des députés, tête nue, s'essuyant le front.*

Ah ! c'est affreux d'entendre cela... je ne peux pas rester là plus longtemps... non...

GOËSSARD

Bigre ! le Nabab ! *(Il disparaît.)*

JANSOULET

Indigne !... Indigne de siéger avec eux, moi ! Indigne ! et tout ce Paris qui riait dans les tribunes ! Mais je vaux cent fois mieux que vous tous, misérables ! Et vous le savez bien ! Toi, compagnon lâche et traître, qui caches là-haut dans un coin ton obésité de pacha malade, j'ai fait ta fortune avec la mienne, au temps où nous partagions en frères... je t'ai couverte de diamants, drôlesse, et je ne t'ai rien demandé en échange... Et toi, journaliste effronté, qui as toute la bourbe de ton encrier pour cervelle, tu trouves que je ne t'ai pas payé ton prix, et voilà pourquoi tes injures ! *(Rires au fond.)* Oui, oui, riez canailles ! je suis fier ! je vaux mieux que vous ! *(Applaudissements.)* Qu'est-ce qu'ils ont inventé encore ? Oh ! je ne peux pas... je ne peux pas... Il faut que j'entende ! *(Il rentre dans la salle des séances.)*

SCÈNE IX

PIEDIGRIGGIO, MONPAVON, *puis* PASSAJON

PIEDIGRIGGIO, *sortant de la porte des tribunes, filant sur la pointe du pied.*

En voilà oune histoire... la Caisse est poursouivie...

MONPAVON, *sortant derrière lui.*

Étonnant... très sérieux... m'en doutais pas.

PIEDIGRIGGIO, *gesticulant.*

Des gens d'honneur comme nous...

MONPAVON

Pas gens d'honneur... grand mot... gens de tenue, cela suffit.

PIEDIGRIGGIO

Vous venez, marquis ?

MONPAVON

Où ?

PIEDIGRIGGIO

Eh ! Perdio ! En Belzique.

MONPAVON

Ah fi !... j'ai mieux que cela...

PIEDIGRIGGIO

Quoi ?

MONPAVON

Pas pour vous. *(Piedigriggio disparaît. — Passajon entre.)* Un Monpavon à la sixième chambre... Jamais... Passajon, vous préviendrez Francis, mon valet de chambre. Je ne rentrerai pas ce soir... ni demain... qu'il ne s'inquiète pas. *(En sortant.)* Mora perdu...Jansoulet par terre...finirai comme Chose... Machin... philosophes de l'antiquité... dans un bain... M'en irai crânement... à l'anglaise... *(Un silence.)* De la tenue... de la tenue... jusqu'à la mort. *(Il se redresse et sort par la gauche. — De Géry arrive précipitamment par la droite.)*

SCÈNE X

PASSAJON, DE GÉRY, *puis* CANILHAC

PASSAJON

Ah ! monsieur de Géry...

DE GÉRY

Où en est-on ?

PASSAJON

On va terminer le rapport.

DE GÉRY

J'arrive à temps. Vite, Passajon, appelez M. Jansoulet. *(Passajon sort par la porte du fond, à droite.)*

CANILHAC, *qui est entré par la porte des tribunes.*

Il est bien bas, notre pauvre Jansoulet.

DE GÉRY

Je vais le relever, moi, et répondre d'un mot à toutes les accusations.

CANILHAC

Comment cela ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, JANSOULET

(Jansoulet paraît, amené par Passajon.)

DE GÉRY, *à Jansoulet.*

Défendez-vous... voici de quoi faire taire la calomnie.

JANSOULET

Quoi donc ?

DE GÉRY

J'ai découvert et j'apporte la preuve qu'il y a eu à Paris un autre Jansoulet...

JANSOULET, *vivement.*

Malheureux !... *(Bas.)* C'est mon frère...

DE GÉRY

Comment ! ce pauvre être que j'ai vu là-bas...

JANSOULET

Hélas ! mon cher Géry, il y a dans les familles des solidarités cruelles... Mon frère aîné, l'enfant chéri du père et de la mère, a vécu à Paris pendant dix ans... Est-il descendu à ce point d'abjection où l'on m'a mis à sa place ? Je n'ai pas osé m'en convaincre... En tout cas, je ne pourrais me défendre qu'en l'accusant.

DE GÉRY

Qu'en saura-t-il ?... A peine s'il existe encore...

JANSOULET

Ma mère existe, elle, ma mère qui ne sait pas le déshonneur de l'aîné... Songez à la douleur de la pauvre femme !... Les deux enfants couverts de honte du même coup... le nom, seule fierté de la vieille paysanne, à tout jamais sali... Non, non, ce n'est pas possible. *(De Géry lui serre la main.)* Merci... Je n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi.

DE GÉRY

Mais vous n'y songez pas... mais votre mère est là-bas, à Saint-Romans... Elle ne lit pas les journaux.

JANSOULET

C'est vrai.

DE GÉRY

Et toute la France les lit. On ne vous invalide pas... On vous déshonore. Il faut parler, il le faut.

CANILHAC

Pas de faiblesse, Nabab... Allons.

JANSOULET

Eh bien ! oui, vous avez raison... oui, je vais demander la parole. Je suis un pauvre bègue, moi... Je ne sais pas dire trois mots de suite... mais j'aurai l'éloquence d'un honnête homme qu'on calomnie... et je ferai entrer la vérité dans leur cervelle. Je leur crierai : Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas Bernard... c'est... *(Apercevant Françoise.)* Ma mère ! *(Il court à elle.)* Toi, ici !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE

Oui, je suis là, et j'entends tout. Oh ! les méchants... Qu'est-ce qu'ils ont inventé contre toi ? Toi, si bon, si courageux ? *(Un pas vers le fond.)* Ah ! vous ne le connaissez pas, mon enfant ! vous ne savez pas comme il a grand cœur, cet homme que vous insultez ! Mais on ne vous croit pas. Personne ne vous croit. *(Très exaltée.)* Vous mentez ! vous mentez ! vous mentez !

PASSAJON

Madame, je vous en prie... les règlements de la Chambre...

JANSOULET, *doucement.*

Tais-toi.

FRANÇOISE

D'abord, nous sommes honnêtes gens dans la famille ! et si je savais avoir mis au monde un enfant capable de pareilles infamies, je tomberais raide morte, ici, devant tous ! Va, mon fils, va leur dire ça !

CANILHAC

Allez vite.

PASSAJON

On va voter.

DE GÉRY

Le temps presse.

JANSOULET, *à de Géry.*

Vous voulez donc que je la tue, alors ! *(A Françoise.)* Non, maman, non, vois-tu, je ne rentrerai plus là dedans. J'en ai assez de Paris, et de la Chambre, et de tout ce qui n'est pas toi... Tu sais que ce n'est pas vrai tout ce qu'ils disent ! — Tu me sais honnête, toi... tu me sais un brave homme... tu sais que je ne t'ai jamais fait de mal... Eh bien, c'est tout ce que je demande.

PASSAJON, *qui a ouvert la porte du fond.*

L'élection Jansoulet est annulée.

FRANÇOISE

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il dit de toi encore ?...

JANSOULET

Rien, rien... Ah ! tenez, messieurs, j'ai connu la misère... Je me suis pris corps à corps avec elle, et c'est une atroce lutte... je vous jure... mais lutter contre la richesse, défendre son repos, son honneur, mal abrité derrière des piles d'écus qui vous croulent sur la tête... Jamais aux plus sombres jours de ma détresse, je n'ai eu les peines, les angoisses, les insomnies dont la fortune m'a accablé, cette horrible fortune qui s'acharne après moi, qui m'écrase, qui m'étouffe... Ah ! vous m'appelez le Nabab... Ce n'est pas le Nabab qu'il faudrait dire, mais le paria, un pauvre paria au cœur tendre, ouvrant ses bras tout grands à un monde qui ne veut pas de lui !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE, JENKINS, BOISLHÉRY, IBRAHIM, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA, DÉPUTÉS, PUBLIC, *etc.*

(Mouvement dans la salle. Les portes de la salle et des tribunes se sont ouvertes ; les députés sortent, causent, saluent des dames. — La séance est suspendue.)

DE GÉRY, *amenant le Nabab sur le devant de la scène.*

Venez, monsieur, venez... ne restez pas là.

JANSOULET

Ah ! mon cher... vous l'avez dit... je sors d'ici déshonoré.

DE GÉRY

Non... non... ne dites pas cela. La vérité se fera un jour, malgré vous... et vous aurez une réhabilitation éclatante.

JANSOULET

Vrai ? Eh bien, cette réhabilitation, c'est à vous que je la demande, à vous qui êtes l'honneur et la loyauté même. — Vous connaissez ma vie... vous savez si j'ai travaillé... si ma fortune est légitimement acquise... si je suis l'homme qu'on vient de condamner... Eh bien... prouvez-le moi... Acceptez...

ALINE, *à son père, bas.*

Pauvre homme...

JANSOULET, *apercevant Aline.*

Vous allez vous marier, je le sais... laissez-moi doter votre femme.

DE GÉRY

Monsieur...

JANSOULET

Je vous en supplie... cela me suffira pour me croire un honnête homme. *(De Géry lui tend la main sans rien dire.)* Merci, merci. *(A Passajon.)* Ma voiture...

PASSAJON, *appelant vers la gauche.*

La voiture de M. Bernard Jansoulet.*(Tout le monde regarde Jansoulet et Françoise.)*

JANSOULET, *bas à sa mère, dont il a pris le bras.*

Maman !... maman !...

FRANÇOISE

Mon petit !...

JANSOULET, *bas.*

Oh ! comme je vais pleurer quand nous serons seuls... *(Il sort avec Françoise au milieu de la foule qui s'écarte avec curiosité et respect.)*

SAPHO

PIÈCE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE
LE 18 DÉCEMBRE 1885
ET REPRISE AU GRAND-THÉATRE LE 12 NOVEMBRE 1892.

Collaborateur : M. ADOLPHE BELOT

PERSONNAGES :

		1885		1892
JEAN GAUSSIN . . .	MM.	DAMALA.	MM.	MARQUET.
CÉSAIRE		RAYNARD.		MONTBARS.
DÉCHELETTE		LANDROL.		GUITRY.
CAOUDAL		LAGRANGE.		CALMETTES.
DE POTTER		DUQUESNE.		PAUL RENEY.
LA BORDERIE		DEMEY.		LUGNÉ-POÉ.
M. HETTÉMA		LIBERT.		MONTCAVREL.
LE PÈRE LEGRAND . .		MARTIN.		SCHUTZ.
FANNY LEGRAND . .	Mmes	JANE HADING.	Mmes	RÉJANE.
DIVONNE		GRIVOT.		TESSANDIER.
IRÈNE VITALIS . . .		MONTCHARMONT.		PARIZE.
Mme HETTÉMA . . .		DESCLAUZAS.		LERICHE.
ROSARIO SANCHEZ . .		MARNI.		CLAUDIA.
ALICE DORÉ		DARLAUD.		AIMÉE MARTIAL.
LE PETIT JOSEPH . .		STELLA.		GEORGETTE.
FRANCINE		NETTY.		KESLY.

De nos jours.

SAPHO

ACTE PREMIER

L'appartement de Jean Gaussin à Paris. — Cabinet de travail. — Quelques vieux meubles de Provence, clavecin à droite, table de travail à gauche; au fond, grands rideaux s'écartant sur une antichambre qui ouvre droit sur le palier. Une porte latérale à droite conduit à la chambre à coucher. — A gauche, une fenêtre. Une cheminée lui fait face. — Grand désordre d'emménagement; au milieu de la pièce, une caisse qu'on déballe. — Une photographie encadrée, représentant un paysage et qu'on n'a pas encore placée, attend appuyée contre les pieds du clavecin, bien en vue des spectateurs. — La scène au jour tombant.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN GAUSSIN, L'ONCLE CÉSAIRE

(Gaussin perché sur une chaise, au fond, un marteau à la main, enfonce des clous dans la muraille. L'oncle Césaire, en manches de chemise tournant aussi le dos au public, s'active au déballage de la caisse sur laquelle on lit en grosses lettres noires : « Très Fragile *Jean Gaussin, rue d'Amsterdam, Paris.* »)

GAUSSIN, *sans se retourner, secouant une de ses mains.*

Aïe !

CÉSAIRE, *continuant à déballer.*

Qu'est-ce que c'est ?

GAUSSIN

Rien, mon oncle... Un coup de marteau sur les doigts.

CÉSAIRE

Encore... Ah ! tu n'es pas fort comme tapissier. Cela se comprend : un attaché au ministère des Affaires étrangères, un aspirant consul.

GAUSSIN, *qui vient de donner un nouveau coup de marteau.*

Cette fois, le clou est solide ! *(Se tournant, descendant de sa chaise et se dirigeant vers la grande photographie, qu'il regarde avec amour.)* Notre chère maison de Châteauneuf, nos vignes, nos bois de myrtes... Je veux l'avoir toujours près de mes yeux; le travail en sera meilleur. *(Soulevant le cadre.)* Diable ! mais c'est lourd... Un coup de main, mon oncle.

CÉSAIRE, *devant la caisse.*

Attends un peu... Je crois que je la tiens.

GAUSSIN, *s'approchant.*

Quoi donc ?

CÉSAIRE

Laisse... Tu vas voir... Elle était au fond.

GAUSSIN, *regardant.*

Ah ! Sapho... La Sapho de Caoudal.

CÉSAIRE

Oui, nous avons pensé te faire plaisir... Un souvenir de ton pauvre père.

GAUSSIN

C'est vrai, je me rappelle... il l'avait toujours dans son cabinet de travail.

CÉSAIRE, *retournant la statuette.*

Elle est émoustillante, la petite... c'est encore un peu jeunet; les bras, les épaules manquent de chair. *(L'air important.)* Du dix-huitième, le sculpteur Caoudal ?

GAUSSIN, *riant.*

Non, mon oncle, moderne, tout ce qu'il y a de plus moderne... Et s'il vous entendait, il ferait une fière grimace.

CÉSAIRE

Ah! tu sais, moi, les beaux-arts!... Je ne connais que la culture de mes vignes... J'ai sauvé les vins du Midi avec la submersion... Ça suffit à la gloire d'un homme.

GAUSSIN, *posant la statue sur le piano.*

Mon ami Caoudal est un grand artiste, membre de l'Institut.

CÉSAIRE

Ton ami !

GAUSSIN

Oui, j'ai eu l'honneur de lui faire vis-à-vis cet hiver, dans un cancan à tout casser.

CÉSAIRE, *stupéfait, indigné.*

Le cancan ! Un membre de l'Institut !

GAUSSIN

Oui, mon oncle.

CÉSAIRE

Le vrai cancan, comme on le dansait autrefois au Prado ?

GAUSSIN

Vous avez donc connu le Prado, non oncle ?

CÉSAIRE

Té, si je l'ai connu ! C'est-à-dire que j'y allais tous les soirs, il y a du temps, quand j'habitais l'hôtel Cujas avec l'ami Courbebaisse. *(S'échauffant.)* Quelles noces, mon bon, quelles bordées, dans ce temps-là !... Et notre entrée au Prado pendant la mi-carême ! Courbebaisse en chicard, sa petite Mornas en Melpomène, un déguisement qui lui a porté chance puisqu'elle est devenue grand premier rôle tragique à Capdenac... Moi, je promenais un chiffon du quartier,

connu des contemporains sous le nom de Pellicule, une mâtine qui chantait la gaudriole entre hommes, et vous envoyait le mot salé, mon bon, comme la jambe, té !... *(Il fait le geste.)*

GAUSSIN

Mon oncle... ma tante !

CÉSAIRE, *effrayé, puis se rassurant.*

Outre, farceur !... elle n'est pas encore là, ta tante... Pourquoi me fais-tu des peurs ?... Elle est allée au couvent de l'Assomption chercher notre filleule, la petite Irène, qui va partir tout à l'heure avec nous.

GAUSSIN

Irène Vitalis... Vous l'emmenez décidément ?

CÉSAIRE

Comment faire ? On ne pouvait pas la laisser seule à Paris, cette enfant... La mère morte, son père, le commandant, parti aux colonies pour des années... Divonne a dit : « Prenons-la chez nous. Elle me remplacera un peu mon petit Jean », car tu as été de tout temps comme un fils pour elle, et ton départ de la maison, il y a deux ans, lui laisse toujours le même vide.

GAUSSIN

Chère tante Divonne !

CÉSAIRE, *s'essuyant les yeux.*

Oh ! oui, va !... une sainte, un trésor, que le ciel nous a donné là. *(Vivement, très gai, presque égrillard.)* Dis donc, mon gaillard, déjà deux ans de Paris... Tu as dû t'en payer du femellan.

GAUSSIN

Du femellan ?

CÉSAIRE

Bé, oui... des petites femmes... Tu ne sais donc plus ta langue ?

GAUSSIN, *riant.*

Ma foi, mon oncle, je me suis surtout occupé de mon droit. Je ne connais personne. J'ai vécu à Paris, mais je ne suis pas devenu Parisien.

CÉSAIRE

Pas moins, je m'imagine, que ce n'est pas dans la cour de l'École que tu en as pincé un avec ton académicien.

GAUSSIN

Non. Ça, c'est chez Déchelette.

CÉSAIRE

Le nôtre ? L'ingénieur ?

GAUSSIN

Oui. Déchelette de Châteauneuf-des-Papes, où il a toujours conservé par superstition son petit domaine à côté du nôtre; je l'ai rencontré, par hasard,

il y a trois mois, et je suis allé à une de ses soirées pour voir, une fois...

CÉSAIRE

Déchelette à Paris ! Il ne construit donc plus de chemins de fer dans l'Hindoustan ? Quand ton père était consul à Cachemire, il me semble que c'est là qu'il l'avait rencontré...

GAUSSIN

Oui, mon oncle... mais Déchelette, dans ce métier de constructeur qu'il continue au loin, a toujours vécu plus libre et plus riche que ne l'était mon pauvre père, et, chaque année, pour se remettre de dix mois de chaleurs tropicales, de fatigues, de nuits sous la tente, il vient passer quelque temps ici, dans son hôtel de la rue de Rome, où il s'entoure de gens d'esprit, d'artistes, de jolies filles, demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce qu'elle a de montant et de savoureux.

CÉSAIRE, *émerveillé.*

Comme il entend la vie, le monstre ! Il s'amuse pour tout le temps perdu.

GAUSSIN

Oh ! il s'amuse... à froid, avec une tranquillité imperturbable... toujours ce demi-sourire endormi et bon enfant que vous connaissez.

CÉSAIRE

A froid... à froid... Mais quand il y a des dames ?

GAUSSIN

Oh ! les femmes ne l'occupent guère... Il a pour elles un mépris d'homme d'Orient, fait d'indulgence et de politesse... Aucune ne peut se vanter de l'avoir attaché plus d'un jour.

CÉSAIRE

Oui, j'aime assez ça... Le changement... est-ce que ce n'est pas ta méthode, à toi, petit ?

GAUSSIN

Si fait, mon oncle... J'ai une peur des liaisons qui durent...

CÉSAIRE

Mais des autres, de celles qui ne durent pas, tu as dû en avoir ?

GAUSSIN

Oh ! vous savez... C'est toujours la même histoire, le même type, brasserie ou skating, quelquefois jeune et jolie, mais invariablement bête, vulgaire d'instinct et de propos...

CÉSAIRE

Tu badines ?... Mais de mon temps...

GAUSSIN

Une seule... La femme fellah... Celle-là ne ressemblait pas aux autres...

CÉSAIRE

Femme fellah ? Une étrangère !

GAUSSIN

Oh ! non... Parisienne, très Parisienne.

CÉSAIRE, *s'animant.*

Actrice ?

GAUSSIN

Je ne crois pas.

CÉSAIRE

Jolie ?

GAUSSIN

Non... Mieux que cela.

CÉSAIRE

Bouffre ! Une belle charpente, hé ?

GAUSSIN, *montrant la statuette.*

Celle de Sapho.

CÉSAIRE

Bigre ! Et elle s'appelle ?

GAUSSIN

Fanny Legrand.

CÉSAIRE, *cherchant.*

Fanny Legrand ! Attends un peu, que je me rappelle.

GAUSSIN, *riant.*

Oh ! ne cherchez pas, mon oncle... Ce n'est pas de votre temps...

CÉSAIRE

Tu crois ?

GAUSSIN

J'en suis sûr. Je l'ai rencontrée chez Déchelette, à un bal masqué... Elle avait un costume étrange, un grand sac de soie bleue, où sa taille ondulait... voilée jusqu'ici... on ne voyait que ses yeux et ses bras... Des yeux !... Des bras !

CÉSAIRE

Et tu as été pris tout de suite... Le coup de foudre, qué ? comme moi, avec Pellicule.

GAUSSIN

Non, j'avais peur... Trop bizarre, trop de masque... Et ces pendeloques en fer qui se heurtaient sur son front. Quelque chose me criait : « N'y va pas. »

CÉSAIRE

Et tu y es allé... naturellement.

GAUSSIN

Je ne sais comment cela s'est fait... Nous avons quitté le bal ensemble, et,

à quatre heures du matin, nous étions devant l'hôtel d'étudiants où je demeurais alors, rue Jacob.

CÉSAIRE

De la rue de Rome au quartier Latin ! Elle a dû trouver la route un peu longue.

GAUSSIN, *s'animant à mesure que ses souvenirs lui reviennent.*

Non, mais l'escalier un peu haut... quatre étages, c'était dur. « Voulez-vous que je vous porte ?... » demandai-je en riant. Elle m'enveloppa d'un regard méprisant et tendre, un regard d'expérience qui semblait dire : « Pauvre petit ! » Alors je l'emportai dans mes bras... tout le premier étage, d'une haleine.

CÉSAIRE

Quel souffle !... Ah ! tu es bien de ton Midi, toi !

GAUSSIN

Le second étage fut plus long, sans agrément; la belle s'abandonnait, se faisait plus lourde à mesure. Au troisième palier, je râlais comme un déménageur de pianos, pendant qu'elle ronronnait chattement, sa tête dans mon cou : « Oh ! m'ami, que c'est bon, qu'on est bien ! » Aux dernières marches, tout tournait, les murs, la rampe, les fenêtres. C'était comme si je montais un escalier de rêve : « Déjà ! » dit-elle en arrivant. Moi j'aurais dit : « Enfin !... » si j'avais pu parler... Sans souffle, les deux mains sur ma poitrine qui éclatait...

CÉSAIRE

Tu sais, petit, c'est toute une leçon d'histoire, cette montée d'escalier.

GAUSSIN

Oui... j'y ai souvent pensé.

CÉSAIRE

Et ta dame, qu'en as-tu fait ? Elle n'est pas revenue ?

GAUSSIN

Si, de loin en loin, comme un oiseau qui entrerait dans une chambre... Je ne sais rien de sa vie, je ne lui ai pas livré la mienne. D'ailleurs, je pense que c'est fini. J'ai quitté l'hôtel de la rue Jacob sans la prévenir, sans dire ma nouvelle adresse.

CÉSAIRE, *marchant, très animé.*

Ah ! ces Parisiennes... Quel attrait, quel montant ! Té, vois-tu, si je n'avais pas aimé ta tante, ma chère Divonne, comme je l'aime, si je ne lui devais pas tant... pauvre ange... Si seulement j'étais venu à Paris sans elle ! Car enfin, j'étais bien de force à t'installer à moi tout seul, à te mettre dans tes meubles. Mais elle a de la méfiance, Divonne. Il faut dire que c'est un peu ma faute... Mes confidences sur Pellicule, tu comprends.

GAUSSIN

Comment, mon oncle ? Vous lui avez parlé de...

CÉSAIRE

Bé, oui... Tu sais ce que c'est. Les premiers temps du mariage, on parle trop, on se vante. La femme ne dit rien, mais elle prend des notes; et puis après, elle vous les présente. Crac ! On est bouclé.

DIVONNE, *au dehors.*

Par ici, Irène.

GAUSSIN

Chut ! Voilà ma tante... Pour de bon, cette fois.

CÉSAIRE

Et nous qui sommes là à bavarder ! Vite, attrape ça d'un bout. *(Ils prennent la photographie chacun d'un côté et montent tous deux sur une chaise.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, DIVONNE, IRÈNE

DIVONNE, *apparaissant au fond chargée de paquets. Irène ne porte rien.*

C'est nous... Bou Diou ! quelle villasse que ce Paris ! On n'en finit pas plus d'arriver. Il y a de quoi devenir chèvre. *(Regardant autour d'elle.)* Comment ! Voilà où vous en êtes... Tout n'est pas encore en place ! Mais nous prenons le train dans une heure... La voiture est en bas... Les malles chargées... Hou ! les paresseux.

CÉSAIRE, *accrochant le tableau avec Gaussin.*

Gronde pas, Divonne... C'est fait... Tout est déballé. *(Ils descendent de leurs chaises.)*

GAUSSIN

Bonjour, ma tante.

DIVONNE, *l'embrassant.*

Bonjour, garçon. *(Montrant Irène.)* Bé, et celle-là, tu ne l'embrasses pas ?

GAUSSIN

Comment ! Mais...

DIVONNE

Bé, oui, la petite Irène, que tu faisais jouer il y a six ans. Elle est grandie, hein ! et devenue bravette. Un peu réfréjon, mais ça s'échauffera au bon soleil. *(Gaussin fait un pas. Irène recule. Mouvement de gêne.)*

IRÈNE

Bonjour, monsieur Jean.

DIVONNE

Et dîner ? Avez-vous au moins dîné, mes hommes ?

CÉSAIRE

Sur le pouce... en déballant, en accrochant... mais toi, ma Divonne ?

DIVONNE

Oh ! nous avons un grand panier. Nous mangerons dans le train. Pas vrai, petite ?

IRÈNE

Je n'ai pas faim, moi. *(A part.)* Merci... un panier comme des paysans.

CÉSAIRE, *à Divonne.*

Viens voir sa chambre, si le lit fait bien.

DIVONNE

Ah ! oui... Et puis, que j'allume sa lampe. J'ai acheté des mèches, du sucre; un tas de choses qui lui manquaient.

GAUSSIN

Oh ! ma tante...

DIVONNE

Prends le paquet, Césaire. *(Montrant la caisse au milieu de la pièce.)* Et cette caisse, est-ce que tu vas la laisser là ?

CÉSAIRE

Non, ma Divonne, non ! je l'emporte. *(Ils sortent tous deux en traînant la caisse.)*

SCÈNE III

GAUSSIN, IRÈNE

GAUSSIN, *assis près d'Irène.*

Quelles bonnes gens ! Quels braves cœurs ! Je vous envie d'aller vivre avec eux, là-bas, sous ce beau ciel clair, dans nos myrtes et nos pins de Provence. Cela doit vous faire une grande joie.

IRÈNE

De la joie... Je ne sais pas.

GAUSSIN

Vous êtes pourtant née là-bas. Je vous ai fait souvent jouer dans les oseraies du Rhône. Vous rappelez-vous le bateau du père Abrieu, nos courses par les îles, et au retour, pour monter la côte, la petite mule, Blanquette, avec ses grelots, que je menais par la bride, dans les chemins de lavande et de serpolet ?

IRÈNE

Ah ! oui, Blanquette... *(Elle rit, puis, très sérieuse.)* C'est bien loin tout ça.

GAUSSIN

Bien loin... Mon Dieu ! Quelle vieille dame !... *(Il lui prend les mains, qu'elle retire.)*

IRÈNE

J'ai seize ans et demi, monsieur Jean.

GAUSSIN

C'est vrai. Seize ans et demi ! La cour des grandes. Cela vous ennuie donc de la quitter que vous voilà si triste, si... réfréjon, comme dit ma tante ?

IRÈNE

Je ne suis pas triste, mais j'ai peur.

GAUSSIN

Peur !

IRÈNE

Oui, de me trouver bien seule là-bas. Votre mère était si bonne... Elle m'aimait comme sa fille... La maison me semblera grande, maintenant qu'elle n'y est plus.

GAUSSIN

Je comprends : c'est Divonne qui vous effraye avec son parler brusque et son bonnet de paysanne. Ne vous en défendez pas; à la maison aussi, on a été longtemps avant de la connaître, avant de l'accepter. Pensez donc : un Gaussin d'Armandy épousant Divonne Abrieu, la fille d'un batelier du Rhône... « Cette femme n'entrera jamais chez moi, » disait mon père, en apprenant le mariage de Césaire. Elle y est entrée pourtant, et, si la maison est encore debout, si mes parents ont eu une fin de vie paisible et sûre, si moi-même j'ai pu continuer mes études, suivre cette carrière de consul de tradition dans notre famille, c'est à Divonne que nous le devons. Non, voyez-vous, ce qu'il y a de dévouement, d'abnégation, de bonté intelligente sous ce fichu d'artisane, ce qu'elle a fait de son Césaire, cet enfant, cette tête brûlée, comme elle l'a discipliné, remis dans la voie... Nos vignes mouraient. Elle les a guéries. On dit : « L'invention de Césaire, la submersion des vignobles. » Mais c'est elle qui a trouvé cela, et elle a persuadé à ce grand fou, à tout le monde que c'était lui. Elle est si modeste, si discrète, avec ses dehors bruyants. *(Se levant, allant à la photographie de Châteauneuf et prenant par la main Irène qui se laisse faire et conduire vers le fond.)* Tenez, Irène, approchez-vous... Dans le peu de jour qui nous reste, regardez ce paysage.

IRÈNE, *souriant.*

Oh ! je reconnais... c'est Châteauneuf... La maison est en avant, plantée sur la côte.

GAUSSIN

Et Divonne ? Vous ne la voyez pas ?... Eh bien ! elle est là, pourtant; là, derrière, la paysanne au grand cœur, aux mains vaillantes. Et c'est elle qui tient ces pierres debout, par l'effort de sa volonté.

IRÈNE, *très sérieuse.*

Maintenant, je la vois, monsieur Jean, et je vous remercie de me l'avoir montrée.

GAUSSIN

Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi votre père vous a confiée à elle?

IRÈNE

Oui, et je comprends aussi bien j'étais sotte. Figurez-vous que, tout à l'heure, au parloir, j'étais gênée, j'avais honte auprès d'elle à cause de sa coiffe. Dans la rue, en marchant, je me tenais raide. Mais c'est fini de cette vanité enfantine. Je vous promets de l'aimer autant que j'aimais votre mère. Et pour la peine, laissez-moi vous embrasser bien fort, monsieur Jean, comme vous vouliez le faire tout à l'heure. *(Ils s'embrassent.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, CÉSAIRE, DIVONNE

DIVONNE, *rentrant avec la lampe allumée, s'arrête sur le seuil de la porte, se retourne vers Césaire qui la suit, et montrant Jean et Irène enlacés.*

Té ! La voilà qui l'embrasse... Quand je disais qu'elle dégèlerait, mademoiselle Réfréjon.

IRÈNE, *joyeusement.*

Oui, c'est fait, Divonne. J'ai mon coup de soleil.

CÉSAIRE

Pardi ! C'est dans le sang. Tu es du Midi comme nous autres.

DIVONNE, *posant la lampe sur la table.*

Petit, voilà ta lampe. C'est celle du grand salon. Tu te la rappelles? Elle est vieille, mais elle est bonne. Ils voulaient m'en faire prendre une dans un magasin, une à double courant d'air. Comme j'ai dit au marchand : « Chez nous, ça éteint les lampes les courants d'air. Ici ça les fait donc marcher? Bou Diou ! quelle villasse ! » Là, maintenant j'ai fait mon tour, j'ai tout vu. La fenêtre est bien fermée. Son lit est bon. Sa couverture est faite... Il n'y a plus qu'à s'embrasser et à partir.

GAUSSIN

Mais, ma tante, je vais vous accompagner à la gare.

DIVONNE, *très émue.*

Non, non. Nous t'avons assez dérangé de ton travail. Et puis, merci, si je me mettais à pleurer devant tout le monde ! Je ne veux pas donner la comédie à ces Parisiens. Ils se sont déjà assez moqués de mon petit bonnet.

CÉSAIRE, *haut.*

Oh ! moi, je suis bien sûr de ne pas pleurer. Les séparations, ça me connaît. *(Bas à Gaussin.)* Quand il a fallu me séparer *avé* Pellicule...

DIVONNE, *allant à Gaussin.*

Allons, adieu, embrasse-moi.

GAUSSIN, *s'élançant vers la porte.*

Mais permettez que... Au moins jusqu'en bas, jusqu'à l'escalier.

DIVONNE, *le retenant et l'asseyant à sa table.*

Pas du tout, il faut que je te laisse là, à ta table, bien installé... Tes livres, ta lampe. Attends que je la remonte... C'est comme ça que je veux te voir, quand je penserai à toi; courageux, travailleur, gardé des tentations vilaines de la rue par tous ces souvenirs de notre maison, ces meubles de famille qui te parleront de nous. C'est pour ça que j'ai tenu à ce que tu ne sois plus en garni. Adieu, mon enfant bien aimé. Écris-nous souvent, de bonnes, de longues lettres. *(A Césaire qui embrasse Gaussin.)* Allons, embrasse-le vite et prends le panier.

IRÈNE

Non, non. C'est moi qui le porte, le panier; si, c'est moi. Au revoir, monsieur Jean.

GAUSSIN

Au revoir, petite Irène.

CÉSAIRE, *penché vers Gaussin.*

Tu sais, petit... si tu as des histoires de femmes, écris-les-moi poste restante.

DIVONNE, *brusquement.*

Césaire !... ne l'attendris pas.

CÉSAIRE

Mais je ne l'attendris pas, je lui donne encore un bon conseil avant de m'en aller. *(Il sort avec Irène. Divonne sort à reculons.)*

DIVONNE, *envoyant un baiser à Gaussin qui s'est retourné.*

Adieu ! mon garçon. *(Il fait un mouvement.)* Reste... reste... *(Avec un geste enveloppant.)* Je te regarde... et je t'emporte. Adieu !

SCÈNE V

GAUSSIN, *seul.*

Tout ce que j'aime est parti; me voilà seul... plus seul qu'auparavant, maintenant que je les ai vus, qu'ils m'ont apporté cette bonne tiédeur de la vie de famille. *(Il se lève, va à la fenêtre et fait des signes, puis il reste immobile un instant.)* Oh ! ce Paris... Il fait peur ! Tant de monde et personne à soi... *(Allant brusquement à sa table.)* Allons ! Il n'y a que le travail... Brrr ! J'ai froid au cœur.

— « Rapports entre les indigènes et les étrangers. Chapitre VI. Des litiges. » — Elle est gentille, cette enfant. « Au revoir, monsieur Jean. » Ah ! qu'il doit faire bon là-bas, dans les roches... Allons ! allons ! *(Il lit et prend des notes. On frappe à la porte au fond. Occupé à feuilleter des livres, il n'entend pas. La porte s'ouvre. Une femme paraît.)*

SCÈNE VI

GAUSSIN, FANNY LEGRAND

FANNY, *entre et referme, puis s'avance vers Gaussin, lève son voile et, d'une voix très douce.*

Bonjour, m'ami.

GAUSSIN

Fanny !

FANNY

Mais oui, Fanny. Vous vous croyez encore à votre hôtel que vous laissez la clé sur la porte ? *(Elle pose la clé sur la table.)*

GAUSSIN

Comment !... Vous !

FANNY

... Vous pensiez que c'était fini, que vous étiez débarrassé de moi ? *(Souriant.)* Oh ! non... si je ne suis plus venue, c'est... Pardon. Laissez-moi m'asseoir. Les jambes me tremblent... c'est que je savais l'arrivée de vos parents. Je ne voulais pas vous gêner... Mais je guettais tout le temps... Je vous ai vu quitter votre hôtel, vous installer ici... Tout à l'heure j'étais dans la rue... Ils sont passés devant moi en pleurant... J'ai compris qu'ils s'en allaient pour tout de bon, et je suis montée... C'est votre sœur, cette jolie enfant ?

GAUSSIN

Non. La fille d'amis à nous, d'un officier de marine qui nous l'a confiée en s'en allant.

FANNY

Et cette grande personne avec son fichu clair, sa coiffe provençale ? C'est gentil, cette coiffe.

GAUSSIN

Ma tante Divonne, qui m'a élevé. Elle et son mari, voilà les seuls parents qui me restent.

FANNY

Et ils sont venus à Paris vous installer ?... Vous êtes bien ici.

GAUSSIN

Oui, pour faire mon stage d'élève consul, pour passer les trois ans réglementaires avant mon départ; je me trouve mieux qu'à l'hôtel.

FANNY, *avec intérêt.*

Vous ne partez que dans trois ans ?

GAUSSIN

Dans trois ans.

FANNY

Et où irez-vous ?

GAUSSIN

Où l'on m'enverra... très loin... Mais, d'ici là, il faut travailler... Je n'ai pas une minute à perdre.

FANNY

Je comprends, je vous dérange. J'aurais mieux fait d'être plus fière, de ne pas venir... Si vous croyez... Je me le disais bien, tout à l'heure, en montant... Mais je n'ai pas pu... C'est comme une folie. *(Se levant.)* Alors je vous gêne ? Il faut que je m'en aille, n'est-ce pas ?

GAUSSIN

Non. J'ai quelquefois travaillé lorsque vous étiez là.

FANNY

Merci ! Je vais me mettre dans un coin. Je vous regarderai, sans dire un mot... Je sais ce que c'est. *(Elle quitte chapeau, manteau, les pose et regardant autour d'elle.)* Ils sont jolis... très jolis ces vieux meubles... Et ce grand paysage que représente-t-il ? *(Geste d'atelier.)* Ça a du caractère.

GAUSSIN, *assis et feuilletant un livre.*

Notre maison là-bas, nos champs, nos vignes, et, plus loin, le Rhône qui les baigne.

FANNY, *très sérieuse.*

On serait bien pour s'aimer là. *(S'approchant du clavecin et apercevant la statue de Sapho, étonnée, inquiète.)* Tiens ! vous avez ça, vous ?

GAUSSIN

La Sapho de Caoudal ? Oui, c'est joli, n'est-ce pas ? *(Elle garde le silence. Il se lève, la rejoint et souriant.)* Tu ne sais pas une chose ?

FANNY

Quoi ?

GAUSSIN

Regarde ça.

FANNY

Eh bien ?

GAUSSIN

Je trouve qu'elle a de toi cette Sapho.

FANNY, *négligemment.*

Possible... Je n'aime pas la sculpture, pas plus que ceux qui en font. Les artistes sont des détraqués, des compliqués qui racontent toujours plus de choses qu'il n'y en a. *(Plus bas, tristement, comme à elle-même.)* Ils m'ont fait beaucoup de mal. *(Vivement.)* Allons, allons, travaille, je ne voudrais pas te déranger.

GAUSSIN

Pourtant, l'art, c'est beau... Rien de tel pour embellir, élargir la vie.

FANNY, *marchant vers lui, son visage tout près du sien.*

Vois-tu, m'ami, ce qui est beau, c'est d'être simple et droit comme toi, d'avoir vingt ans et de bien s'aimer. *(Il s'est un peu retourné, ils sont face à face et se regardent un instant. Mais Fanny, brusquement.)* Travaille donc !

GAUSSIN, *lisant*

« En pareil cas, le devoir de consul... »

FANNY, *regardant autour d'elle.*

Oh ! le bon vieux clavecin. *(Elle fait courir ses doigts dessus.)*

GAUSSIN

Un meuble de famille encore, celui-là.

FANNY

Il n'est pas trop faux pour avoir tant voyagé. *(Fredonnant un vieil air des* Échos de France.*)*

L'autre jour, m'allant promener
J'entendis chanter un berger
Qui disait à sa bergère :
« Ah ! mon mal ne vient que d'aimer
Car vous ne m'aimez guère. »

GAUSSIN

Comme tu chantes bien ! Tu as été au théâtre ?

FANNY

Oui, mais pas longtemps... je m'ennuyais... Ne t'occupe donc pas de moi... Je ferme le piano, puisqu'il te distrait.

GAUSSIN

Non, non... J'adore la musique en travaillant... Elle m'aide, elle me berce.

FANNY

Alors, écoute. *(Elle joue une ritournelle.)*

GAUSSIN, *se retournant.*

Mais c'est un air de chez nous... Qui te l'a appris ?

FANNY

Tu me l'as chanté un soir. Chut ! travaille... *(Chantant.)*

O Magali, ma tant aïmado,
Mete la teste au fenestroun.
Escouto un pau aquesto aubado
Di tambourin et di viouloun.

Es plén d'estelo aperamoun.
L'auro es toumbado,
Maï lis estélo paliran
Quand té veiran.

(Pendant cette chanson, Gaussin fasciné se lève et marchant sur la pointe des pieds remonte la scène, vient se placer derrière Fanny. Tout en marchant sans s'interrompre, elle a suivi des yeux son manège. Il se penche sur elle au dernier mot de la chanson.)

FANNY

Est-ce bien ?

GAUSSIN

Tu sais donc le provençal ?

FANNY

Ah ! ce n'est pas difficile. Je t'aime tant ! *(Ils s'embrassent. Fanny tressaille sous ce baiser, puis se lève et s'arrachant brusquement de l'étreinte.)* Adieu !

GAUSSIN

Comment, adieu !

FANNY

Ah ! oui, j'aime mieux tout de suite... Plus tard, je ne pourrais plus.

GAUSSIN, *la retenant, lui prenant les mains.*

On t'attend donc chez toi ?

FANNY

Je t'ai déjà dit que j'étais libre, que j'étais seule chez moi. *(Elle hausse les épaules et rit.)* Mais au fait je n'en ai plus de chez moi... Tout vendu, meubles, linge, bibelots... Et c'est toi qui en es cause. *(Gaussin fait un signe d'étonnement. Elle continue, tout près de lui, les deux mains sur son épaule.)* Oui, toi, m'ami... Depuis que je t'ai connu, ce luxe qui m'entourait m'est devenu odieux... Tu ne m'en disais rien... tu ne me parlais jamais de mon existence... Mais j'ai compris que c'était cela qui te gênait, qui t'empêchait de m'aimer en plein... Alors je me suis débarrassée de tout et j'étais venue pour te dire : « Me voilà, sans rien, sans personne, veux-tu de moi ? » Et puis, je n'ai pas osé. *(On frappe à la porte violemment et on appelle.)*

VOIX, *au dehors.*

Fanny ! Fanny !... Ouvre-moi...

GAUSSIN

Comment ? Qui se permet ?... *(Il va pour ouvrir.)*

FANNY, *le retenant.*

Attends ! Je sais ce que c'est; n'y va pas... Un malheureux, un fou, qui s'acharne après moi. Il m'aura vu monter. *(Mouvement de Gaussin.)* Je t'en prie.

LA VOIX, *au dehors, emportée.*

Fanny ! *(Sanglotante.)* Fanny !

(Un silence. Une lettre passe sous la porte, et des pas s'éloignent, descendant l'escalier. Fanny, après un signe à Gaussin, se baisse, ramasse la lettre, puis joyeuse.)

FANNY

Il est parti ! *(Elle ouvre la lettre, la parcourt et la tend à Gaussin.)* Tiens, quand je te disais que j'étais libre. *(Gaussin hésite à lire. Elle insiste du geste.)*

GAUSSIN, *lisant.*

« Je sais, que tu es là... Depuis une heure, je suis en bas. Je t'attends, je pleure. »

FANNY, *riant, penchée sur son épaule.*

Que c'est bête un homme qui pleure !... Et la fin, tu vas voir.

GAUSSIN, *lisant.*

« Reviens, je pardonne tout, j'accepte tout... Mais ne pas te perdre, mon Dieu, ne pas te perdre ! »

FANNY, *lisant par-dessus l'épaule de Gaussin, le coude sur son épaule et fredonnant.*

« Ne pas te perdre !... » On en ferait une romance.

GAUSSIN, *se retournant.*

Tu as bien tort de te moquer. Cette lettre est horriblement triste. *(Il la lui tend, elle la froisse et la jette à terre.)*

FANNY, *câline.*

Tu me trouves méchante ?... Mais toutes les femmes sont ainsi, vois-tu : elles n'ont d'entrailles que pour leur amour. Et toi, tu es le mien, mon roi, mon tout. *(L'étreignant dans ses bras.)* Ah ! si tu voulais... si tu voulais que je reste... que je reste tout à fait ici, près de toi. *(Il ne répond pas. Elle continue, tour à tour enjouée, tendre, le caressant des mains, du regard, de la voix.)* D'abord, tu n'es plus à l'hôtel, tu as un ménage maintenant... Il faut quelqu'un pour le tenir... Je serais ta femme, ta servante... Oui, ta servante... On n'est pas fier quand on aime... A deux, la vie n'est pas plus chère... Avec ce que tu dépenses en une fois au restaurant je ferais aller ta maison trois jours. D'abord, tu sais que je suis très forte en cuisine. Tu verras, j'ai un tas de recettes.

GAUSSIN, *riant.*

Dans quoi les ferons-nous, tes petits plats ? Je ne suis pas outillé... Je n'ai rien.

FANNY

La belle affaire ! Je connais des maisons où l'on trouve, pour pas grand'chose, à prix de fabrique, une batterie de cuisine complète : les quatre casseroles en fer, la cinquième émaillée pour le chocolat du matin... Jamais de cuivre ! c'est trop long à nettoyer... Et la faïence anglaise pour les assiettes ! C'est ça qui est solide et pas cher.

GAUSSIN

Mâtin ! Quelle expérience !

FANNY

Tu veux bien, dis ?... Est-ce que ce n'est pas tentant ce que je te propose ? Voir demain, à ton réveil, une bonne petite ménagère, soignée et coquette... sur le pont... les manches retroussées, un grand tablier blanc... C'est gentil, allons !

GAUSSIN

Mais... oui, c'est gentil...

FANNY

Et puis, songe donc, si tu tombais malade... Dans ces moments-là, c'est triste d'être seul !... Moi, je ne te quitterais pas d'une seconde... *(Après l'avoir regardé du coin de l'œil.)* Je te veillerais le jour, la nuit... Tu ne m'entendrais pas remuer... Et les tisanes ! Personne ne sait les faire comme moi... On en boit, même en bonne santé, par gourmandise. Tu ne réponds pas ?... Voyons, qu'est-ce qui te retient ? Tu as peur ?... *(Emphase comique.)* Une chaîne trop dure à briser... Mais, puisque tu dois partir, dans trois ans, quand tu seras consul... Tu es bien sûr de te débarrasser de moi à ce moment-là.

GAUSSIN

Et si je n'en avais plus le courage ?

FANNY

Comment veux-tu ? Nous y serons préparés depuis longtemps... La brisure se fera toute seule, sans secousse. *(Il s'est assis depuis quelques instants. Elle se penche vers lui, prend sa tête à deux mains.)* Laisse-toi donc aimer, va. C'est si bon et si rare. *(Le sentant qui s'abandonne sous son baiser.)* Tu veux, n'est-ce-pas ? Oui, oh ! que je suis contente ! *(Elle s'éloigne toute joyeuse ; puis, avec ivresse.)* Voyons, voyons, qu'est-ce qui nous manque pour entrer en ménage ?

GAUSSIN

Oui. Qu'est-ce qui nous manque ?

FANNY, *courant à l'armoire du fond et l'ouvrant.*

Qu'y a-t-il là-dedans ? Des verres... des tasses... Ce n'est pas assez... Ah ! un sucrier... Mâtin ! il est majestueux... Une urne funéraire !... Et pas de pince à sucre. Mais c'est la première chose que j'achèterai. N'est-ce pas, m'ami ? On ne peut pas se mettre en ménage sans une pince à sucre.

GAUSSIN, *riant.*

Certainement.

FANNY

Continuons l'inspection. Qu'est-ce que tu as comme pièces ? D'abord ceci... puis ta chambre...

GAUSSIN

Et une cuisine.

FANNY

Tu as une cuisine !

GAUSSIN

Oui, dont je voulais faire un débarras.

FANNY

Tu as une cuisine et tu ne me le disais pas, mais c'est complet !... Allons voir. *(Elle prend la lampe.)* Attends... Avant, il faut nous enfermer. Prends la clé.

GAUSSIN, *joyeux.*

C'est cela, enfermons-nous. *(Ils vont au fond, Gaussin tourne la clé.)*

FANNY, *l'éclairant, la lampe haute.*

Encore un tour, m'ami, encore un... Ferme bien... Soyons bien chez nous. *(Elle pousse la porte pour s'assurer de la fermeture.)* Là !... Ça y est !...

ACTE DEUXIÈME

Restaurant champêtre à Ville-d'Avray. — Au fond, la porte du jardin, deux montants verts dressés sur un petit escalier de trois marches et réunis par une large enseigne; puis les étangs qu'on aperçoit derrière une haie. — Des tables rustiques, quelques-unes nappées, le couvert mis. — A gauche, un peu en recul, un arbre de Robinson dans la fourche duquel est un pavillon avec table servie. — A droite, un grand chalet, ouvert, faisant cabinet particulier, glaces et patères.

SCÈNE PREMIÈRE

(Au lever du rideau, deux ou trois tables du jardin sont occupées par des couples. Le grand chalet faisant cabinet particulier est fermé et les stores sont baissés. Le cabinet dans l'arbre laisse voir un monsieur assis devant une table, tournant le dos au public, le veston très serré à la taille, avec un petit chapeau de campagne coquet, les cheveux de derrière la tête clair-semés, mais très pommadés, très lissés.)

FRANCINE, *essoufflée, chargée d'assiettes, à un monsieur et à une dame qui payent l'addition et vont partir.*

Là-bas *(Elle montre le fond.)* les étangs et les bois de Ville-d'Avray. Par ici *(Elle montre la droite.)* les bois de Marnes. *(Saluant.)* Bonjour, monsieur et madame. Tâchez de pas vous perdre. *(Elle rit.)*

UNE VOIX, *à droite dans le pavillon.*

La bonne !

FRANCINE, *allant vers la droite.*

Voilà !

UNE VOIX, *dans le jardin.*

Francine !

FRANCINE, *faisant un pas à gauche.*

On y va ! *(Regardant au fond.)* Allons, bon, encore du monde... Qu'est-ce qu'il y a donc, aujourd'hui ? C'est pourtant pas dimanche... Oh ! ce gueux de printemps !... *(Elle pose ses assiettes et va vers une des tables où on l'a appelée. — Entrent par le fond Déchelette et Alice Doré, toilette voyante très ouverte. — Déchelette, teint hâlé, jaune, barbe noire semée de gris, simplement mis.)*

DÉCHELETTE, *sur la porte du restaurant, à Alice.*

Si nous déjeunions là ? C'est peut-être un peu rustique...

ALICE, *doucement, joyeuse.*

Oh ! moi, tout me va. Je suis si heureuse d'être à la campagne ! *(Ils entrent.)*

DÉCHELETTE

Vous y allez rarement ?

ALICE

Oui. Je n'ai jamais le temps. On soupe... et on se lève si tard.

FRANCINE, *accourant.*

Monsieur et madame désirent une table dans le jardin ?

DÉCHELETTE

Un cabinet, plutôt. *(Il montre le chalet de droite.)* Tenez, celui-là.

FRANCINE

Il est pris et retenu... même que je suis assez ennuyée... Mes autres vont venir, et ceux-là ne s'en vont pas.

DÉCHELETTE, *se tournant à gauche.*

Eh bien ! là-haut, dans l'arbre, le petit pavillon.

FRANCINE

Il est occupé... voyez. *(Elle montre Caoudal tournant toujours le dos, le coude sur la table, la tête dans ses mains.)*

DÉCHELETTE

Alors, servez-nous dans le jardin. *(A Alice.)* Vous voulez bien, mon enfant ?

ALICE

Ce que vous voudrez, monsieur.

FRANCINE

Que servirai-je à monsieur et à madame ?

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Commandez.

ALICE

Ah ! c'est trop fatigant. Vous savez bien mieux que moi. *(Tandis que Déchelette parle à la bonne, regardant dehors.)* La jolie vue qu'on a sur les étangs ! Comme cette eau est claire ! *(Regardant à gauche.)* Ah ! des poules...

DÉCHELETTE, *à la bonne.*

Surtout, qu'on mette un peu d'ail dans les tomates; je suis du Midi. *(La bonne s'éloigne.)*

ALICE, *se retournant.*

Vous n'avez pas d'accent.

DÉCHELETTE

Je l'ai semé sur les routes... Il y a si longtemps que je cours !

ALICE

Vous êtes peut-être voyageur de commerce ?

DÉCHELETTE, *riant.*

Quelque chose comme cela...

ALICE

Il ne m'irait guère, ce métier-là... Moi qui aime tant ne pas bouger... Dites donc, monsieur, pendant qu'on fait notre déjeuner, si nous allions voir les poules ?

DÉCHELETTE

Allons. *(A part.)* Elles aiment toutes les poules. Pourquoi ? *(Il s'éloigne par la gauche avec Alice. Ils ont laissé leurs affaires sur la table choisie par eux pour leur déjeuner. Le store du chalet se lève. Gaussin paraît à la fenêtre, et derrière lui Fanny assise, grignotant la fin du dessert.)*

SCÈNE II

GAUSSIN, FANNY, *dans le chalet.* FRANCINE, UN MONSIEUR, *dans l'arbre.* DES COUPLES, *devant des tables.*

GAUSSIN, *à la croisée du chalet, appelant.*

Garçon ! garçon !

FRANCINE, *accourant, une cafetière à la main.*

Eh ! le voilà, le garçon.

GAUSSIN

Le café, allons !

FRANCINE

Je l'apporte. *(S'approchant de la fenêtre.)* Monsieur, pstt !... monsieur, est-ce que vous ne vous en irez pas bientôt ?

GAUSSIN, *étonné.*

Pourquoi cela ?

FRANCINE

C'est que... je vais vous dire... Ce chalet est réservé... une société qui doit venir... J'aurais pas dû le donner... Si vous restez là, ça va me faire des histoires avec le patron.

FANNY *vient s'accouder au balcon à côté de Gaussin.*

Eh bien ! prenons le café au jardin.

FRANCINE

Oh ! oui, madame... Je vais vous arranger une petite table... *(A Fanny qui sort.)* Venez voir, tenez, là, dans ce coin. C'est plein de soleil.

FANNY

Bien. *(A Gaussin.)* Ne lui faisons pas avoir d'ennuis, à cette enfant... Elle est si amusante... Elle rit toujours.

FRANCINE, *versant le café.*

Oh ! moi, il faut que je rie... J'ai une frimousse pour ça... Mais j'ai pas de chance. J'peux pas trouver une place rigolo, à mon idée.

FANNY

Comment ! on ne rit pas ici ?

FRANCINE

Oh ! malheur... Il n'y a pas plus triste que ces endroits d'amusement. Ceux qui viennent avec leurs dames, ils se font de l'œil et du pied, ils se disent des affaires tout bas... Ceux qui viennent seuls sont d'un noir !... Tenez, il y en a un là-haut, dans l'arbre... Il me fait de la peine... On ne voit que son dos, mais si vous voyiez sa tête ! J'sais pas si c'est l'air de la campagne, mais vrai !... Ce n'est pas encore mon type, cette place-là.

FANNY

Pourquoi n'en cherchez-vous pas une autre ?

FRANCINE

Mais je n'ai pas le temps de chercher... Il n'y a que moi de garçon ici... Faut que j'sois partout.

TROIS VOIX, *à la fois, de divers côtés.*

Francine ! La bonne ! Garçon !

FRANCINE

Vous les entendez... *(A Gaussin et à Fanny, leur montrant la table apprêtée sous la fenêtre du chalet.)* Là, vous êtes servis... Vous serez comme chez vous. *(Courant et criant.)* Voilà ! voilà ! *(Elle sort.)*

SCÈNE III

FANNY GAUSSIN, LE MONSIEUR *dans l'arbre.*
FRANCINE, *allant et venant.*

(Fanny est déjà assise et se penche pour boire son café. Gaussin en s'asseyant l'embrasse dans le cou.)

FANNY

Prends garde !

GAUSSIN

Puisque nous sommes chez nous.

FANNY

Tu n'as pas honte... Un vieux ménage !

GAUSSIN

Oh ! un vieux ménage...

FANNY

Pense donc ! il y a un an de notre rencontre au bal chez Déchelette.

GAUSSIN

Un an ! Comme ça passe.

FANNY

Te rappelles-tu cette soirée ? Moi, tout m'en est resté, jusqu'aux moindres détails : l'odeur des jasmins dans la véranda où nous étions assis, la valse qui tournait devant nous à travers un réseau de branches vertes, de lianes, et nos premières paroles, à voix basse, pendant que les violons jouaient. — Comment vous appelez-vous ? — Jean ! — Jean tout court ? — *(Avec un peu d'accent.)* Jean Gaussin. *(Riant.)* T'assure, tu l'as dit comme ça. — Quel âge ? — Vingt-quatre ans. — Artiste ? — Non, madame. — Ah... tant mieux ! — Et à partir de ce moment, j'aurais voulu te prendre, t'emporter bien loin pour que les autres ne t'aient pas.

GAUSSIN, *riant.*

C'est ce que tu as fait, il me semble. Tu m'as pris et tu m'as bien gardé...

FANNY

Oh ! pas assez. Je te veux encore plus à moi, et voilà pourquoi j'ai eu cette idée de campagne. Vivre tous deux dans une petite maison, bien perdus, bien seuls... Paris, vois-tu, j'en ai toujours peur... Il y a tant de méchants, tant de gens qu'empoisonne le bonheur des autres.

GAUSSIN

Je crois que là... *(Il montre la droite.)* notre bonheur sera à l'abri... En plein bois... Cet ancien pavillon de chasse.

FANNY, *tout en buvant son café.*

Et tu verras, je ferai du jardinage... Je suis très forte.

GAUSSIN

Mais tu sais tout... On dirait que tu as eu dix existences et je n'en connais pas une...

FANNY

Que veux-tu ?... Quand on s'aime bien, on n'a le temps de rien se dire. D'abord, ma vie, je ne me la rappelle pas... Elle commence le jour où je t'ai connu... Et il n'y aura plus rien quand tu ne seras plus là. *(Brusquement.)* Alors, c'est décidé, nous louons ?

GAUSSIN, *gaiement.*

Nous louons.

FANNY

Vois comme ce sera charmant. En sortant du bureau, tu sautes dans le train, et moi, je vais t'attendre à la gare, avec un grand chapeau de paille et mon ombrelle japonaise... Nous revenons tous deux par le bois, bien serrés, dans les chemins verts... où le soleil s'en va... C'est si joli... des bruits d'oiseaux partout, des petits lapins qui détalent. Et cette bonne odeur de l'été qui vous caresse et vous grise.

GAUSSIN

Oh ! je n'ai pas besoin de l'été. *(Il lui prend la main et veut l'attirer à lui.)*

FANNY

Non, non, soyons sérieux... Allons chez les Hettéma...

GAUSSIN

Les Hettéma ?... Ah ! oui, nos anciens voisins... Oh ! je n'y vais pas, moi.

FANNY

Pourquoi donc ?

GAUSSIN

Ça me gêne.

FANNY

Mais nous leur devons une visite... C'est Mme Hettéma qui m'a indiqué cette maison... Et puis, c'est elle qui doit nous trouver quelqu'un dans le pays, pour nous servir.

VOIX, *dans le jardin.*

Garçon ! garçon !

FRANCINE

Voilà... voilà...

FANNY

Mais au fait, cette petite, ça lui irait peut-être, d'entrer chez nous... Elle cherche une place rigolo... On ne pleure pas, chez nous... On ne s'y dispute pas souvent, n'est-ce pas ?

GAUSSIN

Ils demeurent loin, ces Hettéma ?

FANNY

A deux pas, au bord de l'étang.

GAUSSIN

Eh bien, j'aime mieux t'attendre ici.

FANNY

Pourquoi ?

GAUSSIN

Tu comprends... dans notre situation... ce sont de bons bourgeois... des gens mariés... Pourquoi ris-tu ?

FANNY

Rien, rien... Tu as raison... J'irai sans toi. Seulement fais-moi un petit bout de conduite... Je ne peux plus marcher qu'à ton bras... Tu ne sais pas ce que c'est, pour la femme qui aime, donner le bras, cette chose si simple... Il y a une joie, une fierté, comme un besoin de montrer son bonheur à tout le monde et de crier à celles qui vous le mangent des yeux : Essayez donc un peu de venir me le prendre...

SCÈNE IV

CAOUDAL, DÉCHELETTE, FRANCINE, ALICE

(Le monsieur, qui dans son arbre mangeait silencieux, se redresse, s'étire de dos, puis se retourne, et s'étire de face, montrant les moustaches cirées de Caoudal.)

CAOUDAL

Ah ! que c'est bête d'être seul. *(Criant.)* La bonne ! Eh bien, ce dessert ?

FRANCINE, *qui revient.*

On y va, monsieur. *(A Déchelette et à Alice qui rentrent.)* Monsieur et madame sont servis.

CAOUDAL *jette à travers les branches un coup d'œil au-dessous de lui, dans le jardin.*

Je ne me trompe pas... C'est lui... avec une femme... Pas mal la petite. *(Criant.)* Boujour, Déchelette !

DÉCHELETTE, *cherchant.*

Hein ! Qui est-ce qui m'appelle ?

CAOUDAL

C'est moi, Caoudal, là-haut.

DÉCHELETTE

Ah ! j'y suis... Je vous vois... Bonjour !

CAOUDAL

Bonjour ! Vous êtes à Paris ?

DÉCHELETTE

Oui, d'hier.

CAOUDAL

Et déjà en compagnie !... Mâtin ! Vous ne perdez pas de temps. *(A Alice.)* Bien l'honneur, mademoiselle... Dites donc, j'ai envie de descendre déjeuner avec vous... Je m'ennuie comme un hibou dans mon arbre.

DÉCHELETTE

Descendez, cher ami.

CAOUDAL, *à la bonne.*

Déménagez-moi; je vais habiter le rez-de-chaussée.

ALICE, *à Déchelette.*

Nous étions si bien tous les deux... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

DÉCHELETTE

Un homme célèbre... Un sculpteur, décoré, palmé, de l'Institut.

ALICE

C'est donc ça qu'il est si chauve, qu'il marche si raide !

DÉCHELETTE

N'allez pas le lui dire, au moins.

CAOUDAL, *après lui avoir serré la main, regardant le décoletage d'Alice.*

C'est frais, ça embaume, une vraie pelouse... C'est pour vous changer de vos femmes de là-bas en peau de maroquin ? *(A la bonne, qui vient de descendre de l'arbre en apportant une bouteille entamée et un couvert.)* C'est cela, sur cette table, près de mademoiselle. *(A Alice.)* Vous permettez ?

ALICE

Certainement, monsieur.

DÉCHELETTE, *à Caoudal, lui montrant une friture qu'on vient d'apporter sur la table.*

Nous commençons.

CAOUDAL, *mélancolique.*

Moi, je finis.

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Servez-vous ! *(A Caoudal.)* Vous venez souvent ici ?

CAOUDAL

Non, un caprice qui m'a pris ce matin. Maria est partie, je suis veuf depuis quinze jours... Ça m'a laissé assez tranquille dans les premiers temps... Mais aujourd'hui, en entrant à l'atelier, je me suis senti fainéant comme tout... impossible de travailler... Alors j'ai lâché mon groupe et je suis venu déjeuner à la campagne... Fichu idée, quand on est seul! Un peu plus je larmoyais dans ma friture... Ah ! c'est bête d'être vieux !... *(Se tournant vers Alice.)* N'est-ce pas, mademoiselle ?

ALICE, *tout en mangeant.*

Moi, j'aime mieux les vieux. Ils parlent avec plus de douceur.

DÉCHELETTE

C'est pour moi que vous dites ça ? *(Gaussin rentre par le fond.)*

ALICE

Je ne vous trouve pas vieux, vous.

SCÈNE V

LES MÊMES, GAUSSIN.

DÉCHELETTE, *apercevant Gaussin.*

Tiens ! vous voilà ?

GAUSSIN, *le reconnaissant.*

Ah ! monsieur Déchelette. *(S'inclinant devant Caoudal.)* Monsieur Caoudal...

CAOUDAL

Bonjour, jeune homme.

GAUSSIN, *à Déchelette.*

Depuis quand de retour ?

DÉCHELETTE

D'hier... On va bien, là-bas, à Châteauneuf ?

GAUSSIN

Très bien... Ils sont venus, cet hiver... Césaire, Divonne...

DÉCHELETTE

Vous allez déjeuner ?

GAUSSIN

Merci, c'est déjà fait.

CAOUDAL

Mettez-vous là tout de même, belle jeunesse, et prenez quelque chose.

FRANCINE

Eh ben, oui, prenez quelque chose. *(Gaussin commande à la bonne.)*

DÉCHELETTE, *à Gaussin qui s'est assis.*

Vous n'avez pas envie de retourner un peu au pays ? Nous irions ensemble... Je compte finir mon congé dans ma vieille baraque de Châteauneuf-des-Papes, si le mistral l'a laissée encore debout. *(Ils continuent à causer bas.)*

CAOUDAL, *à Alice, montrant Gaussin.*

Est-il beau, cet animal-là !

ALICE, *mangeant.*

Oui, monsieur, très beau.

CAOUDAL

Dire que j'ai eu cet âge et que je frisais encore plus que ça.

ALICE, *étonnée, regardant sa tête dénudée.*

Vous frisiez ?

CAOUDAL

Oui, petite, je frisais. On ne le croirait pas ? Ah ! la jeunesse... la jeunesse...

DÉCHELETTE, *souriant.*

Toujours votre marotte ?

CAOUDAL

Mon cher, ne riez pas... Tout ce que j'ai, tout ce que je suis... les médailles, les croix, l'Institut, le tremblement, je le donnerais pour ces cheveux-là et ce teint de soleil. *(Il allume un cigare.)*

DÉCHELETTE, *à Gaussin.*

Vous habitez par ici ?

GAUSSIN

Pas encore, mais bientôt... une petite maison en face, dans les bois de Marnes.

CAOUDAL

J'imagine que vous n'y serez pas seul, hé ?

DÉCHELETTE, *vivement.*

J'espère bien que si. Rien n'est plus mauvais pour les jeunes gens. On ne sait jamais pour combien de temps on s'embarque... Puis, il faut se séparer, et, quand on a du cœur, c'est atroce.

CAOUDAL

C'est vrai qu'on se quitte toujours...

DÉCHELETTE

Il n'y a qu'une méthode : la mienne... Pas de lendemain.

ALICE, *tristement.*

Ah !

DÉCHELETTE, *montrant Alice.*

Ainsi, voilà mademoiselle que je vous présente. Je vous dirais bien son nom, mais diable emporte si je me le rappelle !

ALICE

Alice Doré, monsieur.

DÉCHELETTE

Eh bien, Alice Doré et moi, nous sommes des amoureux sans lendemain. Et personne ne pleurera. Pas vrai, mon enfant ?

ALICE, *avec un soupir.*

Puisque vous le dites, monsieur...

CAOUDAL, *à Gaussin.*

C'est égal, ne l'écoutez pas, jeune homme. Aimez, si le cœur vous en dit, au risque de souffrir, au risque de pleurer, comme moi tout à l'heure... Aimez, il n'y a que ça de bon dans la vie... Le reste...

ALICE, *à elle-même.*

Que c'est gentil ! Qu'ils disent de belles choses !... Je n'ai jamais entendu parler de l'amour comme ça.

(La bonne se précipite au-devant de Rosa, qui entre par le fond suivie de de Potter, et à quelque distance de La Borderie. — Rosa, teint bistré, face dure, quarante-cinq ans. Toilette très riche, mais disparate, exotique; beaucoup de bijoux. — De Potter, très soigné de tenue, marchant raide, la tête haute, portant le manteau de Rosa, son ombrelle et un petit chien havanais. — La Borderie, déjà marqué, une rosette à la boutonnière, un peu honteux, se glisse le long des tables.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSA, DE POTTER, LA BORDERIE, FRANCINE

FRANCINE, *respectueusement à Rosa.*

Par ici, madame, par ici, le chalet... Je vous l'ai gardé... Ah ! ah !

ROSA

Bien, bien, petite. *(Durement à de Potter.)* Passe-moi Bichito et va chercher le coussin dans le canot; tu oublies tout.

DE POTTER, *lui tendant le chien, très doux.*

Voilà, chère amie.

LA BORDERIE, *à de Potter.*

Je vais avec vous, de Potter.

ROSA, *tendre, embrassant Bichito.*

Pauvre chien chéri à sa maîtresse... Tu as chaud... Il t'a secoué... Il est si brutal. *(Elle entre dans le chalet.)*

GAUSSIN, *à Déchelette et à Caoudal.*

Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

CAOUDAL, *à Déchelette, montrant Gaussin.*

Il ne la connaît pas !... Est-il jeune, hein ? *(A Gaussin.)* Rosario Sanchès. Rosa de son nom de fête, Espagnole d'Oran, ancienne dame des chars à l'Hippodrome, propriétaire du château de Marnes et du musicien de Potter.

GAUSSIN, *stupéfait.*

De Potter... le grand musicien ?...

CAOUDAL

Lui-même.

GAUSSIN

Mais elle n'est plus jolie, cette Rosa ?

CAOUDAL

Elle ne l'a jamais été.

GAUSSIN

De l'esprit ?

CAOUDAL

A peu près autant qu'une... perruche espagnole, dont elle a du reste le plumage.

GAUSSIN

Alors son succès ?

CAOUDAL

Elle le doit à sa cravache, et à sa façon de mener les hommes comme elle menait ses chevaux du cirque... hop !

DE POTTER, *revenant du fond et passant devant eux avec le coussin.*

Tiens, Caoudal... Déchelette... Ça va bien ?

ROSA, *du chalet, criant.*

Tatave !

DE POTTER

Voilà, chère amie. *(Un peu gêné, hâtant le pas.)* Je vous quitte. Au revoir. Une affaire...

DÉCHELETTE, *le regardant s'éloigner.*

Pauvre garçon... on la connaît, son affaire...

CAOUDAL, *apercevant La Borderie qui se glisse dans les tables.*

Ah ! qu'elle est bonne ! La Borderie est aussi de la bande.

GAUSSIN

Le poète ? L'auteur du *Livre de l'Amour ?*

CAOUDAL

Parbleu ! Il espère que nous ne le verrons pas. *(Criant.)* La Borderie !

LA BORDERIE, *s'avançant.*

Pardon. Je ne vous avais pas aperçus.

CAOUDAL

Farceur... avoue donc que tu te cachais.

LA BORDERIE, *sec.*

Pourquoi ?

CAOUDAL

La poésie doit aimer la jeunesse... *(Montrant le chalet.)* Et dame !...

LA BORDERIE, *roulant nerveusement une cigarette.*

Je vis avec les gens de mon âge, mon cher... Je ne suis pas comme toi. *(Montrant Gaussin et Alice.)* Toi, tu oublies trop que tu es un ancêtre.

CAOUDAL, *piqué, se redressant.*

Moi ! Par exemple !

LA BORDERIE

Médaillé de 1850. C'est une date, mon bon.

CAOUDAL, *à Alice, cambrant sa taille à côté de La Borderie.*

Je vous prie de nous regarder, mademoiselle, et de nous dire franchement qui est l'ancêtre de nous deux.

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Ne répondez pas, Alice, c'est trop grave.

ALICE, *à demi-voix à Déchelette en émiettant du pain.*

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Voulez-vous que j'aille porter du pain aux poules ?

DÉCHELETTE

Allez, mon enfant, allez.

ALICE, *sortant par la droite.*

Petit ! petit !

CAOUDAL, *poursuivant son idée.*

Médaillé de 1850... cinquante-cinq ans dans trois mois... Qu'est-ce que cela prouve ? Tant que le cœur reste jeune, sacrebleu ! il chauffe et remonte toute la carcasse. J'en appelle à mademoiselle. *(Il se retourne et n'apercevant plus Alice.)* Tiens ! Elle n'y est plus. C'est dommage ! Ça m'amusait les yeux de la regarder, c'te bête à bon Dieu ! *(Il s'éloigne de la table en cherchant Alice.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* ALICE *et* CAOUDAL

LA BORDERIE, *bas à Déchelette et regardant du côté du chalet.*

Si je pouvais rester avec vous... De Potter m'a amené passer la journée avec Rosa, mais je commence à en avoir assez... Des disputes, des scènes ! J'ai bien envie de les planter là.

ROSA, *dans le pavillon.*

C'est ta faute... je t'avais dit d'écoper le canot. Le bas de ma robe est tout mouillé.

DE POTTER

Je n'ai pas eu le temps.

ROSA

Tais-toi... ne raisonne pas... Tu sais que je n'aime pas cela. Et puis, occupe-toi de la pâtée de Bichito... Pas de croûte, tu sais... Ça lui fait mal.

DE POTTER

J'y vais, mon amie.

(De Potter passe très raide dans son col empesé et va parler à Francine. Rosa seule dans le chalet s'attife devant la glace, tire de ses poches des petits peignes, du rouge pour les lèvres et se maquille.)

GAUSSIN, *regardant de Potter.*

Comment ! c'est là de Potter... Mais je le croyais marié ?

DÉCHELETTE

Oui, marié, des enfants... Il paraît même que sa femme est jolie. Cela ne l'a pas empêché de retourner...

LA BORDERIE, *allumant une cigarette.*

Et vous avez vu comme on le traite.

GAUSSIN

Il y a longtemps que ça dure ?

DE POTTER, *très froidement, derrière eux.*

Vingt ans ! *(Mouvement à la table.)* Oui, il y a vingt ans que, revenant d'Italie après mes trois années de prix de Rome, je suis entré à l'Hippodrome un soir, et que je l'ai vue debout, dans son petit char, au tournant de la piste, m'arrivant dessus le fouet en l'air, avec son casque à huit fers de lance et sa cotte d'écailles d'or... Ah ! si on m'avait dit !... D'abord, ce fut sans importance, on en riait chez moi... puis la chose devenant sérieuse, on voulait nous séparer. — Essayons du voyage, dit ma mère. Je voyageai, car je sentais le danger, moi aussi, et je voulais fuir. Je revins et je la repris. Alors je me suis laissé marier... La grâce, le charme, la jeunesse... Et, trois mois après, j'abandonnai lâchement le nouveau ménage pour l'ancien. Aussi, quelle folie de vouloir faire de moi un mari et un père !... J'étais né l'amant de Rosa, je le suis resté... Un vice qui vous a pris au bon moment, qui vous tient bien, on ne s'en dépêtre jamais. *(A Gaussin.)* Voilà, jeune homme. *(Il se dirige vers le chalet.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *puis* CAOUDAL *et* ALICE.

GAUSSIN

C'est effrayant.

DÉCHELETTE

Je connais un pauvre diable qu'un de ces amours de rencontre a mené encore plus bas que de Potter.

CAOUDAL, *qui vient de s'approcher.*

Flamant, n'est-ce pas ?

DÉCHELETTE

Tout juste. Vous savez, Caoudal, j'ai idée d'adresser une pétition au ministre de la Justice. Faut qu'on lui remette une partie de sa peine, à ce malheureux !

GAUSSIN

Qu'est-ce que c'est que ce Flamant ?

DÉCHELETTE

Un graveur que nous avons connu dans le temps. Amoureux fou d'une femme, il a fait de faux billets de banque pour pouvoir continuer à vivre avec elle.

LA BORDERIE, *à Déchelette.*

Moi, mon cher, je vous préviens que je ne signerai pas votre pétition. Je ne veux accepter aucune solidarité avec ce drôle.

CAOUDAL, *violemment.*

Et moi, Déchelette, je signerai des deux mains.

DÉCHELETTE, *nerveux.*

En effet, je trouve que cinq ans de prison, le nom perdu, la vie détruite, c'est assez payer cher un moment de passion et de folie.

ALICE, *derrière Déchelette, appuyée des deux mains sur son épaule.*

Monsieur, je vous aime bien, vous êtes un brave homme.

DÉCHELETTE

Pauvre petite ! Ça la change.

(Dans le chalet, Francine vient d'apporter les premiers plats du déjeuner.)

ROSA

Et La Borderie ? *(Appelant.)* Ohé ! le poète !

CAOUDAL, *goguenard, à La Borderie.*

Tu entends ? Elle t'appelle... Heureux homme. *(Secouant la main de La Borderie qui s'en va navré.)* Du courage, vieux, du courage !

ROSA, *voyant arriver La Borderie.*

Ah ! enfin, vous voilà... on va déjeuner... Tatave baisse les stores, ça fait mal aux yeux.

FRANCINE, *qui s'en va en riant.*

Baisse les stores, Tatave... Non, vrai... Il a encore plus à faire que moi, celui-là. *(Le store baissé du chalet, on ne les voit plus. On ne fait que les entendre de temps en temps.)*

SCÈNE IX

GAUSSIN, DÉCHELETTE, CAOUDAL,
ALICE DORÉ, *sur la scène,*
LA BORDERIE, DE POTTER, ROSA, *dans le chalet.*

DÉCHELETTE

A propos de Flamant, et la femme, qu'est-elle devenue ?

CAOUDAL

Sapho ? Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vue depuis votre bal de l'an dernier. *(Se retournant vers Gaussin.)* Mais, au fait, c'est ce jeune homme qui nous en donnera des nouvelles. Ils sont partis ensemble, ce soir-là; et, quelque temps après, je les ai rencontrés chez Langlois mangeant des raisins dans la même assiette.

GAUSSIN, *stupéfait.*

Moi... Sapho ?

CAOUDAL

Eh oui ! Sapho... Fanny Legrand, voyons.

ALICE

Je crois bien. Elle est assez connue !

GAUSSIN, *répétant, très troublé.*

Sapho... Fanny Legrand...

CAOUDAL

Ça dure encore ? Hein ?

GAUSSIN, *vivement, très ému.*

Non, non ! Il y a longtemps que c'est fini.

CAOUDAL

Ah !... Une jolie fille ! Elle était superbe à votre bal, dans sa tunique de fellah... Mais c'est à dix-huit ans qu'il fallait la voir, quand elle m'a posé ma figure... fine, le front solide, la bouche en arc, des épaules encore un peu maigres, mais cela allait bien à la brûlure de Sapho... Ah ! c'est une de celles qu'on n'oublie pas... Ce qu'il y avait, dans cette femme-là, ce qu'on tirait de cette pierre à feu, de ce clavier où ne manquait pas une note !... Toute la lyre, comme disait La Borderie.

GAUSSIN, *très ému, la bouche sèche.*

Comment ! La Borderie aussi ?

CAOUDAL

Et j'en ai assez souffert... Deux ans que je l'aimais, deux ans que je m'épuisais pour satisfaire à tous ses caprices. Maîtres de chant, de piano, de cheval... Est-ce que je sais ? Et quand je l'ai eu bien polie, ciselée, taillée en pierre fine, La Borderie, ce bellâtre astiqueur de rimes, est venu me la prendre chez moi, à la table amie où il s'asseyait tous les dimanches.

DÉCHELETTE

Ah ! vous avez toujours au cœur cette vieille rancune d'amour ?

CAOUDAL

Toujours ! D'ailleurs, sa canaillerie ne lui a pas profité... Quel enfer !... Quand on allait chez eux, on la trouvait un bandeau sur l'œil, lui la figure sabrée de griffes.

ALICE

Dame ! oui... ça arrive quelquefois.

CAOUDAL

Mais, le beau, c'est quand il a voulu rompre. Elle s'accrochait, le suivait partout, l'attendait couchée en travers de son paillasson... une pitié !... Et comme fin finale... remerciement à cette jolie fille qui lui avait donné le meilleur de sa jeunesse et de sa beauté, il lui a versé sur la tête un volume de vers haineux, baveux, d'imprécations, de lamentations... *le Livre de l'Amour*, son plus beau livre, du reste. *(Gaussin écoute, immobile, la tête basse, vibrant à chaque mot.)*

DÉCHELETTE, *d'une voix douce et pleine d'une pitié infinie.*

Quelle atroce chose que ces ruptures ! On a vécu des années ensemble. On s'est tout dit, tout donné. On a pris des façons d'être, de parler, même des traits l'un de l'autre, On se tient de la tête aux pieds. Puis, brusquement, on se sépare, on s'arrache... Comment font-ils ? Comment a-t-on ce courage ?

ALICE

Oui !

DÉCHELETTE

Moi, jamais je ne pourrais... Oui, trompé, outragé, sali de ridicule et de boue, la femme pleurerait, me dirait : Reste ! Je ne m'en irais pas... Et voilà pourquoi je tiens à ma devise : Pas de lendemain.

ALICE

Méchant.

CAOUDAL

Pas de lendemain !... pas de lendemain !... Vous en parlez à votre aise, mon cher... Il y a des femmes... Sapho, par exemple !... quand elle aime, elle se cramponne... Elle a le goût du ménage; la popote, le métal anglais, le jardinage.

GAUSSIN, *à part.*

Oui, c'est bien elle.

CAOUDAL

Du reste, pas de chance dans ses installations... Après nous, le beau Flamant, le graveur, l'ancien modèle, car elle a toujours eu la folie du talent ou de la beauté.

GAUSSIN, *faisant de grands efforts pour être calme.*

Ce Flamant, dont vous parliez tout à l'heure...

CAOUDAL

Oui, c'est pour elle qu'il a fait de faux billets de banque. Découvert, coffré presque aussitôt, il fut condamné à dix ans... Elle, son innocence ayant été reconnue et hautement reconnue, elle en fut quitte pour six mois de prévention. Vous rappelez-vous, Déchelette, comme elle était jolie sous son petit bonnet de prison ? Et crâne, pas geignarde, fidèle à son homme jusqu'au bout.

DÉCHELETTE

Oui, je la vois encore, lui envoyant des baisers par-dessus les tricornes des gendarmes, et criant d'une voix à attendrir les pierres : « T'ennuie pas, m'ami... Les beaux jours reviendront... Nous nous aimerons encore. »

GAUSSIN, *à lui-même.*

M'ami ! m'ami !

CAOUDAL

Depuis, tout à fait lancée, elle a pris le monde des artistes en horreur et j'ai passé bien du temps sans entendre parler d'elle, jusqu'au jour où je l'ai

retrouvée chez vous avec ce beau garçon. Je me suis dit : « Voilà ma Sapho repincée ! » Mais ça n'a pas duré, je vois... Elle sera peut-être retournée chez son père, Legrand, le cocher... Ah ! elle est partie de bas, la pauvre fille !

GAUSSIN, *écœuré, furieux.*

Mais c'est du poison qu'on me donne à boire ici... *(Il jette son verre et se lève.)*

CAOUDAL

Qu'est-ce qui lui prend ? Il est toqué...

ALICE

Ce n'est pourtant pas un artiste.

DÉCHELETTE

Qu'est-ce que vous avez, Gaussin ?

GAUSSIN

J'ai... J'ai que je vous ai menti, que cette femme dont vous parlez... oui, depuis un an, je vis avec ça... sans le savoir, par exemple. *(Avec rage.)* Sapho ! Sapho ! Ah ! je vais joliment balayer toute cette infamie.

CAOUDAL

Voyons, voyons, jeune homme... Vous n'allez pas la punir de ma maladresse... J'ai parlé un peu trop librement devant vous... Mais c'est du passé tout cela.

GAUSSIN

M'ami ! m'ami... Le même nom, la même caresse que pour moi, à ce Flamant, à ce misérable !...

CAOUDAL

Mais enfin, avez-vous quelque chose à lui reprocher, vous, personnellement ? Si vous ne connaissez rien de sa vie, c'est que vous ne l'avez pas voulu. Maintenant, que ses amants soient trop célèbres, que vous souffriez de voir leurs portraits à toutes les vitrines... ben quoi ! ça prouve qu'elle avait du goût. Ah ! je vous trouve bien sévère, bien jeune...

DÉCHELETTE, *se levant.*

Ce n'est pas cela qu'il faut dire, Caoudal... Il faut lui dire que s'il ne s'en va pas maintenant, après tout ce qu'il vient d'apprendre, il ne s'en ira jamais... Ces choses-là, quand elles ne tuent pas l'amour, elles l'exaltent, le fortifient, en font un martyre à deux qui ne finit pas. Il voulait partir, laissez-le... Il n'aura pas une occasion meilleure d'échapper au sort de de Potter... C'est ce qui l'attendait avec Sapho. *(Brouhaha dans l'intérieur du chalet.)* Tenez, écoutez-les là-dedans.

DE POTTER, *sortant du chalet, le chapeau sur la tête, agitant sa canne.*

Je n'en veux plus. C'est fini !

ROSA, *sur la porte du chalet et se penchant au dehors.*

Va donc voir chez ta femme si j'y suis...

DE POTTER

Ma femme !

FRANCINE, *accourant.*

Ah ! veine ! un petit attrapage...

LA BORDERIE, *essayant de le retenir.*

Voyons, voyons, de Potter...

DE POTTER

Non, non, je m'en vais ! *(Il s'éloigne.)*

CAOUDAL

Faux départ, mon bonhomme.

DÉCHELETTE

Il ne peut plus s'en aller, c'est trop tard... *(A Gaussin.)* Pour vous, mon fils, il serait encore temps.

GAUSSIN

Oui, oui, vous avez raison... Tout est fini entre elle et moi... Je ne veux plus la voir... Elle peut retourner chez nous, je n'y serai plus... Adieu, Déchelette.

CAOUDAL

Sans rancune, jeune homme ?

GAUSSIN, *rageusement.*

Comment donc ! mais je vous remercie, au contraire. *(Il sort très vite.)*

SCÈNE X

DÉCHELETTE, CAOUDAL, ALICE, ROSA, LA BORDERIE, FRANCINE, *puis* DE POTTER

LA BORDERIE

Voyons, Rosa, voyons.

ROSA

Laissez-moi... laissez-moi...

LA BORDERIE

Quelle journée !

ROSA, *embrassant Bichito.*

Pauvre chéri ! Il n'y a que toi... Embrassez votre belle maîtresse...

LA BORDERIE, *à Rosa qui s'est assise.*

Il vous reviendra votre Tatave... Il vous reviendra.

ROSA, *changement de ton.*

Si vous croyez que j'en doute ! *(Apparition de de Potter.)* Tenez ! le voilà, ça n'a pas été long.

(De Potter s'avance, très raide, très droit, énergique, et, sans dire un mot, va s'asseoir à côté de Rosa, son chapeau sur la tête, sa canne entre les jambes. Rosa, silencieuse comme lui, le regarde du coin de l'œil et lève les épaules. La Borderie, pendant ce temps, a rejoint Déchelette, Caoudal et Alice, qui regardent de loin la scène muette de réconciliation.)

DÉCHELETTE, *qui a suivi des yeux le manège de de Potter.*

Décidément, mon système est encore le meilleur. *(Criant.)* L'addition !

CAOUDAL

Vous partez ?

DÉCHELETTE

C'est l'heure du train.

ALICE

Déjà !

DÉCHELETTE

Oui. C'est fini. On ferme.

ALICE, *très timidement à Déchelette.*

Monsieur, voulez-vous être bien gentil ? Finissons cette journée ensemble... Vous êtes si bon. Je n'ai jamais été si heureuse.

DÉCHELETTE, *hésitant.*

C'est que... c'est complètement contraire à mes principes...

CAOUDAL

Mais si, mais si, il veut bien... et j'en suis... J'ai besoin de m'égayer un peu... Nous cueillerons des cèpes dans le bois, puis dîner à Saint-Cloud, et retour le soir par le bateau... La noce, quoi !

ALICE

Ah ! le bateau... quelle chance !

CAOUDAL

Vrai ! elle n'est pas difficile à nourrir.

(Pendant ces derniers mots, Fanny est entrée avec un paquet de grandes fleurs sur les bras et va droit à la table où elle a pris le café avec Gaussin).

SCÈNE XI

LES MÊMES, FANNY

FANNY, *entrant.*

Comment ! Il n'est plus là ! Où est-il passé ?

CAOUDAL, *l'apercevant.*

Tiens, Sapho !

FANNY

Caoudal !

LA BORDERIE

Bonjour, Sapho !

FANNY

La Borderie !

CAOUDAL

Quoi donc ? on ne reconnaît plus les amis ?

FANNY

Bonjour. *(Bas.)* Les a-t-il vus ?... Leur a-t-il parlé ?

CAOUDAL

Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

FANNY

Rien, tu vois; je me promène.

LA BORDERIE

Toute seule ?

FANNY

Mais oui. Toute seule.

CAOUDAL

C'est comme moi. Tu étais veuve, tu es venue faire dire un bout de l'an aux étangs de Ville-d'Avray... On a tant de souvenirs enterrés par tous ces bois !

FANNY

Caoudal, écoute donc. Non, non, rien, merci. *(A part.)* Ils m'en veulent trop, tous; ils ne me diraient rien.

DÉCHELETTE

C'est vrai qu'elle est étonnante, cette Sapho ! Je ne l'avais pas vue depuis la nuit de mon bal; elle est rajeunie de dix ans.

LA BORDERIE

Ça se gagne, la jeunesse, en fréquentant les petits jeunes.

CAOUDAL, *à Fanny.*

Mais qu'est-ce que tu cherches ? On dirait que tu as perdu quelque chose.

ALICE

Il faudrait lui dire que son monsieur est parti.

CAOUDAL

Laissez-la donc cuire un peu dans sa fièvre... Qu'elle sache à son tour comme c'est bon d'être lâché...

FANNY, *à la bonne.*

Mais il vous a dit qu'il allait revenir ?

FRANCINE

Non, madame; il a payé sa note et s'en est allé vers la gare, vite, comme quelqu'un qui aurait peur de manquer le train.

FANNY

Et il ne vous a rien laissé pour moi ?

FRANCINE

Rien de rien. Maintenant, peut-être qu'à ces messieurs...

FANNY

Ah ! il leur a parlé ?

FRANCINE

Ils ont causé tout le temps ensemble, même qu'il avait l'air bien en colère.

FANNY

En colère... Je comprends alors. Ah ! les lâches ! les lâches !

CAOUDAL

A qui en as-tu ?

FANNY

A vous tous, et vous savez bien pourquoi. Mon bonheur vous a fait envie; cet enfant qui m'aimait, vous vous êtes vantés, vous avez fait les beaux devant lui; vous lui avez dit mon nom... Sapho, un nom de fête écrit sur toutes les glaces des restaurants, et toujours souligné de quelque ordure... Ne mentez pas, vous lui avez tout dit !

CAOUDAL

Je te jure, mon enfant, que je ne savais pas...

FANNY, *enragée.*

Parce que je t'ai quitté, voilà comme tu te venges !... Qu'est-ce que tu veux ? Je te trouvais laid, démoli; mais regarde-toi donc, vieux jeune premier.

LA BORDERIE

Attrape, mon oncle.

FANNY

Et toi, vipère, tu ne m'as pas fait assez de mal ? Il t'en restait donc encore de ton venin de mauvais poète ?... *Le Livre de l'Amour*, trois francs cinquante chez Lemerre. Voilà l'auteur.

ROSA

Tu es servi.

FANNY

C'est comme celle-là...

ROSA

Moi !

FANNY

Jalouse de tout ce qui est jeune, de tout ce qui est beau, de tout ce qu'elle

n'a jamais eu. Ah ! tu peux la maquiller ta peau de grosse orange; tu peux la parfumer pour deux, toi et ton Bichito qui empeste.

ROSA

Mais je n'ai rien dit, voyons.

FANNY

Toi ou les autres... vous avez parlé, vous l'avez fait fuir... cet amour qui était ma vie, que je cachais comme un trésor, tout au fond de mon cœur... Ah ! tas de sales bêtes... *(Elle vient tomber sur une chaise, la tête enfoncée dans ses bras, sur une table.)*

ROSA

Voyons ! voyons ! Je parie qu'il n'est pas bien loin, ton innocent. Et puis, tu es jeune, toi... Celui-là parti...

FANNY

C'est celui-là que j'aimais.

CAOUDAL

Ah ! cette Sapho, toujours la même.

FANNY

Tu te trompes, mon cher, plus la même du tout, ta Sapho ! Tu m'avais donné ce nom de passion, de folie; cherche m'en un autre, parrain, et cherche-le moi bien maintenant, cynique et dur, pas un nom d'amour surtout, finie la mythologie... Je ne veux plus aimer; je jure de...

CAOUDAL, *lui montrant Gaussin.*

Ne jure pas et regarde.

FANNY, *s'élançant.*

Ah ! m'ami...

CAOUDAL

Couic ! Dans le sac, le petit jeune homme.

LA BORDERIE

Tu la connais, cette histoire-là.

DE POTTER

Je te crois. C'est la mienne.

DÉCHELETTE

Et l'exemple n'a servi à rien, comme toujours.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur de Jean Gaussin et de Fanny Legrand à la campagne, dans les bois de Marnes. — Une grande pièce faisant partie d'un ancien rendez-vous de chasse; à droite, large et haute cheminée. — Le mobilier du premier acte, la vieille armoire à panneaux peints, la table de travail, divan. — Porte vitrée au fond; de chaque côté, une large et haute fenêtre à petits carreaux. — Rideaux d'andrinople rouge, croisés et relevés. — Après la porte, un petit perron sur un jardinet séparé du bois par une barrière très basse.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, GAUSSIN, LE PETIT JOSEPH, FRANCINE

(Fanny, toilette de campagne, Gaussin, en chapeau de paille et en vareuse, étendu tout de son long sur le divan, à moitié somnolent tient à la main un livre qu'il ne lit pas. Le petit garçon, endimanché d'un complet de la « Belle-Jardinière », joue avec un doigt sur le piano : Allons, chasseur, vite en campagne !*)*

FANNY, *devant un grand panier de provisions, à Francine.*

Francine, vous avez bien tout mis dans le panier ?

FRANCINE, *assise.*

Je crois que oui, regardez.

FANNY

Les cannes à pêche sont là... Où est la boîte d'hameçons ?

FRANCINE, *sans bouger.*

Devant vous, sur la table.

FANNY

Ah ! oui. *(Elle met la boîte d'hameçons dans le panier, et souriant à Francine.)* Eh bien, ma fille, vous ne vous plaindrez pas que votre nouvelle place est fatigante.

FRANCINE

Dame ! Je me repose pour tout le temps que j'ai trimé.

FANNY

Et puis, c'est rigolo, ici.

FRANCINE

Ah ! rigolo... S'il n'y avait que madame !... Mais monsieur est d'un noir...

FANNY, *qui a fermé le panier.*

Bien, bien. Allez toujours porter ceci sous le hangar, si ce n'est pas trop vous demander... *(Pendant que Francine s'éloigne, Fanny passe derrière Gaussin, et penchée sur lui.)* Tout de suite, à quoi penses-tu ?

GAUSSIN

Moi ? à rien.

FANNY

Je n'aime pas quand tu rumines tout seul comme ça. *(Lui soufflant gentiment sur le front.)* Frrr ! voilà. C'est parti. *(Elle va au fond.)*

GAUSSIN, *appelant.*

Joseph ! *(L'enfant s'interrompt et se retourne, la tête basse, farouche, impatient.)* Joseph, viens ici.

FANNY, *à l'enfant avec douceur.*

Va donc, puisqu'il t'appelle...

JOSEPH, *bas, à Fanny.*

J'l'aime pas... I va me gronder... I gronde toujours.

FANNY

Viens avec moi.

JOSEPH

Oh ! avec toi, ménine, je veux ben.

FANNY, *le conduisant par la main à Gaussin.*

Il est gentil, n'est-ce pas, notre petit d'adoption ? Il n'y a qu'un mois que nous l'avons, et on l'aime comme si c'était à nous... Tu regardes son costume... Vingt-cinq francs à la « Belle-Jardinière ». Ça n'est pas cher.

GAUSSIN

Non, je regarde ses poches. *(A Joseph, en lui montrant ses poches qui sont énormes.)* Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

JOSEPH

Il y a ren.

FANNY, *riant.*

Y a ren !

GAUSSIN, *retirant des objets qu'il nomme à mesure.*

Des pommes de terre, une betterave, des carottes.

JOSEPH

C'est pas moi.

GAUSSIN

Tu as encore maraudé dans les champs... Sais-tu comment ça s'appelle ce que tu as fait là, espèce de petit sauvage ? Réponds, voyons !

JOSEPH

Chez nous, on disions : faire sa denraie.

FANNY, *éclatant de rire.*

Il est amusant, avec sa denrée.

GAUSSIN

Ah ! vraiment... faire sa denrée ? Eh bien, nous, nous appelons ça : voler.

JOSEPH

Voler !... J'sais pas ce que c'est.

GAUSSIN

Les gendarmes te l'apprendront.

JOSEPH, *souriant.*

Ah ! Les gendarmes... J'vas pus vite que leu chevaux.

FANNY

Mais, laisse-le donc... Il a été élevé au fond des bois, dans une hutte de charbonnage... Nous l'apprivoiserons peu à peu. Allons, embrasse-le...

JOSEPH, *se jetant dans les bras de Fanny.*

J'aime mieux toi, ménine.

GAUSSIN

Ménine !... Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa ménine ?

FANNY

Sa grand'mère; tu sais bien, la première nuit que nous l'avions, il pleurait tout seul dans son petit lit près du nôtre : « Guerlaude mi, ménine, guerlaude mi, ménine. » A la fin, nous avons compris que le pauvre petit appelait sa grand'mère morte, et lui demandait de le bercer, de le guerlauder. Tu l'aimais bien, chéri, ta ménine ?

JOSEPH

Oh ! oui... Elle me donnions tout ce qu'elle avait... Nous faisions toujours notre denraie ensemble, dans les champs, dans les bois. Une fois les forestiers nous ont donné une chasse... Oh ! mais une chasse... Oh ! oui, je l'aimions ben, la bonne grand'mère. Quand j'avions mal un pso...

GAUSSIN, *étonné.*

Un pso ?

FANNY

Un peu, voyons.

JOSEPH

A mettait sa main d'sus mon mal, je guérissions tout de suite. *(Se tournant vers Fanny dont il prend la main, qu'il frôle contre sa joue.)* T'es comme grand'mère, toi; mais t'as la main pus douce.

FANNY, *poussant Joseph dans les bras de Gaussin.*

On ne peut pas résister à ça.

GAUSSIN, *songeur, regardant l'enfant qu'il tient devant lui.*

A qui ressemble-t-il ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? *(Après un silence, le repoussant.)* Ah ! tiens, va-t'en...

JOSEPH, *bas.*

Eh ben ! et ma denraie ? C'est pus moi qui l'a volée, alors; c'est eux ! *(Il retourne au piano et reprend son :* Allons, chasseur, vite en campagne !)

FANNY, *roulant une cigarette.*

Quelle heure est-il ? *(Jetant les yeux sur un vieux coucou pendu dans un coin.)* Deux heures. Les Hettéma seront bientôt là.

GAUSSIN

Les Hettéma... Ils viennent donc ?

FANNY

Mais oui... nous avons organisé une grande partie de pêche sur l'étang. Est-ce que cela t'ennuie d'être avec eux ?

GAUSSIN

Non.

FANNY, *se rapprochant.*

Ils ne sont pas forts, mais ce sont de bonnes gens... Et puis, enfin, il faut bien voir quelqu'un.

GAUSSIN

Tu as raison, seulement...

FANNY

Quoi ?

GAUSSIN

Une chose m'ennuie : ils nous croient mariés légitimement comme eux... Il faudrait les prévenir.

FANNY, *riant et lui prenant la tête.*

Pauvre chérie ! Il n'y a que toi pour des naïvetés pareilles... Ils le savent bien, va, que nous ne sommes pas mariés. Et puis, qu'est-ce que ça peut leur faire ?

GAUSSIN

Comment ? Est-ce qu'ils ne le seraient pas, eux ?...

FANNY

Mariés ? Oh ! si... on ne peut mieux mariés... Mme Hettéma est une des gloires du quartier Latin d'il y a vingt ans... Oui, mon petit, dans les provinces les plus reculées, des générations d'avocats, de parfaits notaires, parlent encore de cette bonne fille qu'on appelait Pellicule.

GAUSSIN

Comment ! Pellicule ?

FANNY

Tu vois, tu la connais, toi aussi.

GAUSSIN

Oui, de réputation. *(A part, levant les bras au ciel.)* Ah ! mon oncle. *(Haut.)* Ainsi, cette Mme Hettéma si pimbêche, pour qui les romances ne sont jamais assez sentimentales, ni les mots assez distingués...

FANNY

Parfaitement...

GAUSSIN

Et lui, si tranquille, si sûr de son bien-être !

FANNY

Il n'est pas jaloux du passé, celui-là. Il n'est pas comme toi. Il ne se ronge pas.

GAUSSIN, *sombre.*

Ah ! non... *(Irrité, s'adressant au petit Joseph, qui continue toujours à jouer son air.)* Mais tais-toi donc ! Il est insupportable, ce gamin, avec son tapotement.

FANNY

Va jouer au jardin, Joseph.

JOSEPH

Oui, ménine. *(Il se sauve, après avoir repris sa denrée.)*

SCÈNE II

FANNY, GAUSSIN

FANNY

Tu es trop dur pour cet enfant, qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu ne l'aimes donc pas ?

GAUSSIN, *se levant brusquement.*

Eh bien ! non. Il me vient toutes sortes d'idées sur lui.

FANNY

Lesquelles ?

GAUSSIN

On ne connaît pas sa mère, et par moments je me figure...

FANNY

Moi ? T'es bête, je te l'aurais dit; tu sais bien que je n'aime pas mentir... Ne recommence donc pas à te dévorer pour des niaiseries.

GAUSSIN

C'est si drôle, cette adoption, ce petit Morvandiau que tu nous mets sur les bras.

FANNY

Tu sais pourtant dans quelles circonstances nous l'avons pris, je te l'ai racontée vingt fois, cette histoire. On l'élevait au Morvan, chez sa grand'mère. Elle meurt. Des mariniers ramènent le petit pour le remettre à ses parents. Mais plus personne. La mère morte et le père... parti... on ne sait où... Voilà le pauvre enfant sans pain ni vêtements, à la rue. Je t'ai demandé : « Si nous le prenions avec nous ? » Tu as consenti, et maintenant...

GAUSSIN

C'est que ce sera pour toi une lourde charge dans la vie, ma pauvre fille... Quelle complication quand je serai parti !

FANNY

Tu te trompes, Jean; ce sera quelqu'un à qui parler de toi, un compagnon pour ma solitude, un but à mon existence, si dure quand je ne t'aurai plus... Cet enfant fera de moi une mère, et moi je ferai de lui un homme : je lui apprendrai à connaître la vie, à ne jamais mentir et à se garder de l'amour... à moins qu'il ne rencontre une Fanny *(Souriant.)* s'il en reste encore. Allons, méchant, tu nous feras donc toujours souffrir de la jalousie ? Épargne-nous, je t'en prie. On s'épuise à la fin. *(Penchée sur lui.)* Puisque c'est mort tout ça, que je n'aime que toi, qu'il n'y a plus que toi au monde...

GAUSSIN, *lui prenant les mains et la regardant dans les yeux.*

S'il était mort, comme tu le dis, tout ce passé, tu ne le garderais pas précieusement sous clef. *(Mouvement de Fanny.)* Oui, là... dans l'armoire.

FANNY

Tu sais donc ?

GAUSSIN

Ces lettres, ces portraits...

FANNY, *après un combat, résolument.*

Si je les brûle devant toi, me croiras-tu après ?

GAUSSIN

Je t'en défie... Tu y tiens trop...

FANNY

Tu m'en défies ? Tu vas voir... *(Elle court à l'armoire, en retire un coffret de laque, et revenue vers Jean.)* Tiens ! déchire, brûle, c'est à toi ! *(Comme il hésite et regarde sans y toucher, elle court à la cheminée et dit.)* Allons, donne, que je jette tout ça au feu !

GAUSSIN

Non ! attends. *(Plus bas comme honteux.)* Je voudrais... je voudrais lire.

FANNY, *près de lui.*

Pourquoi ! Tu vas te faire mal, encore.

GAUSSIN

Pas plus de mal que lorsque je les rencontre, ceux qui ont écrit toutes ces pages enflammées... Tu ne sais pas les rages qui me prennent, les envies de sauter dessus, de leur manger la figure en pleine rue.

FANNY

Comme tu nous rends malheureux !

GAUSSIN

Oh ! oui, bien malheureux... Mais comment faire ? Je ne peux pas... Je ne

peux pas... Si je te disais... Dans tes phrases, dans tes gestes, je retrouve quelque chose de tous ces hommes que tu as aimés... Quand tu parles d'art, de sculpture, avec ton joli coup de pouce : Caoudal. Tu fumes : La Borderie et son éternelle cigarette.

FANNY

Voyons, voyons, sois raisonnable.

GAUSSIN

Laisse-moi, je veux lire. *(Haut, avec une ironie déchirante.)* Mâtin, quelle passion ! Quel est donc cet enragé ? Ah ! le poète... Voilà les vers :

Pour animer le marbre orgueilleux de ton corps,
O Sapho, j'ai donné tout le sang de mes veines.

(Parlé.) Phraseur, va !

FANNY, *lui prenant la main.*

Tu as raison, il n'y a rien sous cette belle musique.

GAUSSIN

Alors, pourquoi ? pourquoi ?

FANNY

J'étais si jeune, je ne savais pas.

GAUSSIN, *lisant une autre lettre.*

Mais, enfin, dans quel but as-tu gardé ces lettres ?

FANNY

Mon Dieu, je n'en sais rien... Peut-être la signature.

GAUSSIN

C'est vrai... Tous connus, tous célèbres. Une collection d'autographes !... *(Tirant un autre paquet de lettres du coffret.)* Ah ! ah ! voilà Caoudal, maintenant. Ton parrain, celui qui t'a donné ton nom de Sapho. Un joli cadeau qu'il t'a fait là... Sapho ! un nom qui à force de rouler des siècles s'est encrassé de légendes immondes et, d'un nom de déesse, est devenu... D'abord, tu sais, il est affreux son bronze de Sapho.

FANNY

Mais oui, ça ne tient pas. Donne, donne.

GAUSSIN, *lisant les lèvres tremblantes, puis avec un grand sanglot.*

« Je t'aime comme jamais je n'ai aimé une autre femme. » Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc tous pour être après toi comme ça ?

FANNY

Finis, je t'en prie.

GAUSSIN

Ah ! ah ! un portrait... Qui est-ce ? Jeune, beau... Flamant le faussaire, n'est-ce pas ?... Je m'en doutais... Et voilà ses lettres.

FANNY

Ne lis pas, ne lis pas, va.

GAUSSIN

Laisse, laisse. *(Lisant tout haut.)* « Tu es bonne d'être venue, ma Fanny... Comme tu étais jolie, en face de mon vêtement de prisonnier, dont j'avais si grande honte. » *(Haut.)* Mais c'est de sa prison qu'il t'a écrit cela, et il n'y a pas longtemps. Tu as donc continué à le voir ?

FANNY

De loin en loin... par charité...

GAUSSIN

Même depuis que nous nous connaissons ?

FANNY

Oui, une fois, une seule, au parloir... On ne les voit que là.

GAUSSIN, *ironique.*

Ah ! tu es une bonne fille... Enfin, il n'était pas célèbre, celui-là. Ce n'est pas pour la signature que tu as gardé ces souvenirs ?

FANNY

Donne, donne. *(Elle prend la lettre et la jette au feu.)*

GAUSSIN, *lui tendant la photographie.*

Et le portrait ?

FANNY, *suppliante.*

Le portrait aussi ? Tu veux ?

GAUSSIN

Et toi ? Tu l'aimes donc toujours.

FANNY

Non, puisque je t'aime... Mais ce malheureux m'a donné plus que sa vie, son honneur. Il m'a adorée jusqu'à la folie, jusqu'au crime... Il me semble que c'est une lâcheté que tu me fais commettre.

GAUSSIN

Garde alors...

FANNY, *fébrilement.*

Tiens ! *(Elle déchire le portrait avec rage et le jette au feu.)* Et à présent, tu ne seras plus jaloux, tu ne me tortureras plus de ces choses ?...

GAUSSIN

Non, plus jamais... C'était ça, vois-tu, qui m'étouffait... Tout le jour, là-bas, à Paris, j'y pensais, je te voyais fouillant ce coffre, relisant ces lettres... Ah !

FANNY

Mais puisqu'il n'y a que toi dans mon cœur... Et de ce vilain passé il ne reste plus que des cendres.

GAUSSIN

Oui, je te crois, je suis guéri, je t'aime ! *(Ils sont debout, s'étreignant ; à la porte de la cuisine apparaît Francine.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE

FRANCINE

Madame.

FANNY

Quoi donc ? *(Gestes de Francine.)* Parlez.

FRANCINE

Il est là.

FANNY

Ah ! *(Brusquement.)* Bien, très bien. J'y vais. *(Francine sort.)*

SCÈNE IV.

FANNY, GAUSSIN

GAUSSIN

Qui est là ? Où vas-tu ?

FANNY

Attends... Ce n'est rien... Je te dirai.

GAUSSIN, *terrible.*

Non, non, tout de suite, je veux... savoir... je veux...

FANNY

Ah ! tu vois bien que tu n'es pas guéri. Quelle mauvaise pensée te vient encore ? C'est mon père qui est là.

GAUSSIN

Ton père ?

FANNY

Oui, papa Legrand, le cocher, qui vient voir sa fille. Je n'ai pas pu l'empêcher. Il est à pied, sans le sou, plus très jeune avec ça...

GAUSSIN

Où est-il ?

FANNY

Dans le jardin.

GAUSSIN

Va le voir, va lui parler.

FANNY

Tu ne veux pas qu'il entre ?

GAUSSIN

Mais c'est que...

FANNY

Oh ! tu ne le gêneras pas...

GAUSSIN

C'est moi qui serai gêné.

FANNY

Pourquoi ?

GAUSSIN, *bas, amèrement.*

Au fait, oui, pourquoi ? Il fait partie du ménage... *(Haut.)* Va le chercher.

FANNY

Oh ! que tu es bon ! Je t'adore. *(Appelant.)* Papa ! papa !

(Entre le père Legrand dans sa vieille lévite de cocher de grande remise, aux boutons de métal arrachés, avec ses cheveux blancs de Polichinelle ; sur sa face rose et tuméfiée, des airs de pochard majestueux et son fouet à la main qu'il porte comme un cierge.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PÈRE LEGRAND, *puis* FRANCINE.

LE PÈRE LEGRAND, *à sa fille.*

Bonjour, comment qu'ça va ?...

FANNY, *embrassant son père.*

Bien, et vous ?

LE PÈRE LEGRAND

Pas mal, le coffre est encore solide... Toujours bon fouet, bonne mèche, comme je dis... seulement, c'est le commerce qui ne va pas. Si on avait besoin d'un bon cocher au mois par ici, ça ferait joliment mon affaire. Non, non, laisse, Nini, il n'y a que moi qui touche à mon fouet. J'en ai soin comme une nourrice. *(Il va poser respectueusement son fouet dans un coin et le cale avec précaution.)*

FANNY, *bas à Gaussin.*

Dis-lui un mot...

GAUSSIN

Je voudrais bien, je cherche... *(Fanny et Gaussin se regardant gênés.*
moment, on entend au loin le son d'un cor de chasse.)

FRANCINE

Madame... Voici les Hettéma... On va s'amuser. C'est ça des rigolos co
je les aime... Oh !...

(Le ménage Hettéma paraît au fond, arrivant par l'allée praticable. Ils
coiffés de gigantesques chapeaux de paille, vêtus de flanelle rouge, ch
de filets, d'éperviers, d'engins de pêche. M^me^ Hettéma a un cor de c
en sautoir ; Hettéma, de la barbe partout, jusque dans les yeux. Q
il parle, on dirait qu'il en a dans la bouche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES HETTÉMA, JOSEPH

MADAME HETTÉMA, *entre en chantant, minaudière et sentimentale.*
Hettéma la suit.

J'aime entendre la rame
Le soir battre les flots,
J'aime le cerf qui brame...

(S'interrompant

Bonjour, les bébés.

GAUSSIN, *à part, présentant madame Hettéma.*

La Pellicule de mon oncle !

FANNY, *montrant le père Legrand.*

Mon père.

LE PÈRE LEGRAND

Bonjour. Comment qu'ça va ?

MADAME HETTÉMA

Pas mal, et vous, papa ?

LE PÈRE LEGRAND

Oh moi !... toujours bon fouet, bonne mèche, comme je dis.

MADAME HETTÉMA

Je vois que vous êtes en famille.

GAUSSIN

En famille... effectivement.

MADAME HETTÉMA

Nous arrivons un peu tard, il a fallu arroser le jardin avant de partir... Ce soir, nous serions trop fatigués.

HETTÉMA, *dans sa barbe.*

Oh ! l'arrosage... C'est bon ! *(Les yeux hors de la tête.)* J'en ai mis trente-deux aux flageolets.

GAUSSIN

Trente-deux quoi ?

HETTÉMA

Des arrosoirs, donc.

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

Et moi, quatorze aux balsamines !

FANNY

Allons, partons... Tout est prêt... Papa, vous venez avec nous... Vous porterez les paniers, avec Joseph et Francine.

LE PÈRE LEGRAND

Ça va.

GAUSSIN, *à part.*

Ah ! la bonne vient aussi... C'est complet.

LE PÈRE LEGRAND

Dis donc, Nini, t'as donc un gosse, maintenant ?... Tu dois être contente, toi qui n'avais jamais pu en décrocher un.

FANNY

Oh ! celui-là n'est pas à nous... C'est toute une aventure, on te racontera ça en route; allons, partons.

MADAME HETTÉMA, *à Fanny et à Gaussin qu'elle prend par la main.*

Attendez, mes enfants; avant tout, convenons d'une chose. Dès qu'on est ensemble, vous êtes toujours à vous aguicher, vous lardiller, vous reprocher un tas d'affaires... Il n'y a pas une minute de sécurité... On est au piano; j'attaque une romance :

Mais je l'entends qui soupire dans l'ombre...

Ou bien :

Veux-tu venir au pays des cabanes ?...

V'lan ! une scène, des larmes, et le piano fermé... Plus de romance... On se met à table, on découvre la soupière; c'est l'heure des expansions, des bonnes effusions du cœur. Et vous choisissez juste ce moment-là pour vous expliquer, pour vous dévorer. « Tu as fait ci, tu as été là... Tu as regardé celui-ci, tu as parlé à celle-là ». D'abord c'est choquant. Vous dites de vilains mots qui blessent les oreilles délicates... Et puis, c'est si inutile de remuer le passé. Mon Dieu !

le passé, tout le monde a le sien... Les plus austères, les plus pures... On a toujours eu ses petites misères... turellement...

FANNY, *très gaie.*

Oh ! soyez tranquille. Maintenant, c'est fini... Nous n'avons plus de raisons pour nous disputer.

LE PETIT JOSEPH, *venant du fond.*

Ménine, voilà la pluie.

TOUS

La pluie !...

FRANCINE

Malheur ! pour une fois qu'on allait s'amuser...

FANNY, *riant, aux Hettéma.*

En voilà un arrosage... Si vous l'aviez prévu, vous n'auriez pas pris tant de peine.

HETTÉMA

Tout de même, voisine... J'arrose pour mon plaisir... Si la pluie vient par-dessus, tant mieux ! La terre n'en est que plus contente.

MADAME HETTÉMA

Et elle vous a des effluves... C'est suave.

FANNY

Ah ! vous êtes de vrais campagnards, vous autres. *(Montrant Gaussin.)* Ce n'est pas comme lui... Il parle déjà de rentrer. Il a peur de l'hiver, ici.

HETTÉMA

L'hiver ! C'est là qu'il fait le meilleur. On revient de Paris, mouillé; on trouve un bon feu, la lampe allumée, la femme qui attend, la soupe qui embaume, et sous la table une paire de sabots remplis de paille.

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

Oh ! monsieur Hettéma.

HETTÉMA, *continuant, épanoui.*

Non, voyez-vous, quand on s'est fourré une bonne platée de choux et de saucisses...

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

C'est si bon d'avancer son fauteuil au coin du feu pendant que le grésil tinte aux vitres, de boire son café arrosé d'un petit caramel...

HETTÉMA

Et de piquer un chien en face l'un de l'autre.

MADAME HETTÉMA, *choquée.*

Pas de gros mots, monsieur Hettéma. *(Continuant.)* Alors, je dessers, je prépare la couverture, le moine; on se couche, le lit est tiède, et ça vous fait par tout le corps une chaleur, un bien-être...

HETTÉMA

Comme si on entrait tout entier dans la paille de ses sabots...

GAUSSIN, *à part.*

Et dire que, sans Divonne, mon oncle serait probablement dans ces sabots-là.

FANNY, *à Gaussin.*

Hein, crois-tu ? La jalousie du passé ne le tourmente pas, lui ?

GAUSSIN

Je crois bien, ils sont trop. Et puis, c'est un philosophe. Moi, je n'en suis pas encore là. *(Coup de sonnette à la petite porte du jardinet.)*

FANNY

Tiens ! on sonne. Ça doit être le facteur. *(Regardant à la fenêtre.)* Mais non...

DÉCHELETTE, *dans le jardin.*

Hé ! Gaussin...

GAUSSIN, *à Fanny.*

Déchelette !

DÉCHELETTE

La pluie nous a surpris en plein bois... Peut-on s'abriter un moment ?

(Alice et lui sont serrés l'un contre l'autre, abrités sous un grand pardessus anglais.)

GAUSSIN

Je crois bien ! Entrez donc.

MADAME HETTÉMA

Ils sont charmants. On dirait la vignette d'une de mes romances.

« *Une fleur pour réponse.* »
Je pars, adieu Marie,
Je pars, hélas ! demain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ

DÉCHELETTE, *entrant et coupant la romance.*

On m'avait dit que vous habitiez toujours par ici, mais je n'espérais pas...

FANNY

Trop heureux de vous offrir un abri. *(Saluant Alice.)* Madame.

DÉCHELETTE

Ma petite Doré, avec qui je suis venu faire mes adieux aux bois de Marnes.

GAUSSIN

Je vous croyais parti depuis longtemps.

DÉCHELETTE

En effet, j'ai prolongé mon séjour cette fois... Un peu de fatigue... *(Regardant Alice en souriant.)* de paresse...

FANNY, *s'approchant.*

Permettez-moi de vous présenter nos voisins, monsieur et madame Hettéma. *(A Alice.)* Des gens mariés.

ALICE, *confuse.*

Des gens mariés... Ah ! mon Dieu !

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

Monsieur... Madame...

LE PÈRE LEGRAND

Bonjour, comment qu'ça va ?

FANNY

Mon père. Et voilà notre petit Joseph.

DÉCHELETTE

L'enfant que vous avez adopté, je savais l'histoire.

GAUSSIN

L'histoire ?

DÉCHELETTE

C'est très gentil, ce que vous avez fait là, ma chère Fanny.

FANNY, *vivement, lui coupant la parole.*

Oui, oui... *(A Joseph.)* Va jouer, mon enfant... Mais vous êtes tout mouillés. *(A Alice.)* Approchez-vous donc du feu, madame. *(Elle jette un fagot dans la cheminée.)*

HETTÉMA

Avec tout ça, qu'est-ce qu'on fait, en attendant que la pluie cesse ?

FRANCINE, *résolument.*

Ben oui, qu'est-ce qu'on fait ? J'ai fini le journal.

MADAME HETTÉMA, *timidement.*

Un peu de musique ?...

TOUT LE MONDE

Non, non, pas de musique.

MADAME HETTÉMA

Alors, voulez-vous les jeux innocents ? C'est gentil, c'est convenable.

GAUSSIN, *à part.*

Oh ! Pellicule...

FRANCINE

Les jeux innocents !... C'est pas des jeux pour tout le monde. Dites donc, madame, une partie de tonneau, sous le hangar ?

FANNY

Si vous voulez.

MADAME HETTÉMA

On étouffe dans les maisons.

HETTÉMA

Allons, venez, papa.

LE PÈRE LEGRAND

Faut que je prenne mon fouet avant. *(Ils sortent.)*

FRANCINE, *les suivant.*

Attendez, je vais vous donner les palets... Il n'y a que moi qui sais où ils sont.

FANNY, *allant vers le fond.*

En êtes-vous, Déchelette ? Une partie de tonneau.

DÉCHELETTE

Non, merci, j'aime mieux me chauffer.

SCÈNE VIII

GAUSSIN, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ

(Ils sont tous les trois auprès de la grande cheminée. Déchelette et Alice se chauffent les pieds aux dernières lueurs du fagot. Gaussin debout cause avec eux.)

DÉCHELETTE

Vous n'avez rien pour Châteauneuf, Gaussin ? J'y serai dans deux jours. Avant de m'embarquer à Marseille, je veux passer quelques heures au pays, revoir ma bicoque. Je donnerai de vos nouvelles à Césaire et à Divonne... A moins que vous ne préfériez m'accompagner.

GAUSSIN

Oh ! non, je ne pourrais pas. Alors vous partez demain ?

DÉCHELETTE

Je serais même parti aujourd'hui, sans une fantaisie d'Alice qui a voulu retourner encore une fois à ce restaurant, là-bas, où vous nous avez rencontrés.

GAUSSIN

Oui, je me rappelle... Il y a trois mois.

ALICE

Le 12 juillet... un jeudi... Ah ! la belle journée !

GAUSSIN

A propos, Déchelette, et votre fameuse devise ?

DÉCHELETTE

Quelle devise ?

GAUSSIN

« Pas de lendemain ! » Il me semble que cette fois...

DÉCHELETTE

Moi ! pas du tout. La petite était gentille, très douce, nous nous entend bien... Mais c'est tout. Il n'y aura pas de rupture... A peine une quitterie, co disaient nos grand'mères.

ALICE, *tristement.*

Une quitterie.

DÉCHELETTE

Demain, je monte en sleeping, et la petite retourne à son logement de la La Bruyère qu'elle a toujours conservé.

ALICE, *doucement.*

Troisième au-dessus de l'entresol... Tout ce qu'il y a de plus comm pour se fiche par la fenêtre. *(Elle se lève et sort de son air un peu las et indiffér*

SCÈNE IX

GAUSSIN, DÉCHELETTE

GAUSSIN, *regardant Alice s'éloigner.*

Que dit-elle donc ?

DÉCHELETTE

Ne faites pas attention... des phrases, comme elles en ont toutes... Elle vou que je l'emmène. Me voyez-vous avec une femme, là-bas, sous la tente désert, les fièvres, les nuits de bivouac... Puis, c'est cela, pour le coup, serait contraire à mes principes... Je ne veux pas m'enfoncer, finir com de Potter.

GAUSSIN

Vous alliez dire : comme moi.

DÉCHELETTE

Le fait est que vous y êtes, mon pauvre ami, et jusque-là !

GAUSSIN

J'en sortirai, soyez tranquille.

DÉCHELETTE

Vous croyez ?

GAUSSIN

Dans un an.

DÉCHELETTE

Ah ! oui, le consulat... Mais aurez-vous le courage de partir, de partir seu C'est qu'elles s'accrochent, parfois.

GAUSSIN

Les autres, mais pas Fanny... Elle m'aidera, si la force me manque...

DÉCHELETTE

Vous avez peut-être raison. Heureusement pour vous, Fanny est une autre créature que Rosa... Brave fille, en somme... Un bon camarade... Elle a de ces élans...

GAUSSIN

Oui, c'est vrai, elle a beaucoup de cœur. *(Frappé d'une idée subite et regardant Déchelette bien en face.)* Ainsi, tenez, ce qu'elle a fait pour ce petit Joseph... La grand'mère morte, le père...

DÉCHELETTE

Eh bien, oui, le père à Mazas encore pour deux ans.

GAUSSIN, *changeant de figure.*

Flamant ?... Parbleu ! j'en étais sûr.

DÉCHELETTE

Comment ?

GAUSSIN, *appelant.*

Fanny !... Fanny !...

FANNY, *du dehors.*

Voilà ! *(Elle entre par le fond, souriante.)*

SCÈNE X

LES MÊMES, FANNY

GAUSSIN, *saisissant Fanny par les poignets, l'entraîne.*

Et tu dis que tu n'es pas menteuse... que tu n'as jamais menti... Oh ! le joli niais... Comme on a dû rire de moi, ici !...

FANNY, *effarée.*

Mais...

GAUSSIN

C'est le fils de cet homme que tu me fais embrasser depuis un mois... que tu me reprochais de ne pas aimer ?

FANNY, *tremblante, regardant Déchelette.*

Pardonne-moi, Jean, je n'ai pas pu refuser à ce malheureux... Que de fois l'envie me tenait de te l'avouer ! Je n'osais pas... j'avais peur que tu ne le renvoies, le pauvre petit... Tu étais si jaloux de Flamant !...

GAUSSIN, *avec un rire de dédain.*

Moi, jaloux de ce misérable !... Allons donc !

FANNY

Jean, c'est mal... Tu m'avais tant promis...

GAUSSIN, *la regardant dans les yeux.*

Oui, misérable !... C'est un misérable !

FANNY, *exaspérée.*

Ce misérable m'a tout donné, et toi tu as accepté tous mes sacrifices.

GAUSSIN

Tes sacrifices !... *(A Déchelette qui veut s'éloigner.)* Non, non, restez, Déchelette... soyez témoin... *(A Fanny.)* Qu'est-ce que tu m'as sacrifié ?... Ta position, n'est-ce pas ? Parlons-en, de ta position. Elle était si jolie, ta position ! Ton avenir ? Celui d'une Rosa...

FANNY

Je t'ai donné ma vie.

GAUSSIN

Et tu m'as perdu la mienne... Depuis deux ans tu m'as éloigné de tout ce que j'aime, de tout ce que je respecte... Depuis deux ans, je n'ai pas pu aller voir les miens une fois... Si je leur écris, c'est une scène... Ah ! je dis tout... tant pis !... Et le milieu dans lequel tu me fais vivre... Cette bonne qui vient de la guinguette et qui est notre amie... Ces Hettéma... Cette femme...

FANNY, *ricanant.*

Un ménage légitime, mon cher, et de tous ceux que j'ai connus, c'est encore le plus propre.

GAUSSIN

Et la famille que tu m'as donnée, pour remplacer celle dont tu me prives... Ce père, cet enfant... le fils d'un voleur !...

FANNY

Ah ! tu sais... Ma famille vaut la tienne. Parlons-en, de la tienne ! L'oncle Césaire, le submersionniste, ce mari imbécile. Elle a dû lui en faire voir, la belle Divonne, avec sa petite coiffe et son air effronté.

GAUSSIN

Fanny, je te défends...

FANNY

Va donc; des bords du Rhône ou d'ailleurs, nous sommes toutes les mêmes. Et puis, il y a l'ingénue aussi, celle qu'on te garde, qui mijote pour toi. *(Avec l'accent provençal.)* Au bon soleil de la Provence !...

GAUSSIN

Quelle honte ! Ah ! c'est trop... Emmenez-moi, Déchelette... Emmenez-moi...

FANNY

File donc... Il y a assez longtemps que tu le dis... Retourne à ton pays de

sauvages et ne nous assomme plus de tes myrtes et de tes vignes, de tes tambourins et de tes cigales.

GAUSSIN

Sois tranquille, va... *(Appelant.)* Francine !... Francine !... Ma malle ?

FANNY

Tu cherches ta malle ?... Attends, mon petit. *(Elle ouvre la porte de la chambre et s'y précipite.)*

GAUSSIN, *frémissant, à demi-voix à Déchelette.*

La scène de Rosa... Vous rappelez-vous ?... C'est la même.

DÉCHELETTE

Mais de Potter est resté.

GAUSSIN

Je ne suis pas un de Potter.

FANNY, *rentrant avec une malle qu'elle traîne.*

Tiens ! la voilà, ta malle. En a-t-elle une touche ! Aussi vieille que le château de tes aïeux, avec le grand Rhône qui le baigne... Oh ! ce Rhône !... en voilà un fleuve dont j'aurai entendu parler...

GAUSSIN, *furieux.*

Cause toujours... *(Il court à l'armoire.)*

FANNY, *l'écartant, violente.*

Laisse, est-ce que tu sais où sont tes affaires ? Je serai plus vite débarrassée. *(Elle ouvre l'armoire à deux battants, puis s'arrête très émue.)* Ah ! Dieu ! si c'est possible, moi qui avais si bien rangé tout cela, ce matin... Je voudrais la voir, l'armoire de ta Divonne, à côté de celle-là. Je les connais, les femmes du Midi, pour tenir le linge... Toi qui es si coquet. Tu m'en donneras des nouvelles.

GAUSSIN

Il faut en finir. *(Il prend dans l'armoire une pile de chemises, qu'il jette violemment dans la malle.)*

FANNY, *pleurant.*

Oh ! il abîme tout. *(Rageuse.)* Ah ! c'est comme ça... Eh bien ! oui, finissons-en. *(Elle lui jette tout à poignées.)* Tiens, tes mouchoirs !... Tiens, tes cravates ! C'est Divonne qui te les mettra maintenant. Ce n'est plus moi... Oui, quand tu allais en soirée : « Oh ! je t'en prie, ma petite Fanny. » Et moi, la bête, j'étais là, à cravater monsieur, à me donner du mal !... C'est ta paysanne, qui s'y entendra... Je vois ça d'ici... de grands bouts jusqu'aux oreilles... Monsieur Nicolas.

GAUSSIN, *rangeant dans la malle à mesure que les effets tombent.*

Tu voudrais que je réponde, mais je ne dirai rien.

DÉCHELETTE

Pauvres enfants !

FANNY, *lui jetant le coffret aux lettres.*

Et ça... mets ça aussi... Il ne me sert plus, ce coffret... J'avais là toute ma vie, mes souvenirs, ma jeunesse... Tu m'as tout fait brûler, déchirer... Oh ! comme je le regrette... Ils valaient mieux que toi, tous, oui, même ce Flamant !...

GAUSSIN, *furieux.*

Eh bien ! va le retrouver. *(Jetant le coffret avec dégoût.)* Et garde ça pour y mettre ses lettres... avec le visa de Mazas... Moi je m'en vais...

FANNY

Eh ! va-t'en... Ce n'est pas moi qui te retiens... Décampe, bourgeois ! *(Fanny est debout, haletante devant l'armoire vide, Gaussin, à genoux, ferme, boucle la malle.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUT LE MONDE

MADAME HETTÉMA, *éplorée.*

Encore une scène ?

DÉCHELETTE

Seulement, cette fois, je crois que c'est la bonne.

ACTE QUATRIÈME

Le domaine des Gaussin d'Armandy, au bord du Rhône. C'est la photographie vivante, agrandie, qu'on a vue au premier acte, pendue dans l'appartement de Jean Gaussin. — Tout en haut, dominant le paysage, la tour de l'ancien château des Papes, le village à ses pieds. — Un peu plus bas, la maison des Gaussin, à demi paysanne et seigneuriale. — Au-dessous, des vignes en pente, des bois de pins, d'oliviers, de myrtes, étincelant sous un ciel doré dans une après-midi splendide.

L'action se passe au bas de la propriété, dans une sorte de rond-point où finit la culture et où commence la vraie campagne. — A droite, une fontaine en briques rouges. — Petits chemins de campagne, à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

(Césaire entre, s'éponge le front, s'évente avec son chapeau.)

CÉSAIRE, *seul.*

Quelle heure est-il ? Voyons le soleil. Eh ! cinq heures... Voilà le moment de prendre son vermout. *(Il regarde vers le fond, puis à droite, puis à gauche, pour voir s'il est bien seul, prend un verre sous le banc, s'approche du réservoir et tire une ficelle qui amène une bouteille de vermout, toute ruisselante.)* Au frais ! Dans l'eau de source. Je crois que c'est trouvé, ça ! *(Il s'installe, débouche la bouteille avec ses dents.)*

VOIX DE DIVONNE, *au loin très aiguë.*

Césaire !

CÉSAIRE, *effrayé.*

Boufre, ma femme ! *(Rassuré.)* La maison est loin, on ne peut pas me voir. *(Il commence à se verser du vermout.)*

VOIX DE DIVONNE, *qui se rapproche.*

Césaire !

CÉSAIRE

C'est qu'elle vient par ici... *(Il pose le verre et la bouteille, se lève et crie.)* On y va, mon ange.

VOIX DE DIVONNE

Où es-tu donc ?

CÉSAIRE, *sans bouger.*

A la fontaine. Te dérange pas, mon trésor, j'arrive.

VOIX DE DIVONNE, *très rapprochée.*

Est-ce que Jean est par là ?

CÉSAIRE

Mais non, il est dans les champs avec Irène.

DIVONNE

Vraiment, avec Irène ?

CÉSAIRE, *à part.*

Ah ! mon Dieu... La voilà... vite... *(Il bouche la bouteille, la redescend dans l'eau, va pour boire son vermout, puis se ravisant.)* Diable ! c'est que je vais sentir. *(Il jette son vermout dans la fontaine, cache le verre et se redresse juste au moment où Divonne apparaît. A part.)* Coquin de sort, il était temps.

SCÈNE II

CÉSAIRE, DIVONNE

DIVONNE, *entrant, un tricot à la main.*

Qu'est-ce que tu fais là ?

CÉSAIRE

Tu vois, ma Divonne. Je me repose au bon de l'air. J'ai tant couru. Je viens de visiter la vigne, tous nos nouveaux plants. Nous aurons une récolte superbe, vé !

DIVONNE, *haut, comme à elle-même, flairant du côté de l'abreuvoir.*

Ça sent le fort, ici...

CÉSAIRE

Le fort, je ne trouve pas. Mais toi, ma caille, tu voulais quelque chose ?

DIVONNE

Te donner le courrier qui arrive; il y a une lettre pour Jean.

CÉSAIRE, *joyeusement, lui prenant le courrier des mains.*

Et mes cartes !

DIVONNE, *debout, travaillant.*

Des cartes ?

CÉSAIRE, *défaisant le paquet.*

Oui, des cartes de visite que je me suis fait faire en Avignon, avec tous mes titres. Tu comprends, quand je vais en tournée. *(Lisant avec emphase.)* « Césaire Gaussin d'Armandy, président de la Société des Submersionnistes de la vallée du Rhône, membre du Comité central d'étude et de vigilance, délégué départemental de la Ligue vinicole, etc., etc. » *(Montrant la carte à sa femme.)* C'est joli, n'est-ce pas ? C'est bien gravé ?

DIVONNE

Il faudra demander à Jean. Moi, je ne m'y connais pas beaucoup, dans les écritures...

CÉSAIRE

Tu te connais en tout, ma belle chatte. Quand je pense que c'est de toi, cette idée de submersion qui me vaut tous ces honneurs. C'est toi qu'ils auraient dû nommer président; c'est toi qui...

DIVONNE

Allons, tais-toi, grand simple ! *(Césaire se mouche, s'essuie les yeux.)* Est-ce que l'on parle de ça, quand on s'aime bien ?... Devine qui j'ai rencontré tout à l'heure devant la porte.

CÉSAIRE

Je ne sais pas.

DIVONNE

Déchelette.

CÉSAIRE

L'ingénieur ?

DIVONNE

Oui, il est dans le pays.

CÉSAIRE

Et il n'est pas venu nous voir ?

DIVONNE

Je ne sais pas ce qu'il a. Il m'a dit bonjour de loin sans s'arrêter, et une mine ! Des traits tirés ! Des yeux comme un loup ! Encore un à qui l'air de Paris n'a pas fait de bien.

CÉSAIRE, *souriant.*

Tu crois vraiment qu'il y a un mauvais air à Paris ?

DIVONNE

Regarde notre enfant, comme il nous revient changé. Il n'est plus le même. Il est triste. On sent qu'il se ronge, et quand vous lui parlez, il répond sans penser, en sursaut... Ah ! je le vois bien, il s'est passé quelque chose dans sa vie. D'abord, pourquoi nous est-il venu brusquement comme ça ? De quoi a-t-il peur ? On dirait qu'il se sauve. Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?— Tu le sais. *(Césaire cligne de l'œil.)* Quelque mauvaise femme, hé ?

CÉSAIRE

Eh bien ! oui. Tu as deviné, finaude. Il avait une liaison, la corde au cou, depuis deux ans; mais il a rompu, c'est fini.

DIVONNE

Tu crois ?

CÉSAIRE

J'en suis sûr. Elle lui écrit tous les jours... *(Montrant une lettre du paquet.)* Té, c'est encore d'elle, ceci. Mais il ne répond pas. Il n'ouvre pas même les lettres, pour ne pas s'attendrir. Il me les passe et c'est moi qui les lis.

DIVONNE

Toi ?... Oh ! mon Dieu !

CÉSAIRE

Oh ! tu sais, pas de danger. Ça ne se gagne pas par correspondance... Et puis, je suis bronzé... J'en ai tant vu de ces sirènes, du temps où j'étais à l'hôtel Cujas avec Courbebaisse, la Mornas et une petite du quartier...

DIVONNE

Bon, bon, garde tes histoires...

CÉSAIRE

Du reste, je dois dire que cette personne s'est toujours très bien tenue avec Jean ; et, depuis son départ, elle s'est mise au travail avec beaucoup de courage... C'est très beau.

DIVONNE

Qu'est-ce que tu trouves là de très beau ? Faut bien travailler pour vivre.

CÉSAIRE

Oh ! pas ce genre de personnes-là.

DIVONNE, *serre son ouvrage.*

Comment ! C'est donc une rien du tout avec qui notre Jean demeurait ?

CÉSAIRE

Mon Dieu, tu comprends... Avant de le connaître, elle avait un peu cascadé.

DIVONNE, *étonnée.*

Cascadé ?

CÉSAIRE

C'est vrai, je lui parle *parisieïn.* Je veux dire qu'elle n'avait pas toujours été convenable. *(Avec emphase.)* Mais l'amour l'a réhabilitée...

DIVONNE

Je ne comprends pas, c'est des trop grands mots pour m'entrer dans la tête. Seulement, écoute, Césaire. Tu sais comme on dit chez nous : « Le malheur dure plus que celui qui l'amène. » Si c'est vraiment comme tu racontes, si Jean a tiré cette femme de la boue, il s'est peut-être sali à cette triste besogne. Possible qu'il l'ait rendue meilleure et plus honnête, mais le mauvais qui était en elle a peut-être gâté notre enfant jusqu'au cœur. Ah ! ce Paris... ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie...

CÉSAIRE

Laisse donc, va ! Jean est un brave garçon. Mettons qu'il ait perdu un peu le fil. Il fera comme Césaire. Il n'aura qu'à renconter une Divonne pour revenir dans la route et tenir l'aiguillon droit. Té, regarde, je crois qu'il est en train de la trouver, sa Divonne. *(Il lui montre Irène et Jean qui s'avancent gaiement.)* Hein !

DIVONNE

Tu crois ?

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE, GAUSSIN

IRÈNE, *apercevant Césaire et Divonne.*

Tiens ! vous êtes là ? Nous venons de courir deux heures les lagunes, le grand tour.

GAUSSIN

Ah ! tante Divonne, que c'est bon ! comme on respire ! Tout est bleu !... Cette lumière, ce vent frais dans la figure... Quelle différence avec le ciel boueux de là-bas ! Il y a longtemps que je n'ai été si heureux.

DIVONNE, *joyeuse.*

Vrai ?

CÉSAIRE, *à part, montrant Irène qui mouille son front à la fontaine.*

Et mon vermout ?... Elle va trouver la bouteille.

IRÈNE

Ça va mieux... Je rentre à la maison.

GAUSSIN

Vous rentrez, Irène ?... déjà ? On est si bien ici.

IRÈNE

Il faut bien que je rentre. Voyez comme le vent m'a arrangée. Je vous ferais trop peur. J'ai l'air de la Tarasque.

GAUSSIN, *riant.*

Je ne trouve pas.

IRÈNE

Attendez-moi, je reviens.

DIVONNE, *qui a rejoint Irène.*

Je remonte avec toi, petite.

IRÈNE, *bas.*

Marraine, vous avez vu : il y a une bouteille dans la fontaine.

DIVONNE

Oui, oui. Mais je fais semblant de ne pas la voir. Tu sais, mon enfant, pour bien tenir ce qu'on tient, il faut laisser tout de même un peu de large.

SCÈNE IV

GAUSSIN, CÉSAIRE

GAUSSIN, *regardant Irène s'éloigner, à demi-voix.*

Limpidité, douceur, lumière !... Pas de passé, celle-là, toute pour l'av

CÉSAIRE, *qui pendant ce temps s'est approché de la fontaine avec son verr et a tiré de l'eau la bouteille.*

Veux-tu faire comme moi, Jean ? Un coup de vermout... Il est un peu arro mais du vrai.

GAUSSIN

Merci.

CÉSAIRE

Tu comprends, Divonne me défend d'aller au café, et voilà avec quoi remplace. Elle n'y voit que du feu, ta pauvre tante. *(Il remet tout en pla revient vers Jean.)* Dis donc, garçon, il me semble que le moral se rem hein ?

GAUSSIN

En effet, je vais mieux, bien mieux. Quand je songe à la vie que je me à toutes les misères, à toutes les bassesses dont cette passion est faite, i semble sortir d'une fièvre pernicieuse comme on en gagne dans les mara

CÉSAIRE

C'est depuis que tu ne lis plus les lettres de Sapho... Quelle bonne j 'ai eue !

GAUSSIN

Oh ! oui, ces cris, ces appels déchirants se reprenant toujours au même Viens ! Viens !... Quelquefois sous l'enveloppe une fleur, la dernière de petit jardin, là-bas, où tout doit être mort maintenant. J'ai beau ne plus l'a j'en avais le cœur broyé... Mais le plus terrible, ç'a été à Paris, à l'hôtel, pen que j'attendais Déchelette, qui ne se décidait jamais à partir et qui a fini me laisser m'en aller seul.

CÉSAIRE

Il est arrivé de ce matin. Il va venir ici bien certainement...

GAUSSIN, *distrait.*

Ah ! *(Continuant.)* Elle avait appris que j'étais là, et venait tous les pour essayer de me voir. J'entendais son souffle derrière la porte : « ouvre-moi !... » Oh ! cette voix humble et brisée... « Jean... » Puis un gros so et son pas qui descendait l'escalier marche à marche, lentement, comm elle attendait que je la rappelle. Il m'en a fallu du courage ! Je pleurais co elle, moi aussi. Mais je sentais que si j'ouvrais, j'en avais pour la vie. *(Les serrées.)* Et je ne voulais pas.

CÉSAIRE

Enfin, c'est fini. Te voilà débarrassé. Elle en a quitté d'autres, tu la quittes... C'est naturel... D'autant plus que tu te retires en vrai gentilhomme.

GAUSSIN

Grâce à vous, mon oncle; des services pareils, on les paye avec de l'amitié qui ne finit plus.

CÉSAIRE

Bah ! laisse donc. Qu'est-ce que cela ? Les vignes vont bien. Nous aurons plus de cent pièces de vin cette année... Et puis, tu sais, dans les vieilles comédies, c'est toujours l'oncle qui paye la rançon des neveux tombés aux mains des Teurs.

GAUSSIN

Oui, seulement, j'ai bien peur qu'elle ne refuse... Ce n'est pas une femme comme les autres... L'argent n'a jamais compté pour elle... C'est peut-être sa réponse, cette lettre que vous avez là...

CÉSAIRE

Bien possible. Les fonds sont partis depuis trois jours... Elle pourra faire des belles phrases, elle ne rendra pas l'argent... Je les connais, tu penses. *(S'interrompant et montrant Déchelette qui traverse le fond.)* Té, pardi, j'étais sûr qu'il allait venir. *(Déchelette s'approche, pâle, changé, triste.)*

SCÈNE V

GAUSSIN, CÉSAIRE, DÉCHELETTE

CÉSAIRE

Et adieu, monsieur Déchelette. *(Gaiement.)* Ça va bien, là-bas... Paris, les boulevards, le femellan ?... *(Il s'arrête interdit devant la pâleur et la tristesse de Déchelette.)*

DÉCHELETTE

Bonjour... Bonjour...

GAUSSIN, *à Déchelette.*

Vous avez été souffrant, cher ami ? Je vous trouve changé.

DÉCHELETTE

Moi ? Non, je ne sais pas.

GAUSSIN

Peut-être le chagrin d'avoir laissé là-bas... C'est dur...

DÉCHELETTE

Ah ! oui, ma petite Doré... Elle était gentille, n'est-ce pas ? Et douce, pas gênante. Un joli mouton... Nous ne faisions guère de bruit à nous deux. Comme

elle disait bien, de sa voix tranquille : « Emmène-moi, Déchelette, ne me laisse pas seule !... Je ne pourrais vivre sans toi... » Mais nous sommes forts, nous autres, on ne nous entortille pas.

CÉSAIRE

Pardi ! *(Montrant Gaussin.)* Je ne suis pas fâché que vous disiez cela devant lui.

GAUSSIN

Ç'a été terrible, hein ? Comment avez-vous fait ?

DÉCHELETTE

C'est bien simple. Un petit programme dressé d'avance et que j'ai suivi fidélement. La veille de mon départ... car enfin, il fallait partir, depuis le temps que je le disais et que je le prêchais aux autres... je lui ai payé un bon dîner et je l'ai conduite au théâtre. Tout cela bien convenu. Elle paraissait contente, me tenait la main tout le temps et murmurait : « Je suis bien, je suis bien. » Puis je l'ai ramenée chez elle, à son troisième de la rue La Bruyère. Nous étions tristes tous deux... sans parler. J'avais dit que je n'entrerais pas et je ne suis pas entré. On s'est quitté sur le palier, bons amis. En descendant, le cœur un peu gros, j'entendis qu'elle me criait quelque chose comme : « mn, mn, mn... plus vite que toi. » Mais je n'ai compris qu'en bas... dans la rue... sur le pavé...

GAUSSIN

Comment ?... Sur le pavé ?... Elle s'est...

DÉCHELETTE

Tuée... comme elle l'avait dit devant vous... fichée par la fenêtre. Elle est morte une heure après, sans un mot, sans une plainte, me fixant de ses prunelles d'or. Très pâle, avec un peu de sang sur la tempe, elle était encore jolie, si douce, mais comme je me penchais pour essuyer cette goutte de sang qui revenait constamment, son regard m'a semblé prendre une expression terrible. Une malédiction que la pauvre fille me jetait. Depuis, je suis là, pensant toujours à la même chose. J'essaye d'échapper à ce regard qui m'accuse; car, enfin, c'est moi qui l'ai tuée ! Qu'est-ce que ça me faisait, je vous demande, de rester encore quelque temps, ou de l'emmener, la pauvre enfant ?... Non, l'orgueil, l'entêtement d'une parole dite; je n'ai pas cédé et elle est morte, morte de moi qui l'aimais pourtant. Voyons, mes amis, vous me connaissez, je ne suis pas méchant... C'est un peu fort tout de même que j'aie pu faire une chose pareille ! *(Instant d'émotion générale. Brusquement, essuyant ses yeux.)* Allons, où est Divonne ? Je m'embarque demain... Je ne veux pas partir sans l'avoir vue...

CÉSAIRE

Mais nous montons avec vous, monsieur Déchelette.

DÉCHELETTE

Non, non, merci. Je me suis remué à vous raconter tout ça... Je vais marcher un peu... tout seul... *(Il s'éloigne.)*

GAUSSIN

Hein ! ces ruptures... c'est pourtant vrai qu'elles peuvent en mourir...

SCÈNE VI

CÉSAIRE, GAUSSIN

CÉSAIRE

Allons, allons, tu ne vas pas te fourrer ces idées-là dans la tête. Mais, mon ami, elle ne s'est pas tuée à cause de la rupture, cette petite Doré. Il me semble que je la vois, une triste, une indolente. La vie l'ennuyait, elle a pris ce prétexte-là comme un autre... Déchelette est bien naïf de croire que c'est pour lui... Si toutes les femmes mouraient quand on les quitte, il n'en resterait plus une, alors... Tiens ! Je ne sais pas ce qu'est devenue Pellicule après moi... Mais je parie tout ce que tu voudras qu'elle n'est pas morte. Tu comprends, c'est pas à moi qu'on les raconte, ces histoires-là. Té ! veux-tu un autre exemple ? Quand Courbebaisse a lâché sa Melpomène pour se marier, c'est moi qui me suis entremis, et je t'ai mené ça !... Jusqu'au moment du mariage, la Mornas a tout ignoré. Le matin du grand jour, un 15 août... oh ! je me souviens de la date... je l'emmène à Chaville... Censé que Courbebaisse devait nous rejoindre pour déjeuner. Sur le coup de midi, à l'instant précis où il entrait à l'église derrière le suisse, je tire ma montre et je dis gravement à Paola... elle s'appelait Paola de son petit nom... — « Midi, c'est fait. — Quoi donc ? — Il est marié ! — Qui ? — Courbebaisse. — V'lan ! » — Ah ! mon ami, quelle gifle, la crise de nerfs, les sels, le lit, le médecin. C'est comme dans les duels, il faut toujours un médecin dans ces affaires-là... J'en ramenais un... A cent pas de l'auberge, des cris, du monde, tout le village sous la fenêtre. Ah ! mon Dieu, elle s'est tuée. — Ah ! *vaï*, tuée !... Elle était au balcon et chantait la *Marseillaise* à toute gorge, roulée dans un drapeau tricolore de la fête...

GAUSSIN, *riant.*

C'est très drôle.

CÉSAIRE

Très drôle, moins la gifle... Et voilà, mon garçon, comment s'est terminée la liaison de Courbebaisse, et comme elles se terminent toutes, onze fois sur dix... Je ne te dirai pas que tout a été fini d'une fois... Après dix ans de fers, il faut toujours compter un peu de surveillance. Mais le plus fort était fait...

C'est comme pour toi... Je crois que la crise touche à sa fin... Il y a déjà qu chose de plus doux, de résigné dans ses lettres. *(Il commence à décach lettre.)*

GAUSSIN

Ah ! ne me la montrez pas.

CÉSAIRE

N'aie pas peur... Je regarde seulement. *(Avec un bond.)* Miséricord

GAUSSIN

Quoi donc ?

CÉSAIRE

Jamais de la vie, par exemple !

GAUSSIN

Mon oncle...

CÉSAIRE

En voilà un aplomb...

GAUSSIN

Mais enfin...

CÉSAIRE

Elle arrive. *(Regardant la lettre.)* « Je quitte Paris ce soir. » C'est- hier soir... La voiture d'Avignon est rendue à Châteauneuf à cinq he Sapho doit être ici.

GAUSSIN, *très pâle très ému.*

Je ne veux pas la voir... à aucun prix.

CÉSAIRE

J'y vais, moi, je lui parlerai.

GAUSSIN

Oui, oui, je vous le demande.

CÉSAIRE

A-t-on jamais vu !... Relancer ainsi les gens ! Attends un peu, ma fi vais te flanquer la gendarmerie après les jambes...

GAUSSIN

Ah ! mon oncle...

CÉSAIRE

Mais non, mais non... C'est une façon de parler... Fie-toi à moi... A attends-moi là... Elle sera vite expédiée... *(Il sort par la droite.)*

SCÈNE VII

GAUSSIN, *seul.*

Je savais bien que cet envoi d'argent la ferait bondir. Maintenant, la voilà. Elle est venue. Qu'espère-t-elle, puisque je ne l'aime plus ? Je suis libre pourtant, il n'y a pas de pacte entre nous. Parce que nous nous sommes rencontrés, suis-je condamné à la garder toujours ?... Pauvre fille ! venir de si loin et s'en aller sans me voir !... Quelle cruauté ! *(Il fait un pas, puis s'arrête.)* Oui, mais si j'y vais, suis-je sûr de revenir ? Elle va prier, pleurer... Aurai-je la force de résister à ses larmes ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! *(Il tombe accablé sur son banc.)*

SCÈNE VIII

IRÈNE, GAUSSIN

IRÈNE, *qui s'est approchée doucement de lui.*

Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

GAUSSIN, *bas.*

Irène *(Haut.)* Moi, rien... rien...

IRÈNE

Regardez-moi, voyons... Oh ! pas ces yeux-là. Ce sont vos méchants yeux que vous aviez en arrivant, un air de dire : Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle m'ennuie cette petite fille...

GAUSSIN

M'ennuyer, vous ! Oh ! chère enfant. Mais je ne suis bien que quand vous êtes là... Alors, seulement, ma fièvre tombe, l'angoisse de mon cœur s'apaise, se desserre...

IRÈNE

Vous voyez bien que vous souffrez. Je l'ai compris dès le premier jour... Dites-moi ce que vous avez, Jean...

GAUSSIN

Oh ! non, pas à vous...

IRÈNE

Je suis pourtant bien votre amie, et depuis longtemps... Aussi loin que je regarde en arrière dans ma vie, je vous vois et je ne vois guère que vous...

GAUSSIN, *tressaillant.*

Que moi ?

IRÈNE

Vous autres, les garçons, ce n'est pas la même chose. On se distrait. On

oublie. Mais une jeune fille, il ne lui arrive rien; et maintenant, comme quand j'étais toute petite, si j'avais une peine, c'est à vous que je la confierais... Pourquoi ne pas faire la même chose ?

GAUSSIN

Écoutez alors... Le mal dont je souffre est le mal des âmes faibles, une lâche pitié qui les paralyse, les... Mais non, c'est impossible, je ne peux rien dire... ne me demandez rien. Seulement votre main, votre chère petite main dans les miennes. *(Lui prenant la main.)* Il me semble que tout le bonheur de mon existence est là, que je le tiens.

IRÈNE

Tenez-le donc bien fort, qu'il ne vous échappe pas.

GAUSSIN

Comment ? Pour toujours, Irène ?

IRÈNE

Pour toujours, si vous voulez.

GAUSSIN

Vous m'aimez donc ?

IRÈNE

Oui... Il n'y a pas longtemps que je le sais... depuis ce matin... En pensant à vous, je me suis surprise à dire tout haut : « Mais je l'aime ! je l'aime !... » Et c'est comme ça que je l'ai appris.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉSAIRE

CÉSAIRE, *qui entre bouleversé.*

Jean.

GAUSSIN, *brusquement debout.*

Mon oncle ?

CÉSAIRE, *apercevant Irène.*

Ah ! tu es là, toi ? Monte vite vers Divonne.

IRÈNE

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

CÉSAIRE

Il y a du monde là-haut... M. Déchelette...

IRÈNE

Ah ! il est arrivé ?

CÉSAIRE, *impatienté.*

Va vite. Nous allons venir... Mais va donc.

(Irène sort après avoir regardé Gaussin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* IRÈNE

CÉSAIRE, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! mon ami.

GAUSSIN

Vous l'avez vue ?

CÉSAIRE

Je crois bien que je l'ai vue. J'en pleure encore. Quelle femme !... Quels accents !... C'est une sainte, je te dis...

GAUSSIN

Mais comment ?

CÉSAIRE

Tout est fini, et sans gifles; seulement, elle veut te parler.

GAUSSIN

Ah ! mais non.

CÉSAIRE

Un mot, tu comprends, rien qu'un mot... Je n'ai pas pu refuser.

GAUSSIN, *résolu.*

Bien... Où est-elle ?

CÉSAIRE

Elle vient par les vignes.

GAUSSIN

Ici ?... Mais vous n'y songez pas ?...

CÉSAIRE

Laisse donc ! Je connais mon affaire. Partout ailleurs on vous aurait vus. Ici vous êtes loin de tout. Ta tante et Irène sont là-haut avec Déchelette... Je vais les rejoindre et les retenir, qu'on ne vous dérange pas. La voilà, je te quitte. *(Il fait un pas pour s'éloigner.)* Tu es sûr de toi, au moins ? Pas de faiblesse, pas de folie !

GAUSSIN

Oh ! ne craignez rien, mon oncle. J'avais peur, il y a un instant... Mais maintenant je suis fort.

CÉSAIRE, *à part.*

Plus fort que moi, bien sûr. *(Il sort.)*

SCÈNE XI

FANNY, GAUSSIN

(Fanny, qui s'avance lentement, regarde autour d'elle, aperçoit Ga va vers lui, très vite, comme pour lui sauter au cou, s'arrête à un pa se regardent un moment en silence.)

FANNY

Pardonne-moi d'être venue, Jean. On ne se quitte pas sans un adie puis ça me faisait trop de peine de songer que tu étais parti fâché, sur une s

GAUSSIN

Fâché ? Non... Nous avons eu d'heureux moments ensemble. Je n souviens que de ceux-là.

FANNY

Tu ne m'en veux plus, bien vrai ?

GAUSSIN

Bien vrai.

FANNY

Oh ! que tu es bon ! que je suis contente ! J'avais tellement peur en v vers toi... Tu veux bien que je me repose un peu ? *(Elle va pour s'asseo le banc où était Irène.)*

GAUSSIN, *vivement.*

Oui, mais pas là. *(Avec douceur.)* Ici, vous serez mieux.

FANNY

Ah ! tu dis vous. *(Elle s'assied.)* C'est que je suis lasse, vois-tu... J'ai souffert, tant pleuré, depuis ton départ. Je ne sais pas comment je vis enc Tu dois me trouver changée, vieillie. Songe que c'est une brisure ho et si brusque, si inattendue... depuis le temps qu'on se connaissait, qu'on serrés l'un contre l'autre... méchant !

GAUSSIN, *l'interrompant.*

Vous êtes à Ville-d'Avray, toujours ?

FANNY

Où veux-tu que j'aille ? Je n'ai la force de rien. Je suis là comme après mort, un incendie; je pleure, j'attends, ne sachant à quoi me prendre. quefois, le matin... mais les premiers temps seulement, plus mainten je me réveillais toute joyeuse : « C'est aujourd'hui, il va revenir... » Pourq Rien... une idée... Alors, je mettais ma plus belle robe, j'arrangeais mes che

comme tu les aimais, et jusqu'au soir, jusqu'au dernier filet de lumière, je restais le front contre la vitre, guettant le bruit de ton pas dans la ruelle... la petite sonnette du jardin. Fallait-il être folle !

GAUSSIN

Et votre père ?

FANNY

Il est parti; les Hettéma ne viennent plus, je suis seule.

GAUSSIN

Vous avez l'enfant ?

FANNY

Oui, j'ai l'enfant. Je lui en veux. C'est lui qui est cause de tout.

GAUSSIN

Il faut rentrer à Paris, ce serait trop triste, l'hiver.

FANNY

Oh ! non, laisse-moi là-bas. Notre petite maison m'enveloppe de toi. D'abord, qu'est-ce que je ferais à Paris ? J'ai le dégoût de cette vie, de ce passé qui t'éloigne.. Je n'en veux plus. J'ai été à toi, ta femme; j'entends rester tienne à jamais, garder le goût de tes caresses. C'est bien drôle, n'est-ce pas ? Sapho vertueuse !... Mais pas pour toi... Et, alors, pense, quel supplice ! Tous les deux, dans Paris, car tu vas y revenir... et ne pas se voir ! Tu te sens donc bien fort, dis ? Moi, j'aurais beau te promettre, je ne pourrais pas, on ne verrait que moi dans ton escalier... Il vaut mieux que je reste là-bas. Seulement, écoute... Je comprends que notre vie à deux t'ait pesé trop. Trop de choses te blessaient, t'effrayaient... Je te tirais trop en bas, sans le vouloir... Je sais tout cela, m'ami... mais enfin, sans vivre toujours ensemble, on pourrait n'être pas perdu l'un pour l'autre. Si tu venais me voir de temps en temps, pour m'acclimater ? Tu viendras, dis ? La petite maison se fera belle, il n'y aura que nous deux. C'est une charité que je te demande... pour un bout de temps encore... une petite place dans ton cou, ma place, quand tu me portais dans l'escalier, tu sais, m'ami ?

GAUSSIN

Oui, je sais, mais ce n'est pas possible. *(Il se dégage doucement.)*

FANNY, *se rapprochant.*

Pourquoi ?

GAUSSIN

Si je venais une fois, je ne m'en irais plus.

FANNY, *féline.*

Tu crois ?

GAUSSIN, *éclatant.*

Tu n'en as donc pas assez, malheureuse, de notre collier de torture ? Tu veux reprendre cette vie de soupçons, de rongement, de basse jalousie ? Tu

ne comprends donc pas que nous ne pouvons que souffrir l'un par l'autre ?

FANNY, *les larmes dans la voix.*

Mais je ne t'ai rien fait. Du jour où je t'ai connu, je t'ai aimé fidèlement, j'ai été à toi toute, cherchant toujours à te faire de moi une joie nouvelle.

GAUSSIN, *entre ses dents.*

Et le passé ?

FANNY

Ah ! cet affreux passé... Ce n'est pas ma faute pourtant... A moins de m'arracher !... *(Elle fait un geste.)*

GAUSSIN

Ni ta faute ni la mienne. C'est le malheur de nos existences de s'être rencontrées trop tard.

FANNY

Mais, avec le temps, tout s'efface.

GAUSSIN

Oui, chez les Hettéma, le bétail accouplé, où l'amour tient si peu de place... Seulement la lâche habitude et le vice entré dans les os. Nous, ce qui nous attendait, je vais te le dire... Il y a des pays d'Orient où, quand la femme a mal fait, on la coud vivante avec un chat, dans une peau de bête toute fraîche. Puis on lâche le paquet sur la plage, hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tous deux s'entre-dévorent, pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille de captifs. C'était cela notre existence... Je n'en ai pas voulu, je n'en veux pas.

FANNY

Moi, elle ne m'effrayait pas; souffrir avec toi, par toi, c'était bon encore.

GAUSSIN, *redevenu froid.*

D'ailleurs, il y a une raison plus forte que tout à notre rupture... Je rentre à Paris, mais seulement pour quelques jours. On m'a nommé plus tôt que je ne pensais. Je vais partir.

FANNY

Partir ?

GAUSSIN, *gêné.*

Oui, Hédouin, tu te rappelles... celui dont je devais avoir la place...

FANNY, *anxieuse.*

Eh bien ?

GAUSSIN

Il est malade, il quitte son poste.

FANNY

Et alors ?

GAUSSIN, *hésitant un peu.*

Alors, comme c'était mon tour...

FANNY

Assez, ne mens plus... tu ne sais pas, d'abord ! Le vrai, c'est que tu te maries. Il y a assez longtemps que ta famille te travaille. Ils ont tellement peur que je ne te reprenne, que je t'empêche d'aller chercher le typhus ou la fièvre jaune... Enfin les voilà contents, et la demoiselle à ton goût, j'imagine. Jobard, qui croit encore aux ingénues, comme s'il y avait des ingénues. Tu es venu lui faire la cour, n'est-ce pas ? Éplucher des pâquerettes avec la petite, comme on dit chez vous ? *(Rire amer.)* Ah ! ah ! elle m'amuse, ton histoire d'Hédouin !... Elle m'amuse... *(Les poings devant la figure.)* Menteur ! Lâche ! Menteur !

GAUSSIN

Va, va, injurie-moi... Je t'aime mieux ainsi... Tu es moins dangereuse...

FANNY, *à ses pieds.*

Non, non, ce n'est pas vrai, m'ami... Je suis folle, je souffre... Alors je dis des choses... Tu ne pars pas, n'est-ce pas ? Ce n'est pas fini à jamais entre nous ?

GAUSSIN

C'est fini. *(Il veut se lever, elle le force à reprendre sa place, et devant lui, de tout près, l'étreignant de ses yeux, de son souffle, avec des caresses enfantines, les mains sur sa figure, dans ses cheveux, sur sa bouche.)*

FANNY

Non, ne dis pas cela, attends, laisse-toi aimer. Tu le regretteras. Crois-tu que cela se retrouve deux fois dans la vie d'être aimé comme je t'aime ? Oui, oui, tu partiras, tu te marieras, mais plus tard. Tu as le temps. Tu es jeune; moi, bientôt je serai finie, et alors nous nous quitterons tout naturellement. Mais d'ici là nous n'avons pas encore épuisé toutes nos joies, toutes nos ivresses. Deux ans, qu'est-ce que c'est ? Souviens-toi comme nous avons été heureux... Nous le serions encore si tu le voulais, dis ? Tu te détournes, tu ne réponds pas. Oh ! je voudrais dormir, et que tout ça ne soit qu'un rêve.

GAUSSIN

Tais-toi, tais-toi... tu me fais mal.

FANNY

Grâce ! Pitié ! Je t'aime, je n'ai que toi... Mon amour, ma vie, ne me quitte pas... Qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne, la triste créature qui a dormi si longtemps près de ton cœur ? Fanée, flétrie, comme tu me laisses... mais regarde-la donc, ma pauvre figure fripée de larmes... Ce n'est plus de l'amour que je te demande, c'est un peu de pitié pour le chien qui t'aimait, que tu pouvais battre, qui te serait resté fidèle jusqu'à la mort...

GAUSSIN

Voyons... Il le faut... Sois raisonnable.

FANNY

Oh ! comme il me parle. Comme il est fort, lui. C'est fini... Il ne m'air plus... Tout est noir maintenant. Je suis perdue. Au secours ! Au secours !

(Elle se laisse aller à terre, dans le jour qui tombe, sans force, sans paro Rien que des sanglots, des cris, puis des larmes, une longue plainte d'enfa et de temps en temps un « Oh ! » profond et sourd comme devant quelq chose d'horrible qu'elle chasse et revoit toujours.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉSAIRE, DÉCHELETTE

CÉSAIRE, *s'avançant dans l'ombre avec Déchelette.*

Jean... Où êtes-vous ?

GAUSSIN

Emmenez-la ! Emmenez-la ! Je n'en puis plus.

DÉCHELETTE, *se baissant vers Fanny.*

Relevez-vous, mon enfant... Allons, prenez mon bras.

FANNY, *convulsionnée de gros soupirs.*

Emportez-moi, loin, bien loin... Oh ! oh !... Jean ! mon Jean !

(Pendant que Déchelette l'emmène, Jean sanglote dans les bras de Césair

---

ACTE CINQUIÈME

Le même décor qu'au troisième acte, le petit rendez-vous de chasse dans les bois, mais à moitié démeublé, dénudé, sans rideau. — Par terre, une malle, un sac de voyage, cartons, paquets ficelés, prêts au départ. — L'armoire ouverte et vide. — Dans la grande cheminée, quelques tisons qui s'éteignent. — Par la porte du fond, par les hautes fenêtres à petits carreaux qui n'ont plus leurs jolies tentures, se montre un lugubre paysage d'hiver, le jardin frissonnant, les bois dépouillés, tout blancs de neige. — Fanny en toilette de route, debout près de la cheminée, achève de boucler un sac de voyage. — Mme Hettéma, en fanchon de dentelle, des socques aux pieds, est assise sur le canapé. — Francine, en sabots, balaye le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, MADAME HETTÉMA, FRANCINE

FANNY, *posant sur la malle le sac de voyage.*

Voilà, tout est prêt. *(Appelant.)* Francine !

FRANCINE, *déposant son balai.*

Madame ?

FANNY

Vous vous rappelez bien, n'est-ce pas ? Les quelques meubles qui restent, le lit, le divan, la table, par petite vitesse.

FRANCINE

Bien, madame. Et les malles ?

FANNY

Elles partent avec moi. Allez prévenir l'homme du chemin de fer. *(Rappelant Francine qui sort.)* Et l'écriteau ?

FRANCINE

Oh ! j'l'ai mis c'matin. Seulement, avec ce temps-là, qu'est-ce que vous voulez qui passe ? Y a que les corbeaux qui l'verront. *(Elle sort en refermant la porte du fond.)*

SCÈNE II

FANNY, MADAME HETTÉMA

MADAME HETTÉMA

Alors, c'est décidé. Vous partez ?

FANNY

Je pars.

MADAME HETTÉMA

Pas besoin de vous demander où vous allez... M. Jean vous a écrit, vous allez le rejoindre.

FANNY

Jean ? ma foi, non, c'est fini. Quinze jours sans nouvelles. Il ne pense plus à moi. Qu'est-ce que vous voulez ? On ne peut pas les tenir à la chaîne. Il suit sa route, ce garçon. Il a raison. Je n'ai pas le droit de lui en vouloir.

MADAME HETTÉMA, *se levant et croisant ses bras.*

Enfin, convenez que vous êtes une drôle de créature... Avec vous, il y a toujours du nouveau, toujours des surprises... Vous êtes revenue du Midi dans un état, dans un désespoir ! Le mal qu'on a eu pour vous empêcher de faire des bêtises ! Vous vous rappelez cette scène ? Le petit Joseph qui vient nous chercher au milieu de la nuit : « Au secours ! Venez vite, ménine veut mourir. » Et les cris, les larmes, le laudanum... Sans nous, il y avait dans les journaux un fait divers de plus... C'est M. Hettéma qui n'aurait pas été content, lui qui déteste tant la publicité ! Aujourd'hui, nouvelle histoire... On ne pleure plus, on part sans même laisser son adresse à ses bons voisins.

FANNY

Oui, c'est vrai... Une étrange créature... Je ne me connais pas moi-même... Des choses me poussent; je vais, les bras tendus, sans savoir... J'ai fait ça toute ma vie.

MADAME HETTÉMA

Sans doute, sans doute, vous êtes toute de passion... Mais ça n'a qu'un temps, les aventures romanesques... Il faut s'arrêter; il faut relayer, monseigneur, comme disait... l'autre. A votre place, je songerais au repos, au vrai repos, le mariage... Un bail pour la vie, avec un brave homme, pas très fort surtout, à qui vous feriez une grâce en l'épousant, jolie comme vous êtes...

FANNY, *avec un mouvement.*

Un brave homme ne m'épouserait pas.

MADAME HETTÉMA

Et bien ! et moi ?... Est-ce que M. Hettéma ne...

FANNY

Il ne savait pas peut-être, M. Hettéma ?

MADAME HETTÉMA

Eh ! si, parfaitement, il savait. Seulement il a eu le tact d'oublier.

FANNY

Mais moi, je n'oublierais pas. On m'a trop dit ce que j'ai été. Je m'en souviendrais toujours, maintenant.

MADAME HETTÉMA

Vous ! Allons donc ! D'abord, ma chère, un des dons précieux de la femme, c'est le manque absolu de mémoire. Elle est toute à l'heure présente, sans jamais regarder ni devant ni derrière... Et puis, si vous saviez, le mariage... Quel coup d'éponge sur l'ardoise ! Ainsi, moi... Chut ! la bonne.

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE, *larmoyant.*

Madame, l'homme du chemin de fer sera là dans une demi-heure.

FANNY

Qu'est-ce que vous avez, ma pauvre fille ?

FRANCINE

C'est si malheureux de perdre une bonne maîtresse comme ça !... J'fais qu'pleurer depuis ce matin...

FANNY

Il ne faut pas vous désoler, mon enfant... Vous trouverez quelque chose dans le pays... J'ai dit un mot à Mme Hettéma. Elle est presque décidée à vous prendre.

MADAME HETTÉMA

Seulement, il y a la question de moralité. Oh ! là-dessus, M. Hettéma... *(A Francine.)* Enfin, vous viendrez nous voir, nous en causerons. *(A Fanny.)* Allons, adieu, vilaine mystérieuse !... Est-ce que vous daignerez nous donner de vos nouvelles ? *(Sourire de Fanny.)* C'est que je vous aime beaucoup, et vous allez me manquer. Pas à M. Hettéma, par exemple... Il aime tant son repos, et toutes ces histoires lui ont causé tant d'agitation ! Enfin, il va pouvoir jouir de la campagne, et rentrer dans la paix de ses sabots. *(Se retournant vers la chambre où est entrée Fanny.)* Adieu, adieu, mignonne ! *(Elle s'en va en fredonnant.)*

Notre vaisseau va quitter cette plage.
Oh ! bien longtemps je serai sans vous voir.

SCÈNE IV

FRANCINE, *seule, campée au milieu du théâtre.*

Les Hettéma ! les Hettéma ! Est-ce bien ça qui me convient ? C'est vrai

qu'ici c'était pas bien rigolo depuis quelque temps. En avons-no
affaires ? Mais madame était si bonne enfant ! Tandis que les aut
avec leur moralité... C'est que j'aime à rire, moi, y a pas... *(Elle s
le perron pour balayer. Regardant dehors.)* Tiens ! quelqu'un qui s'a
voir notre écriteau... Il va peut-être louer... Entre donc, serin ! c'es
et c'est confortable. *(Montrant le décor.)* Surtout dans ce mome
mais il entre, il se décide. *(Avec un cri.)* Tiens ! on dirait... Pas

---

SCÈNE V

GAUSSIN, FRANCINE

(Gaussin entre effaré, regarde Francine, les malles, tout le déso

GAUSSIN

Qu'est-il arrivé ? Où est-elle ?

FRANCINE

Ah ben ! par exemple...

GAUSSIN

Mais parle donc.

FRANCINE

En v'là une affaire ! *(Courant à la porte de la chambre qui est fermée.)* M

VOIX DE FANNY

Quoi donc ?

GAUSSIN

Fanny ! *(Soupir de soulagement.)* Ah !

FRANCINE

C'est monsieur.

VOIX DE FANNY

Qui, monsieur ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FANNY

*(Fanny ouvre la porte. Elle tient une toque et, sur le bras, un grand
de fourrure.)*

FANNY, *stupéfaite.*

Comment !... C'est vous ?

FRANCINE

En voilà une surprise ! *(Elle sort sur un geste de Fanny.)*

GAUSSIN, *les deux mains sur sa poitrine.*

Ah ! que j'ai eu peur... Cet écriteau, cette maison ouverte... J'ai cru à quelque grand malheur.

FANNY

Un malheur ?

GAUSSIN

Oui... l'histoire de cette petite Doré qui ne me sortait plus de la tête... Mais je vois que tu ne prends pas les choses aussi tragiquement qu'elle.

FANNY

Tu te trompes, Jean; j'ai essayé de mourir, je n'ai pas pu. On m'a arrêtée, ma main tremblait. Peut-être la peur de devenir laide... Oh ! cette petite Alice, comment a-t-elle eu le courage ?

JEAN

Et tu t'en vas. Tu déménages ?

FANNY

Oui... vous m'aviez dit...

GAUSSIN

C'est toi qui dis vous, maintenant ?

FANNY

Tu m'avais dit que je serais trop seule. L'hiver, le froid...

GAUSSIN

Tu n'as donc plus le petit ?

FANNY

Non... On est venu le chercher.

GAUSSIN

Qui ?

FANNY, *baissant la voix, hésitant.*

Son père.

GAUSSIN, *bas, également.*

Ah ! il est donc sorti de ?...

FANNY

Il a obtenu sa grâce. Je croyais que tu le savais...

GAUSSIN, *fiévreux.*

Moi ! Est-ce que je m'occupe de ce monsieur ?... Alors, en sortant de prison, il est venu te voir et il emmène son enfant ? Où vont-ils ?

FANNY

Au Morvan, dans son pays.

GAUSSIN, *vivement.*

Et toi, tu vas le rejoindre... Ah ! quelle bonne farce !... Moi qui là-bas, qui revenais le cœur serré, avec la même vision obsédante te trouver morte... Voyons, sois franche. Quand est-il venu chercher

FANNY

Hier.

GAUSSIN

Et il est parti ?

FANNY

Ce matin... Il neigeait... Il a passé la nuit sur cette chaise...

GAUSSIN

Tu mens... Ce n'est pas là qu'il a passé la nuit. *(Montrant* C'est là... dans ta chambre.

FANNY

Je te jure que non, Jean... Et après, quand cela serait ! Est-ce que tu allais revenir ? Je t'ai assez prié, pourtant... J'ai assez pleu n'espérant plus te revoir, trop lâche pour me tuer, qu'est-ce que me faire, tout le reste ?

GAUSSIN, *bégayant de colère.*

Et puis le bouquet du bagne !... C'est ça qui t'a semblé bon... Ah *(Il lève la main sur elle comme pour l'écraser.)*

FANNY, *lui sautant au cou avec un sourd grondement de joie et de*

M'ami, m'ami, tu m'aimes encore !... Si... si... tu m'aimes, ne pas... Tu es venu par pitié, je le sais bien, mais ce n'est plus de tu as dans les yeux, c'est de l'amour, je t'en réponds. *(Longue ét*

GAUSSIN, *se dégageant après un silence.*

Et alors... que devenons-nous ?

FANNY

Décide.

GAUSSIN

C'est tout décidé. Il y a un poste de consul vacant au Brésil. demander, et je t'emmène... Nous partirons avant huit jours. Pa défaire les malles.

FANNY

Et ton mariage ?

GAUSSIN

Tais-toi... Tu sais bien que si je me mariais je te reviendrais to faire un ménage à la de Potter ? Allons donc ! Si bas que je sois to suis pas encore là... D'ailleurs, pourquoi me marier ? Toutes les jo à deux sont finies; je les ai usées et épuisées avçc toi.

FANNY, *après un temps, elle roule une cigarette.*

Pauvre bébé, va !... C'est loin ce pays que tu dis ?

GAUSSIN

Très loin... Dans l'Amérique du Sud... Tu hésites ?

FANNY

Pourquoi me dis-tu ça ?

GAUSSIN

C'est ta cigarette. Quand tu fumes, ça ne va pas... Tu cherches toujours quelque chose.

FANNY, *jetant sa cigarette.*

Non. Je pense à ce malheureux qui va m'attendre.

GAUSSIN

Où est-il ?

FANNY

A Paris... Il règle quelques affaires... Nous devions partir ensemble.

GAUSSIN

Il faut lui écrire que tu ne peux pas, que tu as changé d'idée. *(Les dents serrées.)* Et s'il n'est pas content...

FANNY

Oh ! ce n'est pas un homme bien terrible, va ! Il a passé toute la nuit à pleurer sur mon épaule... *(Bas.)* Il n'y a pas de quoi se monter la tête.

GAUSSIN

Écris... et fais porter la lettre. *(Il s'assied devant la cheminée.)*

FANNY

Tu as froid... Attends que je rallume le feu... Chauffe-toi, m'ami... Est-ce que tu n'as pas faim ?... Je te trouverai bien par là, dans une armoire...

GAUSSIN

Non, merci. *(Grelottant.)* C'est bon, le feu ! Cette nuit en wagon, la course, tant d'émotions... Je suis brisé.

FANNY

Si tu te reposais un peu ?

GAUSSIN

Non, non... Fais ta lettre, d'abord.

FANNY

Je vais la faire... Étends-toi donc sur le divan, il vient de ton pays; tu te rappelles ? Tout petit, tu y as fait de bonnes siestes... *(Elle rapproche le divan et l'oblige à s'asseoir dessus.)* Comme ça... là... Attends, tu seras mieux.

GAUSSIN, *allongé.*

Ne t'en va pas... Laisse un instant ton bras sous ma tête... Ah ! que je suis lâche !... *(Bas, à demi endormi.)* La lettre...

FANNY

Oui, tout à l'heure... Dors, dors... *(Quand elle le voit endormi, el va chercher son maryland, roule une cigarette, fume rêveuse, debout dev sa robe relevée, chauffant un de ses pieds. Puis, après être restée longtemp dans la fumée, elle jette vivement sa cigarette d'un grand geste résolu buvard, l'encrier, s'assied sur la malle et écrit très vite, lisant à demi v*

» bien ! non, je ne pars pas, Jean. C'est une trop grande folie dont
» sens pas la force. Pour des coups pareils, mon pauvre ami, il faut l
» que je n'ai plus, ou l'aveuglement d'une passion folle qui nous man
» comme à l'autre. Il y a quelques jours, je ne dis pas. Un signe de to
» fait te suivre de l'autre côté de la terre... *(Le regardant.)* Car je
» passionnément... et j'ai souffert comme jamais pour m'arracher
» Mais ça use, vois-tu, un amour pareil... Maintenant, je ne peux
» m'as trop fait vivre, trop fait souffrir; je suis à bout ! Dans ces c
» la perspective de ce grand voyage, de ce déménagement d'existenc
» peur. »

GAUSSIN, *endormi.*

Fanny... la lettre... Flamant.

FANNY

(Elle écrit.) Et ne te figure pas que ce soit à cause de ce malheur
» lui, comme pour toi et tous les autres, c'est fini, craqué... Mon cœur
» Mais il reste cet enfant dont je ne peux plus me passer et qui m
» auprès du père... Je te l'ai dit, mon pauvre petit, j'ai trop aimé, je suis
» A présent, j'ai besoin qu'on m'aime à mon tour, qu'on me choie
» me berce; celui-là ne me verra jamais de rides ni de cheveux blan
» m'épouse comme il en a l'intention, c'est moi qui lui ferai une grâce. C
» Surtout pas de folies, n'essaye pas de me revoir... Tu ne pourrais
» voilà libre, sois heureux... Retourne à ta famille et marie-toi... Tu n'
» plus parler de moi... Jamais... Adieu ! » *(Après avoir écrit, elle pos bien en évidence sur la chaise. A ce moment, la porte s'ouvre, Francine un homme d'équipe.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANCINE, UN HOMME D'ÉQUIPE

FANNY, *debout, montrant Gaussin.*

Chut ! *(Elle hésite un instant ; puis, avec un geste vers la malle donne l'ordre muet :* Enlevez ! *L'homme, aidé de Francine, emporte la malle et les paquets. Ils sortent sans dire un mot. Alors Fanny prend vivement son manteau, son chapeau, revient vers la lettre et écrit en post-scriptum ces mots qu'elle dit tout haut :* Un baiser, le dernier, dans le cou, m'ami. *Elle jette un dernier regard sur Gaussin, et sort précipitamment par la porte du fond qu'elle referme. On la voit se perdre dans la neige de la campagne désolée et le rideau tombe sur Gaussin toujours endormi.)*

NUMA ROUMESTAN

PIÈCE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

Représentée pour la première fois, le 15 février 1887, a Paris, au Théatre national de l'Odéon et reprise au Gymnase.

PERSONNAGES :

NUMA ROUMESTAN, député, avocat, 45 ans	MM.	PAUL MOUNET.
LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, son beau-père, 65 ans		ALBERT LAMBERT, père.
DAVIN-BOUCHEREAU, premier secrétaire de Numa, 30 ans		DUMÉNY.
DE LAPPARA, deuxième sécrétaire, 27 ans . .		COLOMBEY.
VALMAJOUR, tambourinaire, 25 ans		REBEL.
DOCTEUR BOUCHEREAU, sénateur, oncle de Davin, 60 ans		CORNAGLIA.
LE GÉNÉRAL MARQUIS D'ESPAILLON . .		ANDRÉ CALMETTES.
BARON VAN BERG, banquier		FRÉVILLE.
D'ESPINASSOUS, maire de la ville d'Aps . .		DUPARC.
PAPA BACHELLERY		SUJOL.
CABENTOUS, pilote		PICARD.
DOMINIQUE, valet de chambre de Numa . .		KÉRAVAL.
HABITANTS D'APS, INVITÉS, PARISIENS, MAITRES D'HOTEL, FONCTIONNAIRES, DÉPUTÉS, etc. . . .		
ROSALIE ROUMESTAN, 30 ans	Mmes	R. SISOS.
LA PETITE BACHELLERY, 18 ans		CERNY.
HORTENSE LE QUESNOY, 17 ans		LAINÉ.
MADAME LE QUESNOY		FAVART.
TANTE PORTAL		CROSNIER.
MAMAN BACHELLERY		RAUCOURT.
AUDIBERTE VALMAJOUR		LYNNÈS.
UNE NOURRICE		NOÉMIE.

PAYSANNES, BOURGEOISES D'APS, FEMMES DU MONDE, etc.

La scène, de nos jours, à Paris et en Provence.

NUMA ROUMESTAN

ACTE PREMIER

Grande fête aux arènes d'Aps en Provence. Intérieur d'une tente rotonde en coutil rayé clair, s'ouvrant au fond, vers la gauche, sous un écusson aux armes de la ville et des drapeaux croisés, mais encore fermée au lever du rideau. Large divan, fauteuils officiels dorés et rouges. Guéridon chargé de carafes, verres, citronades, limonades. Au milieu, dans une poterie vernissée, un grand bouquet de fleurs de grenade toutes rouges. Dans un fauteuil face au public, Lappara endormi, très chic, jambes allongées, pantalon gris tendre, sur les yeux son petit chapeau bleu tortillé d'une longue gaze. — Quand le rideau se lève, clameur épouvantable, hurlements à toute gorge poussés par un peuple entier : « *Vive Roumestan ! Vive Roumestan !* » puis rumeurs de foule, musiques, piaillements d'enfants et de femmes, cris aigus des vendeurs d'eau fraîche, d'oranges, de berlingots, de pains au lait : « *Li pan ou la ! Li pan ou la !... La minorco ! La maiorco !...* « *Li berlingot à la mento, à la roso, à l'anis !... Quaou voou beoure, l'aïgo es fresco !...* « *Avant ! Avant !* »

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE ROUMESTAN, MONSIEUR D'ESPINASSOUS, LAPPARA, *toujours endormi.*

D'ESPINASSOUS, *forte barbe noire, habit noir, écharpe municipale, pointe d'accent local. Écartant la tente et faisant entrer Rosalie.*

Voici, madame... de quoi s'abriter et se rafraîchir... un petit refuge installé sur l'estrade municipale pour notre grand orateur et ses toutes charmantes Parisiennes.

ROSALIE, *fermant son ombrelle.*

Merci, monsieur... Ah ! je suis éblouie... Ces cris, cette foule, ces arènes en plein soleil ! *(Elle se laisse aller sur le divan et jette son ombrelle sur le fauteuil de Lappara qu'elle n'a pas vu.)*

LAPPARA

Hein ! plaît-il ?... Ah ! pardon, madame.

ROSALIE

Tiens ! c'est vous, Lappara ?

LAPPARA

Oui... *(A demi-voix, pour elle.)* J'esquissais une petite sieste... Ce climat m'écrase. *(A moitié endormi, il salue d'Espinassous. — Hurlements au dehors.)*

ROSALIE, *souriant.*

Une sieste avec ce train-là ? Mon compliment... *(Présentant les deux hommes.)* Monsieur de Lappara, secrétaire de mon mari... Monsieur d'Espinassous...

LAPPARA

J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à monsieur le maire... Votre fête aux arènes est superbe, monsieur... *(Il bâille.)* d'un éclat, d'un pittoresque...

D'ESPINASSOUS, *préparant un verre de sirop sur le guéridon.*

Oh ! je n'y suis pour rien... Quand il s'agit de Roumestan, je n'organise pas, je laisse faire; le grand homme est arrivé, tout son peuple vient le voir et l'acclame... Chaque fois, c'est la même chose. Notre Provence, madame, a pour votre mari, éloquent et illustre entre ses fils, une tendresse inépuisable, des effusions maternelles, un peu bruyantes, un peu gesticulantes, mais toutes nos mamans du Midi sont comme ça... *(Remuant la cuillère dans le verre qu'il lui apporte.)* Vous offrirai-je un verre de sirop ?

LAPPARA, *bas à Rosalie.*

N'en prenez pas, madame... il y a des mouches.

ROSALIE, *à d'Espinassous.*

Non, merci, je n'ai besoin de rien... Ne vous occupez plus de moi, messieurs, je vous en prie, et reprenez vos places sur l'estrade... Vous m'entendez, Lappara. *(Souriant.)* Le spectacle est trop pittoresque, je ne veux en priver personne.

D'ESPINASSOUS, *saluant.*

Madame... *(Il sort, Lappara fait mine de le suivre, puis s'arrête au seuil de la tente entr'ouverte.)*

SCÈNE II

LAPPARA, ROSALIE

LAPPARA, *regardant dehors.*

Sapristi ! quel soleil. Tout le cirque fume comme une cuve; et de la poussière !... j'y perdrai mon gris perle, bien sûr.

ROSALIE

Allons ! Lappara, du courage.

LAPPARA, *qui a passé la tête dehors, rentre et referme brusquement.*

Oh ! c'est trop fort, madame.

ROSALIE

Quoi donc ?

LAPPARA

Il parle encore.

ROSALIE

Qui ?

LAPPARA

Le patron. *(Se reprenant.)* Monsieur Roumestan ! C'est le troisième discours qu'il abat en moins d'une heure.

LA VOIX DE ROUMESTAN, *au dehors.*

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. »

LAPPARA

Et d'une verve... Jamais je ne l'ai vu si entraînant. *(Il revient vers le guéridon.)*

ROSALIE

Ah ! il est chez lui, sur sa terre, il se retrouve. Moi, je suis absolument perdue.

LAPPARA

Le fait est que pour des Parisiens arrivés d'hier, c'est un peu déroutant... Ces gens du Midi sont comme leurs cigales; quand on en trouve une ici ou là, on ne se douterait jamais du train qu'elles font lorsqu'elles sont en masse; de même avant d'avoir vu tant de nez romains à la fois, tant de profils chevalins, tant de sourcils flambants et de barbes en palissandre, je n'aurais pu soupçonner l'effet produit. Il est énorme. *(Cris au dehors.)*

ROSALIE

Dire que ma sœur a le courage de rester là.

LAPPARA

Mademoiselle Hortense ? mais elle est ravie... mais elle s'y délecte dans cette chaudière à vapeur... elle y nage, le Midi l'a grisée.

ROSALIE

Oh ! surtout le premier voyage...

LAPPARA

Non, je vous assure, tout l'exalte dans ce pays, les types, l'accent, leur charabia... C'est pourtant une vraie Parisienne comme vous, n'est-ce pas, madame ?

ROSALIE

Parisienne pur sang, née place Royale, baptisée à Saint-Paul, dix ans après moi; seulement notre mère est du Midi, et ma sœur lui ressemble beaucoup, tandis que moi je tiens de mon père qui est du Nord, lui.

LAPPARA

Oh ! du plein Nord, le Président Le Quesnoy... Et cette bonne dame, un peu singulière, chez qui nous sommes descendus ici, comment vous est-elle parente ?

ROSALIE

Madame Portal ? Mais c'est la tante de Numa, sa mère adoptive, qui l'a élevé...

LAPPARA

Je vous avoue que je m'y embrouille un peu. Elle parle si vite, si d
Et tous ces tas de petits mots qu'elle fourre entre ses phrases c
copeaux... té, vé, qué, zou !...

ROSALIE

Chut ! la voilà...

SCÈNE III

LES MÊMES TANTE PORTAL

TANTE PORTAL, *grand chapeau cabriolet à rubans jaunes ; petit sac
tête majestueuse et vieux portrait que dérangent une accentuat
des gestes, un débit frénétique.*

Dious ! mon enfant, qu'est-ce qu'on me conte ? vous êtes *and*
n'est bruit que de ça, dessu*r* l'estrade.

ROSALIE

Mais non, ma tante...

TANTE PORTAL

Peuchère ! pauvre petite, vite un peu de vulnéraire, j'en ai tou
ma saquette...

ROSALIE

Je vous jure...

TANTE PORTAL

Ah ! vaï, laissez-moi faire, je sais les *lourdiges* de tête qu'il vou
grand coquin de soleil, quand on n'a pas l'habitude ; vous aviez vot
au moins ? Il faut toujours avoir l'*ombrette*...

LAPPARA

Elle est bonne avec son ombrette.

TANTE PORTAL, *qui a versé le vulnéraire dans un verre.*

Passez-moi *le* cuiller, monsieur de Lappara. *(Remuant le vulnér*
peut-être aussi le déjeuner : les pommes d'amour, la pastèque ou
à la brandade... Moi je suis du Midi, *vé !* Mais je les abomine, tous
de par ici, c'est pour Numa que j'en fais faire. *(Confidentielle.)*
vous dirai une chose, je mange l'ail, mais il ne passe pas... Tenez,

ROSALIE

Ma tante !

TANTE PORTAL

Si, si, il faut, quand vous l'auriez juré... *(Rosalie boit de force.)*
mieux, *qué ?* J'en étais sûre, jamais le vulnéraire manque son effet

dehors.) *Té*, vous les entendez, ces cannibales, s'il n'y a pas de quoi vous donner le tétanos. *(De toute sa voix.)* Ne criez donc pas tant, espèces de sauvages ! *(Radoucie.)* Ah ! mes pauvres enfants, que je vous plains, que vous devez le regretter, votre Paris, si poli, si galant... car monsieur Lappara ne sait pas sans doute que je suis Parisienne de cœur, sinon par la naissance...

LAPPARA

Vous avez habité Paris, madame ?

TANTE PORTAL

Diou ! je crois bien, du temps que Numa faisait son droit, j'allais, je venais... Ah ! mon joli passage du Saumon ! Qu'est-ce que je donnerais pas pour y être encore.

LAPPARA

Le passage du Saumon ?

TANTE PORTAL

C'est là que je descendais... Je n'en sortais guère, vous pensez bien, c'est si plaisant...

LAPPARA

Le fait est que quand on a vu ça...

ROSALIE

Lappara, j'ai peur que mon mari s'inquiète de me voir si longtemps absente... Allez donc le rassurer, je vous prie... *(Mouvement de Lappara.)*

LAPPARA

Oh ! madame...

ROSALIE

Allez !

LAPPARA, *tragi-comique.*

Ah ! vous êtes dure. *(Il déroule la gaze de son chapeau, s'enveloppe la figure et sort.)*

SCÈNE IV

ROSALIE, TANTE PORTAL

TANTE PORTAL

Il est très bien, ce jeune homme, et un noble, dites ? De Lappara.

ROSALIE

Oui, je crois.

TANTE PORTAL

Oh ! de ce Numa, pas moins ! il prend ses commis dans la noblesse... Qui

nous aurait dit ça ? *(Baissant la voix et penchée sur Rosalie, les yeux en boule.)* Un mari pour Hortense, *qué ?*

ROSALIE, *vivement.*

Lappara ! pour ma sœur ? *(Gaiement.)* Ah ! non, par exemple, mais ce n'est rien, Lappara; bon enfant, mais si léger, si vide, un grelot.

TANTE PORTAL

Le vrai Parisien, allons !

ROSALIE

Oh ! il y en a d'autres... celui-ci, c'est l'article Paris, ce qui est bien différent.

TANTE PORTAL

Alors, pourquoi Numa l'a-t-il pris avec lui. Ah ! oui, je comprends, pour le nom, pour le titre, comme le grand Napoléon prenait ses chambellans. Mais son vrai secrétaire, c'est monsieur... comment donc ?... le grand qu'il nous amena l'année dernière.

ROSALIE

Monsieur Davin ?... Ah ! le bon, le loyal garçon... Voilà le mari que je voudrais pour Hortense.

TANTE PORTAL

Diou ! ma petite, vous le trouvez pas bien *réfréjon ?*... Il parle pas, il bouge pas, c'est le véritable ours du Nord; moi rien que de le regarder, il me donnait froid comme un glaçon.

ROSALIE, *souriant.*

Mon pauvre Davin, lui qui est si tendre.

TANTE PORTAL

D'ailleurs, vous ne serez pas en peine de la marier, cette petite sœur; fille du président de la Cour de cassation, le premier magistrat de France, belle-sœur du grand Numa, député, futur ministre. En plus, une dot de princesse...

ROSALIE, *sur un ton de reproche.*

Et gentille, voyons ?

TANTE PORTAL

Oh ! certainement qu'elle est plaisante, et tout à fait bravette, mais je la voudrais un peu moins *ric rac. (Étonnement de Rosalie.)* Oui, enfin, plus demoiselle, pas tant dragon. Votre maman l'a un peu gâtée, *vé.*

ROSALIE

Et c'était bien naturel, une enfance si délicate... On craignait tout le temps pour elle, surtout après l'avertissement terrible...

TANTE PORTAL

C'est vrai que vos parents avaient déjà perdu un enfant... un garçon, je crois... de la poitrine. Mais, est-ce que vous pensez qu'Hortense ?...

ROSALIE

Oh ! non, grâce à Dieu, c'est fini depuis des années... Seulement, nous avons eu bien peur... Pour ces petits-là, la couvée est toujours plus tendre.

TANTE PORTAL

Peuchère ! à qui le dites-vous ? Moi qui n'ai pu en sauver un, sur tant d'enfants que j'avais eus, obligée d'adopter Numa, pour me figurer qu'il me restait un garçon. *(Elle se mouche et s'essuie les yeux. — Entendant les galoubets et les tambourins au dehors, et redevenue subitement très gaie.) Té !* voilà les tambourinaires, les tu-tu pan-pan comme je les appelle; d'une main, ils font le flûtet : tu-tu, et de l'autre, ils battent la caisse : pan-pan; vous comprenez ? Entre nous, c'est de la musique pour les chèvres; les personnes bien, d'ici, ne goûtent pas ça. Moi, d'abord, rien ne me plaît de ce pays, et je n'en suis pas, pour ainsi dire; vous devez vous en apercevoir, *qué ?* Ah ! ce n'est pas comme Numa; il aime tout de son Midi : le vent, le soleil, les moustiques, et son Midi le lui rend bien... Ils l'adorent... Vous avez vu ces arènes bondées ? Rien que pour le voir ils sont venus, combien ? Plus de cent mille ! *(Sourire de Rosalie.)* Pas tant, vous croyez ? J'exagère toujours un peu, c'est le sang qui me chauffe. Numa était de même, dans le temps; mais vous avez dû le changer, là-haut, dans le Nord... il est si souple, si câlin. Monsieur Désir-de-plaire... Déjà, tout petit, il avait une façon de prendre le monde... Avec ça, une jolie voix, bien de gorge... il chantait la romance ! J'aurais cru qu'il se ferait ténor... Ah ! le séducteur... comme je lui disais quelquefois : « Tu ne feras pas mentir le proverbe : Joie de rue, douleur de maison. »

ROSALIE

Tiens ! c'est joli, ça : joie de rue, douleur de maison.

TANTE PORTAL

Oh ! des dictons, vous savez... de ces vieilleries qui traînent... C'est égal, vous l'avez pris, vous, le preneur de cœurs, et vous avez su le tenir... je me demande par quel miracle... capricieux, changeant comme je connaissais mon Numa... d'autant que dans le Midi, peuchère ! la femme ne compte pas... Vous parlez de dicton, il y en a un chez nous : « Les femmes ne sont pas des genss... » Ça fait frémir, *qué ?*... Aussi, quand mon neveu m'annonça son mariage, je me dis : « Ah ! la pauvre petite ! » Et je croyais naturellement qu'il s'agissait d'un mariage d'intérêt, d'ambition... Votre grande fortune, la place de votre papa... Mais, pas du tout. C'est qu'un jour je reçois une lettre... *(Au dehors, solo de flûtet, tambourins, sérénade lente et mélancolique qui va jusqu'au bout de la scène.)* Oh ! mais une lettre !... Je l'ai gardée; je vous la montrerai. Il me raconte son premier repas, place Royale, chez vos parents, et que, après le dîner, vous êtes passés tous deux dans le salon pour voir un vieux dessus de porte, une peinture de l'ancien temps... ça représentait, attendez... une Diane

à la chasse, avec ses chiens, son carquois, le croissant au front ne regardait que vous, et, avec votre jolie taille tendue, vos cl envolés autour de votre jolie figure, il vous trouvait bien plus D déesse; et alors, comment dit-il ça?... C'est quelque chose de n Alors l'envie lui vint, une envie folle de vous prendre contre so vous emporter bien loin tout de suite, pour faire de vous le c bonheur de toute sa vie. *(Avec malice.)* Vous l'avez échappé belle ce soir-là.

ROSALIE, *rêveuse.*

Oh ! qu'il y a longtemps de ça...

TANTE PORTAL

Pas si longtemps... dix ans, à peine. *(Hourras, bravos, trépig dehors.)*

SCÈNE V

LES MÊMES, HORTENSE

HORTENSE, *elle entre vivement, animée et jolie, et lance, avec la phrase entendue de Numa.*

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. » Comment, Numa parle et tu restes là?

ROSALIE

J'avais trop chaud, ma chérie.

HORTENSE

Et le défilé que tu as manqué... ce joli défilé de mules à l'espag harnachées de clochettes d'argent, de nœuds, de pompons, de bo le concours de tambourinaires, en voilà de vrais artistes ! Un su qui a eu le prix. Un gars superbe, de beaux traits... un teint de l par une ceinture écarlate... Si j'avais eu mon album... Ah ! je le te

TANTE PORTAL, *scandalisée.*

Ma petite, voyons...

HORTENSE

Mais vous devez le connaître, madame? Il est fameux par ici,

TANTE PORTAL

Diou ! mon enfant, comment voulez-vous que je connaisse ça, un joueur de galoubet?...

HORTENSE

Il descend, paraît-il, des comtes de Valmajour... une vieille famille alliée aux princes des Baux.

TANTE PORTAL

Un prince ?... ce saltimbanque !

HORTENSE

Leur pays s'appelle même Valmajour, du nom de l'ancien château... C'est Numa qui le disait tout à l'heure.

TANTE PORTAL

Ah ! si vous vous fiez à Numa... Il en a celui-là, de l'imagination !

HORTENSE

Eh ! c'est ce que j'aime en lui... Tout ce qu'il touche, il le dore et le transfigure... Et comme il parle à ce peuple la langue qu'il lui faut ! comme on l'écoute, comme on l'aime ! *(A Rosalie.)* Tous les yeux de ces belles Provençales le dévorent, ton mari... Il y en avait une en face de moi, droite sous une voûte, qui lui a jeté un baiser avec un joli geste... « Té ! bel astre ! » Ça sonnait dans l'air comme un cri d'oiseau.

TANTE PORTAL

Mais, ma petite, quelles horreurs nous racontez-vous là ?

HORTENSE

Oh ! vous, d'abord, tante Portal, on sait que vous êtes une renégate, que vous détestez votre pays; mais vous aurez beau vous en défendre, vous en êtes, et c'est pour cela que je vous aime, vous en êtes malgré vous, de ce Midi que vous méprisez, et, pour vous punir, il se reflète en vous démesurément, comme... dans une boule de jardin.

TANTE PORTAL, *tressaillant.*

Boule de jardin ! Qu'est-ce qu'elle me dit ?

ROSALIE, *doucement.*

Hortense... Hortense...

HORTENSE, *gaiement.*

Ah ! que veux-tu ?... Moi je l'adore leur Provence, et je ne permets pas qu'on en dise du mal... C'est ta faute; ce voyage que tu m'as fait faire m'a révélé ma vraie patrie... Je demande à être naturalisée Bouches-du-Rhône. *(Rumeurs au dehors.)* Écoute ça... Non, ce que ces gens-là m'amusent avec leurs démonstrations de cris, de gestes. Et cette façon d'appeler les petits pains : Li pan ou la ! Li pan ou la !

ROSALIE

Tais-toi, tu me rends ma migraine.

HORTENSE

Tu sais, maintenant c'est décidé... je n'épouserai qu'un homme du Midi.

ROSALIE

Alors, mon candidat ?...

HORTENSE

Monsieur Davin ? Jamais de la vie...

ROSALIE

Il t'aime pourtant, lui... et profondément.

HORTENSE

Oui, mais il ne sait pas me le dire... ça ne sort pas... Je préfér
fût moins profond...

ROSALIE

Ah ! jeunesse...

HORTENSE

Et puis, moi, pour me prendre, il faut parler à mon imagination, et
ne lui dit rien du tout.

TANTE PORTAL

Et monsieur de Lappara ?

HORTENSE

Oh ! une réclame de tailleur... *(A genoux devant sa sœur et*
Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce Midi que tu railles ? Es
ne lui dois pas ton Numa, la gloire et le bonheur de ta vie de femm
dix ans que vous êtes mariés pas une ombre entre vous, pas u
votre amour... Quand il parle de toi, c'est avec un respect, une
il trouve des mots enchanteurs...

TANTE PORTAL

Ah ! le bandit...

HORTENSE

Lui, ce grand monsieur, un des rois de Paris, qui tient tout,
Chambre... devant toi c'est comme un enfant... toujours à guette
à chercher si tu es contente... il n'y a pas un ménage comme le v

ROSALIE

C'est vrai...

HORTENSE

Et pourtant, il est bien du Midi, celui-là... c'est tout le Midi
tu ne comprends pas que je t'envie...

ROSALIE

Elle a raison... Allons ! tante Portal, il faut lui trouver un autr

HORTENSE

Chut ! Écoutez... c'est lui, il parle.

ROSALIE, *riant.*

Encore !

TANTE PORTAL

Allons l'entendre. *(Elle se lève vivement. Hortense va vers le fo*

SCÈNE VI

LES MÊMES, NUMA, *puis, un peu après,* LAPPARA. *Numa entre radieux, s'épongeant le front. Acclamations au dehors.*

HORTENSE

Comment, c'est déjà fini ?

NUMA

Fini de parler ? jamais... Non, non, sœurette. *(Tapant sur sa poitrine.)* Le creux du Midi est inépuisable... On va recommencer tout à l'heure... Vraiment c'est plaisir, un auditoire pareil, il répond, il vibre... Puis il y en a... il y en a jusqu'en haut... On peut crier... Et quelle salle, tout le ciel de l'acropole pour plafond, plafond d'azur rayé de cris d'hirondelles... ça vous part entre les phrases... ts ! ts !... Regarde l'orateur, ma femme... je ruisselle, ma peau craque, c'est bon... Lappara, prêtez-moi votre mouchoir... *(Il arrache des mains de Lappara le mouchoir avec lequel son secrétaire s'éventait derrière lui.)*

TANTE PORTAL, *ravie.*

Oh ! de ce Numa...

LAPPARA, *indigné, à part.*

Un mouchoir brodé... quel buffle !...

NUMA, *faisant sauter le bouchon d'une bouteille de limonade.*

Allons ! un coup de limonade... de gazeuse, comme disent nos paysans... C'est avec cela que le Midi se grise, il ne lui en faut pas plus... le vent et le soleil se chargent du reste, et tout bon Provençal en naissant a déjà sa petite pointe... A la vôtre, mes enfants... *(Il boit.)*

HORTENSE, *lui jetant un baiser de la main.*

Té ! bel astre...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MAIRE D'ESPINASSOUS, LE GÉNÉRAL, CABENTOUS, PAPA BACHELLERY, DES MESSIEURS, DES DAMES

D'ESPINASSOUS

Mon cher maître, permettez-moi de vous présenter quelques-uns de nos amis... heureux de saluer leur illustre porte-parole... d'abord le Général...

NUMA

Mais nous sommes d'anciennes connaissances... Bonjour, Général...

LE GÉNÉRAL

Cré nom ! vous avez du souffle, vous... quel coup de trompette.

NUMA

A votre service, Général... Quand vous voudrez que je vous sonne l
(Le passant à sa femme.) Rosalie, monsieur le Général marquis d
mon ancien collègue à la Chambre... et il y reviendra... *(S'en alla*
vous attendons...

D'ESPINASSOUS, *présentant.*

Monsieur Bédarrides, juge au tribunal. *(Pendant qu'il organise*
ses présentations.) — « Non, pas vous : lui; ici, les deux autres. » *(*
parle à l'oreille de Numa.)

NUMA

Comment donc ! mais c'est tout simple, j'en parlerai au ministre
sur moi...

D'ESPINASSOUS

Monsieur et madame Roumavage, mon premier adjoint...

NUMA

Madame... Bonjour, ami...

D'ESPINASSOUS

Masbadina, greffier en chef...

NUMA, *vivement.*

Pas possible ! il est là ? *(Regardant le greffier.)* Ah ! pardon, ce
vous. *(Le greffier lui parle bas.)* C'est vrai, l'autre est mort depuis l
mais votre cause est la mienne, je la prends en mains, j'en fais mo

D'ESPINASSOUS, *d'une voix pleurarde.*

Et notre vieux pilote ?...

NUMA

Té ! Cabentous !... *(Attendri.)* Toute ma jeunesse... la pêche aux
la bouillabaisse dans les roches... *(Cabentous, tortillant son bonnet d*
lui murmure quelques mots à l'oreille, pendant qu'on entend la voix de
bousculant le maire.)

LA VOIX DE BACHELLERY

Laissez, laissez, je suis assez grand garçon.

NUMA, *à Cabentous.*

Pas encore médaillé, mon pauvre vieux, après vingt sauvetages ?.
moi tes papiers... on m'adore à la marine.

PAPA BACHELLERY, *repoussant Cabentous et se plantant devant Nu*

Monsieur Numa, je me présente moi-même... Bachellery... *(Éton*
Numa.) Bachellery, vous savez bien... c'est moi qui tiens le *café de la*
l'ancienne basse... Gulistan, allons ?...

NUMA

Ah ! j'y suis... très bien... je vous dois beaucoup, mon brave...

PAPA BACHELLERY

Et vous pouvez vous acquitter... J'ai ma petite à Paris, avec la maman, vous vous rappelez, ma femme, la chanteuse légère... Elle a pris du corps, depuis vous... Notre petite chante, elle aussi... elle est aux Folies-Trévise en attendant mieux. C'est tout jeune encore, un bébé, mais une voix... une méthode !... C'est mon élève... Si vous pouviez me la faire entrer à l'Opéra-Comique...

NUMA

Rien de plus facile... Justement c'est moi qui fais le rapport sur les théâtres, Commission du budget... J'ai les directeurs dans ma poche... Lappara !... prenez le nom de Monsieur, et l'adresse de ces dames à Paris.

PAPA BACCHELLERY

Oh ! elles viendront vous voir... Merci, au moins, monsieur Numa. *(Il va causer avec Lappara, qui écrit au crayon sur un carnet. Des gens sortent, d'autres rentrent. Bousculade à l'ouverture de la tente.)*

D'ESPINASSOUS, *au fond.*

Ne poussez pas... chacun son tour...

HORTENSE, *à Numa, en riant ; il est sur le devant de la scène, près de Rosalie.*

Mais, mon bon Numa, où prendrez-vous toutes les places que vous leur promettez ?...

NUMA

C'est promis, sœurette, ce n'est pas donné...

ROSALIE

Pourtant, les mots signifient quelque chose.

NUMA, *souriant.*

Ça dépend des latitudes, ma petite fille... N'oublions pas que nous sommes dans le Midi, entre compatriotes parlant la même langue. Tous ces braves garçons savent ce que vaut une promesse et n'espèrent pas leur bureau de tabac ou de poste plus positivement que moi je ne compte le leur donner... Seulement, ils en parlent, ça les amuse, leur imagination voyage...

HORTENSE

C'est moi qui comprends ça...

NUMA

Du reste, voyez-vous, entre Méridionaux, les paroles n'ont jamais qu'un sens relatif... C'est une affaire de mise au point... Oui, c'est bien le mot... de mise au point... N'est-ce pas, ma tante ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALMAJOUR *et sa sœur* AUDIBERTE

D'ESPINASSOUS, *aux Valmajour.*

A vous, maintenant... avance donc...

HORTENSE, *apercevant Valmajour.*

Bravo ! bravo ! *(A Numa,)* Numa, c'est Valmajour.

NUMA, *allant à lui, les bras tendus.*

Ah ! voilà le grand vainqueur... l'artiste incomparable ! Tu m'as mon enfant... Viens, que je te montre à ma Parisienne... Tiens,

VALMAJOUR, *fièrement, la main au chapeau.*

Bonjour, madame... *(Il a la veste sur l'épaule, la tayole rouge. U rubans et de fils d'or pend aux cordelettes de son tambourin, qui a eu*

NUMA

Tu ne l'as pas entendu ?... Une merveille !... C'est inouï, ce q ce vieux tambourin, et de ce petit morceau de buis percé de tro

VALMAJOUR

Les autres tambourinaires en ont sept à leur flûtet, moi j'en a comme nos anciens... Voyez... *(Il montre son galoubet.)*

LAPPARA, *bas, à Hortense.*

Qu'est-ce que ça fait, que son flageolet ait trois trous, au lieu d

HORTENSE

C'est bien plus difficile.

LAPPARA

Mais puisque ça ne se voit pas... Il a bien tort de se gêner; moi,

HORTENSE

Aussi, lui est un artiste... et vous... *(Lui prenant son crayon e qu'il tient encore à la main.)* Tenez, prêtez-moi ça... *(Elle s'accote et commence un croquis du tambourinaire.)*

NUMA, *rendant au musicien la petite flûte qu'il avait prise pour la sa femme.*

C'est un joli tour de force... Comment en as-tu eu l'idée ?

VALMAJOUR, *très grave.*

Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol... Je moi-même : Voyons, Valmajour, l'oiseau du mois de mai n'a q pour toutes ses roulades, et tu serais pas aussi fin artisan que lui

NUMA, *transporté.*

Est-ce tourné ?... Quelle grâce... quelle noblesse !

HORTENSE, *continuant à dessiner.*

Charmant. *(A Lappara, debout derrière elle.)* Et la main fine sous le hâle... On sent bien la race...

LAPPARA

Oui, il a de vrais gants...

NUMA, *frappant sur l'épaule à Valmajour.*

Mon garçon, je n'ai qu'à te dire une chose : Viens à Paris, ta fortune est faite.

VALMAJOUR

A Paris ?...

TANTE PORTAL, *effarée.*

Mais tu badines ?... A Paris !...

ROSALIE, *à demi-voix.*

Numa... Numa... prends garde... il ne saura peut-être pas mettre au point.

NUMA

Mettre au point ?... Ah ! oui... moqueuse... non, non, je parle très sérieusement, et je dis qu'avec la fringale de nouveautés qui dévore les Parisiens... ce beau garçon... cette musique originale...

ROSALIE

Bien exotique pour eux...

NUMA

Mais pas du tout... C'est de la vieille France... quelque chose de léger, de galant comme un Fragonard...

HORTENSE, *de sa place.*

Tu ne te figures pas, Rosalie ?...

NUMA

Je le vois à Paris sur la scène ou dans un salon, comme il est là, fier campé, commençant par le petit discours qu'il vient de faire : « Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol. » Puis une roulade... On se l'arrachera, je te dis.

AUDIBERTE, *s'avançant fière et droite comme son frère.*

Qu'est-ce que vous pensez qu'il pourrait gagner tout au juste avec sa musique ?

NUMA

Hein ?

VALMAJOUR

C'est ma sœur, monsieur le député.

HORTENSE, *bas.*

Elle est distinguée.

LAPPARA

Pas l'air commode.

NUMA

Ce qu'il pourra gagner, mon Dieu ! je n'en sais rien... dans les cen à deux cents francs.

AUDIBERTE, *vivement.*

Par mois ?

NUMA

Eh ! non... par jour... *(Les deux paysans se regardent.)*

AUDIBERTE

Moi, je veux bien, alors; mais il faudrait décider le papa...

NUMA

Je m'en charge... J'irai vous voir demain... J'enlèverai l'affa

HORTENSE

J'irai avec vous. Numa. *(Elle a fini son croquis.)*

TANTE PORTAL, *bas, à Rosalie.*

Dites, mon enfant, vous ne le laisserez pas conduire votre sœ bohémiens ?

ROSALIE

Ah ! d'ici à demain, il n'y pensera plus. *(Rumeurs, cris au de majour ! Valmajour ! les tambourins. »)*

D'ESPINASSOUS, *se précipitant.*

Vite, Valmajour. On se place. *(A Numa et aux dames.)* Je vo pardon, c'est lui qui mène la pégoulade.

NUMA, *à Rosalie.*

Ah ! oui, la danse aux flambeaux avec les tambourins. C'est trè voir. *(Roulements de tambour au dehors. — Des feux s'allument der — Valmajour sans se presser prend son tambour. Sa sœur fait u Ils vont sortir, mais Hortense les arrête.)*

HORTENSE

Tenez, monsieur. *(Elle a pris dans le vase une fleur de grenad à Valmajour. — Timidement.)* Voici mon prix à moi... une fleur pour fleurir votre tambourin...

AUDIBERTE

Eh bé ! tu ne dis rien ?

VALMAJOUR

Merci, madame.

AUDIBERTE, *câlinement.*

Mais c'est une demoiselle... Ça se voit de reste... Merc mademoiselle. *(Ils sortent. — On voit dehors le jour qui tombe, l arènes se remplissant de nuit, et des torches qui s'agitent çà et là sur de la foule.)*

HORTENSE

Oh ! que c'est beau, venez voir. *(Elle tient la toile relevée.)*

LAPPARA, *sortant sur l'estrade.*

Très chic ! On se croirait à l'Éden.

TANTE PORTAL, *se levant.*

Hortense, mon enfant, *allez doucement d'avoir froid.* Nos soirées sont fraîches... *(A Rosalie.)* Vous venez, ma nièce ?

ROSALIE, *levée.*

Voilà. *(Elle va pour remonter la scène, Numa la retient.)*

NUMA

Attends, il faut que je te parle. *(Criant vers le fond.)* Tout de suite, tante Portal.

SCÈNE IX

NUMA, ROSALIE. *Tout le monde est sorti, ils sont seuls, la nuit vient, des jets de flamme passent derrière la toile.*

NUMA, *amenant doucement sa femme vers le fauteuil et lui tenant les deux mains.*

Viens ici... Regarde-moi... Tu m'en veux donc toujours ?... C'est fini, je t'ai perdue, je ne peux plus te reconquérir ?

ROSALIE

Mais, mon ami... je ne comprends pas...

NUMA, *vivement.*

Ah ! voilà ton premier mensonge... *(Souriant.)* l'air du Midi, sans doute ?... Si, si, tu sais bien ce que je veux dire, et le chagrin que me cause la froideur désespérante de tes yeux... Eh ! oui, j'ai été fou, j'ai été coupable, surtout bête... Je t'aimais et je t'ai trompée... J'ai joué notre bonheur de la façon la plus misérable, sans passion, sans joie, par veulerie. Et toi, vaillante, généreuse, tu n'as rien dit... tu ne t'es plainte à personne, pas même à ta mère, aux amis les plus près de ton cœur... tu as gardé l'outrage et la douleur pour toi seule...

ROSALIE

Eh bien, alors, que te faut-il de plus ?...

NUMA, *passionnément.*

Ma grâce pleine et entière. Je l'ai bien gagnée, va... D'abord par le mal que m'ont fait tes larmes. Oh ! voir souffrir ceux qu'on aime et se dire : « c'est ma faute... » mais il y a des jours, quand tu pleurais, je me cachais pour pleurer, moi aussi... Et enfin, regarde ma vie depuis deux ans, depuis ma faute...

ROSALIE

Est-ce que je la connais ta vie ?

NUMA

Tu ne la connais pas, parce qu'elle ne t'intéresse plus... parce
sommes à cent lieues l'un de l'autre quoique vivant ensemble, et
surtout dont je souffre, de ne plus te sentir à moi... J'ai besoin de ton de
de ta tendresse, de l'approbation de ton sourire, j'ai froid sans ç

ROSALIE

Tu me paraissais pourtant bien réchauffé tout à l'heure.

NUMA

Non, je te jure... même ici, sous ce ciel qui m'exalte, il y a une o
le soleil et moi, une ombre lourde comme une pierre et qui m'oppr
m'étouffe... Je t'en supplie, pardonne-moi, aime-moi encore... *(I
triste.)* Allons, voyons, Rosalie... tu ne veux pas, dis ?

ROSALIE, *très émue, très nerveuse.*

Si... je veux... mais écoute. *(L'attirant vers elle passionnément*
enjôleur... chanteur de cavatines, écoute, cher compagnon que j'aim
voudrais aimer encore davantage... Ce ménage écloppé que nous
tenir debout, pour nos parents, pour le monde. Tu en as assez ?... n
Tu es las de la vie à deux, sans amour et sans confiance ?..
m'écœure... Soit ! Effaçons tout et recommençons.

NUMA, *avec effusion.*

Oh ! que tu es bonne...

ROSALIE

Rappelle-toi bien seulement que je n'ai de pardon que pour une
jamais, tu m'entends, Numa, plus jamais... Ou alors, le foyer à bas
existences séparées, radicalement, pour toujours et devant tous.

NUMA

C'est juré... *(Debout, la tenant dans ses bras.)* Embrasse-moi,

ROSALIE

Et moi aussi, je vous aime, mon cher mari.

SCÈNE X

LES MÊMES, HORTENSE, *au seuil de la tente qu'elle ouvre toute*

HORTENSE

Regardez ça !... Est-ce beau ?... *(Au rythme sourd des tambourins
cadence des petites flûtes, on voit des girandoles de feux mouvan*

lanternes de couleurs, comme dans les fêtes japonaises, monter et s'agiter à tous les étages des arènes. Tout le vieux Colisée est en feu et danse ; au-dessus, nuit d'été, croissant de lune claire.)

ROSALIE

Superbe... *(Elle s'appuie à l'épaule de son mari.)*

NUMA, *très amoureux.*

Oh ! cent fois plus beau que tout à l'heure...

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Numa Roumestan, à Paris. — Ameublement luxueux et sévère. Tentures sombres, bronzes d'art, bibliothèque; sur la cheminée, à droite, buste du maître. — Du même côté, deux portes, l'une au premier plan, allant dans l'appartement; l'autre après la cheminée, dans un pan coupé ouvrant sur une vaste antichambre. — A gauche, un grand bureau avec une énorme chancelière au-dessous. Second plan, porte communiquant aux salons de réception. — Au fond, le cabinet des secrétaires de Numa, grand ouvert, tapissé de casiers, de cartons à procédures. — C'est l'hiver : feu de bois dans la cheminée du cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA ROUMESTAN, DAVIN, LAPPARA, DOMINIQUE. *Davin est assis au bureau de son patron qui lui dicte, en marchant à petits pas avec de grands gestes, jusqu'au fond de la scène, dans le cabinet des secrétaires, où l'on voit Lappara monté sur une échelle double et fouillant des cartons.*

NUMA, *dictant.*

« Osons le dire, messieurs. » *(Il prend une carte de visite que son huissier Dominique lui présente.)* C'est bon, c'est bon, tout à l'heure. *(Il reprend.)* « Osons le dire, messieurs, dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... »

DAVIN

Vraiment, mon maître, vous croyez que nous sommes si bas?

NUMA, *devant le bureau.*

Je crois... je crois... je le dis toujours!

DAVIN

Allons. *(Répétant.)* « Écroulement de nos grandes scènes françaises... »

NUMA, *marchant et dictant.*

« Une seule reste debout docile à sa tradition... » *(Voyant entrer Dominique par la porte du fond.)* Encore... Je n'y suis pas, qu'on revienne... *(L'huissier, sans s'émouvoir, lui donne une carte.)*

DOMINIQUE

Ce monsieur dit qu'il a rendez-vous.

NUMA, *regardant la carte.*

C'est juste; faites entrer dans le petit salon.

DOMINIQUE, *posant un paquet de lettres sur le bureau, devant Davin.*

Il est plein, le petit salon...

NUMA

Alors, dans la bibliothèque, et fiche-nous la paix... *(Sortie de Dominique.)* Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils viennent tous, ce matin.

DAVIN, *dépouillant la correspondance.*

Encore une lettre de ce malheureux Cabentous. Il demande qu'à défaut de médaille, on lui rende au moins ses papiers...

NUMA

Quelle scie ! Mais voilà huit jours que je les réclame à Lappara, ces papiers... *(Allant vers le fond.)* Voyons, Lappara, le dossier de ce pilote, qu'en avons-nous fait ?

LAPPARA, *descendant de son échelle avec un carton.*

Justement, monsieur, je le cherche.

NUMA

Vous cherchez... vous cherchez... Je sais bien comment; avec la peur de chiffonner votre cravate et de faire des genoux à vos pantalons... *(Il lui prend le carton des mains, le pose à terre, et, assis devant une chaise basse, il éparpille tous les papiers.)*

DAVIN, *qui pendant ce temps a lu le courrier, pose toutes les lettres ouvertes, à l'exception de celle de Cabentous, sur une haute pile de correspondance déjà dépouillée. — A Numa.*

Et votre rapport ? N'oubliez pas que vous le lisez cette après-midi.

NUMA

C'est vrai. *(A Lappara.)* Enlevez ça, et trouvez-moi ces papiers... Qu'on en finisse avec ce pilote... *(Lappara enlève le carton, les paperasses, très préoccupé de ne pas se mettre de poussière. — Numa, revenant vers Davin.)* Où en sommes-nous ?... Ah ! oui, je sais... « Docile à sa tradition, fidèle à ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... » *(Bruit de marteaux dans les salons à gauche.)* Mais qu'est-ce qui tape donc comme ça ? *(Entr'ouvrant la porte.)* Aurez-vous bientôt fini ? En voilà un vacarme...

VOIX, *au dehors.*

Monsieur, nous clouons la tenture.

NUMA, *regardant Davin.*

Quelle tenture ?

DAVIN

Mais oui, dans la galerie... pour votre concert...

NUMA, *à la cantonade.*

Tant pis ! je travaille, vous finirez plus tard. *(Il a fermé la porte et vient vers la cheminée.)* Au diable le concert ! il ne me manquait plus que ce cassement de tête...

DAVIN, *répétant.*

« Ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... le cahier des charges... » Eh bien ! patron, à quoi pensez-vous ?

NUMA, *assis devant le feu, dont il range les bûches, se retourne, les à la main.*

Moi ? A rien... C'est une chose étonnante, mon cher ami, quand pas, je ne pense pas... C'est positif, je pourrais rester là une heure le feu... *(Se levant.)* Nous sommes tous ainsi dans mon pays... lancer les mots devant nous, en rabatteurs, pour faire lever les id

DAVIN

« Elles m'arrivent toujours au branle de ma voix, disait le vieux comme la foudre au son des cloches. »

NUMA

Té ! vous voyez... Encore un Midi, papa Montaigne, un des n bien, je suis comme lui, moi... il faut que je dicte, que je parle...

DAVIN, *souriant.*

Parlez, alors... *(Geste oratoire de Numa qui prend son élan.)*

DOMINIQUE, *derrière lui.*

Monsieur ?

NUMA, *furieux.*

Eh bien, quoi ?

DOMINIQUE

C'est le directeur de...

NUMA, *vivement.*

Bien ! bien, j'y vais... *(Montrant le fond.)* Faites entrer chez ces *(A Lappara.)* Lappara, laissez-moi votre cabinet pour un momer

LAPPARA, *qui entre en s'époussetant.*

Voilà.

NUMA, *à Davin.*

Mon petit Davin, continuez-moi ce rapport, vous voyez la note.. *dans le cabinet des secrétaires et ferme la porte derrière lui.)*

SCÈNE II

DAVIN, LAPPARA

LAPPARA, *debout devant le bureau et se ponçant les ongles.*

Savez-vous qui vient d'arriver ?

DAVIN, *écrivant.*

Non...

LAPPARA, *solennel.*

C'est le directeur du seul théâtre subventionné, resté fidèle à la Il s'agit de l'engagement de ma petite Bache...

DAVIN

La petite Bache ?

LAPPARA

Eh ! oui, Bachellery, le petit mitron des Folies-Trévise, celle qui chante : « Chaud ! chaud ! les petits pains de gruau... » Vous ne connaissez pas ? Il n'y a que vous, mon bon... Le patron, lui, y va tous les soirs... Voici l'histoire : Le papa Bachellery, rencontré aux pays chauds, nous avait priés de pousser sa petite vers les grands théâtres... Je m'en étais chargé, et, ma foi, je commençais à la pousser pas mal. lorsqu'un jour qu'elle sortait de mon cabinet, — oh ! avec sa maman, — Roumestan, qui descendait de voiture, la voit passer dans la cour de l'hôtel, sautillant pour franchir les flaques... Seize ans, de grands cils recourbés au-dessus d'un nez fripon, des cheveux blonds dans le dos, à l'américaine, une jambe pleine et fine, d'aplomb sur de hauts talons un peu tournés... Tout de suite le patron prend l'affaire en main... me défend de plus m'en mêler. — Compte là-dessus. *(Solennel.)* Et voilà pourquoi : « Dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... » *(Avec l'accent de Numa.)* Vous voyez la note... La Direction reconnaissante engagera la demoiselle, et la demoiselle reconnaissante... Ah ! il est malin, le patron... Il est fort !

DAVIN

Vous le croyez très malin, vous ?

LAPPARA

C'est bien connu, voyons... Adresse et volonté, tout Roumestan est là.

DAVIN

Oui, je sais, c'est l'opinion générale sur lui; mais pour moi qui me vante de connaître un peu les tempéraments méridionaux, en fait d'adresse Roumestan n'a que son instinct, en fait de volonté, son étoile... Pour lui, comme pour tant d'autres glorieux de son pays, la vie est un songe perpétuel... Le mot qui fixe leur destinée, leur jaillit presque sans qu'ils y pensent; le geste décisif qui les élève ou les précipite, ils le font comme dans un rêve. Et ce qui leur tient lieu de volonté, à tous ces grands hommes du Midi, depuis Mirabeau jusqu'à celui-là, c'est le calorique qu'ils dégagent et communiquent autour d'eux.

LAPPARA

Mâtin ! Vous êtes scientifique, aujourd'hui. On voit bien que votre oncle, le savant Bouchereau, sort d'ici... *(Baissant la voix.)* En tout cas, le patron en répand un fameux « calorique » en ce moment... Mais qu'il prenne garde, je connais la demoiselle... Cette jeune personne, qui la fait à l'enfant, s'annonce comme une forte mangeuse... Elle te le mènera... *(Claquement de langue.)* bien rassemblé et la main haute.

DAVIN

Laissez donc... Numa n'est pas fou, ce n'est pas à son âge que ce petit museau...

LAPPARA

Je vous demande pardon, c'est, au contraire, à son âge...

DAVIN

Et puis sa femme est charmante et il l'adore...

LAPPARA

Mon cher collègue et très scientifique ami, vous oubliez qu'il y a ici une question de race. La petite chanteuse est du Midi, tandis que Madame... Cuisine au beurre et cuisine à l'huile... *(Geste du Palais.)* tout le débat, messieurs les jurés !...

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSALIE ROUMESTAN. *Rosalie habillée et coiffée pour sortir.*

ROSALIE, *ouvrant discrètement la petite porte de droite et appelant à demi-voix.*

Numa... Numa... *(Davin, assis au bureau en face d'elle, la voit et se lève vivement.)*

DAVIN

Madame ?...

LAPPARA, *se retourne et tressaille, à part.*

Diable ! si elle m'a entendu...

ROSALIE, *souriante.*

Pardon, messieurs, mon mari n'est pas là ?... On parlait de cuisine provençale, et je croyais que Numa seul...

LAPPARA

Il n'est pas loin, madame... Je vais l'avertir... *(Il remonte vers le fond, très content de s'en aller.)*

ROSALIE

Oh ! ne le dérangez pas...

LAPPARA, *même jeu.*

Mais si... mais si...

ROSALIE

Prévenez-le seulement que je déjeune chez mon père, ce matin.

LAPPARA, *montant toujours.*

Bien, madame.

ROSALIE

Qu'il ne m'attende pas...

LAPPARA, *à moitié sorti.*

...N'attende pas, parfaitement... *(Il s'esquive par le fond.)*

SCÈNE IV

ROSALIE, DAVIN, *Rosalie est debout devant le bureau, où Davin range des lettres, sans la regarder.*

DAVIN

Il n'y a personne de malade, madame ?

ROSALIE

Où donc ?

DAVIN, *gêné.*

Place Royale.

ROSALIE

Non... Dieu merci, mon cher Davin; personne... Hortense tousse un peu; mais ce n'est rien, la première surprise de l'hiver. Ces deux mois de soleil l'ont rendue frileuse. *(Court silence; elle reprend, avec un petit sourire.)* Vous n'avez pas de commission à me donner ?

DAVIN, *bas.*

Pour qui ?

ROSALIE

Dame ! pour la place Royale... On ne vous y voit plus maintenant.

DAVIN

Qu'irais-je faire ?... Je sais bien que je ne plais pas, qu'on ne m'aimera jamais... *(S'animant.)* La dernière fois que je m'y suis présenté, on m'a montré le croquis qu'on avait fait du dernier des Abencérages, ce délicieux Valmajour que nous allons avoir l'honneur d'entendre, paraît-il. De toute la soirée, on ne m'a pas parlé d'autre chose... Comme tambourinaire, j'avoue mon infériorité.

ROSALIE

Vraiment ? Est-ce possible ?... Vous avez pris cet enfantillage au sérieux ?... Mais c'est un paysan, ce Valmajour, un ménétrier de village... et vous voulez que cette Parisienne distinguée, délicate... Du reste, vous allez le voir, le beau Provençal, et elle le verra, elle aussi... non plus dans le soleil et les horizons bleus de son pays, mais devant un piano, entre deux bougies... *(Souriant.)* Je compte beaucoup sur cette apparition... *(S'avançant vers lui, très cordiale, et la main tendue.)* Croyez-moi, mon cher Davin, vous perdez trop tôt courage; montrez-vous soyez patient, c'est une force en amour... Je serais si heureuse, je sentirais, ma sœur si bien abritée auprès d'un mari tel que vous...

DAVIN, *ému.*

Je l'aime beaucoup, c'est vrai.

ROSALIE

Puis, on a besoin de vous ici... mon grand homme m'effraye toujours un peu... et à mesure que je vois monter sa fortune politique, vos conseils, votre sang-froid me deviennent plus précieux... C'est de l'égoïsme, mais je craindrais moins de vous voir partir, si vous étiez de la famille...

DAVIN, *avec effusion.*

Vous savez bien que j'en suis déjà, madame.

SCÈNE V

LES MÊMES, NUMA, *arrivant du fond, empressé, des lettres ouvertes à la main; puis* DOMINIQUE

NUMA, *de belle et tendre humeur, à sa femme.*

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? coureuse... *(Il lui prend la main gentiment.)* On lâche son mari, sa maison...

ROSALIE

Oui, je déjeune avec eux... *(Souriant.)* Tu veux bien?

NUMA

Comment donc!... Nous allons manger là, tous deux, Davin et moi, sur un coin de table, en finissant notre rapport... n'est-ce pas, Davin?... *(A sa femme.)* J'ai tant de besogne, figure-toi... Par là-dessus, cette fête à organiser... Ah! je la bénis, ta sœur... avec ce Valmajour qu'elle a voulu révéler aux Parisiens...

ROSALIE

Mais il fallait bien, mon ami... Ce malheureux que tu as fait venir, qui débarque à l'hôtel avec toute sa famille...

NUMA

Moi, je l'ai fait venir?

ROSALIE

Mais oui, c'est toi... quand je te disais qu'il ne saurait pas mettre au point...

NUMA

Enfin, il n'aura pas à se plaindre... car tout Paris sera là pour l'entendre. Les arts, la politique, l'Institut... jusqu'au grand Bouchereau qui demande une invitation pour lui et sa fille.

DAVIN

Oui, mon oncle est passionné de musique...

ROSALIE

Mais est-ce que le tambourin fera seul les frais ?...

NUMA, *souriant.*

Oh ! non, n'aie pas peur... je l'ai enguirlandé de quelques illustrations lyriques... Madame Vauters, Mayol, puis la petite... *(Il s'arrête un peu gêné.)* Enfin, des surprises... Ce qui m'inquiète, c'est de savoir où nous mettrons tout notre monde.

ROSALIE

Tu as la galerie, les deux salons... l'hôtel est assez grand, je pense...

NUMA

Mais, ma fille, tu n'as pas l'idée des demandes que je reçois... c'est une rage... *(Passant à Davin les lettres qu'il tient à la main.)* Tenez, voilà encore des lettres, il n'y a plus à répondre... quand ce serait le Pape...

DAVIN, *regardant les lettres qu'il lui a passées.*

C'est pourtant bien difficile de refuser... vous avez promis...

NUMA, *stupéfait.*

Moi ?

DAVIN

Voyez. *(Il lit.)* « Mon cher député, je viens vous rappeler votre bonne parole... Mon cher collègue, on me communique à l'instant votre invitation... Le Général, mon cher maître, m'apprend que vous avez bien voulu lui offrir... »

ROSALIE

Ce sont des engagements...

DAVIN

Et voyez le tas ! *(Il montre en souriant la pile de lettres étalée sur son bureau.)*

NUMA

Des engagements... des engagements... Bientôt on ne pourra plus dire un mot... *(Davin rit.)* Vous riez... Pardi ! ça vous est facile de ne pas vous emballer, vous, le véritable ours du Nord, comme dit tante Portal... Vous n'éprouvez jamais ce délire de bienveillance, ce besoin de voir se dérider les figures... Moi, j'ai cette faiblesse...

ROSALIE

Elle n'est pas bien coupable...

NUMA

Pas vrai, ma femme ? *(Apercevant Dominique.)* Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DOMINIQUE, *s'avançant.*

Le baron Van Berg est là, monsieur. *(Il pose encore un paquet de lettres devant Davin, qui les empile en souriant.)*

ROSALIE

Van Berg ? celui de la Banque catholique... qui a ruiné tous ces desservants de campagne pris à la glu de ses grimaces... Que vient

NUMA

Je ne sais pas, ça m'étonne...

ROSALIE

J'espère que tu ne vas pas plaider pour lui.

NUMA, *indigné.*

Par exemple !

ROSALIE

Alors, qu'est-ce que c'est que ça ? *(Lui montrant un dossier si*

NUMA, *montrant une pile de lettres à côté du dossier, l'air in*

Ça ?

ROSALIE

Non, ça... *(Lisant sur le dossier :)* « Affaire Van Berg... » Ça m depuis une heure, voyons. *(D'un ton de reproche.)* Ah ! Numa,

NUMA

Eh bien ! oui, c'est vrai. Toujours ma faiblesse... Ne pas savo moi qui sais dire tant de choses ?... On me l'a recommandé, je m aller à promettre... D'abord, je t'assure, tu le juges bien sévèr un convaincu, le baron... Il a fait de mauvaises affaires, mais c'est un

ROSALIE

Allons donc ! Un menteur et un hypocrite, tu le sais aussi bien

DAVIN

Bravo, madame.

NUMA, *souriant.*

Pardi !... là, mes deux larrons qui s'entendent... En tout cas, si c' teur, ce Van Berg, il est sans excuse... il n'est pas du Midi, il ne s' il ne dit pas un mot... Si avec ça il trouve le moyen de mentir... l

ROSALIE

Qu'est-ce que tu vas faire ?

NUMA

C'est que... J'ai promis.

ROSALIE

Reprends ta parole...

NUMA, *riant.*

Tu as l'air de dire : ça ne sera pas la première fois...

ROSALIE

Je t'en prie, Numa... *(Tendrement.)* Pour moi.

NUMA, *avec passion.*

Pour toi ?,.. Oh ! alors... tout ! *(A Dominique.)* Faites entrer le baron Van Berg... *(A son secrétaire qui veut s'en aller.)* Non, non, Davin, ne bougez pas... *(A sa femme.)* Toi, reste là, derrière cette porte... *(Il montre la droite.)* Je veux que vous soyez témoins... Nous allons un peu voir si je ne sais pas dire « non » — quand il le faut... *(Il marche et gesticule comme s'il parlait déjà au banquier.)*

SCÈNE VI

NUMA, LE BARON VAN BERG, *gilet blanc, bedon majestueux, des guêtres, une serviette sous le bras.* DAVIN *à la table.*

NUMA, *très affairé.*

Mon cher baron, vous voyez un homme éperdu... Discours à la Chambre, rapport dans les bureaux, trois grosses plaidoiries en train... des consultations, des audiences, du monde toute la journée... vous avez vu l'antichambre. Mais ce n'est rien... J'en ai jusque dans les placards, à ne plus savoir où donner de la tête. Vous avouerez que, dans ces conditions, si vif que soit mon désir de... ma sympathie pour... *(Brusquement.)* il m'est impossible de me charger de votre affaire. *(Le baron a un geste d'étonnement froid.)*

DAVIN, *à Numa, qui est devant le bureau.*

Pas mal...

NUMA, *au baron.*

Vous voyez, votre dossier est là, sur ma table, et j'avais bien l'intention... mais comment faire ? Le temps me manque... Reprenez ça, je vous en prie, délivrez-moi de ce remords. *(Il lui remet le dossier. — Le baron s'incline gravement et ouvre sa serviette pour y remettre le dossier. — Numa, qui le regarde, s'approche de lui.)* Vous comprenez, cher ami, c'est pour vous encore plus que pour moi...

DAVIN, *bas.*

Aïe ! Aïe !

NUMA

L'appel vient dans huit jours... il faudrait remettre encore... Et dans une cause aussi brûlante, où votre honneur est en jeu, dans l'état de fièvre et de trépidation où je vous vois... *(Le baron reste immobile et gelé.)* Je pense qu'il vaut mieux... confier vos intérêts... *(Le baron a un geste froid comme pour dire : « Il en sera ce que vous voudrez. » — Numa, gêné, reprend vivement.)* Certes, je comprends l'embarras cruel où je vous mets, à la veille de la bataille... après une parole formelle... Je sens que je vous dois une compensation, et je voudrais vous la

donner. *(Le baron, de plus en plus froid, sans parler : « Comme il monsieur ! »)*

DAVIN, *bas.*

Ah ! mon Dieu. *(Il regarde la porte en face de lui.)*

NUMA

Voyons, je vais toujours vous chercher un bon avocat... à déf j'ai là mon collaborateur et ami, monsieur Davin. *(Le baron* l'oreille du Tribunal, puis, je serai derrière lui...

DAVIN, *à mi-voix, à Numa.*

Ah ! non, non, pas moi.

NUMA

Et si Davin n'a pas le temps, nous trouverons bien quelqu'u rendez-moi ce dossier; si, si, je veux, rendez-le-moi... Je m'en

DAVIN

Patatras !...

NUMA

Je connais l'affaire, j'indiquerai la marche à suivre... fiez-vous *baron, toujours gelé, rend le dossier, referme la serviette et salue po Numa pose le dossier sur le bureau, prend une de ses cartes, écrit u et rappelle le banquier.)* Attendez, baron. Il ne sera pas dit que aura laissé un de ses clients dans la nasse. Vous irez trouver l de ma part, avec cette carte. Et puis, je le verrai, moi aussi... Vo voulez pas, au moins ? *(Le reconduisant.)* Vous savez ma sympathi et que si j'avais pu... *(Le baron fait un geste.)* Voyons, prouv vous ne m'en voulez pas; soyez des nôtres, la semaine prochaine.. organisent une petite fête...

DAVIN, *avec un geste de désespoir comique, vers la porte que Rosalie*

Le voilà parti...

NUMA, *vers le fond.*

Je compte sur vous, n'est-ce pas ? A neuf heures. *(Le baron terre et sort par la porte du fond, à droite. Numa, le rappelant, chambre.)* Baron... Baron... Venez donc dîner avec nous, ce so intimes... Ma femme sera si contente...

DAVIN, *levant les bras au ciel. — A Rosalie qui vient d'entr*

Ça, c'est le comble !...

SCÈNE VII

DAVIN, ROSALIE, NUMA, *qui revient du fond, triomphant.*

NUMA, *à sa femme.*

Eh bien ! tu vois ? *(Davin et Rosalie se mettent à rire. — Il les regarde l'un et l'autre étonné.)*

ROSALIE, *bon enfant.*

Mais malheureux, je vois que son dossier est là... que tu l'as invité à dîner... qu'il n'avait qu'une promesse en entrant et qu'il en emporte au moins une douzaine.

NUMA

Pas possible !... Alors, je suis somnambule... *(Avec un désespoir comique.)* Ah ! terrible Midi, je ne pourrai jamais t'échapper.

ROSALIE

Enfin, tu as fait l'effort... on vous sait gré tout de même, *moussu* Numa... *(Elle lui tend la main ; Numa veut l'attirer vers lui pour l'embrasser, elle se dégage doucement.)* Allons, il est tard, il faut que je me sauve. *(Riant.)* Mon Dieu ! que tu avais l'air de souffrir, mon pauvre ami ; comme tu étais drôle !... *(Numa veut la rattraper, elle s'échappe.)* A revoir, messieurs.

SCÈNE VIII

NUMA, DAVIN

NUMA, *ému, regardant la porte par où Rosalie vient de sortir.*

Ange, va. *(Il jette un baiser vers la porte. — Revenant vers Davin.)* Voyez-vous, mon ami, quand on a le bonheur de posséder une femme pareille... le mariage, c'est le paradis sur la terre... Et, vous savez, les deux sœurs se valent. Dépêchez-vous de vous marier, Davin.

DAVIN

Oh ! moi... *(Geste découragé.)*

NUMA

Comment ! vos affaires ne vont pas ?... Voulez-vous que je dise un mot... je m'entends à merveille avec ma petite belle-sœur, je parie que je la décide... Je vous connais ; vous manquez un peu d'élan... Si vous m'aviez vu, moi, prendre d'assaut ce vieux salon de la place Royale... Je voulais ma femme, je l'ai eue... Et quelle femme, mon ami !... Ce qu'elle a été bonne, pardonnante... Quand je pense que j'ai pu, — ceci entre nous, Davin, car la chère créature l'a caché à tout le monde... — Figurez-vous qu'un jour... il y a deux ans...

DAVIN, *doucement.*

Pourquoi me dire ça, puisqu'elle n'en parle à personne.

NUMA

Oui, vous avez raison, je n'ai pas le droit... mais, ce qu'il m'est permis de dire, et bien haut, c'est que je lui dois d'être ce que je suis... Parbleu ! Elle ne m'a pas donné l'éloquence, mais ma tenue dans la vie, ma carrure d'homme politique... tout cela me vient de ma femme et rien que d'elle... Au fond, moi, avant de la connaître, sur les choses comme sur les hommes, je changeais d'idée tous les cinq ans... j'ai compté... Ce n'est pas ma faute, j'étais fait ainsi... emporté et mobile comme le vent du Rhône... en politique, ce n'est pas permis... Ma femme m'a transformé, donné du poids, maintenu sur les rails. Elle est si droite elle-même, et si séduisante, avec ça... Vous avez vu ses bras ?... Les plus jolis bras de Paris. Ah ! si je ne l'aimais pas, je serais bien coupable...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LAPPARA, *qui s'est avancé derrière Numa, discrètement.*

LAPPARA, *à demi-voix.*

Ces dames sont arrivées...

NUMA, *gêné devant Davin, bas, à Lappara.*

Il y a toujours du monde dans le petit salon ?

LAPPARA

Plein partout.

NUMA

Faites entrer ces dames chez vous...

LAPPARA

J'ai déjà l'évêque de Nîmes... je ne peux guère...

NUMA

Évidemment... Alors ici. Dites donc. Davin *(Montrant la porte à droite.)* entrez là un petit moment, voulez-vous ?

DAVIN, *se levant.*

Bien.

NUMA

Emportez notre rapport, vous le finirez...

DAVIN, *souriant.*

En effet, il sera temps. *(Il prend les papiers et sort par la gauche.)*

NUMA, *très grave, à Lappara.*

Faites entrer ces dames. *(Lappara sort par la porte de gauche, au fond.)*

SCÈNE X

NUMA, *seul, regardant Lappara s'en aller.*

NUMA

Où s'habille-t-il, ce mâtin-là ? Où trouve-t-il cette taille ?... *(Debout devant la glace.)* Moi, mes jaquettes me font un dos !... *(Se regardant attentivement.)* Ah ! la politique vieillit... C'est égal, je vais passer une redingote, c'est plus convenable.

SCÈNE XI

LA PETITE BACHELLERY, *manchon, rouleau de musique,* LA MAMAN *et* LAPPARA, *qui sort tout de suite.*

LAPPARA, *solennel.*

Entrez, mesdames. *(Bas et amical.)* Bonne chance...

LA PETITE BACHE, *regardant autour d'elle.*

Quel cabinet !... En voilà un chic...

MADAME BACHELLERY

Ah ! c'est cossu... comme tout l'hôtel, du reste... Tu as vu l'escalier ?...

LA PETITE BACHE

Mo-nu-men-tal... C'est dans ce goût-là que je m'en paierai un...

MADAME BACHELLERY

Un escalier ?... pourquoi faire ?...

LA PETITE BACHE

Avec l'hôtel au bout... Oh ! je l'aurai... *(Flairant.)* je le sens venir...

MADAME BACHELLERY

En attendant, tu ferais bien mieux de nous acheter des bottines...

LA PETITE BACHE

Ah ! on peut dire que tu ne vois pas grand...

MADAME BACHELLERY

Merci !... de la rue du Château-d'Eau au boulevard Malesherbes à pied, d'un temps pareil... Il faudrait du fer pour résister à ça... Mais enfin pourquoi te fait-il venir ? Quelle est cette surprise dont parle sa lettre ?

LA PETITE BACHE

Parbleu ! c'est bien malin... Il va m'inviter à chanter chez lui, le Directeur sera à.. Il me trouvera divine.... et on signera.

MADAME BACHELLERY

Tu crois ?

LA PETITE BACHE

Dieu ! que j'ai donc une petite maman chérie qui n'est pas maline. Si Seulement, tu sais... l'air étonné et rempli de joie... *(Haussant* Ah ! voilà le buste du maître, il est plus sévère que nature... *(Del le buste et saluant gentiment.)* Bonjour, m'sieu... *(Taquinant le mar de son rouleau.)* Hou ! le vilain grognon. Faisez une risette tout

MADAME BACHELLERY

Alice... Alice...

LA PETITE BACHE, *haut et câline, parlant au buste.*

Allons, vite, une risette à la petite fille...

SCÈNE XII

LES MÊMES, NUMA, *très coquet, pincé à la taille, puis* DOMINI

NUMA, *entrant vivement.*

Mesdames...

LA PETITE BACHE, *surprise devant le buste.*

Ah ! que j'ai eu peur.

NUMA

Peur ? Est-ce de moi, mademoiselle ?

LA PETITE BACHE, *le regardant gaminement dans les yeux.*

Au fait, non. Vous n'avez pas l'air méchant, comme votre buste.

NUMA, *regardant le buste et souriant.*

Oh ! ça, c'est ma tête de la tribune...

LA PETITE BACHE, *comme grelottant de terreur.*

Effrayant !

MADAME BACHELLERY

Excusez-la, monsieur, c'est une enfant...

LA PETITE BACHE

Seize ans... aux premières prunes...

NUMA

Seize ans !... A quel âge a-t-elle donc débuté ?...

MADAME BACHELLERY

Elle est quasiment née sur les planches... Moi, je chantais... Le directeur...

LA PETITE BACHE

Une enfant de la balle, quoi !

MADAME BACHELLERY

Alice... *(A Numa.)* Mais bien raisonnable tout de même, et travailleuse comme il n'y en a pas.

NUMA, *prend la main de la jeune fille.*

Vraiment ?... *(A la mère.)* Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

LA PETITE BACHE

Oh ! je pioche... Je pioche... six heures de leçon par semaine, chez mame Vauters...

NUMA, *lui tapotant la main, bien plus préoccupé d'elle que de ce qu'elle dit.*

La Vauters ? parfait... excellente méthode...

LA PETITE BACHE, *elle retire sa main et prend le morceau de musique resté sur la cheminée.*

Tenez, nous en venons... V'là ma musique...

NUMA

Ah ! Voyons ? *(Serré contre elle et penché sur son épaule.)* Qu'est-ce qu'elle vous fait chanter ?

LA PETITE BACHE

Maintenant, j'apprends le duo de *Mireille.* Vous connaissez ?

NUMA

Mireille ! C'est tout mon pays...

LA PETITE BACHE, *câlinement.*

C'est aussi le *miein.*

NUMA

Poulido tsato, vaï !... (Fredonnant.)

Adieu donc, fuis à perdre haleine,
Pauvre oiselet,
L'oiseleur te prendra sans peine
En son filet.

LA PETITE BACHE

Le cloître enfin m'ouvre ses portes...

NUMA

Je suis le missel que tu portes...
C'est moi qui te consolerai.

DOMINIQUE, *entrant.*

Monsieur... *(Il s'arrête stupéfait devant le groupe amoureux et mélodique qu'il voit de dos.)*

MADAME BACHELLERY, *assise, lui faisant signe de se taire.*

Chut ! *(Dominique montre les lettres qu'il a à la main. — Madame Bachellery,*

déjà chez elle, lui fait signe : « Donnez-les-moi. » — Il lui passe le courr retire à reculons, stupéfié.)

LA PETITE BACHE, *continuant le duo.*

Si tu me suis au monastère,
Là, je mourrai.

NUMA, *à pleine voix, exalté.*

Alors je me ferai la terre,
Et, je t'aurai.

LA PETITE BACHE, *se retournant vers sa mère.*

Crois-tu qu'il chante !

MADAME BACHELLERY

Magnifique... *(Elle pose le courrier sur le bureau.)* Monsieur de n'est rien à côté...

NUMA, *vivement.*

Lappara ?

LA PETITE BACHE, *à part.*

Aïe ! maman, quelle gaffe...

MADAME BACHELLERY

Oui, nous le voyons quelquefois... à la maison...

LA PETITE BACHE

Oh ! pas souvent.

MADAME BACHELLERY

Depuis qu'il s'occupe de faire entrer fifille au théâtre...

NUMA

Il s'occupe... il s'occupe... Mais monsieur de Lappara n'a aucune i que par moi... Un garçon d'une légèreté... Il ferait bien mieux de son situation, à son avenir...

LA PETITE BACHE, *vivement.*

Moi, j'y songe, à l'avenir, je ne songe qu'à ça.

NUMA, *très grave.*

Oh ! je le sais, mademoiselle. Je connais vos aspirations vers le gr et je suis prêt à vous aider, selon la promesse que j'ai faite à monsie père... Je vous parlais d'une surprise, la voici...

LA PETITE BACHE

Quoi donc ? *(Mouvement de curiosité de la mère.)*

NUMA

Vous chanterez chez moi, la semaine prochaine, devant tout Paris..

MADAME BACHELLERY

Oh ! mes enfants, laissez-moi m'asseoir...

NUMA

Le Directeur sera là pour vous entendre, et votre engagement...

LA PETITE BACHE

Vrai ? c'est vrai ?... Oh ! maman, maman, que je suis contente... *(Elle embrasse Numa sur les deux joues.)*

MADAME BACHELLERY

Alice...

NUMA, *attendri et allumé.*

Excusez-la, c'est une enfant...

MADAME BACHELLERY

Un bébé, *(Émue.)* mais bien raisonnable tout de même.

LA PETITE BACHE

Seulement, voilà... pour passer au grand art, tout de suite, devant le monde... ce que j'aurai le trac !... Dites donc, m'sieur ? Et si je chantais le « Petit Mitron », pour la dernière fois... en costume, comme aux Folies...

NUMA

Oui, ce serait drôle... J'aurai pas mal de musique sérieuse... Va pour le « Petit Mitron ».

LA PETITE BACHE

Ce seront mes adieux à la chansonnette.

DOMINIQUE, *s'avançant résolument.*

Monsieur, je suis débordé, je ne sais plus où mettre le monde... que Monsieur me permette au moins de dire qu'il est souffrant, et de renvoyer les audiences...

MADAME BACHELLERY

Partons vite, fifille.

NUMA, *à la petite.*

Voilà ma vie, mon enfant... *(A mi-voix.)* Quand vous reverrai-je ?

LA PETITE BACHE, *roulant sa musique.*

Quand vous voudrez...

NUMA

Oui, il faudrait causer un peu de ce programme...

LA PETITE BACHE

L'après-midi, je ne sors jamais...

MADAME BACHELLERY, *au fond, tapant dans ses mains.*

Allons... Allons...

LA PETITE BACHE

J'arrive... *(Elle remonte, puis redescend vers Numa.)* J'en ai encore une très gentille que je pourrai vous dire avec le « Petit Mitron » : la « Petite Marguerite... » Vous ne l'avez pas entendue... *(Lui fredonnant dans les yeux. — Zézaiement.)*

Petite maldelite
Les olangers vont fleuli dans huit jours...
Si tu me donnes tét' chose
Je te donnelai tét' chose...
Si tu me donnes lien
Je te donnelai lien.

Elle est drôle, pas ? Adieu. *(Elle se sauve en sautant comme*

SCÈNE XIII

NUMA, DOMINIQUE, *dans le fond, en statue du comman*

NUMA, *sur le devant de la scène.*

C'est joli, la jeunesse... Attention, Numa, attention... *(Se seco* c'est une enfant, voyons... Parions que Lappara les raccompagne *son élan vers le fond, ouvre la porte par où les dames Bachellery sortir, dit vivement dans l'antichambre aux personnes qui attenden* ami... Je suis à vous, messieurs... *(Puis, d'une voix nerveuse.* Lappara... qu'est-ce que vous faites ?... Arrivez donc...

SCÈNE XIV

NUMA, LAPPARA, DOMINIQUE, *toujours immobil*

NUMA, *faisant passer Lappara et fermant la porte, nerveu*

Je ne vous comprends pas, mon cher... Vous manquez de ter

LAPPARA

Mais, monsieur, je faisais un bout de conduite à ces dames.

NUMA

Laissez donc ces dames tranquilles... Mauvais milieu pour homme... il faut être plus sérieux, que diable ! Il est temps de prend vous avez l'âge... *(Amical.)* Vous n'avez jamais songé à vous r

LAPPARA

Ma foi, non, monsieur... je suis bien comme je suis... à moins q étonnante...

NUMA

On vous la trouvera, l'aubaine... avec votre nom, vos relatio comme moi, car je vous aime, mon petit, et votre avenir me préo diriez-vous de mademoiselle Le Quesnoy ?

LAPPARA

Mademoiselle Hortense ?... Oh ! je n'aurais jamais osé...

NUMA

Pourquoi pas ?... Mais si, mais si... je serais heureux de vous voir de ma famille... Voulez-vous que je tâte, que je dise un mot ?... *(Geste confus de Lappara.)* Je m'entends très bien avec ma petite belle-sœur...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DAVIN, *entrant par la gauche, papiers à la main.*

DAVIN

Voilà le rapport fini...

NUMA, *se retournant, à part.*

Tiens, mais est-ce que je ne lui ai pas promis, à lui aussi... Ma foi, tant pis, elle choisira. *(Rideau.)*

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU.

Fête à l'hôtel Roumestan. — Salon d'entrée, très riche, au fond duquel a face au public, une large montée d'escalier, fermé d'une petite bar en bois doré et ouvragé. Par là descendent et s'en vont les invités de Nu on ne les voit plus qu'à mi-corps, c'est-à-dire quand ils ont descendu t marches, ils s'arrêtent sur un palier, où luit, entre deux appliques haute glace devant laquelle les femmes assurent leurs boucles d'or leurs fourrures apportées par la livrée, dont on aperçoit les chapeaux A gauche de l'escalier, au fond, en pan coupé, large baie garnie d'une relevée et donnant sur d'autres salons. — Même côté, second plan, en marbre blanc; premier plan, toujours à gauche, une porte ouverte salons. — A droite, premier plan, porte qui mène au cabinet de Numa large buffet chargé de cristaux, boissons, friandises, et servi par des m en grande tenue. — Porte à droite au fond pour le service. — Divers fa élégants de toutes formes. — Grandes plantes vertes. — Il est tard, le c

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, DOCTEUR BOUCHEREAU, LE GÉNÉRAL, LE B BERG *et quelques autres* VIEUX MESSIEURS *décorés, chamarrés et chauves, se pressant à la porte de gauche et applaudissant. — A le buffet,* LAPPARA *et deux ou trois gommeux, mangeant et buvan à la musique. — Assis sur un pouf, face au public,* VALMAJO *frisé au petit fer, le teint cruellement bronzé, sur sa cravate blanc de marié de banlieue, l'air exotique et embêté, accoudé sur un tambourin entre ses jambes. — Dans le fond, des invités, homm sortent des salons, le morceau fini, et se dirigent vers l'escalier.*

VIEUX MESSIEURS, *à gauche.*

Brava... Brava... *(Applaudissements discrets et mondains, bien en les trépignements de la fête aux Arènes.)*

NUMA, *ravi, les mains plus hautes que tout le monde pour appl*

Délicieux !... Divin !... *(Se tournant vers Bouchereau, sans cesser* N'est-ce pas, docteur ?... La voix est encore un peu grêle, mais q elle n'a que seize ans.

DOCTEUR BOUCHEREAU, *applaudissant.*

Que seize ans, vous croyez ?

LE GÉNÉRAL, *à demi-voix, pour le docteur.*

Seize ans de fût et quelques années de bouteille... Brava... *applaudit.)*

NUMA, *applaudissant, à Van Berg.*

Elle est gentille, hein, baron ? *(Le baron, muet, fait le geste d'applaudir, mais pour Numa seul, comme pour dire : « Mon compliment ! »)*

VALMAJOUR, *qui guette Numa depuis un moment, s'élance, la courroie du tambourin en bricole sur l'épaule.*

Dites, monsieur Numa... *(Numa remonte sans l'entendre. — Valmajour vient se rasseoir, navré.)*

LES JEUNES GENS, *à droite, près du buffet, voyant Numa qui passe.*

Brava... Brava...

LAPPARA, *allumé de champagne.*

Bis !... bis !...

NUMA, *vivement.*

Non, non. Ça la fatiguerait... *(Il remonte vers le fond, pour saluer les personnes qui descendent.)*

LAPPARA, *pouffant de rire.*

Ça la fatiguerait... Sacré patron... Il a de ces mots... *(Aux autres jeunes gens.)* Ah ! il est fort, le mâtin. *(On l'interroge ; il cause à voix basse.)*

NUMA, *au fond, à des dames qui s'en vont.*

Seize ans... Elle n'a que seize ans...

LE GÉNÉRAL, *à Bouchereau.*

Il a l'air rayonnant, ce soir, maître Numa...

DOCTEUR BOUCHEREAU

Il y a de quoi... après son succès à la Chambre, aujourd'hui...

UN DOMESTIQUE, *au fond.*

La voiture du marquis d'Athis...

AUTRE VOIX, *au lointain.*

La voiture... *(Le baron s'approche des jeunes gens, l'air froid, et les écoute, un sorbet à la main.)*

LAPPARA, *à droite, aux jeunes gens, près du buffet.*

Il lui a loué un petit hôtel, rue de Londres, et cette nuit on pend la crémaillère. *(Ils parlent à voix basse.)*

LE GÉNÉRAL, *à gauche, parlant à Bouchereau.*

Ministre, vous croyez ?...

DOCTEUR BOUCHEREAU

Avant huit jours...

LE GÉNÉRAL, *d'un air diplomatique.*

J'ai toujours pensé que son concert de ce soir devait masquer quelque manœuvre...

DOCTEUR BOUCHEREAU

Ah ! c'est un adroit... *(Le baron, toujours froid, va vers le buffet, pose son*

sorbet, se fait verser un verre de bordeaux qu'il déguste en éc gens.)

LAPPARA, *aux jeunes gens, un doigt sur les lèvr*

Seulement, vous savez, pas un mot...

UN DES JEUNES GENS

Farceur... L'histoire est tout au long dans le *Nouvellis journal de sa poche ; Lappara et les autres jeunes gens se presse*

LAPPARA

Donnez-moi ce journal... je vais lui montrer. *(Il arrête qui redescendait la scène, et lui donne le journal, très ému.)* Re de ce soir... En tête, là... « Un nouveau cabinet. »

NUMA, *lisant.*

« Un nouveau cabinet... Décidément, le Midi monte... » *(* je vois ce que c'est... *(A Lappara.)* Que voulez-vous, mo les laisser dire... *(Il met le journal dans son habit.)*

LAPPARA, *stupéfait.*

Comment ! pas plus troublé que ça... *(Il revient vers* Christi ! qu'il est fort.

NUMA, *au général, qui remonte.*

Vous partez, général ?... Attendez donc, la Vauters va cha

LE GÉNÉRAL

Oh ! moi, vous savez, la grande musique...

NUMA, *le retenant par la main.*

Restez tout de même... *(Appelant.)* Lappara ! Lappara ! *mot à voix basse, puis se tournant vers le général.)* Je vais notre petite merveille.

LE GÉNÉRAL

Quel plaisir voulez-vous qu'elle ait à connaître une vieille moi ?... *(Montrant les jeunes gens.)* Un de ces jeunes mirli mieux son affaire...

NUMA, *vexé.*

Vous vous trompez, mon cher... Il y a bien d'autres choses préfèrent, à la jeunesse d'un homme...

LE GÉNÉRAL

Elles vous disent ça.

NUMA, *se tournant vers le docteur Bouchereau et d'autres v qui se sont approchés.*

J'en appelle à ces messieurs... L'homme connu, l'homme a ce qu'elles aiment ! Se dire que celui qui est là, devant elles

sur leurs genoux, est un illustre, un puissant, un des leviers du monde, c'est cela qui les remue !

LES VIEUX MESSIEURS, *convaincus.*

Oh ! certainement... *(Le baron approuve d'un mouvement de tête.)*

DOCTEUR BOUCHEREAU, *souriant.*

Les hommes de notre âge seront tous de cet avis.

LE GÉNÉRAL

Eh bien, je vous dis, moi, que lorsque j'étais à l'état-major, simple petit lieutenant et que je m'en allais les dimanches de sortie, en grande tenue, mes vingt-cinq ans, mes aiguillettes neuves, je ramassais au passage de ces regards de femme qui vous enveloppent en coup de fouet, de la nuque au talon, de ces regards qu'on n'a pas pour une grosse épaulette de mon âge... Aussi, maintenant, quand je veux retrouver la chaleur d'un de ces regards-là, une déclaration muette en pleine rue, savez-vous ce que que je fais ? Je prends un de mes aides de camp, jeune, de la dent, du plastron et je me paye de sortir à son bras, mille noms de noms !

NUMA

Au fait, peut-être avez-vous raison... *(Regardant autour de lui.)* Ah çà ! je ne vois pas venir Lappara, que devient-il donc ? *(Il va pour remonter ; Valmajour qui le guette comme un chat, se précipite, son tambourin toujours en bricole et son flûtet à la main.)*

VALMAJOUR, *bas.*

Monsieur Numa... monsieur Numa...

NUMA

Hein ?... Ah ! c'est vous...

VALMAJOUR

Est-ce qu'on va pas me faire jouer encore quelque chose ?

NUMA, *agacé.*

Vous n'en avez pas assez, donc ?... Bien... nous verrons ça... tout à l'heure... *(Il remonte.)*

VALMAJOUR

Va bien. *(De plus en plus navré, il revient vers sa place. — Le baron, très froid, l'arrête au passage et, d'un geste sobre, demande à voir le flûtet. — Le général ayant sifflé un verre de champagne au buffet, descend l'escalier du fond.)*

VOIX DE DOMESTIQUE, *au lointain.*

La voiture du général d'Espaillon... La voiture... *(Les voix s'éloignent.)*

SCÈNE II

LES MÊMES. — LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, *qui est entré par la seconde grande porte de gauche.*

LE PRÉSIDENT, *faisant redescendre avec lui Roumestan qui s'en allait à la recherche de Lappara et de la petite Bachellery.*

On me dit que le docteur Bouchereau est ici, présentez-moi donc à lui, mon cher Numa.

VALMAJOUR, *expliquant au baron et montrant son flûtet.*

Ce m'est venu de nuit, en entendant çanter le rossignol... *(Numa en passant se cogne au tambourin. — Valmajour s'écarte vite.)*

NUMA, *à demi-voix.*

Est-il encombrant, celui-là, avec sa caisse... *(Appelant.)* Docteur... Docteur... *(Bouchereau s'avance, Numa fait les présentations.)* Monsieur le Président Le Quesnoy, mon beau-père... Le professeur Bouchereau, sénateur... *(On se salue. — Numa souriant.)* Grand médecin, grand magistrat... Quel est celui de vous deux qui en a le plus condamné?... Je vous laisse. *(Il se sauve par le fond à gauche.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* NUMA

LE PRÉSIDENT, *descendant la scène avec Bouchereau.*

Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur Bouchereau... *(Geste évasif du docteur.)* Oh ! il y a longtemps...

VALMAJOUR *les heurtant avec sa caisse, pour retourner s'asseoir.*

Excusez-moi, messieurs... *(Il s'assied tout près d'eux, sans que les deux hommes prennent garde à lui.)*

LE PRÉSIDENT, *continuant.*

Quelque trente-cinq ans... un soir d'hiver... pour moi, inoubliable... C'était au chevet de mon fils, un beau petit garçon, frappé brusquement, traîtreusement, en pleine vie, dans sa fleur...

DOCTEUR BOUCHEREAU

Place Royale, ah ! oui, je me rappelle.

LE PRÉSIDENT

Vous n'étiez pas encore le grand Bouchereau, mais déjà vous aviez votre

regard de voyant, ce terrible don du diagnostic qui vous fit dire tout de suite, devant ce lit d'enfant : « Il est perdu. »

DOCTEUR BOUCHEREAU

Don terrible, en effet, monsieur le Président, qui désole et gâte ma vie, sinistre seconde vue qui, dans un passant à peine regardé, dans l'être intact d'apparence, marchant, agissant en pleine force, en pleine joie, me montre le condamné de demain et la marche de son affaire aussi nettement que sur une planche d'anatomie.

VALMAJOUR, *qui l'écoute gêné d'abord, puis terrifié, se lève et s'écarte.*

Outre !... Il me fait peur. C'est un sorcier, cet homme...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NUMA, *ramenant à son bras* LA PETITE BACHELLERY, *en mitron de fantaisie, barrette, tablier de dentelle, toute blanche et poudrerizée.* LAPPARA *et ses amis suivent et frétillent derrière elle.*

NUMA, *conduisant la petite Bache au buffet. Au maître d'hôtel.*

Vite, un consommé bien chaud...

LA PETITE BACHE

Non, merci, du champagne...

NUMA, *la fait servir, et voyant la jeunesse autour d'elle.*

Messieurs, je vous en prie... La Vauters va chanter... *(A Lappara, sévèrement.)* Lappara ! Voyons... *(Lappara et les jeunes gens s'éloignent. — Le Quesnoy et Bouchereau se sont écartés et causent devant la cheminée, second plan à gauche. Valmajour erre çà et là avec son tambourin, mais toujours dans la direction de Roumestan.)*

NUMA, *toujours devant le buffet, à la petite Bache.*

Un succès fou.

LA PETITE BACHE

Vous croyez ?... J'ai pourtant manqué ma seconde reprise... « Chaud ! chaud ! »

NUMA

Adorable.

LA PETITE BACHE

Je l'avais dans la voix... Je ne l'avais pas dans les jambes...

NUMA

Si... parfait... dans les jambes aussi...

LA PETITE BACHE, *mirant son verre de champagne.*

Que dit notre bon directeur ?

NUMA

Ravi...

LA PETITE BACHE

L'engagement ?...

NUMA

Signé... pour trois ans.

LA PETITE BACHE, *buvant.*

Où est-il ?

NUMA

Là, dans mon cabinet, sur la table... Vous n'aurez qu'à le prendr votre manteau... Est-ce bien ?... On est contente ?

LA PETITE BACHE, *en provençal.*

Tout aré vous lou diraï, moun bel ami !... *(Elle lui tend son poser sur le buffet.)*

NUMA, *passionné.*

Ah ! petite... petite... *(Tendant le verre au maître d'hôtel.)* R

LA PETITE BACHE

Merci, j'en ai assez.

NUMA, *bas.*

C'est pour moi. *(Il se retourne vers elle, son verre à la main, amoureusement :)* Je veux savoir... *(Il s'arrête en apercevant sa j son verre. — Très froid.)* Pardon, mademoiselle, je reviens.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSALIE, *puis* HORTENSE *et* LAPPARA. *Rosa un peu vite, cherchant son mari, et l'apercevant, lui fait un pe bout de son éventail replié. — La petite Bache reste près du bu toujours froid, rôde autour d'elle en sondeur, Valmajour est pr guettant toujours Numa. Mouvement d'invités autour du buffet e chanteuse.*

ROSALIE, *jolie, souriante, à Numa.*

Numa...

NUMA, *s'approchant très empressé.*

Quoi donc, ma belle ?...

ROSALIE

Et ce malheureux Valmajour, il ne joue plus rien ?...

NUMA, *les poings crispés.*

Oh ! écoute, j'en ai, de ton tambourinaire...

ROSALIE, *souriant.*

Le mien, tu crois ?...

NUMA

Mais il ennuie tout le monde, tu as bien vu... Ils n'y comprennent rien... c'est trop exotique pour eux...

ROSALIE

Tu trouves ?... Il a pourtant un petit côté Fragonard...

NUMA

Ah ! *vaï*, Fragonard... un musicien hongrois de la foire aux pains d'épices. Regarde-le...

VALMAJOUR, *à droite, montrant et expliquant son flûtet à Bachellery son tambourin à terre devant lui, du monde autour d'eux.*

Ce m'est vénu dé nuit, en entendant çanter le rossignol...

NUMA

Cet affreux boniment que j'entends depuis trois heures... « Ce m'est vénu... »

ROSALIE

Il t'a cru sur parole... Tu le trouvais si joli.

NUMA

Il le récitait bien mieux là-bas... On dirait qu'il a pris de l'*assent*, depuis qu'il est à Paris, cet animal-là...

ROSALIE

Eh ! non. Seulement l'acoustique n'est plus la même. *(Avec un petit coup d'éventail sur les doigts de son mari.)* Ah ! Numa... Numa... pauvre faiseur de dupes involontaire... tu te grises de ta parole, mais tu t'en dégrises aussi vite, toi... tandis que les autres... *(Gaiement.)* Contemple ta victime, et que ce soit la dernière au moins.

NUMA, *gaiement.*

Bah ! Nous le rapatrierons... dès demain matin, par exemple !... Il me rendrait fou...

ROSALIE

Mais, en attendant, ce soir...

NUMA

Tu y tiens ? Eh bien ! tout à l'heure, pour finir, on lui demandera un air de gavotte ou de farandole.

ROSALIE

Parfait... Nous avons de la jeunesse, ça la fera sauter.

NUMA, *gêné.*

C'est que... si on danse, ce sera long... Je les connais... et moi il faut que je m'en aille...

ROSALIE

Où donc ?

NUMA

Et l'*Officiel ?* Corriger mes épreuves...

ROSALIE

Ton discours... c'est vrai... Mais à quelle heure vas-tu rentre
ami...

NUMA

Ah ! Qui sait ?... *(Gentil.)* D'affreux maris, n'est-ce pas, les
politique ?... *(Éclats de rire à droite, vers le groupe du petit n
Valmajour.)*

LA PETITE BACHE, *au tambourinaire.*

Non ! Vrai, je vous assure... à votre place, v'là ce que je ferais..
le tambourin.) Je mettrais un tourniquet sur ma caisse, et j'en
boîte à plaisirs...

VALMAJOUR

Qu'est-ce qu'*il* me chante, ce petit homme ?

LA PETITE BACHE

V'là le plaisir, mesdames, v'là le plaisir !... *(Elle se sauve en
une folle, par la porte de droite, dans le cabinet de Numa.)*

ROSALIE, *à Numa.*

Elle m'agace, cette petite... Chose, avec son rire... Drôle d'idée d
ça chez nous...

NUMA, *gêné.*

Pour pimenter le programme... Que veux-tu ? On ne sait plus c
amuser.

ROSALIE, *continuant.*

Une espèce de fausse étourdie, de faux oiseau... Et cette voix... un
Qu'est-ce qu'on dit, que ça va à l'Opéra-Comique ?

NUMA

Il paraît.

ROSALIE

Qui a-t-elle donc pour protecteur ?...

NUMA

Un protecteur... tu crois ?...

ROSALIE

Il vient de lui offrir un petit hôtel... Ah ! elle débute jeune...
monsieur doit être ici... ces jeunes gens se le montraient tout à
les entendais dire... « Regardez cet air fat !... »

NUMA, *vexé.*

Par exemple ! *(Regardant autour de lui, comme s'il cherchait.)* L'air fat... je ne vois guère... *(Apercevant le baron, devant le buffet.)* Peut-être le baron Van Berg... c'est un coureur de petits théâtres...

ROSALIE

Ah ! C'est là qu'a passé l'argent des...

NUMA

Attends... nous allons bien voir... *(Appelant.)* Baron... Baron... *(Le baron, devant le buffet, se retourne, un verre de bordeaux d'une main, une sandwich de l'autre.)*

ROSALIE, *vivement.*

Oh ! l'horreur... ne me fais pas parler à cet homme... C'est bien assez de l'avoir eu en face de moi tout le temps du dîner. *(Elle quitte Numa et vient vers la gauche parler à sa sœur, assise sur un divan, mangeant une glace que Lappara, debout devant elle, vient de lui apporter.)*

NUMA, *à part.*

Ouf ! *(Le baron qui s'avance froidement, son verre à la main, fait signe à Numa : « Vous me parliez ? » — Numa, souriant.)* Il est bon, mon château des Papes, eh ! baron ? *(Le baron fait signe qu'il est exquis.)* Savourez-le, c'est la fin... *(A part.)* Toi, mon bonhomme, sans t'en douter, tu viens de me rendre un fameux service. *(Il jette un regard furtif à gauche, vers sa femme qui cause avec Hortense et Lappara, puis s'élance vers la porte de droite par où est sorti le mitron.)*

VALMAJOUR, *s'élançant après lui, avec sa caisse, et d'une voix terrible.*

Monsieur Roumestan !

NUMA, *tressaute et s'arrête.*

Ne criez donc pas tant, qué diable ! *(Le repoussant.)* Allez-vous me laisser tranquille, à la fin des fins...

ROSALIE, *sans se retourner.*

Chut ! *(Musique en sourdine dans les salons.)*

VALMAJOUR, *regardant la porte du cabinet de Numa.*

Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir après ce petit pâtissier ?...

ROSALIE, *à demi-voix, petits coups d'éventail dans ses mains.*

Messieurs, la Vauters chante...

LAPPARA

Chut ! chut ! *(Il a pris la soucoupe des mains d'Hortense et la remporte au buffet avec des précautions de silence exagérées. — Mimique d'invités s'approchant, sur la pointe des pieds, des portes du salon où l'on chante. — D'autres que la musique assomme, tombent anéantis sur des sièges, le claque ballant entre les jambes, hébétés, la figure vide. Valmajour, de plus en plus navré, erre ça et*

là doucement, de peur du bruit, les bras en balancier, comme s'il mar glace. — De temps en temps, sa caisse, qu'il a toujours en bricol siège ou une jambe d'invité, et gronde comme un tonnerre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* NUMA *et* LA PETITE BACHELLERY. *Rosalie causent sur le divan, à gauche, premier plan. — Belle voix de fe tant au loin une romance de Beethoven.*

ROSALIE, *à demi-voix, derrière l'éventail.*

Voyons, montre ici tes yeux... Ils n'ont pas leur joli sourire d Qu'as-tu ?...

HORTENSE

Moi ? rien...

ROSALIE

Tu sais que je vous fais danser tout à l'heure.

HORTENSE

Oh ! je n'ai pas le cœur à la danse...

ROSALIE

Toi !... oh ! alors, il y a quelque chose.

HORTENSE

Non... je t'assure.

LAPPARA, *s'approchant, fausse extase.*

Oh ! ce Beethoven, mesdames... Quelle musique !

ROSALIE

Très gentil. *(A sa sœur.)* Dis-moi, chérie, est-ce qu'il est all depuis qu'il est à Paris ?

HORTENSE

Qui ?

ROSALIE

Mais... Valmajour.

HORTENSE

Non... Sa sœur est venue à la maison deux ou trois fois. Jamais l revu que ce soir, ici...

ROSALIE

Tu lui as parlé ?...

HORTENSE

Il avait l'air si triste, tout seul devant le piano, après sa décon

ROSALIE

Que lui as-tu dit ?

HORTENSE

Qu'il avait très bien joué.

ROSALIE

Et lui ?

HORTENSE

Lui, il m'a... il m'a demandé de le présenter à des journalistes...

ROSALIE, *riant.*

Il n'est pas romanesque...

HORTENSE

Oh ! cette musique me tord les nerfs... J'ai une envie de pleurer...

ROSALIE

Ce n'est pas la musique... Veux-tu que je te dise ce que c'est... le malaise que tu éprouves ? veux-tu que je t'apprenne son nom ?...

HORTENSE, *la regardant.*

Tu le sais ?

ROSALIE, *laissant tomber le mot, syllabe par syllabe.*

Désenchantement... La minute d'angoisse où le jour tombe, où le mirage s'évanouit, où se décolore en mourant la belle fleur pourpre des grenades...

HORTENSE, *troublée.*

Ma sœur, je t'assure...

ROSALIE

Pauvre petite imaginaire !... Tu ne vois donc pas que je le connais, ton roman, que depuis trois mois, jour par jour, je le suis dans ta tête; mais va, si folle qu'elle soit, cette petite tête folle, si attrayant que ton roman pût te paraître, là-bas, dans le soleil et la poussière d'or des arènes, avec sa grâce d'art rustique et ce vieux blason de prince des cours d'amour dont la fantaisie de Numa écussonnait son tambourin, moi, je n'ai pas eu peur une minute. Je comptais sur Paris, son jour du Nord, implacable... Tiens, voilà ce qu'il en a fait, Paris, de ton roman. *(Elle lui montre Valmajour qui, debout devant le buffet, explique à demi voix son flûtet au maître d'hôtel.)*

VALMAJOUR, *bas.*

Ce m'est vénu dé nuit...

HORTENSE, *frissonnante et serrée contre sa sœur.*

Dieu !...

ROSALIE, *souriante et tendre.*

Il n'y a qu'à en rire, voyons... On va le rapatrier, l'Abencérage en exil, on le remettra dans son cadre... Et peut-être maintenant mon ami Davin, qui t'aime, lui, qui attend toujours, parlera-t-il un peu plus haut à ton imagination...

Allons, regarde-moi... C'est fini ? Oui ?... Alors, que je te voie sourire.

HORTENSE, *avec le mouvement réprimé de se jeter à son cou.*

Sœur, chérie comme tu es bonne.

ROSALIE

Et heureuse, surtout !

HORTENSE

Le succès de Numa, n'est-ce pas ?

ROSALIE

Oh ! non, pas ça... C'est si en l'air, toute cette politique. Non, un grand bonheur qui nous arrive. Plus tard, je te dirai... Ah ! voilà Davin. *(La romance est finie, on applaudit. Mouvement dans les salons vers l'escalier, vers le buffet.*

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAVIN

ROSALIE, *debout, applaudissant.*

Bravo... bravo... Bonjour, Davin.

DAVIN, *qui arrive du dehors par l'escalier, achevant de boutonner ses gants, un peu essoufflé.*

Bravo, bravo... *(Saluant Rosalie et Hortense.)* Mesdames... Qu'est-ce que j'applaudis ?

ROSALIE

Mais c'est la Vauters... Comme vous venez tard...

HORTENSE

On ne vous a pas vu de la soirée.

DAVIN, *à Hortense.*

Vous vous êtes aperçue que je n'étais pas là ? *(A Rosalie.)* Je viens de l'*Officiel*, revoir les épreuves...

ROSALIE, *étonnée.*

Du discours de Numa ?...

DAVIN

Et il y en avait !...

ROSALIE

Mais... mon mari sait-il que vous étiez allé corriger ses épreuves ?

DAVIN

C'est lui qui m'avait envoyé...

ROSALIE, *à elle-même, troublée.*

Alors, pourquoi m'a-t-il dit ?...

HORTENSE, *à sa sœur, montrant des groupes d'invités qui descendent l'escalier.*

Madame Vauters s'en va, dis-lui un mot. *(Rosalie et Hortense remontent en scène.)*

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA PETITE BACHELLERY, NUMA. *La petite Bache, en long manteau, dentelle sur la tête, sort du cabinet de Roumestan, à droite, en roulant son traité avec sa musique. — Numa paraît derrière elle.*

DAVIN, *à gauche, regardant la petite Bache.*

Tiens ! d'où sort-elle, celle-là...

NUMA, *haut, à la petite.*

Encore une fois, mademoiselle, tous nos remercîments...

VALMAJOUR, *stupéfait.*

Té... c'était donc une femme, le petit pâtissier...

LA PETITE BACHE, *grande révérence.*

Monsieur... *(Bas et vivement.)* A tout à l'heure...

NUMA, *passionné.*

A tout à l'heure... et à toujours... *(Il a un geste aussitôt réprimé, comme pour l'étreindre.)*

DAVIN, *bas, à Numa, en passant devant lui.*

Prenez garde, votre femme est là. *(La petite Bache a disparu par le fond.)*

NUMA, *passant la main sur son front, bas, à Davin.*

Ah ! mon ami... Je suis affolé...

DAVIN, *même ton.*

Ça se voit...

NUMA, *vivement.*

A quoi donc ?...

DAVIN

Secouez votre collet... *(Montrant le cabinet.)* Le petit mitron vous a rempli de farine...

NUMA, *secouant les parements de son habit.*

Mon bon Davin, ne me jugez pas trop mal... Ce que j'éprouve est inexplicable... Ma femme, je l'adore... et cette enfant me remplit le cœur... Non, tenez, savez-vous ce que je crois... *(En confidence et très sérieux.)* Je crois que le Midi est polygame.

ROSALIE, *qui les guette depuis un moment, s'approche.*

Que complotez-vous donc tous les deux ?...

DAVIN, *vivement.*

Nous parlions de son discours...

NUMA, *très vite.*

Il fait un bruit du diable, à ce qu'il paraît... les journaux ne sont pleins que de ça... Il y a un article ce soir, dans le *Nouvelliste*... Tu ne l'as pas vu ?... *(Il tire vivement le journal de la poche de son habit.)* Ils annoncent la chute du ministère, et donnent déjà la composition du nouveau Cabinet... le Cabinet Roumestan... *(Lui passant le journal qu'il a déplié.)* Tiens, là, en tête... « Décidément, le Midi monte... » Je n'ai lu que le commencement, mais c'est assez drôle...

LAPPARA, *qui s'est approché.*

(A part.) Qu'est-ce qu'il fait ?... Il montre le journal à sa femme !... Il est décidément très fort...

NUMA, *à Davin, pendant que sa femme lit le journal.*

Ils sont renseignés... Évidemment, si je prends le pouvoir, ma liste est prête, et c'est celle-là... tous du Midi !... Escoubillac, Marestaing, Terminarias, Laboulbène...

ROSALIE

Et Bachellery...

NUMA, *tressaute.*

Comment, Bachellery ?

ROSALIE, *très sérieuse, lui montrant le journal sans le lâcher.*

Oui, tu vois, Laboulbène et Bachellery.

DAVIN, *vivement.*

Il y a sans doute un député de ce nom-là...

NUMA

Mais pas du tout... *(Signe de Davin.)* A moins que... C'est vrai qu'on ne les connaît pas tous... Il y a tant de nullités dans cette Chambre. *(Il essaie de lui reprendre doucement le journal.)*

ROSALIE, *retenant et regardant la feuille.*

Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi le nouveau conseil siégera-t-il 12, rue de Londres, dans un hôtel particulier ?... *(Avant qu'elle ait fini, Numa lui a pris le journal des mains.)*

DAVIN, *à part.*

Quelle infamie !

NUMA

Donne, je vais t'expliquer... *(Il regarde le journal. — Se tournant vers Davin.)* Vous comprenez, vous ?...

DAVIN, *regardant le journal et gravement.*

Non.

NUMA, *pliant le journal et le mettant dans sa poche de derrière.*

Moi non plus... C'est un rébus... Quelque fumisterie de reporter parisien, vexé de voir le Midi qui monte... *(A pleine voix avec de grands gestes pour faire diversion.)* Eh ! oui, le Midi monte... et il n'est que temps, pour chasser la tristesse et les brumes du Nord qui nous gagnent... Nos défauts, té, pardi ! c'est nous qui les racontons; au lieu de les cacher, nous les portons comme des cocardes. Oui, vantards, oui, braillards, légers, jamais en place... mais nous avons la vie, le mouvement, la lumière... et si notre race s'éteignait, la France périrait d'ennui. *(Rires et applaudissements d'invités sur le départ qui se sont approchés et font cercle autour de lui. — Numa, se tournant vers Valmajour qui ne cesse de le suivre et de le guetter de son œil de faucon malade.)* Allons, Valmajour, c'est le moment... Attaque-nous un air de farandole, en l'honneur du Midi triomphant et sonore...

VALMAJOUR

Va bien.

NUMA

Avant ! Avant ! Jeunesse... en place pour la farandole... *(Il passe dans le salon à côté, suivi de Valmajour qui commence à battre sa caisse.)*

LAPPARA, *gaiement.*

Ça me connaît, la farandole... *(A Hortense.)* Nous la conduirons tous les deux, voulez-vous, mademoiselle ?

HORTENSE, *regardant Davin distrait, les yeux fixés sur Rosalie.*

Et monsieur Davin ?

LAPPARA, *prenant la main d'Hortense.*

Ah ! il ne sait pas, lui, c'est un homme du Nord...

HORTENSE

Allons !... *Zou ! (Elle sort en courant avec Lappara dans le salon où l'on entend le tambourin.)*

SCÈNE IX

ROSALIE, *à gauche, premier plan, debout et songeuse.* — DAVIN, *plus à droite, la regardant et n'osant s'approcher.* DOCTEUR BOUCHEREAU, *devant le buffet où* LE PRÉSIDENT *vient le rejoindre. — Le salon toujours allumé prend un air de solitude. — Maître d'hôtel bâillant derrière le buffet. — Au fond, silhouette de femme mettant sa fourrure, sur le petit perron de l'escalier.*

DAVIN, *regardant Rosalie.*

Elle a compris... Pauvre femme...

LE PRÉSIDENT, *s'approchant de Bouchereau devant le buffet.*

Eh bien ! docteur, nous voilà de planton, tous les deux...

DOCTEUR BOUCHEREAU, *un verre de champagne à la main.*

Attendant le bon plaisir de nos filles...

LE PRÉSIDENT, *à Davin.*

Et vous, monsieur Davin, vous ne dansez pas ?

DAVIN, *se retourne.*

Non, monsieur le Président...

DOCTEUR BOUCHEREAU, *savourant son champagne à petits coup*

A son âge, j'étais comme lui... *(Il regarde Davin.)* Je ne d
mais je restais toujours jusqu'à la fin des bals... Les femmes sont
à ce moment-là... Puis, dans l'air, un peu de musique... De la po
sent bon... Une demi-ivresse aiguisant les sensations, très délicate
avec un chaud-froid de volaille arrosé de vin frappé. *(Il boit.)*

LE PRÉSIDENT

Tiens ! mais on n'entend plus la farandole...

DAVIN

Ils font le tour de l'hôtel, ils ont pris le petit escalier et vont re
le grand...

LE PRÉSIDENT, *allant vers le fond.*

En effet, les voilà qui arrivent... *(On entend le fifre et le tan
approchent.)*

ROSALIE, *sur le devant de la scène, à part.*

Est-ce vrai ?... Est-ce possible ?...

LE PRÉSIDENT, *au fond, penché sur la petite rampe.*

C'est joli, toute cette jeunesse... voyez donc, docteur... *(Le docteur
remonte. — Davin est toujours près du buffet, les yeux sur Rosali*

ROSALIE, *à part.*

Cet article de journal... Ce mensonge qu'il m'a fait... Et puis, toute
ces sourires, ces silences autour de moi... *(Appelant à demi-voi*

DAVIN, *fait un pas.*

Madame ?...

ROSALIE

Non, non, rien... *(A part.)* Je ne veux pas forcer cet honnête
mentir, lui aussi... Je vais bien savoir du reste... S'il sort, comme
c'est qu'il y va, c'est que c'était vrai... *(La musique et les rires s'a*

DOCTEUR BOUCHEREAU, *son verre toujours à la main, revenant ver
près du buffet.*

Je parlais de diagnostic, tout à l'heure, en veux-tu un ? Regarde

belle fille... dix-huit ans, de grands cils, la bouche comme une rose... C'est un personnage d'Holbein... La Mort qui danse...

DAVIN, *effrayé.*

Mais de qui parlez-vous, mon oncle ?... *(Au rythme du tambourin, la farandole émerge en sautillant de l'escalier, du fond, Hortense Le Quesnoy en tête.)*

DOCTEUR BOUCHEREAU, *la désignant à Davin, avec son verre.*

La première... qui mène le branle... Qu'as-tu ?

DAVIN, *très ému.*

Rien... Rien... Et vous dites que...

DOCTEUR BOUCHEREAU

Oh ! Avant six mois...

DAVIN, *lui prenant la main.*

Prenez garde, le père est derrière vous...

SCÈNE X

LES MÊMES, HORTENSE, LAPPARA, *jeunes gens et jeunes filles ;* VALMAJOUR *marchant et jouant à la queue de la farandole.*

HORTENSE, *dansant et criant.*

Avant ! Avant !

LAPPARA, *criant.*

Tous du Midi !... *Li pan ou la ! Li pan ou la !...*

HORTENSE, *qui, en passant devant son père, lui a jeté un baiser, cueille Davin au passage.*

Vous, je vous enlève... Lappara est fatigué, prenez sa place... *(Elle a lâché la main de Lappara et pris celle de Davin que la farandole entraîne.)*

LAPPARA, *qui suit en protestant.*

Eh bien !... Et moi... Et moi...

HORTENSE, *sautant toujours et passant devant Rosalie.*

Allons, Rosalie... la farandole... *(Rosalie ne répond pas. Hortense et les danseurs entrent dans les salons par la première porte à gauche, suivis de Valmajour et de Lappara. Le Docteur et le Président les suivent aussi, mais par la seconde porte de gauche.)*

DOCTEUR BOUCHEREAU, *tapant dans ses mains.*

En voilà assez... on ferme !... on ferme !...

VOIX DE JEUNESSE, *au dehors.*

Non... non, pas encore ! *(Le tambourin continue et s'éloigne.)*

SCÈNE XI

ROSALIE, NUMA, *qui entre par l'escalier du fond ; pardessus, canne, chapeau, mettant ses gants pour sortir. Ils sont seuls. Depuis un moment les gens de service ont à demi débarrassé le buffet et disparu l'un après l'autre, par la seconde porte à droite. Tout allumé et désert, musique et danse lointaines.*

ROSALIE, *tressaille en le voyant entrer.*

Oh !

NUMA, *gaiement, s'approchant de sa femme.*

Ils sont lancés... Nous en avons maintenant... jusqu'à quelle heure ?... Allons ! Adieu, ma belle...

ROSALIE

Tu t'en vas ?...

NUMA, *boutonnant son gant sans la regarder.*

Tu sais bien... mes épreuves...

ROSALIE, *lentement, le regardant bien en face.*

Ah ! oui... tes épreuves... Et si je te demandais de ne pas y aller ce soir...

NUMA

Pourquoi ?...

ROSALIE, *émue et souriante.*

Un caprice... un enfantillage... tout ce que tu voudras... ça m'ennuie de te voir sortir...

NUMA

C'est pourtant bien nécessaire...

ROSALIE

Ne sors pas, je t'en supplie...

NUMA

Jamais tu ne m'as...

ROSALIE, *debout devant lui, une main sur chaque épaule, gracieusement.*

Écoute... J'ai depuis quelques jours une grande nouvelle à t'apprendre... un bonheur inespéré dans ta vie...

NUMA

Quoi donc ?...

ROSALIE, *très émue.*

Je ne voulais pas t'en parler encore, parce que c'est un gros secret... *(Souriant avec l'envie de pleurer.)* et que tu ne sais rien garder, toi... Reste... Je te le dirai...

NUMA

Dis-le donc plutôt tout de suite... Non ? *(Gaiement.)* Eh bien, alors, en rentrant. *(Mouvement de sortie.)*

ROSALIE, *avec un grand cri, un geste de prière.*

Mon mari !... Mon mari !... Je t'en conjure... Regarde-moi, comprends-moi...

NUMA, *qui s'est arrêté.*

Comprendre les femmes, par exemple... *(Faisant un pas vers elle et d'une voix bien raisonnable.)* Voyons, Rosalie...

ROSALIE, *changeant de ton.*

Tu ne veux pas ?

NUMA

Je ne veux pas... surtout te faire de la peine...

ROSALIE

De la peine. *(Rire amer.)* Bon cœur ! *(Éclatant.)* Eh bien ! va... *(Elle se laisse tomber sur un fauteuil, face au public, en murmurant.)* puisque c'est notre destinée.

NUMA, *hésite, puis il a son coup d'épaule et descend l'escalier en bougonnant. — Au bout de deux marches, il s'arrête, se retourne et appelle doucement.*

Rosalie, Rosalie, tu es fâchée... encore ? *(Il lui envoie un baiser du bout du gant et disparaît.)*

SCÈNE XII

ROSALIE

ROSALIE, *qui jetée de côté sur son fauteuil guette Numa partir, a devant son baiser un cri de colère sourde.*

Menteur ! *(Puis debout, brusquement.)* Et si je me trompe, si je rêve... si rien de tout cela n'est vrai... Au fait, j'ai l'adresse... allons voir... *(Elle sort à droite, vivement.) Rideau.*

DEUXIÈME TABLEAU.

Même décor que le précédent, seulement tout est éteint, lustres, app
pâle lueur d'aube d'hiver, venue des salons à côté, éclaire les prem
scène, le buffet desservi où traînent quelques assiettes, des verres,
Le fond, l'escalier, absolument dans l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, *seul. Au lever du rideau, la scène reste vide un instant,*
au fond un bruit de pas dans l'escalier, la voix de Numa qui fre
et le frottement d'une allumette dont la flamme vive découp
du grand homme visible à mi-corps sur le pallier et allumant, po
lui, un flambeau posé sur une petite table d'encoignure. Il a
boutonné, le col relevé, la canne sous le bras, le chapeau casseu
— Entrant, son flambeau à la main.

C'est bon, de retrouver son chez-soi. *(Il s'arrête devant le*
j'ai soif... une fièvre !... *(Il prend la carafe, un verre qui a servi*
puis un autre qui ne le contente pas non plus.) Ma foi, tant pis,
(Il boit deux ou trois gorgées à même la carafe, reprend le flambe
vers son cabinet. Il va entrer, la porte s'ouvre. Rosalie paraît, en
teau sur sa robe de bal, prête à sortir.)

SCÈNE II

NUMA, ROSALIE

NUMA, *reculant stupéfait.*

Rosalie !... Tu n'es pas couchée ?...

ROSALIE

Pas plus que toi.

NUMA

Mais, je... Tu vois, je rentre...

ROSALIE, *froidement.*

Comme ça se trouve ! moi, je sors...

NUMA

Tu sors ?... *(Posant son flambeau sur le buffet.)* A cette heu

ROSALIE

Oui.

NUMA

Où vas-tu ?

ROSALIE

D'où viens-tu ?

NUMA

Mais tu sais bien... Je viens de...

ROSALIE

En effet, je le sais d'où tu viens : 12, rue de Londres...

NUMA

Comment !... mais non... L'*Officiel*... Ce qui m'a retardé, ce sont quelques retouches que j'ai dû faire sur l'épreuve... On ne se figure pas le relief que l'imprimé...

ROSALIE

Oh ! assez... ne phrase pas, ne mens pas... La chanteuse, l'hôtel, la crémaillère... je sais tout... je suis renseignée...

NUMA, *brutalement.*

Ah ! ah ! tu me fais suivre, maintenant... On fait marcher les agences... Eh bien ! ils t'ont volé ton argent, et voici la vérité...

ROSALIE

Inutile !... c'est moi qui t'ai suivi, j'ai vu... j'ai vu les lumières de ton souper, je vous ai entendus rire et chanter en patois de chez vous... Quand tu as ouvert la fenêtre pour regarder la voiture qui s'arrêtait... *(Mouvement de Numa.)* Tu vois que je précise, c'était moi... Mon cher, continue ton duo avec ta payse... moi je ne sais pas l'auvergnat et je m'en vais.

NUMA

J'ai peut-être le droit de savoir où tu vas ?

ROSALIE

Je rentre chez les miens, dans la maison de ma jeunesse, que je n'aurais jamais dû quitter... que je ne quitterai plus. *(Elle fait un pas pour remonter.)*

NUMA, *la retenant.*

Mais c'est impossible ! tu ne peux pas... attends au moins que je t'explique... *(Brutal.)* D'abord, qui me dit que c'est réellement chez ton père ?...

ROSALIE, *ironique.*

Oh ! non, non, tu te trompes... tu crois parler à l'autre. *(Changeant de ton.)* Et puis ce n'est pas vrai, tu n'en penses pas un mot... Tu sais qui je suis... et où je vais... *(Elle lui échappe.)*

NUMA. *Il remonte et se met devant elle.*

En tout cas, madame, si une séparation doit avoir lieu, ce n'est pas aussi brusquement, à une pareille heure... Attendez un peu, nous trouverons un prétexte... Il y a des ménagements à garder...

ROSALIE

Aucun.

NUMA

Ne fût-ce que pour les serviteurs... Cette fuite au petit jour, votre ce serait un scandale...

ROSALIE

Le scandale ?. . mais il est fait... Tout le monde est debout ici.. je pars et que la maison est finie.

NUMA

Finie ?... *(Les dents serrées.)* Allons donc !

ROSALIE

Je t'avais prévenu... « Pour toujours et devant tous », rappell pourquoi, tout à l'heure encore, je te suppliais, j'essayais de t'arr de ton infamie... tu ne m'as pas comprise... Maintenant, tout ce qu faire ou dire, rien ne me retiendra...

NUMA, *furieux.*

C'est ce que nous allons voir. *(Lui montrant la porte de droite*

ROSALIE

Non.

NUMA, *marchant sur elle.*

Madame !...

ROSALIE

Tu ne me fais pas peur...

NUMA

Rentre tout de suite *(Levant la main avec un geste de menace.*

ROSALIE, *le regardant.*

Ah ! brutal aussi. Tu ne m'avais pas encore montré ce Midi-là. Tu C'est bien. *(Elle va vers la porte du cabinet, mais au lieu d'entrer*

NUMA

Que fais-tu ?

ROSALIE

Mon père va venir me chercher.

NUMA

Ton père ?... Eh bien, qu'il vienne, il sera reçu.

ROSALIE, *à Dominique, qui paraît à la porte de droite.*

Il y a une voiture en bas; vite, quelqu'un, place Royale...

NUMA, *à Dominique.*

Je te défends... Veux-tu t'en aller, et reste ! *(Dominique effra laissant la porte ouverte. — A sa femme.)* C'est moi qui commande

chez moi, je suis le maître... Et tu ne partiras pas, m'entends-tu ? *(Lui prenant les poignets et la secouant.)* Tu... ne... par... ti...ras... pas.

ROSALIE

Numa

NUMA, *l'entraînant par les mains vers la gauche.*

Quand je devrais t'enfermer, t'attacher au pied de ton lit comme une folle... *(Il la lance violemment vers la gauche.)*

ROSALIE, *se raccrochant à un meuble, avec un cri.*

Numa... Numa... Prends garde...

NUMA, *avec un rire sauvage.*

Tu vois bien que tu as eu peur...

ROSALIE

Misérable !... Ce n'est pas pour moi que j'ai eu peur...

NUMA

Comment ?... ce n'est pas pour toi... Ah ! mon Dieu ! ...Ce grand bonheur inespéré... dont tu me parlais tout à l'heure... *(A genoux, avec un grand cri.)* Pitié ! pitié ! pardon !... C'est moi qui suis fou, et méprisable, et lâche... Ah ! si j'avais su... Si tu m'avais dit... Un enfant ! Ce rêve de ma vie... Est-il possible qu'une joie pareille m'arrive...

ROSALIE

Elle t'arrive trop tard... Tout est fini entre nous... Enferme-moi, attache-moi... rien ne m'empêchera de partir.

NUMA, *toujours à genoux.*

Non, non ! tu ne partiras pas... Comment veux-tu, maintenant ?... Écoute, je n'ose plus te dire que je t'aime, et pourtant, c'est si vrai !... Il n'y a que toi, il n'y a que toi dans mon cœur... Le reste, mais le reste, c'est de la boue sous mes bottes... Tu verras... Je te promets... je... Ah ! les mots me manquent... Tiens ? je pleure, je pleure...

ROSALIE

Des larmes du Midi... des larmes de théâtre... Elles ne m'émeuvent pas plus que ta colère...

NUMA

Oui, oui, punis-moi... venge-toi... j'ai tout mérité... mais ne pars pas, ne me laisse pas... Ma femme ! ma femme !

ROSALIE

Je ne suis plus ta femme... La mère, l'enfant, tu as tout perdu. *(Elle remonte.)*

NUMA, *bondissant.*

Tonnerre de... Rosalie !...

ROASLIE, *devant l'escalier.*

Un pas de plus, je me jette par-dessus la rampe... J'aime mieu
que toi... Et, tu sais, je ne mourrai pas seule.

NUMA, *terrifié, cloué sur place.*

Non... non... Va... tu es libre... *(Très doux, pendant qu'elle descend*
Va... Va...

ACTE QUATRIÈME

Chez le Président Le Quesnoy, place Royale. — Très grand, très ancien salon, à boiseries blanches du temps de Louis XIII, avec un mouvement de corniche qui coupe la pièce en deux, dans sa largeur, et fait comme deux salons successifs. — Le second, très éclairé par les grands flambeaux à abat-jour verts d'une table de whist et de hautes lampes Carcel, sur une cheminée tout au fond; le devant de la scène plus sombre, s'éclairant seulement par le jour voilé d'une petite lampe anglaise posée sur une table à ouvrage, à côté d'un livre ouvert. — Fauteuils, petit divan.

A droite, premier plan, une haute fenêtre; second plan, une porte; porte au fond à droite près de la cheminée. — A gauche, premier plan, porte d'entrée; au-dessus de la corniche qui coupe le salon, grand panneau de peinture ancienne, représentant une Diane chasseresse, le croissant au front, avec ses lévriers.

Dix heures du soir. — Du feu dans la cheminée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVIN *et* LE PRÉSIDENT, *causent dans le premier salon.* MADAME LE QUESNOY, *assise au fond, à la table de whist, face au public.* DEUX JOUEURS *d'un certain âge, à gauche et à droite de la table; en face de madame Le Quesnoy, la chaise vide que le Président vient de quitter.*

DAVIN

Je m'excuse, monsieur le Président, d'arriver à une heure semblable... mais nos jours sont si occupés en ce moment.

LE PRÉSIDENT, *montrant un siège.*

Asseyez-vous, mon cher monsieur Davin... Rosalie va venir, elle est auprès de sa sœur...

DAVIN, *restant debout.*

Comment se trouve mademoiselle Hortense?

LE PRÉSIDENT

Pas bien, pas bien... *(Le regardant.)* Votre oncle a dû vous le dire...

DAVIN, *gêné.*

Non...

LE PRÉSIDENT, *baissant la voix.*

Seulement, nous n'en parlons pas à Rosalie... Elle a eu déjà tant d'émotions... et dans son état...

DAVIN

Serait-elle malade, elle aussi?...

LE PRÉSIDENT, *nuance d'embarras.*

Non, peu de chose... *(Passant vite à un autre sujet.)* Et chez vous, que devient-on?... Décidément, Numa accepte-t-il le portefeuille?...

DAVIN

Il hésite encore; après cette malheureuse aventure...

LE PRÉSIDENT, *geste navré.*

Ah ! monsieur Davin...

DAVIN

Jusqu'à présent, le scandale a été évité... L'état de souffranc explique à la rigueur, aux yeux du monde, la présence de madan chez vous...

LE PRÉSIDENT

Les journaux n'ont rien dit ?

DAVIN

Non... quelques allusions très vagues... Mais s'il y a procédure.

LE PRÉSIDENT

Il y aura procédure, n'en doutez pas... Depuis dix jours que ici, la mère et moi nous avons tout essayé pour la fléchir, nou réussi... C'est la femme outragée, frappée dans son amour, dans Elle veut un éclat, la rupture complète... *(Montrant Rosalie qui la lumière, par la porte du fond.)* La voilà, causez avec elle... Pe vous plus heureux que nous, mais je ne le crois pas...

DAVIN, *tristement.*

Je ne l'espère pas non plus, monsieur le Président...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSALIE

LE PRÉSIDENT, *allant reprendre sa place à la table de whist, et pass sa fille, qui s'est arrêtée, très émue, avant d'entrer dans le demi-jo salon.*

Monsieur Davin est là, ma fille...

ROSALIE

Je sais... *(Elle s'avance résolument et la main tendue vers Dav* mon ami... *(Émotion contenue.)* Je suis contente de vous voir.

DAVIN, *ému.*

Et moi, madame... ces dix jours m'ont paru dix années...

ROSALIE, *avançant un siège.*

Mettez-vous là... *(Il va s'asseoir, elle le retient.)* Mais avan vous prévenir... Si c'est mon mari qui vous envoie, si vous ver de lui, j'aime mieux...

DAVIN

Ce n'est pas ce qui m'amenait, madame...

ROSALIE

Alors asseyons-nous, et causons... *(Elle s'assied en face et tout près de lui. — S'animant.)* Vous comprenez, tout ce que vous pourriez, me dire pour l'excuser serait inutile... C'est fini, brisé entre nous... qu'il n'essaie pas de me revoir... qu'il renonce aussi à m'écrire... D'abord, il n'écrit pas, il dicte... *(Rire amer.)* Oui, même ses lettres de remords, d'aveux, ses confidences conjugales, il les dicte.

DAVIN

A moi, madame, à votre ami... Il espère être plus éloquent ainsi, trouver les mots qui vous touchent... il est si malheureux...

ROSALIE

Allons donc !

DAVIN

Je l'ai vu pleurer...

ROSALIE

Vous vous y laissez prendre encore... Ah ! si vous la connaissiez comme moi, cette race féline et grossière, qui a pour signe distinctif, encore mieux que son accent, son mépris de la femme. *(Accent du Midi.)* « Les femmes ne sont pas des genss... » C'est un de leurs proverbes, ça...

DAVIN, *doucement.*

Épargnez-moi, madame, je connais le Midi... *(Souriant.)* J'en suis, hélas !

ROSALIE

Vous ?

DAVIN

Je m'appelle Davin, mais je m'appelle aussi Tancrède, et ce joli petit nom que je ne révèle qu'à vous, vous dit assez que je suis né au pays des troubadours... J'ai caché soigneusement mes origines, et mis vingt ans à m'en corriger... Au bout de vingt ans, à force de mater, de refouler ma nature, gestes, accent, besoin de parler et tout le reste, savez-vous à quoi j'en suis arrivé, madame... à me rendre timide et bègue et, de peur de mentir, à ne plus pouvoir rien exprimer de ce que je ressens... Demandez à mademoiselle Hortense... car c'est pour votre sœur et non pour Numa que je suis venu ce soir. *(Tirant une enveloppe de sa poche et la lui donnant.)* Je vous rapportais ceci...

ROSALIE, *ouvrant l'enveloppe.*

Ah ! oui... son portrait... laissé aux mains de l'Abencérage... C'est la sœur, vous savez, cette Audiberte Valmajour qui le lui avait arraché, ainsi que la dédicace... Oh ! ma chérie, comme elle va être contente...

DAVIN

J'aurais dû vous le rendre plus tôt, voilà plusieurs jours q cette misérable affaire... Mais je ne pouvais pas me séparer d *dant le portrait que Rosalie a posé sur la table. — Sourire triste* je me figurais que c'était à moi... pour moi...

ROSALIE

Pauvre garçon !

DAVIN

Vous voyez bien que le Midi a du bon... Si j'en étais resté... sa flamme, j'aurais peut-être gagné ce portrait et ce cœur.

ROSALIE

Je vous aime mieux comme vous êtes...

DAVIN

Pas elle.

ROSALIE

Venez toujours la voir avant qu'elle parte.

DAVIN

Elle part ?

ROSALIE

Avec maman, dans quelques jours... On l'envoie finir l'hi chez tante Portal... Ce ne sera rien, vous savez,... elle est si jeu

DAVIN, *détournant le regard.*

Oh ! certainement...

ROSALIE

Moi je suis obligée d'être à Paris, pour ce procès... Je restera père... *(Souriante.)* Au fond, quoi qu'il en dise, il n'est pas retrouvé sa fille, nous sommes si bien ensemble, tous les deux nous une telle affinité de goûts, d'idées, de sentiments... nos mêmes, nous aimons les mêmes tableaux, ce n'est pas un desséchés par le code, il a une âme et des yeux d'artiste; et fière existence que la sienne... quelle rectitude dans ses paroles... Ah ! il ne joue pas avec les mots, celui-là... Je me sûre près de lui, tandis que là-bas, entourée de pièges, de menso

DAVIN

Oh ! madame... on vous aime là-bas comme ici ..

ROSALIE, *s'animant.*

Il ne m'aime pas, il ment; il n'a jamais fait que me mentir, de jour où je l'ai vu, depuis ses premiers aveux là où nous somm m'a bien dupée, comme je le croyais mon Dieu !... Que d'heu à le guetter, le front contre la vitre. *(Montrant la fenêtre à*

regarde arriver son avenir », disait mon père... *(Colère sourde.)* Joli, mon avenir !... Ah ! maintenant, je voudrais la murer, cette fenêtre...

DAVIN, *suppliant.*

Madame...

ROSALIE, *très calme.*

C'est vrai, je vous ai défendu de m'en parler et je ne vous parle que de lui tout le temps... Allez-vous-en, tenez...

DAVIN, *s'est levé, la salue avec un mouvement vers la porte à gauche, puis s'arrêtant.*

Pardon, je voudrais encore une fois... *(Il s'approche de la petite table sur laquelle est resté le portrait d'Hortense, le prend, le regarde, puis le repose sur la table avec un soupir. — A Rosalie.)* Adieu, madame...

ROSALIE, *a pris la lampe et le raccompagne vers la porte.*

Mon pauvre ami... n'est-ce pas, que la vie n'est pas juste ?...

DAVIN

On se résigne.

ROSALIE

Vous, pas moi... moi, j'en ai assez, je me révolte... *(Elle reste un moment vers la gauche, la lampe haute.)* Adieu... *(Elle ferme la porte et rentre.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* DAVIN. *Pendant toute la scène précédente, la partie de whist a continué dans le fond, silencieuse, coupée de rares exclamations et de quelques changements de place des joueurs autour de la table.*

LE PRÉSIDENT, *au fond, se retournant, les cartes à la main.*

Monsieur Davin est parti ?...

ROSALIE, *assise sur le devant, près de la table à ouvrage.*

Oui, mon père...

MADAME LE QUESNOY

Ne reste donc pas là-bas toute seule, dans le noir... Viens nous regarder jouer.

ROSALIE

Merci, maman... je suis bien là... je t'en prie...

UN DES JOUEURS

C'est du cœur, madame, vous donnez du carreau...

MADAME LE QUESNOY

Ah ! pardon... je ne suis pas à la partie, ce soir...

LE PRÉSIDENT, *à sa fille.*

C'était très joli, ces vers que tu lisais tout à l'heure à ta sœu
ce Pierre Dupont... *(Il déclame, les cartes toujours à la main.)*

« Rouge au dehors, blanche au dedans,
« Comme les lèvres sur les dents... »

ROSALIE, *continuant, de sa place.*

« La fraise épand sa douce haleine
« Qui tient de l'ambre et du rosier;
« Quand elle monte du fraisier,
« On sait que la fraise est prochaine. »

LE PRÉSIDENT

Et la dernière strophe, comment donc ?

MADAME LE QUESNOY, *au fond.*

C'est à toi de jouer, mon ami.

ROSALIE, *de sa place, accoudée sur la petite table, le livre sous le*

« La belle aurait pu sans souci
« Manger ses fraises loin d'ici,
« Au bord d'une verte fontaine,
« Avec un joyeux moissonneur
« Qui l'aurait prise sur son cœur;
« Elle aurait eu bien moins de peine. »

Très émue, elle reste absorbée et songeuse, toujours accoudée à tournant le dos à la porte de sortie, à gauche. Au fond, la est terminée. Les deux vieux invités se sont levés et s'en von par monsieur Le Quesnoy, la mère restant assise et remuant les cartes.

UN DES INVITÉS, *passant auprès de Rosalie, à demi-vo*

Bonsoir, madame. *(Il sort par la gauche, laissant la porte ou*

L'AUTRE INVITÉ, *même jeu.*

Adieu, Rosalie. *(Le Président lui fait signe : « Laissez-la » et r sur lui.)*

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT *et* ROSALIE, *dans le premier salon.* M QUESNOY, *au fond, à la table de jeu.*

LE PRÉSIDENT, *debout derrière sa fille, qui a la main sur se*

Tu pleures ?

ROSALIE, *se redressant.*

Pleurer ?... pourquoi ?... *(Émue et nerveuse.)* Ah bien ! non,

LE PRÉSIDENT, *un peu d'hésitation.*

Alors... tu n'as rien décidé avec monsieur Davin ?

ROSALIE

Rien, mon père... ou, du moins, toujours la même chose.

LE PRÉSIDENT, *marchant de long en large.*

J'espérais qu'il serait plus éloquent que nous, qu'il te ferait comprendre l'impossibilité d'un procès pareil, pour le nom de ton mari... pour le nôtre... A de certaines hauteurs d'existence, quand on est en vue comme sur une estrade, il faut se tenir... Il y a des sacrifices commandés.

ROSALIE

Celui-là est au-dessus de mes forces, mon père.

LE PRÉSIDENT

Tu tiens absolument à te venger ?...

ROSALIE

Je tiens à ne plus vivre près de cet homme... à n'avoir plus rien de commun avec lui...

LE PRÉSIDENT

Puisqu'il y consent; puisqu'il veut tout ce que tu veux... Tu vivras ici près de moi, tout le temps que ta mère et ta sœur resteront absentes; après même, si ton ressentiment dure encore. *(Mouvement de tête de Rosalie.)* Mais, au nom du ciel, laissons les avocats tranquilles...

ROSALIE

Vous ne le connaissez pas, mon père... Il emploiera son astuce à m'envelopper, à me reprendre, à refaire de moi sa dupe, une dupe volontaire, cette fois, acceptant une existence avilie, sans dignité... Votre fille n'est pas de ces femmes-là... Je veux la rupture définitive, irréparable, et je l'aurai...

MADAME LE QUESNOY, *au fond, à la table, à demi tournée vers sa fille.*

Pardonne, mon enfant... pardonne.

ROSALIE, *qui s'est levée, a fait un pas vers sa mère.*

Oui, c'est facile à dire; pardonne, quand on a un mari loyal et droit comme le tien; quand on ne connaît pas cet étouffement du mensonge et de la trahison, en trame autour de soi... C'est un hypocrite, je vous dis; un hypocrite et un menteur... les mots et les actes toujours en désaccord... deux paroles, deux visages.

LE PRÉSIDENT

Ah ! tu es implacable...

ROSALIE

Tu m'as appris la fierté, la dignité de la vie... Je suis ta fille...

MADAME LE QUESNOY, *qui s'est approchée souriante et douce.*

Tu es la mienne aussi... et je voudrais t'apprendre le pardon.

ROSALIE

J'ai pardonné, déjà...

LE PRÉSIDENT

Comment ?

ROSALIE

Oui, puisqu'on me force à le dire... Je ne vous en avais jamais parlé... je n'en ai parlé à personne... Il y a trois ans, un jour, en été... nous étions tous à la campagne, lui, à Paris *(Emphase ironique.)* pour ses affaires... L'idée me vint d'aller le surprendre, de déjeuner avec mon mari, en garçon... une escapade... J'arrive, je demande au domestique : « Monsieur est sorti ?... » La pâleur subite de cette large face impudente, sa lenteur à me répondre que son maître était là, avec une cliente, la marquise de... Brusquement, d'instinct, sans bien comprendre, je vais à la porte de son cabinet... je l'ouvre... et je tombe raide... Les misérables !... Ils ne s'étaient pas même enfermés...

MADAME LE QUESNOY

Ma pauvre enfant.

ROSALIE

J'ai manqué mourir de cette horrible découverte... Vous vous rappelez comme j'ai été malade ?... C'était ça... *(A son père.)* Tu vois bien que je ne suis pas implacable... Maintenant, c'est fini... J'avais pardonné au prix d'un serment qu'il n'a pas su tenir... Il m'a trompée encore, il me tromperait toujours : il ne vit que de parjure; je n'en veux plus, je le quitte... et, comme la destinée, qu'on dit aveugle, a de ces combinaisons féroces, je n'ai plus de mari *(Bas.)* et je vais être mère.

LE PRÉSIDENT

Eh c'est ce qui vous réconciliera...

ROSALIE, *vivement.*

Assez, mon père, je t'en prie... plus un mot là-dessus... Je me suis réfugiée ici, près de vous, pour y trouver du calme et de la tendresse qui ne mente pas; mais si vous me torturez ainsi tous deux, si vous voulez m'empêcher d'être moi-même, de suivre le cri de ma conscience, j'aime mieux partir, m'en aller tout de suite, n'importe où, excepté avec cet homme.

LE PRÉSIDENT, *qui, depuis un instant, parle bas à sa femme, achève tout haut.*

Dites-lui... si... si... je veux, il faut que vous lui disiez... *(A Rosalie.)* Écoute-la une minute... et si tu résistes à ce que tu vas entendre, nous ne parlerons plus de ceci, jamais. *(Il sort lentement par la porte de droite.)*

SCÈNE V

ROSALIE, MADAME LE QUESNOY

MADAME LE QUESNOY,

assise sur le divan à gauche, à sa fille qui la regarde étonnée.

Viens là... plus près... encore plus près, bien contre mon cœur. Ce que j'ai à te dire est si triste, si pénible...

ROSALIE, *bas.*

Quoi donc ?

MADAME LE QUESNOY

Toi, surtout, qui nous aimes tant, qui nous as toujours montré tant de respect, de tendresse... quelle peine je vais te faire, mon enfant chérie...

ROSALIE, *se reculant un peu sur le divan.*

Ma mère...

MADAME LE QUESNOY

Mais c'est lui qui le veut; il espère t'apaiser, te fléchir avec ça... A ton âge, quand on souffre, quand le malheur vous frappe, on croit toujours qu'il n'y a que soi d'atteint, que personne n'a eu votre mal avant vous... c'est ce qui fait les sévérités de la jeunesse... Voilà pourquoi, au risque de blesser ton cœur, ton respect filial, il a voulu que je te dise que ta destinée est celle de toutes les femmes, et que ta mère elle-même n'a pas été épargnée...

ROSALIE

Comment... est-ce possible ?... Il t'a fait cela... lui !... Et tu n'en as rien dit ?...

MADAME LE QUESNOY

Jamais... qu'aujourd'hui... Et c'est sur sa prière, sur son ordre...

ROSALIE, *lui prenant les mains.*

Oh ! ma mère... ma mère... *(Bas, frémissante.)* Ainsi ton mari t'a trompée, toi aussi. Cet homme si intègre, si rigide, ce juge suprême qui condamne au nom de la loi, de la justice, il t'a trahie, il t'a menti comme le mien...

MADAME LE QUESNOY, *doucement.*

Oh ! c'est du vieux passé, tout ça... Il était jeune...

ROSALIE

Et toi aussi, tu étais jeune, tu étais belle, il avait juré de t'aimer toujours...

MADAME LE QUESNOY

Laisse... laisse... je t'ai dit ce qu'il voulait, ne me fais pas parler davantage... d'abord je ne me souviens plus, il y a si longtemps ! Tant d'autres chagrins ont passé là-dessus, et où il n'était pour rien, lui... Tu verras plus tard. Ces misères de jeunes femmes sont comme les blessures qu'on se fait tout petit; la cicatrice vous reste, on souffre même quelquefois, mais on ne sait plus comment

c'est arrivé... *(Se rapprochant d'elle.)* Et puis, songe, mo
comme il est puni, le pauvre homme, comme il s'est pu
s'humiliant devant sa fille...

ROSALIE, *gravement, les yeux devant elle.*

Oui, je l'aimais bien...

MADAME LE QUESNOY, *tendre.*

Mais tu l'aimes encore...

ROSALIE

Je l'admirais, très haut, au-dessus de tous les autres... Je
fermement, si aveuglément, que tout m'eût semblé possible, to
faiblesse de mon père... *(Se levant d'un coup de colère.)* Al
de la vie, voilà ce que sont les hommes... Au Nord, au Midi,
menteurs, traîtres ou parjures... La loi du mariage, c'est ça : ..
ou je te trompe ! » Et comme l'homme est d'un rang supéri
trompe le premier. *(Avec fureur.)* Eh bien ! honte et mépris
qu'on ne me parle plus de pitié, d'indulgence, qu'on n'es
retenir par la peur du scandale et le respect des hypocrisies
as pardonné, toi; moi, je nous venge...

MADAME LE QUESNOY, *lui prenant les mains, et l'attirant*

Non, non, tu ne nous vengeras pas, ma bien-aimée... tu
feras comme a fait ta mère, c'est notre devoir, vois-tu .. Ah !
moment, moi aussi, j'ai eu un grand chagrin, une belle envie
j'ai pensé à mes enfants, à toi qui naissais à la vie, qui depuis as
en respectant tous les tiens...

ROSALIE, *d'une voix faible, dans les larmes.*

Maman...

MADAME LE QUESNOY

Toi de même, tu pardonneras, pour que l'enfant qui va na
ait l'heureuse tranquillité que vous a faite mon courage, po
pas un de ces demi-orphelins que les parents se partagent, qu
la haine et le mépris l'un de l'autre... *(Lui tendant les bras.)* A
moi...

ROSALIE, *dans ses bras.*

O mère, mère divine... Je ne te connaissais pas... Je ne t'ai
MADAME LE QUESNOY, *caressant doucement ses cheve*

Mais si, mais si... tu m'aimais bien... *(Souriant.)* Seule
Midi, n'est-ce pas ?

ROSALIE

Pardon, pardon... Comme je vais te chérir maintenant. *(E*
les bras de sa mère.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT. *Il entre par la porte de droite, regarde sa femme qui lui fait signe : « C'est fait ».*

LE PRÉSIDENT, *s'approchant de Rosalie, toujours à genoux.*

Eh bien ? ma fille... *(Rosalie se lève en sursaut et essuie ses larmes.)* A quoi t'es-tu résolue ?...

ROSALIE

Voilà : pour maman, pour ma chère mère, je renonce à toute ma vengeance... Ni procès, ni rupture... seulement n'exigez pas que je retourne avec lui tout de suite, j'aurais trop honte... J'accompagnerai ma sœur dans le Midi; après, plus tard, nous verrons...

LE PRÉSIDENT, *très ému.*

Alors... je resterai seul, moi ? ...

ROSALIE

Non, tu auras ma mère.

LE PRÉSIDENT, *après un temps, bas.*

Bien jugé... Je te remercie, ma fille... *(A sa femme.)* Allons...

MADAME LE QUESNOY, *à Rosalie.*

Bonsoir, mon enfant... *(Rosalie se jette à son cou, et l'embrasse éperdument. La mère va vers la table de jeu, prend un des flambeaux et se dirige vers la porte du fond.)*

LE PRÉSIDENT, *après avoir hésité, s'approche de sa fille.*

Bonsoir... *(Il va pour l'embrasser sur le front.)*

ROSALIE, *se dérobant doucement.*

Bonne nuit, mon père...

LE PRÉSIDENT, *très ému, à part.*

C'est juste. *(Il remonte, courbant la tête, avec un frisson convulsif de ses hautes épaules.)*

ACTE CINQUIÈME

Chez la tante Portal, à Aps en Provence. — Tout petit salon, à tenture d
Louis XVI. — Large porte-fenêtre au fond, à grands rideaux ram
un balcon arrondi, à rampe de fer. — Échappée de ciel bleu; vie
toute rousse de soleil, clocher, maisons de la ville. — Les branches
praticable viennent presque sur le balcon. — La fenêtre est fermée a
de l'acte. — Sur un fauteuil, un de ces tout petits berceaux roses,
Moïse. — Porte d'entrée à gauche, en pan coupé; porte à droite alla
ment.

SCÈNE PREMIÈRE

TANTE PORTAL, HORTENSE. *Tante Portal, en grande t
dans une robe de soie à tons criards, luisante et bombée comme un
de coiffer Hortense Le Quesnoy, étendue sur une chaise longue,
de dentelle coquet, qui la fait paraître encore plus pâle. La c
devant la fenêtre, de façon à laisser la malade regarder de
d'elle, sur une petite table, un miroir, une boîte à poudre, des*

TANTE PORTAL

Diou ! ma petite, ne bougez pas tant votre sofa... Y a pas mo
coiffe...

HORTENSE, *penchée vers la fenêtre.*

Je regarde dehors si je les vois.

TANTE PORTAL

Avaï ! Ils ne peuvent pas arriver si tôt, le baptême n'était
heures...

HORTENSE

Dire qu'on baptise un petit Roumestan ce matin et que je n'
la marraine, c'est un peu fort...

TANTE PORTAL

Il faisait trop grand vent pour votre rhume.

HORTENSE, *sourire triste.*

Ah ! oui, mon rhume...

TANTE PORTAL

Prenez donc un livre, plutôt, vous vous calcinez en rien fai
sant un livre.) Ça vous tiendra tranquille et vous gardera de

HORTENSE

Tous ces romans m'ennuient. Pas assez d'imagination pour
le livre.) Quelle heure est-il donc, madame Portal ? Le train d
encore arrivé ?

TANTE PORTAL

P'encore... Est-ce que vous attendez quelqu'un ?...

HORTENSE

Non, seulement les journaux.

TANTE PORTAL, *souriant.*

Ah ! vous voyez bien... Vous avez beau vous dire méridionale, vous voyez bien qu'il vous fait faute, votre Nord... C'est moi que je vous comprends... *(Penchée vers elle.)* Eh ! ma petite fille, si de ce moment nous étions passage du Saumon...

HORTENSE, *riant.*

Mais, madame, pourquoi parlez-vous toujours de ce passage ? Il y en a d'autres.

TANTE PORTAL

Il y en a d'autres ?... Je connaissais que celui-là.

HORTENSE

Vous n'êtes donc pas allée à Paris ?... Là (*Sourire.*) vraiment ?

TANTE PORTAL

Moi ! pas allée à... *(Indignée, brandissant son peigne.)* Mais plus de cent fois... : *(Souriant.)* C'est drôle !... Vous croyez jamais les gens d'ici, quand ils vous parlent... C'est sans doute à cause de l'assent... *(Hortense lui échappe et se penche vivement vers la fenêtre.)* Heïn ! Qu'est-ce qu'il y a ?

HORTENSE

Écoutez, on dirait les cloches...

TANTE PORTAL

Pas plus !... Les cloches ne sonneront que pour la sortie... C'est vos oreilles qui vous font tin tin...

HORTENSE, *riant.*

Ah ! si elles me font tin tin...

TANTE PORTAL

Petite mâtine ! Vous riez de tante Portal et de ses façons de parler... Elle vous aime bien, pas moins.

HORTENSE, *se retournant à demi vers elle.*

Et elle se prive de tout plaisir pour moi,tante Portal... Elle me tient compagnie, même le jour du baptême... *(Lui tendant la main.)* Vous êtes la meilleure des femmes...

TANTE PORTAL

On a bien ses petits manquements... le sang qui bout... le verbe un peu haut... Vous m'entendez quelquefois *charper* mes domestiques ?

HORTENSE, *riant.*

Oui, quand vous leur criez : « Bandit, assassin, je te coupe un bras, je t'arrache la peau du crâne ! »

TANTE PORTAL

Dans tout ça, je coupe rien, j'arrache rien et je garde toujours les mêmes depuis vingt ans.. C'est fini, vous voilà coiffée... *(Lui tendant le petit miroir.)* Regardez-vous comme vous êtes bravette... un peu blanchette pourtant...

HORTENSE, *bas, en se regardant.*

Un peu blanchette, en effet...

TANTE PORTAL

Vous semblez une petite sainte.

HORTENSE

Une vraie relique. *(Elle jette le miroir sur sa chaise. — Vivement.)* Pour le coup j'en suis sûre... Écoutez ce carillon. *(Cloches au lointain.)*

TANTE PORTAL

Cette fois, oui, on sort de l'église. Mais ils ne sont pas encore là... La calèche prendra par le tour de ville pour montrer un peu le petit...

HORTENSE

Et ce train de Paris qui n'arrive pas.

TANTE PORTAL

Oh ! il doit être en gare depuis longtemps, le train de Paris. *(Appelant.)* Tardive ! Est-ce que les journaux de Paris ils sont en bas ?... Tardive !... Gustin !... Eusèbe !... *(De toute sa voix.)* Ah çà ! il y a donc personne... *(Fureur.)* Ah ! Bohémiens... Bandits... Voleurs d'effets de prêtres... *(A Hortense, très doucement.)* Ils sont sûrement allés voir le baptême, eux aussi, les pauvres.

HORTENSE, *souriant.*

Il doit y avoir un monde sur les portes...

TANTE PORTAL

Vous auriez bien vu autre chose, si Numa était venu...

HORTENSE

Oh ! il ne pouvait guère... En pleine session... maintenant surtout qu'il est ministre...

TANTE PORTAL, *d'un air malin.*

Ta... ta... ta... racontez cette histoire à d'autres, ma petite, mais pas à moi... Comme si d'être ministre, ça empêchait de venir voir sa femme et son garçonnet... Mettons qu'il n'ait pas pu être là pour la naissance, mais cinq semaines après, le jour du baptême... quand le *papét* et la *mamét* sont venus... oui enfin le grand-père et la grand'mère... que la maman est sur pied... vous trouvez naturel que le papa ne soit pas là.

HORTENSE

Que voulez-vous que je vous dise ?... je ne sais pas, moi.

TANTE PORTAL, *clignant de l'œil.*

Si, vous savez... seulement on se garde de tante Portal, parce qu'elle parle de trop, — ça c'est vrai que je ne suis pas discrète... Mais j'ai le bout du nez fin... J'ai bien compris qu'ils avaient eu quelque bise-bise entre eux... je connais mon Numa, il a dû lui faire quelque tour; pas moins, je trouve que Rosalie lui tient rigueur trop longtemps... c'est rien du tout que ça, *(Entre ses dents.)* des foutaises...

HORTENSE, *riant.*

Vous dites ?

TANTE PORTAL

Enfin, j'entends par ma raison que chez nous, dans nos ménages, ces choses-là ne comptent pas... on les prend par-dessous jambe... *(Elle fait le geste.)*

HORTENSE

Je ne sais pas au juste ce qu'ils ont eu ensemble, mais Rosalie est trop bonne, trop raisonnable...

TANTE PORTAL

Oh ! *peuchère...*

HORTENSE, *écoutant.*

Il faut qu'elle ait un motif sérieux pour... *(Vivement.)* Madame Portal.

TANTE PORTAL

Ma petite...

HORTENSE

Il me semble qu'on marche dans le corridor...

TANTE PORTAL

Mais non, il n'y a personne, ils sont tous partis au baptême.

HORTENSE

Regardez donc.

TANTE PORTAL, *effrayée.*

Outré ! un voleur peut-être... *(Elle va vers la porte de gauche en pan coupé, l'ouvre brusquement, et se rejette en arrière en criant d'une voix terrible.)* Qui vive ?

SCÈNE II

LES MÊMES, NUMA, *une valise d'une main, et un carton à chapeau de l'autre.*

NUMA, *à demi-voix.*

Ami.

TANTE PORTAL, *stupéfaite.*

Numa ? pas possible ! Et d'où sors-tu ? Comment es-tu entré ?

NUMA, *posant son bagage à terre.*

Chut ! La porte du jardin était ouverte... fermez celle-là... tante... *(Courant vers Hortense qui lui tend les bras.)* Bonjour, sœ que vous êtes gentille... *(Il l'embrasse.)*

HORTENSE

Enfin ! vous voilà.

NUMA, *bas, regardant autour de lui.*

J'ai pris le train sitôt votre dépêche...

HORTENSE

Oh ! vous pouvez parler, nous sommes seuls.

TANTE PORTAL, *s'avançant.*

Tu peux m'embrasser aussi.

NUMA, *l'embrasse.*

Ma tante.

HORTENSE

Tout le monde est au baptême, même Rosalie...

NUMA, *venant vers elle.*

Alors, c'est un garçon.

TANTE PORTAL

Énorme, un géant...

NUMA, *effrayé.*

Un géant !

HORTENSE, *montrant le petit berceau.*

Il tient là-dedans tout de même *(Elle prend Numa par la main, et sur le bout de sa chaise longue.)* Oui, mon bon Numa, c'est un gr ne vous ai pas écrit plus tôt : Venez le voir, c'est que je craig sœur l'émotion de votre arrivée. Mais à présent la voilà debout, nous allons tenter le grand coup.

NUMA

Que faut-il que je fasse ?

HORTENSE

Je me charge de tout, mais nous avons le temps. Donnez-n des nouvelles... Et ce ministère ? Il tient toujours ?

NUMA

Oui, il tient... avec des épingles.

TANTE PORTAL

Té ! c'est vrai qu'il est ministre...

NUMA

C'est bien agréable, du reste...

HORTENSE

Et à Paris, quoi de neuf ? Ce beau Paris que tante Portal adore, où elle voudrait tant retourner...

NUMA

Tante Portal, mais elle n'y est jamais allée.

TANTE PORTAL

Tu crois ?

HORTENSE, *riant.*

Je m'en doutais.

TANTE PORTAL

Eh bien ! mon enfant, voilà de ces choses comme il n'en arrive qu'ici... A force de le dire, je n'étais plus bien sûre si c'était oui ou non; maintenant, au moins, je suis fixée.

HORTENSE, *à Numa.*

Mes nombreux amoureux, qu'est-ce qu'ils deviennent ? Davin, Lappara...

NUMA

Ne me parlez plus de Lappara, c'est un mauvais drôle... Je l'avais comblé, ma première décoration en prenant le cabinet avait été pour lui...

HORTENSE

Pas pour Davin ?

NUMA, *embarrassé.*

Oh ! certainement Davin est un autre homme, sûr, loyal... il m'adore... et de toutes façons il méritait la croix bien plus que l'autre, mais enfin c'est Lappara qui l'a eue... services exceptionnels...

HORTENSE

Pauvre Davin, il n'a vraiment pas de chance; et alors, Lappara...

NUMA

C'est indigne... Je l'ai surpris en flagrant délit... d'ingratitude... noire... et du même coup de balai je me suis débarrassé de lui et de sa... de sa.. vilaine figure.

TANTE PORTAL

Oh ! de ce Numa, pas moins, comme il traite la noblesse.

NUMA, *à tante Portal, en riant.*

D'ailleurs, rien ne me réussit depuis que ma femme m'a quitté : je suis comme un joueur qui a perdu son fétiche. Je n'ai plus ni force, ni chaleur, et, par moments, moi que tant de gens envient, je me sens inférieur à ma fortune, écrasé sous son poids, maintenant que je suis seul à la porter... Si vous me voyiez le soir dans ce grand ministère, quand ils sont tous partis... c'est plein de calorifères, de bouches de chaleur, de moitiés d'arbres en combustion qui grondent dans les cheminées, mais tout ça ne fait pas un foyer, et on gèle.

HORTENSE

Je vais vous ravoir votre femme, allez, mon bon Numa... La fe
ça réchauffera le ministère.

NUMA

Mais comment pourrez-vous... elle m'en veut tant, j'ai été si

HORTENSE

Mon plan est fait... seulement, n'est-ce pas, tante Portal, pas
personne ne sache qu'il est arrivé.

TANTE PORTAL

Diou ! ma petite... vous me demandez là une chose...

HORTENSE

On ne vous a pas vu, grand homme ?

NUMA

L'incognito le plus absolu... J'ai laissé mon auréole dans mon ca

TANTE PORTAL

Mais comment faire, moi, pour tenir ma langue ?... J'en sera
sûr.

HORTENSE

Il le faut...

TANTE PORTAL, *à Numa, en riant.*

Bandit, va, ce que tu me coûtes !... *(Riant.)* Dire que c'e
et que je t'appelle bandit... *(A demi-voix.)* Tu en as fait de
gueusard ! Tu es bien le sang de ta race.

NUMA

Oh ! oui, bien de ma race, c'est vrai. Jamais je ne l'ai mieu
ce matin, lorsque après une nuit de wagon, parti de Paris dan
la neige, las, dégoûté, transi jusqu'aux os, j'ai entendu appele
Valince ! » mes yeux se sont rouverts dans un sourire, comme c
enfant réveillé par sa mère. Déjà le Midi commençait, un raye
vitre et me gagnait doucement le cœur. « Montélimar, Oring
les voix vibraient, soulignées de gestes vifs, de regards noirs
jets de flamme... Mais où l'air natal m'a surtout ragaillardi, c'
la grande ligne pour le petit chemin de fer patriarcal, à voie uniqu
en pleine Provence entre les branches de mûriers, d'oliviers, le
roseaux frôlant la portière. On chantait dans tous les wagons. E
rires, des baisers aux petites coiffes d'Arles qui les renvoyaient

HORTENSE, *lui envoyant un baiser.*

Té ! bel astre. *(Elle tousse.)*

NUMA

Cette fois, je retrouvais mon peuple, ma Provence mobile et

de grillons bruns toujours sur la porte, et moi-même, gagné par cette belle humeur, oubliant mes soucis, mes tristesses, dans le coin du coupé où je m'étais blotti pour échapper aux ovations, j'avais des envies de chanter, de crier, un besoin d'effusions, de cordialités, d'étreintes...

HORTENSE

Bravo, Numa. Vive le Midi ! *(Elle tousse violemment.)*

TANTE PORTAL

Prenez garde, mon enfant. *(A Numa.)* Tu la fais trop crier, cette petite... pour une malade...

NUMA

C'est vrai qu'elle est un peu... *(Approchant d'Hortense vivement.)* Et moi qui ne demande pas de vos nouvelles, petite sœur.

HORTENSE, *d'une voix éteinte.*

Vous en aurez tout à l'heure, cher ami, c'est dans le programme.

TANTE PORTAL, *avec un cri.*

Les voilà... J'entends la calèche.

HORTENSE

Attention... du sang-froid.

NUMA, *très ému.*

Oui, du sang-froid.

HORTENSE

Voyons, tante Portal, où allons-nous fourrer Son Excellence ?

TANTE PORTAL

Le fourrer...

HORTENSE

Mais pas trop loin... que je l'aie sous la main.

TANTE PORTAL, *stupéfaite.*

Sous la main ?...

NUMA

Eh ! oui, sous la main.

HORTENSE

Ici, tenez, Numa... *(Elle lui montre la croisée du fond.)* dans l'embrasure... Rabattez les rideaux... et ne bougez plus que je ne vous fasse signe... *(A tante Portal.)* On ne voit rien ?

TANTE PORTAL

Non, le rideau vient jusqu'à terre... *(Grand cri.)* Miséricorde !

HORTENSE

Quoi donc ?

NUMA, *passant la tête.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

TANTE PORTAL, *montrant les bagages.*

Et son chapeau... sa valise ?...

NUMA, *s'élançant.*

Vite... vite...

HORTENSE

Rentrez chez vous, les voilà.

TANTE PORTAL, *courant éperdue, le carton d'une main, la valise*

Du sang-froid !... du sang-froid !... *(Elle sort avec ses paquet*
de droite, pour rentrer presque aussitôt.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LE QUESNOY, LE PRÉSIDENT, ROSA
devant elle une nourrice enrubannée qui porte le petit, perdu
pures et son grand manteau de baptême.

HORTENSE

Eh bien ?

MADAME LE QUESNOY, *venant l'embrasser.*

Superbe... Un baptême d'Enfant de France...

LE PRÉSIDENT, *à Hortense.*

On lui en a fait, des ovations, à ton filleul !...

ROSALIE, *se débarrassant de son manteau et de son chapea*

Ah ! les sauvages, j'ai cru qu'ils allaient me le dévorer... Ne le
nourrice...

LE PRÉSIDENT

En traversant le marché surtout...

MADAME LE QUESNOY

Les chevaux obligés d'aller au pas...

ROSALIE

Toutes ces femmes avançant leurs têtes bronzées jusque dans

LE PRÉSIDENT

Avec des larmes... des cris de joie...

MADAME LE QUESNOY

Tous les noms d'amour imaginables...

ROSALIE, *indignée.*

Des noms d'amour ?... Des noms de bêtes !...

TANTE PORTAL, *entrant par la droite.*

Où est-il ?... mon petit perdreau, mon agneau blanc, mon pintadon, ma caille fine...

ROSALIE, *à sa sœur.*

Écoute la litanie, nous l'avons eue tout le long du chemin.

HORTENSE, *riant.*

Oh ! que c'est drôle...

TANTE PORTAL, *qui a pris le petit dans ses bras.*

Fais-la voir, ma mie, fais-la voir, ta belle face d'homme...

HORTENSE

Passez-le-moi, tante Portal... Passez-le-moi, le paquet blanc, que je le contemple à mon tour.

TANTE PORTAL, *allant vers elle avec le petit.*

Le mâtin ! Il a déjà la bouche gourmande, avec le nez Bourbon comme son père...

HORTENSE

Ah ! c'est un petit Midi, et je suis cause qu'il est né en Provence; Rosalie ne me le pardonnera jamais.

ROSALIE, *riant.*

Tu peux en être sûre.

HORTENSE, *prenant le petit.*

Arrive ici mon pintadon, montre ta belle face d'homme.

MADAME LE QUESNOY

Mais tu ne vois pas bien, il faut relever les rideaux.

HORTENSE, *à sa mère.*

Non, non, laisse.

TANTE PORTAL, *avec animation.*

C'est exprès. Il vient de par là un vent terrible. *(Bas à madame Le Quesnoy.)* Elle a toussé deux forts coups...

UNE VOIX DE FEMME, *au dehors.*

Madame Portal...

TANTE PORTAL

Qué vos, Tardivo ?... ié voou. *(Elle sort par la porte de gauche.)*

HORTENSE, *tournant le petit du côté de la fenêtre où Numa est caché.*

Là, comme ceci, en ouvrant un peu le rideau. *(Elle se penche et l'entr'ouvre.)* On le voit très bien, n'est-ce pas ? *(Le rideau tremble et s'agite.)* Allons, monsieur, tenons-nous tranquille... Est-il fort, est-il beau, avec ses deux gouttes de lait en perle au coin des lèvres... *(Levant le petit paquet blanc en l'air.)* Salut, petit Numa, salut, graine de grand homme, ta popularité commence aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT

Et il la porte sans sourciller.

ROSALIE

Dans ce tumulte, dans cette foule, il restait aussi calme...

LE PRÉSIDENT

Si celui-là n'est pas né pour le forum !

TANTE PORTAL, *rentrant par la gauche, effarée.*

Rosalie, mon enfant, c'est plein de monde en bas. Tous nos amis, les d'Espinassous, les Roumavage... Ils viennent voir l'enfant, féliciter la mère...

ROSALIE

Oh ! merci, il en a assez, l'enfant...

HORTENSE

Voilà ses petits yeux qui se ferment.

ROSALIE

Recevez pour moi, ma tante, je vous en prie.

HORTENSE, *au Président.*

Si tu l'accompagnais, père...

TANTE PORTAL

Oui, Numa n'étant pas là. *(Coup d'œil aux rideaux.)* Ce serait plus poli.

LE PRÉSIDENT

A vos ordres, madame. *(Il sort par la gauche avec tante Portal.)*

SCÈNE IV

HORTENSE, ROSALIE, MADAME LE QUESNOY, LA NOURRICE

HORTENSE, *à demi-voix.*

Nourrice, le petit commence à s'endormir... Mettez-le dans son berceau... et laissez-nous. *(La nourrice prend l'enfant, et le pose avec précaution dans le berceau aidée de Rosalie. — A sa mère.)* Et toi, maman, tu ne descends pas avec eux ?...

MADAME LE QUESNOY

Oh ! non, ma fille. Je t'ai laissée seule, tout ce matin.

ROSALIE, *bas, à la nourrice, près du berceau.*

Il dort... C'est bien... je vous appellerai... *(La nourrice sort doucement par la gauche.)*

HORTENSE, *à sa mère.*

Au moins va quitter ton chapeau...

MADAME LE QUESNOY, *étonnée.*

Mais je peux bien le quitter ici... Pourquoi ?...

HORTENSE, *souriant.*

C'est que... *(Elle regarde Rosalie qui s'est approchée.)* J'ai quelque chose à dire à ma sœur... Quelque chose que tu sais, toi, que vous savez tous ici, excepté elle. *(Grave et dressée sur sa chaise longue.)* Maintenant l'heure approche, il est temps de l'avertir.

ROSALIE

Mais...

MADAME LE QUESNOY

Qu'est-ce donc ?

HORTENSE, *à sa mère.*

Non, non, va-t'en, je t'en prie... jamais je n'oserai devant toi, c'est trop triste.

MADAME LE QUESNOY, *essayant de sourire, l'air ingénu.*

Mais je... je ne comprends pas... je t'assure... *(Un sanglot l'étouffe, elle sort brusquement par la droite en pleurant.)*

SCÈNE V

HORTENSE, ROSALIE, NUMA, *derrière le rideau.*

ROSALIE

Elle pleure ? Qu'y a-t-il ?

HORTENSE, *simplement. — Après un temps.*

Il y a que je vais mourir, ma sœur chérie, voilà pourquoi notre mère pleure.

ROSALIE, *avec éclat.*

Comment ? Quelle folie !...

HORTENSE, *doucement.*

Prends garde, ne réveille pas l'enfant. *(Grave.)* Oui, je vais mourir... Bouchereau m'avait donné jusqu'au printemps, et nous y sommes.

ROSALIE

Mais qui t'a dit ?...

HORTENSE

Les malades ont l'oreille fine, on croit leur cacher les choses, ils font semblant... D'abord, ce qu'on veut me taire est écrit dans tous les yeux autour de moi, dans la douceur, la pitié, les gâteries dont on m'enveloppe... Et puis... *(Levant en l'air le petit miroir à main.)* C'est écrit là, aussi... *(Rejetant le miroir, après un furtif coup d'œil désespéré.)* Mais regarde-moi, voyons, au lieu de toujours regarder ton petit.

ROSALIE

Oh ! tais-toi.., tais-toi...

HORTENSE, *doucement, l'attirant vers elle.*

Non, il faut que je parle et que tu m'entendes, que tu m'exauces, car j'ai une grâce à te demander; tu sais, cette grâce dernière qu'on accorde aux condamnés.

ROSALIE

Hortense... mon Hortense...

HORTENSE

Écoute, il a été bien méchant avec toi, il t'a fait une grande peine; mais sois indulgente, retourne près de lui; fais cela pour moi, ma grande sœur, pour nos parents que ta séparation désole et qui vont avoir besoin qu'on se serre contre eux, qu'on les entoure de tendresse. Numa est si vivant... il n'y a que lui pour les remonter un peu... C'est fini, n'est-ce pas, tu veux bien ?

ROSALIE, *une main sur les yeux, étouffée de larmes.*

Oui, oui, je veux... mais ne parle plus ainsi. *(Elle est assise au bord du divan, le dos tourné à la croisée.)*

HORTENSE, *lui prenant doucement la main.*

Alors, la paix est faite; donne ta main... *(Écartant le rideau.)* et signons le traité... *(Numa est debout et pleure derrière le rideau; elle l'attire doucement et lui met dans la main la main de sa femme, qui a comme lui, l'autre main sur ses yeux mouillés.*

ROSALIE, *se retournant.*

Numa !

HORTENSE

Allons, embrassez-vous...

NUMA, *portant la main de Rosalie à ses lèvres.*

Ma femme... *(Bas.)* Pardon.

HORTENSE

Non, non, pas ça; à pleins bras, comme quand on s'aime. *(Elle pousse doucement Rosalie, qui tombe à demi agenouillée sur le divan, la tête dans la poitrine de Numa qui l'étreint. Hortense, épuisée, renversée sur sa chaise, les bras tombants, regarde son œuvre et sourit. — Brusque fanfare de cuivres au dehors, sous la fenêtre.)*

TOUS

Oh ! mon Dieu.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TANTE PORTAL.

TANTE PORTAL, *éperdue.*

Rosalie, mon enfant... *(Prenant l'air étonné à la vue de Numa.)* Té ! te voilà, et adieu; comment es-tu entré ?

HORTENSE, *riant.*

Par la fenêtre, madame Portal.

TANTE PORTAL, *à Numa.*

Mais, mon ami, c'est qu'on t'a vu. On sait que tu es là...

HORTENSE, *la menaçant du doigt.*

Vous avez parlé...

TANTE PORTAL, *à demi-voix.*

Ma petite, je n'ai pas pu me tenir... Je m'en doutais.

LA FOULE, *au dehors.*

Vive Roumestan ! Vive le ministre !

TANTE PORTAL

Tu entends ?

NUMA

Je crois bien...

LA FOULE, *au dehors.*

Zou !... Le discours... Au balcon...

TANTE PORTAL

Montre-toi... dis-leur quelque chose...

NUMA, *s'essuyant les yeux.*

C'est que je ne suis guère en état... *(Il ouvre les rideaux.)*

TANTE PORTAL

Pas en état de parler, toi ? A qui le feras-tu croire ?...

ROSALIE, *vivement.*

N'ouvrez pas là... Elle aura froid.

HORTENSE

Mais non, mais non... le mistral est tombé, le balcon plein de soleil...

TANTE PORTAL, *à Numa qui va ouvrir.*

Espère... Aide-moi à pousser la chaise... *(On amène la chaise longue jusque sur le devant de la scène à gauche.)*

HORTENSE, *à Numa.*

Merci. Et maintenant à la tribune.

NUMA

Que j'embrasse d'abord mon petit roi... *(En extase devant le berceau.)* Oh !... *(Souriant.)* Bonjour, aimé !...

LA FOULE, *au dehors.*

Au balcon... Zou !... Avant ! avant ! *(Poignée de sable et dans les vitres.)*

TANTE PORTAL, *effrayée, tirant en arrière Numa qui se penchait*

Vite donc... Ils vont saccager la maison d'assaut...

NUMA, *furieux, remontant.*

C'est un peu fort, que je ne puisse pas même...

TANTE PORTAL, *fièrement.*

Tu es si populaire... *(Numa parait au balcon, les hurlen on voit flotter, reluire des hauts de bannières au soleil.)*

LA FOULE

Vive Roumestan !

UN GAMIN, *qui s'est hissé jusqu'au balcon.*

Vivo Numa !

HORTENSE, *à Rosalie qui étend un châle sur elle, pendant que pousser la fenêtre derrière Numa.*

Je viens d'être bien cruelle, ma chérie.

ROSALIE

Ah ! oui...

HORTENSE

Il le fallait, vois-tu... Sans cela, tu n'aurais pas pardonn *la main, et se la frôlant contre sa joue.)* Seulement, tu sais, j'a au noir. Dame ! le Midi... Tu mettras au point, comme dit

VOIX DE NUMA, *sur le balcon.*

Mes amis, mes bons amis... Peuple de Provence... mon ân traditions saintes.

HORTENSE, *écoutant.*

Mais j'en perds la moitié... Ouvrez, tante Portal, ouvrez tou entendre...

ROSALIE, *passant à droite près du berceau.*

Est-ce que tu seras un menteur, toi aussi ? Est-ce que tu tromper les autres et toi-même, à briser les cœurs naïfs qui n'a mal que de te croire et de t'aimer ?

NUMA, *penché sur le balcon, vu de dos, dans l'encadrement de large ouverte.*

Pour la seconde fois les Latins ont conquis la Gaule...

LA FOULE

Vive Roumestan !

HORTENSE

Bravo...

ROSALIE, *bas, au berceau.*

Est-ce que tu seras un Roumestan, dis ?... Oh ! non, non, je t'en prie...

NUMA, *au dehors.*

Et si Schopenhauer veut essayer de nous la reprendre, notre Gaule des mûriers et des grands chênes... *(Brouhaha au dehors ; applaudissements.)*

TANTE PORTAL

Qui c'est ça, Schopener ?

HORTENSE

Schopenhauer ?... C'est tout le Nord.

NUMA, *au balcon, avec un grand geste.*

Digo-li qué vengué, moun bon !

HORTENSE, *à tante Portal.*

Hein ?

TANTE PORTAL, *avec un geste immense.*

Dis-y qu'ils s'y frottent, mon bon... Ça ! c'est tout le Midi... *(Fanfare.)*

LA LUTTE POUR LA VIE

PIÈCE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, AU GYMNASE-DRAMATIQUE
LE 30 OCTOBRE 1889.

PERSONNAGES :

VAILLANT, receveur des postes, 60 ans . . . . . MM.
PAUL ASTIER, député, 32 ans . . . . . .
CHEMINEAU, clerc d'avoué, 30 ans . . . . . .
LE COMTE ADRIANI, garde-noble, 28 ans . . . .
ANTONIN CAUSSADE, chef de laboratoire, 25 ans .
LORTIGUE, secrétaire de Paul Astier, 23 ans . . . .
HEURTEBIZE, concierge-chef au château de Mousseaux
LE NOTAIRE . . . . . .
LE DUC DE BRÉTIGNY, de l'Académie française, 70 ans . . . . . .
STENNE, domestique de Paul . . . . . .
PREMIER CAVALIER, au 12e chasseurs . . . . . .
DEUXIÈME CAVALIER, au 12e chasseurs . . . . . .
LE COMMISSIONNAIRE . . . . . .
MARIA-ANTONIA, ancienne duchesse Padovani, maintenant Madame Paul Astier, 50 ans . . . . . Mme
LA MARÉCHALE, 40 ans . . . . . .
ESTHER DE SÉLÉNY, 20 ans . . . . . .
LYDIE, fille de Vaillant, 20 ans . . . . . .
LA MARQUISE DE ROCANÈRE, 25 ans . . . .
LA COMTESSE DE FODER . . . . . .

LIVRÉE. — VALETS DE PIED. — JARDINIERS.

La scène se passe à Paris et au château de Mousseaux (Loir-e

Mise en scène de M. Ch. Masset.

PRÉFACE

« Et moi je vous dis que ce n'est pas vrai... Rien de grand sans bonté, sans pitié, sans solidarité humaine. Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme et réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé. »

Ces paroles, que prononce un de mes personnages, résument la pensée haute de mon œuvre et son vaste titre, trop vaste même, si on le prenait à la lettre : La lutte pour la Vie. *Assurément je n'ai pas eu la prétention de raconter dans une soirée, pas plus que dans un livre ou une suite de livres, cette bataille de l'existence dont nous ne voyons jamais qu'un coin, le nôtre, comme le soldat perdu dans ces mêlées d'hommes décrites par Stendhal et Tolstoï, sur lesquelles planera toujours le même destin mystérieux, enveloppé et obscur, malgré la récente invention des poudres sans fumée. Non, j'ai seulement voulu mettre à la scène quelques spécimens de cette race nouvelle de petits féroces à qui la formule darwinienne de la « lutte pour la vie » sert de prétexte et d'excuse en toutes sortes de vilenies et d'infamies.*

Ce type-là n'existait pas chez nous avant la guerre.

« La France est sentimentale, elle doit devenir scientifique », disait souvent Gambetta, et je me rappelle combien je partageais ses idées, avec quelle ardeur on adoptait autour de lui les brutales formules saxonnes : « Le fort mange le faible... la permanence du plus apte », etc. Tout à coup survient le crime de Lebiez et Barré, l'assassinat scientifique basé sur les théories darwiniennes où prétendaient s'abriter ces deux bandits, Lebiez surtout, la pensée de l'autre, le cerveau commun, Lebiez qui, après le coup, eut l'horrible aplomb de prononcer une conférence dans le quartier des Écoles sur la lutte pour la vie, et de la reprendre en partie devant le juge d'instruction.

C'est là que m'apparut nettement le danger de l'idée mal comprise, la possible mise en œuvre, par des scélérats ou des ignorants, de doctrines déviées de leur vrai sens, l'atroce égoïsme humain décrété comme une loi nouvelle, et tous les assouvissements, tous les crimes légitimés au nom d'une théorie naturelle formulée par un grand penseur dans l'isolement et l'abstraction de sa tour d'ivoire. En même temps aussi, avec ce Lebiez, pédante et méchante bête dont j'entendais dire très sérieusement par ses camarades « riche type... garçon très fort », me fut révélée la physionomie toute moderne du lutteur pour la vie ou « struggle for lifeur », comme je l'ai dénommé pour plaire aux Parisiens qui n'aiment rien tant qu'écorcher les mots étrangers et qui comptaient déjà « high lifeur » dans leur répertoire.

La silhouette de ce jeune gredin, pédagogique et scientifique, m'intéressait tellement, je le sentais si vrai, si contemporain, que je commençai un livre moitié roman, moitié histoire, intitulé : Lebiez et Barré — Deux jeunes Français de ce temps. *J'y*

travaillais depuis des mois, lorsque parut en France la traduction Crime et Châtiment, *de Dostoïewski, qui se trouvait être exactem je voulais écrire. L'étudiant russe Rodion personnifiait l'étudiant Lebie philosophant l'assassinat de la vieille femme, c'étaient les dialogues entre Lebiez et Barré, le soir, dans les débits de prunes de la rue Ra de revue écrit par Rodion, sous ce titre :* Le Droit au meurtre, *c'éta de Lebiez au quartier Latin. Je dus renoncer à mon livre ; mais l lifeur » continuait à me hanter, reproduit autour de moi en une quantit s'accentuant chaque jour davantage, se multipliant dans la soci politiques, artistiques et mondains, si bien qu'un beau matin, cet de Paul Astier, amalgame de plusieurs jeunes aventuriers de m se dressa devant ma table d'écrivain, correct, sinistre et bien en fo l'ai montré dans* l'Immortel *et* la Lutte pour la Vie.

Qu'il ait lu Darwin, celui-là, j'en doute, je suis même sûr du le peu qu'il en sait et qu'il cite volontiers à la Chambre, au cercl dans les salles d'armes, partout où l'on est entre hommes, car dev le garçon parle tout autrement, les quelques formules darwinistes au passage lui suffisent pour expliquer scientifiquement à ses yeux yeux du monde, son existence criminelle d'ambitieux sans entraille et de jouisseur. « Canaille, mais je m'en f... ! Je lutte pour l'exis remarquez, travaillait au nom du même principe ; entre les deux lifeurs », de même âme fourbe et scélérate, la seule différence consis et la tenue. Ce n'est qu'une question de linge. J'ai essayé d'en don au public, et quand Paul Astier raconte le suicide de Lydie Vaill j'ai voulu qu'il ait les bras nus, la chemise ouverte et fripée, les m des coups de force ; que le « struggle for lifeur » apparût dans sa br non plus déguisé par la cravate blanche et l'habit. De là ce tablea toilette où quelques esprits courts n'ont cru voir qu'un déshabill

Certes, qu'il y ait la moindre analogie possible entre lui, homme du d'État, fils et petit-fils d'immortels, et ce misérable carabin, le joli se l'imaginer. Darwiniste, oui, mais d'une autre envergure, et défendu p par son goût du pouvoir, préservatifs aussi sûrs que la meilleure con homme. Ne craignez donc rien pour le jeune Astier. Si forte envie débarrasser de son crampon, aucun danger qu'il cède à la tenta Il est bien trop avisé, bien trop fort ! Et, tout à coup, voilà quelqu fort que lui, — il y a donc quelque chose au-dessus de l'homme le p surgit et lui met aux mains une arme foudroyante et sûre. C'est, je je préfère dans mon drame, ce petit flacon posé sur ce coin de toile une volonté mystérieuse, pour tenter, affoler le « struggle for lif iusqu'au bord du crime...

Pourquoi pas jusqu'au fond?

Deux motifs à cela. Le premier, c'est que le monde, en définitive, a certaines habitudes de tenue, d'élégance, qui lui servent de frein, malgré tout. « Presque de la morale, une cravate blanche », comme dit Chemineau. Et puis l'autre raison, la vraie, Paul Astier est d'une génération, d'un « bateau » où, sans croire absolument aux vieilles institutions, on a encore un vague instinct de la loi, du gendarme. Je me trompe peut-être, mais il me semble que cette équipe des hommes de trente à quarante, peu déterminée pour le mal comme pour le bien, race d'Hamlets tourmentés et questionneurs, n'est pas encore arrivée au nihil *absolu et agissant du bateau qui vient derrière, délesté de tout respect et de toute morale. Du reste, n'en doutez pas; si Paul Astier a manqué d'audace une première fois, la main ni le cœur ne lui failliraient au second coup. La pauvre Mari-Anto en est tellement sûre, que — toute frissonnante encore de la lecture d'Herscher, cette épouvantable histoire de crime et d'échafaud — son cœur déborde brusquement de la pitié maternelle qui veille au fond de toute tendresse de femme; et, pour épargner au misérable une tentation nouvelle, cette fois irrésistible, pour lui éviter la honte et l'horreur du supplice, elle consent au divorce qui l'outrage dans toutes ses convictions, et qu'elle avait juré de ne subir jamais.*

Certains auraient voulu que le drame s'arrêtât là, plus conforme aux lois ordinaires de la vie; que je laisse Paul Astier triomphant, délivré de sa vieille dame, pâturer à loisir les millions de l'Autrichienne. Eh bien! j'ai, moi, de l'existence une vision toute différente. J'y crois absolument à la formule du « tout se paie »; j'ai toujours vu l'homme toucher le salaire de sa besogne, bonne ou mauvaise, et non dans l'autre vie, que je ne connais pas, mais dans celle-ci, dans la nôtre, tôt ou tard.

Maintenant, j'avoue que ma haine des méchants est telle, que j'ai mis peut-être trop de raffinement dans l'exécution de mon Paul Astier. Je l'ai cueilli en plein bonheur, si heureux qu'il en deviendrait presque bon, un brin d'oranger aux lèvres, et dans les yeux l'éblouissant reflet de sa belle juive, tout en or; et c'est à ce moment précis, guetté, que je lui ai fait appliquer par Vaillant la loi darwinienne du fort qui mange le faible. « Je suis armé, tu ne l'es pas; alors je te supprime, bandit. » Brave père Vaillant! Celui-là n'est pourtant pas un « struggle for lifeur », il vient d'un vieux, très vieux bateau, où l'on croyait à un tas d'affaires passées de mode; et son coup fait, la bête abattue, son geste vers le ciel, pendant qu'il répète en écho le glacial « adjugé » de l'enchère, montre bien de quelle adjudication suprême et vengeresse il se figure être l'instrument. « Bravo, d'Ennery » a murmuré dans un coin le jeune et fringant Toupet de Nîmes. Au fond, je suis un peu de son avis; mais que voulez-vous? je l'ai tellement dans le sang, cette haine de la sale bête, que j'aurais été capable de tirer moi-même dessus.

LA LUTTE POUR LA VIE

ACTE PREMIER

Chez Paul Astier, à l'hôtel Padovani.

Cabinet de travail majestueux, haut plafond, draperies sévères. — Porte au fond. — A droite, la chambre de Paul Astier, cachée sous de riches tentures sombres. — Haute croisée à gauche. — Table de travail chargée de brochures et dont le fauteuil fait face à la chambre de Paul. — Au fond, porte-fenêtre sur la terrasse et le jardin de l'hôtel. — Au lever du rideau, la croisée à gauche est grande ouverte. — C'est le matin. — Le petit Stenne, grimpé sur un escabeau, fait les carreaux.

SCÈNE PREMIÈRE

LORTIGUE *et* STENNE

LORTIGUE, *entrant par le fond, très chic, serviette sous le bras, collet relevé.*

Bonjour, petit Stenne.

STENNE, *sur son échelle, sans se retourner.*

Bonjour, monsieur Lortigue.

LORTIGUE, *posant sa serviette sur la table.*

Frisquet ce matin d'avril. Le patron est au Bois ?

Il ouvre une boîte de cigares, en met un à sa bouche et en prend une poignée (qu'il se dispose à fourrer dans son porte-cigares.)

STENNE

Non, monsieur Lortigue. Monsieur n'est pas encore sorti de sa chambre.

LORTIGUE, *remettant vivement les cigares dans la boîte.*

Il n'est pas malade ?

STENNE

Malade ? Lui... Paul Astier !... *(Il rit.)* Jamais.

LORTIGUE

C'est si extraordinaire... *(Baissant la voix et montrant la chambre.)* Est-ce qu'il est seul ?

STENNE

Je suppose. Je n'entre jamais sans qu'on me sonne. Mais, faut croire qu'il est seul, puisque madame est à Mousseaux, dans son château de Touraine, depuis trois mois.

LORTIGUE

Justement... c'est long, trois mois, surtout dans un ménage qui craque. *(Il fait signe au domestique de descendre de son échelle.)* Tu ne sais rien de nouveau ? On ne parle de rien à l'office ?

STENNE

Du nouveau ?... Entre monsieur et madame ?

LORTIGUE

Non, non, pas ça... Hémerlingue, leur banquier qui vient de sauter. Il paraît qu'ils sont pris dans la faillite et que tout y passe.

STENNE

Je ne pourrais pas vous dire... Ce qu'il y a, c'est que nous sommes toujours une dizaine à la table des domestiques, que madame a au moins autant de monde avec elle au château, toujours le même train de chevaux, de voitures, d'équipages de chasse... Oh ! et puis, vous savez, monsieur Lortigue, avec cet homme-là, je ne m'effraye jamais. J'en ai tant vu quand nous étions dans l'architéqure...

LORTIGUE

C'est vrai qu'il était architecte avant son mariage.

STENNE

Je vous crois... C'est nous qui avons fait l'ambassade ottomane, l'hydrothérapie Kayser, la restauration de Mousseaux, notre chef-d'œuvre.

LORTIGUE

Un vrai chef-d'œuvre, en effet. En reconstruisant le château, se faire aimer de la châtelaine, décider la fière duchesse Maria-Antonia Padovani, Mari-Anto, comme l'appellent ses Corses, à devenir madame Paul Astier... Ç'a été ce qu'on peut appeler un bâtiment de rapport.

STENNE

N'empêche que les commencements ont été durs. Je me rappelle notre maison de la rue Fortuny, une maison style Louis XII, bâtie par nous, très chic. Nous avons soutenu de véritables sièges là dedans. Ce qu'on a eu faim !... On mangeait les moulures.

LORTIGUE

Et il y a longtemps de ces jours héroïques ?

STENNE, *retourné à sa besogne.*

Trois ans, pas même. Après, on s'est mis dans la politique, comme tout le monde, et, aujourd'hui, nous voilà député, mari d'une duchesse, cousin des plus grands noms de France.

LORTIGUE

Et faisant les carreaux à l'hôtel Padovani, tout ce qu'il y a de mieux dans le faubourg comme antique baraque écussonnée et seigneuriale... Tu as raison, mon petit, c'est rassurant une veine pareille.

STENNE

Oui, de la veine, et puis... *(Avec un geste d'atelier.)* Il sait faire sa palette.

Pour mettre son blanc, son bleu, son rouge, personne comme lui. Il ne se trompe jamais de tube.

LORTIGUE

C'est précieux en politique.

STENNE

Oui, mais avant d'en arriver là, quel travail, que de misères !

LORTIGUE

Pourtant le père Astier était riche. *(Accent auvergnat.)* Monsieur Achtier de Chauvagnat, membre de l'Académie française, logé à l'Inchetitut, dans l'appartement du grand Villemain... Il a dû vous aider ?

STENNE

Rien du tout. On ne s'est jamais entendu avec le vieux.

LORTIGUE

Le fait est que le père et le fils ne sont pas de la même école. C'est à se demander comment de cette vieille perruque, de ce tas de balançoires historico-philosophiques : l'*Essai sur Marc-Aurèle*, — la *Mission de la femme dans le monde*, est sorti un type aussi complet que le patron, si pratique, si moderne. *(Geste vers la chambre.)* En voilà un qui l'a comprise autrement que papa, la mission de la femme dans le monde; et qui n'y a pas moisi longtemps dans le chalon du grand Villemain. C'est étonnant comme on ne se ressemble pas dans les familles... Aussi il va bien... justement, les *Débats* de ce matin... Tiens, au fait, il faut que je lui montre... *(Il va vers la porte de la chambre, soulève la tenture et frappe.)* C'est moi, Lortigue... l'illustre chef de votre secrétariat... celui que vous avez bien voulu surnommer Toupet de Nîmes... *(On n'entend pas la voix de Paul Astier, mais seulement celle du secrétaire.)* Oui, monsieur... Non, monsieur... *(Rire courtisan.)* Ah ! ah ! très joli... Vous savez que les *Débats* annoncent votre nomination... sur le bureau, oui. *(Il revient mettre un journal bien en vue au-dessus des autres, sur la table, puis retourne à la porte.)* Il y a opéra ce soir. Faut-il envoyer la loge à la maréchale de Sélény ?... Ah ! oui, c'est vrai. Ces dames sont en voyage... *(Revenu vers la table pour poser le coupon et se parlant à lui-même.)* C'est donc ça qu'il n'est pas au Bois ce matin... le flirt est interrompu... *(Même jeu du côté de la chambre.)* Je mets aussi sur la table le nouveau volume d'Herscher dont tout le monde parle... Oui, je sais, vous ne lisez jamais de romans, vous en faites... Mais ce n'est pas un roman... une étude sur la jeunesse d'aujourd'hui. Épigraphe de Darwin, votre auteur préféré.

(Il a posé le livre d'Herscher sur la table et regarde minutieusement le courrier, les timbres, les écritures et même le contenu des enveloppes au travers du jour.)

STENNE, *qui passe près de lui et s'en va vers le fond, en emportan*
la fenêtre refermée, dit d'un ton de blague froide.

Ne vous gênez donc pas, je vous en prie... Alors, faites les
puisque vous y êtes.

(Il

LORTIGUE, *revenu près de la porte.*

Plus rien à me dire, patron ? Bien... d'ailleurs, je vous verrai à
Passerai à l'Agriculture pour l'affaire du cousin... Raseur et c
ce parent de province... Fiche par-dessus bord... Parfait... cor
sentiment.

(Il sort par le fond. La scène reste vide un instant, puis un bras
soulève la tenture de la chambre et l'on entend la voix de

LYDIE, *au dehors.*

Mais non, mais non, il n'y a personne.

SCÈNE II

LYDIE VAILLANT, *puis* PAUL ASTIER

LYDIE, *en corsage de dessous, les bras et les épaules découver*
d'épingler et de tortiller ses cheveux.

Je veux le lire, moi, ce journal. *(Elle s'approche vite de la ta*
la feuille du matin que Lortigue a laissée demi-ouverte.) Ah ! vo
« Hier matin, au conseil des ministres, a été décidée la nominati
Astier, comme sous-secrétaire d'État au ministère...

(Elle songe immobile, debout, le journal à l

PAUL ASTIER, *tenue du matin très soignée. Il appelle avant d'e*

Lydie ! *(Entrant.)* Eh bien, mon enfant ?

LYDIE, *posant le journal.*

Je songe que vous voilà un grand, tout à fait grand perso

PAUL ASTIER

Oui, on sera ministre avant trente-cinq ans, c'est gentil ?

LYDIE

Et votre pauvre Lydie, que va-t-elle devenir dans cette ap

PAUL ASTIER

Elle sera toujours ce que j'ai de plus cher au monde... Ah
être libre, faire de vous ma femme, ma vraie femme...

LYDIE

Je n'ai jamais rien demandé que votre amour... surtout je ne
fatiguer de moi. Quand vous en aurez assez, quand je verrai

que vous ne m'aimez plus... ça se lit très couramment, paraît-il... au lieu de m'acharner, de devenir mauvaise...

PAUL ASTIER, *à demi-voix.*

Qu'est-ce que tu feras ?

LYDIE

Voyons vos yeux ?... Oh ! tant qu'ils me regarderont ainsi, je suis tranquille.

PAUL ASTIER *se penche et pose un baiser sur ses épaules nues.*

Chère âme !

(La porte du fond s'ouvre brusquement. Entre Chemineau, Lydie pousse un petit cri et se sauve dans la chambre.)

SCÈNE III

PAUL ASTIER, CHEMINEAU, *bon sourire, menton ras, cravate blanche d'homme d'affaires, petit sac de voyage en bandoulière.*

PAUL ASTIER

Tiens ! Chemineau... entre donc.

CHEMINEAU

Est-il bête, ce Lortigue qui ne m'avertit pas! *(Il lui serre la main en montrant la chambre.)* Gentille, la nouvelle ?

PAUL ASTIER, *excédé.*

Ah ! Ouit... nouvelle... six mois !... Je commence à en avoir...

CHEMINEAU, *geste vers la chambre.*

Prends garde.

PAUL ASTIER

La tenture est baissée... On ne peut rien entendre.

CHEMINEAU

J'y suis... c'est la petite Tourangelle, l'ancienne protégée, lectrice, demoiselle de compagnie de la duchesse... *(D'un ton d'amical reproche.)* Mais pourquoi la recevoir ici ? Tu n'as donc plus ta garçonnière de l'avenue Gabriel ?

PAUL ASTIER

Oh ! c'est pour une fois. Remarque d'ailleurs qu'on est entré par la rue de Lille et le jardin; on s'en ira par là, les apparences sont gardées.

CHEMINEAU

C'est égal, tu as tort... dans la situation où tu es vis-à-vis de ta femme... surveillé, filé pas à pas, heure par heure...

PAUL ASTIER

Oui, je sais : Lortigue... mais il ne dit que ce que je veux qu'il dise, et ne ramasse que ce que je laisse traîner.

CHEMINEAU, *avec un sourire admirant, d'un jobard un peu*

Mâtin, tu es fort... *(Montrant la chambre.)* Alors, c'est expr
venir ici...

PAUL ASTIER, *riant.*

Peut être...

CHEMINEAU

Tu voudrais amener ta femme à un coup de colère... une rupt
la grande cassure?... tu n'y arriveras pas.

PAUL ASTIER

Tu crois?... C'est vrai, tu viens de Mousseaux?

CHEMINEAU

Ce matin.

PAUL ASTIER

Tu l'as vue?

CHEMINEAU

Ta femme?

PAUL ASTIER, *les dents serrées.*

Oui, ma femme... Eh bien?

CHEMINEAU

Oh! parfaite... d'une tenue, d'une sérénité devant la ruine..
ce qu'on voudra. Tu vendras le château, l'hôtel, terres, meute
Elle te laisse juge et libre. Pour le divorce, par exemple, c'est un
J'ai voulu tâter, glisser quelques mots, mais elle m'a répondu ur
coupant et brusque, à la Padovani. Je me suis rappelé Lortig
Nîmes, essayant de pousser sa pointe et se faisant cingler en
Justement qu'elle avait son même fouet à chiens, manche co
lanière. J'ai pris la porte et je suis retourné visiter un peu le dom
ment royal, mon cher... Ces charmilles d'une lieue rayonnant tou
perron de la cour d'honneur, les quatre tours dentelées, la galerie
le terrible sera de trouver un acquéreur.

PAUL ASTIER

C'est fait.

CHEMINEAU

Trois millions, tu sais?

PAUL ASTIER

Trois millions, quatre millions, ce qu'il faudra... On visite e

CHEMINEAU

Mazette!... Alors tu vendras à l'amiable?

PAUL ASTIER

Non, non, aux enchères. Je ne veux pas avoir l'air de connaître

CHEMINEAU

Voilà qui change bien les affaires. Si nous vendons Mousseaux seulement trois millions... le mal est réparable. Voyons, je faisais en venant un calcul approximatif et voici à quoi j'arrivais...

SCÈNE IV

LES MÊMES, STENNE

PAUL ASTIER

Quoi donc ?

STENNE

Deux messieurs, très pressés, qui insistent pour vous voir.

CHEMINEAU

Tu as une affaire ?

PAUL ASTIER, *cherchant.*

Une affaire ?... Non, je ne crois pas. *(Il prend les deux cartes des mains du domestique, regarde, tressaille, fait un pas vers la porte de sa chambre, puis revenant vers Chemineau qui veut se retirer.)* Reste, reste... *(Au domestique.)* Dites qu'on attende un instant...

(Stenne sort.)

SCÈNE V

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

PAUL ASTIER

Tu as raison. *(Montrant la chambre.)* C'était une imprudence... *(Lui montrant les deux cartes qu'il tient à la main.)* Le père... et le fiancé...

CHEMINEAU, *lisant tout haut.*

« Vaillant, receveur des postes et télégraphes. — Docteur Antonin Caussade, chef de laboratoire... » *(S'interrompant vivement.)* Mais pas du tout, pas du tout.

PAUL ASTIER, *surpris.*

Comment ?

CHEMINEAU

Le père et le fiancé, je veux bien... mais pas pour ce que tu supposes... c'est une histoire de location, un immeuble à fin de bail... Ta femme, dans le temps, avait fait à ces Caussade un abandon absolument imbécile que j'ai trouvé inutile de renouveler. Ils s'adressent à toi comme ils m'en ont prévenu.

PAUL ASTIER

Ainsi, tu crois ?...

CHEMINEAU

Simple coïncidence. D'ailleurs, veux-tu que je les reçoive ?... Il m'amuse, ce vieux postier. Il mousse, il mousse.

PAUL ASTIER

C'est cela, reçois-le... ce sera plus sage.

(Il rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VI

CHEMINEAU, STENNE, *puis* VAILLANT *et* ANTONIN

CHEMINEAU, *s'installant au bureau de Paul, et sonnant le petit Stenne.*

Faites entrer ces messieurs.

(Il a pris le volume d'Herscher et le feuillette avec un grand coupe-papier, renversé dans le fauteuil, la figure cachée par le volume. Entrent le père Vaillant, moustache grise, raide, nerveux, tournure militaire, et Antonin, étriqué, des lunettes, un peu voûté par les travaux du laboratoire, l'allure timide et embarrassée. Chemineau, avec un bon sourire, sortant de son livre comme un diable d'une boîte.)

VAILLANT, *étonné.*

Mais... c'était M. Paul Astier...

CHEMINEAU

Ainsi que je vous l'avais dit, messieurs, mon ami Paul Astier, pris par les travaux de la Chambre, la commission du budget, m'a chargé de régler notre petit différend.

ANTONIN, *parlant avec effort, un léger bégaiement.*

Probablement... M. Paul Astier ignore... les conditions dans lesquelles... le... le... enfin, n'est-ce pas ?

VAILLANT

Laisse, laisse, mon enfant. Allons-nous-en... Viens.

CHEMINEAU

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que votre ami s'explique ?... Il me paraît très délié, ce jeune homme.

VAILLANT

Ce n'est pas à vous que nous avons affaire. Puisque M. Paul Astier est introuvable chez lui, nous irons lui parler à la Chambre. C'est un homme public. Il se doit de nous recevoir... Arrive, Antonin.

CHEMINEAU

Voyons, monsieur Vaillant, vous n'êtes pas raisonnable; vous savez pourtant ce que c'est qu'une consigne, vous, un ancien militaire... Car vous avez servi, certainement.

VAILLANT, *moins dur.*

Jamais, monsieur, et je le regrette... Ç'a été l'ambition de toute ma jeunesse d'être soldat... mais j'avais charge d'âmes, des sœurs, des frères à élever, une mère veuve et infirme... un peu l'histoire de mon filleul, mon brave Antonin que voilà.

CHEMINEAU, *regardant Vaillant.*

C'est extraordinaire !... la démarche, la tournure, mais vous êtes plus militaire... que tous les militaires...

VAILLANT

Oui, j'ai joué au soldat, ne pouvant pas mieux... *(Souriant.)* A la direction, ils m'appellent tous le commandant.

CHEMINEAU, *salut militaire.*

Eh bien, alors, commandant, mettez-vous à ma place, je ne fais qu'exécuter un ordre... M. Astier trouve locataire à dix mille francs, c'est-à-dire, huit mille francs de plus que ne payait madame Caussade. Qu'elle garde l'immeuble si elle veut; seulement, qu'elle y mette le prix.

VAILLANT, *tapant sur un meuble avec sa canne.*

Mais, mille noms de nom ! on vous a déjà expliqué... Vous savez bien que c'est la ruine pour ces pauvres gens.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL ASTIER

PAUL ASTIER

Qu'est-ce qu'il y a ?... De quoi s'agit-il ? Messieurs, je vous salue.

VAILLANT, *à Antonin.*

Parle.

ANTONIN, *effrayé.*

Non, non, vous...

VAILLANT

Soit ! Voici la chose, monsieur Astier. Quand le père de ce grand garçon, mon vieil ami Caussade...

PAUL ASTIER, *l'interrompant.*

Je sais... maison Caussade, pendules et bronzes d'art, 18, rue de la Perle... Connais l'histoire.

VAILLANT, *tristement.*

Vous ne la connaissez pas toute et je vous demande la perm
lire une lettre déjà ancienne. *(A Antonin.)* Tu veux bien, p

ANTONIN, *bas.*

Lisez.

VAILLANT, *lisant une lettre qu'il a tirée de sa poc*

« Vaillant, mon vieux... » *(S'interrompant.)* Ceci a huit a
ce temps-là, j'étais receveur des postes à Mousseaux. *(Repr*
lant, mon vieux, il m'arrive une triste affaire; j'avais des m
dépôt, je les ai engagées pour faire face à une échéance. C
que veux-tu, la vie est aussi trop dure pour nous autres, les petit
Pris entre les ouvriers et la grande industrie, il n'y a plus mo
Enfin, voilà, si je n'ai pas remboursé aujourd'hui avant midi,
être déposée au parquet. Il est onze heures, je n'ai rien trouv
mourir. Moi, mort, ils n'oseront plus poursuivre, et le nom
ne sera pas sali d'une condamnation. Tu as déjà tant fait po
Tant fait, pauvres gens !... — « que je n'ai pas voulu m'adresse
te prie de penser quelquefois à ma femme et à mes chères petit
Tâche surtout qu'Antonin, ton filleul, puisse terminer ses étu
soit jamais dans le commerce. C'est pire que le bagne. Embra
dernière fois, mon camarade, et... » *(Violemment.)* Et il a
avait dit. *(Un silence. Vaillant referme sa lettre, essuie ses yeu*
détourné pour cacher son émotion. Puis le vieux postier reprend
ces circonstances que madame la duchesse dont le grand
connu, messieurs...

CHEMINEAU

Consentit un bail dérisoire...

VAILLANT

Qui a permis à la veuve de payer toutes les dettes et d'élever s

ANTONIN, *à demi-voix, essuyant avec son mouchoir le verre de ses l*

Vous l'y avez aidé, parrain.

VAILLANT

T'ais-toi donc. J'ai fait ce que voulait le père, tu n'as pas été

PAUL ASTIER

C'est beau, pourtant, le commerce; mais il faut avoir la tai
et le pauvre M. Caussade...

ANTONIN, *colère sourde.*

Il s'est tué pour ses enfants.

VAILLANT

Ce n'est déjà pas mal comme hauteur de taille.

ANTONIN

Pauvre père ! s'il avait eu seulement le... le... enfin, n'est-ce pas ?

CHEMINEAU

Eh ! précisément, jeune homme... c'est ce qui lui a manqué !...

PAUL ASTIER, *à Vaillant, montrant Antonin.*

Monsieur est médecin ?

VAILLANT

Chef de laboratoire de chimie à la Charité, très savant, très fort, mais gagnant à peine de quoi vivre, et ne pouvant encore venir en aide à la maison. Voilà pourquoi on s'adresse à vous, monsieur Astier.

CHEMINEAU

Enfin, c'est la rente de douze cent mille francs que vous nous demandez.

VAILLANT

C'est l'exécution d'une promesse faite; madame la duchesse Padovani m'a dit à moi, Vaillant, sur le grand perron de Mousseaux, que, tant qu'elle vivrait...

PAUL ASTIER

Je ne connais pas la duchesse Padovani, mais j'ai pleins pouvoirs de madame Paul Astier, ma femme, pour la gestion de ses biens, et je trouve que le bail fini n'est plus renouvelable dans ces conditions. D'abord, savez-vous si cet argent ne nous fait pas faute à nous-mêmes ?

VAILLANT, *souriant.*

Oh ! monsieur.

PAUL ASTIER

Et puis, en affaires, il n'y a pas de sentiment. C'est la loi de Darwin qui gouverne. *(A Antonin.)* Vous qui vous occupez de science, vous la connaissez, cette belle formule de la lutte pour la vie.

ANTONIN

Oui. Il naît plus d'individus qu'il n'en peut vivre... le... le... enfin... Extermine-moi ou je t'extermine.

PAUL ASTIER, *souriant.*

C'est la loi de la nature, et son application ici me paraît tout indiquée.

VAILLANT

Il nous reste alors à en appeler à madame Paul Astier, de la parole donnée par la duchesse Padovani.

PAUL ASTIER

Comme il vous plaira, mais je crois que vous perdrez votre temps et l'argent du voyage. *(Ils se saluent. Antonin et Vaillant sortent par le fond.)* Messieurs...

VAILLANT

Monsieur...

SCÈNE VIII

PAUL ASTIER, CHEMINEAU.

CHEMINEAU

Pourquoi es-tu entré ? Je me passais fort bien de toi...

PAUL ASTIER

J'étais curieux de voir...

CHEMINEAU

Le fiancé ?... C'est du raffinement. *(Il rit.)* Ah çà ! mais t
les voitures de noces, maintenant ? Il te les faut avec garçon
bouquet d'oranger ?

PAUL ASTIER

Mon cher, les femmes sont étonnantes... Il n'est pas ma
travailleur, intelligent.

CHEMINEAU

La parole un peu difficile... Le... le... enfin, n'est-ce pas ?

PAUL ASTIER

Oui, un timide, comme tous les fiers à enfance malheureuse, n
l'aurait dégourdi. Tout était convenu entre les deux familles...
s'adoraient, et pourtant, je n'ai eu qu'un signe à faire...

CHEMINEAU

Pourquoi l'as-tu fait ? Elle te plaisait donc bien ?

PAUL ASTIER, *souriant.*

A ce moment-là, elle servait ma petite *combinazione*, comme
le comte Adriani, le garde-noble... une pierre pour ma fronde
jamais été que cela entre mes mains.

CHEMINEAU

Alors, leur mariage ?

PAUL ASTIER

On n'en parle plus, tu penses !

CHEMINEAU

Et le... le... enfin, n'est-ce pas ?

PAUL ASTIER

Eh bien, tu l'as vu. Il n'a pas l'air content.

CHEMINEAU, *avec admiration.*

Quel gaillard tu fais !... Mais voyons, explique-moi... Quan
une, une très jolie, ou très... *(Il n'ose pas dire très riche.)* t
quoi ! comment t'y prends-tu ?

PAUL ASTIER, *souriant.*

Comment, disaient-ils,
Sans philtres subtils
Être aimés des belles ?...
« Aimez », disaient-elles.

CHEMINEAU

Mais tu ne les aimes pas.

PAUL ASTIER

Je fais semblant, ce qui me laisse tout mon sang-froid. Je dis ce qu'il faut dire, j'ai mon petit répertoire, très court, toujours pareil : âme, fleur, étoile. Car, vois-tu, mon bon, la femme en est restée à la romance : il me semble même qu'elle est devenue plus mandoline, plus sentimentale, à mesure que l'homme se faisait plus féroce et la vie plus dure.

CHEMINEAU

Ah ! Tu devrais bien me donner de ta science, j'aurais vite fait de décrocher une belle dot et de me payer l'étude du père Boutin, où je trime comme clerc depuis dix ans.

PAUL ASTIER

Toi, je vais te dire : ce qui te nuit auprès des femmes, c'est ton air railleur; tu ris, il ne faut pas... la passion ne plaisante jamais et ce dont elles ont horreur par-dessus tout, c'est l'ironie...

CHEMINEAU

Je suis ironique ?

PAUL ASTIER, *changeant brusquement de ton.*

Retournons à nos chiffres. Tout vendu, tout payé, qu'est-ce qu'il nous reste selon toi ?

CHEMINEAU, *à demi-voix, se répétant la leçon.*

Ame... fleur... étoile... *(Haut.)* Je compte sur un revenu de trente à trente-cinq mille, y compris ton traitement de député.

PAUL ASTIER

C'est bien ce que je disais... la misère... Eh ! oui, la misère... Quand nous nous sommes mariés, il y a deux ans, ma femme avait six cent mille francs de rente; elle est faite à cette vie-là, et puis moi aussi. Que veux-tu que nous devenions maintenant ? Brocanter de la basse politique, en famélique, en besogneux...

CHEMINEAU

Quelle idée aussi de spéculer quand on a une fortune pareille ?

PAUL ASTIER, *prenant une cigarette dans la boîte.*

Enfin, me voilà bien, moi, avec ma duchesse... Jolie, ma belle affaire. *(Il allume.)* Un paquet et une non-valeur.

CHEMINEAU

Oh ! un paquet, c'est trop dire...

PAUL ASTIER

Cinquante ans.

(Il offre une cigarette à C

CHEMINEAU

Le fait est que la duchesse... madame Paul Astier, a bea
son mariage; elle a vieilli de dix ans en deux ans, mais,
femmes ont aussi grand air que la tienne... La toilette lui va,
(Souriant.) Une non-valeur ? ça... *(Il allume sa cigarette.*
ton âge, dans ta situation, tu ne serais pas en peine
héritière.

PAUL ASTIER, *brutalement.*

Eh ! je l'ai, l'héritière. *(Bas.)* Ceci pour toi seu
orpheline, formidablement riche, et n'attendant que mo

CHEMINEAU

Malheureusement, je te répète que ta femme ne divo

PAUL ASTIER

Mais quelles raisons ?

CHEMINEAU

D'abord, parce qu'elle t'aime toujours.

PAUL ASTIER

Tu crois ?

CHEMINEAU

J'en suis sûr.

PAUL ASTIER, *souriant.*

Alors, on pourra la décider.

CHEMINEAU

A quoi ? La malheureuse !... à divorcer ?

PAUL ASTIER

Le divorce par amour. Napoléon et Joséphine.

CHEMINEAU

Avec cette différence...

PAUL ASTIER

Que Joséphine était restée belle.

CHEMINEAU

Et qu'il était, lui, Napoléon.

PAUL ASTIER

Bah ! pour la femme qui vous aime, est-ce qu'on n'e
Napoléon ?... Oui, oui, je m'y suis mal pris ; avec une passi

Je n'ai pas mis le pied sur la bonne pédale... mais enfin, il est temps encore... je n'ai qu'à aller la chercher.

CHEMINEAU

Comment !... Après ce qui s'est passé !... Ces scènes terribles, l'éclat de votre rupture, de cet exil en plein hiver... Tu penses qu'elle reviendra ?

PAUL ASTIER

Si elle m'aime.

CHEMINEAU

Alors, vous recommencerez à vivre ensemble ?... Et combien de temps ?

PAUL ASTIER

Le temps nécessaire.

CHEMINEAU

Eh bien, moi, à ta place, j'aurais peur.

PAUL ASTIER

D'elle ? *(Riant.)* Une vengeance corse ?

CHEMINEAU

Non, de toi... Voyons, tu reprends la vie à deux, suppose que tu n'arrives pas ?...

PAUL ASTIER

J'arriverai...

CHEMINEAU

Mais en supposant... suppose... Elle s'entête, elle ne veut pas divorcer.

PAUL ASTIER

Ensuite ?

CHEMINEAU

Tiens, tu as là le nouveau volume d'Herscher, tu ne l'as pas lu ?

PAUL ASTIER, *méprisant.*

Non.

CHEMINEAU, *prenant le livre et lisant le titre.*

« *Lebiez et Barré. — Deux jeunes Français de ce temps.* » C'est l'histoire, tu sais bien, de ces jeunes gens qui ont assassiné une vieille femme, une laitière...

PAUL ASTIER

Ah ! oui, pour quelques sous... Imbéciles ! Leurs têtes ne valaient vraiment pas davantage. Mais quel rapport... ces deux gredins ?...

CHEMINEAU

Des gredins, pas tant que ça ! Deux garçons comme toi et moi, deux amis de collège, éduqués, intelligents, seulement la dent longue... et darwinistes jusqu'à la moelle... Il y en a même un qui, après le coup, a fait une conférence explicative à la salle d'Arras sur la lutte pour la vie... Le fort mange le faible !... Toute ta doctrine. *(Changeant de ton.)* Quel piège, mon cher, que ces formules scien-

tifiques... *(Baissant la voix à mesure.)* Comme on glisse, comme on s'y laisse prendre, comme ils y ont été pris !

PAUL ASTIER

Ah çà !... mais tu es fou.

CHEMINEAU

Oui ! je sais... les principes... l'honneur, la conscience...

PAUL ASTIER

Mieux que cela !... Mon ambition... Tu me cites deux misérables, des ventres creux, des jouisseurs qui n'y voyaient pas plus loin que leur satisfaction immédiate; moi, je suis d'une autre envergure, j'aime le pouvoir, je veux monter très haut, tu m'entends, très haut. Mener les événements et les hommes ! Plus souvent que je me laisse glisser sur une pelure d'orange. *(Souriant.)* Merci toujours pour ta bonne pensée... *(Sourire en blague de Chemineau.)* Mais je suis sûr de moi, quoi qu'il arrive... voyons un peu. *(Il réfléchit.)* Séance aujourd'hui, demain commission du budget... Viens dimanche ici, tu y trouveras ma femme.

CHEMINEAU, *prenant son chapeau.*

Moi qui arrive de Mousseaux... permets que je doute encore. *(Tressaillant.)* On frappe, Paul... *(Montrant la chambre.)* C'est de ce côté.

PAUL ASTIER

Tiens, au fait, l'autre là dedans que j'oubliais...

(Mouvement de sortie de Chemineau.)

Attends, tu vas prendre une leçon.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LYDIE, *en chapeau, voilette baissée, toilette soignée, mais simple.*

PAUL ASTIER

Entrez, vous pouvez entrer... c'est Chemineau.

CHEMINEAU

Un ami d'enfance de Paul, mademoiselle.

LYDIE, *souriant.*

Je vous connais bien, monsieur.

PAUL ASTIER

Chère enfant, vous nous voyez un peu émus. Il vient de m'arriver... J'ai quelque chose à vous apprendre...

LYDIE

Ah ! mon Dieu ! Quoi donc ? *(Elle le regarde, s'épouvante.)* Non, non, ne me le dites pas... Ne me dites pas que c'est fini.

PAUL ASTIER

Fini, non... pas encore, je l'espère... mais il nous faut prendre de grandes précautions... M. Vaillant sort d'ici avec Antonin.

LYDIE

Mon père !... Il sait tout ?

PAUL ASTIER

Non, je ne crois pas... leur visite avait au moins un autre prétexte, le renouvellement du bail des Caussade ; mais cette coïncidence de leur présence ici... certains regards que Chemineau croit avoir surpris... n'est-ce pas, Chemineau ? *(Mouvement d'affirmation de Chemineau.)* J'ai eu peur, je l'avoue. Pour vous, pour moi, dans ma situation...

LYDIE

Et pour lui, pauvre père...

PAUL ASTIER

Nous devons cesser de nous voir, pendant quelque temps.

LYDIE

Mais là-bas... chez nous ?

PAUL ASTIER

Avenue Gabriel ?... Moins que partout ailleurs... C'est au gîte surtout que le gibier se laisse prendre.

LYDIE

Je pourrai vous écrire au moins ?

PAUL ASTIER

Poste restante ?... J'y compte bien.

LYDIE, *plus bas, tendre.*

Vous ne penserez plus à moi, méchant.

PAUL ASTIER, *l'étreignant.*

Et à qui veux-tu que je pense ? *(Regard à Chemineau.)* N'es-tu pas l'étoile de mon ciel d'orage..., la petite fleur bleue de mon steppe solitaire...

LYDIE, *rayonnante à mesure qu'elle entend : fleur... étoile...*

Oui, oui, c'est moi qui suis méchante, mon Paul... Je vous crois, j'ai foi en vous. *(Passionnée et joyeuse.)* Au revoir... au revoir... bientôt...

(Elle remonte, sort par la terrasse du fond et le jardin. — Paul Astier, qui est remonté avec elle, reste un moment dans le fond, puis redescend.)

SCÈNE X

PAUL ASTIER, CHEMINEAU.

CHEMINEAU

Ah ! il est fort.

PAUL ASTIER, *souriant*.

Tu vois...

CHEMINEAU

Avec deux mots, pas même trois... mais il faut savoir les dire... fleur... étoile...

PAUL ASTIER

Et ne pas rire, surtout. Au revoir, mon Chemineau. Tu déjeuneras dimanche ici entre Napoléon et Joséphine !

ACTE DEUXIÈME

Au château de Mousseaux. Dans l'ancienne salle des Gardes.

A gauche, premier plan, quelques marches conduisant aux appartements privés. A droite, deuxième plan, en pan coupé, fenêtre ouverte avec vieux balcon de pierre. Au fond, porte d'entrée monumentale. A gauche, au fond, galerie sur le Cher, fuyant en trompe-l'œil, à perte de vue. Grande table, siège renaissance de formes diverses. Au mur, vieilles tentures, panoplies.

Au lever du rideau, Maria-Antonia et la marquise de Rocanère causent confidentiellement sur la terrasse. La marquise est en tenue de visite, Maria-Antonia, tête nue, toilette d'appartement coquette et sombre.

Au dehors, tumulte de voix brutales.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA-ANTONIA, LA MARQUISE DE ROCANÈRE

LA VOIX D'HEURTEBIZE

Jamais... Je vous dis que non... Je ne veux pas... et le premier qui recommence...

MARIA-ANTONIA, *se penchant au balcon.*

Eh bien, eh bien, va-t-on se taire en bas !... Que signifie tout ce train, Salviati ?

LE DOMESTIQUE, *du dehors.*

Madame, c'est le portier-chef...

SCÈNE II

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, *il entre furieux, sa casquette galonnée à la main, de l'autre une affiche chiffonnée, arrachée.*

Oui, madame, c'est moi. Voilà ce qu'ils avaient collé sur le mur de la grand' porte. *(Il lit.)* « Vente, même sur une enchère... »

MARIA-ANTONIA, *à demi-voix.*

Oh ! mon Dieu, déjà...

HEURTEBIZE, *continuant à lire.*

« Du domaine et château de Mousseaux, meubles, immeubles, terres, vignes, « prés, bois, îles et moulins... »

MARIA-ANTONIA

Et tu as arraché cette affiche ?...

HEURTEBIZE

J'en arracherai tant qu'ils en mettront.

MARIA-ANTONIA

Tu as tort, mon pauvre Heurtebize, nous allons être vendus, il faut bien qu'on pose des affiches.

(Mouvement de madame de Rocanère.)

HEURTEBIZE

Mousseaux vendu ! Si c'est Dieu possible ! Un autre que madame me le dirait que je ne voudrais pas le croire.

MARIA-ANTONIA

Ne te désespère pas... On te laissera ta porte ; les vieux serviteurs tels que toi font partie intégrale du domaine.

HEURTEBIZE

Ce n'est pas à moi que je pense, mais on a l'orgueil d'une maison dont on a été, pendant trente ans, le fidèle chien de garde, et je sollicite de madame, toujours si bonne, une faveur dernière.

MARIA-ANTONIA

Quoi donc ?

HEURTEBIZE

Nous sommes aujourd'hui jeudi, jour où le public est admis à visiter.

MADAME DE ROCANÈRE

Ah ! oui, la servitude des châteaux historiques.

MARIA-ANTONIA

Vous n'avez pas cela à Rocanère ?

HEURTEBIZE, *désignant l'affiche qu'il tient toujours.*

Si j'ai de ces saletés sur mon grand portail, j'aimerais mieux que ce soit un autre que moi qui parle et qui montre.

MARIA-ANTONIA

Non, non, mon brave, fais ton service comme d'habitude, on ne posera les affiches que demain.

HEURTEBIZE, *très ému.*

Merci, madame.

(Il sort.)

SCÈNE III

MARIA-ANTONIA *et* MADAME DE ROCANÈRE

MADAME DE ROCANÈRE, *lui prenant les mains.*

C'était donc vrai, pauvre amie, et moi non plus je ne voulais pas le croire.

MARIA-ANTONIA

Oui, il paraît que je suis ruinée, mais c'est un malheur qui ne m'atteint guère...

Riche ou pauvre, ici ou là, ma vie est perdue, gâchée, et toute ma fortune ne la rachèterait pas.

MADAME DE ROCANÈRE, *bas.*

Votre même chagrin... toujours ?

MARIA-ANTONIA

Toujours... Aussi quelle folie de vouloir aimer à mon âge ! *(Tendant ses mains, les yeux levés.)*Pourquoi cet homme sur ma route, et dans mon cœur cette illusion d'un bonheur nouveau, d'un recommencement d'existence, alors que tout devait être fini pour moi ? *(Avec désespoir.)* Ah ! Louise, ma Louise, tu es heureuse d'être jeune.

MADAME DE ROCANÈRE

Jeune ? Demandez à M. de Rocanère, il y a longtemps que je ne le suis plus pour lui... et si vous voulez que nous parlions de dédain, d'abandon, de trahison, de mensonge, je sais aussi bien que vous tout ce que promet le mariage et tout ce qu'il tient. Seulement, moi, j'en ai pris mon parti tout de suite et trouvant très distingué de rester honnête femme à côté de mon chenapan, j'ai cherché dans les distractions permises... j'ai fait du sport, chassé le loup, le renard. Vous ne chassez donc plus à courre, vous, duchesse ?

MARIA-ANTONIA

Non.

MADAME DE ROCANÈRE

Moi non plus, je m'en suis vite fatiguée... Alors, j'ai essayé de la sculpture, mais c'était salissant. Je me suis mise au Wagner. On n'a vu que moi à Bayreuth, toute une saison... pas deux, par exemple... Après Wagner... *(Cherchant.)* Qu'est-ce que j'ai fait après Wagner ? Ah ! oui, des fondations, des bonnes œuvres... encore un sport bien fatigant, la charité... J'ai créé des asiles, des orphelinats, dans le genre de vos petites muettes. Ma belle-mère m'aidait beaucoup ; elle est très riche, comme vous savez, et à chaque frasque nouvelle de son fils, j'étais sûre de la voir arriver avec vingt, trente, cinquante mille francs, selon l'énormité de l'escapade. « Tenez, mon enfant, voilà pour vos vieux prêtres », ou bien : « J'ai pensé à vos veuves de l'armée. » La bonne dame me tenait ainsi au courant de mes infortunes conjugales, aussi exactement que l'aurait fait la meilleure agence, et comme en définitive j'aimais mieux ne pas savoir, j'ai renoncé aux fondations pour passer à la religion pure, sans œuvres... Celles qui peuvent s'y tenir, s'y glacer, âmes et corps, sont les heureuses, moi je n'ai pas pu. Et maintenant, voilà où j'en suis. *(Elle tire de sa poche un petit étui d'argent.)* Mon flacon de morphine... mon aiguille...

MARIA-ANTONIA

Ah ! Louise.

MADAME DE ROCANÈRE

Quand je m'ennuie trop, crac ! *(Elle fait le geste de se piquer au bras.)* Tout de suite, c'est un bercement, une griserie, on ne pense à rien, ou plutôt à mille choses à la fois, toute votre âme s'éparpille comme quand on regarde longtemps la mer. Vous n'avez jamais essayé ?

MARIA-ANTONIA

Tais-toi. Tu ne sais donc pas ce qu'il y a au bout de ce lâche apaisement, la folie, l'abdication de soi. Comment peux-tu ?...

MADAME DE ROCANÈRE

Bah ! On a bien exagéré. D'abord, j'ai soin de ne pas augmenter la dose.

MARIA-ANTONIA

Non, non... vois-tu, ma pauvre enfant, il n'y a que d'être aimée qui compte dans la vie.

MADAME DE ROCANÈRE, *subitement sérieuse.*

Vraiment ? Vous croyez ? *(Baissant la voix.)* Eh bien moi aussi. *(D'un ton navré.)* Ah ! si mon mari avait voulu...

MARIA-ANTONIA

Tu peux encore espérer ; tu as la jeunesse. Moi, c'est fini... fini... jamais plus.

MADAME DE ROCANÈRE

Pourquoi ?... Peut-être votre ruine sera-t-elle, au contraire, une occasion de rapprochement ?

MARIA-ANTONIA, *vivement.*

Dieu m'en préserve ! J'ai trop souffert. Oh ! ces deux ans passés ensemble. Sentir que je ne lui plaisais plus, et l'écart de nos deux âges s'agrandissant de jour en jour. Je devenais jalouse, jalouse à en mourir, jalouse à tuer. Je rêvais de vendettes sanglantes comme dans nos maquis, de potées de vitriol dans des figures de femmes qu'il trouvait belles et que je m'imaginais rôdant autour de mon bonheur.

MADAME DE ROCANÈRE, *effroi comique.*

C'est terrible, dites donc.

MARIA-ANTONIA

Et lui, au lieu de soigner ce mal épouvantable, s'amusait à l'exaspérer, songeant peut-être à s'en servir comme d'un moyen de délivrance, d'un prétexte à divorce... Il est subtil !... Mais ma dernière blessure, la plus cruelle, la plus outrageante... ç'a été cette Lydie Vaillant, tu te rappelles...

MADAME DE ROCANÈRE, *stupéfaite.*

Lydie !... Comment ! la fille de notre ancien receveur ?...

MARIA-ANTONIA

Je ne la soupçonnais pas, celle-là, mon Dieu... j'avais été si bonne pour elle, pour son père... toujours près de moi, choyée comme mon enfant... puis un

jour, j'ai eu la preuve... et quelle preuve !... cynique, brutale... une étreinte à pleins bras, à pleines lèvres, surprise entre deux portes... Et quand je l'ai eu chassée, cette malheureuse, sais-tu ce qu'il a fait, mon cher, mon loyal mari ?... Il a donné de l'avancement au père, appelé sa maîtresse à Paris... C'était encore plus commode, tu comprends... Notre rupture date de là.

MADAME DE ROCANÈRE

Cette petite Lydie... quelle effrontée !... Et le père n'en a rien su ?... C'est moi qui l'aurais prévenu à votre place ?

MARIA-ANTONIA

Le père, mais je n'avais rien à lui apprendre, va ; un de ces aveugles qui vivent de leur infirmité et n'en voudraient pas guérir pour rien au monde... Pouah ! la vie, quel dégoût... Ah ! sans cet hiver de calme et de solitude à Mousseaux, que serais-je devenue ? à quelle folie m'aurait-on poussée ? Et tu parles de rapprochement, non, non ! D'ailleurs, il ne souhaite que le divorce ou ma mort, pour en épouser une plus jeune.

MADAME DE ROCANÈRE, *méprisante.*

Sa postière, vous croyez qu'il oserait ?

MARIA-ANTONIA

Oh ! non, elle n'a pas d'argent ; c'est une autre qu'il vise, une très riche.

MADAME DE ROCANÈRE

Mais comment savez-vous ?...

MARIA-ANTONIA, *souriant.*

Lortigue, son secrétaire, un jeune homme qu'on a envoyé vers moi... je me demande encore dans quelles louches intentions... et dont je me suis fait un dévouement avec quelques bons coups de cravache.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, *joyeusement.*

C'est M. Vaillant qui est là, madame.

MARIA-ANTONIA

Comment dis-tu ? Vaillant...

HEURTEBIZE

Oui, madame.

MARIA-ANTONIA

Tu es sûr ?

HEURTEBIZE

Oui, madame.

MADAME DE ROCANÈRE

C'est trop fort !

MARIA-ANTONIA

Et il veut me parler, à moi !... Qu'il entre. Ah ! je suis curieuse...

MADAME DE ROCANÈRE

Je vous laisse.

MARIA-ANTONIA

Non, non, je t'en prie. Tu ne me gênes pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, VAILLANT

VAILLANT, *il salue et s'adresse à Maria-Antonia avec effusion.*

Oh ! madame, madame, que je suis heureux de vous voir.

MARIA-ANTONIA, *froidement.*

Bonjour, Vaillant. Que venez-vous chercher ? Que peut-on faire pour vous ?

VAILLANT, *un peu décontenancé.*

Pour moi, madame ? mais je ne demande rien. Vous m'avez comblé au delà de tous mes vœux, de toutes mes ambitions. Cette place à Paris... cet avancement inespéré...

MARIA-ANTONIA

Oh ! je vous prie de croire que je n'y suis pour rien.

VAILLANT, *stupéfait.*

Comment, ce n'est pas vous, madame ? Qui alors ? C'est une grande faveur qu'on m'a faite et je n'avais rien demandé.

MARIA-ANTONIA

Cherchez, éclairez-vous.

MADAME DE ROCANÈRE, *souriant.*

Quelque protecteur mystérieux.

VAILLANT

Je ne connais personne et je suis tellement habitué à tout vous devoir, madame la duchesse, que lorsqu'un bonheur m'arrive, je ne pense jamais qu'à vous... Quand j'ai quitté Mousseaux, avant de rejoindre mon poste à Paris, je me suis présenté plusieurs fois au château, mais on ne m'a pas reçu... C'était mon remords, d'être parti sans vous remercier.

MARIA-ANTONIA

Ne me remerciez pas, Vaillant, je suis restée étrangère à votre nouvelle fortune.

VAILLANT

Voilà qui est singulier.

MADAME DE ROCANÈRE, *flûtant sa voix.*

Peut-être mademoiselle votre fille dans ses relations particulières ?...

VAILLANT

Ma fille !

MADAME DE ROCANÈRE, *continuant.*

Le père d'une jolie personne a des titres à l'avancement ; c'est du droit administratif, cela !

VAILLANT, *violence sourde, avec un regard de côté.*

Pas chez nous, madame de Rocanère !

MARIA-ANTONIA

Vous vivez toujours ensemble, n'est-ce pas ?

VAILLANT

Avec Lydie ! Mais vous savez bien, madame, que je n'ai qu'elle sur la terre et qu'elle n'a que moi... Oh ! oui, toujours ensemble, cœur contre cœur, et rien que nous deux. Le monde devient si méchant... Ma parole, il y a de la vipère partout.

MARIA-ANTONIA

Mais, pendant vos heures de bureau, Lydie doit s'ennuyer, toute seule, à la maison.

VAILLANT

On ne s'ennuie pas chez les humbles... ma fille s'occupe. C'est grand comme rien, notre petit ménage, mais c'est coquet... ça lui ressemble, puis elle fait des traductions d'anglais, d'allemand ; elle est adroite à tout, si instruite, et grâce à vous, madame, nous ne l'oublions pas.

MARIA-ANTONIA, *doucement.*

Allons, tant mieux, Vaillant.

VAILLANT

En ce moment, elle traduit pour des dames étrangères les *Mémoires* d'un homme célèbre de leur pays. Un grand patriote, je ne sais quoi... Toujours est-il qu'elles sont charmantes, ces personnes, pleines d'égards avec Lydie, on vient la chercher tous les jours, on la ramène en voiture, car ces dames tiennent à ce que la traduction soit faite sous leurs yeux.

MADAME DE ROCANÈRE

Vraiment ! *(Regard à Maria-Antonia.)* Et vous les connaissez, ces étrangères ? vous les avez vues ?

VAILLANT

Non, je sais seulement qu'il y a une jeune fille à peu près de l'âge de Lydie et qui est devenue une véritable amie pour elle.

MADAME DE ROCANÈRE

Comment ! vous n'avez pas eu la curiosité... mais à votre place, l'idée que

ma fille s'en va tous les jours, en voiture... J'aurais peur que le grand patriote me l'enlève, moi !

VAILLANT, *furieux.*

Il est mort, madame.

MADAME DE ROCANÈRE

Alors !

VAILLANT

Et puis ma fille est de celles qu'on n'enlève pas.

MARIA-ANTONIA, *vivement.*

Et ce mariage dont vous m'aviez parlé, il n'en est plus question ?

VAILLANT, *absorbé.*

Madame ?... Ah ! ce mariage, non, elle ne veut plus. Je le regrette, car il s'agissait d'un brave garçon... et qui l'aime bien... mais ce qui se passe dans ces petites têtes, il n'y a qu'une maman pour le savoir, et la mère manque depuis si longtemps à la maison.

MARIA-ANTONIA, *radoucie.*

C'est à vous de la remplacer, Vaillant.

VAILLANT, *très troublé.*

Oh ! certainement... je... excusez-moi, madame, je me sens un peu ému... Il y a comme un reproche dans vos yeux, dans votre voix, et, depuis que je suis entré, il me semble qu'on veut me faire de la peine ici... Je me demande pourquoi... Je cherche... J'ai toujours eu pour vous tant de respect, de reconnaissance, et cet accueil me change tellement...

MARIA-ANTONIA, *à demi-voix.*

Pauvre homme ! *(Haut.)* Non, mon ami, rassurez-vous, personne ne vous veut de mal ici ; seulement vous êtes venu dans une mauvaise heure. Voyons, asseyez-vous là, Vaillant.

VAILLANT, *s'essuyant le front.*

Bien vrai, madame, vous ne m'en voulez pas ?

MARIA-ANTONIA

Donnez-moi la main comme à votre vieille amie et dites-moi ce qui vous amène.

VAILLANT, *encore un peu troublé.*

Voilà ! je suis venu... vous vous souvenez peut-être... dans le temps vous aviez fait l'abandon à la famille Caussade...

(On entend deux grands coups de timbre.)

MARIA-ANTONIA

Ah ! du monde.

MADAME DE ROCANÈRE

La corvée du jeudi.

MARIA-ANTONIA

Passons chez moi, un moment.

VAILLANT

Madame, je vous dérange... je reviendrai.

MARIA-ANTONIA

Non, non, entrez, entrez. *(A madame de Rocanère.)* Viens-tu, Louise ? *(Tout bas, en montant avec elle l'escalier à gauche.)* Je suis contente... il ne sait rien, le malheureux !

SCÈNE VI

HEURTEBIZE, DEUX CAVALIERS DU 12e CHASSEURS, ESTHER, LE COMTE ADRIANI, *garde-noble*, LA MARÉCHALE

La porte s'ouvre violemment.

HEURTEBIZE, *d'une voix éclatante.*

On visite !

(Puis, voyant qu'il n'y a personne dans la salle, il s'écarte et laisse passer. Entre Esther, tenue de voyage, très coquette, face à main ; derrière elle, le comte Adriani, garde-noble, en civil, pommadé, pimpant, belle moustache italienne, ayant à son bras la maréchale en deuil de veuve à peine éclairci, long voile, petit chapeau. — Puis des figures de touristes anglais, allemands ; quelques bourgeois de Tours ; un vieux paysan, deux cavaliers du 12e chasseurs, en garnison dans le voisinage.)

HEURTEBIZE, *parlant très vite pendant le défilé.*

Ceci, mesdames et messieurs, vous représente l'ancienne salle des Gardes de Catherine de Médicis, restaurée dans le style du XVIe siècle comme le donjon que nous venons de visiter. Beau plafond à compartiments, vieux meubles, tapisserie représentant un tournoi, portrait de François Ier attribué au Primatice. Essuyez vos pieds, les militaires.

PREMIER CHASSEUR, *s'essuyant les pieds.*

Oh ! ben, mon vieux, oh ! ben, la la !

DEUXIÈME CHASSEUR

Pourquoi qu'il y a que nous qu'il faut que les essuyons ?... C'est râre.

ESTHER, *regardant autour d'elle.*

Étaient-elles logées, ces reines de France, et facilement belles dans un encadrement pareil ! Quel dommage d'admirer cela en aussi vilaine compagnie !

LA MARÉCHALE, *d'une voix dolente.*

Mais, ma chère Esther, puisque nous n'avions pas d'autre moyen d'entrer.

LE GARDE-NOBLE, *accent italien.*

Zé ou beau dire à cé Souisse qué madame était la veuve du feld-maréchal de Sélény, la plus grande illoustration d'Autriche-Hongrie, moi-même, garde-noble au Vatican, il m'a répondu tout lé temps : « On né visite que par fournée. »

ESTHER, *méprisante.*

Par fournée ! *(Montrant Heurtebize.)* Il est odieux, cet homme.

LA MARÉCHALE, *s'arrêtant devant le portrait de François* Ier *et appelant d'une voix émue.*

Esther !

ESTHER, *sans s'émouvoir.*

Tante Kate !

(Elle s'approche.)

LA MARÉCHALE

Regarde ce portrait.

ESTHER

Eh bien ?

LA MARÉCHALE

Tu ne trouves pas une ressemblance... avec celui que je pleure éternellement ?

ESTHER

Mon oncle, le feld-maréchal, avec François Ier !... mais pas un trait, pas ça.

LA MARÉCHALE

Il me semble pourtant que l'allure, le port de tête... Oh ! je le retrouve partout.

LE GARDE-NOBLE, *avec un gros soupir.*

Pauvre dame !

HEURTEBIZE

Ceci, mesdames et messieurs, vous représente la terrasse où Louise de Vaudémont, la femme d'Henri III, apprit... *(S'élançant vers Esther qui monte les marches du premier plan.)* Où allez-vous, là-bas ? Ce sont les appartements privés.

ESTHER, *en haut des marches, d'un air ingénu.*

Il y a donc du monde au château en ce moment ? Ce n'est pourtant pas la saison des villégiatures.

HEURTEBIZE

Qu'il y ait du monde ou non, le public n'est pas admis à visiter. Descendez, je vous prie.

ESTHER, *descendue, à part.*

Je voudrais tant la voir, seulement la voir, croiser mon regard avec le sien.

HEURTEBIZE, *revenant vers la terrasse.*

.. Où Louise de Vaudémont, femme de Henri III, apprit l'assassinat de son mari par Jacques Clément. Depuis, elle vint tous les jours rêver et pleurer

à cette place, dans ses habits de veuve, qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort.

LA MARÉCHALE, *avec un sanglot.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle se laisse tomber dans un fauteuil.)

LE GARDE-NOBLE, *effrayé, lui tapant dans les mains.*

Ma ché... Ma ché... mademoiselle Esther !

ESTHER

Qu'y a-t-il encore ?

LA MARÉCHALE

Ah ! Je n'ai pas pu maîtriser mon émotion. Cette malheureuse reine... cette conformité d'infortune...

ESTHER

Voyons, tante Kate, mon oncle n'a pas été assassiné.

LA MARÉCHALE

Deuil de grand homme et deuil de roi, n'est-ce pas un peu la même chose... ? L'épouse du grand patriote, du grand vaincu de Carinthie, n'est-elle pas restée fidèle, elle aussi, à son vœu d'éternelles larmes ?

HEURTEBIZE, *allant de la terrasse vers la galerie.*

Nous passons maintenant dans la salle de musique construite par Diane de Poitiers sur la rivière. *(Changeant de ton et désignant la maréchale.)* Si cette personne est fatiguée et veut se reposer un instant, nous la reprendrons au retour. *(Reprenant le boniment.)* Vieilles boiseries, tableaux de maîtres, pupitres en fer ouvragé, rebecs et violes d'amour. Veuillez suivre, mesdames et messieurs; essuyez vos pieds, les militaires.

(Sortie par la galerie.)

PREMIER CHASSEUR

Oh ben ! mon vieux, oh ! ben, la la !

DEUXIÈME CHASSEUR

S'essuyer les pieds tant que ça, c'est râre !

LA MARÉCHALE, *à sa nièce et au garde-noble.*

Allez sans moi, je vous prie. *(Elle se lève.)* Je voudrais rêver et pleurer un moment sur cette terrasse douloureuse, accouder mon chagrin à la même place que la pauvre reine.

ESTHER, *au garde-noble.*

Restez avec elle, Pépino.

LE GARDE-NOBLE

Ma ! Z'aimerais mieux être avec vous.

ESTHER

Naturellement, mais vous êtes le cavalier de la maréchale et pas le mien.

LE GARDE-NOBLE

Méçante.

ESTHER

A tout à l'heure, tante Kate. Je vous retrouverai dans votre petit pleuroir.

(Elle sort par la galerie.)

SCÈNE VII

LA MARÉCHALE, LE GARDE-NOBLE, *puis* ESTHER

LE GARDE-NOBLE, *regardant s'éloigner Esther, avec des yeux flamboyants.*

Cristo ! Qu'elle est bella ! *(Baissant la voix et les paupières.)* Et simpatica surtout. *(Il s'approche de la terrasse où la maréchale est assise et accoudée, face au public, dans une pose sentimentale.)* Madame la maréçale...

LA MARÉCHALE, *d'une voix dolente et mouillée de larmes.*

Cher comte !

LE GARDE-NOBLE

Vous craignez pas de vous enrhoumer sour lé balcone ! Vous seriez aussi bien pour plourer dans l'appartement... Cé soleil d'april est si traître.

LA MARÉCHALE, *d'une voix naturelle.*

En effet, vous avez raison, je me sentais toute frissonnante.

(Se levant et entrant dans la salle.)

LE GARDE-NOBLE

La saison est oun peu prématourée pour les promenades çampêtres.

LA MARÉCHALE

C'est un caprice de cette enfant gâtée, une visite aux châteaux de Touraine. Si nous nous installons définitivement en France, elle rêve de passer ses étés dans une de ces demeures royales.

LE GARDE-NOBLE

Oune vraie petite reine, mademoiselle Esther; ma l'entretien d'une maison comme celle-ci demande oune grande fortune.

LA MARÉCHALE

La sienne est considérable.

LE GARDE-NOBLE, *à demi-voix.*

Si, si, simpatica, molto simpatica.

LA MARÉCHALE

Les Sélény de Buda-Pest étaient deux frères, le feld-maréchal, mon mari, et le père d'Esther, gouverneur de la banque Impériale. Ils sont morts tous les deux, il y a quelques années, laissant un double et splendide héritage, l'un

de millions, l'autre de gloire pure. Ma nièce et moi nous en partageons la survivance. Elle gère et fait valoir le bien paternel.

LE GARDE-NOBLE, *avec intérêt.*

Ah ! Elle fait valoir ?

LA MARÉCHALE

Un merveilleux homme d'affaires...

LE GARDE-NOBLE, *exalté.*

Si, si, c'est dans le sang, ces choses-là.

LA MARÉCHALE

Moi, je me suis vouée toute à une chère et illustre mémoire. *(Elle lui prend les mains avec effusion.)* Ah ! monsieur le comte, veuve de grand homme !... Quel honneur... mais que de devoirs... que de devoirs... A mon âge, toute autre femme aurait droit encore au bonheur, à l'amour.

LE GARDE-NOBLE, *à demi-voix.*

Cristo !

LA MARÉCHALE

Car nous autres, ce n'est pas comme vous, messieurs. Nous commençons beaucoup plus tard.

LE GARDE-NOBLE, *à mi-voix.*

Ça dépend desquelles !

LA MARÉCHALE

Et nos maturités gardent des saveurs de jeunesse, des réserves de candeur, d'expansion... On ne se figure pas ! Mais, moi, comment voulez-vous ? Ce nom glorieux à porter, cette célébrité dont je suis responsable, c'est le renoncement avant l'heure, c'est le cloître.

(Elle cherche son mouchoir, mais sans lui lâcher les mains.)

LE GARDE-NOBLE, *un peu gêné.*

Pauvré dame ! ...

LA MARÉCHALE

Ou alors rencontrer un gentilhomme à l'âme généreuse, qui voulût bien partager la responsabilité de ma lourde tâche et me permît de rester veuve moralement, en prenant de moi ce que je peux en donner.

LE GARDE-NOBLE, *essayant de se dégager.*

Vous aurez dou mal à trouver ça.

ESTHER, *qui vient de rentrer et guette toujours du côté des appartements, s'arrête près de la table. — A part.*

Dire qu'elle était là tout à l'heure ! *(Regardant un livre sur la table.)* Ce livre, elle le lisait sans doute quand nous sommes entrés. Cette tapisserie interrompue, c'est peut-être la sienne. Je suis dans sa maison, dans sa vie. *(Avec énergie.)* Ah ! en plein dans sa vie... et nous ne nous connaissons pas.

(Petit rire.) Dieu ! que c'est drôle ! *(S'approchant de la maréchale, qui se mouche d'attendrissement.)* Eh bien, tante Kate, nous n'avons pas fini de nous faire les yeux rouges... Voyons, il n'était pas commode tous les jours, votre héros... très brutal même, mon pauvre oncle, rappelez-vous. Vous alliez plaider en divorce quand il est mort.

LA MARÉCHALE

C'est vrai, il m'a beaucoup trompée, beaucoup battue, mais c'était mon lot de femme de grand homme; comme il me le disait lui-même : « Respect aux faiblesses d'un dieu ! »

ESTHER, *distraite, les yeux tournés vers la porte de droite.*

Je ne voudrais pourtant pas m'en aller sans l'avoir vue ! *(Au garde-noble.)* Vous l'avez connue, vous, Pépino ?

LE GARDE-NOBLE

Qui, le maréchal ?

ESTHER

Non, madame Paul Astier, alors qu'elle était duchesse Padovani ?

LE GARDE-NOBLE

Si, si, zé l'ai connue il y a trois ans, quand zé vins avé l'ablégat, pour la barrette dé cardinal.

ESTHER

Ah ! oui, cette fameuse barrette... que vous avez égarée, laissée je ne sais où...

LA MARÉCHALE, *à mi-voix.*

Chez une petite Parisienne rencontrée à la gare.

LE GARDE-NOBLE, *avec une mine gentiment hypocrite.*

C'est oune triste aventoure... En descendant de wagon, Monseigneur il me dit : « Pépino, porte le barrette. » Z'avais déjà le souquetto, vous savez, la petite calotte; avé la barrette, ça m'en faisait deux. Alors, zé mé souis... perdu dans ces grandes salles... et zé mé souis plous trouvé qué lendemain matin...

LA MARÉCHALE, *imitant son accent.*

Sans savoir chez quelle petite dame j'avais laissé la barrette et le souquetto.

ESTHER, *distraite.*

Était-elle encore jolie dans ce temps-là ?

LE GARDE-NOBLE, *effaré.*

La dame de la gare ?

ESTHER

Non, la duchesse...

LE GARDE-NOBLE

Cristo ! qu'elle était bella !... *(Baissant les yeux.)* et simpatica, surtout.

ESTHER

Laissez donc ! toutes les femmes sont pour vous belles et sympathiques.

(Elle a passé et s'est approchée de la terrasse.) Dites donc, tante Kate, quel beau mausolée pour le maréchal !

LA MARÉCHALE

Un mausolée, où donc ?

ESTHER, *montrant l'horizon.*

Là-bas, dans cette petite île verte, au milieu du Cher, ce serait superbe.

LA MARÉCHALE

Mais, mon enfant, on ne nous permettrait pas. Il faudrait que la propriété fût à nous.

ESTHER

Justement, j'ai envie de l'acheter. Il me plaît, ce Mousseaux historique. Cela m'amuserait de marcher dans les parcs de ces reines de France, de frôler ma robe aux mêmes dalles que leurs traînes de brocart.

LA MARÉCHALE, *rêveuse.*

En effet, une colonne commémorative qu'on apercevrait de loin : « Au grand vaincu de Carinthie. » Vois, ma chère enfant, décide.

ESTHER

C'est tout décidé, donnez-moi une de vos cartes. *(La maréchale lui passe une carte d'un noir exagéré.)* Oh ! est-ce que vous n'en avez pas de moins deuil, de moins drapées ?

LA MARÉCHALE, *très émue.*

Jamais trop drapées...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HEURTEBIZE, LES DEUX CHASSEURS, TOURISTES

HEURTEBIZE, *arrivant par la galerie et mettant un registre sur la table.*

Mesdames et messieurs, veuillez suivre. Si maintenant quelqu'un de la société désirait s'inscrire au livre d'or de Mousseaux, voilà. On met son nom et une pensée... *(Aux soldats.)* ce qui vous vient.

PREMIER CHASSEUR

Une pensée... Ah ben ! mon vieux...

DEUXIÈME CHASSEUR, *se grattant la tête.*

C'est râre !

(Attroupement autour de la table.)

ESTHER

Comment, ma tante, vous voulez... ?

LA MARÉCHALE

Ce n'est pas pour moi, mon enfant, mais partout où je puis insc
nom...

ESTHER, *faisant signe à Heurtebize, pendant qu'on s'empresse autour de la*

Je vous prie... un mot... Madame Paul Astier est-elle visible ?

HEURTEBIZE

Oh ! non... Madame n'a pas reçu de l'hiver.

ESTHER

Faites-lui donc passer cette carte ?

HEURTEBIZE, *mouvement de déférence après avoir lu la carte.*

Je ne sais pas... je vais voir.

ESTHER

Dites que c'est pour acheter le château.

HEURTEBIZE, *violemment.*

Le château n'est pas à vendre.

ESTHER

On m'a assuré cependant...

HEURTEBIZE, *furieux.*

Le château n'est pas à vendre... En voilà assez. Par ici la sortie.

DEUXIÈME CHASSEUR, *écrivant sa pensée sur le registre.*

Plus que neuf cent treize jours à faire.

HEURTEBIZE

Allons, allons ! dépêchons-nous.

(On sort. Deux grands coups de timbre retentissen

ESTHER, *se ravisant à la porte, à Heurtebize.*

Ah ! pardon, je n'ai pas signé.

(Elle revient vers la table et se penche pour écrire sur le registr

---

SCÈNE IX

MARIA-ANTONIA *et* MADAME DE ROCANÈRE, *apparaissant du petit escalier à gauche ;* ESTHER *penchée, écrivant sans les v Au fond,* HEURTEBIZE, *trousseau de clefs à la main, s'impatientan de la grande porte ouverte.*

MADAME DE ROCANÈRE

Ah ! chère amie, vous serez toujours duchesse.

MARIA-ANTONIA, *descendant l'escalier.*

Tu comprends, j'avais promis à ces Caussade. On a beau être rui
ne manque pas à sa parole.

ESTHER, *à la table, se relevant.*

Voilà !...

(Elle aperçoit Maria-Antonia. Les deux femmes se regardent un instant, sans parler, sans se saluer.)

HEURTEBIZE, *agitant ses clefs.*

Par ici la sortie !

MARIA-ANTONIA, *à la marquise.*

Qui est-ce ?

ESTHER, *remontant, triomphante.*

(A part.) Eh bien ! je l'ai vue.

(Mauvais petit rire. Elle sort. Heurtebize s'en va derrière elle et ferme la porte, violemment.)

SCÈNE X

MARIA-ANTONIA, MADAME DE ROCANÈRE

MARIA-ANTONIA

Pourquoi ce mauvais regard ?

MADAME DE ROCANÈRE

Au fait, son nom doit être sur le livre. *(Elle regarde et lit tout haut.)* « Comtesse Esther de Sélény, Buda-Pesth. »

MARIA-ANTONIA, *à demi-voix.*

Est-ce possible ?

MADAME DE ROCANÈRE, *méprisante.*

Comtesse Esther... de la noblesse de ghetto, hein ?

MARIA-ANTONIA

Sais-tu qui c'est, ça ?... La future madame Paul Astier.

MADAME DE ROCANÈRE

Madame Astier ?...

MARIA-ANTONIA

Seulement, il faudra qu'ils attendent que je sois morte, et j'espère bien...

SCÈNE XI

LES MÊMES, PAUL ASTIER

PAUL ASTIER, *à gauche, debout sur le petit perron des appartements privés.*

Enfin... les voilà.

MARIA-ANTONIA, *tressaillant.*

Ah !

PAUL ASTIER, *s'avançant d'un air dégagé.*

Je vous croyais chez vous, chère amie. *(S'inclinant devant mada Rocanère.)* Marquise, la campagne vous va divinement. Non, c'est vrai avez toutes deux des teints de fleur...

MADAME DE ROCANÈRE

On ne vous croit plus, joli menteur. Adieu.

(Elle embrasse son amie.

PAUL ASTIER

Comment, vous partez ?

MADAME DE ROCANÈRE

Il y a deux heures que je suis là.

PAUL ASTIER

Mais pas moi.

MADAME DE ROCANÈRE

Adieu, adieu. *(A part.)* Il n'y a pas à dire, il est charmant.

SCÈNE XII

(Paul Astier, redescendant la scène après avoir accompagné madame de Ro jusqu'à la porte, s'approche de sa femme et lui prend la main.)

PAUL ASTIER

Bonjour, Mari-Anto.

MARIA-ANTONIA, *durement, dégageant sa main.*

Bonjour, monsieur Paul Astier.

PAUL ASTIER, *souriant.*

Oh ! oh ! *(Il la regarde de tout près.)* Ces fiers sourcils rejoints, ces n frémissantes... Nous sommes donc toujours dans nos maquis ? Elle dure jours cette vendetta ?

MARIA-ANTONIA

Allons, allons, mon cher, pas de grimace entre nous. Nous sommes et nous nous connaissons.

PAUL ASTIER, *souriant.*

Êtes-vous bien sûre de me connaître ?

MARIA-ANTONIA

Jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée.

PAUL ASTIER, *souriant.*

Je ne vous dirai pas, selon la niaise formule courante : « Vous n'êtes pas parlementaire. » Vous êtes au contraire dans le ton, tout à fait dans le ton... Continuez donc, je vous prie... Je vais me croire en séance. *(Il s'assied.)* Ainsi, vous me connaissez à fond, Maria-Antonia? Et depuis combien de temps?

MARIA-ANTONIA

C'est vrai, je m'emporte, je m'emporte et puis je perds tout dans mes violences. Toi, tu es calme, tu es fort... Voyons, je vais essayer, moi aussi. *(Elle s'assied.)* Depuis quand je vous connais, mon cher Paul? Il y aura trois ans à la fin d'octobre, dans six mois.

PAUL ASTIER, *souriant.*

Vous êtes précise au moins. Alors, c'est d'avant notre mariage?

MARIA-ANTONIA

Oui... ce jour-là, nous nous promenions dans le parc. *(Elle montre le parc.)* Vous me parliez de votre amour; moi je vous racontais ma vie avec le duc, mon premier mari, et le long martyre que j'avais enduré jusqu'à sa mort. Il faisait un temps très doux, un soleil voilé traînant sa pâle lumière sur les pelouses dégarnies. En bas, près du pavillon, nous nous sommes assis. Et pendant que vous me disiez des phrases tendres, tout contre vous, ma main dans votre main, votre tête sur mon épaule; tout à coup, à une parole... était-ce même une parole... J'ai vu clair, j'ai compris... Ce qui vous tentait en moi, c'était ce splendide domaine, la fortune, les influences, mais rien de la femme... Vous ne m'aimiez pas... *(Sourire navré.)* Vous ne m'aimiez pas... J'ai eu là une minute horrible. Mes yeux se sont fermés comme devant la mort. Votre voix ne m'arrivait que très lointaine, très confuse, et j'entendais en même temps, sous la brise d'automne, les feuilles tomber dans tout le parc, les unes lentement, encore lourdes de sève, les autres furtives, légères. Autour du pavillon, on aurait dit des pas, un piétinement de foule silencieuse, une armée en déroute qui fuyait. C'était moi, tout cela, le désastre de mon beau rêve.

PAUL ASTIER

Je vous ai si bien comprise, ma chère amie, que je suis parti le lendemain matin.

MARIA-ANTONIA, *vivement.*

Oui, parti pour qu'on vous coure après !... Ce que j'ai fait du reste. Et bien ! même ce matin-là, dans cette galopade furieuse à travers champs, penchée sur le cou de ma bête, à guetter le train qui devait vous emporter, savez-vous ce que je me disais : « Tu es bien folle de tant te presser, ma pauvre duchesse ! Tu irais au pas, au tout petit pas, que tu serais encore sûre de l'atteindre, puis-

qu'il est ton mauvais destin, celui qu'on n'évite jamais. » Vous voyez si je connaissais, mon cher Paul.

PAUL ASTIER

Toujours, je ne suis rentré ici que sur vos instances. Vous m'avez prié, sup « Je serai ta femme, reviens. »

MARIA-ANTONIA

J'ai été votre femme; j'ai donné au monde ce spectacle, l'abaissemer la duchesse Padovani en madame Paul Astier épousant son architecte ne l'aimait pas. Et de tous les jours de ma vie, qui en a vu pourtant de som de lamentables, aucun ne m'a étreint le cœur comme le jour de mon mar Vous rappelez-vous, à la mairie, cet employé me regardant, bien en fac me disant avec un bon sourire : « Nous n'attendons plus que la marié C'était moi, la mariée !... Et à l'église donc ! Cette chapelle de la rue de Vaugi tout allumée, pleine de fleurs, et déserte... et le prélat mondain, en pèl violette, nous lisant un discours imprimé qui ne parlait que « des tradi d'honneur de l'époux, des grâces juvéniles de l'épouse ». *(Rire amer.)* Co c'était trouvé ! Voyons, si je ne vous avais pas connu, me serais-je ap de ces choses ?... Croyez-moi, allez ! J'avais mesuré le gouffre, et je m'y jetée les yeux ouverts, pour ne pas manquer à ma parole.

PAUL ASTIER

Non, Maria-Antonia ! simplement parce que vous m'aimiez... Et c'est in à vous de renier, de blasphémer l'amour... Tant de femmes meurent sa connaître !

MARIA-ANTONIA

Oui j'ai goûté l'amour, mais je l'ai payé de cruelles souffrances... O ne me plains pas, je n'accuse pas, je ne demande rien... Regardez seule cette terrasse et souvenez-vous que je n'ai jamais menti. Quand je me réfugiée ici il y a trois mois, aux premiers temps de mon exil et de ma soli tous les jours la même tentation folle de passer par-dessus la rampe et d briser la tête, en bas, sur le perron... Heureusement, je suis croyante, et qu'aurait dit le monde ?... A mon âge... une femme de mon rang... ce su de grisette abandonnée !... Dieu aidant, j'ai pu résister, me calmer dans la na vous oublier enfin.

PAUL ASTIER, *se rapprochant.*

M'oublier... Est-ce que c'est possible ! Deux êtres qui ont été l'un à l si profondément que nous, peuvent-ils s'oublier jamais ! Non ! non ! vous crois pas. Même à l'heure où vous priez, je me glisse dans vos pr et le soir, toute seule ici, quand vous regardez les étoiles à travers vos la je suis sûr que les étoiles vous parlent de moi.

MARIA-ANTONIA, *frissonnante.*

Ah ! mon Dieu, le voilà revenu. Il va me torturer encore... Mais laissez-la donc tranquille, cette pauvre créature, qui a tant souffert par vous.

PAUL ASTIER, *de tout près, bas.*

Et si je ne veux plus qu'elle souffre, si je veux réparer les peines que je lui ai causées !

MARIA-ANTONIA, *se dégageant d'un effort énergique.*

Ce n'est pas vrai. Ce que vous venez faire ici, ce que vous voulez obtenir de moi, je le sais, je vais vous le dire : Je vous gêne dans la vie, je suis l'escabeau qui ne sert plus et qu'on repousse d'un coup de botte. Le divorce, n'est-ce pas ? *(Les dents serrées.)* Pour pouvoir épouser ton Autrichienne tout en or.

PAUL ASTIER, *un peu surpris de la voir si bien renseignée.*

Comment ? Qui vous a fait ce racontar ? Je me suis trouvé deux ou trois fois avec mademoiselle de Sélény à l'ambassade d'Autriche, mais jamais de la vie...

MARIA-ANTONIA

Inutile, je suis renseignée.

PAUL ASTIER

D'abord, ces dames ont quitté Paris.

MARIA-ANTONIA

En effet, je viens de la voir, votre poupée. Elle est même très jolie. Malheureusement vous ne l'épouserez pas. Car ce qu'il faut bien vous mettre dans l'esprit, y enfoncer comme un clou avec un marteau, c'est que nous ne divorcerons jamais, entendez-vous, jamais ! Il y a eu le scandale de mon mariage, je n'en donnerai pas d'autre. Oui, je sais, monsieur Chemineau m'a dit... Rien ne serait plus facile... Un tribunal un peu complaisant, une simple lettre à écrire... sévices et injures graves... mais je trouverais cette comédie indigne de moi... Mon cher, vos législateurs auront beau faire, le divorce n'est pas une loi, c'est une tare. Comme Française, comme chrétienne, je refuse de la subir. L'Église nous a unis, que l'Église nous sépare, brise notre mariage ; mais tant qu'elle ne m'aura pas déliée de mon serment, j'en suis fâchée pour vous, je reste, jusqu'au tombeau, votre épouse très dévouée et très fidèle.

PAUL ASTIER, *souriant, fort calme.*

Je n'en demande pas davantage... Mon Dieu ! oui, ce que je veux de vous, ce que je suis venu chercher, c'est vous-même, ma femme, que j'ai perdue et que je viens reprendre.

MARIA-ANTONIA, *vivement.*

Me reprendre ! Pourquoi ?

PAUL ASTIER

Parce que mon compagnon me manque, parce que j'ai besoin de lui et que

jamais l'appui de son dévouement intelligent et fidèle ne m'a été né comme en ce moment. C'est à votre bonté, Maria-Antonia, c'est à votre gé de femme que je m'adresse. Revenez à Paris, près de moi. Vous ne plus rester ici puisqu'on va vendre. Installons une vie nouvelle... Je su secrétaire d'État, vous l'ai-je dit?... Obligé à recevoir, à une tenue d'e que complique la modicité de nos ressources actuelles... nous ne p nous en tirer qu'à force de raison et de bonne entente. Aidez-moi; je détresse et j'appelle...

MARIA-ANTONIA, *très hautaine.*

Retourner près de vous, merci bien! pour y rencontrer vos maî *(Avec un élan de fureur jalouse.)* Ne mens pas; cette Lydie y était l'autre matin... chez moi! dans mon hôtel!

PAUL ASTIER

Ceux qui tiennent pour vous et vous adressent régulièrement le intime de ma vie, auraient dû vous dire que cette visite a été suivie d'une cation de congé absolue et irrévocable.

MARIA-ANTONIA

On me l'a dit... mais quoi! Après celle-là, une autre.

PAUL ASTIER

Je vous jure...

MARIA-ANTONIA

Oh! ne jure pas... je te connais.

PAUL ASTIER, *il lui a pris la main.*

Écoutez-moi, Maria-Antonia, j'ai gardé longtemps, trop longtemps m de jeunesse... Ç'a été ma seule faute vis-à-vis de vous; tous les chagri je vous ai faits sont venus de là... Aujourd'hui, apaisé, plus sérieux, plus ho je veux en finir avec le malentendu qui est entre nous. Redevenons am que cela si vous voulez.

MARIA-ANTONIA, *amère.*

Certes!

(Elle veut se dégager.)

PAUL ASTIER, *la retenant.*

Soyons les deux doigts de la main, unis dans le même geste et visant le but.

MARIA-ANTONIA, *à demi vaincue.*

Tous ces beaux raisonnements, je me les suis faits en nous mariant pleure encore!

PAUL ASTIER, *bas, la voix très tendre.*

Et plus tard, qui sait? quand la confiance vous sera revenue...

MARIA-ANTONIA

Tais-toi, tais-toi... jamais !

PAUL ASTIER, *même jeu.*

Marie-Anto ! Marie-Anto !... Chère âme...

MARIA-ANTONIA, *dégagée brusquement, et le ton résolu.*

Ah ! charmeur, qui me lis jusqu'au fond et qui restes toujours illisible... Ainsi, c'est vrai ? bien vrai ? vous avez besoin de moi ?... Je peux vous servir en quelque chose ?... Eh bien, je suis prête à vous suivre, mon ami.

ACTE TROISIÈME

Chez les Vaillant.

Intérieur modeste et clair. Salle à manger. Porte au fond, sur une petite antic très claire aussi, où donne la cuisine; la nappe est mise pour le déjeuner Vaillant. — Un gros bouquet de muguets entre les deux couverts. Théière viande froide. Au mur, lithographies de batailles, portraits de généraux; pile d' et dessert de cerises sur le grand poêle de faïence.

SCÈNE PREMIÈRE

LYDIE

(Rien ne doit moins ressembler à la jolie fille en demi-peau du premi que cette gentille ménagère au grand tablier anglais, la jupe et les r relevées, en train de verser son eau bouillante dans la théière. — de sonnette que la jeune fille semblait attendre.)

LYDIE

Ah ! voilà... *(Elle s'élance.)* Dérangez pas, mère André, j'y suis... *(En p elle pousse la porte qui est dans l'antichambre.)* Mais fermez donc votre cu *(Elle ouvre, fait entrer vivement un commissionnaire et referme la po l'antichambre derrière eux.)*

SCÈNE II

LYDIE, LE COMMISSIONNAIRE

LYDIE, *bas.*

Vous l'avez vu ?

LE COMMISSIONNAIRE, *même ton.*

Oui, mademoiselle.

LYDIE

Vous lui avez parlé ? à lui-même ?

LE COMMISSIONNAIRE

A lui-même... devant le perron du ministère... J'ai guetté sa voiture vous m'avez dit, et quand il est descendu, je lui ai remis la lettre.

LYDIE

Il l'a lue ?

LE COMMISSIONNAIRE

Guère. *(Avec un geste.)* Comme ça !

LYDIE

Et la réponse ?

LE COMMISSIONNAIRE

Il n'y a pas de réponse.

LYDIE

Bien, merci. *(Elle le paye.)* Bonjour... laissez, laissez, je fermerai. *(Le commissionnaire sort, laissant la porte de l'antichambre ouverte. Quand elle s'est assurée qu'il est parti, Lydie referme la porte.)*

SCÈNE III

LYDIE

Pas de réponse... *(Elle ferme, descend lentement à la chaise de table et s'assied.)* Il a raison. Pourquoi m'aurait-il répondu ? Que pouvait-il me dire qu'il ne m'ait déjà dit ? La duchesse est revenue, elle a repris sa place, c'est tout simple... La pauvre femme a assez souffert, un peu mon tour maintenant. *(Elle se lève, va chercher les tasses, les met sur la table et vient au milieu.)* Et pourtant, non, non... il avait de si bons yeux la dernière fois... son adieu était si tendre, je sens là... quelque chose m'avertit... non, ce n'est pas la fin... ce dernier coup dans le cœur dont il faudra mourir. *(On sonne. Elle essuie ses yeux et appelle.)* On sonne, mère André, allez voir.

(Elle s'active à la table avec affectation.)

UNE VOIX DE FEMME, *dans l'antichambre.*

Mademoiselle Vaillant.

LYDIE

Cette voix !

(La porte de l'antichambre s'ouvre.)

SCÈNE IV

LYDIE, ESTHER, UN VALET DE PIED, *en livrée voyante.*

ESTHER, *debout dans l'antichambre pendant que son domestique lui ôte son manteau.*

Bonjour, vous.

LYDIE

Mademoiselle Esther !

ESTHER, *toujours dans l'antichambre.*

J'aurais pu vous écrire pour vous annoncer mon retour, mais c'éta long. En voilà des étages, jamais je n'étais montée si haut. *(Elle entr* s'embrasse, voulez-vous ?

LYDIE, *l'embrassant et rabaissant ses manches.*

Je vous demande pardon, je vous reçois dans une tenue...

ESTHER

Mais c'est très gentil... vos cheveux relevés, ce tablier à rayures... vo l'air d'un roman anglais.

LYDIE

Je suis obligée d'aider un peu au ménage ; nous n'avons qu'une vieille impotente, à moitié sourde...

ESTHER, *montrant le valet de pied resté dans l'antichambre.*

Paskéwitch lui a fait une belle peur en entrant ; elle s'est sauvée dans sa cu Pour qui ce joli couvert avec ces muguets sur la table ? Vous attende amoureux ?

LYDIE

Oh ! mon amoureux...

ESTHER

Oui, je sais, on vous a taillée à facettes dans un glaçon très pur, trè mais gare un jour si le dégel arrive !

LYDIE, *sourire gêné.*

Je n'attends que mon père pour le moment, c'est son heure.

ESTHER

Je serai contente de le connaître, M. Vaillant. C'est un ancien mi *(Montrant les murs.)* Je vois là toutes ces batailles... ces armes !

LYDIE

Non, mon père n'a pas servi. C'est pourtant une âme de soldat, de l'honneur, l'abnégation, la discipline en personne. Mais il a manqué comme tant d'autres. Il s'en console en regardant des images. Cela n pas toujours à l'égayer. Depuis quelque temps surtout, le pauvre hom bien songeur, bien sombre. Que voulez-vous ? c'est ce désaccord éter rêve et de l'action, de ce qu'on a et de ce qu'on désire, qui, à la longue, déc de vivre.

ESTHER

Oh bien ! moi, le rêve et l'action n'ont jamais fait qu'un dans ma v réalisé tout ce que j'ai voulu, du moins jusqu'à présent. *(Regardant buffet.)* Elles me tentent vos cerises, on peut ?

LYDIE

Je crois bien.

ESTHER, *croquant des cerises et marchant de long en large.*

Ah ! je ne sais pas ce que j'ai ce matin. Je ne peux pas tenir en place. Je me sens des nerfs... une trépidation.

LYDIE, *doucement.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

ESTHER, *gaiement.*

Rien, je suis folle, voilà tout. Oh ! pas la grande folie, pas à enfermer, non, ce que j'appelle « le jardin du Directeur », un petit air de « tourneboulage ». Ça vous étonne, vous si paisible, si calme.

LYDIE

Vous avez du chagrin, dites ?...

ESTHER, *après un temps.*

Vous n'y entendriez rien à mon chagrin... d'abord c'est surtout de la colère...

LYDIE

Eh bien, fâchez-vous, grondez...

ESTHER

Je suis trop seule à Paris... Personne à qui me confier.

LYDIE

La maréchale ?

ESTHER

La maréchale m'aime beaucoup, mais comment la sortir de son urne funéraire et de ses cendres de grand homme ? Je n'ai en réalité qu'une amie, ma chère, *(Lui prenant la main.)* une amie, sûre, loyale, mais tellement réservée, tellement raisonnable...

LYDIE

Oh ! j'ai l'air comme ça.

ESTHER

On craint toujours de l'effaroucher.

LYDIE, *souriant.*

Et alors, ce jeune homme ?

ESTHER

Quel jeune homme ?

LYDIE

Vous me disiez dernièrement que vous aviez un sentiment très vif pour quelqu'un.

ESTHER

Très vif, en effet.

LYDIE, *souriant.*

Je me doute bien qui... je l'ai rencontré souvent chez vous.

ESTHER

Chez nous !... il n'y vient jamais.

LYDIE

Ce n'est pas le comte Adriani ?

ESTHER

Allons donc ! ce fantoche... à moi... *(Avec la voix du garde-noble.)* qu'elle est bella !... Merci. Non, non, celui que j'ai choisi, celui veux pour maître, est un vrai maître, un de ces intrépides aux yeu devant qui toutes les femmes caracolent et tous les hommes se couchent des chiens... Ce que nous pourrions à nous deux !... malheureusement pas libre.

LYDIE

Une liaison ?

ESTHER

Oh ! ce ne serait rien, mais il est marié ; un triste mariage de toute ma ils devaient divorcer ces temps derniers, et puis je ne sais quelle man les voilà remis ensemble, réconciliés... Oh ! ces Français... légers co paille... j'ai appris la chose à mon retour par une ligne aux petites ann « Quelque temps sans nous voir ; patience et confiance. » Pas un mot d J'en ai pleuré de rage.

LYDIE

Pourquoi pleurer ? Patience et confiance, tout l'amour est dans ce mots.

ESTHER

Je ne sais pas attendre.

LYDIE

C'est que vous ne savez pas aimer.

ESTHER

Je l'aime pourtant et je n'en veux pas d'autre. Il est si bien, si corr ce qui me le rend plus cher encore, c'est que je vous ai connue par lui.

LYDIE, *épouvantée.*

Comment... c'est donc ?

ESTHER

Paul Astier, le sous-secrétaire d'État. Vous vous rappelez bien qu'u à l'ambassade, quand la maréchale s'enquérait de quelqu'un pour t les mémoires...

LYDIE

Oui, oui, je me rappelle... Et il vous aime, lui aussi ? Il vous l'a dit so

ESTHER, *riant.*

Très souvent.

LYDIE

Mais où donc ?... puisqu'il n'allait pas chez vous, ni vous chez lui, je suppose.

ESTHER

Ah ! non, vous pensez; il vivait séparé, mais toujours en surveillance... sa femme est si méchante, d'un si odieux caractère... à ne pas vouloir divorcer, rien que pour empêcher notre mariage... Alors, on se cachait, ce qui doublait le plaisir; on se rencontrait au théâtre quelquefois, au Bois tous les matins... délicieux le flirt à cheval, aimez-vous ça, petite ?

LYDIE

Je ne sais pas.

ESTHER

Mais oui, je suis bête.

LYDIE

Ainsi la duchesse... *(Se reprenant.)* madame Astier ne se doute de rien ?

ESTHER

Du moins quand je suis partie... Figurez-vous que, pour mieux dépister l'espionnage, il avait simulé une intrigue, un roman d'amour très affiché, avec une demoiselle... de celles qu'on n'épouse pas, vous m'entendez...

LYDIE

De celles qu'on n'épouse pas, j'entends bien. *(Lui prenant nerveusement les mains.)* Et vous, Esther, vous êtes sûre qu'il vous épouserait s'il obtenait le divorce ?

ESTHER, *avec candeur.*

Il faudrait bien qu'il m'épouse, pour m'avoir.

LYDIE, *écrasée.*

C'est vrai.

ESTHER

Maintenant, peut-être sa femme se méfie-t-elle ? Peut-être a-t-elle appris ce que cachait cette intrigue de paravent. Toujours elle a remis la main dessus. Oh ! mais je ne me rends pas... je suis une batailleuse, moi. D'abord, j'ai bien plus d'atouts qu'elle dans mon jeu. Je suis jeune, je suis riche, et tout cela, sa femme ne l'est plus.

LYDIE, *s'appuyant à un meuble pour ne pas tomber.*

Bien sûr, on ne lutte pas avec une rivale telle que vous.

SCÈNE V

LES MÊMES, VAILLANT

VAILLANT, *il entre le sourcil froncé, regardant derrière lui avec défianc grand chasseur debout dans l'antichambre.*

(Entre ses dents.) Qu'est-ce qu'il fait là, ce grand escogriffe ?

LYDIE

Mon père... *(A Vaillant.)* Mademoiselle Esther de Sélény.

VAILLANT, *stupéfait, laissant voir sur son visage assombri un épanouisse progressif.*

Comment ? c'était donc vrai ?

(Il se découvre vivement

ESTHER, *la main tendue.*

Bonjour, monsieur Vaillant... *(Elle rit en montrant l'antichambre.)* E brant, n'est-ce pas, mon valet de pied ?

VAILLANT, *lui tendant la main.*

Ainsi c'est vous, c'est bien vous ! Oh ! mademoiselle...

ESTHER

Je l'emmène pour rassurer tante Kate, à qui votre Paris fait une pe diable.

VAILLANT, *un peu égaré.*

Ah ! oui, madame votre tante... Mais que je suis donc heureux, vous ne p pas vous figurer la joie, l'ivresse... Voyons que je vous regarde encore.

ESTHER

Me trouvez-vous ressemblante ? Est-ce bien ce qu'elle vous avait dit de *(Elle montre Lydie immobile, absente.*

VAILLANT

Oui, mais j'aime mieux... on ne croit jamais les choses comme on vo raconte.

ESTHER

Vous savez que je vais vous reprendre Lydie. Dès demain, nous nous rem aux *Mémoires. (A Lydie.)* Il est bien ennuyeux, hein ! ma pauvre an grand patriote.

VAILLANT, *inquiet.*

Ah ! le grand patriote est avec vous ?

ESTHER

Avec nous, je crois bien. Il ne nous quitte pas d'une minute... On n'a vu un défunt aussi... comment dites-vous ça en parisien ?... aussi colla

VAILLANT, *riant de tout son cœur.*

Mais, c'est vrai, il est mort, je n'y pensais plus, il est mort...

ESTHER

Et plus vivant que jamais. Dans l'antichambre, son chapeau, ses gants, sa canne, comme s'il était là, comme s'il allait sortir... à table, son couvert mis matin et soir; vous pensez comme c'est gai cette place toujours vide, et si je suis contente quand ma chère Lydie vient prendre ses repas avec nous. Puis, partout des bustes, des portraits, des *ex-voto*, et cela à Paris comme à Vienne... nous voyageons avec le matériel.

VAILLANT, *très gai.*

Est-elle méchante !

ESTHER

Laissez donc; au fond, ma tante n'a jamais été aussi heureuse que depuis son deuil. Si vous l'entendiez quelquefois, quand nous sommes seules, quelle joie d'enfant, que d'expansion et de belle humeur !... Seulement, pour la galerie, veuve de grand homme et surtout prisonnière de ses démonstrations. Comment voulez-vous dire aux domestiques : « Enlevez le chapeau du défunt de l'antichambre », ou : « Feu M. le maréchal ne déjeune pas ce matin. »

VAILLANT, *riant.*

En effet, c'est assez difficile... mais j'y songe, mademoiselle, vous n'avez pas les mêmes motifs que le maréchal, vous... si vous déjeuniez là, avec vos amis, à la bonne franquette.

LYDIE, *un peu confuse.*

Oh ! père...

ESTHER, *souriant, avec une pointe de moquerie.*

Merci, monsieur Vaillant... Cela me ferait certainement beaucoup de plaisir; mais voyez-vous ma pauvre tante en tête à tête avec son héros... Non, non, je me sauve; à demain, ma chère, la voiture viendra vous prendre de bonne heure.

VAILLANT, *remontant la scène avec elle.*

Je ne l'ai point vue en bas, votre voiture... vous êtes donc venue à pied ?

ESTHER

J'adore ça... on se retourne. J'ai mis toute votre rue du Temple en rumeur... *(Au domestique.)* Paskéwitch, mon manteau. *(Debout sur la porte de l'antichambre et les regardant pendant qu'on lui met son manteau.)* C'est égal ! je suis contente d'être venue ici; ces deux couverts, cette petite table, Lydie avec son grand tablier, c'est un Paris que nous autres étrangers nous ne soupçonnons pas, dont vos auteurs ne nous parlent jamais. Adieu ! *(Elle sort accompagnée par Vaillant jusque sur le palier.)* Au revoir, monsieur Vaillant.

LYDIE, *toujours immobile et à demi-voix.*

Cette fois, je l'ai, mon coup de couteau; je l'ai en pleine poitrine.

SCÈNE VI

VAILLANT, LYDIE

VAILLANT, *la regardant un instant attendri.*

Lydie.

LYDIE, *sortant d'un rêve.*

Père.

VAILLANT, *lui ouvrant les bras tout grands.*

Embrasse-moi; embrasse-le bien fort, ton vieux fou. *(Il l'étreint co poitrine.)* Oh ! t'avoir soupçonnée, toi si droite, si simple... comme si j connaissais pas... comme si tu n'étais pas au-dessus de toutes les attei

LYDIE, *essayant de se dégager, détournant la tête.*

Mais je ne sais pas...

VAILLANT

Je crois bien que tu ne sais pas, et jamais je n'oserai te dire... les fol ont hanté ma pauvre tête depuis huit jours ! Moi qui prétendais rem la mère près de toi, te rendre cette douceur de tendresse et de protecti tu as à peine connue. Allons donc ! Est-ce qu'une mère aurait pu av idées pareilles sur sa fille ? Est-ce que ça se remplace jamais une m *(Avec transport.)* Oh ! reste là encore; et de près, bien bas, de peu quelqu'un nous entende, répète après moi : Père, je te pardonne.

LYDIE

Mais...

VAILLANT

Si, si, je veux... répète... Père...

LYDIE, *bas.*

Père...

VAILLANT

Je te pardonne...

ANTONIN, *au dehors.*

Parrain !

(Lydie embrasse son père et se sauve dans sa chambre

VAILLANT, *joyeux.*

Ah ! elle m'a pardonné.

SCÈNE VII

VAILLANT, ANTONIN.

VAILLANT

Toi ! *(Allant à lui.)* Ah ! mon ami, que je suis content.

ANTONIN, *à demi-voix.*

Et moi aussi, parrain. Où est-elle ?

VAILLANT, *avec un geste.*

Dans sa chambre.

ANTONIN

C'est fait.

VAILLANT, *l'entraînant à droite.*

Ah ! eh bien ? on s'aligne ?

ANTONIN

Ah ! ouit... il tient à sa peau, votre M. Lortigue. Si vous l'aviez vu ! j'avais pris avec moi le grand Meunier, mon copain au laboratoire, parce qu'il a plus le... le... enfin, n'est-ce pas ? Il parlait, je faisais les gestes. Du reste, ça n'a pas été long... Sur le terrain ou signez.

VAILLANT

Il a signé ?

ANTONIN

Avec transport.

VAILLANT

Allons ! il était écrit que je ne me battrais jamais... pas même au civil... Signé sans rien changer au moins ?

ANTONIN

Pas une virgule, voyez plutôt.

(Il lui passe le papier.)

VAILLANT, *moitié lisant, moitié marmottant.*

« Je, soussigné, déclare que les propos tenus par moi à la Direction des postes, « devant le personnel du troisième bureau, sur mademoiselle Vaillant et sur « son père... mn... mn... mn... mn... et que j'ai commis en les proférant un « mensonge et une lâcheté. *Lortigue.* » *(Avec hésitation.)* Tu trouves ça suffisant ?

ANTONIN, *riant.*

Alors, qu'est-ce qu'il vous faut ? N'ayez pas peur, M. Lortigue ne répétera plus que vous avez des protecteurs dans le ministère. Qui est-ce, ce Lortigue ?

VAILLANT

Un petit permuté de chez nous, passé à l'intérieur. Je crois même qu'il est attaché au cabinet d'Astier.

ANTONIN, *entre ses dents.*

Il est complet, alors.

VAILLANT

C'est égal. Dire qu'il a suffi d'un mot de cette madame de Rocanère, et de quelques potins de bureau pour que je doute de mon enfant, p je m'imagine un tas d'infamies dont je n'osais pas même rechercher les p Tu sais qu'elles sont charmantes, ces dames de Sélény.

ANTONIN, *vaguement.*

Ah !

VAILLANT

Mademoiselle Esther vient de venir, elle était là... là... il n'y a p minutes... un peu plus elle déjeunait avec nous... Ah ! vieux Bartholo bête, va !

(La porte de la chambre s'ouvr

ANTONIN, *bas.*

Prenez garde.

VAILLANT, *va à Lydie et l'embrasse.*

Allons ! à table.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LYDIE

LYDIE, *a quitté son tablier et séché ses yeux.*

Bonjour, Antonin... Vous déjeunez ?

ANTONIN

Non, merci, c'est déjà fait.

VAILLANT, *qui s'est assis.*

Mets-toi là tout de même et prends une tasse de thé. C'est sain p Avec toutes les abominations que tu manipules, que tu respires à la jo

LYDIE, *vivement à Antonin.*

On va bien chez vous ?

ANTONIN

Très bien.

VAILLANT

J'en ai rêvé, moi, de notre visite à ton laboratoire et de tout cet asso de mort aux rats.

LYDIE, *à Antonin, très vite, intention évidente d'interrompre son pèr*

La maman ? les sœurs ?

ANTONIN

Tout le monde. On est à la joie, vous pensez, grâce au parrain qui nous a fait rendre l'ancien bail.

VAILLANT

Grâce à la duchesse, mes enfants... Est-ce drôle que je ne peux pas l'appeler autrement?... *(A Antonin.)* Tu as vu, elle est revenue à Paris, le ménage est ressoudé.

ANTONIN

J'ai vu.

(Il regarde à la dérobée Lydie qui s'active à servir.)

VAILLANT

On parle dans les journaux d'une grande fête de charité à l'hôtel Padovani. Ils vont partout ensemble; l'autre jour à une chasse à courre chez les Brétigny, on a fait à la duchesse, comment dit-on... Ah ! les honneurs du pied !

ANTONIN, *bas et furieux.*

C'est à son mari qu'on aurait dû les faire, les honneurs du pied.

(Il esquisse un geste avec sa botte.)

VAILLANT, *qui rit tout en mangeant.*

Tu lui en veux toujours?... Tout de même... c'est quelqu'un, ce Paul Astier. Tu as lu hier son discours à la Chambre? Il ne phrase pas, celui-là... quoique fils d'académicien, il va droit à son affaire.

ANTONIN

Oui, un de nos jolis strug lifeurs.

VAILLANT

Tu dis?

ANTONIN

Strug lifeurs, ou Struggle for lifeurs, c'est le nom qu'Herscher, dans son dernier livre, donne à cette race nouvelle de petits féroces, à qui la bonne invention de la lutte pour la vie sert d'excuse pour toutes sortes de vilenies.

VAILLANT

C'est pourtant la loi de nature, comme il nous disait l'autre jour.

ANTONIN

Oui... la loi des forêts et des cavernes... mais nous n'en sommes plus là, Dieu merci ! L'homme s'est mis debout depuis le temps, il a inventé le feu, la lumière, la conscience et la vie morale, il a fait peur aux fauves.

VAILLANT

Mange donc, petite...

ANTONIN

Maintenant les fauves se revengent. Les entendez-vous gronder, se déchirer autour de l'écuelle?

VAILLANT, *à Lydie.*

Mâtin, comme il parle.

ANTONIN

Certes, ce n'est pas le grand Darwin que je mets en cause, mais les hyp bandits qui l'invoquent, ceux qui d'une observation, d'une constatat savant, veulent faire un article de code et l'appliquer systématiquemen vous les trouvez grands, vous les trouvez forts, ces gens-là ! Et moi j dis que ce n'est pas vrai. *(Il frappe sur la table, ses lunettes tombent essuie.)* Rien de grand sans bonté, sans pitié, sans solidarité humaine. J dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates, parce qu'elle chercher la brute au fond de l'homme et que, comme dit Herscher, elles ré ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé.

VAILLANT, *la bouche pleine.*

Pourquoi n'as-tu pas répondu ça à M. Paul Astier, quand nous étio lui ?

ANTONIN

Ah ! pourquoi !... Parce que je suis un timide, un pauvre bègue intern parce que les mots ne me viennent qu'après, trop tard, ou à flots, à bou avec une impétuosité qui les empêche de sortir. Ce n'est pas de ma j'ai vu trop jeune des choses trop terribles. J'avais quinze ans quand o a rapporté le père, un soir à la maison... vous vous rappelez, parrain. ai gardé plus de six mois un tremblement des muscles de la bouche. Aujou je ne tremble plus, mais je bégaye encore, surtout quand je parle sous l d'une émotion.

VAILLANT, *attendri, se tournant vers sa fille.*

Tu entends ça, petite... Ce qui lui vient du cœur, il n'a jamais su bien le pauvre enfant.

ANTONIN

Oh ! devant cet homme, l'autre jour, me parlant de mon bien-aim cette désinvolture... « le pauvre M. Caussade n'avait pas la taille des aff N'avoir pas pu trouver une parole... rien que la peur de pleurer et l'env de lui envoyer ma main fermée dans la figure. Cela, oui, j'aurais été de le faire.

VAILLANT

Alors, selon toi, Paul Astier...

ANTONIN, *remettant ses lunettes.*

Paul Astier, avec sa jaquette à la taille, et sa moustache au petit fe Astier, l'homme d'État, Paul Astier, l'homme du monde, est bien de la des deux gredins dont le beau livre que je vous prêterai vient de nous r l'histoire. *(Lydie se lève brusquement et sort par le fond.)*

VAILLANT

Où vas-tu, chérie ? appelle donc la bonne.

LYDIE

Je reviens, père.

SCÈNE IX

ANTONIN, VAILLANT

VAILLANT

Elle est un peu nerveuse, elle aussi... c'est dans l'air de chez nous aujourd'hui, tu devrais en profiter.

ANTONIN

En profiter ?

VAILLANT

Oui... depuis votre explication, il y a trois mois, vous n'avez plus reparlé de rien ?

ANTONIN

De rien. Et je suppose que ses intentions sont toujours les mêmes.

VAILLANT, *avec un bon sourire.*

Je ne le pense pas. Je la regardais tout à l'heure pendant que tu parlais. Essaye pour voir. Je vais vous laisser seuls, tu es en veine d'éloquence, hardi, là !... Tâche de la décider, et si c'est oui, passe au bureau pour me le dire. Je serais si heureux, je rêve ce mariage depuis si longtemps ! Surtout ne bredouille pas... nom d'un chien !... pas de le... le... enfin, n'est-ce pas ?... Et puis si tu m'en crois... *(Posant sa tasse et lui ôtant ses lunettes.)* Tu es bien mieux sans tes lunettes. *(Jetant sa serviette et appelant d'une voix de clairon.)* Fillette !

LYDIE, *entre avec un plat couvert.*

Voilà, père.

VAILLANT

Mais, sapristi ! mon enfant, regarde l'heure; notre belle visite m'a mis en retard, je file vite au bureau.

LYDIE

Comment, tu ne veux pas ?...

VAILLANT, *prenant des cerises sur le buffet.*

Rien qu'une poignée de cerises que je croquerai dans l'escalier comme un vieux gamin. Toi, finis de déjeuner, mignonne, tu n'as rien mangé. Antonin

te tiendra compagnie. Justement, il a quelque chose à te dire... quelqu
que je contresigne des deux mains.

(Il lui envoie un baiser, sort en fredonnant et referme la porte sur eu

Aime-moi, la belle,
Et je t'aimerai...

SCÈNE X

ANTONIN, LYDIE

(Ils sont debout en face l'un de l'autre.)

ANTONIN, *sourire triste.*

Ne vous effrayez pas, Lydie.

LYDIE

Je sais que vous n'avez rien à me dire, mon ami ; nous nous sommes ex
une fois pour toutes, mais moi, j'ai un service à vous demander.

ANTONIN

Dites.

LYDIE

Je vais partir pour un long voyage... mon père n'en sait rien... Ce
rentrant, il trouvera ici une lettre lui apprenant l'endroit où je suis
pourquoi...

ANTONIN

Y songez-vous, Lydie ?... Partir... quelle tristesse pour ce pauvre homm
vous êtes toute la vie !

LYDIE

Oui, oui, mais il le faut. N'essayez pas de m'attendrir. J'ai assez de
il le faut. Ce que je vous demande, c'est d'être près de lui quand il
nouvelle, de ne pas le laisser seul... Vous me le promettez ?

ANTONIN

Je vous le promets.

LYDIE

Merci.

(Un silenc

ANTONIN, *sans la regarder.*

C'est loin où vous allez ?

LYDIE

Très loin.

ANTONIN

C'est pour longtemps ?

LYDIE

Oh ! très longtemps.

ANTONIN

Et lui, est-ce qu'il part avec vous ?

LYDIE, *surprise, le regardant.*

Lui ?

ANTONIN, *bas.*

Oui, je comprends... il viendra vous rejoindre... Paul Astier !...

LYDIE

Vous savez donc ?... c'est connu de tout le monde, n'est-ce pas ?

ANTONIN

Vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cherché... D'ailleurs, il ne se cachait guère. *(Violemment.)* Mais enfin, ce départ est donc indispensable ?

LYDIE

Indispensable.

ANTONIN

Aujourd'hui ?

LYDIE

Aujourd'hui.

ANTONIN

Et pour quelle heure ?

LYDIE

Dans un moment.

ANTONIN, *regardant autour de lui.*

Vos bagages sont prêts ?

LYDIE, *sourire navré.*

J'ai tout ce qu'il me faut.

ANTONIN, *après un silence.*

Voyons, puisque vous vous en allez seule... voulez-vous que je prévienne maman ? Voulez-vous qu'elle vous accompagne ? Elle comprend tout, celle-là... Elle a eu tant de misère !

LYDIE, *les dents serrées.*

Non, non, merci... besoin de personne.

ANTONIN

Laissez-moi au moins vous conduire jusqu'à la gare ?

LYDIE

Je vous en prie, non.

ANTONIN, *avec effusion.*

Je suis votre ami pourtant.

LYDIE

Et un noble esprit... et un grand cœur. J'aurais dû... j'aurais voulu... mais il est trop tard... j'ai passé à côté de mon bonheur sans le voir... j'y songeais là, en vous écoutant. *(Un silence, puis avec élan.)* Ah ! oui, vous avez raison, cet homme est un scélérat. Il m'apparaît bien tel qu'il est, maintenant... Comme il s'est servi de moi, comme il m'a salie, brisée... Et je l'aime encore...

ANTONIN, *très ému.*

Oui, quand on aime, c'est cela... tout à fait cela. On a beau voir, savoir, se répéter les choses... le... le... enfin, n'est-ce pas ? *(Sanglot.)* on aime encore...

LYDIE, *très émue.*

Adieu, mon ami, je compte sur vous.

(Il fait un signe : Oui, et sort précipitamment.)

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

La chambre de Paul Astier. — Cabinet de toilette, à droite, grand ouvert, à demi visible. — C'est le soir, lampes et appliques allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEMINEAU, STENNE, *puis* LORTIGUE
(SCÈNE MUETTE)

Chemineau en habit, cravate blanche, allongé sur le divan, lit un journal à la lumière d'une applique. Stenne, le petit domestique, va et vient sans bruit, de la chambre au cabinet de toilette, allume le gaz où chauffe la bouillotte, va voir l'heure à la petite pendule Louis XVI de la cheminée. Il a, sur les bras, l'habit noir, le gilet de son maître, qu'il pose avec précaution au dos d'un fauteuil.

STENNE

Le patron est bien en retard, monsieur Chemineau.

CHEMINEAU, *regardant la pendule.*

Oui, sept heures et demie. Il n'y avait pourtant pas séance à la Chambre, aujourd'hui.

LORTIGUE, *entrant précipitamment, tenue de soirée, un programme à la main.*

Personne encore ?

STENNE

Personne.

LORTIGUE, *sans voir Chemineau.*

Effrayant ! Tout le monde du dîner est là, ministres et ministresses, l'Académie, les ambassades, il ne manque plus que le maître de la maison et... *(Ton de blague.)* notre incomparable romancier.

CHEMINEAU, *toujours allongé.*

Quel romancier ?

LORTIGUE

Tiens ! vous voilà, vous ?... Mais Herscher ! c'est le clou de la soirée. Il doit lire des fragments de son nouveau livre.

CHEMINEAU

« *Deux jeunes Français de ce temps...* » Mâtin ! ce n'est pas folichon.

LORTIGUE

Justement. La note moderne... tout ce qu'il y a de plus moderne... Nous avons des programmes illustrés. *(Lisant.)* « Grande fête de charité à l'hôtel Padovani, au bénéfice de l'Œuvre des petites muettes. »

CHEMINEAU, *du divan.*

Voyons ?

LORTIGUE

Une idée de génie, elle est de moi, cette exhibition du romancier à la mode, un homme qui ne va nulle part. Aussi, nous avons placé plus de cinq cents billets à quarante francs !

CHEMINEAU

Quarante francs pour voir un romancier !... C'est payé.

LORTIGUE

Ah ! et pour l'entendre... Il doit lire dans la serre.

CHEMINEAU

Vous êtes du dîner ?

LORTIGUE

Moi ? du dîner, de la fête, je suis de tout... Et vous ?

CHEMINEAU

Moi, de rien.

STENNE, *remontant la lampe.*

Parce que vous n'êtes pas de Nîmes.

(Il sort.)

SCÈNE II

LORTIGUE, CHEMINEAU

LORTIGUE, *s'approchant du divan.*

Dites donc, maître Chemineau... *(Il rit.)* C'est singulier que j'ai toujours envie de vous conjuguer, comme un verbe latin : Chemino, je chemine, cheminas...

CHEMINEAU, *flegmatique.*

Cheminabo, je cheminerai.

LORTIGUE, *poussant une petite chaise près du divan.*

Vous en avez bien la tête d'un qui cheminera... *(Enfourchant la chaise et à demi-voix.)* Voyons, gros malin, qu'est-ce qui se passe ici ?

CHEMINEAU

Ici ? Comment voulez-vous que je le sache ? c'est vous qui me renseignez.

LORTIGUE

Ils étaient ruinés, on allait tout vendre, et puis on ne vend rien. Séparés, à la veille d'un divorce, les revoilà maintenant en pleine lune de miel. Quels sont les vrais dessous ? Ma curiosité est légitime, remarquez bien.

CHEMINEAU

Certes.

LORTIGUE

Car enfin, s'il y a dislocation du ménage, il s'agit de se trouver sur le côté le plus solide.

CHEMINEAU

Bédame !

LORTIGUE

Évidemment le patron mijote un coup... mais quoi ?

CHEMINEAU

Mais quoi ?

LORTIGUE, *la voix encore baissée.*

Entre nous, je le trouve faiblard, dans cette circonstance.

CHEMINEAU

Heu !...

LORTIGUE, *imitant Chemineau.*

Heu !... A sa place, il y a longtemps que, d'une façon ou d'une autre, j'en aurais fini avec mon crampon.

CHEMINEAU

D'une façon ou d'une autre ?...

LORTIGUE, *l'œil mauvais.*

Parfaitement. *(Il se lève et marche.)* Mais les hommes de votre génération, ceux de trente à quarante, même les plus forts, sont encore empêtrés d'un tas de superstitions et de scrupules.

(Il allume une cigarette.)

CHEMINEAU

Quel âge avez-vous donc, Lortigue ?

LORTIGUE

Vingt-trois ans. Comme dit mon maître Astier, je suis du bateau qui vient tout de suite après le vôtre, vous pousse et vous chasse...

CHEMINEAU

Alors, sur ce bateau-là, plus de préjugés ?

LORTIGUE

Des colis ? n'en faut pas.

CHEMINEAU

Il n'y a plus rien ?

LORTIGUE

Rien de rien.

CHEMINEAU

Et le gendarme ?

LORTIGUE

Le gendarme !... Oui, à la rigueur, si vous voulez... Quoique, au fond, le gendarme de maintenant...

CHEMINEAU

Eh ! j'en ai une peur bleue, même de celui-là. Ah ! s'il n'y avait pas de gendarme...

LORTIGUE

Je vous le disais bien, les superstitions des gens de votre bateau. Parce que vous ne marchez pas, comme moi, avec Berckeley !...

CHEMINEAU

Berckeley ?

LORTIGUE

La doctrine écossaise... Rien n'existe, le monde est une fantasmagorie. Le principe admis, on peut tout se permettre ; cela n'a pas la moindre importance. C'est ma théorie, je vous la prête, si vous voulez.

CHEMINEAU

Merci, fameux ! Je ne dis pas qu'à l'occasion...

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL ASTIER, STENNE

PAUL ASTIER, *entrant très agité, suivi du petit domestique qui lui prend son chapeau, son pardessus, sa canne.*

Chemineau est là ?

CHEMINEAU, *se levant.*

Présent. *(Pliant son journal.)* Au rapport, comme d'habitude.

LORTIGUE, *jetant vivement sa cigarette.*

Mais arrivez donc, cher maître... Tout le monde est au salon.

PAUL ASTIER, *brutal.*

Allez voir un peu si j'y suis, vous, au salon.

LORTIGUE, *enchanté.*

Mais comment donc !... *(Il sort en frétillant.)*

PAUL ASTIER, *à Stenne.*

Tout est prêt ?

STENNE

Oui, m'sieur.

PAUL ASTIER

Va... je m'habillerai seul...

STENNE, *sur la porte.*

Coup de fer ?

PAUL ASTIER

Oui... non... Peut-être. Je te sonnerai.

(Stenne sort.)

SCÈNE IV

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

PAUL ASTIER, *debout, furieux, déboutonnant et retirant sa jaquette.*

Quand je te dis que l'amour est une triste affaire... Est-ce qu'elle n'a pas essayé de s'empoisonner !...

(Il lance sa jaquette sur le lit.)

CHEMINEAU

Qui donc ?... Ta femme ?

PAUL ASTIER

Ah ! ouat... *(Il déboutonne son gilet.)* ma femme !... Lydie, la petite Vaillant. *(Il arrache sa cravate et la jette.)* Un miracle ! Je passe avenue Gabriel... Je vois de la lumière au rez-de-chaussée.

CHEMINEAU

Ta garçonnière ?

PAUL ASTIER

J'entre, mon cher, et dans les fleurs, dans l'éclairage, tout le tremblement des jours de grande séance, je la trouve en train de s'envoyer *ad patres*... « Je suis venue mourir chez nous. »

CHEMINEAU

Charmante.

PAUL ASTIER

Me vois-tu, dans ma situation, avec cette histoire sur les bras ! *(Il retire son gilet et le jette sur le lit.)* Deux minutes plus tard, ça y était.

CHEMINEAU

En voilà une affaire !

PAUL ASTIER, *le linge chiffonné, l'air tragique, les manches relevées sur ses robustes bras nus.*

C'est qu'elle y tenait, la mâtine... Il a fallu se battre, lui arracher la mort

d'entre les dents... et encore je ne suis pas sûr qu'elle en réchappe ! C'est qu'elle en a bu une vraie goutte, et pas du poison pour rire. *(Fouillant dans sa poche et en retirant un petit flacon rose.)* Strychnine, aconitine, je ne sais quoi, tout ce qu'elle a pu trouver de mieux chez son Antonin...

(Il dépose le flacon au bord d'une table à droite, entre dans son cabinet et verse l'eau.)

CHEMINEAU

Antonin ?... Ah ! oui, le... le... enfin, n'est-ce pas, le potard...

PAUL ASTIER, *se retournant tout en se lavant la figure.*

Précisément...

CHEMINEAU, *s'approchant et regardant la fiole, les mains derrière le dos, comme s'il craignait d'être mordu.*

En effet, ça a l'air sérieux, cette tisane-là. *(Il tend le nez, flaire et se détourne.)* Drôle d'idée, tout de même... Il faut aimer rudement un homme... As-tu de la veine !... mais as-tu de la veine !... Et comment t'en es-tu tiré ?

PAUL ASTIER, *rentrant, le cou et les bras nus qu'il essuie.*

Un vrai tour de force. D'abord le médecin, les drogues, les larmes. Puis, en moins d'une heure, j'ai pu la consoler et la reconsoler, lui prouver clair comme le jour que je n'aimais qu'elle au monde, qu'elle n'avait qu'à rentrer bien sagement chez petit père. Et tout le temps, cette idée qui ne me quittait pas : vingt-cinq personnes à dîner chez moi.

(Il rentre dans le cabinet et jette sa serviette.)

CHEMINEAU

Sapristi ! tu es fort !... Moi, de penser à ces vingt-cinq personnes, ça m'aurait coupé l'appétit.

PAUL ASTIER

Malheureusement...

CHEMINEAU

Malheureusement ?...

PAUL ASTIER, *il revient en polissant ses ongles.*

Elle avait laissé une lettre chez elle.

CHEMINEAU

Bigre !

PAUL ASTIER

Des adieux touchants à son père, et il est à craindre que le vieux, en rentrant...

CHEMINEAU

Est-ce qu'elle t'a nommé ?

PAUL ASTIER

Pas de danger ! Elle m'aime trop.

(Il repasse dans la toilette.)

CHEMINEAU (1)

En voilà des émotions ! On doit vivre double dans ces moments-là... Ah ! il ne risque pas de m'en arriver autant, à moi, avec ma vie de cheval d'omnibus... entre le Palais et l'étude du père Boutin. Et puis, moi, les femmes ne me prennent pas au sérieux !... Je ris, je plaisante, et, comme tu dis, la passion ne plaisante jamais. J'ai bien essayé, parbleu ! d'après ta méthode, de le faire avec elles au sentiment, à la vibration... Mais je ne peux pas, il y a toujours un moment où je m'échappe... C'est Paris qui est cause de ça, ce rire-là s'attrape en naissant, dans l'air du boulevard, et on ne peut plus s'en défaire après. Maintenant, peut-être qu'avec des étrangères... car, en définitive, les femmes ne sont pas toutes les mêmes... c'est comme pour le poisson, on en prend au blé, on en prend à la cerise... Qu'est-ce que tu en penses, Paul ? Crois-tu pas que pour une étrangère, cette façon d'aimer, à la parisienne, en chineur, en rigoleur ?...

PAUL ASTIER, *du cabinet de toilette.*

Étrangères ou non, les femmes ne mordent qu'à la romance.

CHEMINEAU

Est-il fort, le mâtin !... Dis donc ?

PAUL ASTIER

Hein ?

CHEMINEAU

Sais-tu que si tu écrivais tes mémoires, ils seraient autrement intéressants que ceux du grand maréchal.

PAUL ASTIER

Quel maréchal ?

CHEMINEAU

Le maréchal de Sélény, le glorieux vaincu de Carinthie. Seulement ça ne serait pas toujours facile à illustrer. La petite Vaillant... *(Il rit.)* mais que va-t-elle dire en rentrant, la malheureuse ? que va-t-elle pouvoir inventer ?

PAUL ASTIER, *revenant, pantalon noir, plastron blanc, chemise fine, dont il boutonne les manchettes.*

Ah ! tu comprends... je l'ai mise en voiture... pas bien d'aplomb, tu penses... reconduite jusqu'au coin de sa rue, puis, ma foi : « Tu es femme, tu sais mentir, débrouille-toi, ma fille », et me voilà.

CHEMINEAU, *respirant.*

Ouf !...

(1) Quelques phrases de Chemineau, dans cette page et la suivante, sont un simple rajout nécessité par la mise en scène, pour permettre à Paul Astier de passer du linge fin et de revenir en cravate blanche. Le texte peut être abrégé si l'acteur chargé du rôle de Paul Astier ne lambine pas en s'habillant

PAUL ASTIER

Maintenant, parlons de choses sérieuses, tu as vu ces dames ?

(Il allume une petite lampe à esprit de vin sur la table.)

CHEMINEAU

Déjeûné avec elles ce matin, comme tous les jours. Ce soir, je les accompagne à la représentation de gala à l'Opéra... Beaucoup parlé de toi.

(Il est remonté et prend une chaise au fond.)

PAUL ASTIER

Naturellement.

(Il chauffe son petit fer à moustaches.)

CHEMINEAU

J'entretiens le feu sacré, tu penses ! *(Redescend.)* Mais je ne te cache pas que mademoiselle Esther n'est pas très contente... Elle trouve que c'est long, que ça tire, que ça tire...

PAUL ASTIER, *frisant ses moustaches.*

Ah ! mon ami, c'est affreux, je n'arrive pas.

CHEMINEAU

Pas possible ! Joséphine résiste à Napoléon ?

PAUL ASTIER

Elle change d'idées tous les jours... Elle veut, elle ne veut plus. Ce qui gâte tout, c'est qu'elle a vu Esther; elle la trouve trop jolie.

CHEMINEAU

Elle veut, elle ne veut plus; ça, c'est la faute de ton secrétaire, qui te trahit comme toujours... Comment peux-tu garder ce Lortigue près de toi ?

PAUL ASTIER, *gravement.*

Je le garde... *(Il éteint sa petite lampe.)* Je le garde parce que rien n'est plus rare qu'un homme déterminé et que rien n'est plus précieux, à l'occasion.

(Il boutonne son plastron de chemise.)

CHEMINEAU

Pour déterminé, il l'est... Si tous ceux de son bateau lui ressemblent, nous en verrons de belles. Un bateau où il n'y a plus rien, ni bon Dieu, ni gendarme !... Encore, nous autres, sans croire absolument aux vieilles institutions, nous savons qu'elles sont là. C'est comme une rampe d'escalier, on s'en sert rarement, mais ça rassure; tandis que ces petits bonshommes fin de siècle... En attendant toi, mon bon, tu fais des bêtises. Pour plaire à ta femme, tu as remis la vente de Mousseaux, c'est bien ! je recule, je recule. Il faudra payer pourtant. Puis, tu la laisses gaspiller vos derniers sous. Cet abandon de la rente Caussade, ces fêtes, ces réceptions...

PAUL ASTIER, *les dents serrées, achevant de nouer sa cravate.*

Oui, tout pour lui plaire ! J'ignore si j'y réussis, mais je sais bien que, moi, j'ai une farouche envie...

(Geste furieux.)

CHEMINEAU, *souriant.*

De t'en débarrasser...

PAUL ASTIER, *tapant sur le coin de la table.*

Dire que j'ai là, sous la main, une occasion unique...

CHEMINEAU, *effrayé.*

Sous la main ?

(Il regarde le petit flacon rose, se lève précipitamment.)

PAUL ASTIER, *mettant son gilet.*

Sans doute...

CHEMINEAU, *plus bas, pour lui seul.*

Le poison ?

PAUL ASTIER

...Esther de Sélény.

CHEMINEAU

Ah ! oui... Esther de Sélény... Tu m'as fait peur...

PAUL ASTIER

Quoi donc ?

CHEMINEAU

Rien, rien... Certes, oui, l'occasion est superbe... Seulement, prends garde, tu as des concurrents sur la piste, et pas mal cotés.

PAUL ASTIER

Qui, par exemple ?

CHEMINEAU

Le comte Adriani.

PAUL ASTIER

Pépino ! Allons donc... Nous lui donnerons la tante Kate...

CHEMINEAU, *vivement.*

Ah ! mais non... Elle est pour moi, la tante Kate, je l'ai retenue.

PAUL ASTIER

Comment ?

CHEMINEAU

Je t'assure, j'y arrive... et contrairement à ta théorie que les femmes n'aiment pas le rire, c'est par le rire, celle-là, que je l'ai prise... sans doute à cause de son grand deuil.

PAUL ASTIER, *rire jaune.*

Tiens ! tiens ! Voyez-vous ce Chemineau.

CHEMINEAU, *modeste.*

Chemino, je chemine, cheminabo...

PAUL ASTIER

Tu me dis toujours que je suis fort, mais il me semble...

CHEMINEAU, *l'aidant à passer son habit.*

Dame ! mon cher, la lutte pour la vie... Struggle for life ! Je lutte, moi aussi... pour l'étude du vieux Boutin. D'ailleurs ça ne t'entame pas, la fortune d'Esther reste intacte, et ne vaut-il pas mieux que tu m'aies pour oncle et dans la maison ?... je t'aiderai à y entrer... C'est que, crois-moi... plus dangereux que tu ne penses, le jeune garde-noble... Tu ne l'as pas encore vu, en uniforme ?... très galbeux !... et toujours là, ne lâchant jamais... Ainsi, ce soir, il doit nous rejoindre à l'Opéra.

PAUL ASTIER

Mais il dîne ici.

(Fouillant dans les poches de sa jaquette.)

CHEMINEAU

Il filera de bonne heure, va !

PAUL ASTIER

Je l'en défie !... On lui apprendra la politesse.

CHEMINEAU

Enfin, tu es averti, tâche d'aller vite, il n'est que temps !

PAUL ASTIER, *avec colère.*

Eh ! je le sais bien.

CHEMINEAU

Te voilà prêt, je m'en vais.

PAUL ASTIER

Attends. Deux mots sur ma carte pour Esther.

CHEMINEAU, *le regardant, pendant qu'il écrit, en habit, le pied sur une chaise.*

Tout de même tu es plus gentil comme ça... pas l'air commode tout à l'heure en manches de chemise; c'est étonnant comme le vêtement vous retape un monsieur !... presque de la morale, une cravate blanche. *(Près de sortir.)* Dis donc, Paul ?

PAUL ASTIER

Hein ?

CHEMINEAU, *montrant le flacon.*

Ne laisse pas traîner ça !

PAUL ASTIER

Quoi ?

CHEMINEAU, *toujours son même geste furtif.*

A demain.

(Il sort.)

PAUL ASTIER, *seul, habillé, tout prêt, debout devant la petite table.*

Ah ! oui, ça... *(Surpris, comme halluciné.)* Pourquoi est-ce là, ça ?... Comment est-ce venu ?... Je n'ai rien fait pour l'avoir, c'est bien trop dangereux, ces machines-là, chez soi !... *(Songeant.)* Il a fallu que cette petite fille... Curieux, comme rencontre. *(Prenant le flacon.)* Quelque chose de prompt, de sûr, et qui ne laisse pas de trace... Alors ! *(Bas, presque chuchoté.)* Quelques gouttes dans un verre d'eau et je serais libre !... *(Violemment.)* Non ! non ! Jamais ! jamais ! jamais !

(Il a le geste de jeter le flacon et s'arrête en entendant la voix de sa femme.)

SCÈNE V

LE MÊME, MARIA-ANTONIA

MARIA-ANTONIA, *elle est entrée, l'écoute et le regarde depuis un instant, parée, décolletée, de la poudre sur les cheveux.*

Eh bien, Paul, voyons !

PAUL ASTIER, *tressaillant, puis tout de suite droit et poli.*

Voilà, chère amie. *(Il a fermé sa main sur le flacon qu'il glisse dans la poche de son gilet, puis marchant vers sa femme, à laquelle il offre le bras.)* Tiens, vous vous poudrez, maintenant ?

MARIA-ANTONIA, *le fixant, la voix lente et profonde.*

Pour que la transition soit moins brusque, quand le monde me verra avec les cheveux de mon âge.

(Elle lui a pris le bras et ils sortent.)

CINQUIÈME TABLEAU

Salon-fumoir à l'hôtel Padovani. — C'est le soir après le dîner; par les hauts vitrages du fond, on voit les invités de la soirée se rendant dans le jardin couvert où doit avoir lieu la lecture.

SCÈNE PREMIÈRE

LORTIGUE, PAUL ASTIER, LE DUC DE BRÉTIGNY, LE GARDE-NOBLE, *en grand costume rouge et or, et quelques autres convives du dîner, achevant leur café et fumant. Cigares et liqueurs sur une table et sur une servante.*

LORTIGUE, *sur le devant à gauche, savourant un petit verre et un cigare, regarde dans le fond vers Paul Astier.*

Décidément, il a quelque chose, ce soir, le patron ! Jamais je ne l'ai vu si

absorbé. Pas dit trois paroles de tout le repas, un homme toujours si maître de lui... Bigre de bigre ! Est-ce que le ministère sauterait ! *(L'air ingénu.)* Déjà !

SCÈNE II

LA COMTESSE DE FODER, *puis* MARIA-ANTONIA *et la* MARQUISE DE ROCANÈRE

LA COMTESSE DE FODER, *l'accent étranger, appelant.*

Monsieur Lortigue !

LORTIGUE

Comtesse ?

LA COMTESSE DE FODER

Mais où est donc notre cher maître ? je ne le vois pas.

LORTIGUE

Quel maître ?

LA COMTESSE DE FODER

Le maître de tous les maîtres !...

LORTIGUE

C'est l'illustre romancier que vous cherchez ?

LA COMTESSE DE FODER

Oui, je voudrais être présentée... j'étais trop loin de lui, à table.

LORTIGUE

Mais, M. Herscher vient de passer dans la serre. On l'installe pour sa lecture.

LA COMTESSE DE FODER

Oh ! Mettez mon fauteuil tout près... que je le voie bien... Je suis folle de cet homme-là.

LORTIGUE

Écoutez, je veux bien vous présenter, mais à une condition...

(Il lui dit tout bas quelque chose de vif. — Elle remonte.)

PAUL ASTIER, *redescend la scène et s'assied à droite de la table.*

Lortigue !

LORTIGUE, *arrivant vite près de lui.*

Monsieur ?

PAUL ASTIER, *très nerveux.*

Vous avez bien dîné ? Les chaud-froids étaient bons ?

LORTIGUE, *étonné.*

Mais, monsieur, comme d'habitude; tout m'a paru excellent.

PAUL ASTIER

Tant mieux ! C'est le dernier repas que vous ferez à la maison, je ne suis pas fâché que vous vous en alliez content.

LORTIGUE, *sourire blafard.*

Ah ! vous me... je suis démissionnaire ?

PAUL ASTIER

Vous vous y attendiez bien, voyons. Depuis un an que je vous regarde manœuvrer... *(Il se lève.)* Vous êtes un sot, monsieur Lortigue... C'était moi, le côté solide; c'est avec moi qu'il fallait être. J'aurais fait votre fortune en même temps que la mienne. Vous ne l'avez pas compris, tant pis pour vous !

LORTIGUE

Mais...

PAUL ASTIER

Allez, allez ! Nous finirons de régler ce petit compte tout à l'heure.

(Il remonte.)

LORTIGUE, *à part.*

Ah ! nous finirons... Il paraît que ce n'est pas fini ? Il me tient, les exigences vont commencer. On va me demander des affaires sérieuses. Toupet de Nîmes, attention !

(Il fait un pas, le garde-noble l'arrête au passage.)

LE GARDE-NOBLE, *montrant madame de Foder qui parle dans le fond avec Maria-Antonia et madame de Rocanère.*

Monsieur le secrétaire, pardon... Qui c'est, cette petite dame qui vous causait, il y a un moment ? Je l'avais en face de moi, à dîner.

LORTIGUE

Comtesse de Foder, étrangère pour hommes célèbres.

LE GARDE-NOBLE

Pour hommes célèbres... esclousivement ?

LORTIGUE

Hélas... Rien à frire, monsieur le comte, nous n'en tenons que pour M. Herscher.

LE GARDE-NOBLE

Zé comprends pas l'engouement que toutes ces femmes ils peuvent avoir pour ce moussou. Il n'est pas beau, il n'a pas de costoume... Cez nous, c'est rien du tout un homme comme ça.

LE DUC DE BRÉTIGNY, *s'approchant du garde-noble.*

Ah ! monsieur, cela me soulage de vous entendre parler ainsi. Votre main... encore. *(Étonnement du garde-noble.)* Le duc de Brétigny, de l'Académie française, auteur de...

LE GARDE-NOBLE

Si, si, simpatico, molto simpatico.

LE DUC, *se posant pour conférencer.*

Quand je pense que dans ce salon qui fut pendant vingt ans le premier salon académique de Paris, j'ai entendu, au bénéfice du même orphelinat, l'illustre Astier-Réhu, *(A Paul toujours distrait.)* votre père, mon cher Paul, nous lire son *Essai sur Marc-Aurèle.*

LORTIGUE, *qui s'est approché, bas.*

Pas dû faire beaucoup d'argent, l'*Essai sur Marc-Aurèle.*

LE DUC

Et que ce soir, M. Herscher, l'auteur de ce livre épouvantable, où l'on voit deux jeunes faquins assassiner une laitière...

PAUL ASTIER, *l'air absent.*

Que voulez-vous, mon cher duc, Maria-Antonia y a tenu.

LE DUC

Vraiment, je ne la retrouve plus, ma parfaite amie... Remarquez que j'étais à sa discrétion, qu'elle pouvait me demander un fragment de mes *Argentiers au XII*me *siècle...*

(Ils remontent.)

LORTIGUE, *qui les suit.*

Pas encore beaucoup d'argent, cette affaire-là.

LA COMTESSE DE FODER, *descendant avec madame de Rocanère.*

Moi, ma chère, ce qui m'a saisie, surtout, dans ce chef-d'œuvre, c'est la scène rue Mazarine, la rupture de ce jeune misérable et de la femme qu'il aimait, ce baiser d'adieu, dans la pluie, sur le trottoir, quand on leur a refusé la clef de leur bouge.

MADAME DE ROCANÈRE

Oh ! ce livre, moi, je l'ai lu toute la nuit, c'était bon comme une piqûre de morphine. Dire que c'est arrivé, tout cela ! Bien plus amusant qu'un roman.

LA COMTESSE DE FODER

Oh ! je voudrais passer une nuit dans ce garni.

LORTIGUE, *ton de blague froide.*

Tiens, c'est une idée ! Nous pourrions peut-être arranger cette partie-là...

(Il continue à parler bas à madame de Foder qui se détourne.)

LE DUC DE BRÉTIGNY

Ma parole d'honneur, elles sont toutes folles !

MARIA-ANTONIA, *s'approchant du groupe et s'asseyant à droite de la table.*

Moi, je reproche une chose à M. Herscher; il a oublié de parler des mères. Car enfin, ils ont eu une enfance, ces malheureux dont il raconte la triste histoire. Ils ont eu des berceaux, ils ont eu des mères qui se penchaient pour les regarder

dormir. « Qu'est-ce qu'il sera, quand il sera grand ? » Et elles les voyaient riches, aimés, honorés... Elles ont tout rêvé pour eux, excepté l'abomination qui devait être. *(Regardant Paul toujours absorbé.)* Ah ! la pauvre mère de Caïn.

LE DUC DE BRÉTIGNY

Vous oubliez, ma chère amie, qu'un grand poète avait déjà magnifiquement parlé de cette mère. C'était sacré, ce monsieur n'avait plus le droit d'y toucher.

MARIA-ANTONIA

Victor Hugo, c'est vrai, je me rappelle.

(Déclamant.)

Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn !

LORTIGUE, *qui rentre après une courte sortie, à Maria-Antonia.*

Madame, tout le monde est là. M. Herscher demande s'il peut commencer.

MARIA-ANTONIA, *à Brétigny.*

Votre bras, mon cher duc.

(Elle prend le bras de Brétigny et sort par la gauche, suivie des autres convives.)

LE GARDE-NOBLE, *se dégageant, à la marquise de Rocanère qui lui a pris le bras.*

Escousez-moi, marquise, ma zé pouis pas assister à la lectoure. Zé souis attendou à l'Opéra.

(Il s'esquive doucement par la droite, tandis que madame de Rocanère sort à gauche, au bras d'un autre invité.)

LA COMTESSE DE FODER, *à Lortigue dont elle prend le bras.*

Et placez-moi bien, vous savez, tout près de lui !

PAUL ASTIER, *à Lortigue.*

Conduisez madame à son fauteuil et revenez ici me parler.

(Lortigue et la comtesse sortent par la gauche. Paul Astier sort précipitamment par la porte droite sur les pas du garde-noble dont il a suivi le jeu. Plus personne en scène. Applaudissements au lointain.)

SCÈNE III

PAUL ASTIER, LE GARDE-NOBLE

PAUL ASTIER, *rentrant avec le garde-noble qu'il pousse devant lui.*

Mais non, mais non, mon cher Pépino, ce n'est pas possible.

LE GARDE-NOBLE, *se défendant.*

Ma, mon ami, zé vous ai dit... Zé souis attendou à la soirée de gala à l'Opéra pour ma pétite combinazione.

PAUL ASTIER

Voyons, et notre grand romancier, vous ne voudriez pas lui faire cet affront ?

LE GARDE-NOBLE

Oh ! vous savez, moi... les romanciers, les romans...

PAUL ASTIER

Oui, vous préférez les combinazione.

LE GARDE-NOBLE, *riant.*

Si, si...

PAUL ASTIER

Alors, mademoiselle Esther vous attend à l'Opéra ?...

LE GARDE-NOBLE

C'est convénou.

PAUL ASTIER

Et vous comptez enlever l'affaire, grâce à votre uniforme ?

LE GARDE-NOBLE, *riant.*

Précisément !... N'en dites rien.

PAUL ASTIER, *effilant nerveusement sa moustache.*

Elle est jolie, n'est ce pas ?

LE GARDE-NOBLE, *les yeux comme des pommes.*

Cristo ! qu'elle est bella !

PAUL ASTIER

Simpatica, surtout.

LE GARDE-NOBLE, *qui allait le dire, étonné.*

Si... si... simpatica ! zé mé lé pensais en même temps.

PAUL ASTIER

C'est pour vous éviter la peine de le dire... *(Subitement, très sérieux.)* Écoutez-moi, maintenant. Vous avez vu mes cartons de tir chez Gastine ?

LE GARDE-NOBLE

Si.

PAUL ASTIER

Vous m'avez vu aussi fonctionner sur la planche, pointe et contre-pointe ?

LE GARDE-NOBLE

Cristo !

PAUL ASTIER

Vous savez que j'ai eu dix duels... tous très heureux... pour moi ! Ceci posé et bien entendu, je vous défends de faire la cour à mademoiselle de Sélény.

LE GARDE-NOBLE

Ma...

PAUL ASTIER

Je vous défends d'aller la trouver ce soir à l'Opéra.

LE GARDE-NOBLE

Ma...

PAUL ASTIER

Et vous prie de gagner vivement la place d'honneur qui vous est réservée dans nos salons.

LE GARDE-NOBLE

Ma... zé...

PAUL ASTIER

Car la refuser serait me faire affront et, sous les vingt-quatre heures...

LE GARDE-NOBLE

Dio santo !

PAUL ASTIER

Il faudrait m'en rendre raison.

LE GARDE-NOBLE

Mon essellent ami... pas moins...

PAUL ASTIER

Allons, rentrez là... vite !

LE GARDE-NOBLE

Ma foi, mon cer Paolo, z'aurais pas été en ouniforme, zé mé serais rendu à vos bonnes raisons... d'autant qué cé romancier est un homme tout à fait çarmant et qué dé ma natoure, z'aime pas beaucoup les bataglia... Ma, zé zouis en grande tenoue, et per l'honnor de l'habit qué zé porté...

(Il fait un pas vers le fond.)

PAUL ASTIER, *terrible.*

Alors, vous partez ?

LE GARDE-NOBLE

Hé !...

PAUL ASTIER

Prenez garde, Pépino ! je vous saignerai comme un petit poulet.

LE GARDE-NOBLE, *doucement.*

Heu ! Poverino... zé lé sais qué trop... *(Souriant.)* Ma, comprénez, *(Coiffant son casque d'un geste résolu.)* l'ouniforme !...

(Il sort.)

SCÈNE IV

PAUL ASTIER, *seul.*

Pas mal... seulement trop de nerfs, trop impressionnable... Il n'avait plus une goutte de sang dans les veines... il ne sera pas plus pâle après-demain quand je lui aurai mis trois pouces de fer sous la peau. Ce n'est pas encore

celui-là qui me gênera dans ma route. *(Geste de colère.)* Ah ! si le reste était aussi facile !

SCÈNE V

PAUL ASTIER, LORTIGUE, *il entre par la gauche, au fond, et vient à droite de la table.*

PAUL ASTIER, *tressaillant.*

Ah ! c'est vous. *(Un temps. Il le regarde jusqu'au fond des yeux, va pour lui parler, puis s'arrête.)* Non... rien... rentrez !

(Lortigue souriant et regardant les deux issues.)

LORTIGUE

Je... rentre, ou je sors ?... Car vous n'oubliez pas que je suis démissionnaire...

PAUL ASTIER

Rentrez ! nous verrons plus tard.

(Lortigue sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VI

PAUL ASTIER, *seul; puis* MARIA-ANTONIA

PAUL ASTIER, *à demi-voix.*

Qu'allais-je faire ? Cette chose que je n'ose pas m'avouer à moi-même, la confier à... Est-ce que je dors ?... Est-ce que je deviens fou ?... Paul Astier ! Paul Astier !... *(Mâchonnant les mots.)* ...angoisse !... torture !... ça m'attire et je n'ose pas... Je n'oserai jamais...

MARIA-ANTONIA, *entrant par la gauche, toute faible et défaite, parlant à la cantonade.*

Non, je vous en prie, laissez, laissez... ce n'est rien...

(Elle se laisse aller sur un siège bas, près de la table, feignant de ne pas voir Paul Astier.)

PAUL ASTIER, *s'approchant.*

Qu'y a-t-il ?

MARIA-ANTONIA, *faux étonnement.*

Tiens, vous êtes là, vous aussi ?... En voilà des maîtres de maison.

PAUL ASTIER

Est-ce qu'on est maître de maison quand on reçoit une cohue pareille et que les fauteuils se payent deux louis... Vous êtes souffrante ?

MARIA-ANTONIA, *s'éventant.*

Oh ! peu de chose, un malaise... Cette lecture... l'émotion de ces scènes cruelles... si saisissants l'histoire de ce crime, le supplice de ces deux jeunes bandits... Ouvrez la fenêtre, voulez-vous ?

PAUL ASTIER, *allant vers la fenêtre à droite.*

Quelle idée aussi !...

(Il ouvre.)

MARIA-ANTONIA

Ah ! c'est bon.

(Elle s'évente à grands coups.)

PAUL ASTIER, *revenant.*

Faire lire chez vous de telles horreurs !

MARIA-ANTONIA

Des horreurs, qu'en savez-vous ? Vous n'avez pas lu... *(Souriant.)* et je vois que vous n'écoutez guère.

PAUL ASTIER

Merci ! je n'aime pas ce genre de littérature pour dames... *(Entre ses dents.)* une histoire d'assassins.

MARIA-ANTONIA

On connaît vos goûts littéraires. Tous les hommes d'action sont ainsi... Vous préférez madame de Genlis : *les Veillées du Château*, par exemple.

PAUL ASTIER

Le livre de ce monsieur, ce sont les veillées du bagne.

MARIA-ANTONIA

Je vous trouve difficile, mon ami... Sonnez donc, je vous prie, et faites-moi donner un verre d'eau... *(Un temps.)* Eh bien ?

PAUL ASTIER, *immobile, comme terrifié.*

Vous dites ?...

MARIA-ANTONIA

Un verre d'eau glacée. Cela achèvera de me remettre. Sonnez donc, le timbre est près de vous.

PAUL ASTIER

Non, j'y vais...

(Il sort précipitamment par la droite. — Un temps.)

MARIA-ANTONIA, *qui se penche sur la table et le guette par la porte entr'ouverte.*

(A part, la voix navrée.) Oh ! la pauvre mère de Caïn... *(Haut, avec un bon sourire à Paul qui revient portant le verre d'eau.)* Vous me servez vous-même, c'est gentil. *(Montrant la table.)* Posez ça là... mais vous tremblez, mon ami... comme vous êtes pâle !... Cette croisée, peut-être ?...

(Mouvement pour se lever.)

PAUL ASTIER, *bas.*

Non, merci.

MARIA-ANTONIA, *toujours assise.*

Ainsi, ce livre d'Herscher ne vous intéresse pas? *(Applaudissements au lointain.)* Il y a pourtant là dedans certaines pages comme le chapitre du piège, cette prise de possession de l'homme par le crime... On sent que ce doit être vrai. Vous ne trouvez pas? *(Elle prend le verre. Paul se détourne. Elle va boire, puis s'arrête.)* Vous êtes sans doute comme Brétigny, qui prétend que des choses pareilles ne se voient que dans les bas-fonds et que la société, la vraie, la nôtre, est à l'abri de ces monstruosités! Moi, je ne suis pas de son avis. Nous avons eu quelques beaux crimes dans le grand monde.

(Elle porte le verre à ses lèvres.)

PAUL ASTIER, *vivement.*

Maria!

MARIA-ANTONIA

Mon ami.

(Elle le regarde, attend une parole et de nouveau approche de sa bouche le verre.)

PAUL ASTIER

Ne bois pas!

(Il veut prendre le verre. Maria-Antonia l'écarte doucement.)

MARIA-ANTONIA

Pourquoi? J'ai soif.

PAUL ASTIER

Jette ça... je veux... je t'en prie... jette.

MARIA-ANTONIA, *qui s'est levée brusquement sans abandonner le verre, toujours posé sur la table.*

Tu n'as donc pas le courage d'aller jusqu'au bout? Tu n'es donc pas un homme fort? C'était pourtant bien combiné. Il arrive tous les jours qu'une personne d'âge meure subitement en pleine fête mondaine. L'audace même de ton crime te couvrait... Et tu t'arrêtes juste au bord. Tu t'émeus pour si peu, tu trembles, tu te bouleverses. Il fallait m'envoyer Lortigue... Il n'aurait pas tremblé, lui!

PAUL ASTIER, *bas, bégayant.*

Mais je ne comprends pas... J'ai craint que cette eau glacée... vous fît mal... et...

MARIA-ANTONIA

Misérable! C'est que je te guette, va! Et il y a longtemps... Je savais que tu en viendrais là, je croyais même que ce serait plus tôt... Ah! tu as lutté, je t'ai vu. La peur, un reste de tenue, ce plastron empesé sur la poitrine, qui

vous tient lieu d'honneur à vous autres... Puis, tu n'as pas pu résister, parce que tu es un méchant, que tu n'as pas de pitié, enfin parce que la tentation était trop forte et que le vertige t'a pris. Dis donc encore qu'il n'existe pas, ce vertige du crime. Tu l'avais dans les yeux, tout à l'heure, devant ta glace. Avant même de voir ton geste, glissant le flacon dans ta poche, là, j'avais deviné. Je me suis dit : C'est pour aujourd'hui.

PAUL ASTIER

Quelle folie ! en voilà assez... Jette ce verre et rentrons.

MARIA-ANTONIA, *écartant le verre qu'il veut prendre et se mettant entre la table et son mari.*

Vraiment !... Et si j'appelais, moi, si j'ouvrais ces portes toutes grandes, monsieur le sous-secrétaire d'État... si je criais : Venez voir, voilà l'homme !

(Sa voix s'est montée, en parlant.)

PAUL ASTIER, *épouvanté.*

Maria...

MARIA-ANTONIA, *baissant la voix.*

Je l'ai tiré de la misère et de la boue, je l'ai fait ce qu'il est, tout ce qu'il a lui vient de moi... Je lui ai sacrifié mon nom, ma fortune, payé toutes ses dettes... Elle m'a coûté plus cher que Mousseaux, la restauration de ce gentilhomme !... Et maintenant que je n'ai plus rien, qu'il m'a tout pris, pour me remercier de ce que j'ai fait, en prix de mon amour et de mes tendresses, voici ce qu'il m'apporte à boire... la mort ! ...la mort à moi qui lui ai donné plus que ma vie.

PAUL ASTIER, *farouche, croisant les bras.*

Eh bien ! faites, appelez !... Vous figurez-vous que j'ai peur ? *(Bas et tout près d'elle.)* Mais comprends donc, malheureuse femme, que si j'en suis venu là, c'est toi, c'est ta faute. Pourquoi t'es-tu acharnée ? Pourquoi me barrer la route ? Il fallait que je saute ou que je t'écrase. J'ai manqué mon coup, tant pis pour moi ! Appelle, mais appelle donc, qu'est-ce qui te retient ?

MARIA-ANTONIA

Oui, oui, tu es fort, tu es brave, tu es sûr que je ne dirai rien. Tu ne t'es pas trompé, tiens !... *(Elle fait un pas vers la croisée et jette le verre. Revenant vers lui.)* Tu voulais divorcer, c'est fait... Ma lettre est écrite, partie; c'est moi qui le demande, le divorce... Maintenant, il n'y a plus d'épouse ici, plus d'amante, rien qu'une mère, une triste mère en cheveux gris, prête à tous les mensonges, à toutes les hontes, pour t'épargner, à toi, la honte suprême, pour que tu ne sois pas un assassin.

(Elle cache sa figure dans ses mains.)

PAUL ASTIER, *lui prenant la main d'un geste brusque, l'effleure d'un baiser, en courbant la tête comme une bête traquée. Tout bas.*

Pardon... pardon...

MARIA-ANTONIA, *se détournant pour cacher ses larmes.*

Oh ! moi, toujours pardon, mais c'est la vie qui ne pardonne pas... Oh ! sois bon, sois bon, sois honnête ; tu ne sais donc pas que tout se paye, pauvre enfant, tout se paye... tout ! (1)

---

(1) Averti par les impossibilités de mise en scène que le cinquième acte de la *Lutte pour la vie* a rencontrées au Gymnase, j'engage les directeurs qui ne peuvent donner à la vente du château de Mousseaux, l'ampleur pittoresque et le mouvement nécessaires, à terminer la pièce sur ce cinquième tableau, en supprimant les trois dernières lignes : « Ah ! sois bon, sois honnête... », et laissant la vie se charger du vrai dénouement.

ACTE CINQUIÈME

A Mousseaux, dans l'Orangerie. — A droite et à gauche, file d'orangers et de citronniers; porte à gauche; tout le fond large ouvert sur une vaste cour d'honneur sablée, au bout de laquelle se dresse une des ailes du château. Dans un coin à gauche, un clavecin, une viole ancienne, tentures, tout un lot de pièces adjugées. Au milieu de la serre, un grand panier avec des piles de livres par terre. Des armes sur une chaise. Désordre et désarroi d'une vente. Une table au fond entourée de chaises. — Une heure de l'après-midi. — Belle lumière de septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

HEURTEBIZE, GARÇONS JARDINIERS

HEURTEBIZE, *très animé.*

La table à l'entrée pour le notaire ! Bien. *(Regardant à droite.)* Les fauteuils de ces dames... Bon. Emportez-moi ce panier. Vous mettrez encore quelques chaises de ce côté. Nous en avons manqué hier. Il vient tant de monde à cette vente.

SCÈNE II

LES MÊMES, VAILLANT

(Il est debout, dans le fond, les traits changés, creusés, un crêpe à son chapeau.)

HEURTEBIZE, *rangeant ses chaises.*

Tiens ! monsieur Vaillant. Vous voilà vers chez nous ? Il y a du temps qu'on ne s'était vu.

VAILLANT, *redescendant la scène.*

Eh oui ! mon père Heurtebize. *(Aux jardiniers qui le saluent.)* Bonjour, bonjour. *(A Heurtebize toujours occupé.)* J'ai vu que votre vente avait lieu, je suis venu flâner une journée par ici, essayer de décrocher quelque souvenir, un débris de cette chère maison où mon enfant a été si heureuse.

HEURTEBIZE, *toujours à son installation.*

Oh ! vous venez tard, monsieur Vaillant. C'est déjà le cinquième jour. Aujourd'hui, on finit les armes, accessoires de chasse... puis on vendra l'écurie, peut-être les orangers, si on a le temps. *(Entrent des hommes dans le fond.)* Ah ! voilà les marchands de Paris, la bande des vautours. *(Criant aux marchands qui essayent le clavecin.)* Eh ! là-bas, ne touchez rien, tout ce coin est adjugé...

VAILLANT

Et le château, est-il vendu ?

HEURTEBIZE

Oui... le château est vendu; les nouveaux propriétaires sont déjà installés, en camp volant, dans le pavillon Médicis. *(Baissant la voix.)* Deux étrangères, très riches... ça ne vaudra pas notre pauvre madame.

VAILLANT

Oh ! oui, pauvre madame !

HEURTEBIZE

Ç'a été son malheur, ce mariage. Enfin, c'est fini, la voilà divorcée...

VAILLANT

Et retirée à Ajaccio. On voit tout de même de drôles de choses dans ce temps-ci... Vous restez, vous, Heurtebize ?

HEURTEBIZE, *guettant du monde qui arrive par le fond.*

J'espère, monsieur Chemineau m'a dit qu'on me gardait.

VAILLANT

Chemineau ? L'homme d'affaires de...

HEURTEBIZE

Oui, c'est lui qui est chargé de la liquidation de l'ancien ménage, et je ne sais pas comment ça se fait, il est au mieux avec les nouveaux acquéreurs. *(Criant.)* Pas par ici, ces fauteuils sont réservés. *(Il s'élance à droite, vers mesdames de Rocanère et de Foder, qu'accompagne le garde-noble. Saluant en reconnaissant la marquise.)* Par là, madame de Rocanère, si vous voulez bien.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA COMTESSE DE FODER, LA MARQUISE DE ROCANÈRE, *au bras de laquelle s'appuie le* GARDE-NOBLE, *marchant lentement avec une canne. Derrière ce groupe, le notaire est entré et s'installe à sa table avec son clerc, puis peu à peu du monde vient pour la vente.*

MADAME DE ROCANÈRE, *pendant que madame de Foder cause avec le notaire. Elle traverse la scène, ainsi que le garde-noble qu'elle guide lentement.*

Comment êtes-vous, cher comte ?

LE GARDE-NOBLE

La tête mé tourne un peu... Ma zé mé tiens... zé mé tiens.

MADAME DE ROCANÈRE

Quand je vous disais que l'air de Rocanère achèverait de vous guérir.

LE GARDE-NOBLE, *langoureux.*

Et vos petits soins, marquise... Et le vieux vin de Vouvray de cet excellent marquis...

MADAME DE ROCANÈRE, *tendre.*

Chose singulière ! Je vous ai soignée et je me suis guérie. Je ne me fais plus de piqûres de morphine.

LE GARDE-NOBLE, *s'asseyant péniblement à gauche, une chaise sous ses pieds.*

C'est ce monstre de Paul Astier qui m'en a fait oune dé piquoure. Cinq mois sur lé flanc, poverino ! *(Langoureux.)* Et vous n'étiez pas là, Louise.

MADAME DE ROCANÈRE

Chut !

LA COMTESSE DE FODER, *s'approchant.*

Eh bien ! le notaire m'a dit le nom des nouvelles châtelaines de Mousseaux, mesdames de Sélény.

LE GARDE-NOBLE, *mouvement.*

Hé !...

LA COMTESSE DE FODER

Deux Hongroises... une très jolie.

LE GARDE-NOBLE

Cristo ! qu'elle est bel...

MADAME DE ROCANÈRE, *sévèrement.*

Vous la connaissez, Pépino ?

LE GARDE-NOBLE, *les yeux baissés, l'air hypocrite.*

Oun peu.

LA COMTESSE DE FODER

Mais ce n'est pas tout, voici ce qu'on raconte. Il paraît que Paul Astier, sitôt les délais légaux, épouserait la demoiselle.

LE GARDE-NOBLE, *avec un cri.*

Eh ! la voilà, ma combinazione ! C'est lui qui l'a faite. *(Se levant.)* Voyons oun peu ce notaire ce qu'il dit.

LA COMTESSE DE FODER

Eh bien ! qu'est-ce qu'il lui prend ?

(La marquise et elle suivent le garde-noble vers le fond.)

HEURTEBIZE, *s'essuyant le front, revenu vers Vaillant, toujours sur un banc, absorbé, les yeux à terre.*

Et les affaires, monsieur Vaillant ! Ça va comme vous voulez ? Toujours dans les postes ?

VAILLANT

Non... plus. J'ai démissionné depuis la mort de ma fille.

HEURTEBIZE

Ah ! mon Dieu ! Votre fille, cette belle enfant ?... C'est vrai, moi qui ne voyais pas tout ce noir sur vous. Je vous demande bien pardon. Mais comment ce malheur est-il arrivé ?

VAILLANT

Est-ce qu'on sait ?... L'air de Paris était mauvais pour elle. Elle est rentrée un soir, malade... Elle a traîné deux mois, et puis... et puis... *(Bas, se levant.)* Oh ! connaître le bandit qui me l'a tuée...

HEURTEBIZE

Mademoiselle Lydie ! si bonne, si douce... nous l'adorions à la maison... Je me rappelle, quand elle a quitté le château, le jour de sa terrible scène avec madame. *(Mouvement de Vaillant.)* Elle est arrivée chez nous encore toute tremblante.

VAILLANT, *stupéfait.*

Une scène avec madame ? avec la duchesse ?

HEURTEBIZE, *plus bas.*

Mais oui, vous savez bien... Quand madame les a surpris, tous deux.

VAILLANT, *furieux.*

Tous deux ?

HEURTEBIZE

Mais avec son mari, donc !

LE NOTAIRE, *appelant.*

Heurtebize.

HEURTEBIZE, *vivement, regardant dans le fond.*

Monsieur le notaire... voilà...

(Il remonte vers la table du notaire.)

VAILLANT, *cri étouffé.*

Paul Astier... C'était lui ! *(Seul sur le devant de la scène.)* Oh ! maintenant, tout s'éclaire... Ma nomination à Paris ; l'accueil de la duchesse, la dernière fois... Elle a dû me croire complice de ces infamies ! Oh ! oui, oui, c'était bien le nom que mon enfant m'a caché jusqu'à la fin, le nom sur lequel ses dents se serraient dans l'agonie... Paul Astier... ! Voyons, voyons... *(Regardant sa montre.)* Cinq heures pour rentrer à Paris... *(Un pas.)* Que je perde mon nom de Vaillant si, ce soir, ma fille n'est pas vengée !

HEURTEBIZE, *revenant vers lui.*

Monsieur Vaillant, vous savez ce que je viens d'apprendre ?... il est ici.

VAILLANT

Paul Astier ?... Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

HEURTEBIZE

Dame ! Il n'est plus propriétaire du château, mais toujours député de l'endroit, et comme le moment des élections approche...

VAILLANT, *presque souriant, mais terrible.*

Ah ! il est ici !... Où est-il descendu ?

HEURTEBIZE

Mais au Lion d'Argent... Il n'y a que ça dans le pays.

VAILLANT

Merci, j'y vais.

(Il sort par la gauche.)

HEURTEBIZE, *regardant au fond.*

Attention !... les patronnes.

(Il s'écarte.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA MARÉCHALE, ESTHER, CHEMINEAU, UN VALET DE PIED.

Riches toilettes d'été, ombrelles éclatantes. La maréchale en rose, redescendant la scène au bras de Chemineau. — Esther s'est arrêtée à l'entrée et parle au notaire qui salue debout. A gauche, mesdames de Foder et de Rocanère regardent avec curiosité, surtout du côté d'Esther. Le grand valet de pied précède ces dames portant un coussin pour les pieds de la maréchale.

LA MARÉCHALE, *tendre et dolente, à Chemineau.*

Ah ! mon ami, que de sacrifices je vous fais. Vous me l'arrachez du cœur, morceau par morceau, mon pauvre grand homme.

CHEMINEAU, *épanoui.*

Sans trop de douleur, voyons.

LA MARÉCHALE

Une fois, c'est son chapeau qui disparaît de l'antichambre.

CHEMINEAU, *riant.*

Je confondais toujours avec le mien.

LA MARÉCHALE

On ne lui met plus son couvert.

CHEMINEAU, *bon enfant.*

Il n'arrivait jamais à l'heure.

LA MARÉCHALE

Et voilà que j'ai quitté mes voiles de veuve, que j'avais juré de porter éternellement.

CHEMINEAU

Allons, avouez que vous vous sentez plus légère. Le rose vous va si bien ; et puis, enfin, nous allons nous marier...

LA MARÉCHALE

Ah ! taisez-vous, Ferdinand.

CHEMINEAU

(A part.) C'est pourtant vrai que je m'appelle Ferdinand *(Haut.)* ...je ne pouvais pas vous épouser en veuve Artémise.

LA MARÉCHALE

C'est égal ! de temps en temps vous me le laisserez reprendre, n'est-ce pas ?

CHEMINEAU

Le deuil ?

LA MARÉCHALE

A certaines dates commémoratives... Ainsi l'anniversaire de Carinthie, sa défaite glorieuse.

CHEMINEAU, *gaiement.*

Comment donc ! mais je le prendrai le deuil, moi aussi, ces jours-là... Qu'est-ce que ça me fait ? D'abord, pour un avoué, le noir est réglementaire.

LA MARÉCHALE

Et les *Mémoires*... Les *Mémoires* de mon héros ? Vous voudrez bien que je m'en occupe ?

CHEMINEAU

Nous nous en occuperons tous deux. Il est un peu à moi aussi votre héros. Très bons comme rapport, les *Mémoires* d'un grand homme. Je ferai comme ici, je surveillerai la vente.

(Il l'installe dans un des fauteuils de droite, lui met aux pieds le coussin que porte le domestique.)

ESTHER, *redescendant en scène, en riant.*

Ah ! Ah ! C'est très amusant.

CHEMINEAU

Quoi donc ?

ESTHER, *montrant le garde-noble devant qui madame de Rocanère s'est assise et tient obstinément son ombrelle pour l'empêcher de regarder Esther.*

Le comte Adriani est là... On le cache, on lui a sans doute défendu de venir nous saluer...

CHEMINEAU

Écoutez donc... Il sait ce que ça lui a coûté la dernière fois, de venir vous saluer... à l'Opéra.

ESTHER

Tiens ! C'est vrai... *(Appelant Heurtebize qui cause dans le fond.)* Eh ! là-bas, Chose ! *(Elle appelle encore.)* Chose !

HEURTEBIZE, *s'approchant et se découvrant.*

Je m'appelle Heurtebize, mademoiselle.

ESTHER, *très hautaine.*

Vous vous appellerez comme je voudrai, ou l'on ne vous appellera plus

du tout... Allez me chercher le livre de Mousseaux, le livre où les étrangers s'inscrivent.

(Heurtebize salue et sort.)

LA MARÉCHALE, *troublée.*

Que veux-tu faire de ce registre, mon enfant ?

ESTHER

Rien, une fantaisie...

(Paul Astier apparaît dans le fond. Mouvement d'attention et de curiosité. A ce moment, le fond de l'Orangerie est rempli de monde de toute sorte.)

SCÈNE V

LES MÊMES, PAUL ASTIER

(Il est un peu pâle, très correct, la tête haute. Il salue à droite et à gauche, dit un mot au notaire, à sa table, en passant.)

MADAME DE ROCANÈRE, *à gauche.*

Oh ! c'est trop fort.

LA COMTESSE DE FODER

Quoi donc ?

MADAME DE ROCANÈRE

Paul Astier, ici ! Ainsi il est venu, il a osé...

LA COMTESSE DE FODER

Le bel Assuérus rend visite à Esther.

PAUL ASTIER, *s'arrêtant devant elles.*

Tiens, vous voilà, mesdames ? l'heureuse surprise !

MADAME DE ROCANÈRE

La surprise est surtout pour nous, mon cher monsieur Astier.

PAUL ASTIER, *aperçevant le garde-noble.*

Eh ! cher comte, très heureux de vous retrouver sur pied.

LE GARDE-NOBLE, *comiquement.*

Et moi aussi, cer Paolo... bien content, zé vous assure.

PAUL ASTIER, *à madame de Rocanère.*

Ma présence vous étonne, marquise ? Croyez bien qu'il m'en a coûté, *(Avec intention.)* autant qu'à vous-même, je pense, pour rentrer dans une maison où chacun de nos pas réveille tant d'échos, tant de souvenirs !

MADAME DE ROCANÈRE, *un peu gênée.*

Hélas ! chère Maria-Antonia...

LA COMTESSE DE FODER

Oh ! oui, c'est tout à fait triste... mais j'avais envie d'une paire de chevaux.

PAUL ASTIER

Et madame de Rocanère s'est sacrifiée pour vous accompagner... Voilà qui est d'une bonne amie... C'est l'attelage bai brun qui vous tente ?

LA COMTESSE DE FODER

Justement, les deux steppers... j'en suis folle.

PAUL ASTIER

Je crois qu'ils monteront très haut...

MADAME DE ROCANÈRE

Et vous, vous êtes venu ?...

PAUL ASTIER, *très froid.*

Moi, je suis venu retirer de la vente quelques objets d'art auxquels je sais qu'on tenait beaucoup... Un vieux clavecin... une viole italienne... On s'est fait un scrupule de rien distraire ; mais le liquidateur m'y autorise et ce soir, tout cela sera parti pour Ajaccio.

(Éclats de rire à droite dans le groupe d'Esther et de sa tante.)

CHEMINEAU

Je vous le jure, madame la maréchale.

PAUL ASTIER, *regardant du côté d'Esther.*

Permettez-moi d'aller saluer mesdames de Sélény.

(Il traverse la scène.)

LE NOTAIRE

Monsieur Astier !

(Paul s'arrête à sa table un instant.)

MADAME DE ROCANÈRE

Très distingué, ce qu'il fait là.

LA COMTESSE DE FODER, *très sincère.*

Ah ! toujours correct.

LE GARDE-NOBLE, *comiquement.*

Ça oui... comme correzione... Cristo !

CHEMINEAU, *à Paul Astier qu'il vient chercher.*

Viens donc... On s'impatiente... *(Au notaire.)* Vous pouvez commencer, monsieur le notaire.

(Mouvement de l'assistance dans le fond.)

PAUL ASTIER, *à la maréchale, à droite.*

Les plus belles fleurs du rosarium ne sont pas plus fraîches que vous, madame la maréchale.

CHEMINEAU

Je le lui ai déjà dit, mon ami... *(Bas.)* J'ai retenu ta leçon.

LE NOTAIRE, *au fond, à sa table.*

Un peu de silence !... Nous mettons en vente une paire de pistolets dans leur écrin... Il y a marchand à deux cents francs.

MADAME DE ROCANÈRE

Deux cent cinquante.

VAILLANT, *dans la foule.*

Trois cents.

MADAME DE ROCANÈRE

Quatre cents.

VAILLANT

Cinq cents !

(Bruit de foule.)

MADAME DE ROCANÈRE

Oh ! c'est trop fort... Six cents.

VAILLANT

Sept cents.

MADAME DE ROCANÈRE

Huit cents.

VAILLANT, *avec colère.*

Mille ! *(Rumeur.)*

LE NOTAIRE

Il y a preneur à mille francs. Personne ne dit rien ? Une fois, deux fois, trois fois, adjugé !

SCÈNE VI

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, *entrant par la droite avec le registre à dorure, à demi-voix.*

Eh bien ! il y tenait, le père Vaillant, à son souvenir... mille francs ! *(Haut, s'approchant d'Esther.)* Mademoiselle... le livre demandé.

ESTHER, *désignant la première caisse d'oranger.*

Bien... Posez-le là-dessus. *(A Paul.)* Quelque chose que je veux vous montrer. Venez voir, vous aussi, tante Kate.

LA MARÉCHALE, *s'approchant, l'air gêné.*

Mais non, plus tard... Ce n'est pas le moment. La vente est bien plus intéressante.

ESTHER, *à Paul Astier, en lui montrant le registre.*

Cherchez là dedans ce que j'ai écrit à ma première visite à Mousseaux... C'était en avril dernier, il y a cinq mois... vers le 15... n'est-ce pas, ma tante ?

LA MARÉCHALE, *de plus en plus gênée.*

Mais, mon enfant, comment veux-tu que je me rappelle ? *(A Chemineau.)* A cette époque, justement, j'avais la tête perdue. J'étais dans une de mes crises de larmes.

CHEMINEAU, *bon enfant.*

Le défunt repiquait.

LA MARÉCHALE

Vous dites ?

CHEMINEAU

Eh bien... oui, il revenait sur l'eau. Il n'y a pas de mal à ça.

PAUL ASTIER, *feuilletant le registre.*

Quinze avril, voilà. *(Lisant.)* « Comte Adriani, exempt aux gardes-nobles... Pensée de Salomon. *(Avec l'accent de Pépino.)* « L'amour il est plous fort que la mort. » *(Montrant vers la gauche la marquise essayant le vieux clavecin pendant que le garde-noble écoute penché langoureusement sur elle.)* Bon prophète, ce Salomon... Il avait deviné madame de Rocanère.

ESTHER

En effet, c'est elle qui l'a guéri de votre grand coup d'épée.

PAUL ASTIER, *lisant.*

« Maréchale de Sélény, veuve du grand homme. »

ESTHER, *gaiement.*

Et comme pensée, qu'a-t-elle écrit la bonne tante Kate ?

LA MARÉCHALE

Ces petites filles sont insupportables.

PAUL ASTIER, *lisant.*

« Pensée de Joubert. On n'est épouse et veuve avec dignité, qu'une fois. »

CHEMINEAU, *gaiement à la maréchale.*

Mais c'est parfait. J'espère bien que ça ne vous arrivera qu'une fois d'être veuve. Je m'y engage même absolument.

LA MARÉCHALE, *à Chemineau.*

Le rire et l'esprit. *(Petite tape d'éventail.)* Ah ! vous êtes bien de France.

CHEMINEAU, *remontant avec elle, lui susurre :*

Ame ! fleur ! étoile !

PAUL ASTIER, *lisant.*

Et enfin: « Comtesse Esther de Sélény. »

ESTHER

Il n'y en a pas long, mais ça ne vient ni de Salomon ni de Joubert. C'est de moi.

PAUL ASTIER

Et en anglais.

ESTHER

Oui, c'était plus high-life et plus discret comme cela.

PAUL ASTIER, *lisant.*

I shall return.

ESTHER

Traduction : « Je reviendrai. » *(A Paul, avec élan.)* Et j'y suis revenue dans ce royal domaine de Mousseaux. J'y suis rentrée, comme je me l'étais promis, en châtelaine. *(Plus bas.)* Et à votre bras. Ce que je veux, je le veux avec ferveur.

(Elle ferme le registre d'un geste énergique. Agitation dans le fond de l'Orangerie. On amène et promène des chevaux.)

CHEMINEAU, *accourant vers mesdames de Rocanère et de Foder.*

Mesdames, attention. Il faut nous rapprocher. On va vendre l'écurie, là, sur la pelouse.

LA MARÉCHALE, *de loin.*

Esther, toi qui désires un attelage.

ESTHER

Oui, oui, nous venons. *(Retenant Paul Astier sur le devant de la scène, sous le grand oranger, leurs têtes presque dans les feuilles.)* Qu'avez-vous ? Pourquoi cet air ténébreux ? Est-ce qu'en traversant le parc, à un tournant d'allée, quelque léger fantôme, une de vos belles promeneuses d'autrefois, vous serait apparu ?

PAUL ASTIER

Je ne crois pas aux fantômes, je n'en ai jamais vu.

(A ce moment, Vaillant passe, guettant Paul Astier, puis il sort par la gauche. La foule et les chevaux dans le fond.)

SCÈNE VII

ESTHER, PAUL ASTIER, *la foule dans le fond.*

PAUL ASTIER, *à Esther.*

Ce que vous appelez mon air ténébreux, c'est le masque, ma chère Esther, la tenue officielle et mondaine. Mais écoutez-moi bien. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette minute bénie, j'ai pris l'existence comme une mêlée d'ambitions féroces et voraces. J'ai marché devant moi librement, sans scrupules, sans entrailles. J'ai été dur, j'ai été cynique. Ce n'est pas ma faute. Je suis un produit de mon temps, et d'autres viennent derrière moi, qui seront encore plus implacables.

(Rumeur de la vente.)

VOIX DU NOTAIRE

Un peu de silence !

PAUL ASTIER

Maintenant, je vous aime, mon Esther, vous la seule à qui je l'aurai dit sans mentir. Je vous aime ! Et ce que j'éprouve est si nouveau, si extraordinaire... Un apaisement, une détente de tout mon être, quelque chose de grand, de doux, qui m'enveloppe, me désarme et, si vous le voulez, va faire de moi un autre homme, changer en bonté tous mes instincts de combat.

ESTHER, *souriant.*

Ah ! mon Dieu, mon ami, vous m'effrayez ! Est-ce que cela vous prend souvent de bénir les cloches comme ça ?

PAUL ASTIER

Non, pas souvent, je vous jure !

ESTHER

Allons, c'est bien. Atteignez-moi ceci, ce bouquet blanc, juste au-desssus de ma tête. Pas celui-là, l'autre, plus haut, la fleur est encore plus fière, plus intacte.

LE NOTAIRE, *au dehors.*

En vente une paire de chevaux attelés, dressés et parfaitement couplés.

ESTHER, *à Paul Astier qui lui offre la fleur.*

Non, gardez-la... C'est moi... C'est à vous... Je me donne...

PAUL ASTIER

Merci !

(Il se penche pour lui baiser la main.)

ESTHER

Caresse perdue, vous savez... j'ai mon gant.

PAUL ASTIER

Alors, là.

(Il rabat le gant d'un geste vif et frôle de sa lèvre un peu du bras nu.)

ESTHER

Prenez garde... On peut nous voir.

PAUL ASTIER, *froidement, sans se retourner.*

Personne.

ESTHER, *souriant.*

Toujours maître de vous... Et c'est ainsi que je vous préfère, ainsi que je vous veux, avec vos yeux froids qui brûlent, votre bouche d'audace et de volonté ! Je suis pareille, moi aussi, affronteuse et volontaire.

LE NOTAIRE

Il y a preneur à quinze mille francs.

UNE VOIX

Seize mille.

UNE AUTRE VOIX

Dix-sept mille.

UNE VOIX

Dix-huit mille.

(Brouhaha de l'enchère.)

LA MARÉCHALE, *dans le fond, éperdue.*

Esther !... Esther !... Viens donc.

(Elle sort.)

UNE VOIX

Vingt mille.

PAUL ASTIER, *à Esther.*

Restez. *(A toute voix, du côté de l'enchère.)* Vingt-cinq mille ! *(Sensation au dehors.)*

LE NOTAIRE, *en écho.*

Vingt-cinq mille !... il y a preneur à vingt-cinq mille francs.

PAUL ASTIER, *à Esther.*

L'attelage les vaut et je tenais à vous l'offrir.

ESTHER

Me l'offrir ? comme cadeau de noces alors ?... *(Avec une poignée de main.)* Ça va.

LE NOTAIRE

Vingt-cinq mille, vu, bien entendu...

ESTHER, *à Paul.*

Moi la fortune et la beauté, vous le pouvoir et l'audace sans limite... Une femme comme moi, un homme tel que vous...

PAUL ASTIER, *l'étreignant.*

A nous deux, nous tiendrons le monde.

ESTHER, *avec élan.*

Le vaste monde, mon maître bien-aimé !

(Vaillant est entré par la gauche depuis un instant et semble attendre que le colloque des amoureux soit fini.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VAILLANT.

VAILLANT, *il s'approche et appelle.*

Monsieur Paul Astier ?

LE NOTAIRE, *au fond.*

Personne ne dit rien... une fois !... deux fois...

(Paul se retourne, voit Vaillant, écarte Esther et marche au-devant du postier, qui l'arrête d'un geste de la main gauche.)

VAILLANT

Nous luttons pour la vie, n'est-ce pas, jeune homme ?

LE NOTAIRE

Trois fois !...

VAILLANT, *il sort à mesure un pistolet de sa grande poche de pardessus.*

Le fort mange le faible. *(Il arme, et en tirant.)* Alors, je te supprime, bandit.

LE NOTAIRE, *au dehors.*

Adjugé !...

(Paul Astier tourne sur lui-même et tombe mort aux pieds d'Esther. Cri d'horreur, mouvement de foule, les chevaux se cabrent.)

VAILLANT, *avec un grand geste qui montre le ciel.*

Adjugé !... c'est bien le mot...

L'OBSTACLE

PIÈCE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉATRE DU GYMNASE,
LE 27 DÉCEMBRE 1890.

PERSONNAGES :

HORNUS (60 ans)	MM.	LAFONTAINE.
DIDIER D'ALEIN (26 ans)		R. DUFLOS.
LE CONSEILLER (37 ans)		PAUL PLAN.
SAUTECŒUR		LÉON NOEL.
COFFINEAU, garçon d'hôtel		TORIN.
MARQUISE D'ALEIN (50 ans)	Mmes	PASCA.
MADELEINE DE RÉMONDY (20 ans)		RAPHAELE SISOS.
ESTELLE (40 ans)		DESCLAUZAS.
NOELIE (22 ans)		DARLAUD.
LA SUPÉRIEURE		GUERTET.
MAGUELONNE		LÉCUYER.
UNE SŒUR TOURIÈRE		RENART.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. CH. MASSET, *régisseur général du Gymnase.*

La Musique de l'aubade et du petit cantique est de M. REYNALDO HAHN. — On la trouve à la librairie HARTMANN, 20, rue Daunou.

L'OBSTACLE

A Nice.

Une après-midi de dimanche pendant le carnaval. Le salon de l'appartement qu'occupe la marquise d'Alein au rez-de-chaussée de l'hôtel de Bellevue, sur la promenade des Anglais. Dans le fond, balcon de pierre et véranda fleurie à laquelle on arrive par deux marches dans toute la largeur du salon. De grands stores baissés pendant la première partie de l'acte cachent le splendide horizon. Porte à droite, au fond, donnant sur la chambre de la marquise. A gauche, premier plan, porte d'entrée.

Quand le rideau se lève, Coffineau, le garçon d'hôtel, est en train d'installer un lunch sur une table au premier plan. Impression de fraîcheur et de demi-jour, en contraste avec l'éclatante lumière qu'on devine au dehors.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MAGUELONNE, COFFINEAU

MAGUELONNE, *coiffure provinciale, assise et regardant Coffineau avec stupéfaction.*

Bonne mère des anges ! monsieur Coffineau, en voilà des événements... et c'est vrai, tout ça ?

COFFINEAU, *geste majestueux et imbécile, tout en disposant son lunch.*

Vrai comme l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

MAGUELONNE, *effarée.*

L'histoire du... Qu'est-ce que c'est donc encore que cette affaire-là ?

COFFINEAU

Quelque chose de magnifique à lire, mademoiselle Maguelonne, et qui figure dans la bibliothèque de l'hôtel. Vingt-quatre volumes de cette dimension !... Si le cœur vous en dit, pendant votre séjour à Nice...

MAGUELONNE

Mille fois aimable, monsieur Coffineau.

COFFINEAU

Mais de rien, de rien, mon enfant... vous êtes si gentille sous ce petit bonnet... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous ? *(Il se rapproche.)* C'est de Montpellier, ce genre de coiffure ?

MAGUELONNE, *l'écartant sans avoir l'air.*

Oui, c'est de Montpellier. Mais, préparez donc votre lunch.

COFFINEAU

Oh ! rien ne presse. La cavalcade ne sera guère ici que vers quatre heures... Est-ce que vous viendrez voir ça avec vos dames ?

MAGUELONNE, *souriant.*

Non, la marquise ne m'a pas invitée, et comme nos fenêtres sont à l'autre bout de l'hôtel...

COFFINEAU

Hé bien ! moi je vous invite..., pas ici..., mais dans un coin du jardin où nous serons très bien pour tout voir, tout...

MAGUELONNE, *minaudant.*

Je ne suis pas si curieuse.

COFFINEAU

Vraiment ? Et gourmande... ? Êtes-vous gourmande ? *(Lui offrant du raisin.)* Voyons, une grappe de muscat ?

MAGUELONNE, *regard vers le fond.*

Oh ! non, si on venait...

COFFINEAU

Laissez donc ; la marquise fait sa sieste.

MAGUELONNE

Mâtin ! le beau muscat...

COFFINEAU

Mordez, qu'on voie vos jolies quenottes.

MAGUELONNE, *grappillant.*

Et autrement, ça s'appelait, cet endroit que vous disiez ?

COFFINEAU, *attaquant la grappe de l'autre côté.*

Il est bon, hein ?

MAGUELONNE

Du vrai sucre.

COFFINEAU, *la bouche pleine.*

Quel endroit ?

MAGUELONNE

Ce château où la marquise a vécu si longtemps enfermée avec son mari.

COFFINEAU

Et vous dites que vous n'êtes pas curieuse ?

MAGUELONNE

Oh ! ce n'est pas pour moi..., c'est pour ma maîtresse et sa cousine, que cette histoire amusera joliment.

COFFINEAU

Ça s'appelait Viry..., le château de Viry-sur-Seine.

MAGUELONNE, *s'entrant le nom syllabe par syllabe.*

Viry-sur-Seine !

COFFINEAU

Il y avait une longue charmille en terrasse au bord de l'eau. C'est là qu'ils

marchaient des heures, des journées, toujours dans la même allée, et tous deux seuls, car la marquise ne voulait le secours de personne pour garder et soigner son malade.

MAGUELONNE

Est-ce qu'il était méchant ? C'est qu'un homme dans cet état-là...

COFFINEAU

Pas méchant si vous voulez; seulement l'air sournois et ne disant pas deux paroles dans un jour..., et puis, est-ce qu'on savait, une fois dans leur chambre...

MAGUELONNE

C'est vrai que dans les chambres on ne sait jamais...

(Elle rit.)

COFFINEAU, *riant.*

Voyez-vous ces petits bonnets de Montpellier... Hé bien, où allez-vous donc ?

MAGUELONNE, *qui s'est levée.*

Il faut que je remonte, ces dames vont rentrer.

COFFINEAU

Point du tout..., vos dames sont à vêpres, n'est-ce pas ? Alors vous avez le temps..., il y a un sermon du père... comment donc ? ce fameux capucin qui vient prêcher tous les carnavals à Nice.

MAGUELONNE

Ça ne fait rien, je me sauve.

(Elle gagne la porte.)

COFFINEAU, *la retenant par la taille.*

Et la fin de mon histoire, vous ne voulez pas la savoir ?

(La porte s'ouvre violemment.)

SCÈNE II

LES MÊMES, HORNUS, *tout gris, barbe, cheveux et vêtement.*

HORNUS, *regardant le panneau supérieur de la porte ouverte en dedans.*

C'est bien le numéro deux, ici ? Je ne me trompe pas ?

COFFINEAU

Parfaitement, Monsieur désire ?

MAGUELONNE, *déjà dans le corridor et d'une voix de malice.*

A revoir, monsieur Coffineau.

COFFINEAU

Mais attendez donc. J'ai quelque chose à vous dire...

(Il s'élance derrière elle.)

HORNUS, *l'arrêtant par le bras et lui faisant faire demi-tour.*

Permettez, jeune homme... d'abord cette carte à la marquise d'Alein... Vous êtes à son service, je suppose ?

COFFINEAU

Non, monsieur... seulement garçon de l'étage, en train d'installer une collation dans l'appartement de madame la marquise. *(Il montre la table.)* Tout de même si monsieur veut me donner sa carte...

HORNUS, *tendant sa carte.*

Voilà.

COFFINEAU, *fait un pas en remontant puis s'arrête après avoir regardé la carte.*

Oh ! mais monsieur est une vieille connaissance pour moi... M. Hornus, l'ancien précepteur du petit Didier... Jusqu'à la mort du marquis vous veniez au château une ou deux fois par an avec votre élève... Monsieur ne me remet pas ?

Il se campe.

HORNUS

Ma foi, non.

COFFINEAU

Mon père était passeur à Viry-sur-Seine... Coffineau !

HORNUS

Ah ! *(A part.)* C'est étonnant comme il y a des noms qui ne vous rappellent rien. *(Haut.)* Et vous êtes à l'hôtel Bellevue depuis longtemps ?

COFFINEAU

Dame ! oui. Vous comprenez, ce métier de passeur ça n'a pas d'avenir... c'est égal ! faut que j'aie rudement changé. Voilà déjà monsieur qui ne me remettait pas ; et depuis deux jours que madame la marquise est descendue à l'hôtel, j'ai beau me planter devant elle, me mettre dans son œil de toutes les façons...

HORNUS

Hé bien ! si elle ne te reconnaît pas, inutile d'insister, va, mon garçon. C'était un mauvais temps pour elle, ce temps de Viry ; et rien de ce qui le lui rappelle ne saurait lui faire bien plaisir.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE, *au fond, entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

LA MARQUISE

Mais qui est là donc ?... J'entends jaboter depuis une heure... *(Apercevant*

Hornus et venant vers lui la main tendue.) Hornus ! ah ! enfin... Il faut venir à Nice pour vous avoir.

(Elle lui serre la main avec effusion.)

COFFINEAU, *à demi-voix à la marquise.*

Madame a vu ?... tout est prêt.

LA MARQUISE

Quoi donc ?

COFFINEAU

Le lunch, le petit lunch que madame la marquise... m'avait dit...

LA MARQUISE

Oui, oui, allez... *(Il se campe.)* Allez !

COFFINEAU, *à part, vexé de ne pas être reconnu.*

C'est un peu fort d'être changé comme ça.

(Il sort.)

SCÈNE IV

HORNUS, LA MARQUISE

LA MARQUISE

On vous retrouve enfin, méchant homme.

HORNUS, *souriant.*

Oui, vous avez raison, un méchant homme, un vieux égoïste. C'est un peu votre faute aussi, madame; Didier et vous m'avez trop gâté... Je suis trop bien dans mon creux de rocher... mon bateau, mes livres, le sentiment que ma tâche est finie...

LA MARQUISE, *rayonnante.*

Et bien finie, mon cher Hornus. Je vous dois l'enfant le plus charmant, le plus noble, solide de cœur et d'esprit... Vingt-six ans, mon ami !... Vingt-six ans, et pas un trouble, rien... pas une incertitude dans le regard, dans la pensée... *(Baissant la voix.)* C'est-à-dire que je commence à n'avoir plus peur.

HORNUS

Peur ! Et de quoi pouviez-vous avoir peur ?

LA MARQUISE

Oh ! je sais, je sais, nous n'avons jamais eu les mêmes idées là-dessus. Mais ç'a été l'épouvante de ma vie, cette hérédité du mal paternel.

HORNUS

Pourtant, madame...

LA MARQUISE

J'y ai tout sacrifié à cette terreur-là, jusqu'à laisser mon enfant grandir loin

de moi, à vous le donner pendant dix ans, pour lui épargner tout contact, toute impression dangereuse; si bien qu'aujourd'hui encore, il ignore quelle était la maladie de son père et qu'il ne la connaîtra jamais...

HORNUS

Précautions exagérées selon moi; mais peut-être avez-vous eu raison..., les mères ont toujours raison.

LA MARQUISE

Maintenant, laissons le passé, laissons le noir, soyons tout à l'ivresse de nos fiançailles, car, ainsi que vous disait ma lettre, Didier va se marier. Nous sommes venus à Nice en partie de plaisir avec la jeune fille et ses parents. Les distractions sont rares à Montpellier.

HORNUS, *souriant*.

En effet.

LA MARQUISE

Le carnaval de la mer bleue a séduit nos jeunes gens; moi, j'y ai vu surtout le voisinage de mon cher Hornus, l'occasion de lui montrer notre petite fiancée et de le consulter sur un point de conscience... voici : je n'ai parlé de rien à la famille, ai-je mal fait?

HORNUS

Mais non... certainement... Que vouliez-vous dire, puisqu'il n'y a rien?... Voyons, les dates sont là, madame...

LA MARQUISE

Oui, sans doute...

HORNUS

Et d'abord, c'était apprendre à votre enfant ce que vous voulez lui cacher.

LA MARQUISE

Justement...

HORNUS

Sans compter que la province est toujours en méfiance contre ce qui lui vient de Paris et qu'il n'en fallait pas plus pour faire manquer le mariage.

LA MARQUISE

Ah ! mon Dieu ! mon pauvre petit !... qu'est-ce qu'il deviendrait?

HORNUS

C'est donc le grand amour, une de ces passions...

LA MARQUISE

Ah ! mon ami.

HORNUS

Ainsi... ces choses-là existent encore... *Spirat adhuc amor !*

LA MARQUISE

Quoi donc?

HORNUS, *souriant, un peu confus.*

Pardon, madame, un vieux fond de cuistrerie qui remonte... De Montpellier, n'est-ce pas, la jeune fille ?

LA MARQUISE

Oui. Vous savez qu'en sortant de l'armée, Didier m'était revenu avec des idées de grande culture. Le Midi le tentait, le Midi de son maître... Et moi, mon mari mort, Viry vendu, j'étais ravie de tout ce qui pouvait nous dépayser, nous éloigner de nos anciennes tristesses... J'achetai donc le domaine de Colombières, et c'est dans une propriété voisine de la nôtre qu'il a rencontré mademoiselle de Rémondy.

HORNUS

Rémondy ? J'ai connu des magistrats de ce nom, pendant que j'habitais Montpellier.

LA MARQUISE

En effet, le cousin, le tuteur, — car Madeleine n'a plus de parents depuis longtemps, — est conseiller à la Cour d'appel. Un homme du monde, encore jeune...

HORNUS

Jeune... et il n'épouse pas sa pupille ?... il manque à sa tradition de tuteur.

LA MARQUISE, *souriant.*

Il était marié... il vient même de perdre sa femme récemment, c'est ce qui a prolongé nos fiançailles... Nous avons encore la sœur, Mademoiselle Estelle, une bonne grosse fille de quarante ans qui n'a pas trouvé de Némorin, poupine, dévote, gourmande, en perpétuel ronron d'admiration devant le « Conseiller mon frère ».

HORNUS

Et la jeune personne ?

LA MARQUISE

Charmante, musicienne, pas province du tout, pas trop Parisienne non plus, de leur affreux Paris-New-York... élevée chez les Dames-Bleues.

HORNUS

Le couvent de l'aristocratie, diable !

LA MARQUISE

Une vraie jeune fille, et qui garde bien le mystère de la femme qu'elle sera demain.

HORNUS

Enfin, elle l'aime ?

LA MARQUISE

Plus discrètement que lui, à coup sûr; une vraie jeune fille, je vous dis...

Je peux cependant affirmer une chose : c'est que, très entourée, très recherchée pour sa bonne grâce et sa belle fortune, elle a préféré mon fils.

HORNUS

C'est déjà une preuve de goût.

LA MARQUISE

Du reste, vous allez la voir; ces dames vont venir en sortant de vêpres.

HORNUS

Didier est à vêpres, lui aussi ?

LA MARQIUSE, *souriant.*

Non... il n'en est pas encore là... il est même en pleine distraction mondaine, une cavalcade organisée par des officiers de son ancien régiment... Tout à l'heure ils défileront sous nos fenêtres..., l'occasion, j'imagine, de se montrer à sa future dans un joli costume de carnaval.

SCÈNE V

LES MÊMES, ESTELLE, MADELEINE, LE CONSEILLER

ESTELLE *entr'ouvrant la porte sans entrer, modes départementales, pointe d'accent local parisianisé, elle dit : « Montpeyer, une chase, capucéïn. »*

C'est nous... Le temps de quitter nos chapeaux, et nous redescendons.

LA MARQUISE

Et ce sermon ?

ESTELLE

Superbe... Ce capucin, ce capucin, non ! Par exemple on mourait de chaud.

LA MARQUISE

Alors, avalez vite un sorbet en passant.

ESTELLE, *entrant et regardant la table servie.*

Dieu ! que de bonnes choses; c'est trop tentant, vous permettez ?...

(Elle se verse un verre d'orangeade.)

LA MARQUISE

Entrez donc, Madeleine, c'est M. Hornus.

MADELEINE, *entrant.*

Ah ! M. Hornus est arrivé ? *(Lui tendant la main.)* Didier m'a bien souvent parlé de vous, monsieur.

HORNUS, *s'inclinant.*

Mademoiselle...

LE CONSEILLER, *qui s'est approché, froid et hautain.*

Monsieur est sans doute l'ancien précepteur...

LA MARQUISE

Un ami, un fidèle ami. *(Les présentant.)* Monsieur Hornus, monsieur de Castillan.

(Les deux hommes se saluent.)

ESTELLE, *s'approchant, un sorbet à la main.*

Ah ! monsieur, mon compliment. Votre élève vous fait le plus grand honneur... Comme disait le Conseiller mon frère...

LE CONSEILLER, *la coupant, d'un ton sec.*

Restez-vous là, ma chère ? moi je remonte.

ESTELLE, *troublée.*

Mais moi aussi, moi aussi. Mon chapeau m'étouffe. *(A Madeleine.)* Et vous, mon enfant ?

MADELEINE, *se débarrassant de sa coiffure.*

Mais le voici quitté, mon chapeau. Tenez, cousin, emportez ça... J'ai trop peur que la cavalcade arrive pendant mon absence. *(Elle donne son chapeau au Conseiller, puis se ravisant.)* Ah ! mon Dieu ! et moi qui oubliais... Attendez, cousin... *(A la marquise.)* Figurez-vous, madame, j'ai commis une indiscrétion... Vous savez, cette jolie jeune fille qui mange à table d'hôte en face de nous avec son père ?

ESTELLE

Hé ! pardi ! les Mérès de Montpeyer...

LA MARQUISE

Eh bien, cette jeune fille ?...

MADELEINE

...m'a priée de vous demander une place... *(Montrant le balcon.)* pour voir le défilé...

LA MARQUISE

Accordé... Et pour le père aussi ?

MADELEINE

Oh ! non, le père est un sauvage qui ne voit personne.

LA MARQUISE

Bien, mon enfant; prévenez votre amie.

MADELEINE, *au Conseiller.*

Vous entendez, cousin... Les Mérès, au 24, le même étage que nous. Mademoiselle Noëlie descendra avec cousine Estelle, *(Railleuse.)* puisque votre dignité ne vous permet pas...

LE CONSEILLER

Oui, j'avoue que ce genre de mascarade ne m'amuse guère, et je m'étonne même qu'une garçon sérieux comme Didier...

ESTELLE

Je suis un peu de l'avis de mon frère.

MADELEINE

Mais c'est pour les pauvres, il ne pouvait guère refuser...

LA MARQUISE

Puis, c'est tout son ancien régiment.

HORNUS

Et enfin quand on a vingt-six ans, il faut les faire sonner, monsieur de Castillan !

LE CONSEILLER, *s'inclinant.*

Chacun sa façon de voir.

MADELEINE

Hé ! l'homme rigide, prenez garde, vous allez écraser mes plumes.

LE CONSEILLER

Ne craignez rien, petite cousine, tout ce qui vient de vous m'est trop précieux...

HORNUS, *entre ses dents.*

Hum ! hum ! bien galantin, le chat fourré...

SCÈNE VI

LA MARQUISE, MADELEINE, HORNUS.

MADELEINE, *à la marquise.*

Elle est charmante, Noëlie Mérès, vous verrez.

LA MARQUISE

Un peu bavarde, il m'a paru... A table la langue lui va comme un battant de moulin.

MADELEINE

Elle parle pour deux, son père ne dit jamais rien. Et puis elle est comme moi, elle va se marier... et elle est si contente, si contente... ça la grise !

HORNUS, *avec un bon sourire.*

Et vous, mademoiselle, êtes-vous contente ?

MADELEINE

Oh ! oui, mais je suis moins expansive.

LA MARQUISE

Vous êtes née pourtant au pays du soleil comme notre ami Hornus...

MADELEINE

Alors, c'est que je porte mon Midi en dedans.

LA MARQUISE, *souriant.*

On dit que c'est le plus terrible, ce Midi-là, mignonne.

MADELEINE

Bien possible. *(Vivement, en remontant vers le fond)*. Si nous ouvrions le store, voulez-vous, madame ? On entend déjà des cris, de la musique.

LA MARQUISE

Oh ! c'est encore loin, ma chère... Pensez, il faut qu'ils s'arrêtent à la préfecture... chez le général...

MADELEINE

C'est vrai, nous avons le temps...

LA MARQUISE

Allons, venez ici qu'on vous voie... Je ne vous ai jamais... Elle est pourtant un peu à moi, cette grande fille... tout le monde me la prend.

Elle la fait asseoir tout près d'elle, tendrement.

HORNUS

Mademoiselle Madeleine, est-ce toujours la mère Sainte-Marie qui est supérieure aux Dames-Bleues ?

MADELEINE, *se levant, très étonnée.*

Toujours, monsieur Hornus.

LA MARQUISE, *jouant le dépit.*

Là, quand je le disais... je ne peux pas l'avoir une minute.

MADELEINE, *souriant.*

Oh ! pardon, mais c'est si extraordinaire que M. Hornus connaisse mon couvent...

HORNUS

Dans tous les coins, depuis la cour des grandes, la cour Sainte-Cécile, jusqu'au vieux cloître où il y avait de mon temps un parterre de roses.

MADELEINE

Il y est encore... mais comment ?

HORNUS, *déclamant.*

Saluez un ancien inspecteur des écoles.

LA MARQUISE

Et le dévouement d'un ami qui a sacrifié tout son avenir à l'éducation de Didier.

HORNUS

J'ai été bien récompensé, madame.

LA MARQUISE

Pas assez, mon cher Hornus, pas assez.

MADELEINE

C'est drôle que je ne vous aie jamais vu.

HORNUS

Parce que je suis très vieux, mon enfant, presque aussi vieux que le plus vieil arceau du vieux cloître...

MADELEINE

J'y suis pourtant entrée toute petite, aux Dames-Bleues, et n'en suis sortie que l'an dernier. Oh ! mon cher couvent... Avec ses fêtes toutes fleuries, les guimpes blanches de nos mères, où s'abritaient toutes nos peines d'enfants, ç'a été ma vraie famille ; et encore aujourd'hui, si j'avais un grand chagrin, il me semble que je courrais là tout de suite.

LA MARQUISE, *lui prenant la main.*

Méchante ! Mais vous aurez une famille, maintenant...

MADELEINE

Oh ! je le sais bien, madame.

LA MARQUISE

Madame ?... Il y a des jours où vous m'appelez maman...

MADELEINE

Pardonnez-moi... c'est un mot dont je n'avais pas l'habitude avant vous, mais je m'y ferai...

(Elle l'embrasse.)

HORNUS, *bas, sourire ému.*

Gentille.

(On frappe.)

LA MARQUISE

Entrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NOËLIE.

MADELEINE, *allant au-devant de la jeune fille.*

Bonjour. *(L'amenant vers la marquise.)* Mademoiselle Noëlie Mèrés.

NOËLIE

Je m'excuse, madame...

LA MARQUISE

Ne vous excusez pas, mon enfant, je suis ravie de ce double plaisir que je puis donner à ma chère fille et à vous.

MADELEINE, *regardant vers l'entrée.*

Et cousine Estelle ?... Elle ne descend pas ?

NOËLIE

Mais non... Elle et son frère étaient en grande conférence avec la femme

de chambre, votre petite Maguelonne... et puis un garçon de l'hôtel *(Emphase comique.)* que M. de Castillan a fait comparoir.

HORNUS, *inquiet.*

Un garçon de l'hôtel ?

MADELEINE, *souriant.*

Oh ! cousine Estelle a toujours des histoires avec le service.

NOËLIE

J'ai vu que ça traînait, je suis descendue toute seule.

LA MARQUISE, *remontant vers sa chambre.*

Vous avez fort bien fait... Tenez, mon cher Hornus, venez par ici. En attendant mademoiselle de Castillan, nous allons laisser nos deux petites mariées, *(Elle se reprend.)* ou fiancées enfin, se faire leurs confidences devant ces assiettes de bonbons...

HORNUS

Elles seront plus à l'aise qu'avec nous.

LA MARQUISE, *à Madeleine.*

Surtout, si vous entendez les masques, faites-nous signe...

(Elle sort avec Hornus par la porte du fond.)

SCÈNE VIII

MADELEINE, NOËLIE

NOËLIE, *elle va, vient, jamais en place, parlant très vite.*

J'aime beaucoup les façons de madame d'Alein, elle a quelque chose de droit, de cordial, c'est bien la mère de monsieur Didier... Il s'appelle Didier, n'est-ce pas ? Le mien s'appelle Robert, un joli nom, aussi, pas vrai ? Robert... Quel dommage qu'il n'ait pas pu m'accompagner !... vous auriez vu comme il est gentil... Mais ses parents, ce carnaval de Nice les a effrayés, ils sont si sévères ! Tout à fait monsieur de Castillan, de ces visages fermés, sans lumière, dont on ne voit jamais les yeux ; la maison inhabitée, c'est froid, c'est humide... Brrr...

MADELEINE, *lui offrant une assiette.*

Un fruit, voulez-vous ?

NOËLIE

Ça ne vous a pas fâchée, ce que je vous ai dit ?

MADELEINE, *souriant.*

Mais non...

NOËLIE

C'est si effrayant, ces familles où l'on entre sans connaître personne, comme

en pays perdu ! Il faut que le mari vous guide : « Prends garde..., mets tes pieds là, ne marche pas ici... ne parle pas de ça à ma tante, jamais ceci devant mon oncle... »

MADELEINE, *gaiement.*

Vous en ferez autant pour les vôtres...

NOËLIE

Moi ? Je n'ai personne. J'ai perdu ma mère de bonne heure ; je ne l'ai presque pas connue. Mon pauvre père, vous l'avez vu, c'est un fantôme. J'ai tout mis dans Robert, il faut que Robert me tienne lieu de tout...

MADELEINE

Je suis orpheline aussi, moi, de père et de mère...

NOËLIE

Vraiment ?... une ressemblance de plus entre nos deux destinées. *(Elle lui prend les mains.)* Il faudra être bien amies, dites ? Vous verrez, je suis une bonne enfant... Je parle beaucoup, mais ce n'est pas ma faute..., une habitude que j'ai prise à la maison, de faire les demandes et les réponses... père ne dit jamais un mot. Si je n'avais pas eu mon piano, je serais morte d'ennui... Aimez-vous la musique ? Moi, j'en suis folle. Nous en ferons beaucoup quand nous serons dans nos ménages, voulez-vous ?

MADELEINE

Je crois bien !

NOËLIE

Le malheur, c'est que nous n'ayons pas pu nous marier le même jour, à la même église... Seulement vous, je sais, vous attendez la fin de votre deuil. Dieu ! que c'est long, ce temps des fiançailles... vous ne trouvez pas ?

MADELEINE, *riant.*

Mais non, pas trop ; on apprend à se connaître...

NOËLIE

Se connaître !... Est-ce qu'on n'a pas toute la vie pour ça ? C'est du temps perdu, allez. Moi, d'abord, dès le premier jour, dès la première minute, s'il avait voulu m'emporter au bout du monde...

MADELEINE

C'est bien loin.

NOËLIE

Oui, vous, vous êtes plus réservée ; pourtant je ne m'y fierais pas. Au fond de ces beaux yeux tranquilles... A propos, je voulais vous demander, avez-vous déjà votre bague de fiancée ?

MADELEINE

On me l'a donnée hier soir, je la porte pour la première fois aujourd'hui.

(Elle se dégante.)

NOËLIE

Voyons... Oh ! qu'elle est jolie, tout en brillants... La mienne, c'était moitié perles...

MADELEINE

Montrez.

NOËLIE, *tristement.*

Ne m'en parlez pas, je l'ai perdue... en venant, dans le wagon. J'ai eu un chagrin ! Je n'ai pas osé encore l'écrire à Robert... J'en étais si fière, de ma petite bague...

MADELEINE

Oui, c'est bien cela que j'éprouve en regardant la mienne... de la fierté... Notre premier bijou de femme, le premier anneau de notre chaîne... Il faut vite qu'on vous la remplace... Une bague perdue, c'est grave.

NOËLIE, *gaiement.*

Oh ! je ne suis pas superstitieuse... J'en perdrais dix, j'en perdrais vingt... à présent que voulez-vous qu'il m'arrive ? les derniers bans sont publiés ; c'est juré, c'est signé... *(Tout bas, éperdument.)* Et je l'aime, je l'aime, je l'aime !

(Tumulte en dehors, fanfare, tambours de basque, rumeur de foule.)

MADELEINE, *se levant.*

Ah ! pour le coup, les voilà.

(Elle remonte.)

NOËLIE

Quoi donc ? La cavalcade ? Bravo !

MADELEINE, *qui a relevé le store et se penche dehors.*

Oh ! que c'est joli. *(Courant vers la porte de la chambre et appelant.)* Venez vite, maman. Monsieur Hornus. Maman, maman.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA MARQUISE, HORNUS *entrant par la droite au fond.*

LA MARQUISE

Elle l'a bien dit, cette fois.

HORNUS

Comme votre vraie fille.

MADELEINE

Et cousine Estelle qui ne descend pas... Qu'est-ce qu'ils font là-haut ? c'est extraordinaire...

NOËLIE, *sur le balcon.*

Madeleine, venez donc voir ces grandes capes noires, dans la première voiture; on dirait M. Didier.

MADELEINE, *se penchant.*

Oui, c'est assez sa tournure.

LA MARQUISE

Oh ! c'est lui, c'est bien lui.

MADELEINE, *à Hornus.*

Sait-il que vous êtes arrivé, monsieur Hornus ?

LA MARQUISE

Pas du tout...

MADELEINE, *à Hornus.*

Oh ! qu'il va être content; mettez-vous là.

HORNUS

Non, non, restez, je vous en prie... ses yeux iront à vous d'abord... j'aurais beau me mettre devant, il ne me verrait pas... *(Voix au dehors, dans la foule.)* Halte ! halte donc !

NOËLIE

Tiens ! le char qui s'arrête devant l'hôtel. *(Voix au dehors.)* Chut ! chut ! Silence.

Chœur de voix d'hommes, au dehors, en sourdine.

Que tambour et viole
Vibrent lentement,
L'aubade espagnole
Se chante en fumant.

LA MARQUISE, *souriant à Madeleine.*

Je crois que cette jolie musique est pour vous, ma chère enfant... Allons... Approchez.

MADELEINE

Non; merci, merci, ça me gêne..., je suis mieux là... Vous, Noëlie...

(Elle se retire.)

NOËLIE, *s'écartant.*

Ah ! mais non, mais non. Robert m'en voudrait, ce n'est pas pour moi, cette aubade.

Solo de voix d'homme.

Au balcon de ma toute belle
J'apporte des bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle,
Roses, violettes et lis.

Le chœur.

Que tambour et viole
Vibrent doucement,
L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

HORNUS, *dans son coin, très ému.*

Oh ! l'amour... la jeunesse...

Solo.

Montre-toi, reine de jeunesse,
Reçois mon hommage embaumé,
Et que sur ton front m'apparaisse
L'enchantement d'un ciel de mai.

Chœur.

Que tambour et viole
Rythment leur accent,
L'aubade espagnole
Se chante en dansant.

SCÈNE X

LES MÊMES, DIDIER, LA ESTUDIANTINA

DIDIER, *franchissant le balustre du balcon et sautant sur la scène, masqué, son petit chapeau à la main, la mandoline en bandoulière.*

La musique est finie, maintenant les chanteurs font la quête, c'est la loi de l'Estudiantina. Par ici, camarades.

(Les masques franchissent le balcon derrière lui et s'alignent au fond de la véranda, la mandoline au poing, grands manteaux noirs des étudiants espagnols, gants blancs, dentelles aux manches et petits loups noirs. Didier saute au cou de sa mère et l'embrasse.)

LA MARQUISE

Doucement donc, grand enfant !

DIDIER, *à Madeleine.*

Et ma petite Mad, qu'est-ce qu'elle donne à la musique ?

MADELEINE

Rien pour le vilain masque. *(Montrant Noëlie.)* Adressez-vous à côté.

DIDIER, *à Noëlie.*

Ah ! pardon, je n'avais pas vu... *(Saluant.)* Mademoiselle.

(Il lui baise la main.)

NOËLIE

Votre aubade est divine, le monsieur à la guitare.

DIDIER, *revenant vers Madeleine.*

Rien pour le vilain masque, très bien... *(Se démasquant.)* Et pour Didier ?

MADELEINE

Pour Didier, une belle surprise..., tournez-vous et regardez.

(Elle le met en face d'Hornus.)

DIDIER, *avec un cri.*

Mon maître ! mon bon maître.

(Il lui saute au cou.)

HORNUS, *l'étreignant.*

Didier ! Mon petit, mon cher petit...

DIDIER, *à sa mère.*

Mais comment l'as-tu sorti de ses roches, notre vieux lézard gris ?

HORNUS

Un miracle ! et c'est mademoiselle qui l'a fait. *(Il montre Madeleine.)* Je suis venu tout exprès pour la voir.

DIDIER, *triomphant.*

Hé bien ! crois-tu qu'il a du goût, ton élève ?... Et bonne, autant qu'elle est jolie.

MADELEINE, *bas, un peu confuse.*

Didier... Didier...

DIDIER

C'est vrai, ma petit Mad, je n'ai pas le bonheur discret.

NOËLIE, *d'un élan.*

C'est moi qui comprends ça !

DIDIER

Je voudrais le dire, le crier à toute la terre que je vous aime et que je suis heureux, maintenant surtout que je vous ai là tous, tout le cœur de mon cœur, ma mère, mon vieux maître Hornus et ma chère petite femme !... Oui, ma femme, il n'y a plus à s'en dédire, puisque vous avez ma bague. *(Il lui a pris la main.)* Regarde, Hornus; regardez, mademoiselle.

NOËLIE

Oh ! je la connais, elle est très jolie.

MADELEINE

Et je l'aime bien, ma bague.

DIDIER, *avec transport.*

Et moi donc, si je l'aime ! *(Il baise la bague et la main passionnément.)*

VOIX

En route ! En route !

UN MASQUE, *au fond.*

Allons, Didier.

DIDIER

Tiens ! au fait, j'oubliais ma cavalcade. En route ! *(Les masques ont disparu. Lui, avec des baisers à la ronde :)* A tout à l'heure, mes chéris. *(Il enjambe le balcon et disparaît. Tous se penchent pour le regarder. Les chants et les cris s'éloignent.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER, *appelant à mi-voix.*

Madeleine... Madeleine...

NOËLIE, *qui est la plus rapprochée de lui, à mi-voix à Madeleine.*

Madeleine, voilà M. de Castillan.

MADELEINE, *se retournant. Au Conseiller.*

Enfin... Mais arrivez donc !

LE CONSEILLER, *à mi-voix.*

Non ! vous, vous..., venez.

MADELEINE, *s'approchant.*

Qu'y a-t-il ?

LE CONSEILLER, *bas.*

Montez vite près d'Estelle... quelque chose de terrible..., que je ne peux pas vous dire ici.

MADELEINE

Mais...

LE CONSEILLER

Allez ! Allez donc ! *(Il la pousse vers la porte.)* Je vous en prie... et l'exige au besoin.

MADELEINE, *sortant.*

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE XII

LES MÊMES, *moins* MADELEINE.

LA MARQUISE, *qui a quitté le balcon.*

Madeleine s'en va, où va-t-elle donc ?

LE CONSEILLER, *remontant d'un pas.*

Près de sa cousine, madame.

HORNUS, *s'approchant.*

Est-ce que mademoiselle Estelle est souffrante ?

LE CONSEILLER

Un peu souffrante, en effet.

LA MARQUISE

Mais je monte près d'elle.

LE CONSEILLER

Inutile, madame; la présence de Madeleine suffira.

NOËLIE, *restée la dernière au balcon, s'approche en fredonnant :*

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

(Elle s'arrête devant le froid et le silence, puis timidement au Conseiller.)

Est-ce que Madeleine ne va pas redescendre ?

LE CONSEILLER, *gravement.*

Oh ! non, mademoiselle.

NOËLIE, *très gênée.*

Alors, madame..., je vous demande la permission... Je vous remercie bien...

LA MARQUISE

Du tout, mon enfant.

(Noëlie salue Hornus gentiment, puis le Conseiller avec crainte.)

NOËLIE, *bas.*

Oh ! ce M. de Castillan, il vous glace. *(Elle sort.)*

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, HORNUS, LE CONSEILLER.

LA MARQUISE, *après un silence, résolument au Conseiller.*

Enfin, ce n'est pas grave, ce qu'a mademoiselle votre sœur ?

LE CONSEILLER

Assez grave, madame, pour nous obliger à quitter Nice aujourd'hui même..

LA MARQUISE

Vraiment ? Alors nous allons partir ensemble comme nous sommes venus ?

LE CONSEILLER

Impossible.

LA MARQUISE

Pourquoi ?

LE CONSEILLER

Des motifs on ne peut plus sérieux.

LA MARQUISE, *après un silence.*

Qu'est-ce qui se passe, voyons ?

LE CONSEILLER

Je suis ici pour vous le dire, madame.

LA MARQUISE, *surprenant son regard à Hornus.*

Oh ! vous pouvez parler. Monsieur est de la famille.

LE CONSEILLER

Voici... Je viens d'apprendre une chose qui, si elle est vraie, mettrait à néant des projets chers à nos deux maisons...

LA MARQUISE, *à demi-voix, se soutenant à peine.*

Ah ! nous y sommes...

HORNUS, *à part.*

Coffineau, parbleu !

LE CONSEILLER

En ma qualité de parent, de tuteur, je dois me livrer à une enquête, et d'ici là couper court à tout rapport entre nous.

HORNUS, *qui s'est rapproché.*

Je crois savoir ce dont il s'agit, monsieur, et l'enquête en ce cas nous pouvons la faire tout de suite; la mère est là, le précepteur aussi, nous sommes tout prêts à vous répondre, et nos affirmations vaudront peut-être des racontages de domestiques... C'est de la maladie du marquis d'Alein que vous voulez parler, je pense ?

LE CONSEILLER

Justement, monsieur. Le fait est-il vrai ?

HORNUS

Malheureusement oui.

LE CONSEILLER

Alors, sa démence, sa séquestration pendant des années...

HORNUS

Tout cela est vrai.

LE CONSEILLER

Pourquoi ne nous en a-t-on pas prévenus ?

HORNUS

Parce que ce mal n'avait rien d'héréditaire, qu'il fut tout accidentel, et que lorsqu'il s'est manifesté l'enfant avait déjà deux ans.

LA MARQUISE

Ceci est la vérité absolue, je le jure. *(A un regard d'Hornus qui semble l'interroger.)* Continuez, mon ami.

HORNUS

C'est pendant une expédition au Sénégal, dans sa dernière campagne de mer, que le commandant d'Alein fut frappé d'une insolation suivie de méningite et plus tard de maladie mentale...

LA MARQUISE

Dites aussi que, jusqu'alors, personne dans la famille...

HORNUS

Ni allié, ni ascendant, n'avait été atteint de cet affreux mal. Didier était né,

je vous le répète; madame la marquise me le confia pour l'élever et le tenir à l'abri même du spectacle de la maladie... le père mort, la mère a repris son fils...

LA MARQUISE

Qui n'a jamais eu la moindre atteinte, la moindre menace... C'est pourquoi je ne vous ai rien dit...

LE CONSEILLER

Je ne mets pas en doute votre bonne foi, madame.

HORNUS, *entre ses dents.*

Fort heureux.

LE CONSEILLER

Mais ces questions d'hérédité sont si délicates... Il y a là toute une science nouvelle, indéniable, des lois dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

HORNUS, *violemment.*

Jolie, la science nouvelle, et rassurante surtout; une façon de compliquer, de sinistrer la vie, qui déjà n'était pas si commode, ni si gaie... On vient nous parler d'une enquête. Mais si elle se faisait dans toutes les familles, cette enquête, avec ce que nous traînons de tares physiques et morales, qui de nous pourrait y résister ? Je vois bien ce qu'on nous reproche, mais ce que vous nous apportez, vous, est-ce que je le sais, le savez-vous vous-même ? Croyez-moi, monsieur le Conseiller, il faut en jouer discrètement de ces lois d'hérédité, elles condamnent trop d'innocents et servent d'excuse à trop de vilenies.

LE CONSEILLER

Nos manières de voir diffèrent, monsieur, et pour le cas présent, j'ai des responsabilités auxquelles je ne saurais me soustraire. Mademoiselle de Rémondy n'a pas d'autre parent, d'autre défenseur que moi; je verrai, je m'éclairerai...

HORNUS, *vivement.*

Je me demande où vous pourrez le faire mieux qu'ici ?

LA MARQUISE, *à Hornus.*

Laissez, mon ami, je comprends les scrupules de M. de Castillan, et ses recherches n'ont rien qui m'effraye. Mais je pense à Didier..., que lui dire ? quel prétexte lui donner ?...

LE CONSEILLER

Le prétexte ? Mais toujours le même, que ma sœur est souffrante; et nous aurons là un motif tout trouvé pour prolonger la séparation autant qu'il sera nécessaire.

LA MARQUISE, *avec prière.*

Oh ! que ce ne soit pas trop long !

HORNUS, *à mi-voix, ton de blague.*

Ça dure, les enquêtes...

LE CONSEILLER, *froidement.*

Je n'y ai aucun intérêt, monsieur...

LA MARQUISE, *au Conseiller.*

Et vous comptez partir... ?

LE CONSEILLER

Tout de suite, madame... Le temps de fermer les malles...

LA MARQUISE

Pourquoi tant de hâte ?

LE CONSEILLER

Pour couper court à une situation pénible et fausse... Supposons un instant l'enquête défavorable... Songez au tort que s'est déjà fait la pauvre enfant...

HORNUS, *ironique.*

Du tort, croyez-vous ? Mademoiselle Madeleine est un si beau parti...

LA MARQUISE, *vivement, comme pour empêcher l'effet de l'impertinence d'Hornus.*

Au moins me permettrez-vous de la voir, de l'embrasser encore une fois... ?

LE CONSEILLER

Je vous en prie, madame, n'insistez pas. Ma sœur doit avoir déjà bien assez de mal à la décider. Ce serait l'émouvoir inutilement.

LA MARQUISE

Comme vous voudrez, monsieur. Je vous demande seulement — et c'est une mère qui vous prie — que si, par malheur, une rupture a lieu, le vrai motif n'en soit jamais donné à mon fils. Il ne sait pas..., je veux qu'il ignore toujours.

LE CONSEILLER

Je m'y engage pour moi et pour les miens... Tous mes hommages, madame, et ayez bon espoir.

LA MARQUISE

Merci.

(Le Conseiller s'incline respectueusement devant la marquise, adresse un salut très froid à Hornus et sort.)

HORNUS, *entre ses dents.*

Tartuffe !

ACTE DEUXIÈME

Le domaine de Colombières, chez les d'Alein, aux portes de Montpellier. Salon de campagne en rotonde, au rez-de-chaussée; porte au fond, très haute, ouvrant sur le parc par un large perron à plusieurs marches. Tentures claires, meubles Louis XVI. Porte à gauche. Croisées à droite et à gauche. Piano. Bibliothèques.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS

DIDIER, *ouvrant une fenêtre dont il fait claquer les persiennes.*

Ici, ce sera chez nous, tout à fait chez nous..., chez les jeunes, comme dit maman. *(Il va à une autre fenêtre.)*

HORNUS

Mais tu n'as pas besoin de tout ouvrir.

DIDIER, *ouvrant la fenêtre et les persiennes.*

Si, si, je veux te montrer, il faut que tu voies..., c'est pour cela que je t'ai amené de Nice... Quand tu penseras à nous, à tes enfants, c'est bien le moins que tu connaisses le cadre, l'installation de leur bonheur. *(Debout devant la fenêtre, écoutant.)* Tiens, la voiture qui rentre; maman va nous apporter des nouvelles.

HORNUS

Encore souffrante, la cousine Estelle?

DIDIER

Oui... je n'ai pas de chance avec cette famille-là; quand on va publier nos bans, toujours quelqu'un tombe malade. Ç'a été d'abord la femme du Conseiller, maintenant la cousine Estelle... L'ennui, c'est que Madeleine ne la quitte pas d'une minute; voilà trois jours que je ne l'ai pas vue, depuis leur départ de là-bas... Enfin je me console en préparant notre petit ménage. Regarde le beau piano que je lui ai fait venir de Paris, toutes les partitions nouvelles..., ma table bien en face... C'est si bon, la musique en travaillant...

HORNUS

Je vois le travail d'ici.

DIDIER

Moqueur! En tout cas, nous ne manquerons pas de livres. *(Montrant les deux bibliothèques.)*

Les miens de ce côté, par ici les siens, reliés, choisis, ceux qu'on ne lui a pas laissé lire et que je me réserve de lui faire connaître... Je te promets qu'il y en a. C'est bien simple, elle n'a rien lu... Vois-tu les bonnes heures que nous

allons passer, quelle joie d'initier ce jeune esprit aux grandes et belles choses... ma femme et mon enfant tout ensemble. J'en suis à bénir ces pauvres gens qui m'ont tout laissé à lui apprendre. Je serai un peu pour elle ce que tu as été pour moi, un maître soigneux et doux.

HORNUS, *railleur pour ne pas paraître ému.*

Dis donc, tu ne vas pas lui apprendre le latin ?

DIDIER

Avec ça que tu ne me l'as pas fait aimer, toi, le latin. Te rappelles-tu ce coin de Provence où nous lisions les *Géorgiques* près d'un rucher, dans les lauriers-roses ?... Les abeilles d'or du poète bourdonnaient autour de nous, à croire qu'elles sortaient du livre... C'était si beau, c'était si vrai, j'ai crié : « Je comprends ! » et je t'ai sauté au cou...

HORNUS

Toi, tu n'auras pas besoin des *Géorgiques* pour que ton élève te saute au cou...

DIDIER

Tu ris... tu ris toujours quand on parle d'aimer. C'est pourtant une grande chose, l'amour, mon vieil Hornus.

HORNUS

Oui, peut-être..., je ne sais pas.

DIDIER

Vraiment ? tu ne sais pas... et cependant, comme tu m'avais ouvert la poésie, la passion, c'est toi qui me l'as révélée... C'est pour t'avoir entendu dire le sonnet d'Arvers. Oh ! il y a longtemps de cela ; tu sais, ce beau sonnet...

HORNUS

Oui, oui...

DIDIER

Tu y mettais un accent, une flamme... J'avais quinze ans ce soir-là... j'en ai eu vingt tout de suite... Ne rien savoir de l'amour et vous le faire si bien comprendre, c'est surprenant tout de même... Il est vrai que ces vers sont si émouvants.

(Déclamant.)

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

HORNUS, *récitant après lui et s'animant.*

Un amour éternel, en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(Il s'interrompt en voyant entrer la marquise par le fond.)

DIDIER, *sans voir sa mère.*

Continue donc.

HORNUS, *troublé.*

Non, non, une autre fois.

DIDIER *se retournant et apercevant sa mère.*

Ah ! voilà maman.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE

DIDIER, *à sa mère.*

Tu viens de là-bas ?

LA MARQUISE, *gênée.*

Oui. *(Regard triste à Hornus.)*

DIDIER

Hé bien, notre chère Estelle ?

LA MARQUISE, *froidement.*

Elle va mieux.

DIDIER

Enfin !... j'ai cru qu'elle allait mourir, celle-là aussi, pour nous retarder encore. *(Riant.)* C'est d'un égoïsme épouvantable, ce que je dis là.

HORNUS, *souriant.*

Mais si naturel !

DIDIER, *à la marquise.*

Tu vois, j'étais en train de lui montrer notre futur chez nous. *(Surprenant le geste navré de sa mère, et la câlinant.)* Ne sois donc pas jalouse, tu en auras ta part de ce bonheur qui te fait envie..., tu entreras ici quand tu voudras, comme tu voudras... D'abord, je te connais, on aurait beau t'interdire l'entrée, il n'y a ni portes ni fenêtres pour t'empêcher d'arriver jusqu'à ton garçon. *(A Hornus.)* Tu sais ce qu'elle m'a fait pendant ma campagne de Tunisie... Nous étions en expédition dans le sud... En pays perdu... un soleil... des fièvres... Un matin, je sortais de ma tente; mon ordonnance me crie : « Mon lieutenant, une dame pour vous. » Je me retourne : « Tiens ! maman. » Elle était venue tout droit, toute seule, et aussi tranquille...

LA MARQUISE

Pourquoi pas ? puisque tu y étais.

DIDIER, *l'embrassant.*

Ah ! chérie.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE

Le tapissier est là pour la pose du baldaquin.

DIDIER

Dans la chambre de madame ? Bien, j'y vais.

(Un pas vers la gauche.)

LA MARQUISE, *à mi-voix.*

La chambre de madame... Pauvre enfant !

LE DOMESTIQUE, *à Didier.*

Et puis le garde-chasse qui voudrait parler à monsieur le marquis.

DIDIER, *revenant.*

Sautecœur ? Faites-le venir. *(Le domestique sort.)*

SCÈNE IV

DIDIER, LA MARQUISE, HORNUS, *puis* LE GARDE-CHASSE.

HORNUS, *à Didier.*

Est-ce que c'est ton fameux Sautecœur ?

LA MARQUISE

Ce braconnier dont il a fait un garde-chasse.

DIDIER

Lui-même.

HORNUS

Et comment s'en tire-t-il de ses nouvelles fonctions ?

DIDIER

A merveille.

LA MARQUISE

Oui, mais dans le pays, quelles clameurs !

DIDIER

Bah ! ma réputation d'original était déjà faite.

LA MARQUISE

Peut-être même un peu trop.

DIDIER

N'aie pas peur, maman. Une fois marié, tu verras quel homme raisonnable.

SAUTECŒUR, *dehors sur le perron.*

Monsieur Didier, je suis là.

DIDIER

Mais entre donc, mon vieux... Qu'est-ce qu'il y a ?

SAUTECŒUR, *se découvrant.*

Messieurs, madame, la *compagne !* Avant d'emmener les chiens, je voulais savoir si monsieur le marquis était toujours décidé.

DIDIER

Décidé ? mais je crois bien !

HORNUS

Comment ! tu renvoies tes chiens ?

DIDIER

Oui, Madeleine en a peur, une peur nerveuse... Je lui fais ce petit sacrifice, et je suis content de le lui faire.

LA MARQUISE

Attends un peu.

DIDIER, *vivement.*

Attendre ? Pourquoi ?

LA MARQUISE, *gênée.*

Tant qu'elle n'est pas là...

DIDIER

Elle y sera bientôt.

HORNUS

Mais c'est une vraie privation... Toi sans tes chiens !

DIDIER

Oh ! pas pour longtemps. D'abord je les aurai pendant la chasse, puis nous irons les voir chez le garde; elle s'habituera.

SAUTECŒUR

Peut-être bien qu'eux ne s'habitueront pas à se passer de vous, monsieur Didier. Il y a surtout Miraclette... Elle a du sentiment, allez, cette bête-là ! Je ne sais pas comment nous allons la tenir. Enfin, puisque c'est la consigne...

DIDIER

Ah ! dame ! il faut s'y faire à la consigne, maintenant que tu représentes la loi... Est-ce qu'il te semble pénible, ton métier de garde ?

SAUTECŒUR

Ce n'est pas qu'il me soit pénible... Seulement ça me change un peu.

HORNUS

Je comprends; ça doit le changer, puisque c'est tout le contraire.

DIDIER

Voyons, tu dois être content... le couvert toujours mis, une bonne soupe; tu dors la conscience tranquille...

SAUTECŒUR, *regard de complaisance à son costume battant neuf.*

C'est vrai qu'on est mieux tenu... Tout de même ça me semble drôle quand il faut mettre la main sur un... sur un délinquant.

DIDIER

Pas de faiblesse, dis donc !

HORNUS

Pas trop de sévérité non plus.

LA MARQUISE

Il ne faut pas qu'il lui arrive malheur !

SAUTECŒUR

Ah ! madame... Ça braconne, mais ça n'est pas méchant. S'ils étaient méchants... j'aimerais mieux, parce qu'alors on irait de sa colère, et chacun pour sa peau. Non ! je vas vous dire, monsieur le marquis, ce qui me gêne, c'est que je connais trop les trucs de ce pauvre monde-là. Ça n'est pas juste... non, je sens bien que ça n'est pas juste.

DIDIER

Pourquoi ?

SAUTECŒUR

Parce que les gardes... les gendarmes... faut pas que ce soit trop malin... Ils ont déjà la loi pour eux... Si les chiens se mêlent d'avoir autant de nez que les lièvres... alors, il n'y a plus de bon Dieu, vous comprenez...

DIDIER

Ça ne fait rien; courage, mon brave, pense à ta femme, pense à tes enfants; il faut faire souche nouvelle, souche de braves gens.

SAUTECŒUR

J'essayerai, monsieur le marquis, mais nom de nom ! j'aurais cru que c'était plus facile... Messieurs, madame, la *compagne*...

(Il sort.)

DIDIER

Va, mon bonhomme ! *(A Hornus, en regardant Sautecœur descendre le perron.)* Il n'a pas mauvaise tournure.

HORNUS

Ma foi, pour un voleur habillé en gendarme...

DIDIER, *gaiement.*

N'est-ce pas que c'est à s'y tromper ?... Maintenant, voyons ce tapissier. Je reviens, mère.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE V

LA MARQUISE, HORNUS

(Un grand temps.)

HORNUS

Hé bien ?

LA MARQUISE

Fini !

HORNUS

Je l'avais compris rien qu'en vous voyant... Alors c'est non ?

LA MARQUISE

Absolu..., définitif...

HORNUS

Et toujours le même prétexte ?... l'héritage paternel ?

LA MARQUISE

Oui... Pour lui, le père était malade avant de partir ; et la fièvre prise au Sénégal...

HORNUS

N'a été que l'occasion, la déterminante... Oui, je m'y attendais... Et vous avez répondu ?

LA MARQUISE

Que pouvais-je répondre, mon ami ? Puisque cette pensée-là je l'ai eue, moi aussi... qu'elle m'a fait trembler si longtemps pour Didier, et qu'aujourd'hui encore, dans cet horrible doute, je ne voudrais pour rien au monde que mon fils soupçonnât la vérité.

HORNUS

C'est égal, il l'a menée rondement, son enquête, M. le Conseiller..., trois jours !

LA MARQUISE

Vous ne le croyez pas sincère ?

HORNUS

Oh ! non.

LA MARQUISE

Ce sont de braves gens cependant.

HORNUS

Elle, je ne dis pas ; cette grosse chatte innocente et gourmande..., mais l'autre, le Conseiller son frère.

LA MARQUISE

Ainsi, vous pensez ?

HORNUS

Je pense que du jour où sa femme est morte, M. de Castillan n'a plus songé qu'à rompre le mariage de Didier et à garder pour lui cette jolie fille et sa belle dot.

LA MARQUISE

Hornus !

HORNUS

C'était écrit sur sa figure en lettres comme ça !... Ce qui m'étonne, c'est Madeleine; elle ne dit rien, elle ne proteste pas ?

LA MARQUISE

Mais non...

HORNUS

Ici, je ne comprends plus... Connaît-elle le motif de la rupture ?

LA MARQUISE

Certainement ! C'est avec cela qu'on l'a terrifiée : l'effroyable perspective d'une existence semblable à la mienne, la folie du mari en menace sur les enfants... Et puis, je vous le répète, Madeleine est la vraie jeune fille, élevée selon la loi mondaine... Que voulez-vous qu'elle fasse ? elle peut pleurer, pas trop fort, et protester, bien platoniquement, puisqu'elle n'est pas majeure.

HORNUS

Pourtant, elle l'aime..., un amour tranquille, je veux bien; parce que jusqu'à présent, le chemin était uni comme un miroir. Mais je comptais sur l'obstacle, le divin obstacle qui fait le désir, qui fait la passion... Avec un garçon comme le nôtre, que diable ! et ce qu'il y a dans les yeux de cette petite-là, j'espérais un départ, une révolte..., le coup de la banquette pour les chevaux de sang... Hop !

LA MARQUISE

Hé bien ! non, rien. Je n'ai pas même pu la voir.

HORNUS

Alors, qu'allez-vous faire ? Apprendre à Didier...

LA MARQUISE

Moi, oh ! jamais... Je ne pourrais pas... Mon pauvre enfant ! Qu'un coup pareil lui vienne de sa mère ! Je les ai prévenus : « Faites votre commission vous-mêmes. »

HORNUS

Ils vont la faire ?

LA MARQUISE

La sœur, pas lui.

HORNUS, *entre ses dents.*

Ah ! tant mieux. *(Haut.)* Et quand cela ?

LA MARQUISE

Tout de suite... J'ai amené mademoiselle de Castillan dans ma voiture.

HORNUS

Et où est-elle ?

LA MARQUISE

Je l'ai laissée à la laiterie, en train de se bourrer de crème..., pas plus émue... Tenez, la voilà... Elle ne se doute vraiment pas de ce qu'elle vient faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ESTELLE, *entrant par le perron.*

ESTELLE, *épanouie, s'essuyant les lèvres.*

Dites-moi pourquoi, bonne madame, les personnes un peu fortes adorent le laitage ? J'adore le laitage. *(Apercevant Hornus.)* Ah ! monsieur le professeur...

HORNUS, *s'inclinant.*

Mademoiselle. *(Il remonte.)*

ESTELLE, *regardant tout autour.*

Et Didier ?

LA MARQUISE

Il est là, il vient.

ESTELLE, *s'asseyant sur le canapé.*

Ah ! il fait bon ici ! Très coquet, ce petit salon. J'y suis déjà venue avec Madeleine... Elle le regrettera plus d'une fois en y songeant. Enfin, on se fait une raison.

LA MARQUISE, *à Hornus.*

Vous sortez, mon cher Hornus ?

HORNUS

Oh ! je ne suis pas loin.

LA MARQUISE, *frémissante.*

Je vous en prie, mon Dieu !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

LA MARQUISE, *puis* DIDIER

ESTELLE

Il est fort bien, ce monsieur; d'une discrétion, d'une réserve !... Voyons

j'ai tous mes petits objets..., l'écrin..., les lettres. *(Elle les pose soigneusement sur un meuble à côté d'elle.)* Inutile de vous dire, chère amie... pas un mot de ce que vous craignez...

LA MARQUISE, *avec angoisse, les yeux sur la porte de gauche.*

Oui... oui...

DIDIER, *entrant par la porte de gauche, avec un cri de stupeur.*

Ah ! cousine Estelle..., vous voilà ?... Vous êtes donc tout à fait sur pied ?

ESTELLE

Mais oui, vous voyez.

DIDIER, *à sa mère.*

Comment ne m'as-tu pas dit ? *(A Estelle.)* Madeleine est avec vous ?

ESTELLE, *nuance d'embarras.*

Non, non, elle n'est pas venue..., vous comprenez..., la pauvre petite...

DIDIER

Ah ! mon Dieu !... que lui est-il arrivé ?

ESTELLE

Rien, rien..., seulement, pour ce que nous avions à nous dire...

DIDIER

A nous dire ?

ESTELLE, *gaiement.*

Oui ! J'ai une communication très sérieuse à vous faire, mon cher Didier.

DIDIER

Quoi donc ?

ESTELLE

Mon Dieu ! c'est assez embarrassant à expliquer, d'autant qu'on ne vous a pas prévenu, à ce que je vois... *(Cherchant le regard de la marquise qui se détourne.)* quoique au fond, cependant, rien de plus naturel.

DIDIER

Que de préambules ! qu'y a-t-il ? Voyons, cousine...

ESTELLE

Mon ami, les jeunes filles ont des caprices, vous le savez.

DIDIER

Des caprices ?...

ESTELLE

Ça va, ça vient, comme un écureuil dans sa cage. On n'est jamais sûr de rien avec elles... Depuis quelque temps, je voyais la nôtre inquiète, agitée... Comme je lui ai dit : « Ne te rends pas malheureuse... Si tu crains de ne pas faire son bonheur..., c'est un garçon de sens... il comprendra tout de suite. »

DIDIER, *nerveux.*

Mais c'est qu'au contraire, je ne comprends pas du tout, mais du tout.

ESTELLE

Allons, mon ami, remettez-vous; vous tremblez comme la feuille de l'arbre...

LA MARQUISE, *à Estelle d'une voix profonde.*

Ah ! je vous en prie, finissons-en.

DIDIER, *s'exaltant.*

Finir ! quoi ?... voyons... quoi ?

LA MARQUISE

Didier, mon enfant, la jeune fille que tu aimes, celle que tu as choisie, te dégage de ta parole.

DIDIER, *avec un cri.*

Allons donc ! Qui a dit cela ? Est-ce que c'est possible ?... Me dégage de ma parole !... Mais, moi, j'ai la sienne et je ne la lui rends pas.

ESTELLE

Pourtant vous êtes un homme d'honneur, monsieur le marquis, et c'est la seule façon d'agir dans cette circonstance.

DIDIER, *éclatant.*

Bon sang de Dieu ! Qu'est-ce qui m'arrive là ?

ESTELLE

Mais ce qui est arrivé à tant d'autres, qui ne se sont pas bouleversés comme vous faites.

DIDIER, *à mi-voix.*

Oh ! c'est affreux... Je rêve, je rêve ! *(A sa mère brusquement.)* Tu savais ça, toi ?

LA MARQUISE

Oui...

DIDIER

Et tu ne m'as rien dit ?... Ah ! c'est mal...

LA MARQUISE

Je ne voulais pas croire... J'espérais toujours.

DIDIER

Alors, ce départ de Nice, cette soi-disant maladie..., tout cela était convenu entre vous ?

LA MARQUISE

Mon enfant !...

DIDIER

Non, vraiment, je ne te comprends pas... Il fallait me prévenir. Je me serais expliqué, défendu. *(Se tournant vers Estelle.)* Car enfin, mademoiselle, que me reproche-t-on ? De quelle basse calomnie suis-je victime ?

ESTELLE, *innocemment.*

Mais pas du tout. Il n'y a pas l'ombre de calomnie. Eh ! que voulez-vous

qu'on reproche à un brave garçon, un parfait gentilhomme comme vous, mon cher Didier?... Dans la noblesse de Montpellier, ce n'est qu'un cri : « Il est charmant ! » Croyez-moi, mon ami, vous prenez au tragique un de ces malentendus comme il en arrive tous les jours... Pensez un peu; pour les futurs mariés, les fiançailles sont un apprentissage. On se surveille, on se guette, et naturellement, si les goûts, les caractères ne s'accordent pas... Il vaut mieux avant qu'après, hé?

DIDIER

C'est horrible... horrible...

ESTELLE

En définitive, qu'y a-t-il eu entre vous?... Des paroles, quelques lettres... Vous lui rendrez les siennes. *(Prenant les objets à côté d'elle.)*

Voilà les vôtres..., sa bague... *(Croyant qu'il ne comprend pas.)* la petite bague que vous lui avez donnée...

DIDIER, *navré, presque avec une voix d'enfant.*

Oh ! elle me rend ma bague !

ESTELLE, *tenant toujours l'écrin et se tournant vers la marquise.*

Je ne sais pas comment cela se passe à Paris, mais chez nous ces sortes d'objets ne s'achètent qu'à condition. Tous nos bijoutiers les reprennent, ils y sont habitués. *(A Didier, triomphante.)* Ainsi, vous voyez !

DIDIER, *à sa mère, à demi-voix.*

Ah ! écoute, emmène-la; je crois que je vais la tuer !

ESTELLE, *effarée.*

Qu'est-ce qu'il dit?

DIDIER, *éclatant.*

Je dis que c'est une infamie, un mensonge abominable, et que je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez.

ESTELLE, *suffoquée.*

Par exemple ! Est-ce que vous nous croiriez capables, moi, le Conseiller mon frère...

DIDIER

Parbleu ! Vous, pauvre inconsciente...

LA MARQUISE

Prends garde.

DIDIER

On vous envoie parce qu'on n'a pas osé venir.

LA MARQUISE

Mon enfant, je t'en prie.

DIDIER

Ah ! laisse-moi... *(Montrant Estelle.)* Cette lâcheté de me mettre en face

d'une femme ! Il savait bien lui, que je ne lui permettrais pas de finir; que dès le premier mot, je lui aurais fendu la figure en quatre. *(Il fait siffler sa badine qu'il a prise sur le piano. A Estelle.)* Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en, je ne sais pas où j'en arriverais...

LA MARQUISE

Didier !

ESTELLE, *gagnant la porte.*

Miséricorde !

DIDIER, *jetant sa canne et s'élançant vers Estelle.*

Non, non, Estelle, mon amie, ne partez pas, ne me quittez pas ainsi. *(Il la ramène.)* Voyons, vous êtes une bonne créature que j'aime, que je respecte, pardonnez-moi ! J'ai parlé dans la colère, on ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait... il ne faut pas m'en vouloir..., tout cela est si terrible, si imprévu... Songez donc, j'étais tout près de mon bonheur, je m'en croyais sûr ! et puis..., et puis...

(L'émotion l'étouffe, la marquise se détourne et pleure.)

ESTELLE, *gagnée par l'émotion, essuyant ses yeux.*

Mais, mon pauvre enfant, vous me retournez avec vos larmes. Vous allez me faire pleurer, moi aussi. Moi qui aime tant voir les gens heureux, tous bien ensemble. Vous comprenez, je ne serais pas venue, si je m'étais doutée... Non, la main sur la conscience, je ne croyais pas vous faire tant de peine.

DIDIER, *bondissant.*

De la peine ! On m'emporte mon espoir, ma joie, mon cœur, mon sang, ma vie..., tout ce que j'ai, ce qui est à moi, à moi, rien qu'à moi, on me le vole, on me l'arrache, et on appelle ça me faire de la peine.

(Il rit nerveusement.)

ESTELLE

Quelle exaltation, mon Dieu !

DIDIER, *la prenant violemment par le bras.*

Mais, malheureuse femme, regardez donc autour de vous. Cette maison c'est la sienne, c'est la nôtre..., ces meubles sont pour elle, nous les avons choisis ensemble..., tout est prêt, tout l'attend..., son piano..., ses livres..., et maintenant vous m'apprenez qu'elle ne veut plus, qu'elle ne viendra pas... Mais ce n'est pas possible. Oh ! dites-moi que ça n'est pas, que ça ne peut pas être... ma mère !... Madeleine !

(Il se jette sur le divan où il étouffe ses cris, ses sanglots dans les coussins.)

ESTELLE, *bas, épouvantée.*

Mais c'est un accès, un véritable accès ! *(La silhouette d'Hornus se dresse au fond sur le perron.)*

LA MARQUISE, *poussant doucement Estelle vers la porte.*

Allez, allez..., laissez-le...

ESTELLE

Ah ! mon Dieu... et quand je pense que notre pauvre Madeleine... *(Elle s'en va les bras au ciel, en causant avec Hornus.)*

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DIDIER

Didier sanglote sur le divan. Sa mère s'est rapprochée et le regarde, très tendre. Un temps. Puis il se redresse, reste assis, passant sa main sur ses yeux comme s'il sortait d'un lourd sommeil.

DIDIER, *regardant autour de lui.*

Elle est partie ?

LA MARQUISE

Oui... Je n'ai pas osé la retenir, tu étais tellement hors de toi...

DIDIER

Bien, bien; cela est mieux ainsi... Nous n'aurions pas pu parler devant elle... *(Il se lève, marche de long en large, enfin s'arrête devant sa mère.)* Voyons, le motif ? le vrai motif de ce refus, tu le connais, n'est-ce pas ? tu vas me l'apprendre ?

LA MARQUISE

Mais, mon pauvre enfant, je ne crois pas qu'il y ait autre chose que ce qu'on t'a dit..., un caprice de jeune fille. C'est si obscur, si fermé, ces petits êtres.

DIDIER, *d'un geste plutôt que des lèvres.*

Non.

LA MARQUISE

Ou encore le scrupule d'un cœur honnête qui ne s'est pas senti à l'unisson avec le tien; peut-être qu'elle a craint de ne pas t'aimer assez.

DIDIER

Alors pourquoi voulait-elle de moi ? Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait; pourquoi me l'a-t-elle écrit ? J'ai là ses lettres, son portrait. *(Il ouvre son portefeuille et en tire les objets, nerveusement, à mesure.)* Tiens, regarde; et au bas du portrait, ce qu'elle a signé de sa main... Lis... lis tout haut, que je l'entende...

LA MARQUISE, *lisant.*

« A Didier, pour la vie. »

DIDIER

Elle m'aurait donc menti ? *(Il lui arrache le portrait.)* Avec ces yeux-là,

si francs, si droits, cette bouche jeune et bonne... Des yeux de mensonge, ça ? Allons donc ! *(Baisers frénétiques au portrait.)* Tu connais Madeleine comme moi, ma mère ; tu la sais incapable d'un caprice aussi lâche, aussi cruel. Donc, pas de caprice avec elle, mais plutôt quelque triste mystère de famille qu'on m'a toujours caché, et que je saurai bien éclaircir.

LA MARQUISE, *feignant la surprise.*

Un mystère ?

DIDIER

Sais-tu, là, tout à l'heure, au milieu de mon désespoir..., cette pensée m'est venue qui a séché mes pleurs et m'a mis debout tout de suite...

LA MARQUISE, *tremblante.*

Quoi donc ?

DIDIER

C'est qu'il y avait peut-être, sur le nom que je porte, une tare, un déshonneur...

LA MARQUISE

Oh ! mon enfant, que vas-tu supposer là ?

DIDIER

Mais je suppose tout et tu ne dois pas m'en vouloir. Comprends donc qu'en dehors de la blessure faite à mon cœur, il y a pour toi, comme pour moi, dans cette rupture, une atteinte à l'honneur du nom, de la famille ; il faut bien que je cherche. Au risque de nous affliger, de nous meurtrir ! *(La rapprochant de lui, et de très près, tout bas.)* Dis-moi, dis...

LA MARQUISE

Que veux-tu que je te dise ?

DIDIER

Ce que tu sais... Va ! si cruelle que soit la confidence, après ce que je viens de subir, je peux tout entendre.

LA MARQUISE

Je t'assure...

DIDIER

Pour l'amour de ton fils, réponds-moi, je te supplie de me répondre...

LA MARQUISE, *à voix basse.*

Parle... je répondrai.

DIDIER

Mon père, ce pauvre être que je n'ai jamais fait qu'entrevoir de loin en loin, couché, anéanti...

LA MARQUISE

Hé bien !

DIDIER

Avant que la maladie le terrassât, est-ce qu'il n'aurait pas eu dans sa vie une faiblesse... une...

LA MARQUISE, *ne le laissant pas finir.*

Tais-toi, Didier ! Ton père a été le plus loyal soldat, le plus noble et le plus fier des hommes..., rien dans son existence contre le devoir, contre l'honneur. Ça, je te le jure; je te le jure.

DIDIER

Ah ! quel bien tu me fais. *(Il s'écarte d'un pas en s'essuyant le front.)*

LA MARQUISE, *à part.*

Il ne m'a rien demandé, à moi... Pas même effleurée d'un soupçon... Ah ! le noble enfant.

DIDIER, *revenant vers sa mère.*

Ainsi, c'est un outrage sans raison qu'on nous fait.

LA MARQUISE, *timidement.*

Un outrage ?

DIDIER

Et le plus sanglant... Tu ne trouves pas ?

LA MARQUISE

Non.

DIDIER, *bondissant.*

Comment ?

LA MARQUISE

C'est-à-dire... je ne crois pas qu'on ait eu l'intention de t'outrager.

DIDIER

Qu'est-ce qu'il te faut, alors ?... Ah ! tiens, les mères, vous êtes toutes les mêmes... Ainsi, toi, mes cris ont pu t'émouvoir tout à l'heure, tu as pleuré de me voir pleurer. Mais au fond, je suis sûre que tu es contente... Oui, oui, tu es contente... Je ne m'en vais pas, tu me gardes !

LA MARQUISE

Méchant.

DIDIER

Eh bien ! garde-moi, mais tu ne m'empêcheras pas d'accomplir mon devoir. *(Il prend son chapeau et sa canne.)*

LA MARQUISE

Didier, où vas-tu ? que vas-tu faire ?

DIDIER

N'aie pas peur, rien que de très simple et de très sensé; il y a un tuteur, un responsable. C'est avec lui que je vais m'expliquer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HORNUS, *qui est entré sur les derniers mots.*

HORNUS, *à Didier.*

Il t'enverra coucher, le responsable; et, à sa place, je n'hésiterais pas.

DIDIER, *courant à lui.*

Ah ! Hornus, c'est toi... Tu sais ce qui m'arrive, tu sais ce qu'ils me font.

HORNUS

Oui; et je sais aussi que tu vas faire une sottise.

DIDIER

Vraiment ?

HORNUS

Tu prétends demander raison à ce monsieur... Remarque qu'il ne m'est pas sympathique, le justiciard... Mais en définitive, tu ne peux pas lui couper les oreilles parce que sa pupille ne t'aime pas.

DIDIER

Ce n'est pas vrai, elle m'aime... Je te dis qu'elle m'aime. *(A sa mère.)* Tu le sais, tu l'as vu. Elle me l'a écrit, juré... Car ne vous y trompez pas, c'est une passionnée, sous cet air de réserve, celle qui paraphe son portrait d'une déclaration aussi brûlante.

HORNUS, *l'interrompant.*

Alors, c'est qu'elle t'aimait et qu'elle ne t'aime plus.

DIDIER

Mais, pourquoi ?

HORNUS

Pauvre petit ! tu en es là ?... Tu demandes pourquoi au cœur de la femme...

DIDIER, *avec un cri de larmes.*

Mais moi, je n'ai rien fait.

HORNUS

C'est le secret de cette enfant... Il n'y a qu'elle qui pourrait te répondre, et encore.

DIDIER

Hé bien ! nous allons voir ce qu'elle me répondra... *(Effroi de la marquise, Hornus la rassure d'un geste. Didier embrassant sa mère sur le front.)* Au revoir, mère.

HORNUS, *le retenant par le bras.*

Dis donc, petit, prends garde... Quand on a reçu un congé aussi brutal que le tien, s'en aller geindre, réclamer, demander pourquoi l'on ne vous aime plus, ce n'est pas une démarche bien digne... *(Mouvement de Didier.)* ni le vrai moyen de se faire aimer.

DIDIER

Je te répète, Hornus, ce que j'ai dit à ma mère. Madeleine n'est pour rien dans tout ceci. Je la sens victime comme moi, prise au même piège... et, tu viens d'en convenir, c'est par elle seule que je puis découvrir la vérité.

LA MARQUISE

Tu ne la verras pas, mon pauvre enfant, on ne te la laissera pas voir.

DIDIER

Par exemple ! mais je défoncerai les portes, je mettrai le feu à la maison. Il faudra bien qu'elle sorte, que je la voie.

HORNUS

En effet, le feu à la maison... ce serait un moyen... Seulement elle n'est pas chez elle.

DIDIER

Qui te l'a dit ?

HORNUS

Mademoiselle Estelle, tout à l'heure, en la raccompagnant.

DIDIER

Ils l'ont fait partir ?

HORNUS

Non ! Mais pour éviter tes poursuites, elle s'est réfugiée chez les Dames-Bleues, dans son ancien couvent.

DIDIER

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE

Tu vois donc bien que c'est elle qui ne veut plus de ce mariage...

HORNUS

A son âge, au temps où nous vivons, une jeune fille ne se laisse pas enfermer de force.

DIDIER, *accablé.*

Oh ! que c'est cruel... S'enfermer contre moi, contre mon amour... Qu'elle ait fait cela, elle !... elle !...

(Il se laisse tomber sur le divan.)

LA MARQUISE

Ne te désole pas, mon chéri... Ce n'était pas la femme qu'il te fallait, tu le vois bien... Nous t'en trouverons une autre plus digne de toi.

DIDIER, *d'une voix profonde.*

C'est celle-là que j'aime, ma mère. C'est celle-là que je voulais... D'ailleurs *(Sourire navré.)* si tu m'en trouvais une autre, comme tu dis, es-tu bien sûre que je ne serais pas reçu par le même affront ?

LA MARQUISE

Pourquoi ? Quelle idée ?

DIDIER

Ah ! mes amis, mes amis, que je suis malheureux !

HORNUS

Enfin, tu ne vas pas te casser la tête parce qu'une petite fille n'aura pas voulu de toi. Voyons, tu n'es pas seul ; tu as ton vieil Hornus, tu as ta mère... et veux-tu que je te dise ? Nous ne sommes vraiment aimés que par nos mères. Ça a l'air d'une romance, ce que je te dis là, et pourtant c'est l'expérience de toute une existence d'homme que je te livre. Il n'y a que la mère qui nous aime. Ah ! pourquoi meurent-elles avant nous !

DIDIER

Ne parle pas de l'amour, Hornus ; tu ne le connais pas, et tu t'en vantes.

HORNUS, *gêné.*

C'est vrai. Je ne le connais pas. Mais que diable ! il n'y a pas que l'amour au monde. Il y a la fierté, la dignité. Allons, Didier, il faut en finir avec cette histoire. On t'a rendu ta bague, tes lettres ; renvoie-lui les siennes, rends-lui son portrait et qu'il n'en soit plus question.

DIDIER, *bondissant.*

Son portrait ?... Jamais de la vie.

(Il le ramasse sur le meuble avec les lettres.)

HORNUS

Que comptes-tu en faire ?

DIDIER

Je ne sais pas. On verra bien.

LA MARQUISE

Mon fils.

HORNUS

Nous n'avons rien à craindre, madame, Didier est un honnête homme.

DIDIER

Laisse-moi donc tranquille ; à toujours me parler de dignité, d'honnêteté. Je ne suis pas un philosophe, comme Hornus, ni un ange comme toi, ma mère. Je suis un pauvre passionné qu'on trompe, qu'on vole, et qui ne cherche qu'à se venger. *(Regardant le portrait.)* « A Didier pour la vie. » C'est écrit, de sa main. Hé bien ! si elle veut le ravoir, son portrait, j'y mets une condition : c'est que je ne le rendrai qu'à elle, et lorsque je l'aurai entendue, de sa bouche, me dire bien en face : « Je ne vous aime plus, je reprends ma parole, je ne vous aime plus ! »

LA MARQUISE

Mais ce n'est pas possible, mon ami.

HORNUS, *vivement.*

Pardon, madame, ce qu'il demande là me semble juste, et je crois pouvoir l'obtenir. *(A Didier.)* C'est une entrevue avec Madeleine que tu veux, n'est-ce pas ?

DIDIER

Oui, mais rien que nous deux, nous deux seuls.

HORNUS

Bien ! Et si, après votre explication, elle te déclare qu'elle ne t'aime plus...

DIDIER

Si ce qu'elle a signé elle-même, elle le rétracte elle-même, alors je lui rends tout ce que j'ai d'elle, son portrait, ses serments, et je la laisse libre de sa volonté.

HORNUS

Sur l'honneur, Didier ?

DIDIER

Sur l'honneur, Hornus !

ACTE TROISIÈME

Le couvent des Dames-Bleues.

Une cour avec galerie de cloître ancien. Un parterre de roses. Des bancs. C'est l'après-midi d'un beau jour de mai. Dans le fond, à demi cachée par les roses, une novice s'active à faire un bouquet. Silence recueilli où ne s'entend que le cliquetis des grands ciseaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS, LA SŒUR TOURIÈRE, *venant tous les trois par la droite.*

Au fond, NOËLIE, *en tenue de novice, cueillant des roses.*

LA SŒUR TOURIÈRE, *à Didier et Hornus.*

Si ces messieurs veulent attendre ici un moment, je vais prévenir notre mère.

(Elle remonte par la gauche sous la galerie.)

SCÈNE II

HORNUS, DIDIER, NOËLIE *dans le fond.*

HORNUS

Eh bien, nous y voilà... tu es content ?

DIDIER, *bas.*

Hornus, j'ai peur.

HORNUS

Laisse donc, c'est ici comme à la bataille. Tu connais ça... toujours un petit frisson pour commencer, et après le premier coup de feu...

DIDIER

Tu crois qu'on me permettra de la voir ?

HORNUS

C'est convenu avec la Supérieure.

DIDIER

Elle a peut-être changé d'avis ?

HORNUS

Non. Je te répète que c'est une femme très droite et très sûre, sa parole vaut la parole d'un brave homme.

DIDIER

Et Madeleine est-elle prévenue ?

HORNUS

Pas encore.

DIDIER

Ah ! mon Dieu, si elle allait ne pas vouloir ?

HORNUS

Ne t'inquiète donc pas. La Supérieure s'est chargée de tout; seulement tu sais ce que tu m'as promis. Je me suis engagé pour toi.

DIDIER

Ne crains rien.

HORNUS

Pas de scène comme avec la cousine..., sois calme.

DIDIER, *sûr de lui.*

Oh ! ça...

HORNUS

C'est que je te connais, mon Diable..., une fois sorti de ta boîte...

DIDIER

Non ! non ! Je réponds de moi.

HORNUS, *regardant le cloître.*

Est-ce joli toutes ces roses dans ces vieilles pierres..., et quel recueillement, quelle douceur !

DIDIER

Oui, c'est ici qu'elle a grandi, qu'on l'a élevée à tromper, à mentir. *(Le poing levé, en menace.)* Ah ! maison maudite... Je voudrais qu'il ne restât pas de toi une pierre debout.

HORNUS

Eh bien ! merci, si c'est comme cela que tu commences.

LA TOURIÈRE, *apparaissant sous la galerie à gauche.*

Madame la Supérieure prie ces messieurs d'entrer chez elle un instant.

(Hornus et Didier suivent la sœur par la galerie de gauche.)

SCÈNE III

NOËLIE, *puis* MADELEINE

NOËLIE

Là !... je crois que j'en aurai assez pour fleurir le maître-autel.

(Elle s'assied à côté de ses fleurs sur un banc.)

MADELEINE, *debout derrière elle, un livre sous le bras et sans la reconnaître.*

Voulez-vous que je vous aide à faire vos bouquets, ma sœur ?

NOËLIE

Bien volontiers, mademoiselle.

MADELEINE, *tressaillant.*

Ah ! mon Dieu, cette voix... *(Noëlie se retourne.)* Est-ce possible ?

NOËLIE, *très calme, sourire triste.*

Bonjour, Madeleine... Je savais que vous étiez ici pour quelque temps; la Supérieure me l'avait dit, seulement j'étais en retraite, voilà pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrées.

MADELEINE

Mais moi, je ne me doutais pas... Quelle surprise !... Personne ne m'avait dit...

NOËLIE

Personne ne pouvait vous parler de Noëlie, ici on ne sait pas ce que c'est... Cette pauvre Noëlie, vous vous la rappelez ?... Bien enfant, bien frivole, mais pas méchante... oh ! ça, non..., pas méchante... Eh bien, c'est fini, il n'y a plus de Noëlie... Pour tout le monde je suis la « postulante », en attendant de m'appeler sœur Marie-Thérèse.

MADELEINE

Ma pauvre amie !... mais que s'est-il donc passé ? moi qui vous croyais si heureuse.

NOËLIE

Je suis très heureuse, Madeleine. Par exemple, depuis vous, j'en ai eu, de mauvais jours, je l'ai bue jusqu'à la lie toute la misère humaine : lâchetés, trahisons, mensonges... Si vous saviez... si je pouvais vous dire... mais mon malheur est trop laid, je ne peux pas en parler, même à une amie comme vous... Ah ! l'horreur... Enfin laissons cela. Maintenant Dieu m'a prise... je suis bien... Faisons mes bouquets, voulez-vous ?

MADELEINE, *assise à côté d'elle et travaillant.*

Moi aussi, j'ai eu de la peine.

NOËLIE

Vous ne vous êtes pas mariée non plus ?

MADELEINE

Non, au dernier moment, cela n'a pas pu se faire.

NOËLIE

Est-ce singulier, cette analogie de nos deux existences. *(Baissant la voix.)* Comme les hommes sont menteurs, dites, comme ils sont lâches !... Il vous a laissée ?... Il n'a plus voulu, le vôtre aussi ?

MADELEINE

Oh ! non... moi, ce n'est pas cela... mon tuteur s'est opposé... c'est moi-même qui n'ai pas voulu.

NOËLIE

Vraiment ?... Pauvre monsieur Didier, qu'il a dû souffrir !... Mais comment avez-vous pu, vous qui êtes si bonne ?...

MADELEINE

Ce n'est pas ma faute, allez... un obstacle, un obstacle insurmontable... le père de Didier était fou... on nous l'avait toujours caché... et fou dans des conditions telles que le fils infailliblement...

NOËLIE

Ah ! le malheureux.

MADELEINE

Cela m'a causé un profond chagrin.

NOËLIE

Et alors, comme vous l'aviez souvent dit, vous êtes venue vous réfugier dans votre ancien couvent.

MADELEINE

M'abriter, me recueillir quelques jours. Tous mes souvenirs sont ici, je revis toute mon enfance... J'aime surtout ce petit cloître. L'après-midi, pendant la classe de chant, je viens m'asseoir sur ce banc avec un livre... Elle n'est pas commencée encore ?

NOËLIE

La classe de chant ?... Non, pas encore, je ne serais pas là..., c'est moi qui la fais... On m'a mise à ça et à la chapelle.

MADELEINE

Oh ! je vous dois de bonnes heures... La fraîcheur de ces voix de fillettes me berce, m'apaise. C'est un repos béni... Il me semble que je n'ai plus de peine.

(Un silence. Les deux jeunes filles continuent à faire leurs bouquets.)

NOËLIE, *voix profonde.*

Oh ! la paix du cloître, il n'y a pas d'autre asile..., d'autre refuge contre la vie, la triste, la cruelle vie. Certes, j'ai été bien frappée, bien meurtrie... Hé bien ! tout à l'heure, en coupant mes roses, je songeais comme tout cela est loin et vague... De ma douleur je n'ai plus qu'un engourdissement.

MADELEINE

Vous ne regrettez rien du monde ?

NOËLIE, *vivement.*

Rien.

MADELEINE

Vous êtes complètement heureuse ?

NOËLIE

Complètement, non. Je ne suis encore que postulante. Mon bonheur ne sera complet que lorsque j'aurai prononcé mes vœux.

MADELEINE

Ce sera quand ?

NOËLIE

Oh ! quand notre mère voudra. Elle dit que je suis trop jeune, qu'il faut attendre..., encore attendre ! *(Avec passion.)* Oh ! le jour de ma prise de voile, ce jour-là, oui, je serai tout à fait heureuse.

MADELEINE

Je voudrais avoir le courage de faire comme vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESTELLE, LE CONSEILLER

ESTELLE, *se retournant comme pour parler à quelqu'un.*

Je la vois, merci. *(S'approchant du banc où travaillent les deux jeunes filles.)* Madeleine... Hé adieu, ma toute belle.

MADELEINE, *se levant, très surprise.*

Tiens, vous voilà ? *(Elles s'embrassent.)*

LE CONSEILLER

Bonjour, petite cousine.

MADELEINE, *un peu effrayée.*

Vous aussi ? Qu'y a-t-il donc ? qu'est-ce qui se passe ?

LE CONSEILLER

J'allais vous le demander.

ESTELLE

Nous avons reçu une convocation de la Supérieure.

MADELEINE

Je ne sais pas, elle ne m'a rien dit... Je vais toujours la prévenir.

LE CONSEILLER

On y est allé, cousine.

MADELEINE

Alors, asseyez-vous un moment.

ESTELLE, *épanouie.*

Ah ! qu'il fait bon ici..., c'est frais..., ça embaume.

MADELEINE, *à demi-voix, à cause de la novice qui ramasse ses bouquets.*

Et de là-bas, rien de nouveau ? Personne n'est venu ?

ESTELLE

Non, personne.

MADELEINE

Pas de lettre non plus ?

ESTELLE

Non.

MADELEINE

Ah ! tant mieux.

ESTELLE

Hier, en allant à l'audience chercher le Conseiller mon frère, j'ai croisé le landau de la marquise..., nous avons échangé un salut un peu froid... mais très correct.

LE CONSEILLER

Je crois maintenant que c'est une affaire jugée.

ESTELLE

Il ne faut plus penser à tout cela, chère mignonne.

MADELEINE

Ah ! je voudrais bien ; mais c'est comme une pierre que j'ai sur le cœur..., l'idée que ce pauvre garçon se désole à cause de moi...

ESTELLE, *émue.*

C'est vrai qu'il me faisait peine, chez lui, l'autre jour...

LE CONSEILLER, *entre ses dents, furieux.*

Qu'est-ce qu'elle va lui dire ?

ESTELLE, *qui le guette, se reprenant vite.*

Seulement Parisien, vous savez, et si volage, oubliant si vite.

LE CONSEILLER, *à la novice qui s'en va emportant ses bouquets.*

Je vous en prie, ma sœur, ne vous en allez pas... si c'est notre présence...

NOËLIE

Non, non, mes bouquets sont finis, je les porte à la chapelle. *(Elle disparaît par le fond.)*

SCÈNE V

LES MÊMES *moins* NOËLIE

ESTELLE, *bas à son frère.*

Tu l'as reconnue ?

LE CONSEILLER

Mademoiselle Mérès.

MADELEINE

Oui... Vous savez pourquoi elle est entrée aux Dames-Bleues ?

ESTELLE

Un coup de tête..., mariage rompu..., une histoire un peu comme la vôtre, avec cette différence que c'est le fiancé qui n'a plus voulu.

MADELEINE

Mais la raison de cette rupture, la connaît-on ?

ESTELLE, *roulant des yeux de mystère.*

Une aventure scandaleuse arrivée à la mère autrefois... toute la ville s'en était occupée... et alors vous comprenez...

MADELEINE

Cependant elle n'y était pour rien, elle.

ESTELLE

Dieu ! non, la pauvre petite.

LE CONSEILLER

Mais allez donc épouser la fille d'une mère pareille !

MADELEINE

Et vous trouvez ça juste, vous, que les enfants soient responsables des fautes de leurs parents ?

ESTELLE

Effectivement... il y a là quelque chose...

LE CONSEILLER, *interrompant.*

Juste ou non, c'est la loi et il faut la subir. Elle l'a si bien compris, la pauvre fille, qu'elle est venue s'enfermer ici, plutôt que de s'exposer à de nouveaux refus, de nouvelles humiliations.

MADELEINE

Ah ! vous avez beau dire, mon tuteur; on éprouve devant cela un sentiment de pitié, de révolte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, HORNUS *arrivant par la galerie de gauche.*

LA SUPÉRIEURE

Monsieur le Conseiller, je suis votre servante.

ESTELLE, *se levant.*

Ah ! voilà ma mère. *(Mouvement de stupeur à la vue d'Hornus, qui salue froidement.)*

LA SUPÉRIEURE, *à Estelle.*

Restez, je vous en prie, mademoiselle. *(Montrant le fond.)* Nos petites fauvettes de la classe de chant n'ont pas encore commencé leur ramage, nous serons bien ici pour causer... Vous connaissez monsieur Hornus, je n'ai pas besoin de vous le présenter. *(A Madeleine.)* Toi, ma petite fille, laisse-nous, un moment; mais ne t'éloigne pas trop, nous aurons besoin de toi... Oh ! ce n'est pas la peine de t'émouvoir. Tu sais que nous t'aimons tous, que tous

nous te voulons heureuse... *(L'embrassant au front.)* Va, mon enfant, va ; je t'appellerai. *(Madeleine s'éloigne par la droite.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* MADELEINE

LA SUPÉRIEURE, *à Hornus.*

Mettez-vous là, mon cher Hornus, *(Hornus s'incline, elle-même s'assied.)* et venons au fait tout de suite... *(S'adressant au conseiller et à sa sœur.)* Monsieur le marquis d'Alein, quoique vous ayez pu lui dire, demeure convaincu qu'on fait parler et agir Madeleine contre sa volonté, *(Mimique indignée d'Estelle.)* il désire avoir avec elle...

HORNUS

Elle seule.

LA SUPÉRIEURE

Un entretien définitif où elle lui signifiera ses sentiments. A cette condition, il se résigne, accepte la rupture et rend les gages d'affection qu'on lui a confiés. Est-ce bien cela, monsieur Hornus ?

HORNUS

Parfaitement.

LA SUPÉRIEURE

Il m'a semblé que c'était le moyen de sortir d'une situation délicate, pénible pour tous. Mais avant d'en parler à Madeleine, j'ai voulu avoir votre avis.

LE CONSEILLER

Permettez-moi de vous dire d'abord, madame la Supérieure, combien je regrette de vous voir mêlée à ces tristes débats de famille.

LA SUPÉRIEURE

Et pourquoi, monsieur de Castillan ? Remarquez que j'en suis un peu, de vos deux familles, très ancienne amie de monsieur Hornus, qui représente ici le marquis d'Alein, j'ai eu près de moi pendant dix ans mademoiselle de Rémondy. Je l'ai élevée, lui ai tenu vraiment lieu de mère..., il me semble que ma place est toute naturelle dans cet arbitrage familial.

LE CONSEILLER

Si j'ai regretté de vous y voir, madame, c'est que, malgré toute ma déférence, je suis obligé d'opposer un refus formel à ce que vous nous demandez. Cette entrevue n'est pas possible.

LA SUPÉRIEURE

Et la raison ?

LE CONSEILLER

L'accueil fait à ma sœur l'autre jour.

ESTELLE

Vous ne vous imaginez pas, ma mère... Une violence... un délire !... Voyons, monsieur Hornus, vous étiez là; et ma démarche n'avait rien que de naturel, en somme.

HORNUS, *ironique, se tournant vers la Supérieure.*

Oh ! très naturel; on venait surprendre ce pauvre garçon en plein bonheur, lui annoncer brusquement une rupture dont on ne lui donnait même pas le motif.

LE CONSEILLER

Vous nous aviez priés de le taire, le motif.

HORNUS

Vous savez bien que vous n'en aviez pas.

LE CONSEILLER

Pourtant, le fait est incontestable. Le père de M. le marquis d'Alein a été fou, un fou dangereux, isolé pendant plus de quinze ans.

HORNUS

Dès le premier jour, monsieur, nous avons épuisé cette discussion. Oui, la maladie a existé, mais sans hérédité possible, puisque l'enfant...

LE CONSEILLER, *l'interrompant.*

Hé, monsieur, l'enfant est aussi déséquilibré que le père... Si nous prenions tous les actes de sa vie...

HORNUS

Je vous défie bien de trouver dans la vie de Didier autre chose que de la bonté, de la vaillance.

LE CONSEILLER

Voyons, voilà un fils de veuve, un fils unique, qui, pendant son année de service obligatoire et sans le moindre goût pour le métier de soldat, part en Tunisie, comme volontaire.

ESTELLE

Si cela n'est pas de la fêlure !

LE CONSEILLER

Il fait la campagne, on le nomme officier; immédiatement il démissionne.

HORNUS

Puisqu'il n'aimait pas le métier...

LE CONSEILLER

Pourquoi est-il parti ?

HORNUS

On manquait d'entrain dans son régiment. Didier portait un beau nom,

il a voulu donner l'exemple. Vous pouvez appeler cela démence, nous disions héroïsme autrefois.

ESTELLE

Enfin, monsieur, depuis deux ans que le marquis d'Alein habite notre pays, ses excentricités y sont fameuses. Je ne sais si vous connaissez l'histoire de son garde-chasse.

HORNUS

Sautecœur ? oui, je la connais.

LE CONSEILLER, *à la supérieure.*

Figurez-vous, ma mère, une famille de bandits, vermine de prisons, braconniers et pillards de père en fils... Eh bien, c'est un de ces Sautecœur que le marquis vient de prendre pour garder ses bois. Est-ce de l'héroïsme cela, monsieur ?

HORNUS

Ce n'est pas de la folie non plus... essayer de rompre une hérédité de misère et de honte ! Utopie si vous voulez ; et encore, je n'en suis pas sûr.

LE CONSEILLER

Je ne parle pas des duels, des paris extravagants.

ESTELLE

A Nice, cette mascarade sous le balcon de sa fiancée..., cet hôtel pris d'assaut devant la foule.

LE CONSEILLER

Un frénétique, un casse-cou, je vous dis.

HORNUS

Non, monsieur le Conseiller..., un jeune homme !... ce qui devient très rare aujourd'hui.

LE CONSEILLER

Attendez-le un peu, votre jeune homme, vous m'en donnerez des nouvelles.

ESTELLE

Je vous assure, monsieur Hornus, que l'autre jour à Colombières j'ai eu un fou en face de moi, un fou à faire peur.

HORNUS, *souriant.*

Mais c'est l'amour, cela, ma pauvre demoiselle, l'enragement d'un cœur passionné à qui l'on vient d'enlever ce qu'il aime.

ESTELLE

Hé bien, si c'est cela l'amour, c'est effrayant... Mais je ne veux pas le croire. *(Elle se tourne vers la Supérieure.)*

LA SUPÉRIEURE, *décroisant ses mains avec un bon sourire.*

Ce n'est pas moi qui vous renseignerai.

HORNUS, *gaiement.*

Le fait est que nous formons ici un singulier tribunal pour juger ces questions de mariage et d'amour. *(A la Supérieure.)* Vous qui n'êtes qu'à Dieu, ma mère..., moi, un vieux garçon, très vieux... Mademoiselle de Castillan qui me paraît tout ignorer de l'existence.

ESTELLE, *indignée.*

Mais le Conseiller mon frère a été fiancé, lui, marié.

HORNUS, *bas.*

Et même veuf.

ESTELLE

Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

HORNUS

En effet, on ne s'imagine pas M. le Conseiller...

LE CONSEILLER

Le mariage est pour moi un engagement sérieux, qui ne comporte pas d'exaltation romanesque. Du reste, il ne s'agit plus de mariage ici. La décision de Mademoiselle de Rémondy est absolue à ce sujet; nous ne nous occupons que du plus ou moins d'opportunité d'une entrevue...

HORNUS, *vivement.*

Qu'il est de toute justice de nous accorder.

LE CONSEILLER

Ce n'est pas mon sentiment.

HORNUS

Alors, vous donnez raison à toutes nos méfiances, puisque vous craignez de mettre en présence nos jeunes gens.

LE CONSEILLER

Nous sommes au-dessus de vos méfiances.

ESTELLE, *majestueuse.*

A cinq cents pieds au-dessus.

LA SUPÉRIEURE

En tout cas, on pourrait toujours consulter Madeleine.

LE CONSEILLER, *avec hésitation, les lèvres serrées.*

Madeleine n'est pas majeure et ne saurait agir sans l'assentiment de son tuteur; mais enfin, comme il vous plaira, madame la Supérieure.

LA SUPÉRIEURE, *appelant.*

Madeleine ! Madeleine !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE *apparaissant par la galerie à droite.*

LA SUPÉRIEURE

Viens ici, ma fille, et parle-nous bien à cœur ouvert.

MADELEINE

Oh ! mon Dieu..., que veut-on encore de moi ?

HORNUS

Une chose bien simple, mademoiselle... Didier demande à vous revoir.

MADELEINE, *effrayée.*

Oh ! non...

HORNUS

Pas longtemps... Juste assez pour vous entendre dire que vous ne l'aimez plus.

MADELEINE

Non, pas cela..., je vous en prie..., jamais..., je ne pourrais pas.

HORNUS

Enfin, puisque vous ne voulez plus de lui, le pauvre enfant, puisque vous ui reprenez votre amour...

MADELEINE

Mais je n'ai pas dit..., ou du moins, c'est bien malgré moi; j'ai été assez malheureuse de ce qui arrive...

HORNUS

Rien ne s'est fait sans votre consentement.

MADELEINE

C'est vrai.

HORNUS

Eh ! bien, donnez-lui-en l'assurance, il ne demande que cela.

MADELEINE

C'est au-dessus de mes forces.

HORNUS

Pourtant, mademoiselle, il faut avoir le courage de ses actes. Qu'avez-vous à craindre d'un bon et loyal garçon, qui vous respecte et qui vous aime de tout son cœur ?

MADELEINE

Je ne peux pas lui dire la cause de mon refus, il faudrait mentir. *(A la Supérieure.)* Non, non, ma mère; je vous en prie, je vous en prie !

LA SUPÉRIEURE

Malheureusement, ce jeune homme a ton portrait, tes lettres, et c'est à toi seule qu'il veut les rendre.

MADELEINE

Hé bien, mais qu'il les garde. Je ne lui réclame rien; trop heureuse si ce souvenir pouvait le consoler du mal bien involontaire que je lui cause.

HORNUS, *à part.*

Tiens ! tiens !... mais bravo.

ESTELLE, *avec élan.*

En effet, nous n'y pensions pas, personne; voilà qui arrangerait tout.

LE CONSEILLER, *nerveux.*

Sans doute... qui arrangerait tout..., mais un jour peut venir où notre cousine serait gênée de savoir ce portrait, avec la dédicace qui l'accompagne, aux mains de son ancien fiancé.

MADELEINE

Pourquoi ?

LA SUPÉRIEURE

On suppose le cas, mon enfant, d'un nouveau parti se présentant pour toi.

HORNUS, *regard au Conseiller.*

Peut-être est-il déjà en route, ce nouveau parti... et c'est justement ce que Didier ne veut pas admettre.

LE CONSEILLER

Comment cela ?

HORNUS

Tant que mademoiselle de Rémondy ne lui aura pas exprimé sa volonté, il la considère comme engagée avec lui et ne laissera personne toucher à son bien, je vous en réponds.

LE CONSEILLER

Quelle folie !

HORNUS

La folie de l'amour, vieille comme le monde... De celle-là, oui, le pauvre enfant est frappé, à fond et cruellement.

LE CONSEILLER

Donc, si je comprends bien, voilà une jeune fille qui ne pourra plus se marier sous peine d'un éclat, d'un scandale...

MADELEINE

Il n'y aura pas de scandale, mon tuteur. Dès ce moment, ma résolution est prise. Je ne me marierai jamais.

LA SUPÉRIEURE, *gaiement.*

En voilà, du nouveau !

MADELEINE

Je suis rentrée dans ce couvent, et je suis décidée à n'en plus sortir.

ESTELLE, *vivement.*

Ah ! mais non, par exemple.

HORNUS, *à part.*

Elle est sincère au moins celle-là.

LA SUPÉRIEURE, *à Estelle.*

Rassurez-vous, mademoiselle, les vocations chez nous ne se décident pas aussi vite. *(A Madeleine.)* Tu comprends bien, ma chère petite, que je ne peux pas, pour le moment, prendre ta parole au sérieux. Nous aurions trop l'air de nous tourner vers le bon Dieu pour nous sortir d'embarras. Seulement, il est temps d'en finir... Voyons, il est bien convenu, n'est-ce pas, que tu ne veux plus ce mariage ?

MADELEINE, *nerveuse.*

Non, ma mère, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire. Il me semble bien, au contraire, que cette union me convenait, que nous aurions pu être heureux ensemble; mais on m'a dit, on m'a fait comprendre que ce n'était pas possible, on m'a montré un avenir si sombre, si effroyable...

HORNUS, *violemment.*

On vous a trompée, je vous le jure... Oh ! chère petite Madeleine, dire que vous avez eu ce bonheur, que Dieu vous a fait cette grâce de trouver ce qui est si rare aujourd'hui, ce que vous ne rencontrerez plus jamais peut-être, l'amour dans le mariage, et le vrai, le grand amour, jeune, charmant, passionné, fidèle..., ce rêve de l'honnête femme, vous le teniez, et vous le laissez fuir !

LA SUPÉRIEURE, *souriant.*

Ah ! mon Dieu, mon cher Hornus, mais je ne vous reconnais plus... Tant de flamme, de véhémence !...

ESTELLE

Quelques prédicateurs de ce genre, les couvents seraient vite déserts.

LE CONSEILLER, *à Madeleine.*

Des phrases, mon enfant, rien que des phrases; et au bout de tout cela l'existence de la marquise d'Alein, quinze ans de martyre et de larmes dans l'épouvante et la solitude.

LA SUPÉRIEURE

Le fait est que c'est bien terrible aussi. *(Serrant Madeleine contre elle.)* Chère fille.

LE CONSEILLER

Mais son tuteur était là, madame, et si mon affection n'avait pas suffi à l'éclairer, j'étais bien décidé à employer contre ce mariage toute l'autorité que me donne la loi encore pour quelque temps.

LA SUPÉRIEURE

Alors, mon enfant, tu n'as plus qu'une chose à faire... Accorde à ce malheureux, car il est vraiment à plaindre...

HORNUS

Oh ! oui, bien à plaindre.

LA SUPÉRIEURE

Accorde-lui les cinq minutes qu'il te demande, aie ce courage, et vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

LE CONSEILLER

En y songeant, ma foi, c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple.

HORNUS, *railleur.*

Voyez, M. le Conseiller lui-même est de cet avis, maintenant.

MADELEINE, *après un silence.*

Je recevrai ce jeune homme quand vous voudrez, ma mère.

LA SUPÉRIEURE

Mais tout de suite.

MADELEINE, *surprise.*

Comment ?

LA SUPÉRIEURE

Il est là... chez moi..., il attend.

MADELEINE

Soit, je suis prête.

LA SUPÉRIEURE

(Elle sonne deux coups à la cloche pendue sous l'un des arceaux, puis s'adressant à Hornus et aux autres.) Nous allons entrer à côté, dans le parloir, si vous voulez bien. *(A la Sœur tourière qui est venue à l'appel de la cloche.)* Dites à la personne qui est chez moi de se rendre ici, dans le cloître.

ESTELLE, *bas, au Conseiller.*

Je trouve ma mère bien imprudente... Voyez-vous qu'il lui vienne un de ses accès !

HORNUS, *comiquement, pour l'effrayer.*

Le terrible, c'est que ça se gagne... *(Geste d'épouvante de la vieille fille.)* Oui, mademoiselle..., même à distance... *(Ils sortent.)*

SCÈNE IX

MADELEINE, *seule.*

Tout de suite comme cela... Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu !

(Les élèves de la classe de chant défilent en silence, deux par deux, sous les arceaux du fond, menées par Noëlie.)

SCÈNE X

MADELEINE, DIDIER

MADELEINE, *regardant venir Didier qui entre par la gauche.*

Qu'il est pâle ! comme il est changé !... En si peu de jours !... *(Il s'est arrêté devant elle. — Un silence. — puis timidement.)* Bonjour, Didier.

DIDIER, *s'inclinant.*

Mademoiselle, je..., pardonnez-moi... Je... je ne peux pas... *(Il s'arrête haletant, la gorge serrée, la bouche, les mains toutes tremblantes.)* Enfin, c'est affreux... Avoir attendu ce rendez-vous avec tant d'angoisse ! et puis maintenant que j'y suis, que je vous ai là..., l'idée que mon bonheur, ma vie, dépendent de ces quelques minutes, que jamais plus... Voilà que les mots me manquent, quand il me les faudrait si beaux, si éloquents... Oh ! mais ce n'est qu'un moment, je vais pouvoir... Attendez, restez..., je vais pouvoir...

MADELEINE

Je vous en prie, calmez-vous, apaisez-vous. *(Elle le fait asseoir sur le banc et reste debout près de lui.)* Aussi, pourquoi venir, pourquoi chercher à vous torturer encore ?

DIDIER

Pourquoi je suis venu ?... je ne sais plus. Je vous vois, je vous entends... Ah ! que je suis bien.

MADELEINE, *troublée.*

Didier.

DIDIER, *la tête levée vers elle.*

Mon amie.

MADELEINE, *se reculant.*

Ne m'appelez plus votre amie. Je vous ai fait trop de mal. Gardez ce nom pour une autre.

DIDIER

C'est vrai, j'ai bien souffert... Pensez, notre petit chez nous, là-bas, qui vous attendait... la maison toute prête, parée pour vous recevoir, et puis on me dit : « Elle ne vient pas, elle ne viendra jamais. » Et j'ai vécu tout seul là dedans... Oh ! oui, on m'a fait beaucoup de mal. Mais ce n'est pas vous. J'en suis sûr.

MADELEINE, *vivement.*

Si, Didier; c'est moi, moi seule. Je veux que vous n'accusiez que moi.

DIDIER

Vrai ?... bien vrai ?... C'est vous ?... Alors, c'est que j'ai commis quelque faute que j'ignore, car enfin, vous êtes juste, vous êtes bonne, et pour me punir

aussi sévèrement, il faut que je vous aie paru bien coupable... Mais de quoi? Depuis quinze jours, je cherche, je me demande... Voyons, dites-moi, aidez-moi, que je puisse me défendre... Quand on condamne un homme à mort, c'est bien le moins qu'on lui dise ce qu'il a fait.

MADELEINE

Vous ne m'avez rien fait. Je n'ai rien à vous reprocher, je vous jure.

DIDIER

Et pourtant, vous ne voulez plus de moi... J'avais votre amour, — oh ! ne dites pas non, — j'avais votre amour et je l'ai perdu. Vous vous étiez donnée « pour la vie », vous vous êtes reprise, et cela sans raison... Est-ce que c'est possible ?

MADELEINE

Quelque chose en dehors de vous..., de moi..., une fatalité de la vie qui nous sépare.

DIDIER

Quelle fatalité ?... Vous en aimez un autre ? Avouez-le-moi donc... Je préfère tout à cette horrible incertitude... Madeleine, vous aimez quelqu'un ? Qui est-ce ? Votre cousin, n'est-ce pas ?

MADELEINE, *stupéfaite.*

M. de Castillan ? Jamais... Quelle idée !

DIDIER

C'est qu'il vous épouserait bien, lui... et avant que son deuil finisse.

MADELEINE, *hésitante.*

Lui, croyez-vous ?

DIDIER

Vous ne vous en êtes pas aperçue ? C'est assez visible pourtant.

MADELEINE

Oh ! non... non; de sa part, ce serait trop mal.

DIDIER

Trop mal, pourquoi ?... Ah ! Je devine, je devine... Il y a longtemps que j'aurais dû m'en douter. C'est de là que vient la calomnie; c'est cet homme qui m'a chassé de votre cœur. Et qu'il l'ait fait uniquement pour se mettre à ma place, voilà ce qui vous indigne, vous, généreuse et loyale.

MADELEINE

Non, Didier. Rien de tout cela. Personne ne vous calomnie... Je n'ai jamais aimé personne que vous, vous le savez bien...

DIDIER, *avec un cri.*

Ainsi, vous m'aimiez... C'est vous qui le dites... Vous m'aimiez.

MADELEINE, *voulant se reprendre.*

Je le croyais du moins... Il me semblait bien...

DIDIER

Et maintenant vous ne m'aimez plus... Est-ce possible, Madeleine ? J'ai voulu vous l'entendre dire à vous-même... Tenez, vous me demandiez pourquoi je suis venu ? Maintenant je me rappelle, je suis venu pour cela, exprès pour cela... Mais vous ne pourrez pas me le dire, que vous ne m'aimez plus...

MADELEINE

Il le faut pourtant, Didier..., Il le faut.. Je le dois... *(Musique religieuse dans le couvent. L'aubade du premier acte transcrite pour l'orgue et des voix d'enfants.)*

DIDIER

Écoutez !

Chœur de fillettes, dans le fond.

O Vierge Marie,
Lis éblouissant,
Ta grâce illumine
Tout le firmament.

DIDIER

Écoutez... ce que chantent ces enfants.

MADELEINE

Un cantique à la Vierge.

DIDIER, *très ému.*

Un cantique ?... mais c'est l'air de notre aubade, à Nice... Souvenez-vous.

MADELEINE, *écoutant.*

C'est vrai.

DIDIER, *bas.*

Le chant de nos fiançailles.

MADELEINE

Oh ! mon Dieu. *(Elle s'est laissé tomber sur le banc et fredonne en suivant la lointaine ritournelle de l'orgue.)*

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

DIDIER, *penché sur elle, et parlant tout bas, pendant que la musique continue.*

Tout ce qu'il nous rappelle, cet air-là, dites, Madeleine... Cette terrasse là-bas..., le ciel pur, la mer sans une ride, du bleu partout, et vous que je tenais à pleins bras, que j'appelais ma femme, ma chère femme, à voix haute, devant tous. *(Il la serre doucement dans ses bras.)* O le beau rêve, le beau rêve !... Recommençons-le, veux-tu ?... Ta main, ta petite main dans la mienne. Ta tête sur mon épaule... écoute-la, écoute-la encore l'aubade que te donne le bien-aimé... Mad... ma petite Mad...

MADELEINE, *laissant aller sa tête sur son épaule.*

Didier. *(Puis debout brusquement.)* Qu'est-ce que je fais ?... Mon Dieu ! non, non..., laissez-moi.

DIDIER, *essayant de la ressaisir.*

Madeleine, Madeleine.

MADELEINE

Non, je vous en prie, ce n'est pas possible.

DIDIER

Mais, pourquoi ? Au nom du ciel ! Pourquoi ? Mais c'est à devenir fou... Madeleine, voyons, vous m'aimez, tu m'aimes ! Ta main me l'a dit..., ton bras..., la brûlure de tout ton être... Tu m'aimes...

MADELEINE

Ah ! vous êtes cruel... C'est une pitié de me torturer ainsi.

DIDIER, *la voix changée, très calme tout à coup.*

Cruel, moi ?... *(Long silence.)* Pardon ! Je ne voulais pas être cruel..., c'est fini..., je ne vous torture plus.

(Il tire une enveloppe de sa poche.)

MADELEINE

Que faites-vous ?

DIDIER

Votre portrait, vos lettres, tout ce que j'avais de vous, voilà. *(Il les pose sur le banc.)* Dites-moi maintenant que vous ne m'aimez plus. Si, si, il faut, je veux que vous me le disiez.

MADELEINE, *détournant la tête.*

Je ne vous aime plus.

DIDIER

Adieu.

(Il fait deux pas, chancelle et se laisse tomber sur le banc.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER, HORNUS, LA SUPÉRIEURE

MADELEINE, *dans les bras de la Supérieure.*

Ah ! mes amis, qu'est-ce que j'ai fait ? Je lui ai dit que je ne l'aime plus; et de cette minute même, je me sens à lui comme jamais.

LE CONSEILLER

Allons donc ! vous savez bien que c'est impossible. *(A la Supérieure.)* Emmenez-la, ma mère, emmenez-la.

LA SUPÉRIEURE, *entraînant la jeune fille.*

Viens..., viens.

HORNUS, *qui s'est rapproché de Didier et lui met la main sur l'épaule.*

Courage, fils... Tu as bien agi; la vie te récompensera..., allons, arrive...

DIDIER

Attends. *(Il se lève brusquement et marche droit au Conseiller.)*

Un mot, monsieur de Castillan. *(Le doigt levé sur sa figure.)* Vous savez, vous. *(Madeleine au fond s'arrête et écoute.)* Elle est libre pour tous, mais pas pour vous... Si jamais vous leviez les yeux sur elle... *(Mouvement de Madeleine retenue par la Supérieure.)*

LE CONSEILLER, *très hautain.*

Oh ! monsieur, les hommes comme vous n'ont rien de bien effrayant; on les douche et on les enferme.

DIDIER

Vous dites ?

LE CONSEILLER

Je dis, monsieur le marquis d'Alein, que vous voilà fou comme votre père et qu'on ne se bat pas avec un fou.

HORNUS, *avec un mouvement pour s'élancer.*

Monsieur !

DIDIER, *le retenant.*

Laisse, Hornus, laisse... Enfin, maintenant, j'ai compris.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au second acte.

Le coquet salon blanc, « chez nous », de Colombières. Rien de changé. Les meubles aux mêmes places; la haute porte-fenêtre entr'ouverte au fond sur le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, *sur le divan, plusieurs gros livres de médecine à côté de lui, un autre à la main, et lisant à voix haute.*

« Ainsi le fils d'un fou semble destiné à la folie... L'homme porte en lui, léguée par ses parents, la carte muette de ses maladies... Et la vie des héréditaires se passe à signifier la mort. » *(Il ferme le livre et le jette sur le divan.)* Est-elle sinistre, cette science moderne, avec son hérédité ! Ils n'en veulent plus sur le trône et ils l'installent dans la famille, au cœur de nos foyers, comme une menace, une angoisse perpétuelle... *(Il se lève et marche.)* Et d'abord, est-ce qu'on connaît l'avenir ? Est-ce qu'on peut deviner à l'avance la carte d'une maladie, quand chaque instant de l'existence, chaque passion, chaque geste la modifie, cette carte, et la complique ? Moi, tout petit, j'étais — paraît-il — tout le portrait de mon père... Deux ans après, j'ai tourné à ma mère brusquement, le regard, l'allure, les cheveux... Maintenant à qui est-ce que je ressemble ?

(Il s'arrête devant la glace et se regarde avec anxiété.)

SCÈNE II

DIDIER, HORNUS

HORNUS, *dehors, sur le perron.*

Didier !

DIDIER, *tressaillant.*

Ah ! c'est toi.

HORNUS

Allons ! un tour dans les vignes... Il fait un temps clair et vif..., l'écorce des platanes craque..., c'est un vrai plaisir de marcher.

DIDIER

Non, merci.

HORNUS

Viens donc, j'ai mon Virgile dans ma poche ; nous dirons du latin aux abeilles, comme quand tu étais petit.

DIDIER

Non, pas ce matin.

HORNUS

Pas de chance, ce n'est jamais ce matin avec toi... Voyons, quand ce ne serait que pour ta mère ! Depuis qu'elle a connu ta scène avec ce misérable, ça l'ennuie de te voir seul, absorbé; je ne sais pas ce qu'elle se figure... Arrive donc... Tu ne veux pas ?

DIDIER

Pas aujourd'hui, je t'en prie..., demain... Je te promets que nous ferons une grande course.

HORNUS

Allons, va pour demain.

DIDIER

Bonne promenade, mon vieux maître. *(Hornus s'éloigne.)*

SCÈNE III

DIDIER, *puis* LA MARQUISE

DIDIER, *seul.*

Pauvre mère, c'est vrai que depuis ce jour-là, elle me guette, elle se tourmente... *(Regardant ses bouquins.)* Ne laissons pas traîner ces gros livres; si elle les voyait, mon Dieu ! *(Il ramasse les livres et va les enfermer dans le tiroir de sa table.)* Après tout, ma destinée est faite, ce fatras n'y changera rien...

(Fredonnant.)

Au balcon de ma toute belle
J'apporte les bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle...

LA MARQUISE, *entrant par le fond.*

Tu n'es donc pas sorti avec Hornus ?

DIDIER

Non, mère.

LA MARQUISE

Pourquoi ?

DIDIER

Je ne pouvais pas ce matin... « J'espère, » comme disent les gens d'ici; j'espère, ce qui signifie : J'attends.

LA MARQUISE

Qu'est-ce que tu attends ?

DIDIER, *souriant.*

Le bonheur, mère chérie... Il est en retard; mais j'ai comme une idée qu'il viendra. Aussi, tu vois, je l'attends.

LA MARQUISE

Mais tu l'as, le bonheur, mon ami, si tu ne voulais pas trop demander à la vie... Enfin, vois, regarde : fortune, santé, jeunesse, le monde ouvert devant toi... *(Un temps.)* Pourquoi ne fais-tu pas un grand voyage avec Hornus?

DIDIER

Un voyage?

LA MARQUISE

Le pauvre homme t'aime tant ! Tu l'emmènerais où tu voudrais... Quand je pense que depuis cinq mois, depuis Nice, il ne nous a pas quittés d'un jour.

DIDIER

Hé bien, et toi, si je voyage, que deviendras-tu?

LA MARQUISE, *doux sourire.*

Je ferai ce que tu fais ce matin, j'attendrai.

DIDIER, *tendrement.*

Je ne veux pas, c'est trop énervant... Non, non, ne me parle pas de voyage.

LA MARQUISE

Alors remue-toi, chasse, monte à cheval, va voir tes vignerons... Reprends ta vie. Si tu savais comme tu me désoles, toujours enfermé ici, tout seul, à remâcher je ne sais quelles noires lectures... *(Elle regarde autour d'elle, puis à voix basse.)* Un jour je te les brûlerai, tes livres !

DIDIER, *souriant.*

Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? *(Il regarde la bibliothèque.)*

LA MARQUISE

Ils m'ont fait?... Ils te font du mal.

DIDIER

Mes livres? Ils en sont bien incapables, regarde donc, je n'ai que des poètes et de la musique...

LA MARQUISE

Oh ! ce n'est pas ceux-là.

DIDIER

Je n'en ai pas d'autres...

LA MARQUISE

Si je cherchais !

DIDIER

Tu trouverais quelques vieux philosophes moroses... Ne te tracasse donc pas, ma pauvre mère.

LA MARQUISE, *lui prenant les mains.*

Mais c'est toi, malheureux enfant, qui te tortures, qui te rends malade.

DIDIER

Malade?... *(Avec feu.)* Je ne le suis pas et n'ai pas envie de l'être, je te jure.

LA MARQUISE

Pourtant, tu es allé à Montpellier, il n'y a pas huit jours, voir un médecin.

DIDIER, *riant.*

Ah ! ces mères, quelles bonnes agences de renseignements... Hé bien, oui, je suis allé à Montpellier consulter le vieux Guimard pour des névralgies qui m'empêchent de dormir.

LA MARQUISE

Il t'a guéri?

DIDIER

Ma névralgie, radicalement... *(Souriant.)* Mais je ne dors pas tout de même.

LA MARQUISE, *après un temps.*

Il a été médecin de marine, ce Guimard?

DIDIER, *l'air étonné.*

Ah ! je ne savais pas.

LA MARQUISE

Il a navigué avec ton père..., il ne t'en a pas parlé?

DIDIER

Non.

LA MARQUISE, *nerveusement.*

Du reste, il n'aurait pu que confirmer ce que je t'ai dit, après la révélation que t'a faite cet homme. C'est que tu avais déjà deux ans, lorsque ton père...

DIDIER

Mais je le sais bien, voyons... Hornus et toi me l'avez dit et redit... Laisse donc ces choses du passé, maman, elles sont trop tristes, trop cruelles.

LA MARQUISE

Mais alors, pourquoi?...

DIDIER, *l'interrompant.*

Chut ! Écoute...

LA MARQUISE

Quoi donc?

DIDIER, *se penchant à la fenêtre de droite et appelant dehors.*

Eh ! là-bas, quelqu'un !... Allez donc voir à la grille, il me semble qu'on a sonné.

LE DOMESTIQUE, *du dehors.*

C'est ouvert, monsieur le marquis.

DIDIER, *joyeusement.*

Ce doit être le facteur ? *(Il s'élance vers le fond.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, SAUTECŒUR

SAUTECŒUR, *l'air triste.*

Non, monsieur Didier, c'est le garde.

DIDIER, *dépité.*

Ah ! bonjour.

SAUTECŒUR, *saluant.*

Monsieur, madame, la *compagne.*

LA MARQUISE

Bonjour, Sautecœur.

DIDIER

Hé bien, comment ça marche-t-il là-bas... ? Les chiens ? les bois ? le marais ?

SAUTECŒUR

Dieu merci, les bêtes ne vont pas mal... Elles envoient leurs bonnes caresses à monsieur et à madame... Il n'y a que Miraclette qui continue à se languir, à se languir... C'est vrai que M. le marquis n'est pas venu seulement tirer un coup de fusil depuis des mois.

LA MARQUISE

N'est-ce pas, Sautecœur ?... Dites-lui donc.

SAUTECŒUR

Ah ! madame, rien qu'une battue dans le marais avec son maître, je suis sûr que la pauvre bête se retrouverait sur ses pattes... Ou alors que M. le marquis me permette de la conduire ici de temps en temps, qu'elle le voie. Ça serait une vraie charité de chrétien.

DIDIER, *nerveux.*

Non, non, pas de chiens ici ; surtout en ce moment.

LA MARQUISE

Tu es dur.

DIDIER, *vivement au garde.*

C'est tout ce que tu as à me dire, mon vieux ?

SAUTECŒUR, *gêné, se grattant la tête.*

Y a encore quelque chose.

DIDIER

Qu'est-ce qu'il y a ?

SAUTECŒUR

Du grabuge.

DIDIER

On panneaute ? On te vole ton bois ?

SAUTECŒUR

Oh ! ça, pour sûr ; ils ne s'en privent pas.

DIDIER, *gaiement.*

Alors, tu dresses des procès-verbaux, j'espère ?

SAUTECŒUR

Ah ! monsieur le marquis, j'en suis malade ; chaque fois que je fais un procès-verbal, j'ai envie de m'envoyer un coup de fusil.

DIDIER

Pourquoi ?

SAUTECŒUR

Parce que... *(Il hésite, puis avec violence.)* Parce que j'en ai assez de faire le gendarme, que j'ai le braconnage dans le sang, et que cette plaque que vous m'avez donnée, là, sur ma poitrine, où il y a écrit dessus « La Loi », me fait fumer la peau pire qu'un fer rouge.

DIDIER

Mais, malheureux, tu veux donc aller en prison, comme ton père, tes frères..., crever comme ton oncle Antoine au fond d'une mare, avec une chevrotine dans la tête ?

SAUTECŒUR

Oui, vous avez raison, je me suis dit tout ça et puis le reste, mais qu'est-ce que vous voulez ? J'ai essayé... Je peux pas, je peux pas.

LA MARQUISE

Mais enfin, mon pauvre Sautecœur, quel plaisir peut-on trouver à cette vie errante, misérable ?

SAUTECŒUR

Ah ! madame, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

LA MARQUISE, *souriant.*

En effet.

SAUTECŒUR

Si vous saviez ce que c'est une course de nuit dans les bois, voir luire un fusil qui vous cherche, se terrer, s'embûcher, aux aguets comme un lièvre, l'oreille en l'air et tout de suite sur ses pattes ! *(Il fait avec les mains le double geste des oreilles et des pattes.)* Je vous en prie, monsieur le marquis.

cherchez-vous un autre garde; moi c'est fini, je me languis trop, j'en meurs. Je suis comme Miraclette.

DIDIER

Et ta femme? Qu'est-ce qu'elle en dit?

SAUTECŒUR

Ma femme?... C'est une Sautecœur, vous savez, la fille de l'oncle Antoine... Eh ben, je l'ai prise de nuit dans la garenne, posant des collets avec nos deux garçons... La femme et les fils du garde-chasse... Croyez-vous que c'est dans le sang!

DIDIER

Alors, tu penses qu'il n'y a rien à faire?... Sérieusement, garde, la main sur la conscience..., sur ta plaque, pendant que tu la portes encore?

SAUTECŒUR

Sérieusement..., rien.

DIDIER, *amical et bon.*

Hé bien, va-t'en, animal... Rends tes insignes, braconne..., et ne te fais pas pincer.

SAUTECŒUR, *avec effusion.*

Ah! merci... *(Il lui baise les mains, puis saluant, tout joyeux.)* Monsieur, madame et la *compagne*...

Il sort.

DIDIER, *l'appelant.*

Attends, attends, je vais avec toi... Il faut que je fasse régler ton compte... *(A la marquise.)* En voilà un héréditaire!... Et sans moyen de défense, livré comme la brute à tous les instincts de sa race... Crois-tu qu'il est touché, celui-là? *(Il sort par le fond, derrière le garde.)*

SCÈNE V

LA MARQUISE, *seule.*

Et toi, mon pauvre enfant, es-tu assez frappé... Toujours cette même idée en tête... l'hérédité! et tout ce dont elle te menace... Non..., non..., ce n'est pas possible, il faut tirer mon fils de là... Si Hornus voulait, pourtant... A nous deux, nous pourrions peut-être..., mais le moyen est si terrible, jamais il ne consentira... Il ne croit pas assez au danger, il ne voit pas comme moi le vertige qui monte dans les yeux de mon pauvre petit... Comment le convaincre? Comment lui fournir la preuve?... *(Regardant autour d'elle.)* Si seulement je savais où Didier cache ses affreux livres... Ses philosophes, comme il les appelle..., si je mettais la main dessus... *(Regardant dans la bibliothèque.)* Alors Hornus me croirait... et peut-être qu'il voudrait bien... *(Fermant la*

bibliothèque.) Non,... pas là... *Elle ouvre un autre meuble, nerveusement.)* Là non plus... *(Elle le referme.)* Ah ! dans sa table... *(Elle vient à la table, essaye d'ouvrir le tiroir, n'y parvient pas, et s'acharne des deux mains, penchée, furtive, presque à genoux.*

SCÈNE VI

LA MARQUISE, HORNUS

HORNUS, *ouvrant brusquement la porte du fond et apercevant la marquise derrière la table.*

Oh ! madame..., pardon.

LA MARQUISE

Hornus !

HORNUS

Je croyais que Didier était là.

LA MARQUISE, *se relevant, un peu gênée.*

Non, c'est moi, mon ami. Didier va revenir.

HORNUS

Quel miracle qu'un temps pareil ! Il vous met de la joie dans les veines... Vous cherchez quelque chose ?

LA MARQUISE

Rien..., rien... Ah ! mon cher Hornus, vous devriez bien me donner un peu de votre belle humeur.

HORNUS

Mais, madame, je vous dirai comme à Didier tout à l'heure, sortez, espacez-vous. Il y en a de la joie, dehors ; on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Tout est blanc sous vos amandiers. Le thym et la lavande embaument. Et une lumière...

LA MARQUISE

Mon enfant ne la voit pas, lui, cette lumière ; il ne voit pas les amandiers en fleurs... Alors qu'est-ce que vous voulez que cette splendeur me fasse ?...

HORNUS

Il est donc aveugle maintenant, notre Didier ?

LA MARQUISE

Aveugle et sourd !... Envoûté, fasciné, pris dans une idée fixe où il est en train de se débattre, comme cette mésange que j'ai vue une fois dans un des grands sapins de l'avenue tourbillonner de branche en branche, éperdue, les ailes battantes, avec un petit chant d'angoisse qui, à la fin, s'est changé en cri...

HORNUS

Il y avait une couleuvre au pied de l'arbre ?

LA MARQUISE

Oui... L'oiseau fasciné, à bout de forces, a lâché brusquement de ses deux petites pattes, replié ses ailes inutiles et s'est laissé tomber, lourd et droit comme un fruit... Vous allez voir... C'est ce qui va arriver à mon enfant.

HORNUS

Comment ? Vous pensez que le souvenir de son amour le hante, le fascine à ce point ?

LA MARQUISE, *avec un beau sourire de mépris.*

L'amour ?... Allons donc ! Il y a beau temps qu'il n'y pense plus.

HORNUS

Alors quoi ?

LA MARQUISE

Quand je vous le disais... Il ne faut pas que l'enfant sache, il ne faut pas qu'il se doute jamais... Du jour où ce méchant homme lui a révélé le mal de son père...

HORNUS

Vous croyez que c'est cela ?

LA MARQUISE

De ce jour, mon fils n'a plus été le même. Mais regardez-le vivre !... Pas une sortie, pas une distraction. Il se cache, tout l'ennuie, une parole à prononcer lui pèse. Son cœur, qui était si tendre, se détache de tout, de ses chiens comme de sa mère... Eh ! oui, de sa mère, et de vous aussi, et de tout.

HORNUS

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit le souvenir de Madeleine ?

LA MARQUISE, *impatientée.*

Il n'y a plus de Madeleine. Je vous dis que c'est fini, cette affaire-là.

HORNUS

Fini... Fini... Voilà bien une jalousie de maman. Moi, je vois, au contraire, dans tout ce que vous me signalez, les symptômes d'une passion tenace, d'une plante robuste, de durée, comme il peut en venir sur ce terrain-là... Absorbé ? je crois bien..., détaché de nous ?... Puisqu'il ne pense qu'à elle... Enfermé ici tout le temps... Mais il n'y a pas un meuble, pas un objet qui ne lui parle d'elle, ici !...

LA MARQUISE

Non, non. Didier est bien trop fier. Dès qu'il a su qu'elle ne voulait plus de lui...

HORNUS

Certainement, il est fier ; aussi, il renonce, et il souffre..., et il guérira. *(Avec intention.)* On guérit.

LA MARQUISE

Oui, si c'était le mal que vous dites..., si c'était l'amour, mais hélas ! je suis

tellement sûre... *(S'approchant de la table.)* Venez ici; vous qui êtes fort, ouvrez ce tiroir, ouvrez-le, je n'ai pas pu.

HORNUS, *ouvrant le tiroir.*

C'est dur.

LA MARQUISE, *sortant du tiroir les livres de médecine dont elle lit les titres à mesure.*

« La Folie des enfants » — « L'Hérédité des maladies nerveuses. » — *(Elle ouvre un livre.)*

Et tenez ! En voilà un que j'ouvre au passage marqué. *(Lisant.)* « Ainsi, le fils d'un fou semble destiné à la folie... » *(Elle jette le livre.)* La folie ! la folie ! toujours la folie ! En doutez-vous encore ? Et si vous saviez combien d'autres preuves, les questions qu'il me fait sur son père, ses visites aux médecins.

HORNUS

Hé bien, tout ce que vous lui dites, tout ce qu'il apprend des médecins est fait pour le rassurer.

LA MARQUISE

Vous voyez bien que non, qu'il ne pense qu'à son père et à l'hérédité de l'horrible mal.

HORNUS

Eh bien, en admettant..., que craignez-vous ?

LA MARQUISE

Ce que j'ai toujours craint, toute ma vie, malgré vous ! Et ce que maintenant vous craignez vous-même, la... *(Elle ne prononce pas le mot.)*

HORNUS

Oh ! ne dites pas cela, madame.

LA MARQUISE

Mais il faut bien que je le dise, puisque cela est. *(Baissant la voix.)* Ah ! mon pauvre ami, je les connais ces silences, ces sombreurs..., cette apathie, cette indifférence pour tout. *(Plus bas encore.)* C'est comme ça que le père a commencé... Et depuis deux jours, le mal augmente. Avez-vous remarqué, hier soir, ce matin, son agitation, ses brusqueries, ses mots sans suite ?...

HORNUS, *perdant pied.*

Mais, madame, il chantait ce matin; je l'ai entendu.

LA MARQUISE

Oui, comme la mésange, avant le dernier cri.

HORNUS

Enfin... Que faire ?

LA MARQUISE

L'arracher de cette idée, à tout prix.

HORNUS

Et le moyen ?

LA MARQUISE

Il y en a un. La pensée m'en est venue, depuis longtemps déjà, et par lui, le pauvre enfant, sans qu'il s'en doute.

HORNUS

Par lui ?

LA MARQUISE, *après un silence et un long regard craintif autour d'elle.*

Supposez qu'il apprenne tout à coup..., qu'il n'est pas le fils de cet homme.

HORNUS

Comment ?

LA MARQUISE

Alors plus d'hérédité, plus d'idée fixe.

HORNUS

Mais, madame...

LA MARQUISE

Il n'est pas l'enfant de cette folie...

(Un temps.)

HORNUS, *effrayé, bégayant presque.*

Mais pour que Didier ne fût pas le fils du marquis d'Alein...

LA MARQUISE

Hé bien, quoi ?... J'étais jeune, j'étais belle, le pauvre être n'existait plus...

HORNUS

Oh !

LA MARQUISE

Le roman ne serait pas si invraisemblable, en vérité.

HORNUS

Je plaindrais l'homme qui le raconterait à votre fils, madame... Et d'abord il ne le croirait pas.

LA MARQUISE

Si, je sais quelqu'un qui peut tout lui dire, quelqu'un de qui il croira tout.

HORNUS

Qui donc ?

LA MARQUISE

Vous.

HORNUS

Jamais... Jamais cet abominable mensonge...

LA MARQUISE

Si, Hornus, il le faut... C'est le seul moyen de mettre sa pauvre tête en repos.

HORNUS

En repos !... Mais c'est lui créer une nouvelle torture. Vous enlevez à votre enfant l'orgueil de sa mère, et c'est vous...

LA MARQUISE

Oui, moi, pour l'arracher à la folie..., à la mort peut-être.

(Un silence, Hornus fait quelques pas, puis revient vers la marquise.)

HORNUS, *bas, tremblant et comme avec une rage sourde.*

Et quel est l'homme que vous avez honoré de cette faute imaginaire ?... Quel nom devrai-je dire à votre fils, s'il me le demande ?... Quelle preuve pourrai-je donner ?

LA MARQUISE

De preuve, il n'y en a pas.

HORNUS

Est-ce un vivant ? Est-ce un mort ?

LA MARQUISE

Vivant ! vivant !... Comme les preuves manquent et que l'enfant sera difficile à persuader, il faut que le père se nomme et qu'il avoue.

HORNUS

Mais qui consentira jamais ?... Vous avez trouvé quelqu'un ?

LA MARQUISE, *bas.*

Oui...

(Elle le regarde avec des yeux si parlants que le vieux fait un pas en arrière.)

HORNUS, *ému aux larmes.*

Oh ! madame...

(Il cache sa figure dans ses mains tremblantes.)

LA MARQUISE

Allons, Hornus..., ceci n'est presque plus un mensonge.

HORNUS, *relevant le front.*

Comment ?

LA MARQUISE

Avec ça que vous ne m'avez pas toujours aimée ?

HORNUS, *fièrement.*

Mais je ne vous l'ai jamais dit, à vous, ni à personne au monde.

LA MARQUISE

Vous n'aviez pas besoin de me le dire ; je le voyais bien... Et c'est cet amour, que je sentais profond et noble, qui m'a fait vous confier mon fils avec tant de sécurité, certaine que cette passion sans espoir pour l'honnête femme que j'étais, vous la reporteriez en tendresse sur mon enfant... Et je ne me suis pas trompée, Hornus.

HORNUS

Alors pourquoi voulez-vous que j'abîme, que je salisse ce que j'ai de beau, de pur dans mon existence, ce qui fait ma gloire, ma fierté ?

LA MARQUISE

C'est la vie de mon enfant, de notre enfant, que je vous demande... Je vous jure que cela peut le sauver... Hornus..., mon ami.

HORNUS, *suffoquant.*

Non, madame, je ne pourrais pas... Ces mots horribles m'étoufferaient au passage. Non, non, pas cela... C'est au-dessus de mes forces.

LA MARQUISE

Eh bien, si c'est trop pénible pour vous, moi je parlerai.

DIDIER, *criant au dehors.*

La grille... ouvrez la grille toute grande !

LA MARQUISE

Ah ! le voilà. *(Elle ramasse et serre dans le tiroir les livres épars sur le divan.)* Je ne vous demande que de ne pas me démentir.

HORNUS, *avec effort.*

J'essaierai, madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DIDIER

Il entre sans chapeau, les cheveux au vent, dans une agitation extraordinaire; sans prendre garde à sa mère ni à Hornus, il cherche autour de lui dans le salon, ouvre le piano, une partition sur le pupitre, prend dans la bibliothèque quelques jolis livres à reliure blanche qu'il pose sur une petite table avec fièvre et nerfs.

HORNUS

Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce qu'il t'arrive donc ?

DIDIER, *surpris, mais sans s'interrompre.*

Tiens ! Hornus... Je ne te voyais pas.

LA MARQUISE

Mais qu'as-tu, mon enfant ? Que fais-tu ?

DIDIER

Laisse..., laisse..., je prépare... Plus tard... je te dirai...

(Regard d'épouvante de la mère à Hornus.)

HORNUS, *à part.*

C'est vrai qu'il est dans un état...

LA MARQUISE, *arrêtant son fils par la main.*

Didier, Didier, écoute...

DIDIER, *distrait.*

Ma mère...

LA MARQUISE

Écoute-moi... Regarde-moi, bien en face.

(Elle le prend à pleins bras.)

DIDIER, *souriant.*

Eh bien, je te regarde.

LA MARQUISE

Ce que j'ai à te dire est si grave, si terrible pour ta mère, d'une telle importance pour toi... *(Mouvement de recul d'Hornus.)* N'est-ce pas, mon cher Hornus ?

HORNUS, *très bas.*

Oui, oui...

LA MARQUISE, *à Didier.*

Tu te souviens qu'un jour, dans un moment de détresse, amené à douter de l'honneur, de l'intégrité du nom que tu portes, tu m'as questionnée sur la vie de ton père...

DIDIER

Je me souviens, en effet.

LA MARQUISE

Depuis ce jour, mon enfant, j'ai comme un poids sur le cœur, un remords dont il faut que me débarrasse... De ton père, je n'avais rien à dire. Une vie sans tache, l'honneur intact... Mais pourquoi ton interrogatoire s'est-il arrêté là ? Ta mère, il fallait me questionner sur ta mère... La tare que tu cherchais était peut-être là... *(Baissant la voix.)* Ta mère se serait avouée coupable.

DIDIER, *avec un cri et un bon rire.*

Coupable, toi !... Et de quoi, pauvre chère maman ? Voilà une chose qu'on ne me persuadera jamais.

HORNUS, *triomphant.*

Ah ! j'en étais bien sûr qu'il ne voudrait pas vous croire... Vous ne le connaissez donc pas, votre Didier ?

DIDIER, *fermant la bouche à sa mère qui veut parler.*

Tais-toi..., tais-toi. *(A Hornus.)* Mais enfin, que signifie ?

HORNUS

Un mensonge, mon enfant, un mensonge héroïque qu'elle essayait de te faire pour t'enlever à l'idée fixe qui te harcèle, à cette peur du mal héréditaire...

DIDIER, *gaiement.*

Mais, grâce à Dieu ! je ne l'ai jamais eue, cette peur-là... D'abord, parce que j'ai la tête solide et les yeux bien en place. Je ne connais pas le vertige.

Et puis, ces nouveaux catéchismes de la science moderne, je ne les accepte pas aveuglément.

HORNUS

Bien, mon petit.

DIDIER

Je pense avec toi, mon vieux maître, que pour lutter contre les puissances mauvaises du sang, de l'hérédité, l'homme porte une force intérieure qui, s'il veut, peut l'affranchir de ces lois de fatalité.

HORNUS

Eh ! parbleu... C'est ce qui nous différencie de la brute.

LA MARQUISE

Mais alors, mon enfant, pourquoi la vie que tu mènes, pourquoi ces lectures sinistres où tu t'abîmes, tes visites mystérieuses à ceux qui ont connu ton père ?

DIDIER

Rien de plus simple. L'enquête dont on nous avait menacés, je l'ai faite, moi, et sérieusement.

LA MARQUISE

Tu vois !

DIDIER

Je devais la faire, cette enquête, ma mère... Il me fallait la preuve, acquise maintenant et dûment certifiée, qu'il n'existait aucun danger, non pas pour moi, — j'étais bien tranquille, je te le répète, — mais pour le repos, la sécurité de celle qui, un jour, consentirait à être ma femme, et qui, à cette heure même... *(Élevant la voix.)* Mère, je te disais ce matin que le bonheur était proche, que je l'espérais... Tiens..., regarde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE *au fond, montant le perron.*

LA MARQUISE

Madeleine !

DIDIER, *s'élançant vers la jeune fille.*

Arrivez, arrivez, ma chérie..., la maison attend, tout est en place... Chez nous..., vous voilà chez nous.

MADELEINE, *très émue, allant vers la marquise.*

Voulez-vous me permettre de vous appeler encore maman ?

DIDIER, *à sa mère.*

Embrasse-la... Si tu savais comme elle a été vaillante.

(La marquise serre la jeune fille dans ses bras.)

LA MARQUISE, *gaiement.*

Oui, je l'embrasse..., mais qu'on me dise au moins ce qui s'est passé.

MADELEINE

Il s'est passé, mère, qu'après lui avoir dit que je ne l'aimais plus, j'ai pleuré toute la nuit du chagrin que je lui avais fait. Je le voyais toujours devant moi comme à son entrée dans le cloître, si pâle, avec sa bouche qui tremblait. Pauvre ami. *(Se serrant contre madame d'Alein.)* Ah ! je vous en prie, maman, gardez-moi contre votre cœur. J'y serai mieux pour ce que je veux lui dire et qu'il faut que vous entendiez bien tous. *(Émue, mais la voix très ferme.)* Didier, mon cher Didier, je n'aurai pas assez de toute une vie de dévouement, de tendresse, pour vous payer des peines cruelles que je vous ai causées; et comme vous là-bas, dans le soleil de Nice, à mon tour je voudrais crier à toute la terre que vous êtes mon mari, mon cher mari, que j'aime éperdument, de toute la force de mon âme. *(Elle se cache dans les bras de la marquise, pendant que Didier se jette sur sa main et la couvre de baisers.)*

LA MARQUISE

Tout ça ne me dit pas pourquoi l'on s'est méfié de moi... Méchants enfants, si longtemps vous cacher de votre mère...

MADELEINE

Notre bonheur en dépendait. Songez que j'étais aux mains d'un méchant et d'un habile, à qui ma dot faisait décidément envie, qu'ayant la loi pour lui, il pouvait me retirer du couvent, m'emmener Dieu sait où, tendre à notre Didier quelque mauvais piège... Voilà pourquoi j'ai tenu ma volonté secrète; et c'est seulement ce matin que mademoiselle de Rémondy, majeure et maîtresse de ses actes, a signifié à M. le Conseiller, fort surpris, son prochain mariage avec le marquis Didier d'Alein. Vous me pardonnez, maman ?

LA MARQUISE

Ah ! chère fille...

DIDIER

Qu'en dis-tu, vieil Hornus ?

HORNUS

L'obstacle, parbleu, le divin obstacle ! La jeune fille est devenue une vraie femme...

LA MARQUISE

Oui, mais en attendant le mariage, qu'allons-nous en faire, de cette petite femme-là ?... Je ne peux pas la garder ici...

MADELEINE, *souriant.*

Oh ! j'y ai songé.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA SŒUR TOURIÈRE

LA TOURIÈRE, *droite sur le perron, robe bleue et cornette claire, avec un claquement de mains ecclésiastique.*

Mademoiselle Madeleine... Allons !

MADELEINE

Oui, ma sœur... *(A la marquise.)* Vous voyez, je suis encore au couvent jusqu'à mon mariage.

LA MARQUISE, *riant, à Didier.*

Et tu ne l'y laisseras pas longtemps !

LA MENTEUSE

PIÈCE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
AU THÉATRE DU GYMNASE, LE 4 FÉVRIER 1892.

EN COLLABORATION AVEC LÉON HENNIQUE.

TAYLOR INST. OXFORD

PERSONNAGES :

GEORGES NATTIER	MM.	R. DUFLOS.
PIERRE DE SONANCOURT, prêtre		BURGUET.
DE BRIVES		LÉON NOËL.
JACQUES OLIVIER		MONTIGNY.
UN MÉDECIN		PAUL PLAN.
UN DOMESTIQUE		
MARIE DELOCHE	Mmes	R. SISOS.
LA COMTESSE NATTIER		PASCA.
LUCILE DE BRIVES		DARLAUD.
LA MÈRE ANDRÉ		DESHAYES.

Le premier acte aux environs de Versailles,
le second et le troisième à Paris, de nos jours.

LA MENTEUSE

SCÈNE PREMIÈRE

Chez la comtesse Nattier. Un grand salon Louis XVI, u rez-de-chaussée, sur un jardin à beaux arbres, dans un château, près de Versailles. Portes à droite et à gauche. On est au printemps.

PIERRE, *puis* DE BRIVES. *L'abbé lit son bréviaire.*

PIERRE, *lorsque de Brives entre.*

M. de Brives ! *(Il se lève.)*

DE BRIVES

Hé ! mais... est-ce que je me trompe ?

PIERRE

Non, monsieur; c'est bien moi, Pierre.

DE BRIVES

Alors, embrassons-nous... Du diable si je m'attendais à te retrouver en soutane, par exemple ! Toi, le fils de mon vieux camarade, le commandant de Sonancourt tué là-bas, pendant l'horrible guerre...

PIERRE

Qu'est-ce que vous voulez ? la vocation... puis, mon père, ma mère, disparus, si tôt.

DE BRIVES

La vie n'est pas une belle chose, mon enfant... Mais ta vue me réchauffe, me rappelle ton brave père, Saint-Cyr, nos premiers galons et le reste. Comme le temps marche ! Te souviens-tu de l'époque où je te faisais sauter sur mes genoux ?

PIERRE

Parfaitement. J'étais d'un fier, à cause de votre uniforme !

DE BRIVES

Et te voilà prêtre.

PIERRE

Second vicaire à Saint-Louis de Versailles, depuis trois mois; ce qui me permet de venir souvent dans l'hospitalière maison de M^me^ votre sœur, la comtesse Nattier.

DE BRIVES

Approche, que je te regarde en pleine lumière... Fixe ! *(Pierre se met dans la position du soldat sans armes.)* Quel âge as-tu, au juste ?

PIERRE

Vingt-cinq ans.

DE BRIVES

Et tu confesses ?

PIERRE

Le mercredi et le samedi, de cinq à sept. *(Souriant.)* A votre service.

DE BRIVES

Pourquoi pas ?... Un de ces jours, si tu l'oses. Mais nous attendrons que ta barbe soit plus rude, hein ? que ton expérience ait grandi. Car tu me parais jeune pour confesser. On doit joliment t'en apprendre, certaines femmes. Il y en a de si compliquées !

PIERRE

Oh ! allez, pas tant que ça... c'est un peu toujours la même chose.

DE BRIVES

Patience, tu verras ! On s'imagine les connaître, toutes, facilement, et un beau matin, on met la main sur une... *(A l'abbé qui sourit.)* C'est comme je te dis, et je te prie d'en croire un vieux démissionnaire du 5e dragons.

PIERRE

Dites-moi, mon cher monsieur de Brives, si vous faisiez mon éducation, chaque fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer ici ?

DE BRIVES

Nous risquerions d'y mettre le temps ?... Hé ?... Voilà ce que tu veux dire... et que les bois de Versailles ne me voient pas assez souvent. C'est vrai, mais je suis tellement peu mon maître... tant d'occupations variées... depuis que j'ai accepté la présidence de ce cercle. *(Mouvement de l'abbé.)* Oui, je suis président des Hannetons... et si j'avais su quelle besogne... ce que ça demande de pas, de démarches, d'ennuis, de lettres à écrire, à recevoir... *(Tirant des papiers de sa poche.)* Tiens ! mon courrier de ce matin que j'ai pris en passant... Non, la tête m'en fume. Obligé d'avoir deux secrétaires... Bref, il y a cinq mois que je n'ai mis les pieds dans ce château, cinq mois que je n'ai aperçu ni ma fille, ni ma sœur. Je t'avouerai même que je crains d'être reçu... fraîchement.

PIERRE

Et vous arrivez, comme moi sans doute, sur une lettre pressante de la comtesse ?

DE BRIVES

Non, je n'ai rien reçu. Ce matin, en me levant, je me suis fait honte, simplement... « Veux-tu bien aller embrasser ta fille! » Et me voilà... Tu ne t'es pas étonné de la rencontrer ici, chez sa tante ?

PIERRE

Mlle Lucille ? mais non.

DE BRIVES

Je ne pouvais la garder avec moi, n'est-ce pas ? Un veuf ! et un veuf encore vert... qui a son appartement au cercle... Puis il n'y a que les femmes pour

savoir faire une femme d'une petite fille. C'est pour cela que je l'ai confiée à Henriette, à ma sœur. Elles vont bien ?

PIERRE

Très bien, du moins il y a deux jours.

DE BRIVES

Et le garçon ?

PIERRE

Votre neveu Georges Nattier ? Bien aussi, monsieur le président.

DE BRIVES

A quand le mariage ?

PIERRE

Le mariage ?

DE BRIVES

Tu ne connais donc pas nos projets ? Tu n'as pas vu que Georges était amoureux de Lucile, et que Lucile ?...

PIERRE

Non.

DE BRIVES

Décidément, tu es trop jeune.

PIERRE

La comtesse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE

LA COMTESSE

Enfin, le voilà, monsieur mon frère. *(A Pierre.)* Bonjour.

DE BRIVES

Ne me gronde pas trop, ma bonne Henriette... l'abbé pourrait te dire... qu'il n'y a pas de ma faute.

PIERRE, *étonné.*

Moi ?

DE BRIVES

Tu sais bien... Les Hannetons... mes deux secrétaires.

LA COMTESSE

Ne le fais donc pas mentir. Il est comme ta fille, celui-là; il ne sait pas... D'ailleurs, tu arrives si à point chez nous aujourd'hui, que je n'ai pas le courage de te faire un reproche pour ton inqualifiable négligence.

DE BRIVES

C'est sérieux, chère amie ? Tu avais besoin de moi ? Il fallait m'écrire alors.

LA COMTESSE, *souriant.*

Es-tu bien sûr que tu serais venu ?

DE BRIVES, *embrassé.*

Certainement ! ...si je n'avais pas eu comité.

LA COMTESSE

Non... Pierre est l'ami d'enfance de mon fils, j'avais Pierre près de nous, je n'ai pas voulu te déranger, bien contente quand même que tu sois là pour l'exécution que je vais faire.

PIERRE, *effrayé.*

Une exécution ?

DE BRIVES, *souriant.*

Nous avons toujours l'aumônier.

LA COMTESSE, *à son frère.*

Oh ! ne ris pas... le bonheur de nos enfants est en jeu... il n'y a pas de quoi rire.

DE BRIVES

Tu m'effrayes... voyons, qu'est-ce ? *(On s'assied.)*

LA COMTESSE

Une intrigue d'amour, bête, nouée là, devant moi, sous mes yeux, au mépris des choses les plus saintes, les plus sacrées. *(A l'abbé.)* Par votre ami Georges, qui avait toujours été si raisonnable. C'est tellement hors du caractère que je lui connais, ç'a été tellement brusque...

DE BRIVES

Brusque ! brusque ! mais il a vingt-sept ans... il fallait bien s'y attendre.

LA COMTESSE

Non, puisqu'il savait que de ta fille je veux faire ma fille.

DE BRIVES

Tu veux... tu veux...

PIERRE

Êtes-vous sûre que Georges soit coupable, madame ? Je ne me suis jamais aperçu...

DE BRIVES

Naturellement.

LA COMTESSE

Je suis certaine. J'ai des preuves.

DE BRIVES

Peut-on savoir le nom de la femme ?

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Une Marie Deloche, que tu as dû rencontrer ici.

DE BRIVES, *gouailleur.*

Marie Deloche ? Je ne l'ai pas rencontrée, la dernière fois que je suis venu, mais j'étais parti en le regrettant. Tu m'en avais fait un portrait si capiteux, si...

LA COMTESSE

J'ai eu tort, M^me^ Deloche est une intrigante.

DE BRIVES

Voyons, ma chère, nous parlons bien de la même ? Il s'agit, n'est-ce pas, de cette veuve d'officier d'artillerie que tu as connue à Versailles, dans une vente de charité ?

LA COMTESSE

Précisément.

DE BRIVES

Mais c'était une perle, un ange, une trouvaille !

LA COMTESSE

Oh ! M^me^ Deloche est loin d'être sotte. Elle l'a prouvé en commençant par nous séduire, Lucile et moi. Tous ces gentils talents qui font d'une jolie femme une femme aimable, elle les possède. Personne, je crois, dans notre monde, n'est plus délicate musicienne; des doigts de fée, l'air d'avoir du cœur, de la religion...

PIERRE

Elle en a peut-être, madame.

LA COMTESSE, *continuant.*

Une sorte de mélancolie originale... il n'en fallait pas plus... Et, pour achever de me séduire, voilà qu'un soir, cette femme s'est trouvée lire très gentiment. Tu me connais, tu sais qu'en ma qualité d'ancienne lectrice au château, j'ai la faiblesse d'adorer la lecture, la prétention de m'y entendre; elle m'a demandé des conseils...

DE BRIVES

Tu lui en as donné...

LA COMTESSE

Oui, et peu à peu cette M^me^ Deloche s'est installée dans la maison. Elle amusait notre solitude. Nous l'avons choyée, dorlotée; quoique très élégante, trop élégante, elle n'est pas riche; nous avons voulu l'aider. Elle est venue passer des huit jours, des quinze jours ici. Et Georges a fini par s'amouracher d'elle.

DE BRIVES

C'était fatal.

LA COMTESSE

Ou mieux, elle a fini par convoiter la fortune que je laisserai à mon fils, son rang.

DE BRIVES

Diable !... Et... elle est chez toi, pour la minute ?

LA COMTESSE

Oui, en promenade avec Georges, par-dessus le marché, et sans Lucile, qui d'habitude, chaque matin, les accompagne.

DE BRIVES

Oh ! oh !

LA COMTESSE

Informations prises d'ailleurs, — hélas ! bien tard, — Mme Deloche n'est point la veuve d'un officier. Je sais des choses, et je les dirai. *(Un court silence.)*

DE BRIVES, *touchant le genou de l'abbé.*

Hé ! l'abbé, tu as de la chance pour tes débuts... Te voici en face d'une de ces femmes qui, à moins que ma sœur ne s'abuse, me semble être d'une... variété... *(A la comtesse.)* Je t'aime de tout mon cœur, Henriette, mais là, de vrai, comment n'as-tu point pensé que, te plaisant, Mme Deloche, belle et armée en guerre, pouvait aussi très bien séduire ton fils ?

LA COMTESSE

J'étais en droit de croire que son affection pour Lucile le mettrait en garde contre tout autre sentiment. Georges a un nom; Georges n'a que vingt-six ans, et Mme Deloche en a trente; Georges était presque le fiancé de Lucile. Mme Deloche le savait...

DE BRIVES

O sainte femme, qui a cru que tout cela pourrait empêcher quelque chose !

LA COMTESSE

Puisque le monde est méchant, et que tu le connais si bien...

DE BRIVES

A mes dépens, ma sœur.

LA COMTESSE

... Pourquoi n'es-tu pas venu plus souvent ?

DE BRIVES

Mais j'ignorais tout cela. L'eussé-je appris d'ailleurs, tu n'aurais pas suivi mes conseils.

LA COMTESSE

Qu'est-ce que tu m'aurais conseillé ?

DE BRIVES

Lucile est encore jeune... je t'aurais conseillé d'attendre et de ne rien voir.

LA COMTESSE

Votre avis, Pierre ?

PIERRE

Mon Dieu, madame...

DE BRIVES

Il n'en a pas d'avis, parbleu ! ce n'est encore qu'un enfant de troupe.

PIERRE, *à la Comtesse.*

Désirez-vous que je parle à Georges ? que j'essaie de lui montrer la vanité de sa conduite ?

DE BRIVES

Tu as trop tenu ton fils en lisière, chère amie. Les jeunes gens ont besoin de vivre, d'aimer un peu, avant d'aimer sérieusement.

LA COMTESSE

Ce n'est pas ce que la religion ordonne.

PIERRE

Bien, madame.

LA COMTESSE

La religion ordonne de montrer le droit chemin à ses enfants, et leur commande de la suivre, de nous écouter. Lucile souffre d'ailleurs; ta pauvre Lucile n'est plus la même. Elle a dû s'apercevoir... D'autre part, comme je ne veux pas que ma maison abrite quoi que ce soit d'hostile à ma conscience, M^me^ Deloche va recevoir un congé en forme, un congé définitif.

DE BRIVES, *se lève.*

Je me tais, Henriette, je me tais; mais prends garde ! Georges est peut-être fort épris...

LA COMTESSE

Eh bien ?

DE BRIVES

Ce n'est plus un gamin; il a de la volonté, il te ressemble. Vous avez toujours vécu tendrement, mais si vos deux natures arrivent à se heurter...

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCILE

LUCILE

Papa est là ?

DE BRIVES, *allant à elle.*

Oui, le père prodigue est de retour. Est-elle jolie, hein ? *(Il l'embrasse.)*

Et il offre toutes ses excuses à sa fille bien-aimée pour l'avoir ainsi négligée pendant des mois, pour n'avoir fait que lui écrire de temps à autre.

LUCILE

Et quelles lettres !... trois lignes chaque fois... Jamais tourner la page. Enfin, je pardonne, mais à une condition... c'est que tu ne recommenceras plus.

DE BRIVES

Jamais.

PIERRE, *gaiement*.

Engagement pris devant l'Église.

LA COMTESSE

Lucile.

LUCILE

Marraine ?

LA COMTESSE

Pourquoi n'es-tu pas sortie avec Georges ?

LUCILE

Je n'avais pas envie de sortir, marraine.

LA COMTESSE

Alors pourquoi Mme Deloche est-elle sortie ? *(Un silence.)* C'est d'une inconvenance ! Je ne comprends pas que tu aies accepté cela.

LUCILE

Mais, marraine, ils ne m'ont pas demandé mon avis.

LA COMTESSE

Bon... Sonne... je m'en expliquerai avec cette dame.

LUCILE, *allant sonner*.

Qu'est-ce qu'il y a ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LA COMTESES

Dès que Mme Deloche rentrera, vous la prierez de venir me parler.

LE DOMESTIQUE

Je l'ai vue qui entrait chez le garde avec M. Georges, madame, pendant l'orage de tout à l'heure. Ils ne vont pas tarder à revenir puisqu'il ne pleut plus.

LA COMTESSE

Bien, allez ! *(Le domestique sort.)*

SCÈNE V

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

DE BRIVES, *à Pierre.*

Attention, l'abbé. Examine bien, et si, par hasard, certaines choses t'échappent, ne te gêne pas, demande, je te renseignerai...

PIERRE

C'est drôle... Mais je ne suis pas à mon aise, monsieur de Brives; je me sens tout tremblant.

LUCILE

Marraine, vous êtes en colère... Vous en voulez à cette pauvre femme. Il y a même plusieurs jours que cela dure. Elle s'en est aperçue, et ça lui fait beaucoup de peine.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE DELOCHE.

MARIE, *en sabots et grande cape rustique, à la Comtesse.*

Vous avez besoin de moi, chère amie ? Mais je suis vraiment dans une tenue... Voyez donc comme M. Georges et la femme de son garde-chasse m'ont accoutrée. *(S'inclinant.)* Messieurs... Nous venons de recevoir une averse.

LA COMTESSE, *très hautaine.*

Alors, madame, veuillez revenir le plus tôt possible, j'ai à vous communiquer une décision grave.

MARIE

Grave ?

(Elle jette un coup d'œil étonné à Lucile, puis sort.)

DE BRIVES, *à Pierre.*

Ah ! par exemple...

PIERRE

Quoi donc ?

DE BRIVES

Où diable ai-je vu cette femme-là ?

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

LUCILE

Qu'a-t-elle fait ? Je ne vous ai jamais entendue parler sur ce ton à personne.

LA COMTESSE

Lucile, Mme Deloche n'est pas ce que j'avais cru. Nous allons nous en séparer. Et, comme ta présence est fort inutile pour cela, tu vas rentrer dans ta chambre.

LUCILE

Vous séparer ainsi de cette charmante personne ! Mais il n'y a rien à dire sur son compte... Elle a toujours été aux petits soins pour vous, pour moi; vous le regretterez. Je parie qu'une mauvaise langue... C'est si facile de calomnier, d'inventer n'importe quoi contre les gens, contre une femme seule et malheureuse.

LA COMTESSE

Malheureuse ?... Elle a surtout fait du mal.

LUCILE

Une calomnie, vous dis-je.

DE BRIVES

Non, mon enfant, une vérité.

LUCILE

Enfin, quelle preuve avez-vous ?

LA COMTESSE

Des preuves ? Tiens, va chercher dans mon secrétaire... une enveloppe... Non, reste, j'y vais moi-même. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII

LUCILE, PIERRE, DE BRIVES.

LUCILE

Pauvre Georges !...

DE BRIVES

Comment... pauvre Georges ?...

LUCILE

Il avait tant d'affection pour Mme Deloche... Il sera désolé.

DE BRIVES

Le principal est que tu sois contente.

LUCILE

Au prix d'une injustice ? au prix d'une lâcheté ? Je n'accepte pas ce bonheur-là. Mme Deloche est une honnête femme, bonne, affectueuse, pleine d'attentions. Il n'y a rien à lui reprocher.

PIERRE

Mais, puisque Mme la Comtesse a des preuves...

LUCILE

Oh ! Pierre... Vous voilà contre elle, vous aussi; vous, en qui elle a tant de confiance, qui la connaissez mieux que personne... Elle vous a raconté sa vie...

DE BRIVES

Ce n'est pas une raison. S'il fallait croire tout ce que l'on raconte... Pour ma part, j'estime que ma sœur a été un peu légère, et beaucoup trop enthousiaste, en la recevant.

LUCILE

Mais Mme Deloche est d'excellente famille; son père était gentilhomme. *(Sur un sourire de de Brives.)* Je t'assure, elle me l'a dit. Il s'appelait M. de Beaumont.

PIERRE

Ah ! non, il s'appelait M. de Marigny, ancien consul à Ténériffe.

LUCILE

Pas du tout... C'était un président de Chambre.

DE BRIVES, *distrait depuis un moment.*

Ma chère Lucile, est-ce que Mme Deloche est réellement blonde ? N'aurais-tu point remarqué, par hasard ?...

LUCILE, *des larmes aux yeux.*

Oh ! que c'est mal... que c'est donc mal ! Voici qu'on l'accuse de tout, à présent... de se teindre, de se déguiser, comme si elle était une voleuse cachée dans la maison.

DE BRIVES

Qui te parle de ça, voyons ? Est-ce qu'on est une voleuse parce qu'on change la couleur de ses cheveux ? Où en serions-nous, alors, mon Dieu ?

LUCILE

Tu lui en veux, tu es comme les autres. C'est à en pleurer, tant le monde est méchant. Au revoir.

DE BRIVES

Où vas-tu ?

LUCILE, *toute vibrante.*

Je vais prévenir Georges. On l'écoutera peut-être, lui; il ne laissera pas faire cette mauvaise action. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX

PIERRE, DE BRIVES.

DE BRIVES

Prrr ! le petit cheval emporté, qui refuse qu'on le défende, qu'on lui conserve l'enclos, le coin du pré où il paissait tranquille, loin des surprises !...

PIERRE

Lucile se dévoue peut-être. Elle s'imagine faire le bonheur de son cousin... Il y a, paraît-il, des jeunes filles comme cela; je l'ai lu dans les bons livres.

DE BRIVES

Possible, mon cher. Il est des âmes trempées de miel. On en rencontre. Mais si M^me^ Deloche est celle que je présume, Lucile a tort. Car ce serait — je ne suis sûr de rien — une femme des plus bizarres. Elle aurait été mariée — si c'est elle ! — à un pauvre diable, qu'elle trompait avec un de mes amis, M. de Moncroy, pas jeune, mais riche, très riche.

PIERRE

Oh ! monsieur, que me racontez-vous là ? Vous supposez... Vous avez reconnu cette dame ?

DE BRIVES

Je n'affirme rien, comprends-moi... d'autant mieux que la personne dont je parle — elle s'appelait Marguerite — était brune, et que je ne l'ai vue qu'une fois... Oui, une seule fois, la nuit, au café Anglais... *(Étonnement de l'abbé.)* un restaurant à la mode.

PIERRE

Voyons, voyons, monsieur... au fond de quel gouffre m'entraînez-vous ?... C'est donc vrai ! Il existe des femmes mariées qui, pour de l'argent...

DE BRIVES

Des tas, mon camarade, et même qui vont à confesse... pas à Saint-Louis de Versailles, probablement. Ça été élevé, Dieu sait comme, avec des goûts de luxe, par des familles absurdes, gagnant et dépensant au jour le jour, et lorsque le mari, tôt ou tard, pour une raison quelconque, se trouve ne pouvoir être un entreteneur sérieux... Je ne continue pas, hein ?

PIERRE

Mais comment une femme pareille serait-elle venue échouer à Versailles, monsieur de Brives ? Comment aurait-elle cette distinction, ce charme, cette candeur des yeux que l'on trouve en M^me^ Deloche ? Comment la comtesse Nattier l'aurait-elle rencontrée, pour la première fois, dans une vente de charité ?

DE BRIVES

Tu m'en demandes trop, mon cher. Mais sache que parmi les femmes dont nous discourons, il en est de fort intelligentes, d'extraordinairement intelligentes, je te le répète, ayant un idéal, et capables de le poursuivre jusqu'à ce que les événements les servent... ou leur cassent les pattes.

PIERRE, *après un silence.*

Ma prochaine messe, monsieur de Brives, je la dirai à l'intention de celle que vous soupçonnez... à tort, espérons-le.

DE BRIVES

Je n'ai rien affirmé, entendons-nous, absolument rien.

SCÈNE X

LES MÊMES, LA COMTESSE, *avec des papiers.*

LA COMTESSE, *les montrant.*

Voici de quoi confondre l'imposture. *(Elle les dépose sur une table volante, près d'elle.)* Je vous réponds que la belle va être bien embarrassée.

DE BRIVES, *bas, à l'abbé.*

Ça ne t'ennuie pas, Pierre, d'avoir à juger une femme ?

PIERRE

Si, monsieur de Brives.

DE BRIVES

Et moi donc ! *(Ils s'asseyent.)*

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIE, *très élégante.*

MARIE

Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, chère amie.

LA COMTESSE

Veuillez vous asseoir, madame, et me prêter toute votre attention. *(Un court silence.)* Il paraîtrait que vous me trouvez un peu changée à votre égard depuis quelques jours. *(Sur un geste de Marie.)* Lucile me l'a dit, *(Ironiquement.)* et encore que cela vous peinait. Je suis très franche, madame, et les situations nettes m'ont toujours plu. *(Sur un nouveau geste de Marie, qui indique de Brives.)* Monsieur est mon frère, le marquis de Brives. *(De Brives salue Marie.)*

DE BRIVES, *bas, à l'abbé.*

Comme elle ressemble à Marguerite !

LA COMTESSE

Eh bien, c'est vrai, madame, et vis-à-vis de vous mes dispositions, qui étaient affectueuses, sont devenues... autres. Oh ! j'ai été la première désappointée, croyez-le, et ce n'est pas sans avoir réfléchi que je vous parle, sans avoir plaidé contre moi en votre faveur. Mais voilà, j'ai découvert une foule de choses... ennuyeuses pour vous comme pour les miens, et elles sont telles qu'à mon grand regret, nous allons être obligées de cesser toutes relations.

MARIE, *très émue.*

Pourquoi, madame ? Excusez-moi, mais je ne comprends pas... je ne comprends pas du tout... Quelles sont ces choses ennuyeuses, pour moi comme pour les vôtres ?

LA COMTESSE

Vous tenez à ce que je vous le dise ?

MARIE

Oui, madame; ne fût-ce que pour ne plus les ignorer. Mais j'eusse préféré ne les apprendre qu'en votre seule présence.

LA COMTESSE, *à de Brives et à Pierre, qui se sont levés.*

Reste, mon frère, restez, l'abbé; il importe que vous sachiez, il importe que, devant vous, je n'aie pas l'air ni d'une fausse accusatrice, ni d'une vieille femme lunatique. *(Ils se rasseyent. A Marie.)* Pourquoi nous allons cesser toutes relations ? Mon Dieu, madame, c'est parce que traitée en amie, en égale, parce que choyée, adulée ici, et, par suite, connaissant les projets que j'avais sur ma nièce et mon fils, vous n'en avez tenu aucun compte...

MARIE

Moi ?

LA COMTESSE, *se levant.*

Ça, voyez-vous, c'est l'indigne ! Je ne m'y attendais pas; je ne devais pas m'y attendre.

MARIE

Oh ! madame...

LA COMTESSE

Je t'en prends à témoin, mon frère, et vous aussi, l'abbé. N'est-ce pas que c'est odieux, et qu'on ne vient pas, chaque jour, dans une maison où l'on est accueillie à bras ouverts, pour y jouer sournoisement des rôles, pour voler à une innocente un cœur dont elle se croyait sûre ?

MARIE, *très ferme.*

Je ne sais pas ce que j'ai pu inspirer à M. Georges, mais je n'ai commis aucune indélicatesse, madame.

LA COMTESSE

Vous prétendez ignorer la passion qu'il a pour vous ?

MARIE

Je le jure.

LA COMTESSE, *prenant une lettre sur la table.*

Alors qu'est-ce que ce brouillon, tout chiffonné, d'épître amoureuse que j'ai trouvé dans la chambre de mon fils ? Il vous est adressé; votre nom y revient plusieurs fois.

MARIE

Je n'ai rien reçu, madame, et, n'ayant rien reçu, il m'était difficile de répondre.

LA COMTESSE, *prenant une lettre autre.*

Ah ?... j'ai pourtant là une lettre de vous à Georges, — une lettre qu'un domestique a cru devoir me remettre; car les domestiques sont déjà au courant — Je ne l'ai pas ouverte, bien entendu, mais je vous défie de nous la lire.

MARIE, *vivement.*

Madame, il ne s'est rien passé...

LA COMTESSE

Soit ! mais il pourrait se passer quelque chose...

MARIE

Vous m'insultez, en vous figurant...

LA COMTESSE

Allons donc ! vous n'êtes pas même veuve ! Avez-vous été mariée seulement ?

MARIE, *à de Brives et à l'abbé.*

Oh ! messieurs, messieurs...

LA COMTESSE

Il faut que dans une heure vous soyez partie, que rien de vous ne reste chez moi.

MARIE

Vous me traîtez... *(Elle sanglote.)* C'est affreux !... C'est abominable !

SCÈNE XII

LES MÊMES, GEORGES NATTIER.

GEORGES

Eh bien ! quoi ?... Que se passe-t-il donc, maman ?... Tu veux te séparer de M^me^ Deloche ?... Elle pleure ?... Voyons, mon oncle, Pierre, que lui avez-vous dit ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

MARIE

Oh ! monsieur Georges, si vous saviez...

LA COMTESSE

Je te prie de nous laisser, Georges, tu n'as rien à faire ici. Vois donc plutôt à ce qu'on attelle pour reconduire madame à Versailles.

MARIE

C'est cela, que je m'en aille... que je m'en aille... vite...

GEORGES, *à Marie.*

Attendez. *(A la Comtesse.)* Je regrette de te désobéir, ma mère; mais, Lucile m'ayant prévenu que madame nous quitte, à cause de moi, il me semble que ma présence ici et une explication sont indispensables.

LA COMTESSE

Comment oses-tu me parler de Lucile, quand tu es en train de la berner, de la délaisser, elle, digne en tout point de toi, de nous, pour une personne ?...

GEORGES

Mais je ne te comprends pas, maman. Qui ai-je berné ? qui ai-je trompé ? Je n'étais donc pas libre ? Est-ce ma faute à moi, si tu as formé des projets que mon cœur ne ratifie pas, si tu as fait un rêve que je dérange ? *(Geste vers Marie.)* Est-ce sa faute à elle, si je l'aime ?

LA COMTESSE

Georges...

GEORGES

Oui, je l'aime, et je ne l'ai pas dit plus tôt, parce que je n'en avais pas le droit, parce que je n'étais pas sûr d'être aimé, moi aussi.

LA COMTESSE

Et maintenant, tu te crois sûr ?...

MARIE

Il a raison.

GEORGES

Sûr comme de ton affection, mère.

LA COMTESSE

Pauvre enfant !

GEORGES

Quant à Lucile, je ne lui ai fait aucune promesse, aucune. Je suis un honnête homme, et jamais un mot dit par moi ne lui a laissé croire... Eh ! d'ailleurs elle ne m'aime pas...

PIERRE

Qu'en sais-tu ?

GEORGES

Je peux vous le certifier, vous le prouver immédiatement. *(Allant à la porte et appelant.)* Lucile !... Lucile !...

DE BRIVES, *bas, au jeune prêtre.*

L'abbé, ayons l'œil sur cette femme.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LUCILE.

Elle a les yeux rouges, vient de pleurer.

LUCILE

Que me veux-tu, Georges ?

GEORGES

Je veux que tu répètes ce que nous disions à la minute. Pourquoi trembles-tu ? pourquoi t'émouvoir ? Je ne te demande que la vérité... N'est-ce pas que tu ne m'aimes point, que nous sommes frère et sœur, qu'on s'est trompé en voulant faire de nous un mari et une femme ?... Parle... ça ne doit pas plus te coûter maintenant que tout à l'heure.

LUCILE, *après un silence.*

C'est vrai, Georges... je ne t'aime pas. Nous ne nous aimons pas... C'est vrai.

PIERRE, *à de Brives.*

Comme elle dit ça ! *(De Brives est ému.)*

GEORGES, *à la Comtesse.*

Tu vois... J'espère que tu me croiras désormais.

LA COMTESSE

Mais regarde-la, regarde-la donc au lieu d'être aveugle, malheureux enfant ! C'est par fierté, par bonté, parce que tu aimes une autre femme, qu'elle se sacrifie. Ne vois-tu pas ses yeux pleins de larmes ?

LUCILE, *d'une voix plus ferme.*

Non, marraine, c'est bien ce que je pense, je ne l'aime pas, je ne l'aime pas... Je vous assure que je ne l'aime pas. *(Elle sort brusquement.)*

SCÈNE XIV

LES MÊMES, *moins* LUCILE.

GEORGES, *après un temps.*

Maintenant donc il ne me reste plus qu'à prier M^me^ Deloche, malgré les outrages dont vous venez de l'abreuver, ma mère, de m'accepter pour mari.

DE BRIVES

Ah ça, Georges, es-tu fou ?

GEORGES

Ne vous mêlez de rien, mon oncle.

DE BRIVES

Pourtant, mon camarade.

GEORGES

C'est un honneur que je supplie Mme Deloche de m'accorder, car je l'estime profondément, car je voudrais la rendre heureuse, faire qu'elle oublie un affront qu'elle ne méritait point. *(S'adressant à Marie.)* Répondez-moi, madame.

MARIE, *toujours en larmes.*

Hélas ! monsieur, le puis-je ? Ne serait-ce pas vous séparer de tous les vôtres, donner des armes à votre mère contre moi ?

GEORGES

Eh ! que m'importe le reste ? Je n'aime que vous. Est-ce que quelque chose au monde vous remplacerait ?

LA COMTESSE, *indignée, à de Brives et à l'abbé.*

Vous l'entendez, vous l'entendez ?

GEORGES, *à Marie.*

Je ne veux plus connaître personne de ceux qui vous ont soupçonnée, accusée.

LA COMTESSE

Alors, tu ne connaîtras plus ta mère ?

GEORGES

Comment peux-tu dire cela ?

LA COMTESSE

Mais c'est toi qui le dis !

GEORGES

Tu sais bien que j'ai toujours été le plus tendre et le plus respectueux des fils... Prends toute ma vie, et si tu découvres contre toi la moindre pensée mauvaise...

LA COMTESSE

Il parle de lui, l'ingrat, et ne songe plus à ce qu'il ma coûté de transes et de veilles. Qui t'a soigné, quand tu étais malade ? Est-ce cette étrangère ? Qui t'a fait l'abandon de sa jeunesse ? Qui, depuis l'âge de trente ans, a renoncé au monde pour être plus et toujours à toi ?... Ah ! que les mères sont à plaindre. Nos enfants nous creusent des rides, et ils nous quittent pour ne plus les voir !

MARIE, *à Georges.*

Laissez-moi partir, monsieur Georges.

GEORGES

Si vous partez, je m'en vais avec vous.

MARIE

Non, je vous en prie. Que je ne sois cause d'aucun désespoir.

GEORGES

Le mien ne compte donc pas pour vous ? Que deviendrais-je si je ne vous ai plus ? Non, non; ou vous restez, ou nous partons l'un et l'autre.

LA COMTESSE

Je ne veux plus de cette femme ici.

GEORGES

Alors, venez, Marie, prenez mon bras.

LA COMTESSE

Ne sors pas avec elle, Georges.

GEORGES

Venez, venez.

PIERRE

Mon ami...

LA COMTESSE

Assez, Pierre. N'insistez plus. Puisqu'il veut partir, qu'il s'en aille ! *(A Georges.)* Seulement, monsieur, écoutez-moi... vous avez rompu les liens qui nous unissaient. Du moment que vous me préférez cette créature, je ne vous connais plus, vous n'êtes plus mon fils, les portes de ma maison vous seront fermées dorénavant... Plus qu'un mot, le dernier : votre père, dont vous allez déshonorer la mémoire, ne vous a pas laissé de fortune.

GEORGES

Je le sais.

LA COMTESSE

Vous n'aurez donc rien à me demander.

GEORGES

Soyez tranquille.

LA COMTESSE

Vous savez aussi probablement que cette femme à qui vous destinez votre nom, n'est pas veuve, qu'elle nous a menti... qu'elle est une divorcée.

GEORGES

C'est à moi qu'elle l'a dit le premier.

LA COMTESSE

A vous ?...

GEORGES

A moi... Oui, ma mère.

LA COMTESSE

Mais l'Église ne reconnaît pas le divorce, et votre mariage, par conséquent, ne sera pas un mariage. N'est-ce pas, Pierre ?

GEORGES

Vous l'appellerez comme il vous plaira, il n'en sera pas moins l'accord, en dépit du monde, de deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, pour toujours... Allons, Marie...

MARIE, *résistant.*

Je vous en supplie... Non. *(A la Comtesse pendant qu'il l'entraîne vers le fond.)* Ah ! madame, pardonnez-moi, pardonnez-nous.

DE BRIVES, *bas.*

Sacrebleu ! il faut que je m'assure... *(Lorsque Mme Deloche passe devant lui, il appelle à mi-voix :)* Marguerite ! Marguerite ! *(Haut.)* Elle ne bronche pas...

PIERRE, *suppliant son ami.*

Georges...

LA COMTESSE

Pierre, je vous défends...

DE BRIVES, *à part.*

Si ce n'est pas elle, elle y ressemble diablement ! *(Georges et Marie disparaissent. Un silence, durant lequel revient Lucile.)*

SCÈNE XV

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

LA COMTESSE, *violemment.*

Ah ! le misérable enfant... le misérable... Quelle honte !... Mais nous verrons comme il en sortira. *(Un court silence.)*

LUCILE, *câline, à la comtesse.*

Vous lui pardonnerez, marraine... Pourquoi vous faire si méchante ?

LA COMTESSE

Non, pas de pardon !

DE BRIVES

Ma sœur...

LA COMTESSE

Je te dis que je ne lui accorderai pas de pardon. Qu'il aille vivre avec sa gueuse, dans la misère !

PIERRE

Pourtant, madame... si Georges...

LA COMTESSE

Je désire, j'ordonne que le nom de Georges ne soit plus prononcé devant

moi. Je n'ai pas de fils... pas de fils... Et je vous le demande absolument : quittez ces visages tristes, soyez comme d'habitude.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

Il est entré par la gauche sur les derrières paroles de la comtesse et cause tout bas avec de Brives auquel il a remis une carte.

LA COMTESSE

Qu'est-ce que c'est ?

DE BRIVES, *tenant la carte et s'approchant.*

Le peintre, l'artiste qui a travaillé au château, il y a deux ans...

PIERRE

Jacques Olivier ?

DE BRIVES

Oui.

LA COMTESSE

Que veut-il ?

DE BRIVES, *hésitant.*

Il demande à voir... à voir... *(Signe au domestique.)*

LE DOMESTIQUE

Il demande M. Georges, madame la comtesse.

LA COMTESSE

Dites-lui que M. Georges n'habite plus ici et qu'il ne reviendra jamais. *(Le domestique sort.)*

SCÈNE XVII

LA COMTESSE, LUCILE, PIERRE, DE BRIVES.

LA COMTESSE, *s'énervant.*

Jamais... plus jamais. Mon fils ne reviendra jamais. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

(Elle tombe sur un canapé, sanglote, la tête dans ses mains, tandis que s'empressent Lucile et de Brives.)

PIERRE, *à part.*

Des larmes... Alors, c'est moins irrémédiable que je ne le croyais...

ACTE DEUXIÈME

A Paris, chez Georges Nattier. Salon-cabinet de travail, modeste mais soigné. Le décor est planté de côté de façon à laisser voir, au fond, sur la gauche, la salle à manger grande ouverte, avec une table au milieu, et un peu à droite, la porte d'entrée faisant presque face au spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, LA MÈRE ANDRÉ.

Celle-ci, dans la salle à manger, met le couvert. Georges, devant un secrétaire, lit de vieilles lettres et les classe.

GEORGES

Quelle heure est-il, mère André ?

LA MÈRE ANDRÉ, *du fond.*

Bientôt cinq heures, monsieur Georges.

GEORGES

Comment ! cinq heures... et madame n'est pas de retour.

LA MÈRE ANDRÉ

La sœur de madame l'aura retenue à Saint-Germain.

GEORGES

Sans doute... Puis, le dimanche, les gares sont si encombrées.

LA MÈRE ANDRÉ

Notre dîner marchera tout de même, allez, monsieur.

GEORGES, *se retournant et regardant au fond.*

Surtout que la table ait bon air.

LA MÈRE ANDRÉ

Ça ne sera pas difficile avec une belle nappe blanche, et de la vaisselle aussi coquette.

GEORGES, *gaiement.*

Cela vaut mieux que notre soupière bancale et nos quatre assiettes du commencement... hein... vous les rappelez-vous ?

LA MÈRE ANDRÉ

Monsieur a bien fait de se trouver une place.

GEORGES

Pas très brillante, ma place.

LA MÈRE ANDRÉ

Merci !... quatre cents francs par mois, dans les assurances... Et puis madame donne des leçons de piano, et les leçons de piano, c'est du rapport.

GEORGES

Grâce à Dieu, mère André... car, à vrai dire, nous avons eu une entrée en ménage bien dure... *(Un temps.)*

LA MÈRE ANDRÉ, *arrivant du fond avec une assiette qu'elle essuie.*

C'est M. l'abbé qui vient dîner ce soir ?

GEORGES

Comme chaque semaine.

LA MÈRE ANDRÉ

Ah ! le finaud... avec ces dîners-là, il est tout de même arrivé à ce qu'il voulait.

GEORGES, *la regardant.*

Qu'est-ce qu'il voulait donc, mère André ?

LA MÈRE ANDRÉ

Mais, monsieur, fourrer le bon Dieu dans vos affaires, puisque vous aviez oublié de l'y mettre, que vous n'étiez mariés qu'au civil.

GEORGES

Ah ! vous avez deviné ça, vous ?

LA MÈRE ANDRÉ

Je ne suis pas la seule. Si vous croyez qu'on n'en racontait pas chez les concierges, de voir un curé si camarade avec des... *(Elle rit.)*

GEORGES

Des parpaillots comme nous, n'est-ce pas ?... Cette mère André !

LA MÈRE ANDRÉ

Eh bien, monsieur Georges, je vais vous dire une chose... je ne suis pas autrement pour la religion, moi, et cependant, quand j'ai vu monsieur et madame, le soir, à la Trinité, dans ce coin de chapelle, malgré qu'il n'y avait que des lumières et pas un chat...

GEORGES

Oui, comme je suis brouillé avec ma famille, madame n'a voulu personne de chez elle, ni sa sœur, ni son beau-frère, personne.

LA MÈRE ANDRÉ

Ça m'a tout de même remué le cœur.

GEORGES

Parce que vous êtes une brave femme.

LA MÈRE ANDRÉ

Et comme il était gentil, M. Pierre, avec les dentelles de son surplis... que c'était beau, tout ce qu'il vous a dit !

GEORGES

Alors il faut lui faire un bon dîner.

LA MÈRE ANDRÉ, *retournant à la salle à manger.*

Un dîner d'évêque. Si seulement j'avais un bouquet pour le milieu de ma table !

GEORGES

Vous savez bien que madame rapporte toujours des fleurs. *(Il se lève.)* Mais est-ce ennuyeux qu'elle n'arrive pas ! J'ai presque envie d'aller au-devant d'elle. *(La porte du fond s'ouvre.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE.

Elle est en noir luxueux, voilette épaisse, avec un grand bouquet d'orchidées qui lui emplit les bras.

GEORGES, *en un cri de joie.*

Ah ! la voilà... Enfin !

MARIE

Bonjour, mon Geo. *(Ils s'embrassent de tout leur cœur.)*

GEORGES, *lui tenant les deux mains.*

Que je suis content ! j'ai ma femme, je la tiens, je pourrai l'embrasser quand ça me fera plaisir.

MARIE

Eh bien, embrasse-la, ne te gêne pas. Attends que je me débarrasse.

(Elle pose les orchidées sur un meuble.)

GEORGES, *la reprenant.*

Assieds-toi... Mets-toi là, que te je regarde... J'étais si inquiet, il me tardait tant que tu rentres...

MARIE

Inquiet ! de quoi ?

GEORGES, *à genoux devant elle.*

De tout... Ce qu'il peut arriver de choses.

MARIE, *la main dans ses cheveux.*

Que veux-tu qu'il m'arrive ?

GEORGES

Je ne sais pas. Mais quand tu n'es pas là, je m'énerve, je me ronge... Chaque voiture qui s'arrête, c'est un coup dans la poitrine. Non ! je ne peux pas, je ne veux plus rester une heure loin de toi.

MARIE

Comment fais-tu, à ton bureau ?

GEORGES

Je m'embête, tiens.

MARIE

Tu ne penses donc pas à moi ?

GEORGES

Tout le temps. Je suis sûr que j'écris ton nom dans toutes mes polices d'assurances. Tu n'es pas comme ça, toi ?

MARIE

Moi ? J'aurais voulu que tu me voies tout à l'heure. Je trottais, je trottais, en revenant de la gare. Il me semblait que je n'arriverais jamais assez vite, que tu me poussais.

GEORGES, *sur ses lèvres.*

Chère femme !

MARIE, *frissonnant de plaisir.*

Viens donc voir mes fleurs. *(Elle se lève.)*

GEORGES

Oh ! superbes...

MARIE

Ce sont des orchidées.

GEORGES, *distrait, l'embrassant sur le cou.*

Ah !

MARIE

Je les ai achetées à la Madeleine. On me les faisait un prix exorbitant; mais à force de marchandage je les ai eues pour presque rien.

GEORGES, *appelant.*

Mère André !

LA MÈRE ANDRÉ, *dans le fond.*

Monsieur ? *(Entrant, à Marie.)* Bonjour, madame.

GEORGES

Vous demandiez un milieu de table ? Adjugé.

LA MÈRE ANDRÉ, *emportant les orchidées.*

Je n'avais pas encore vu des fleurs comme ça. Elles n'ont pas l'air vrai.

(Elle pose son milieu de table et disparaît.)

SCÈNE III

GEORGES *et* MARIE.

MARIE, *quittant son chapeau devant la glace.*

Ah ! qu'on est bien chez soi, près de son Georges. *(Lui donnant le chapeau.)* Pose-le là... Vraiment ! je ne respire à l'aise que quand j'ai grimpé nos cinq étages; je ne suis heureuse qu'ici.

GEORGES, *baisant le petit chapeau, avant de le poser sur un meuble.*

Tu as vu ta sœur ?

MARIE, *continuant de se défaire.*

Oui. Son petit garçon a été malade, la semaine dernière.

GEORGES, *indifférent.*

Oh !

MARIE

Un bobo, pas grand'chose. Nous avons pu l'emmener avec nous dans les bois de Saint-Germain.

GEORGES

Ton beau-frère, le garde général, vous accompagnait ?

MARIE

Ce cagot !... tu sais bien que nous ne nous voyons plus. Pour lui comme pour ta mère, je suis un monstre; tout ce qu'il permet à sa femme, c'est de me recevoir.

GEORGES

En voilà un imbécile ! A ta place je n'y retournerais pas.

MARIE

Ma sœur est si bonne. Je ne lui connais qu'un travers, c'est de faire un peu trop claquer son titre : « Madame la garde générale... » Il est vrai que moi-même, je ne suis pas mécontente, quand je peux dire, dans un magasin : « Comtesse Georges Nattier. »

GEORGES

Brave petit cœur, va ! tu défends toujours... *(Lui prenant la main.)* Tiens ! qu'est-ce que tu as là ?

MARIE

Mon bracelet ? Il est beau, hein ? j'adore les perles.

GEORGES

D'où te vient-il ? Je ne te le connaissais pas ?

MARIE

Un cadeau de M^me^ Guibert... la femme du banquier... tu sais bien... chaussée d'Antin...

GEORGES

Parfaitement, mais pourquoi ce cadeau ?

MARIE

Pour me remercier des leçons que je donne à sa fille.

GEORGES

Elle te les paye, ses leçons, elle te les paye même assez cher.

MARIE

Oh ! tu comprends, si Mme Guibert n'était pas une amie de pension, presque ma parente, je n'aurais pas accepté, mais devant l'intérêt qu'elle me montre... Elle vient encore de me procurer deux leçons... une, le mardi, à trois heures, et l'autre à cinq, le samedi. Il faudra même que tu ailles la remercier, un de ces jours. Elle connaît ton nom, la situation que ta mère occupe; ça la flatterait beaucoup...

GEORGES

Mais quand tu voudras... Je te l'ai déjà proposé. Et puis, je ne serais pas fâché de dire à cette dame, une fois pour toutes, qu'une honnête femme n'a pas d'autres bijoux que ceux offerts par son mari.

(Il est venu s'asseoir à son bureau et s'est remis à ses lettres.)

MARIE

Tu as raison, je n'en veux plus de ce bracelet. *(Elle le quitte et s'approche de Georges.)* Tu entends ? Le voilà... Je te le donne. Fais-en ce que tu voudras. Moi, je ne le porterai plus.

GEORGES, *avec effusion.*

Tu es bonne; je t'aime. *(Un long baiser. — un silence.)*

MARIE

Tu travailles ?... pour ton bureau ?... On t'a donné du travail supplémentaire ?

GEORGES

Non, je m'amuse, tu vois... je classais des lettres, en t'attendant.

MARIE

En as-tu, mon Dieu !... En as-tu !

GEORGES

Dame ! quand on les a gardées depuis l'enfance.

MARIE

Moi, je n'ai pas conservé un bout de papier... pas ça.

GEORGES

Ce n'est donc pas bon à fouiller, tous ces vieux souvenirs ?

MARIE

Les miens sont tristes. Mon bonheur n'a commencé qu'avec toi.

GEORGES

Pauvre amie.

MARIE

Oh ! ne me plains pas, à présent je suis si heureuse... Alors, tu as tout gardé ? *(Souriant.)* Même les lettres compromettantes ?

GEORGES

Des lettres de femme ?

MARIE

Ah ! vilain, tu m'as comprise tout de suite. Oui, des lettres de femme. Parions que tu en as. *(Elle lui prend la tête et lui bouche les yeux, d'une main, en riant.)* Nous allons voir. *(Ramassant au hasard une lettre sur la table.)* De qui, la lettre que je tiens ?

GEORGES

Impossible de le dire, puisque tu me bouches les yeux. Lis une phrase.

MARIE, *lisant.*

« Je suis jalouse de ta tendresse, mon Georges... » Ah !... de qui ? *(Elle le lâche.)*

GEORGES, *de belle humeur.*

De ma mère, quand j'avais quinze ans. Ça t'attrape ?

MARIE, *prenant plusieurs lettres sur la table, et les lui montrant une à une.*

Et celle-ci ?

GEORGES

D'un camarade, qui est mort.

MARIE

Celle-là ?

GEORGES

De Lucile. Tu peux la lire.

MARIE

Non... *(Vivement.)* Ah ! une écriture que je connais.

GEORGES

Ce n'est pas possible, c'est la dernière lettre que j'ai reçue du pauvre Olivier. *(Elle tressaille brusquement.)* Qu'as-tu ?

MARIE

Moi ? rien... Qui est-ce, Olivier ?

GEORGES

Un de mes amis, un peintre... celui qui a fait les plafonds du salon et de la galerie, chez ma mère... Jacques Olivier.

MARIE

MARIE

Jacques ?... Il s'appelle Jacques ?

GEORGES

Tu le connais ?

MARIE

Non... Et pourtant il me semble....

GEORGES

Mâtin ! celui-là, par exemple, si j'avais suivi ses conseils, je ne me serais pas marié.

MARIE

Pourquoi ?

GEORGES

Je le laisse parler... Écoute. *(Il cherche un passage de la lettre et le lit :)* « Les femmes sont toutes des menteuses. On ne devrait jamais les croire, pas plus que les enfants lorsqu'ils témoignent en cour d'assises. »

MARIE

Il va bien, ton ami !

GEORGES, *continuant à lire.*

Attends la suite : « Pourquoi ris-tu si fort ? demandais-je un jour à la mienne dans le cabinet de restaurant où nous soupions, après l'Opéra. — Pour faire croire, à côté, que nous nous amusons beaucoup. » Oui, mon cher Georges, toute sa nature est là, le mensonge incarné, maladif, mensonge par goût, par instinct, chic, vanité, faisant partie d'elle, comme ses beaux cheveux ou ses mains délicates. » Et cætera, et cætera... quatre pages.

MARIE

Pauvre fou ! qui juge les femmes d'après une femme...

GEORGES, *lui caressant le mainss.*

Il faut lui pardonner, vois-tu, ça doit être si terrible de toujours demander à ce qu'on aime : « D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? » avec la certitude de n'avoir pour réponse qu'un mensonge, toujours du mensonge ! Mon ami ne pouvait plus travailler. Sans espoir, l'existence brisée, sentant rôder autour de lui de vilaines choses, alors il a quitté sa femme, par dégoût. Et il voyage, pour tâcher d'oublier. Cette lettre vient du Maroc.

MARIE, *avec un petit sourire.*

C'est loin, le Maroc... Montre.

GEORGES, *pendant qu'elle parcourt la lettre.*

Ah ! l'étrange créature... Quel mystère qu'une femme pareille ! En causant, tout à coup, à propos de rien, elle vous disait : « Quand j'étais à Tampico... » ou bien : « Une fois dans la rade de Valparaiso »... *(Il rit.)*

MARIE

Qu'est-ce qui te fait rire ?

GEORGES

Ça étonnait, tu comprends.

MARIE, *soudain de mauvaise humeur, chiffonnant et jetant la lettre sur la table.*

Laisse donc cette femme tranquille. Qu'est-ce que ça nous fait le malheur des autres?... Nous nous aimons, nous sommes libres ! *(En le câlinant.)* Il est si bon, si profondément bon d'être égoïste à deux, loin de tout... *(Elle l'embrasse.)* Dis, mon Georges, tu ne regrettes rien de ce que tu as quitté pour moi ?

(Elle s'assied sur ses genoux.)

GEORGES

Je ne regrette rien.

MARIE

Ni ta fortune, ni Lucile, ta petite amie, ni ta mère ?

GEORGES

Tais-toi. Embrasse-moi encore.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ABBÉ PIERRE.

PIERRE, *de la porte qu'il entr'ouvre, un peu gêné.*

Je vous dérange ?

GEORGES

Si peu.

MARIE, *se levant de ses genoux.*

Ah ! voilà Pierre.

GEORGES

Entre donc.

PIERRE, *entrant tout essoufflé.*

Mes enfants...

GEORGES

Quoi donc ?

PIERRE

Je vous annonce... Je ne peux plus parler. Je suis si heureux que j'ai monté un étage de trop.

MARIE, *souriant.*

Voulez-vous un peu d'eau de mélisse ?

GEORGES, *d'une voix de tonnerre.*

La mélisse, mère André.

PIERRE

Trêve de balivernes, s'il vous plaît. Je vous annonce... une visite extraordinaire.

MARIE

Qui ?

PIERRE

La comtesse Nattier.

GEORGES

Maman ?

PIERRE

Oui, ta mère... ta mère qui pardonne, et pardonne si bien qu'elle n'a pas voulu remettre d'un instant le plaisir de vous embrasser.

GEORGES, *montrant Marie.*

Tous les deux ?

PIERRE

Tous les deux.

MARIE

Est-ce possible ?

GEORGES

Tu as fait ce miracle, mon Pierre ?

PIERRE

Ce n'est pas moi, c'est le Seigneur qui l'a fait. *(A mi-voix, les mains jointes.) Laudate nomen Domini. (Haut, gaiement.)* Et voilà pourquoi, mes enfants, j'ai tant tenu à votre mariage religieux. Ce n'était pas commode ! L'Église ne reconnaît pas le divorce, mais quelquefois, tout de même, avec des protections... Bref, j'y suis arrivé, et il le fallait absolument, car sans cela jamais votre mère n'aurait pardonné. Quand elle m'a dit, — il y avait longtemps, bien entendu, que je travaillais en dessous, que je l'entourais de mines et de contre-mines, — quand elle m'a dit : « Non, quelque soit mon désir d'embrasser mon fils, je n'irai jamais dans une maison pareille, je n'admettrai jamais ce mariage sans Dieu ! » j'ai pu lui répondre : « Mais, madame, ils sont mariés à l'église. » *(Il rit.)* Et rien qu'avec cette phrase j'ai enlevé la place d'assaut.

GEORGES

Et quel jour as-tu accompli ce beau fait d'armes ?

PIERRE

Ce matin... pas plus tard que ce matin... Et justement, comme ces dames viennent aujourd'hui chez M. de Brives, pour je ne sais quelle fête qu'on donne à son cercle, tu vas les voir... Elles me suivent...

MARIE

Comment, Lucile ?

PIERRE

Et le président.

MARIE

Oh ! mais Georges, il faut nous faire beaux. Range vite tes paperasses.

GEORGES

Hop ! l'abbé, rangeons.

(Il embrasse Marie.)

PIERRE

C'est ça, rangeons.

GEORGES, *tandis que Marie porte ses affaires dans la pièce à côté.*

Tu es un brave homme, Pierre... et pour ta peine, tu verras ce que je donnerai à tes pauvres. Tu verras !

PIERRE

J'en ai beaucoup, je t'avertis.

GEORGES, *chantant.*

Des chevaliers de la Neustrie...

PIERRE, *fredonnant.*

L'honneur fut toujours le soutien.

(S'interrompant brusquement.)

A propos, madame Georges ?... Que faisiez-vous donc, rue de Varenne, aujourd'hui vers les quatre heures ?

MARIE

Aujourd'hui ? rue de Varenne ?

PIERRE

Oui; je passais en voiture. Vous sortiez d'un magnifique hôtel.

MARIE

Ce n'est pas moi...

PIERRE

Voyons !

GEORGES

Bien sûr, puisqu'elle était à Saint-Germain.

PIERRE

C'est trop fort ! Comment, ce n'est pas vous... avec un paquet de fleurs ?...
(On sonne.)

MARIE, *tressautant.*

Ah ! mon Dieu... ta mère... je me sauve.

GEORGES

Mais non, reste au contraire !...

(Elle sort.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, GEORGES, PIERRE.

LA COMTESSE, *dans une grande émotion.*

Mon enfant... mon cher enfant...

GEORGES, *dans ses bras.*

Mère...

LA COMTESSE

Six mois ! six mois, sans te voir... quand on pense comme la vie est courte, que je pourrais mourir demain !... Oh ! ces six mois, non, je ne les retrouverai jamais.

(Ils s'étreingent encore.)

LUCILE

Il ne faudra plus se quitter maintenant, marraine.

GEORGES, *se détachant de sa mère.*

Elle a raison. Nous rattraperons le temps perdu. *(Gaiement.)* Bonjour, Lucile.

LUCILE

Embrasse-moi donc.

DE BRIVES, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Et le président ? Il n'y a rien pour lui ?

GEORGES, *lui serrant vigoureusement la main.*

De l'amitié qui ne finira plus, mon oncle.

PIERRE, *avec une envie de pleurer.*

Je suis content, moi ! Je ne peux pas vous dire à quel point je suis content.

LA COMTESSE

Certes, vous en avez le droit, mon brave Pierre ! *(A Georges.)* Car il a fait, en nous réconciliant, un véritable tour de force. J'étais très méchante, tu sais, ou plutôt, j'essayais d'être méchante. J'avais défendu qu'on prononce ton nom, figure-toi... et il me remplissait tout le cœur, ton nom. Quand je recevais une de tes lettres...

GEORGES

Tu en as reçu souvent, je t'écrivais chaque semaine.

LA COMTESSE

Oui... devant le monde, je les déchirais sans les ouvrir, mais pas en trop petits morceaux; le monde parti, je les ramassais tous, et je me sauvais dans ma chambre. C'est là que je m'en donnais de te lire et de te relire.

GEORGES

Marie te connaît bien, va ! Elle avait deviné ce que tu me racontes.

LA COMTESSE

Vraiment ! Où est-elle donc ta femme ? Je ne la vois pas.

GEORGES

Elle est là. *(Il montre la chambre en riant.)* Elle a eu peur de ton coup de sonnette. *(Il appelle.)* Marie !

LUCILE

Attends. Je vais la chercher. *(Elle entre à gauche.)*

PIERRE, *toujours avec émotion, montrant Lucile.*

Ce qu'elle ira droit en Paradis, celle-là !

DE BRIVES

Tu continues à croire à l'amour de Lucile pour Georges... que tu es jeune, mon bonhomme !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LUCILE, MARIE.

LUCILE, *tenant et tirant Marie par la main.*

Venez... mais venez donc. La voici, marraine.

MARIE, *lui échappant et allant jusqu'à la comtesse, très émue.*

Madame... *(Elle se penche et veut lui baiser la main.)*

LA COMTESSE

Non, dans mes bras, vous êtes la femme de mon fils.

MARIE

J'ai été coupable.

LA COMTESSE

Vous aimiez, c'était votre excuse. Dans le premier moment, je n'ai pas su le comprendre. Oublions, voulez-vous ?

MARIE

De tout mon cœur, madame.

LA COMTESSE

Appelez-moi ma mère. Désormais, je veux avoir deux filles dans ma maison, car vous allez revenir à Versailles le plus tôt possible; n'est-ce pas, Georges ?

LUCILE

Quel bonheur ! On va se retrouver ensemble. Marraine vous donne tout le pavillon.

LA COMTESSE

Cela vous plaît-il ?

MARIE

Je crois bien !

LA COMTESSE

Vous ne serez pas à l'étroit.

GEORGES, *souriant.*

Regarde ce que nous avons ici.

DE BRIVES

Ici, mes gaillards ? Mais j'ai connu des capitaines de dragons, du dernier mieux avec leur famille, qui n'étaient pas logés comme vous l'êtes !

GEORGES, *gaiement.*

Mon oncle, j'ai quatre cents francs par mois dans les assurances.

DE BRIVES

Et c'est avec ça que tu payes la couturière de ta femme ?

LA COMTESSE

Elle est toujours mise...

GEORGES

Mais Marie donne des leçons de piano... elle gagne beaucoup d'argent. J'en suis même assez honteux.

MARIE

Veux-tu bien te taire ! *(A la comtesse, à qui elle parlait.)* Oui, maman, trois pièces, puis l'antichambre, et une grande cuisine.

LUCILE

Est-ce qu'on peut visiter ?

LA COMTESSE, *à Georges.*

Oh ! montre-nous donc... Ça me manquait tant de savoir comment tu vivais. C'était mon remords, vois-tu; je craignais que tu sois mal, que tu souffres de mon orgueil, de mes duretés.

LUCILE, *regardant autour d'elle.*

Voici le salon, j'imagine.

PIERRE

Salon-cabinet de travail.

DE BRIVES

Où l'on ne travaille guère.

LA COMTESSE, *prenant un des livres sur le bureau.*

Tiens ! mon poète...

MARIE

Une façon de penser à sa mère, vous voyez. Tous les soirs il faut que je lui en fasse une lecture. Malheureusement je n'ai pas été lectrice à la cour, je ne lis pas comme vous. Il me le reproche quelquefois.

GEORGES

Oh ! Marie...

LA COMTESSE, *ouvrant le volume.*

Il est si beau, ce livre, à quelque page qu'on l'ouvre ! *(Elle déclame.)*

Nous n'osons plus parler des roses.
Quand nous les chantons, on en rit,
Car des plus adorables choses
Le culte est si vieux qu'il périt.

MARIE

Jamais je ne saurais lire aussi bien que vous.

LA COMTESSE, *souriant.*

Flatteuse ! qui me prend par mon faible.

GEORGES

Viens voir notre chambre, maman. *(Il entre avec la comtesse. Lucile et Marie les suivent.)*

SCÈNE VII

PIERRE, DE BRIVES.

DE BRIVES, *retenant Pierre qui allait sortir aussi.*

Pierre, Pierre... Hein ? crois-tu ?... Quand je pense que j'ai pu soupçonner cette pauvre Marie.

PIERRE

Alors, vos doutes sont tombés ?

DE BRIVES

Mais c'est la plus droite, la plus simple, la plus vaillante des femmes... Je m'en veux, je suis une vieille buse.

PIERRE

Ainsi, vous ne croyez plus aux personnes compliquées ?... la Marguerite de M. de Moncroy ?...

DE BRIVES

Ce n'est pas elle, j'en suis sûr... puisque Moncroy l'a retrouvée, sa Marguerite... Elle avait disparu pendant quelques mois, et il était malheureux !... Enfin il a remis la main dessus, et désormais, mystère et tourterelle... ses amis, même les anciens, ne pénètrent plus dans l'hôtel de la rue de Varenne.

PIERRE

Rue de Varenne ?

DE BRIVES

Oui, la vieille demeure des Moncroy... Qu'est-ce qui t'étonne ?

PIERRE, *avec effort.*

Je ne m'étonne pas, monsieur de Brives ; je suis en train d'acquérir de l'expérience. *(Bas.)* Cela fait beaucoup de mal.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA COMTESSE, GEORGES, MARIE, LUCILE.

Ils sont depuis un instant au fond, dans la salle à manger, restée ouverte.

LUCILE, *entrant au salon avec le bouquet d'orchidées.*

Père, toi qui aimes les fleurs, regarde.

DE BRIVES

Les belles orchidées !... une touffe énorme... D'où diable vous viennent-elle ?

GEORGES, *redescendant.*

Marie les a trouvées à la Madeleine.

DE BRIVES

A la Madeleine, ce bouquet-là ! Elle en aurait eu pour au moins deux cents francs... et puis, sur les marchés il n'y en a pas.

GEORGES, *appelant.*

Marie !

MARIE, *qui entre.*

J'entends bien; mais ça ne vient pas du marché.

GEORGES

Ah ! je croyais... Tu m'avais dit...

MARIE

Non, je les ai apportées de Saint-Germain.

DE BRIVES

Parbleu ! il faut des serres, une surveillance... *(A Pierre.)* Tiens ! Pierre, je te parlais de Moncroy, c'est chez lui qu'il y en a, des orchidées !

MARIE, *vivement.*

Ma sœur aussi, à Saint-Germain, en possède une belle collection.

LA COMTESSE

Vous avez une sœur à Saint-Germain, Marie ?

MARIE

Oui, la femme du garde général.

DE BRIVES

De mon temps, quand je chassais, le garde général habitait la Faisanderie, au milieu des bois.

GEORGES, *soucieux depuis un moment.*

La Faisanderie ? *(Il regarde sa femme.)*

MARIE

Ils sont rentrés en ville depuis novembre.

LUCILE, *redescendant, après avoir remis les fleurs à leur place.*

La jolie salle à manger... qu'elle est gaie !

MARIE

Vous savez, mignonne, la table est large... si vous vouliez dîner avec nous !... *(A la comtesse.)* Maman... M. de Brives... ce serait gentil... Pas vrai, Georges ?

GEORGES, *distrait.*

Certainement.

LUCILE

Qu'en dites-vous, marraine ?

DE BRIVES

Mais vous n'y pensez pas, mes enfants... et mon cercle ? et la représentation de ce soir ?... il faut qu'Henriette et Lucile s'habillent, qu'on dîne à la six quatre deux. C'est que j'ai des affaires autrement sérieuses que ces histoires de famille ! *(Avec emphase.)* Je joue ma présidence, moi.

LUCILE, *gaiement.*

Oh ! alors... la présidence des Hannetons !

DE BRIVES

Allons, viens, Henriette.

LA COMTESSE, *embrassant son fils.*

Nous nous reverrons demain, Georges.

GEORGES

Vous ne rentrez pas à Versailles ?

LUCILE

Non, non... On danse après la comédie, *(triomphante)* et je couche enfin chez papa.

DE BRIVES, *au fond.*

En route !

(Ils passent tous dans l'antichambre, moins Lucile et Georges.)

LUCILE, *à part, au moment de sortir.*

Comme ils doivent être heureux ici !... C'est ma place pourtant qu'on m'a prise.... *(Haut.)* Adieu, Georges.

GEORGES, *toujours distrait.*

Adieu.

DE BRIVES, *appelant du dehors.*

Eh bien ! ma fille ?

SCÈNE IX

GEORGES, *puis* MARIE *et* PIERRE.

GEORGES, *songeant.*

Pourquoi m'a-t-elle menti, à propos de ces fleurs ?

MARIE

Dieu ! que ta mère est bonne, Georges; et comme elle a été grande dame !... jamais je n'oublierai... Qu'est-ce que tu as ? *(Un court silence.)*

PIERRE

En effet, je le remarque depuis un moment, il n'a pas son visage ordinaire. A cause ?

GEORGES

Laisse; je n'ai rien.

MARIE

Si, l'abbé, il me boude, il m'en veut... et je sais de quoi... il a revu Lucile, et il compare...

GEORGES

Oh !

MARIE

Je n'ai plus vingt ans, moi; j'ai perdu ce charme de jeunesse, cette fraîcheur... Il me connaît trop.

GEORGES

Tais-toi, tu me fais de la peine.

MARIE

Tu ne m'en fais donc pas ? C'est donc parce que tu vas reprendre tes habitudes, la vie large, chevaux, domestiques, que tu n'es plus mon Georges; que je retrouve un mari pincé, glacial, un mari de ton monde *(s'attendrissant)* à la place de celui que j'avais ?

GEORGES, *s'approchant d'elle, ému.*

Voyons, ma mignonne.

MARIE, *le repoussant.*

Oh ! plutôt que de te voir ainsi, j'aimerais cent mille fois mieux rester seule dans notre petit coin, avec mes souvenirs.

GEORGES, *comique attendri.*

Ah ! voilà bien la femme... c'est moi qui vais être coupable maintenant !

PIERRE

Mes amis, mes amis, vous n'êtes pas justes. Comment ! vous vous querellez, au lieu d'être heureux, de remercier la Providence... oui, la Providence, qui use de si faibles moyens pour rapprocher les cœurs.

GEORGES

J'avoue que cette réconciliation miraculeuse... Mais au fait, tu ne m'as pas dit comment...

PIERRE

Une carte, une simple carte de visite, a tout fait. Un ami qui voulait te voir, juste au moment de ta grande scène avec ta mère, comme Marie et toi vous veniez de partir. Nous étions là, tous, à nous regarder, sans oser ouvrir la bouche; tu comprends, on demandait M. Georges et il nous était défendu même de prononcer ton nom. Enfin ta mère se décide à répondre : « Mon fils n'habite plus ici, mon fils ne reviendra jamais », les larmes l'étouffent, et moi, de voir pleurer ton inflexible maman, je me dis : « J'enlèverai l'affaire », et je l'ai enlevée.

GEORGES

Quel était donc ce visiteur providentiel ?

MARIE, *très gaie.*

Comment veux-tu qu'il se rappelle ? Il y a six mois...

PIERRE

Je me rappelle d'autant mieux qu'il est venu à mon église, hier, pour avoir ton adresse. A l'époque il n'avait pas eu le temps de s'arrêter, mais cette fois, il s'installe à Paris, et ne retourne plus au Maroc.

GEORGES, *avec un cri.*

Olivier, parbleu... oh... que c'est drôle... nous parlions de lui, là, tout à l'heure... *(Appelant.)* Marie !...

MARIE, *de la salle à manger.*

Quoi ?

GEORGES

Olivier qui est à Paris... Olivier qui me cherche... pendant que nous sommes en train de lire ses lettres.

PIERRE

Il m'a promis de venir ce soir, après son dîner.

MARIE, *dans un élan de colère.*

Chez moi ? ici ? ce soir ? *(Subitement très douce.)* Oh ! pourquoi ce soir ? Nous étions gais, nous allions dîner tranquillement, tous les trois; on se connaissait bien, et puis voilà qu'un étranger...

GEORGES, *gaiement.*

Mais ce n'est pas un étranger.

MARIE, *serrée contre lui.*

Je t'en prie, mon Géo, je t'en prie, ne me gâte pas une journée si belle. Tu refuses ? *(Navrée.)* Je n'ai pas de chance... pas de chance.

GEORGES

Ne t'émotionne pas, chérie... Je ne t'ai jamais vue dans un état pareil... Mon Dieu, s'il te déplaît que ce garçon nous arrive ce soir, je peux lui écrire.

PIERRE

Rien de plus facile; il est à l'hôtel de Londres.

MARIE

C'est ça, écris-lui... mais tout de suite.

GEORGES, *à sa table.*

Que tu es enfant !... allons. *(Il écrit.)*

MARIE, *joyeuse.*

N'est-ce pas, Pierre, que la réunion sera plus intime ? Un jour comme aujourd'hui, après cette heureuse réconciliation, on a bien des choses à se dire ! Malgré tout, ce monsieur nous aurait gênés. *(A Georges.)* Faut-il appeler la mère André ?

GEORGES, *fermant sa lettre.*

Non, qu'elle reste à son dîner. J'y vais-moi-même. Un dimanche, elle ne saurait pas trouver de commissionnaire. *(Il écrit l'adresse.)* « M. Jacques Olivier, hôtel de Londres. » Voilà qui est fait... Je descends, et je remonte. *(Il sort.)*

SCÈNE X

MARIE, PIERRE.

MARIE, *après avoir écouté un instant à la porte d'entrée, va fermer la salle à manger, puis redescend droit à Pierre.*

L'abbé.

PIERRE, *se retournant.*

Madame ?

MARIE, *sans le regarder.*

Eh bien, oui, la femme de la rue de Varenne, c'était moi.

PIERRE

Je le savais.

MARIE

Je sortais de chez une amie. *(Mouvement du prêtre.)* Une excellente amie que Georges me défend de voir. Mais elle est tellement à plaindre en ce moment, que je n'ai pas pu obéir... Tous les malheurs, imaginez-vous, toutes les détresses... Coupable, certainement très coupable !... un passé odieux, un passé d'adultère et de fraude, qu'elle a tenu caché, à l'aide des pires mensonges. Mais tout cela, tant qu'elle n'a pas aimé ! *(Baissant la voix, détournant les yeux.)* Elle est allée jusqu'à se procurer même de faux papiers... pour qu'on ne sût

pas son vrai nom, pour épouser l'homme de son choix, pour tâcher d'être heureuse enfin. Elle ne l'avait jamais été.

PIERRE

Pauvre femme !

MARIE, *s'animant à mesure, comme égarée.*

Oh ! oui, plaignez-la... Mariée selon son cœur maintenant, un être qu'elle adore, et qui le lui rend du profond de son âme, elle a été obligée de le tromper, de mentir de nouveau, afin de défendre son bonheur, afin d'échapper à un ancien amant qui s'acharnait à elle, la poursuivait, la menaçait de tout dire... Oh ! le supplice de trahir un jeune mari qu'on aime... et cela n'a servi à rien... Sauvée de ce danger, voici qu'un autre danger se lève, plus terrible encore, inattendu, inévitable. Il est proche, il vient, elle l'entend... Pitié, mon Dieu, pitié !

PIERRE

Que puis-je faire ?

MARIE

Je ne sais, moi... mais vous êtes prêtre, et j'ai pensé qu'en m'adressant à vous, en vous montrant cette infortune, cette femme déjà punie, par ses remords, ses terreurs...

PIERRE, *lentement, avec intention.*

Oui, je suis prêtre, et mon devoir est de la secourir, la pauvre pécheresse; surtout si son repentir est sincère, s'il ne cache pas de nouveaux détours. Mais, quoique prêtre, je ne suis qu'un enfant, beaucoup de choses de la vie m'échappent... Il faudrait que votre amie vînt me parler demain matin au confessionnal, et, sans doute, alors, avec Dieu derrière moi...

MARIE, *mouvement de colère.*

Oh ! toujours Dieu... il s'agit bien de Dieu ! c'est votre protection matérielle, c'est un secours immédiat que je demande.

PIERRE, *la regardant, bien en face.*

Pour qui ? Ne mentez plus. Pour qui ?

MARIE

Chut... Georges !

SCÈNE XI

LES MÊMES, GEORGES, *puis* LA MÈRE ANDRÉ.

GEORGES

Je n'ai pas eu la peine de courir, j'ai trouvé un commissionnaire à la porte. Nous aurons donc notre soirée toute à nous.

MARIE

Merci, Georges.

LA MÈRE ANDRÉ, *ouvrant la salle à manger.*

Madame est servie.

GEORGES

Allons, à table ! *(Pierre remonte et Georges s'approche de Marie, debout devant la glace.)* Viens-tu ?

MARIE, *tendrement.*

Tu as fini de bouder ?

GEORGES

Il y a longtemps ! *(Il l'embrasse.)* Je t'aime !

PIERRE, *dans la salle à manger.*

Mère André, votre potage a un de ces parfums...

GEORGES, *se mettant à table.*

Délicieux... Ah ! dis donc, Marie... j'ai invité Olivier à déjeuner demain matin. *(Pierre, dans le fond, ébauche le signe de croix du Benedicite.)*

MARIE, *toujours devant la glace, en train de refaire son visage ; bas, lentement et pour elle-même.*

Olivier !... Alors, moi, qu'est-ce que je vais devenir demain ?

ACTE TROISIÈME

Une chambre à coucher avec un lit au fond, à droite, orné de grandes courtines; porte au fond et porte à gauche. Une cheminée à droite. Commode, armoire à glace, chaise longue, fauteuil, petit guéridon pour écrire, chaise basse. Une malle ouverte, presque au milieu de la scène. Les tiroirs de la commode et l'armoire sont ouverts. Une photographie sur la cheminée. Du feu.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, *seule.*

Elle est assise, en peignoir, au guéridon, et relit tout haut, fièvreusement, ce qu'elle vient d'écrire.

« Mon chéri, je m'en vais, je pars. Ne me cherche pas. Nous ne devons plus nous revoir. Je t'aime, j'ai le cœur plein de toi; et il faut que je parte, malgré tout. » *(Parlé.)* Quelle abomination !... *(Lisant.)* « Un jour, on voudra m'accuser, on essaiera de me nuire dans ton esprit... ne crois personne... ne crois personne. Quelque chose de très grave, d'inattendu, d'impossible à dire, me réclame, me force à te quitter, voilà... O mon amour, comme je souffre, et comme je te regrette, bien que je sois encore chez nous, au milieu de nos affaires ! *(Elle regarde autour d'elle, en pleurant.)* Adieu, pourtant, mon trésor, adieu. Je n'ai pas le courage de t'en écrire plus long, mais je t'aime, tu peux le croire, c'est la vérité, je t'aime avec reconnaissance, je t'aime éperdument. » *(Elle ferme la lettre et appelle.)* Mère André ! Mère André !

SCÈNE II

MARIE, LA MÈRE ANDRÉ.

MARIE

Quand monsieur reviendra, vous lui donnerez ceci.

LA MÈRE ANDRÉ, *stupéfaite.*

Comment ! vous ne serez donc pas là pour le déjeuner, madame ?

MARIE

Non... je ne sais pas... allez, allez. *(La mère André sort.)*

SCÈNE III

MARIE, *seule.*

Pauvre Georges ! Va-t-il en avoir du chagrin. Mais quel autre moyen d'en sortir ? Cet homme qui va venir me déteste. Il racontera tout à mon mari, qui, à son tour, découvrira combien j'ai été lâche, infâme, que je l'ai trompé lui aussi, même en l'aimant, en l'adorant... Partir ! oui, partir ! Il n'y a que cela; rester est impossible... Voyons ! ai-je tout mis dans la malle ? *(Regardant la cheminée.)* Ah ! le portrait de Georges... Il est à moi, il me l'a donné, je l'emporte. *(Tenant le portrait.)* Oh ! mon Geo, mon petit Geo. Je vais donc te quitter... Je ne te verrai plus... *(Baisers frénétiques.)* Non, non, je ne peux pas... Je ne pourrai jamais... A quoi bon partir, d'ailleurs ? Où aller ? Quelle route suivre ? *(Avec un immense dégoût.)* Oh ! recommencer une existence de mensonge... inventer des choses qu'on découvre toujours... Oh ! changer de nom, une fois de plus, se cacher, se déguiser, retourner chez le vieux Moncroy !... J'espérais tant que c'était fini... Je me voyais si près du bonheur; riche demain, et riche par celui que j'aime ! Non, je ne m'en irai pas. Ma première idée valait mieux... Mourir... évidemment mourir... *(Regard à l'armoire.)* J'ai là ce qu'il me faut. Georges comprendra que je n'ai pas voulu me séparer de lui, que j'en avais assez de mal faire. Oh ! oui, mourir, je l'ai mérité. Ça, ce sera bien... Ce sera droit... Ce ne sera pas du mensonge ! *(Elle sonne.)*

SCÈNE IV

MARIE, LA MÈRE ANDRÉ.

MARIE

Ma lettre, la lettre pour monsieur ?

LA MÈRE ANDRÉ, *la prenant dans la poche de son tablier.*

Voilà, madame.

MARIE

J'ai changé d'avis, je ne sors plus. *(Elle déchire la lettre et la jette au feu.)*

LA MÈRE ANDRÉ, *rayonnante.*

Madame a bien raison de ne pas s'en aller. Des bisbilles, ça ne compte pas dans les ménages. *(Au moment de sortir.)* Ah ! m'sieu Georges qui rentre.

MARIE, *à part.*

Georges ! *(Elle fait brûler, du bout de son pied, ce qui reste de la lettre.)*

SCÈNE V

MARIE, GEORGES.

MARIE, *gaiement.*

Ah ! le chéri... Tu viens de ton bureau ? Tu as averti que tu n'y retournerais plus ?

GEORGES, *l'air grave.*

Je n'ai pas été à mon bureau. J'arrive de Saint-Germain.

MARIE, *étouffant un cri.*

Oh !

GEORGES

L'oncle avait raison. Il n'y a pas de garde général à Saint-Germain. Il habite la Faisanderie. J'y suis allé, je l'ai vu. Tu n'as pas de sœur. Le garde général n'est pas marié. *(Un temps.)*

MARIE, *prête à pleurer.*

Georges, tu ne m'aimes plus.

GEORGES

Je ne t'aime plus ? Mais, si je ne t'aimais plus, aurais-je passé ma nuit à me dévorer sur ce mensonge que tu m'as fait hier, cette histoire d'orchidées venant de je ne sais où ?

MARIE

Ah ! c'est donc ça, ta mine de toute la soirée ?

GEORGES

Oui, j'avais cru que je pourrais oublier, mais dans le noir, peu à peu, des idées folles m'ont assailli, un soupçon en a amené un autre ; et ce matin, je suis parti là-bas.

MARIE

Pourquoi ? Il fallait me demander. Je t'aurais dit où j'avais acheté ces fleurs, et que les ayant payées trop cher, vu nos ressources, je n'avais pas osé te l'avouer d'abord. Voyons, Georges, tu sais bien comme je suis dépensière.

GEORGES, *ébranlé.*

Et le garde général ? et la sœur ?

MARIE

Encore un enfantillage, une vanité ridicule... Le mari de ma sœur n'est qu'un simple garde, et pour les tiens, pour toi, j'ai eu honte d'une parenté aussi mesquine.

GEORGES

Alors, il est à Saint-Germain, ton beau-frère ?

MARIE

Il y était, mais depuis quinze jours, on l'a envoyé près de Fontainebleau, dans un petit village.

GEORGES

Quel village ?

MARIE, *sans hésiter.*

Le Moulin-Joli... Et je peux te le prouver, j'ai une lettre là. *(Elle ouvre l'armoire, prend un flacon qu'elle cache dans sa poche... Faisant semblant de chercher.)* Mon Dieu ! voilà que je ne la trouve plus, cette lettre. Au fait, est-ce que je ne l'ai pas brûlée ?... Mais si, avec une foule d'autres papiers, tout à l'heure, quand tu rentrais. *(Montrant la cheminée.)* Tu peux voir, du reste.

GEORGES

Pas de chance... Donc, c'est à Fontainebleau que tu as passé ta journée.

MARIE

Certainement.

GEORGES

Eh bien ! vite, une robe, ton chapeau, et en route. Nous allons à Fontainebleau, tous les deux.

MARIE

Oh ! s'il ne t'en faut pas plus... Quel temps fait-il ? Quelle robe vais-je mettre ?

GEORGES, *sombre.*

C'est ça qui m'est égal !

MARIE, *qui commençait à dégrafer son peignoir.*

Ah ! tu le prends ainsi... Eh bien, non ! je n'irai pas à Fontainebleau... Pars seul, si tu veux; moi, je ne me dérange pas pour un homme à qui je suis indifférente. Car c'est fini, n'est-ce pas ? Tu ne me crois plus ? Tu ne m'aimes plus ? Impossible de vivre ensemble désormais ?

GEORGES

Voyons, Marie, je n'ai pas soufflé mot de cela.

MARIE

Mais si, mais si. Qu'est-ce qu'une vie à deux sans confiance ni tendresse ? Je suis trop fière pour la supporter, moi... Il vaut mieux nous séparer. C'est d'ailleurs ce que tu désires. Je l'ai vu hier, quand Lucile était là. Eh bien ! séparons-nous .

GEORGES

Marie !... mais tu es folle !

MARIE, *sanglotant tout à coup.*

Qui m'aurait dit ça, pourtant ! Après dix mois de mariage... toi qui prétendais m'aimer au-dessus de tout !

GEORGES, *la prenant dans ses bras, malgré une résistance.*

J'ai eu tort, ma chère petite femme... Je conviens que j'ai eu tort. Oui, ce ne sont que des enfantillages, qui ne valaient pas la peine de se fâcher.

MARIE

Méchant !

GEORGES

Que veux-tu ? On est jaloux, on est soupçonneux, quand on aime.

MARIE

Tu ne m'aimes pas ?

GEORGES

C'est toi plutôt qui ne m'aimes pas.

MARIE

Je ne t'aime pas ?

GEORGES

Non, tu ne m'aimes pas.

MARIE

C'est toi qui...

GEORGES, *lui coupant la parole avec un éclat de rire.*

Il faut en finir pourtant. Embrassons-nous. *(Ils s'embrassent.)*

MARIE

Ah ! qu'on est bien dans tes bras... Comme je suis heureuse qu'il n'y ait plus un nuage entre nous !... Il n'y a plus rien, dis ?

GEORGES, *très doux.*

Seulement, promets-moi de ne plus mentir, même pour des niaiseries. Le mensonge m'inspire une telle horreur... Tiens ? le malheureux Olivier que nous attendons ce matin...

MARIE, *bas, tressautant.*

Je n'y pensais plus.

GEORGES

Je veux qu'il te raconte ses chagrins, ce qu'il a souffert. *(On sonne ; Marie se dresse brusquement.)*

MARIE

On sonne. Tu entends ?

GEORGES

Ce sont nos invités... Et tu n'es pas prête ! Habille-toi, habille-toi. *(Georges va vers la porte.)*

MARIE

Georges... écoute. *(Il revient vers elle.)* Ne t'en va pas... Ne me laisse pas.

GEORGES

Qu'as-tu ?

MARIE

Je m'ennuie... J'ai peur.

GEORGES

Peur ?

MARIE

Si je mourrais... est-ce que tu aurais beaucoup de peine ?

GEORGES

Quelle idée !

MARIE

Réponds-moi.

GEORGES

Parbleu ! Si tu mourais, je n'aurais plus de raison d'être... C'est ma vie que tu emporterais, toutes mes joies, mon souffle, ma lumière.

MARIE, *se berçant sur son épaule.*

Bien, bien, mon Georges. Dis-moi des choses douces, des choses tendres, des choses qui encouragent. Je m'en veux, j'ai des remords.

GEORGES

Pour cette querelle que je t'ai faite ? Mais je ne m'en souviens déjà plus. Je te dois tant de belles heures, tant d'heures inoubliables.

MARIE, *toujours sur son épaule.*

C'est comme cela que l'on doit être, lorsqu'on a eu d'ardents plaisirs l'un par l'autre, lorsqu'on sait que la destruction guette les mieux vivants, les plus forts.

GEORGES

Est-ce qu'on parle de destruction, quand on a ta jeunesse ?... Tu auras fait quelque mauvais rêve. Attends que je souffle dessus. *(Lui soufflant dans les cheveux.)* Pfft ! parti... Passe ta robe, maintenant, et viens; nos amis doivent être inquiets de nous.

MARIE

Est-ce qu'il est là... Olivier ?

GEORGES

Je ne sais pas, je vais voir. *(Il sort.)*

SCÈNE VI

MARIE, *puis* GEORGES.

Elle se dirige à son tour vers la porte et elle écoute.

MARIE

Je n'entends pas sa voix. Non, il n'est pas arrivé; mais il le sera d'une minute

à l'autre. Allons, allons, il faut... Soyons brave... Et puis c'est si vite fait... dans un quart d'heure, tout sera fini ! *(Elle tire le flacon de sa poche, le vide d'un trait.)* Pouah ! que c'est amer... *(Elle le jette. Un silence.)* Je ne souffre pas.

GEORGES, *passant la tête dans l'entre-bâillure de la porte.*

C'est l'oncle et l'abbé.

MARIE

L'abbé ? Envoie-le-moi, j'ai quelque chose à lui dire.

GEORGES

A Pierre ? *(Il disparaît.)*

SCÈNE VII

MARIE, *puis* L'ABBÉ.

MARIE, *tout bas à Pierre qui entre.*

Fermez la porte. *(Elle attend qu'il soit tout près.)* Vous m'avez dit hier : « Ne mentez plus... » Mon père, je ne mens plus. L'amie si malheureuse, si coupable, dont je vous racontais l'histoire, est en face de vous. Elle n'a pas pu se rendre au confessionnal comme vous le vouliez. Mais, le prêtre ayant le droit d'absoudre partout où il se trouve, elle vous demande la rémission de ses fautes, avant de paraître devant Dieu.

PIERRE, *tout tremblant.*

Devant Dieu ?

MARIE

Je suis condamnée, je vais mourir.

PIERRE

Vous ?

MARIE

Croyez-moi, je vous jure que je vais mourir; et, pendant que nous sommes seuls, n'attendez pas que le délire m'aveugle, m'affole... donnez-moi l'absolution. *(Avec un grand soupir, la voix toute changée.)* Oh ! que j'ai mal...

PIERRE

Vous souffrez, Marie ?

MARIE

Horriblement... Vite... dans quelques minutes il serait trop tard. *(Elle s'agenouille à demi sur la chaise basse, face au public, haletante.)* Dites les mots que je dois dire. Je les ai oubliés. Je ne sais plus.

PIERRE, *debout près d'elle.*

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

MARIE

Oh ! oui, toujours péché, toujours menti. Même celui que j'aime le plus, que j'adore, il a fallu le tromper bassement, il a fallu lui mentir à lui, si bon, si loyal, pour qu'il ne sache pas qui j'étais, ce que j'avais fait... Et voilà qu'il va le savoir tout de même...

PIERRE

Reposez-vous.

MARIE

Non, non... alors... voyant le châtiment arriver, devant tout ce que j'allais subir d'affronts, d'outrages, de dégoûts, j'ai été lâche, j'ai attenté à ma vie...

PIERRE, *haut.*

Malheureuse !

MARIE

Chut ! *(Bas.)* J'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père.

PIERRE, *à demi-voix, avec un geste de rédemption.*

Absolvo te, quia peccavisti, mn mn mn...

MARIE

C'est fini.

PIERRE

Oui.

MARIE

Ah ! je n'en pouvais plus. *(Elle tombe sur la chaise, épuisée.)*

PIERRE

Mais il faut qu'on vous soigne. Je vais appeler, Marie.

MARIE, *se levant et l'arrêtant.*

Taisez-vous, je veux mourir sans qu'on sache. Vous n'avez le droit de rien dire. Ce n'est pas votre secret. C'est celui de la confession... Ah ! *(Elle fait un pas et tombe évanouie sur un fauteuil.)*

PIERRE, *éperdu, appelant.*

Georges ! Monsieur de Brives !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GEORGES, DE BRIVES.

PIERRE

Venez vite, elle était là, elle me parlait...

GEORGES, *se précipitant.*

Oh ! mon Dieu, comme elle est pâle, et ses mains de glace... *(Penché sur elle.)* Marie... ma petite Marie... *(Allant à la porte du fond.)* Mère André, un médecin, vite. Il y en a un dans la maison.

DE BRIVES, *à Georges revenu près de Marie.*

Ne t'effraye donc pas, mon camarade, ce ne sera rien. Un malaise...

GEORGES

C'est de ma faute. Je suis sûr que c'est moi, avec mes sots reproches, qui l'ai mise dans cet état.

PIERRE, *il tient la main de Marie.*

Elle respire moins difficilement.

MARIE, *revenant à elle.*

Ah ! c'est Georges... et l'oncle... et vous. *(Se penchant et regardant avec effroi.)* Vous êtes seuls... il n'y a personne autre ?

GEORGES

Personne. Tu te sens mieux, ma chérie ?

MARIE

Oui, mais si lasse... Ah ! brisée... Mène-moi jusqu'à mon lit.

GEORGES, *vivement.*

Attends, je te porte.

MARIE

Non, non, ne me touche pas. Tout me fait mal.

PIERRE, *sur le devant de la scène, bas.*

Que faut-il que je fasse ? Éclairez-moi, Seigneur, montrez-moi mon vrai devoir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, *puis* MÈRE ANDRÉ, LE MÉDECIN.

PIERRE

Bonjour, docteur. *(A mi-voix.)* Georges !

GEORGES

Ah ! merci, monsieur.

PIERRE, *à Georges qui redescend, tout agité.*

Qu'est-ce que tu cherches ?

GEORGES

Une cuillère... Elle a les dents tellement serrées !

PIERRE

Tiens. *(Georges prend la cuillère et remonte vers le lit.)*

PIERRE, *à de Brives.*

A votre place, monsieur, j'irais prévenir la comtesse.

DE BRIVES

Ces dames viendront ce matin; elles désirent se rencontrer avec Olivier... Mais tu crois donc que c'est si grave ?

PIERRE

Je sens un grand malheur sur cette maison, monsieur de Brives.

LE MÉDECIN, *au fond, fermant les rideaux du lit.*

A présent, laissons-la reposer.

(Il redescend avec Georges.)

DE BRIVES

Elle est plus calme ?

LE MÉDECIN

Oui.

GEORGES, *devant le guéridon, bas.*

Voilà de quoi écrire, docteur.

LE MÉDECIN, *assis, écrivant et parlant, la voix baissée.*

Comme je vous le disais, monsieur... pour moi, volontaire ou non, c'est un empoisonnement.

PIERRE, *malgré lui.*

Bien sûr... pas le moindre doute...

DE BRIVES

Voyons, messieurs, pourquoi cette jeune femme se serait-elle empoisonnée ?

LE MÉDECIN

Elle n'a eu aucun chagrin ?...

GEORGES

Aucun... Si, une querelle, ce matin, mais je ne saurais croire...

DE BRIVES

Parbleu !

PIERRE, *insistant.*

Il y a l'accident aussi... une boisson mauvaise.

GEORGES

Elle n'a rien pris depuis hier.

DE BRIVES

Enfin, que dit-elle ?

LE MÉDECIN, *finissant d'écrire son ordonnance.*

Pas un mot... En tout cas, les symptômes sont probants. J'écris mon ordonnance d'après cela.

PIERRE, *prenant l'ordonnance.*

Donnez. Je vais moi-même et je la rapporte. *(Il sort au fond.)*

GEORGES, *au médecin qui se lève.*

Vous reviendrez bientôt, docteur ?

LE MÉDECIN

Certes !

GEORGES

Le danger est donc très grand ?

LE MÉDECIN

Très grand. *(Prenant son chapeau.)* A tout à l'heure. *(Il sort.)*

SCÈNE X

LES MEMES, *moins* PIERRE *et* LE MÉDECIN.

DE BRIVES, *à Georges.*

Si on prévenait sa sœur ?

GEORGES

C'est trop loin, elle habite près de Fontainebleau maintenant... au Moulin-Joli.

(Il sanglote en silence, pendant qu'apparaît, dans les rideaux du lit entr'ouverts, la figure pâle de Marie qui guette, écoute.)

GEORGES, *tout bas.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu... il me semble que je rêve... *(A de Brives.)* Mais il y a son amie, M^me^ Guibert, presque une parente...

MARIE, *au fond, presque sans voix.*

Non, je ne veux pas.

GEORGES, *sans l'entendre.*

Chaussée d'Antin, 12, le banquier... Voulez-vous courir jusque-là, mon oncle ?

MARIE, *qui se lève.*

Non, non. Je ne veux pas qu'on y aille. *(Elle vient vers eux.)*

GEORGES

Marie !... Que fais-tu ? Qu'est-ce que tu as ?

DE BRIVES

Imprudente !

MARIE

Non, monsieur de Brives, je vous en prie...

GEORGES

Allez, allez, mon oncle. *(De Brives sort.)*

SCÈNE XI

GEORGES, MARIE.

MARIE

Ah ! je suis perdue, je suis perdue... *(Elle va s'abattre en pleurant sur la chaise longue.)*

GEORGES, *près d'elle.*

Mais tu n'es pas perdue, ma mignonne. Il ne faut pas t'effrayer. Ce que tu as n'est presque rien. Si j'ai prévenu ton amie, c'est en attendant notre mère, pour que tu aies les soins d'une femme. Les femmes sont plus douces, meilleures gardes-malades.

MARIE, *pleurant toujours.*

Tu ne comprends pas... tu ne comprends pas... je ne voulais pas qu'on y aille... Tu as fait de l'irréparable !

GEORGES

Que dit-elle ? C'est le délire. *(La porte s'ouvre.)* Voilà maman ! *(Bas à la comtesse.)* Ah ! mère, je suis désespéré !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE, *à Georges.*

Tais-toi, tais-toi. *(A Marie.)* Qu'est-ce qu'on me raconte ? Ma fille souffrante ?

MARIE

C'est vous, maman ? Avec Lucile ? Ah ! quelle joie... quelle joie de vous revoir... avant la fin.

LA COMTESSE

Avant la fin ?... Voulez-vous bien ne pas dire de folies ! Mais on va vous guérir. Nous venons vous chercher, Marie.

LUCILE

Vous emmener à Versailles ! Marraine donnera une grande fête pour le retour des enfants prodigues.

LA COMTESSE

Tout ce qu'on voudra. Je vous dois un arriéré de tendresse, ma chère fille, et je tiens à m'acquitter envers vous.

MARIE

Vous êtes bonne.

LUCILE, *à Marie.*

Si marraine donne ce bal, il faudra que vous ayez une toilette superbe!

MARIE, *tristement.*

Ça se paye trop cher.

GEORGES, *essayant de rire.*

Puisque nous sommes riches, maintenant !

LA COMTESSE

Je crois bien !... ma fortune n'est-elle pas à vous ?... Oh ! vous avoir chez moi, ne plus être qu'une famille unie, joyeuse.

MARIE

Et Lucile ? Est-ce qu'elle me désire autant que vous ?

LUCILE

Moi, depuis que vous êtes partis, tous les deux, je n'ai plus eu qu'une pensée : votre retour.

MARIE

Pauvre petite Lucile ! Je la vois encore dans ce grand salon, disant, les yeux gros de larmes : « Je ne l'aime pas... nous ne nous aimons pas. » Comme elle a menti ! C'est la seule fois, n'est-ce pas, maman ? Elle l'a fait, elle, le beau mensonge, celui dont on a le droit d'être fier ! Mais vous aurez votre récompense, allez, chère petite, quand je ne serai plus là, avant peu.

LUCILE, *pleurant.*

Oh ! ne parlez pas ainsi. Vous savez bien que Georges vous aime uniquement, que par vous seule il peut être heureux.

GEORGES, *à Marie.*

Vois, elle pleure. Tu nous déchires tous. *(La porte du fond s'ouvre.)*

MARIE, *terrifiée.*

Qui est là ?

GEORGES

C'est Pierre.

SCÉNE XIII

LES MÊMES, L'ABBÉ.

PIERRE

Avec l'ordonnance.

GEORGES

Le remède qui va te guérir.

MARIE

Me guérir ?... Montre.

LA COMTESSE

Un verre ! Un verre !

MARIE, *laissant tomber la bouteille qui se brise, au milieu de l'émoi général.*

Ah ! que je suis maladroite.

PIERRE, *à part.*

Malheureuse ! Elle veut mourir.

MARIE, *souriant tristement.*

Bah ! ils n'ont jamais sauvé personne, les remèdes.

GEORGES

On va le refaire.

PIERRE

Et tout de suite !

MARIE

Oh ! comme je souffre... Oui, Pierre, allez, allez, c'est trop cruel; qu'on me soulage ! *(Pierre sort.)* Ah ! mon petit Georges, brave garçon. Que d'ennuis je t'aurai causés !... Que de peine tu vas avoir !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DE BRIVES.

DE BRIVES, *bas.*

Georges ! Georges !

GEORGES, *allant à lui.*

Vous êtes seul ?

DE BRIVES

Mais, mon ami, je ne m'explique pas ce qui arrive. C'est extraordinaire ! Je sors de chez le banquier, chaussée d'Antin, tu te seras trompé d'adresse.

GEORGES

12, chaussée d'Antin ?

DE BRIVES

Parfaitement. M. Guibert est veuf, il n'a pas de fille et n'a jamais entendu parler de M^me^ Nattier.

MARIE, *qui écoute.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

GEORGES

Pourtant, un jour, j'ai conduit Marie jusqu'à la porte.

DE BRIVES

Le plus fort, c'est qu'en voyant ça, je suis passé au télégraphe pour prévenir la sœur. C'est bien le Moulin-Joli, près de Fontainebleau ?

GEORGES

Oui.

DE BRIVES

Il n'y a pas de village de ce nom. On a refusé ma dépêche.

GEORGES, *immobile, songeur.*

Oh ! ce serait horrible !... Et pourtant, cela est. *(Un grand silence ; puis violemment.)* Allez-vous-en. *(Prenant sa mère par la main.)* Ma mère... toi aussi, Lucile.

LA COMTESSE

Mon enfant, prends garde, prends garde !

GEORGES, *terrible.*

Allez-vous-en tous. *(Il les fait sortir.)*

DE BRIVES

Que veux-tu faire ?

GEORGES

Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'être seul avec elle.

SCÈNE XV

MARIE, GEORGES.

Il a fermé la porte, et lorsqu'il se retourne, Marie est à deux genoux devant lui.

MARIE

Pardon.

GEORGES

Dis-moi vite... cette maison où je t'ai conduite, l'autre jour, chaussée d'Antin, à qui est-elle ? Chez qui allais-tu ? Tu me donnais pas de leçons, pas plus là qu'ailleurs... Alors cet argent, que tu affirmais gagner, d'où venait-il ? Il faut me le dire, pour que je le rende.

MARIE, *avec une expression déchirante*

J'ai mal.

GEORGES

Oui, tu as mal, mais je veux une réponse. Chez qui allais-tu quand je te croyais à Saint-Germain ? Tu n'as pas de sœur; tu n'as pas d'amis, personne ne te connaît. D'où venaient ces fleurs, ce bracelet, ces toilettes ?

MARIE

Pardon, mon Geo.

GEORGES

Tu m'as trompé, tu as trompé ma mère; tu m'as menti à toutes les heures, à

tous les instants. Tu connaissais ma vie, et je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom; car il n'est pas à toi, je suppose, le nom que tu portais. Ah ! la menteuse, la menteuse... Il avait bien raison, Olivier ! Toutes les femmes sont des menteuses.

MARIE

Dieu ! que j'ai mal.

GEORGES, *lui prenant les mains.*

Oh ! tu ne mourras pas sans me répondre. D'abord, de quoi meurs-tu ? Pourquoi ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Qu'es-tu venue faire dans mon existence ? Mais parle donc, parle donc, dis-moi quelque chose. *(Il la secoue).*

MARIE, *lui baissant les mains plusieurs fois.*

Pardon.

(Elle tombe à terre et ne bouge plus.)

GEORGES, *penché sur elle, et se relevant affolé.*

Au secours ! Au secours !

SCENE XVI

LES MÊMES, JACQUES OLIVIER.

GEORGES

Olivier ! *(Il se jette sur son cœur.)* Ah ! mon ami... Morte dans le mystère ! Morte dans le mensonge... Je la perds pour toujours et je ne sais pas qui elle est.

JACQUES OLIVIER, *regardant Marie, étendue toute blanche, la tête sur le fauteuil.*

Ça ?... c'est ma femme !

LA CRITIQUE

Nous devons nous borner à citer ces deux extraits :

NUMA ROUMESTAN

M. STÉPHANE MALLARMÉ, la *Revue Indépendante.*

. . . . . .

M. *Daudet* entreprend seul sa tâche, je crois sans préconception mais simplement en consultant à mesure que se fait l'éveil de pages à la scène, ses mille dons, pour aider à tel effet ou le nier, dans le sens apparu et selon pas d'esthétique que la loi de son extraordinaire tact. Toujours est-ce avec lui, surveillant cette opération en critique détaché, qu'il y a chance de saisir comme fortuitement et sur le fait, des résultats neufs et définitifs. Art qui inquiète et séduit comme ce que l'on perçoit vrai derrière son propre manque d'habitude : car s'établit une délicieuse ambiguité entre l'écrit et le joué, ni l'un tout à fait ni l'autre, qui verse, le volume presque à part, l'impression qu'on n'est pas tout à fait devant la rampe. Si je voulais analyser ce charme intellectuel, je dirais d'abord que sans le nécessaire talisman du Livre, présent perfide d'un dieu, attendu qu'en son humble aspect il cache notre asservissement à la pensée d'autrui, que dis-je ! à son écriture, on ne se croit d'autre part le captif du vieil enchantement redoré d'une salle, le spectacle comportant je ne sais quoi de direct ou cette qualité de provenir de nous à la façon d'une libre vision spirituelle. Ainsi l'acteur n'y scande point sur les planches son pas appuyé à la ritournelle dramatique mais se meut dans un milieu rare et le silence, ici comme au figuré, de tapis sur le sonore tremplin rudimentaire de la marche et du bond : il n'y a, tel détail ou un autre, jusqu'à cet enguirlandement de comparses en la farandole qui ne prenne une grâce de mentale fresque. Morcellement surtout de ce qu'il faudrait, en contradiction avec une formule célèbre, appeler *la scène à ne pas faire* du moins dans la modernité où personne ne nourrit qu'une préoccupation, pendant ses heures de la nuit et du jour, remplaçant tous les codes passés, c'est de ne jamais rien accomplir ou proférer qui puisse exactement se copier au théâtre. Le heurt d'âmes le plus violent, sans que s'y abandonne tout au long le héros comme il le peut dans le seul Poème, a lieu par de brefs élans, un cri ou sursaut la minute d'y faire allusion avec une légèreté de touche autant que la clairvoyance d'un artiste qui a exceptionnellement dans l'esprit notre monde. Le faire si curieux et qui apparaît à l'état de résultante comme virtuelle d'une tentative, la plus haute d'à présent, ne se dément pas au long de la pièce : il éclate intense et significatif, à suspendre même l'afflux des bravos, avant la chute du rideau et fournit ce tableau à demi dans la plastique du théâtre mais déjà aussi dans l'optique idéale, d'une chambre avec tous les éléments familiaux et chers de la vie, on y va bientôt mourir, on y vient presque naître, plus poignant que de juvéniles fiançailles un rapprochement conjugal s'y noua, or tout est vain et ne garde d'intérêt que pour le spectateur. A travers la croisée, impersonnel comme l'être vu de dos, repris

déjà par sa folie du dehors et de bruit, s'agite dans quelque harangue, au balcon, inentendue qu'importe, il parle ! gesticule et continue sa fatalité NUMA ROUMESTAN : c'est, à l'esprit, dans un au-delà de vitrage et son cadre, jusqu'à l'instant suprême différée la totale apparition de l'incorrigible elle conclut en même temps que se perd le en futur.

Voilà les nouveaux effets, souverains, concis, lumineux, que l'artiste enfin contemporain oppose à un théâtre borné.

. . . . . .

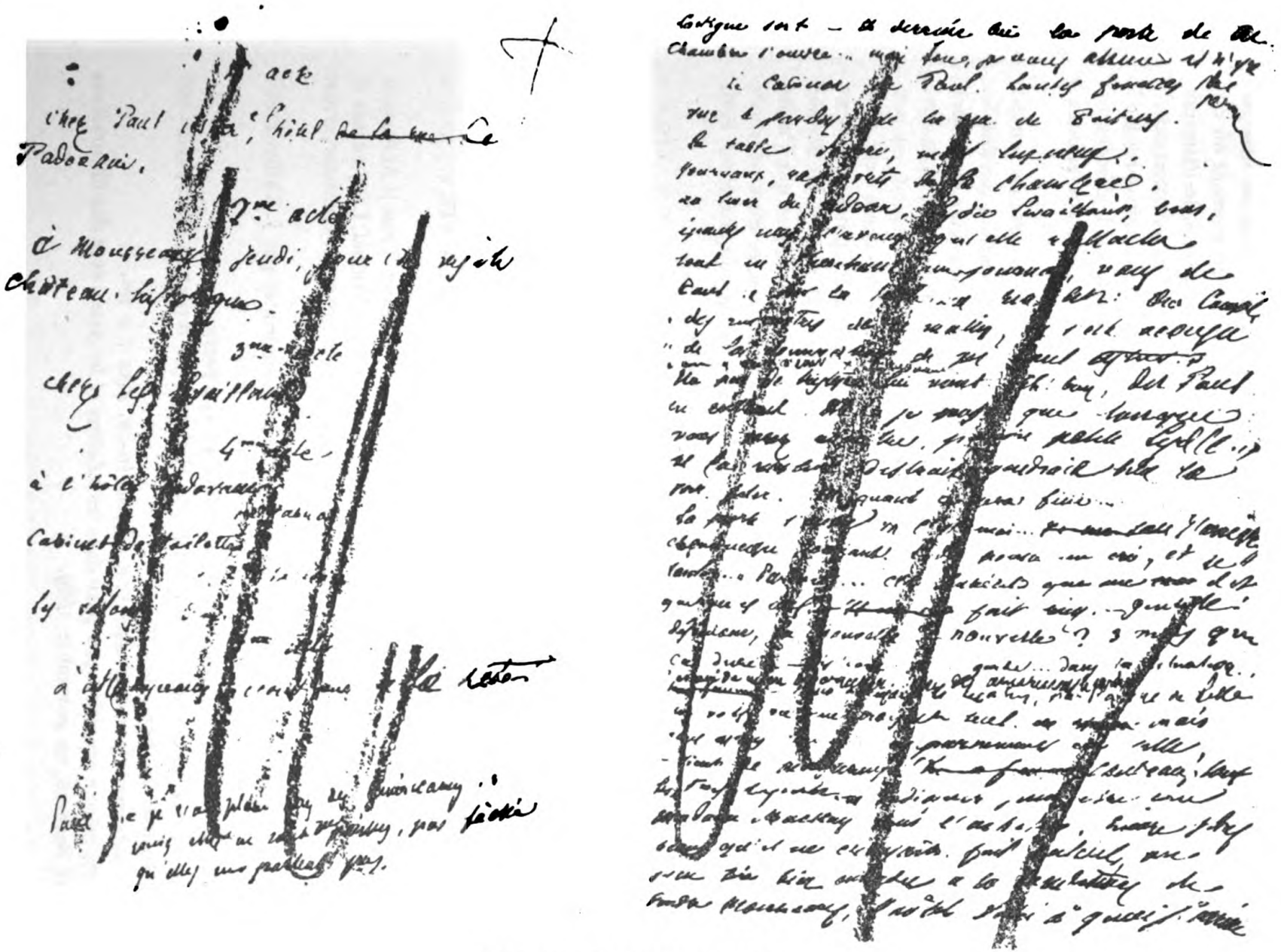
SAPHO

M. JULES LEMAÎTRE, le *Journal des Débats* du 18 décembre 1885

. . . . . .

La pièce est si vivante et si originale qu'elle n'a pas besoin d'être défendue; mais enfin, il paraît qu'elle a rencontré chez le public quelques velléités de maligne résistance, du moins aux derniers actes. Deux choses peuvent déplaire dans *Sapho* : le sujet et la conduite de la pièce. Si c'est le sujet qui vous choque, je n'ai rien à vous dire. Il est des âmes délicates que la peinture, même atténuée, de certaines maladies morales jettent dans un inexprimable malaise, pour qui l'art ne « purifie » nullement les sujets où il s'applique, qui s'estimeraient aussi souillées par l'image, si elles s'y arrêtaient, que par la réalité même. Ce sont des âmes d'hermines, dignes de respects infinis : ce ne sont pas des âmes d'artistes.

Reste la marche de l'action. On dit : Gaussin se met avec Sapho, c'est bien. Il la quitte une première fois et lui revient aussitôt. Il la quitte une seconde fois. Elle court après lui; une troisième fois il s'arrache de ses bras pour lui revenir au dernier acte. Est-ce là une action dramatique ? C'est toujours la même chose, et nous savons tout le temps ce qui arrivera. » Je réponds : Qu'est-ce que cela fait ? *Le Misanthrope* ne passe point pour un drame si mal composé. Eh bien, Alceste, au second acte, se brouille avec Célimène et lui revient. Il se brouille avec elle, beaucoup plus sérieusement, au quatrième acte, et lui revient de nouveau. Et au cinquième acte, il se fâche encore, et, s'il tient bon, nous savons bien que ce n'est pas pour longtemps (au lieu que dans *Sapho* nous sentons clairement que la dernière séparation est irrévocable). Et ne prenez pas ce rapprochement pour un jeu. Je n'ignore point toutes les différences de ton, de style, de milieu, de sentiments et de degrés dans les sentiments; mais c'est, ici et là, l'aventure d'un homme qui aime une femme et qui ne peut se détacher d'elle. Le sujet même de la pièce de Daudet, plus encore que celui du *Misanthrope*, exige ces redites et ces recommencements; car cette monotone lutte à deux, ces ruptures toujours suivies de retours, c'est le « collage » même. Notez d'ailleurs que, si l'action paraît tourner sur place, les sentiments suivent une marche naturelle et très décidée. D'esclave, Sapho devient maîtresse. Gaussin rompt d'abord par un mouvement d'indignation et de mépris qui est d'une âme jeune et encore naïve. Il rompt la seconde fois par un sentiment beaucoup moins noble, par une jalousie toute charnelle. C'est qu'il a fait du chemin dans l'intervalle; il a cessé de voir ses amis et sa famille, il s'est avili, il a subi l'intimité



LA LUTTE POUR LA VIE

FAC-SIMILÉ D'UNE DOUBLE PAGE DE L'ÉBAUCHE

des Hettéma. Et de même le désir qui le rejette, au cinquième acte, dans les bras de Sapho est plus violent que celui du premier retour, car il l'envahit au moment où on pouvait le croire sauvé, — et plus inavouable encore, car cette fois la trace de Flamand est toute chaude dans la maison. On dit : « Mais pourquoi revient-il au dernier acte ? Pourquoi ne pas clore le drame au quatrième, où la rupture semble définitive ? » Hé ! ceux mêmes qui disent cela attendent Gaussin quand le rideau se lève sur le déménagement de Fanny. C'est que, dans ces liaisons, après la rupture complète et radicale, l'un des deux revient toujours !

L'action de *Sapho* était donc la seule qui convînt au sujet. M. Daudet ne pouvait la concevoir autrement sans refaire plus ou moins soit *la Dame aux camélias*, soit *Dalila*. Et, puisque j'ai parlé tout à l'heure du *Misanthrope*, je pourrais vous faire remarquer qu'il y a aussi dans la comédie de Molière des épisodes qui forment, si je puis dire, l'atmosphère où s'agitent les personnages, et que ces épisodes y remplissent, ou peu s'en faut, trois actes sur cinq. Mais ce n'est point tout à fait la même chose : car chez Molière le « milieu » a été conçu pour que le caractère d'Alceste s'y pût entièrement développer, tandis que dans *Sapho* il est fait pour encadrer la fable, pour lui donner un aspect plus tragique et nous faire rêver autour. Je maintiens seulement que l'unité d'action est sensiblement de la même espèce dans les deux drames, et c'est pourquoi j'espère qu'on se fera à celui d'Alphonse Daudet. Cela m'est si complètement égal, à moi, qu'une pièce soit bien ou mal faite, quand je l'aime !

. . . . . .

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ÉDITION ORIGINALE DE « LA LUTTE POUR LA VIE »

LA || LUTTE POUR LA VIE || PIÈCE || EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX || PAR || ALPHONSE DAUDET || PARIS || CALMANN LÉVY, ÉDITEUR || ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES || 3, RUE AUBER, 3 || 1890 || DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION ET DE REPRÉSENTATION RÉSERVÉS.

1 volume in-8° imprimé par Chaix, couverture jaune imprimée par J. Cathy. Prix : 4 frs.

Faux-titre, titre, XII pages pour la préface et 152 pages.

Il a été tiré 50 exemplaires sur papier de Hollande (20 frs) et 25 exemplaires sur papier impérial du Japon (40 frs).

Il existe sous la même date une édition in-18. Prix : 2 frs.

Cette pièce a primitivement paru dans les « *Lettres et les Arts* » avec des illustrations d'Albert Besnard, en novembre 1889.

L'ÉDITION ORIGINALE DE « SAPHO »

ALPHONSE DAUDET ET ADOLPHE BELOT || SAPHO. || PIÈCE EN CINQ ACTES || TIRÉE DU ROMAN DE || ALPHONSE DAUDET || PARIS || G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE. ÉDITEURS || 11, RUE DE GRENELLE, 11 || 1893. || TOUS DROITS RÉSERVÉS.

1 vol. in-8°, imprimé par les *Imprimeries réunies*. Prix : 4 frs.

152 pages. Le faux-titre, le titre et la dédicace sont compris dans la pagination, Il a été tiré 10 exemplaires sur papier du Japon. Prix : 20 frs.

Pour la description des éditions des autres pièces de l'écrivain se reporter à l'ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE M. ALPHONSE DAUDET par Jules Brivois. *Paris, L. Conquet*, 1895.

TABLE DES MATIÈRES

LE NABAB 1
SAPHO 135
NUMA ROUMESTAN 227
LA LUTTE POUR LA VIE 321
L'OBSTACLE 421
LA MENTEUSE 503

CE LIVRE, FORMANT LE TOME XX DES ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ALPHONSE DAUDET, PUBLIÉES AVEC L'AUTORISATION DE MADAME ALPHONSE DAUDET ET LA COLLABORATION DE M. ANDRÉ EBNER, SECRÉTAIRE DE L'AUTEUR, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE ET UN MARS MIL NEUF CENT TRENTE ET UN, PAR L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE, POUR LA LIBRAIRIE DE FRANCE.

63645956

ALPHONSE DAUDET

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

ÉDITION NE VARIETUR

THÉATRE

II

LIBRAIRIE DE FRANCE
PARIS

DE
L F
IN OFFICINA
SANCTANDREANA